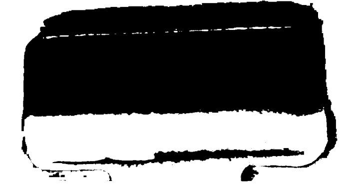




DU
TRAVAIL INTELLECTUEL
EN FRANCE.

TOME I.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET.
rue Jacob, 30.

DU TRAVAIL
INTELLECTUEL
EN FRANCE,

DEPUIS 1815 JUSQU'A 1837,

PAR

AMÉDÉE DUQUESNEL,
Auteur de l'Histoire des Lettres avant le Christianisme.

TOME PREMIER.

SECONDE ÉDITION.





PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48, RUE JACOB.

1839.

I

La France est arrivée à une grande phase de son histoire; lasse de ruines, elle aspire de toutes parts à l'organisation.

La guerre disparaît du monde: depuis vingt-quatre ans nous n'avons vu que des guerres contre

la barbarie ou celles des peuples contre le pouvoir. Les nations sentent qu'elles ne doivent plus verser leur sang pour des querelles de rois, mais seulement pour l'affranchissement et le bonheur de l'homme.

L'avenir démocratique, préparé par les siècles, est annoncé comme prochain par toutes les bouches éloquentes du nôtre. La restauration a été l'effort agonisant de la vieille société; durant les premières années de la révolution de 1830, la peur de l'effervescence des masses victorieuses dominait les esprits; tout le monde sentait qu'un peuple hurlant dans les rues serait un mauvais législateur : ces années ont été employées à faire rentrer dans son lit le fleuve débordé.

L'écueil aujourd'hui serait de s'imaginer que l'on peut gouverner en s'appuyant seulement sur les classes moyennes, en continuant d'appeler ordre public la tranquillité du riche. Parce que le peuple ne poursuit plus le pouvoir de ses clameurs, il ne faut pas penser qu'il s'endorme sur ses intérêts et sur ses droits. J'en atteste les milliers d'exemplaires qu'il dévore de tous les livres démocratiques.

« Il n'y a pas de peuples de l'Europe chez lesquels la grande révolution sociale que je viens de décrire ait fait de plus rapides progrès que parmi nous; mais elle y a toujours marché au hasard, dit M. de Tocqueville. Jamais les chefs de l'État n'ont pensé à rien préparer d'avance pour elle; elle s'est faite malgré eux ou à leur insu. Les classes les plus puissantes, les plus intelligentes et les plus morales de la nation n'ont point cherché à s'emparer d'elle afin de la diriger. » (De la démocratie en Amérique.)

Que les hommes qui gouvernent méditent ces sages paroles. Je ne puis croire que le sort du pouvoir sur la terre soit d'être éternellement renversé par des révolutions qu'il ne prévoit pas. Si j'aperçois dans le pouvoir actuel de la France des signes d'aveuglement, j'y vois aussi des lumières incontestables, et je crois qu'il peut organiser la démocratie. Mais il faut vouloir.

Les débats des chambres n'excitent plus guère l'intérêt de la nation; ils se passent trop souvent en vaines querelles de petits partis, en luttes d'homme à homme. Toutes ces nuances microscopiques font sourire de pitié. On dit et on écrit que

cette indifférence vient de ce qu'on se lasse du gouvernement représentatif; ne vient-elle pas plutôt de l'idée que les chambres actuelles n'ont pas l'instinct du siècle? Il est probable que bientôt le pouvoir lui-même sentira le besoin de refondre la législation électorale.

Pour guider le mouvement démocratique il faut le comprendre; pour le comprendre, il ne faut pas qu'une chambre soit entièrement composée de grands propriétaires, de fonctionnaires publics et de riches industriels; il faut, au contraire, qu'elle contienne un grand nombre d'hommes qui aient souffert des maux du peuple. Et qu'on n'oublie pas que le seul moyen d'empêcher le torrent démocratique de tout submerger, est de lui creuser un large lit où il puisse couler aisément.

L'organisation de l'industrie sera la grande tâche des législateurs; les écrits de Fourier et de Saint-Simon, dans ce qu'ils ont d'applicable, ceux de M. Michel Chevalier, préparent les voies de ce vaste travail.

En religion, le besoin de croyance se fait vivement sentir. La fatigue du scepticisme est partout. Ce grand culte qui proclama l'égalité il y a dix-neuf

siècles, obscurci quelque temps par la cupidité et les passions des uns, par les haines aveugles des autres, sort tout divin de ces sanglants orages.

Les philosophes qui soutiennent que la philosophie peut suffire à un peuple ne sont plus compris et ne se comprennent pas eux-mêmes. Ils ont rêvé une nation de savants; et encore aux savants la philosophie ne suffit pas. Les meilleurs esprits reconnaissent la vérité du christianisme, et se prosternent devant cette religion qui doit éternellement guider le genre humain dans ses voies laborieuses.

La littérature est entraînée dans ce mouvement, malgré les efforts convulsifs auxquels nous avons assisté depuis plusieurs années. L'orgueil a frappé de folie l'intelligence du poëte. On a proclamé, dix-neuf siècles après la venue de Jésus-Christ, que le génie n'avait pas été donné à l'humanité pour l'améliorer et l'instruire. C'était, dit-on, une faculté brillante destinée aux plaisirs des hommes. Quand l'art enchante et émeut, on n'a pas le droit de lui demander compte de son but. Dès que cette doctrine mensongère eut été proclamée, la poésie se rua en délire dans tous les excès; on recula les

bornes de l'horreur; des voix pures faisaient entendre leurs notes aériennes au milieu des cris discordants, mais le chœur était infernal et furieux; la ronde du sabbat en serait une image assez véritable.

L'orgie est passée, la lumière renaît dans le ciel. Nous avons pensé que c'était le moment d'étudier ce mouvement de l'imagination française. M. Michel Chevalier publie un travail sur les intérêts matériels de notre patrie. Tout en reconnaissant autant que qui que ce soit l'importance énorme de l'organisation de l'industrie, nous avons cru qu'il ne fallait pas oublier les intérêts intellectuels de la France; que les peuples comme les hommes *ne vivaient pas seulement de pain, mais de toute vérité qui sort de la bouche de Dieu*, et qu'il importait de rappeler cette parole aujourd'hui.

Nous pouvons dire comme le philosophe : Ceci est un livre de bonne foi. Nous choquerons sans doute bien des préjugés, des affections, des égoïsmes surtout, nous le savons; mais nous savons aussi que la profession d'écrivain est profondément misérable lorsqu'elle est entravée par des considérations mesquines. Quelle que soit la faiblesse de

notre talent, nous nous sentons le droit de parler, car il y a en nous ce qui manque à tant d'autres aujourd'hui, une conviction.

PREMIÈRE PARTIE.

POLITIQUE.

THÉORIES SOCIALES.

II

École absolutiste. — M. de Bonald.

Les excès terribles où fut entraînée la souveraineté populaire à la fin du dernier siècle, devaient ramener par l'effroi les esprits élevés de notre nation à la recherche de la vérité politique. Cette législation révolutionnaire d'où Dieu avait été arraché, et dont chaque page était trempée dans le sang, fut soumise à l'examen de la philosophie; et comme toujours, les théoriciens qui lui succédèrent se jetèrent dans l'excès opposé.

Toutefois, avant d'entrer dans l'examen critique de quelques unes de leurs théories, j'éprouve le

besoin de dire hautement que personne n'a défendu avec cette éloquence la nécessité de réintégrer Dieu dans la loi. « Sans vouloir ici justifier en détail les principes de la législation dont je présente une esquisse, dit M. de Bonald dans le discours préliminaire de la Législation primitive, je prie le lecteur de réfléchir à cet axiome qui la commence, et qu'on peut regarder comme le fondement de l'ordre social : « La souveraineté est en Dieu.... Le pouvoir est de Dieu. » Il trouvera à la fois dans cette proposition le principe de la souveraineté, la source du pouvoir, l'origine des lois. Elle donne à l'homme une haute idée de sa dignité, en lui rappelant qu'il est par sa nature indépendant de l'homme et sujet de Dieu seul; elle donne au *pouvoir* une idée sévère de ses devoirs, en lui apprenant qu'il tient son autorité de Dieu même, et qu'il lui doit compte de l'usage qu'il en fait; elle lui dit que s'il néglige de légitimer sa puissance, en l'employant à faire régner les lois naturelles ou divines des sociétés, il cesse d'être le ministre de la bonté de Dieu sur les hommes, et il n'est plus que l'instrument de sa justice. »

Il n'est pas un écrivain sérieux qui rejette aujourd'hui le couronnement sublime que M. de Bonald impose à l'édifice de sa législation. Personne ne soutiendra, je pense, que le pouvoir puisse avoir sa source dans la pensée si incertaine, dans la conscience si faible de l'homme; et tous reconnaî-

tront l'éternelle vérité de l'antique axiome : tout pouvoir vient de Dieu, *omnis potestas à Deo.* — Les faits confirment cette assertion ; le plus illustre défenseur des théories démocratiques, M. de Lamennais, a proclamé dans *l'Avenir* la haute vérité sociale enseignée par M. de Bonald à la tête de sa Législation primitive. Il y a peu de temps M. Guizot, avec les mots de *justice* et de *raison*, a soutenu la même théorie ; car, pour un esprit attentif, la justice et la raison de M. Guizot ne sont autre chose que Dieu lui-même ; et un écrivain du *National*, répondant à M. Guizot, a consacré le même principe, en employant des termes en harmonie avec les habitudes de ses lecteurs, que la philosophie de M. de Bonald effraierait.

Tous les partis s'entendent donc aujourd'hui sur le principe, sur l'origine du pouvoir, qui est Dieu. Reste l'immense difficulté de l'application ; et quelle que soit notre insuffisance à prévoir l'avenir, nous craignons que l'on discute bien longtemps encore sur ce sujet dans la cité des hommes.

M. de Bonald a vu dans la famille l'origine de l'État, et il compare le roi au *père*. En vérité, je ne saurais me rendre aux raisons que le célèbre publiciste expose avec son éloquence accoutumée. Le père reçoit de Dieu un caractère qu'il est impossible de discuter ; mais le roi est-il né avec un signe au front qui l'impose comme prince à la foule? Ecoutons M. de Bonald dans sa démonstration phi-

losophique du principe constitutif de la société :

« Aussi, dit-il, les premiers rois conservèrent-ils tous les caractères du père de famille. Il y eut en Egypte des dynasties de rois-pasteurs; les trônes, dans l'Orient, furent et sont encore le lit où le vieillard reposait ses membres fatigués; le sceptre était le bâton qui affermissait ses pas chancelants, et le diadème le bandeau qui couvrait son front dégarni.

» Y a-t-il dans cette origine naturelle, et on peut dire historique du pouvoir public, la plus légère trace de souveraineté populaire? et le peuple qui, comme dit Montesquieu, a toujours trop ou trop peu d'action, avec cent mille bras quelquefois renverse tout, et avec cent mille pieds ne va que comme un insecte ; le peuple n'a-t-il pas été trop heureux d'obéir à qui a su diriger son action et régler ses mouvements? Veut-on qu'il ait appelé lui-même celui qui devait le sauver? mais alors cet homme s'était fait connaître à lui par des qualités qui avaient subjugué son admiration, et ne lui avaient plus laissé la liberté du choix. C'était un pouvoir secrètement conçu dans la société, et qui attendait le moment d'éclore, comme, dans nos sociétés, l'enfant-roi encore dans le sein de sa mère. »

Sans doute l'ascendant du génie peut être tel qu'il ôte à la foule la faculté d'élire un autre chef; mais examinons d'où vient cet empire. Le génie éblouit l'imagination, convainc la raison, qui dé-

libère et juge qu'il serait stupide de ne pas élire pour conducteur le plus capable et le plus juste; mais il n'en est pas moins vrai que c'est en toute liberté que chaque membre des premières familles qui se sont réunies en société, ont choisi celui des pères de famille qui les a gouvernées. La volonté de chaque sujet a été déterminée par une idée de toute justice, celle de la capacité et de la vertu. Il nous semble qu'il y a là une assez forte trace de souveraineté populaire. Que cet homme qu'on allait proclamer roi demain fût venu tout-à-coup à se déshonorer par une action honteuse, ou à donner aux yeux de la peuplade des preuves d'ineptie, M. de Bonald pense-t-il que les hommes qui l'admiraient la veille ne lui auraient pas tourné le dos et n'auraient pas cherché un plus digne chef.

Les défenseurs de la souveraineté populaire ont soutenu que partout, au contraire, même aux époques de despotisme, elle apparaissait encore, puisqu'elle laissait agir, tandis qu'elle possède toujours la force physique qui peut détruire.

Aucun publiciste n'est allé si loin que M. de Bonald dans cette théorie qui repousse absolument la puissance populaire. Un des plus grands génies qui aient honoré l'humanité, et en même temps un des plus ardents défenseurs du système monarchique, Bossuet, a écrit dans sa politique tirée de l'Écriture :

« IV. Il s'établit pourtant bientôt des rois ou par

le consentement des peuples ou par les armes.

» Ces deux manières d'établir les rois sont connues dans les histoires anciennes. C'est ainsi qu'Abimélech, fils de Gédéon, fit consentir ceux de Sichem à le prendre pour leur souverain : « Lequel aimez-vous mieux, leur dit-il, ou d'avoir pour maîtres soixante-dix hommes enfants de Jérobaal, ou de n'en avoir qu'un seul, qui encore est de votre ville et de votre parenté? Et ceux de Sichem tournèrent leur cœur vers Abimélech. » (*Jud.*, IX, 2, 3.)

» C'est ainsi que le peuple de Dieu demanda de lui-même un roi pour le juger. (I. *Reg.* VIII, 5.)

» Le même peuple transmit toute l'autorité de la nation à Simon et à sa postérité. L'acte en est dressé au nom des prêtres, de tout le peuple, des grands et des sénateurs qui consentirent à le faire prince. » (I. *Mach.*, XIV, 26, 27, 41.)

« Nous voyons dans Hérodote, que Déjocès fut fait roi des Mèdes de la même manière. »

Ainsi, loin d'arriver aux doctrines extrêmes de M. de Bonald, Bossuet, que l'éloquent publiciste admire comme tout l'univers, proclame le consentement du peuple. Il a bien exprimé dans un chapitre précédent que le pouvoir paternel a pu donner la première idée du commandement; il ne doute pas qu'à l'origine des choses plusieurs familles ont pu vivre sous l'autorité d'un grand-père; mais dès qu'un nombre plus considérable d'hommes s'est

réuni, Bossuet voit intervenir la souveraineté du peuple, ou au moins son consentement, ce qui peut être un terme plus convenable, le mot souveraineté n'étant applicable dans toute son étendue qu'à Dieu même.

Quoique Bossuet ne dissimule pas sa prédilection pour la monarchie, nous ne trouvons pas en lui de colère contre le pouvoir du peuple, c'est-à-dire contre l'élection. M. de Bonald et les écrivains qui ont propagé ses doctrines ont été effrayés des horreurs de la révolution française, et ils ont repoussé toute intervention du peuple dans le pouvoir. Ne ressemblent-ils pas un peu à un despote qui, à l'aspect d'un vaste incendie, proscrirait l'usage du feu qui réchauffe, nourrit et aide l'homme dans mille circonstances de la vie?

Un des caractères de M. de Bonald est l'immobilité de sa pensée. Dans un laps de plus de trente années, on n'aperçoit en elle aucune modification. Deux idées fondamentales se reproduisent dans toutes ses œuvres, l'origine divine du langage, incontestable selon nous depuis ses travaux, et dans l'ordre social sa trinité du pouvoir, du ministre et du sujet. Dans tous ses écrits de publiciste, cette proposition est le centre de sa sphère; c'est le soleil qui répand la clarté sur les planètes qui l'environnent. Il étudie la famille, la religion, l'E-

tat, et il rencontre partout son idée-mère. « Dans la démocratie proprement dite, il y a confusion de personnes, ou plutôt, il n'y en a qu'une; le peuple souverain alternativement pouvoir, ministre, sujet; et il n'y a ni hérédité, ni fixité, mais une mobilité perpétuelle, et c'est ce qui en fait le plus orageux, et par conséquent le plus imparfait des gouvernements. » Il retrouve ses trois personnes dans les langues, *je*, *tu*, *il;* et ses pages sur ce sujet sont d'un sens philosophique très ingénieux. Appliquant sa théorie du pouvoir à Dieu lui-même, il arrive à cette magnifique conclusion : « Dieu intelligence suprême est donc le pouvoir universel de toutes les intelligences; à ce pouvoir universel répondra donc, suivant l'analogie la plus exacte du langage, un sujet universel ou l'universalité des hommes; car il n'y a pas de pouvoir sans sujet, comme il n'y a pas de cause sans effet.

» Mais il n'y a pas de pouvoir et de sujet sans ministre, ou moyen intermédiaire entre l'un et l'autre; comme il n'y a pas de cause et d'effet sans moyens entre l'un et l'autre.

» A ce pouvoir universel, à ce sujet universel, répondra donc aussi un ministre universel; et voilà la société universelle formée de trois personnes : pouvoir, ministre, sujet, qui embrassent l'universalité des êtres intelligents; cette société est le Christianisme, ou la religion universelle ou catholique, suivant la force du mot grec.

» Mais quel est ce ministre universel? je le demande au raisonnement. La même expression nous représente les mêmes caractères et les mêmes fonctions; et ce ministre universel du pouvoir universel sur l'universalité des hommes, sera donc, comme les autres ministres des autres sociétés, intermédiaire entre deux êtres, *medius,* c'est-à-dire médiateur entre Dieu et les hommes; *mediator unius non est,* dit saint Paul. Il sera passif à l'égard du pouvoir, actif à l'égard des sujets; passif pour recevoir les volontés du pouvoir, actif pour les transmettre au sujet; et pour pouvoir remplir cette double fonction d'obéir au pouvoir et de commander au sujet, il devra être homogène, ou de même nature que l'un et l'autre.

» A présent, que l'on veuille bien se rappeler ce que nous avons dit de cette homogénéité, et dans la société domestique, où la femme, c'est-à-dire le ministre, doit participer de la nature de l'homme et de celle de l'enfant; et dans la société politique ou publique, où le ministère héréditaire, où la noblesse participe de la nature du pouvoir royal et de celle du peuple, et exerce une sorte de sacerdoce royal, puisque les nobles dans une monarchie héréditaire sont les prêtres de la royauté, et l'on sera conduit à cette conclusion naturelle, que le ministre universel entre Dieu et les hommes devra participer de la nature divine et de la nature humaine. Mais un être ne peut participer de la nature divine sans

être Dieu, ni de la nature humaine sans être homme. Ce ministre universel sera donc... me sera-t-il permis de déduire une vérité si haute et si surhumaine d'une discussion *purement* philosophique? J'hésite... Mais puisque notre siècle ne veut que de la philosophie, osons le dire : il sera... homme-Dieu. »

(*Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*, page 212.)

Nous avons dit que les publicistes absolutistes ont été comme épouvantés des doctrines de la puissance populaire par les excès sanglants de la révolution française. Il faut bien se garder de maudire l'élection, car elle est sans nul doute la mère des sociétés à venir. Il n'y a pas de vérité politique absolue, en tant qu'applicable. Il y a d'inébranlables axiomes, comme celui-ci : Tout pouvoir vient de Dieu; mais que les hommes puissent trouver un système gouvernemental qui réalise parfaitement l'empire de la justice ou de Dieu sur la terre, ceci est un rêve. On peut écrire des volumes de critiques contre le pouvoir qui sort de l'élection; mais démontrer que cette élection est moins rationnelle que les autres théories sociales qui ont gouverné le monde, nous ne le pensons pas.

Le profond publiciste que nous allons citer ne s'est pas fait plus d'illusions que nous sur la réalisation complète de l'idée de justice dans la cité des hommes; mais il a pensé que l'élection était la

source la plus féconde de justice pour les sociétés nouvelles. Écoutons-le :

« Réaliser l'idée d'État, fonder l'empire du droit par un pouvoir convenable, est le but des États.

» Mais autant qu'il est certain que les hommes ne sont qu'hommes, aucun homme et aucune association ne peuvent s'attribuer cette science, qui dans le fait est surhumaine. Le pouvoir humain ne pouvant donc dans la réalité être fondé sur la science de ce qui est juste en soi, ou, en d'autres termes, le droit en lui-même ne s'accommodant pas à mesurer les prétentions réciproques des hommes, il ne reste au pouvoir souverain, c'est-à-dire au droit, pour décider légitimement les prétentions réciproques des hommes, qu'à prendre une base qui proportionnellement soit la plus juste, c'est-à-dire à reconnaître la volonté de la pluralité pour la mesure de tout droit.

» Non que la volonté de la pluralité coïncide d'une manière absolue ou relative avec le droit en lui-même dans les décisions qui émanent de cette volonté, encore bien que quelques écrivains comme Rousseau aient fait de grands efforts pour lui attribuer cet avantage. L'histoire des révolutions prouve que l'on doit attendre de la pluralité, si elle dirige elle-même les destinées de l'État, folie plutôt que sagesse.

» Mais puisque dans les divergences d'opinion sur le juste et l'injuste il doit y avoir une décision,

la décision prise à la majorité des voix est la plus juste ou la moins injuste, en tant qu'elle procure à chaque individu l'espérance ou la possibilité de voter dans la majorité, et qu'elle est par là moins en opposition avec la liberté des individus. La valeur de la pluralité des voix repose non sur un droit en lui-même ou absolu, mais sur un droit de nécessité. » (Zacharie, cité par M. Agnès dans son *Essai philosophique sur l'élection*, 1837.)

Il faut donc que les hommes vivent avec les connaissances bornées qu'il a plu à Dieu de leur accorder; tout est mystérieux autour de nous, et l'ordre social aussi bien que la religion elle-même d'où il découle. Je n'ai jamais rien entendu aux hommes qui ne croient pas parce qu'ils ne comprennent pas : et que comprennent-ils, bon Dieu! Dans les hauteurs de la politique, tout est voilé de ténèbres. Ce qu'il y a de plus nécessaire, est de reconnaître l'origine divine du pouvoir, parce que c'est la vérité, parce que toutes les idées morales descendent de cette idée; tandis que l'idée que le pouvoir vient de l'homme ne le rend sujet que de ses caprices les plus fantasques.

Acceptons la société dans laquelle nous vivons, rendons-la si nous pouvons plus morale, et conséquemment plus heureuse. Dans le vaste doute au milieu duquel nous flottons, qui se chargera d'enseigner la vérité politique aux hommes? On en est venu à voir les inconvénients de tous les systèmes,

et si la foi politique en est morte, il faut reconnaître, et c'est une consolation pour tout ami de l'humanité, que l'enthousiasme aveugle qui ensanglantait le monde, tantôt pour une idée exclusive, tantôt pour une autre, a reçu aussi le coup mortel.

Ainsi donc, ô grands hommes, Platon, Leibnitz, Bossuet, Rousseau, ce que vous cherchiez échappera éternellement à l'homme de passage sur cette terre; ce que vous cherchiez dans la politique, comme dans la philosophie, comme dans la religion, c'est cette *inconnue* que Dieu seul dégagera. En vain vous vous êtes efforcés de pénétrer dans les régions sublimes où se dérobe l'invisible. Vous n'avez été grands que par la foi; lorsque vous avez voulu connaître, votre vue s'est troublée aux rayons de feu de ce soleil. Et toi même, ô Bossuet, le plus élevé de tous, parce que tu étais le plus près de Dieu par les ardeurs de ta croyance, n'as-tu pas dans l'ordre humain pris une partie de la vérité pour une vérité entière? Tes prédilections pour le système créé par Richelieu étaient-elles indépendantes de la puissance et des hommes qui t'entouraient? As-tu plané assez haut, ô grand aigle, pour perdre de vue le trône resplendissant et le siècle célèbre dont tu étais la gloire?

Acceptons la société dans laquelle nous vivons, et le doute politique qui nous préserve des excès de nos aïeux. Reconnaissons que *l'élection* est tout ce qui reste aux peuples mûris dans l'expérience

des révolutions sanglantes; et comme elle est apparue dans les commencements, elle doit luire aussi sur les nations des derniers siècles. Mais sachons-le bien, nous commençons à peine à entrevoir ce qui s'agite dans le sein de cette idée, et les institutions qui un jour sortiront d'elle. Car personne, je crois, ne prétendra que la société française va s'immobiliser sur les quarante pièces de cinq francs qui la portent aujourd'hui. C'est là une base trop contestable de capacité et de vertu. Il faudrait pour soutenir ce principe une innocence à laquelle il n'est pas facile d'atteindre, si elle ne vous a été donnée.

On m'a paru souvent peu comprendre comment l'origine divine du pouvoir se conciliait avec le consentement populaire (nommé si inconsidérément souveraineté du peuple). Il nous semble cependant que ceci est aussi clair que peuvent l'être ces matières mystérieuses. Comment voulez-vous, a-t-on dit, que des hommes qui ont fait eux-mêmes un pouvoir, qui ont nommé un ou plusieurs de leurs semblables pour les gouverner, puissent croire que ce gouvernement a une origine divine?

De qui donc chaque homme tient-il le pouvoir de se gouverner lui-même, si ce n'est de Dieu? Voilà l'origine du pouvoir qui apparaît dès la création du premier homme. Évidemment, à moins d'être athée, et en vérité je ne sais trop ce que ce

mot veut dire, personne ne niera que toutes les facultés qui sont en nous viennent de Dieu. L'intelligence, l'amour, la volonté, nous ont été donnés par Dieu. Quand le peuple nomme un magistrat, n'est-ce pas parce qu'il le connaît et qu'il l'aime? Ne sont-ce pas l'intelligence et l'amour qui déterminent sa volonté à donner à ce magistrat la puissance?

La collection des volontés n'a pas, j'imagine, une autre source que chaque volonté particulière. Évidemment le pouvoir est le produit des facultés données à l'homme par Dieu; donc le pouvoir conféré par l'élection populaire est rigoureusement d'origine divine, et par cela même profondément respectable. Cette théorie me semble satisfaire la raison autant qu'il est possible de soumettre au raisonnement ces questions immenses.

Mais, me diront les adversaires du consentement du peuple, que de fois le peuple a nommé des chefs indignes! Sans doute; mais est-ce que l'hérédité des charges a toujours produit des magistrats honorables? Est-ce que le fils est nécessairement héritier des vertus de son père? Cette réponse est loin d'être suffisante, car elle tendrait à ruiner les deux systèmes; et, encore une fois, celui de l'hérédité a pour lui l'appui de plusieurs époques harmonieuses et grandes. Lorsque le peuple a nommé des mandataires indignes, n'est-ce pas à des époques où la religion, ce soleil des nations, avait

été obscurcie par des nuages de sang. Sans la religion, l'idée de justice disparaît, et les peuples croulent. Chez des peuples religieux, l'élection serait, n'en doutons pas, une source de bonheur pour la société.

La plus grande partie des écrits de M. de Bonald, comme publiciste, remonte à une époque antérieure à celle que nous étudions. Aussi n'avons-nous fait que mentionner la Législation primitive qui parut en 1802. Nous sommes forcé de nous resserrer dans un cadre étroit, et la multitude d'écrits dont nous aurons à entretenir nos lecteurs nous impose l'obligation de rejeter tout ce qui n'a pas paru entre 1815 et 1837. Au reste, la *Démonstration philosophique* reproduit la théorie de la législation primitive, et l'exposition que nous en avons faite suffit pour nous guider dans nos recherches, relativement à l'influence des doctrines de M. de Bonald sur les faits politiques de ce temps.

Les écrits de M. de Maistre qui traitent de ces matières sont, les uns antérieurs à notre époque, les autres tellement dominés par l'idée religieuse, que nous avons cru devoir en renvoyer l'examen à la division de ce livre qui porte le titre de *Religion*.

Nous avions d'abord placé ici quelques pages sur les doctrines politiques de l'abbé de Lamennais; mais nous nous sommes aperçu qu'en réunissant toutes nos idées sur ce célèbre écrivain, et en les présentant de suite, notre travail gagnait beaucoup. Nous renvoyons donc encore le lecteur à la seconde division de notre ouvrage : *La Religion*.

III

Saint-Simonisme. — Esquisse biographique sur Saint-Simon.

Une des luttes qui se sont présentées le plus souvent pendant la carrière enseignante des disciples de Saint-Simon, est la défense de la vie de leur maître. Quelques uns l'ont présentée comme une suite de désordres peu compatibles avec la gravité d'un fondateur de religion. Ici, il faut le dire, les disciples ont été provocateurs. S'ils s'étaient bornés à parler de Saint-Simon comme d'un penseur profond, dont les écrits pouvaient avoir une énorme influence sur les destinées du genre humain, on eût été plus indulgent sans doute; mais au lieu de cette appréciation raisonnable, on a écrit les mots gigantesques de continuateur du Christ; on a, par une audace en vérité très incompréhensible, amené une comparaison de toutes manières impossible et presque impie. Que les hommes s'habituent donc à laisser ce nom divin sur le trône que lui ont élevé les adorations des peuples depuis dix-huit siècles; qu'ils se comparent entre eux, et qu'ils redoutent de faire ressortir les étranges faiblesses de notre nature en la plaçant en regard de celle

du fondateur du christianisme. Ceci dit une fois, nous allons étudier la vie de Saint-Simon avec un complet détachement de l'enthousiasme des disciples et de l'acrimonie de leurs adversaires.

Saint-Simon descendait d'une des plus illustres familles de France, qui prétendait, par les comtes de Vermandois, remonter à Charlemagne. Les disciples eux-mêmes rapportent qu'à l'âge de dix-sept ans leur maître se faisait réveiller chaque matin par ces paroles : Levez-vous, monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire. Il était, disent-ils, de bonne heure agité par le pressentiment de ses grandes destinées (1). Dans notre bon sens de profane, nous trouvons ceci fort ridicule.

La vie de Saint-Simon fut tourmentée par bien des fortunes diverses. Il fut militaire, servit en Amérique sous Washington, et fut colonel à vingt-trois ans. « La guerre en elle-même ne m'intéresse pas, dit-il; mais le but de la guerre m'intéressait vivement, et cet intérêt m'en faisait supporter les travaux sans répugnance. Je veux la fin, me disais-je souvent, il faut bien que je veuille les moyens. Mais le dégoût pour le métier des armes me gagna tout-à-fait quand je vis approcher la paix. Je sentis clairement quelle était la carrière que je devais embrasser. Ma vocation n'était point d'être soldat; j'étais porté à un genre d'activité bien différent, et je puis dire contraire. Étudier la marche de l'es-

(1) Doctrine, page 63.

prit humain pour travailler ensuite au perfectionnement de la civilisation, tel fut le but que je me proposai. Je m'y vouai dès lors sans partage ; j'y consacrai ma vie entière, et dès lors ce nouveau travail commença à occuper toutes mes forces. Le reste du temps que j'ai séjourné en Amérique, je l'ai employé à méditer sur les grands événements dont j'étais témoin ; j'ai cherché à en découvrir les causes, à en prévoir les suites.

» J'entrevis dès ce moment que la révolution d'Amérique signalait le commencement d'une nouvelle ère politique ; que cette révolution devait nécessairement déterminer un progrès important dans la civilisation générale, et que sous peu de temps elle causerait de grands changements dans l'ordre social qui existait alors en Europe. »

(*L'Industrie*, t. II, lettre II.)

Lorsqu'éclata la révolution française, Saint-Simon était en Espagne. Il revint à Paris, mais il se tint à l'écart, et ce qui fait honneur à son génie et à son caractère, il ne voulut prendre aucune part active aux affaires politiques malgré son enthousiasme pour le progrès des sociétés. Le descendant des comtes de Vermandois vit crouler sans regrets l'ordre politique que son ambition personnelle aurait pu le faire chérir. Son âme n'était pas éprise de cet égoïsme mesquin. S'il ne se mêla pas à l'étrange et sanglant drame qui se jouait alors, c'est qu'il vit promptement que ce n'était là que l'œuvre

de destruction, et que son esprit était avant tout organisateur.

Saint-Simon n'aimait pas la fortune comme but, mais seulement comme moyen. Fonder une grande école scientifique et un grand établissement industriel, voilà quelle fut mon ambition, écrit-il.

La fortune de sa maison avait disparu comme tant d'autres. Il se jeta dans les affaires, s'associa au comte de Rœdern, et après sept années de travaux se retira avec cent quarante-quatre mille livres. Dès lors sa carrière commerciale fut terminée, il ne songea plus qu'à étendre ses connaissances. Il alla se loger en face de l'École Polytechnique, attirant les savants par les charmes d'une réception pleine d'aménité. Ses longues conversations avec les physiciens, les astronomes et les mathématiciens les plus célèbres de l'époque, eurent de grands résultats pour lui. Alors il s'entoura de physiologistes, et alla s'établir près de l'École-de-Médecine.

Après ces expériences, Saint-Simon parcourut l'Angleterre et l'Allemagne. Il trouva partout l'anarchie dans la science, l'individualisme le plus extrême, et chercha en vain à concilier des savants que n'unissait plus aucune doctrine sociale. S'il faut en croire les anecdotes que l'on raconte sur Saint-Simon, il y avait en lui un singulier mélange de force et de vanité, et je ne sais quelle absence de bon sens qui le compromettait étrangement dans les actes de la vie privée. On se rappelle le salut si

comique qu'il se faisait adresser tous les matins. On rapporte que, passant à Genève, il sollicita la faveur d'être reçu à Coppet, et qu'il présenta ainsi ses hommages à madame de Staël : « Madame, vous êtes la femme la plus extraordinaire du monde, comme j'en suis l'homme le plus extraordinaire; à nous deux nous ferions sans doute un enfant encore plus extraordinaire. » Madame de Staël avait trop d'esprit pour ne pas prendre le parti de rire de cette singulière proposition. Toutefois nous rapportons ceci sans l'affirmer, mais comme un bruit accrédité par divers biographes; et après tout, Saint-Simon ne serait pas le premier homme supérieur sujet à ces bizarreries de caractère.

Pendant une année Saint-Simon se jeta dans le désordre; ses défenseurs ont dit que c'était pour acquérir l'expérience de la vie. Le génie n'a pas besoin de ces moyens indignes pour arriver à la science. C'est là une erreur des esprits vulgaires. Saint-Simon se ruina ainsi complétement. Il tomba dans la misère, et eut à lutter contre cette terrible épreuve des hommes d'art et d'étude. Il paraît qu'il s'y montra courageux et patient. C'est dans cette position malheureuse qu'il entreprit ses importants travaux. Napoléon avait dit à l'Institut : Rendez-moi compte de la science depuis 1789, dites-moi quel est son état actuel, et quels sont les moyens à employer pour lui faire faire des progrès.

Saint-Simon écrit son introduction aux travaux

scientifiques du XIX[e] siècle qui forment, avec les Lettres au bureau des longitudes, les Lettres sur l'Encyclopédie et des mémoires encore manuscrits sur la gravitation et sur la science de l'homme, la série de ses travaux philosophiques.

La restauration arrive; le nom de Saint-Simon ouvrait au philosophe la carrière des honneurs et de la fortune, mais la hardiesse de sa pensée l'en éloignait invinciblement. Le descendant de Charlemagne était alors simple copiste au Mont-de-Piété. Ses appointements étaient de 1,000 francs par année. Saint-Simon, caché dans cet obscur bureau, publia en 1819, sous le titre de Parabole, une brochure qui est une assez sanglante ironie contre toutes les prétentions aristocratiques qui s'étalaient et s'intriguaient alors.

« Nous supposons, écrit-il, que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers poëtes, etc., en tout les trois mille premiers savants, artistes et artisans de France.

» Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs, ceux qui donnent les produits les plus imposants, ceux qui dirigent les travaux les plus utiles à la nation et qui la rendent productive dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, ils sont réellement la fleur de la société française, ils sont de tous les Français les plus utiles à leur pays, ceux qui lui procurent le plus

de gloire, qui hâtent le plus sa civilisation et sa prospérité. Il faudrait à la France au moins une génération entière pour réparer ce malheur; car les hommes qui se distinguent dans les travaux d'une utilité positive sont de véritables anomalies, et la nature n'est pas prodigue d'anomalies, surtout de cette espèce.

» Passons à une autre supposition: admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour Monsieur, frère du roi, monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc de Berry, monseigneur le duc d'Orléans, monseigneur le duc de Bourbon, madame la duchesse d'Angoulême, madame la duchesse de Berry, madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse de Bourbon et mademoiselle de Condé.

» Qu'elle perde en même temps tous les grands-officiers de la couronne, tous les ministres d'État, tous les maîtres des requêtes, tous les maréchaux, tous les cardinaux, archevêques, évêques, grands-vicaires et chanoines, tous les préfets et sous-préfets, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et en sus de cela les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement.

» Cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sauraient

voir avec indifférence la disparition subite d'un aussi grand nombre de leurs compatriotes. Mais cette perte de trente mille individus réputés les plus importants de l'État ne leur causerait de chagrin que sous un rapport purement sentimental, car il n'en résulterait aucun mal pour l'État.

» D'abord par la raison qu'il serait très facile de remplir les places qui seraient devenues vacantes. Il existe un grand nombre de Français en état d'exercer les fonctions de frère du roi aussi bien que Monsieur : beaucoup sont capables d'occuper les places des princes tout aussi convenablement que monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc d'Orléans, etc.

» Les antichambres du château sont pleines de courtisans prêts à occuper les places des grands-officiers de la couronne ; l'armée possède une grande quantité de militaires aussi bons capitaines que nos maréchaux actuels. Que de commis valent nos ministres d'État, que d'administrateurs plus en état de bien gérer les affaires des départements que les préfets et les sous-préfets présentement en activité ! Que d'avocats aussi bons jurisconsultes que nos juges ! Que de curés aussi capables que nos cardinaux, que nos archevêques, que nos évêques, que nos grands-vicaires et que nos chanoines ! Quant aux dix mille propriétaires, leurs héritiers n'auraient besoin d'aucun apprentissage pour faire les honneurs de leurs salons aussi bien qu'eux. »

Cette ironie élégante qui révèle dans l'écrivain austère une malice ingénieuse comparable à celle de Paul-Louis Courier, souleva les indignations quasi-royales des hauts personnages compromis. Il fallut que le petit-fils du grand seigneur de Louis XIV subît le jugement d'un tribunal qui l'acquitta d'avoir préféré la science et le génie à la naissance et à la fortune.

Vers ce temps il acheva des travaux qui ont été la source de l'enseignement de ses disciples, la réorganisation de la société européenne, l'industrie, l'organisateur, la politique, le système industriel, le catéchisme des industriels.

Saint-Simon inconnu alors eut à supporter ce long martyre des hommes supérieurs que n'appuient pas quelques coteries en vogue. Il essuya les refus des éditeurs, et fut en proie à toutes ces angoisses de la vie littéraire, si poignantes et si âcres. Le malheureux était souvent réduit à attendre un morceau de pain; plus d'une fois il se priva de feu pendant les rigueurs si âpres de l'hiver parisien, pour arriver à une publicité qui épuisait sa faible bourse, sans le dédommager par les sympathies qu'il appelait de toute l'ardeur de son âme : c'était une agonie affreuse. Un jour le patient tomba dans le désespoir; il sentit toute l'énergie de sa volonté défaillir; il oublia Dieu, et chercha à se détruire. Ce fut un grand crime sans doute; mais que la société sonde son cœur avant de lui jeter

la pierre. Les barbaries de l'ordre social pèsent lourdement sur les hommes d'intelligence ; elles les aigrissent, et souvent des génies qui auraient été pleins d'amour et d'harmonie, épouvantent la terre par des accents de haine et de fureur.

Échappé à la mort, Saint-Simon reprit ses travaux et ses espérances ; et comme pour marquer que lui aussi pensait que tous les développements sociaux à venir sont renfermés dans la parole du Christ ; il appela son dernier livre le Nouveau Christianisme.

Saint-Simon commence par répéter ce reproche à l'usage de toutes les hérésies, que le christianisme a été détourné de ses voies. C'est toujours la même admiration pour les paroles de l'homme-Dieu, les mêmes récriminations contre l'Église catholique ; ce sont des idées qui ont traîné dans tous les livres schismatiques. Mais Luther ne trouve pas grâce devant ses yeux. Il l'accuse d'avoir proclamé une morale très inférieure à celle qui convient aux chrétiens des siècles modernes, de n'avoir pas organisé la société dans l'intérêt des classes les plus nombreuses et les plus pauvres ; il l'accuse d'avoir prosaïsé les sentiments chrétiens, d'avoir enlevé au culte l'éblouissant prestige des arts ; enfin il lui reproche d'ordonner à tous la lecture de la Bible, qu'il regarde comme dangereuse.

De la parole divine : Aimez-vous les uns les autres, Saint-Simon tire cette maxime : « La religion

doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.» La charité catholique a, croyons-nous, noblement répondu aux paroles évangéliques; et quels que soient à l'avenir les progrès de la société dans cette voie, ils ne pourront jamais surpasser les préceptes du divin maître; mais on ne peut se dissimuler qu'il y a encore d'immenses pas à faire pour approcher de la réalisation complète, et Saint-Simon, dans cette partie de son œuvre, mérite la reconnaissance des hommes.

Après avoir écrit le Nouveau Christianisme, Saint-Simon languit quelques mois, et mourut, le 19 mai 1825, dans les bras de quelques disciples, parmi lesquels se trouvaient MM. Auguste Comte et Olinde Rodrigues. Quelques heures avant sa mort, le philosophe disait :

« Depuis douze jours je m'occupe, mes amis, de la combinaison la plus capable de faire réussir notre entreprise (*le Producteur*); depuis trois heures, malgré mes souffrances, je cherche à vous faire le résumé de ma pensée. Vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un immense résultat.... La poire est mûre, vous pourrez la cueillir.... La dernière partie de mes travaux, le Nouveau Christianisme, ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux devait disparaître, parce qu'on avait réussi

à prouver la caducité du système catholique... On s'est trompé : la religion ne peut disparaître du monde; elle ne fait que se transformer.... Rodrigues, ne l'oubliez pas! et souvenez-vous que pour faire de grandes choses il faut être passionné. Toute ma vie se résume dans une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés. »

Après quelques minutes de silence, le philosophe dit : « Quarante-huit heures après notre seconde publication, le parti des travailleurs sera constitué; l'avenir est à nous. »

Il porta sa main à sa tête et mourut.

Quelles qu'aient été les erreurs de cet homme dans sa vie privée et dans ses théories religieuses, n'oublions pas qu'il a souffert pour une conviction généreuse; n'oublions pas qu'il a écrit ces paroles:

« Depuis quinze jours je mange du pain et je bois de l'eau, je travaille sans feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais des copies de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de trouver un moyen de terminer d'une manière douce l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée, qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse. Ainsi c'est sans rougir que je puis faire l'aveu de ma misère, et demander les secours nécessaires pour me mettre en état de continuer mon œuvre. »

IV

Enseignement des disciples.

Le maître mort, les disciples s'efforcent de continuer son œuvre, et *le Producteur* parut bientôt sous la direction de M. Olinde Rodrigues. Il attira vers lui des hommes distingués qui commençaient à sympathiser avec la doctrine nouvelle. C'étaient MM. Bazard, Enfantin, Cerclet, Buchez et quelques autres.

L'école saint-simonienne proprement dite n'était pas encore formée. C'étaient des hommes dominés par cette idée, que le libéralisme d'alors n'était qu'une doctrine provisoire, excellente pour ruiner l'absolutisme qui marchait assez résolument à la conquête de la société. D'ailleurs, sur chaque partie de la science, les écrivains du *Producteur* jetaient leurs idées personnelles. Au milieu du violent conflit politique de ce temps, *le Producteur* ne formula pas la synthèse saint-simonienne, il se borna à l'organisation industrielle, à l'étude des sciences physiques dans leurs rapports avec l'industrie. Un homme qui a acquis depuis une haute

célébrité comme journaliste, M. Armand Carrel, figure parmi les écrivains du *Producteur*.

Ce recueil tomba faute de cinq mille francs par année nécessaires à sa publication. Les idées qu'il avait jetées dans le monde n'ont pas été perdues. Il parla de l'affranchissement de l'industrie dans un temps où tous les monopoles étaient prêchés avec passion. Il appela à une vaste association les savants, les artistes, les financiers. Il s'était placé au milieu des deux grands partis d'alors, osant proclamer la nécessité des réformes sociales, et demander l'oubli et l'union au parti dominateur qui voulait tout envahir.

Après la mort du *Producteur*, il y eut un intervalle dans l'enseignement saint-simonien; mais pendant que les journaux littéraires rendaient les honneurs funèbres à la secte, elle s'agitait plus que jamais. Les idées du *Producteur* avaient germé dans bien des têtes. Quelques brochures vinrent de temps en temps témoigner de la vie de la doctrine. Bientôt enfin un enseignement oral s'ouvrit rue Taranne, et M. Bazard y développa, dans une suite de conférences, l'exposition complète de la foi saint-simonienne. Alors la nouvelle société se recruta promptement de sujets très distingués dans les sciences; beaucoup d'entre eux étaient sortis de l'École Polytechnique. C'est vers ce temps que se rallièrent MM. Carnot, Michel Chevalier, Fournel, Duguid, Barrault, Charles Duveyrier,

Talabot, et d'autres encore qui formèrent le grand collége, commencé par MM. Bazard, Enfantin et Rodrigues.

Je m'arrêterai sur les doctrines saint-simoniennes, parce qu'elles ont occupé long-temps l'attention publique, et aussi parce que les saint-simoniens ont jeté un regard perçant sur la société actuelle. Ils en ont signalé avec talent les deux grands malheurs.... dans l'ordre moral, l'absence de foi; dans l'ordre matériel, les souffrances des classes pauvres, et l'insuffisance de la législation pour y remédier.

La société leur semble depuis long-temps dominée par l'idée de détruire tous les priviléges de naissance. En effet, à l'aurore de la révolution française les priviléges de la noblesse sont sacrifiés. Les législateurs, en abolissant le droit d'aînesse, abolissent l'aristocratie, car les plus grandes fortunes ne sauraient résister aux partages successifs de deux générations. Cette haine contre l'héritage n'est pas assouvie. On la poursuit dans la royauté, et l'hérédité de la couronne n'est plus défendue en théorie par les partisans des idées modernes; elle est tolérée seulement comme préservant les nations des troubles qui les menaceraient à la mort du premier magistrat de la république, s'il fallait élire son successeur. L'hérédité est frappée dans la pairie. La société, après avoir détruit tous les priviléges de naissance, s'arrêtera-t-elle respectueuse

et tremblante devant celui de tous qui procure, sans contredit, les avantages les plus réels, devant l'héritage de la propriété? Telle est la question principale que les saint-simoniens sont venus poser. Ils ont dit hardiment que ce dernier privilége ne résisterait pas plus que les autres à la marche rapide des sociétés nouvelles. Ils ont proclamé cette maxime : A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. « Eh! que viennent nous dire aujourd'hui nos légistes, publicistes, économistes? Leur science nous prouvera-t-elle qu'à jamais la richesse et la misère seront héréditaires? que le repos peut s'acquérir par le repos; que la richesse est l'inséparable apanage de l'oisiveté? nous prouvera-t-elle enfin que le fils du pauvre est libre comme celui du riche? Libre quand on manque de pain! Qu'ils sont égaux en droits? Égaux en droits! lorsque l'un a le droit de vivre sans travailler, et que l'autre, s'il ne travaille pas, n'a plus que le droit de mourir!

» Ils nous répètent sans cesse que la propriété est la base de l'ordre social; nous aussi nous proclamons cette éternelle vérité. Mais qui sera propriétaire? Est-ce le fils oisif, ignorant, immoral, du défunt, ou bien est-ce l'homme capable de remplir dignement sa fonction sociale? Ils prétendent que tous les priviléges de la naissance sont détruits. Eh! qu'est-ce donc que l'hérédité dans le sein des familles? Qu'est-ce que la transmission de la for-

tune des pères aux enfants, sans autres raisons que la filiation du sang, si ce n'est le plus *immoral* de tous les priviléges, celui de *vivre en société sans travailler*, ou d'y être récompensé au-delà de ses œuvres? (*Doctrine de Saint-Simon*, pages 39 et 40.)

Pour comprendre comment les disciples de Saint-Simon sont arrivés à ce résultat, il est nécessaire de reprendre leur œuvre depuis l'origine, et de suivre la marche de leurs idées.

Ils commencent par signaler l'état déplorable de la société du XIXe siècle: la foi religieuse éteinte, la foi politique morte après une agonie convulsive, la ruse mise à la place de la force, le serment, cette garantie des peuples, foulé aux pieds selon l'intérêt des partis; tout le passé croulant enfin, et le présent n'offrant que vide et terreur; les mots de pouvoir et de liberté invoqués tour à tour et jamais compris; l'idée de justice disparue du monde, et l'égoïsme restant seul dans son impuissance pour sauver la société actuelle : voilà le jugement que les saint-simoniens portent sur le siècle!

Poursuivant leur examen, ils passent de l'ordre politique aux sciences. Ils reconnaissent de nobles travaux partiels, mais isolés, n'ayant aucun lien entre eux, n'étant pas dominés par une grande idée générale. Dans l'industrie, une concurrence acharnée sacrifie des milliers de victimes, et élève des temples à la fraude et au vol. Dans les beaux-arts,

même anarchie, même désordre. Les poëtes se reculent épouvantés à l'aspect de la société qui périt. Leur voix est gémissante et lugubre. Ils se traînent dans mille horreurs, parce que l'inspiration de l'espérance manque à leur cœur ulcéré. En présence de cette décomposition de la société, les saint-simoniens appellent l'humanité à une vie nouvelle, et demandent à ces hommes divisés, isolés, en lutte, si le moment n'est pas venu de découvrir le nouveau lien d'affection, de doctrine et d'activité qui doit les unir, les faire marcher en paix, avec ordre, avec amour, vers une commune destinée, et donner à la société, au monde tout entier, un caractère d'union, de sagesse et de bonté, qui fasse succéder l'hymne de grâce aux cris de désespoir que jette aujourd'hui le génie.

Les saint-simoniens, en étudiant le passé, voient que le progrès humanitaire consiste à éteindre de plus en plus les haines qui séparent les hommes. Ils disent qu'à l'origine des sociétés il n'y a eu que des familles, et que le cercle s'élargissant successivement, le monde s'est divisé en castes, en cités, en nations, et qu'enfin l'avenir fondra tous ces mots en celui d'*humanité*. Ainsi les sociétés, constituées d'abord pour la guerre, tendent à se confondre en une association pacifique universelle.

Jérusalem, la Rome des Césars, et la Rome chrétienne, sont les trois grandes cités initiatrices

du genre humain. Moïse, Numa, Jésus, ont enfanté des peuples morts ou mourants aujourd'hui.

Jusqu'ici l'homme a exploité l'homme : les maîtres exploitèrent les esclaves, le praticien le plébéien, le seigneur le serf, le propriétaire le fermier, l'oisif le travailleur. Voilà le passé. L'avenir est l'association universelle. A chacun selon sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres. Voilà le droit nouveau. La justice substituée à la force et au hasard.

Ainsi les saint-simoniens arrivent à abolir l'héritage, et à remettre les capitaux et les moyens de travail aux plus dignes, c'est-à-dire à ceux qui peuvent les employer pour le plus grand avantage de l'espèce humaine. Ils s'écrient en entendant les objections qui leur arrivent en foule :

« Oui, tous nos théoriciens politiques ont les yeux tournés vers le passé, ceux mêmes, ceux surtout qui se prétendent dignes de l'avenir; et lorsque nous leur annonçons que le règne du travail arrive, que celui de l'oisiveté est fini, ils nous traitent de rêveurs; ils nous disent que le fils a toujours hérité de son père, comme un païen aurait dit que l'homme libre avait toujours eu des esclaves. Mais l'humanité l'a proclamé par Jésus, plus d'esclavage! Par Saint-Simon elle s'écrie : A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres, plus d'héritage! » (*Doct.*, 41.)

L'insuffisance de l'éducation actuelle ne pou-

vait échapper au saint-simonisme. Elle ne consiste plus, disent-ils, que dans une instruction sans but précis, désordonnée, indépendante des dispositions individuelles et des besoins généraux. Il faut donc ici une régénération profonde; il faut une éducation qui élève des hommes sociaux ou religieux, termes que les saint-simoniens confondent, et qui dirige chacun d'eux vers la fonction à laquelle sa vocation l'appelle. L'éducation professionnelle doit avoir selon eux trois grandes divisions : artistes, savants, industriels.

Ils divisent l'histoire en deux genres d'époques : les époques organiques, pendant lesquelles les sociétés obéissent à une grande loi reconnue et aimée par tous; les époques critiques, où il n'y a plus de foi sociale, où l'organisation de la société se décompose pour attendre une nouvelle loi générale. Les saint-simoniens remarquent dans la législation actuelle tous les signes anarchiques des époques critiques qu'ils ont trouvés dans les sciences, dans les arts et dans l'industrie. La législation actuelle est toute pénale, elle ne récompense pas. Dieu, l'idée absolue de justice, n'y apparaît pas. Ils veulent substituer à cette législation basée sur la crainte une législation basée sur l'amour qui récompensera plus qu'elle ne punira.

Une des grandes preuves à leurs yeux du discrédit des lois actuelles, est cette institution du jury tant préconisée par les publicistes contemporains.

« Et en effet, disent-ils, le jury n'est-il pas une conséquence de la défiance inspirée, soit par l'immoralité présumée de la loi, soit par la crainte de la corruption ou du moins de l'ignorance dans la magistrature? On a voulu être jugé par ses pairs, aussitôt qu'en morale comme en politique on n'a plus reconnu de supérieur; on a voulu alors, par un heureux instinct dont l'homme ne se dépouille jamais entièrement, redonner aux paroles de la loi la puissance d'opinion qu'elles avaient perdue : vains efforts, l'urne d'où sortent régulièrement quelques noms inconnus n'est pas la source pure d'où s'écoulent les eaux de la réconciliation, ni même celles de la réprobation sociale.

» Et cependant telle est la seule garantie réclamée aujourd'hui en faveur de l'ordre moral dans la législation. Peu d'esprits s'abusent assez pour ne pas reconnaître que de pareilles institutions sont bien pauvres, bien froides, bien décolorées, pour peu qu'on ait réfléchi un seul instant, ne fût-ce que pour les critiquer, aux jugements prononcés par l'Eglise chrétienne à l'époque de sa puissance, à cette *canonisation* qui recommandait à tous les fidèles, à toute la postérité les vertus du chrétien; à cette *excommunication* qui mettait le coupable, même pendant sa vie, dans un douloureux purgatoire; osons-le dire, à ces indulgences, tant que l'Eglise n'en fit pas un honteux trafic. On ne saurait se défendre d'un sentiment de pitié pour la société qui ne craint

pas de célébrer la destruction de ces grands moyens d'ordre, sans songer à les remplacer pour l'avenir, et l'on conçoit le regard de mépris ou de désespoir que jettent sur elle les fortes intelligences de nos jours. On comprend de Maistre rappelant le passé de tous ses vœux, de tous ses efforts, comme on comprend Goëthe ou Byron couvrant d'un suaire de mort, entourant d'une atmosphère empoisonnée les ruines sur lesquelles nous végétons misérablement. » (*Doctrine*, 307-308.)

On conçoit que nos orateurs qui ont tant parlé *de la grande institution du jury*, aient traité de fous les novateurs saint-simoniens. Le jury n'aurait-il été à l'époque de sa création qu'un malheureux refuge contre des magistrats qui ne représentaient plus la justice aux yeux de la société d'alors? Nous sommes tenté de le croire. L'ignorance et l'incapacité sont nécessairement toujours en majorité dans un jury, puisque cette majorité existe dans la masse des hommes, qui n'ont pour garantie de leur capacité et de leur science que la quittance d'un receveur de contributions. Nous ne voyons pas comment la justice découlerait de ces sources. Tout ce que l'on a dit en faveur de cette institution, qu'il ne fallait qu'un sens droit, que le juré n'avait à prononcer que sur le fait, etc., ne semble pas de nature à faire impression sur des esprits habitués à ne pas se payer de paroles. Tout juge doit connaître les matières sur lesquelles il est appelé

à décider; une instruction longue et consciencieuse lui est indispensable.

Quant à l'admiration des saint-simoniens pour le gouvernement de l'Eglise, elle aura fait sourire plus d'un publiciste habitué à parler de la barbarie du moyen âge; mais un sourire n'est pas une raison.

Les saint-simoniens reprochent à la société de nos jours de se livrer à la vengeance contre les criminels; ils veulent que leur punition soit une correction salutaire, un véritable moyen d'éducation. Ils se rencontrent ici avec les idées émises par M. Ballanche dans la cité des expiations; ils se rencontrent du reste à cet égard avec un grand nombre de jeunes publicistes dont les efforts tendent vers ce but.

Dans la société annoncée vaguement encore par les disciples de Saint-Simon, le pouvoir sera aimé et vénéré. Toutes les fois qu'un membre de la société de l'avenir blessera la loi chérie de tous, les peines infligées aux coupables auront principalement pour but de les soustraire à l'animadversion publique. Voilà où nous arriverons après avoir traversé cette triste époque de destruction et d'espérances lointaines, époque bien plus déplorable que le moyen âge que nous lui croyons si inférieur.

Quant à leur magistrature, les saint-simoniens entrent dans peu de détails; toutefois il faudra qu'elle suive trois grandes divisions répondant à leurs trois grands ordres sociaux, qui ne sont pas

la monarchie, l'aristocratie et la démocratie; mais les artistes, les savants et les industriels (1).

Maintenant dans leur amour si louable pour la capacité, ils donneront aux artistes à juger si certains faits blessent les sentiments; aux savants, s'ils nuisent aux progrès ou à l'enseignement de la science; aux industriels, s'ils sont contraires au développement de la richesse et à la répartition suivant la capacité des travailleurs.

Déjà la société est entrée dans cette voie en créant des tribunaux de commerce appelés à juger tous les faits de l'industrie, et chaque jour elle recueille les bienfaits de cette innovation salutaire.

Une des assertions saint-simoniennes qui ont le plus révolté la conscience des hommes qui possèdent, est l'abolition de l'héritage. On a dit : Qui jugera la capacité? Comment s'opèrera la distribution de la richesse? Où trouver des juges assez éclairés et assez justes aux yeux de tous pour empêcher la révolte de ceux qui seront jugés incapables?

Il n'est pas donné à un œil humain de voir ce qui se passera dans un siècle, ce que deviendra la propriété lorsque les partages égaux entre tous les enfants de la même famille auront, en se succédant encore long-temps, détruit toutes les grandes for-

(1) Ils se servent, disent-ils, du mot *artiste* parce que celui qu'ils voudraient employer serait sans doute mal compris aujourd'hui; nous pensons que même leurs prêtres sont compris dans ce mot.

tunes particulières. Sans doute les saint-simoniens ne connaissent pas plus que nous ces mystères de l'avenir. Peut-être quelques idées de leurs doctrines fructifieront-elles ; nous les exposons avec bonne foi sans les juger, parce que sur plusieurs points notre intelligence est pleine de doutes et d'hésitations. Ils se sont bornés à répondre qu'ils ne pouvaient connaître aujourd'hui les détails de l'organisation sociale à venir ; que la science marchait chaque jour ; que chaque année amènerait sa découverte. Nous pensons que l'élection pourrait bien renfermer la solution de tous ces problèmes ; et nous nous rappelons ces mots d'un publiciste allemand qui servent d'épigraphe à un Essai sur l'élection, publié cette année par un de nos amis, M. Agnès : La constitution représentative est d'une nature mystérieuse ; aucun mortel ne peut prédire quelles merveilles elle enfantera.

La plus grande méprise des saint-simoniens est de s'être posés comme fondateurs de religion. Rien n'est plus étrange que cette prétention chez des hommes sérieux qui ont jeté souvent sur l'histoire des regards lucides et fermes. Aussi voyez comme ces philosophes se traînent dans les répétitions de toutes ces phrases qui encombrent les livres de quelques écrivains de nos jours. Ils disent que le catholicisme est usé, qu'il a été tué avec l'ère féodale au XVIIIe siècle. Les saint-simoniens vont plus loin ; ils nous disent à la page 243 de la Doctrine :

«Nous le savons, pour les hommes supérieurs de notre temps, la foi vive n'est plus qu'un aveugle fanatisme; les croyances religieuses ne sont plus que d'absurdes superstititions.» Je désirerais que les hommes supérieurs à MM. de Maistre, de Lamennais, Chateaubriand et de Lamartine qui vivent sur cette terre, voulussent bien se faire connaître pour justifier l'assertion saint-simonienne. Jusque là, nous croirons au contraire que les croyances chrétiennes ont inspiré les plus beaux génies de l'époque actuelle.

Quant à l'extinction du catholicisme, il y a longtemps que nous sommes fatigué d'entendre répéter cette idée si souvent et si légèrement. Il faut tâcher de s'entendre une fois. Veut-on dire que la puissance politique exercée par l'Église catholique au moyen âge a été frappée par la réforme et son héritier, le XVIIIe siècle? Il n'est pas besoin de faire tant d'efforts pour constater un fait que les enfants peuvent voir comme nous. Mais cette puissance était-elle l'essence du christianisme, ou plutôt était-elle le christianisme lui-même? Qui oserait le soutenir? Les peuples harassés des maux de la guerre qui les décimait impitoyablement, se demandèrent instinctivement s'il n'existerait pas un tribunal auguste qui pût par ses décisions mettre un terme aux déchirements affreux de la société. Ils pensèrent nécessairement au représentant de celui qu'ils invoquaient dans les calamités publiques. Il n'était

pas si déraisonnable de croire que celui qui avait reçu du ciel l'infaillibilité dans les choses religieuses, sera plus près qu'un autre de l'infaillibilité dans les choses temporelles; c'était une conséquence assez immédiate de la foi ardente de ces temps. Ce fut donc par le consentement des peuples que Rome s'empara de la suprématie sociale. Ce fut long-temps un grand bonheur pour l'humanité.

Lorsque d'énormes abus se furent introduits dans la puissance ecclésiastique; lorsque ces deux pouvoirs, le clergé et la noblesse, au lieu d'être une protection pour les peuples, furent devenus oppresseurs et tyranniques, des voix, excitées d'ailleurs par des passions comprimées, s'élevèrent contre eux, et les deux géants furent noyés dans des flots de sang.

Mais du catholicisme il n'avait péri là que le pouvoir politique, pouvoir que les saint-simoniens confondent partout avec l'ordre religieux. Ce qui restait entier, c'était la partie divine du catholicisme, tout le christianisme en un mot.

Par quel étrange aveuglement ne voit-on pas cette vérité si claire pour nous? Pour qu'une nouvelle religion se levât sur le monde, il faudrait qu'elle fût nécessaire, c'est-à-dire que de nouveaux besoins se fissent sentir, et que leur assouvissement fût impossible sous l'empire de la religion existante. Mais en vérité j'ai beau chercher, je ne vois pas

quel est l'ordre social incompatible avec la parole de Jésus. Faisons-nous un moment saint-simoniens : l'héritage est aboli ; la richesse est employée par les plus capables et les plus dévoués à améliorer le sort des classes pauvres, ou plutôt il n'y a plus de pauvres, plus de riches ; le genre humain est une grande famille vivant dans l'harmonie et l'amour ; les subalternes obéissent avec reconnaissance aux chefs de la société qui les aiment ; chaque membre de ce grand corps se réjouit de lui appartenir.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc là de si antipathique avec la parole et la vie du fils de Marie ? Est-ce qu'il a enseigné aux hommes l'amour des richesses et l'oppression de leurs frères ? est-ce qu'il n'a pas proclamé l'égalité ? est-ce que le monde n'est pas plein des miracles de charité opérés par ses disciples ? Je ne cesserai de répéter aux socialistes modernes qu'ils ont appris de Jésus toutes leurs doctrines, et que le christianisme sera la dernière des religions, parce qu'il répond à tous les besoins de l'homme sur la terre.

Mais, me diront les saint-simoniens, comment expliquez-vous l'obscurcissement de la foi catholique aujourd'hui ? Il faudrait d'abord s'entendre sur cet obscurcissement. Je crois avoir répondu à ce qui regarde les hommes supérieurs de l'époque. Maintenant vous avouez vous-même que les temples sont pleins de fidèles ; c'est un fait que vous constatez, quoique vous l'expliquiez en disant que le be-

soin religieux est si vif dans l'homme que la foule encombrerait plutôt les temples du polythéisme qu'elle ne se passerait de culte. Si les hommes supérieurs de cette époque sont religieux, si les églises de Paris sont remplies d'hommes que pousse le besoin de croire, on serait tenté de conclure que l'extinction de la foi dont il est fait si grand bruit est un rêve comme tant d'autres ; mais on ne peut se dissimuler que la majorité des hommes sans instruction et sans talent languit dans une profonde indifférence. C'est le résultat des écrits du XVIII[e] siècle qui ont eu un immense effet sur les masses inintelligentes. Mais le christianisme ne saurait, au jugement des disciples de Saint-Simon, tomber sous les coups du XVIII[e] siècle, car voici ce qu'ils pensent de l'un et de l'autre.

« Essayez donc, superbes contempteurs *des rêveries* religieuses, de rédiger, si vous pouvez, votre acte de foi ou plutôt d'incrédulité, votre théorie morale, catéchisme des égoïstes. Voyez si cent personnes seulement consentent à les apprendre par cœur, à les réciter et commenter chaque jour avec joie ; faites encore un effort, entonnez un *te libertatem laudamus*, mais tremblez si votre hymne a trouvé des échos.

» C'est à toi seul, mon ami, que je peux dire de pareilles choses ; Dieu me garde de parler aujourd'hui du *Credo*, du *Pater* et du *Te Deum* à ton frère ! à ton frère qui connaît Homère et n'a pas lu

la Bible; à ton frère qui sait par cœur Virgile et plusieurs passages de Cicéron, mais qui n'a pas ouvert saint Paul ou saint Augustin; à ton frère enfin qui a lu Helvétius, Dupuis, Volney et même Dulaure, mais qui ne connaît l'Évangile et le catéchisme que par Voltaire, et se glorifiait l'autre jour, devant toi, de n'avoir jamais jeté les yeux sur de pareils livres.

» Sourions à notre tour de pitié, ou plutôt gémissons ensemble en voyant les tristes fruits de notre éducation classique et l'orgueilleuse suffisance de ces hommes si savants sur le passé de l'humanité, qui connaissent à fond un ou deux siècles de la Grèce et de Rome et leur cher XVIII[e] siècle, et qui n'ont sur les rayons de leur bibliothèque (comme a dit de Maistre en parlant de celle de Voltaire) aucun des grands livres des destinées humaines. N'est-ce pas le cas de dire comme saint Augustin, lorsqu'il répondait à Dioscore qui le consultait sur quelques passages obscurs de Cicéron : Thémistocle ne craignait pas de passer pour mal habile lorsque, dans un festin, il s'excusa de jouer de quelque instrument, déclarant qu'il n'en savait pas jouer; et comme on lui demandait ce qu'il savait donc, il répondit : « Je sais d'une petite république en faire une grande. » Eh bien! où sont les républiques plus fortement constituées que celle de Moïse, plus étendues que celle qui a été conçue par le Christ et réalisée par les travaux de son

Église? Qu'on nous montre, dans les innombrables constitutions recueillies par Aristote, dans l'utopie politique de Platon, dans celle de Cicéron, des dogmes qui aient su commander l'enthousiasme et le dévouement, non pendant quelques jours, pendant quelques années et à quelques hommes studieux, ermites retirés du monde, mais pendant une longue suite de siècles, mais partout comme le furent les prières de l'Église là où elles se firent entendre. »

(Lettre sur les difficultés qui s'opposent aujourd'hui à l'adoption d'une nouvelle croyance religieuse (*Doctrine*, 389).

Et l'on veut nous persuader, à nous, que ce christianisme si grand, même aux yeux de ceux qui osent prédire le terme de sa puissance, tombera sous les coups de ce XVIIIe siècle *dont l'orgueilleuse suffisance ne connaît aucun des grands livres des destinées humaines!*

Le XVIIIe siècle a eu une vaste mission sociale, c'est vrai; il a tué la féodalité et le pouvoir temporel du clergé; mais en religion qu'a-t-il fait? Si l'on pouvait admettre qu'il a détruit le catholicisme lui-même, ce serait admettre que l'humanité aurait reculé de deux mille ans; car en vérité des doctrines du XVIIIe siècle, les unes sont au-dessous d'Épicure, et les plus hautes égalent à peine Platon.

Nous avons dit que les saint-simoniens con-

fondaient toujours l'ordre politique et l'ordre religieux. Nous n'avons pas voulu dire qu'ils les confondaient par ignorance, mais que, pour eux, la religion n'est que l'organisation des sociétés sur la terre. Leur gouvernement serait donc une théocratie. Voici ce que je trouve à la page 415 de la *Doctrine*.

« L'humanité, avons-nous dit, a un avenir religieux. La religion de l'avenir ne doit pas être conçue comme étant seulement, pour chaque homme, le résultat d'une contemplation intérieure et purement individuelle, comme un sentiment, comme une idée isolée dans l'ensemble des idées et des sentiments de chacun : elle doit être l'expression de la pensée collective de l'humanité, la synthèse de toutes ses conceptions, la règle de tous ses actes. Non seulement elle est appelée à prendre place dans l'ordre politique, mais encore, à proprement parler, l'institution politique de l'avenir, considérée dans son ensemble, ne doit être qu'une institution religieuse. »

Nous demandons s'il y a dans ces définitions autre chose qu'une théorie sociale. Mais abordons les définitions religieuses officielles du saint-simonisme.

« Dieu est un. Dieu est tout ce qui est. Tout est en lui, tout est par lui, tout est lui. Dieu, l'être infini, universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects principaux, comme esprit et comme ma-

tière, ou, ce qui n'est que l'expression variée de ce double aspect, comme intelligence et comme force, comme sagesse et comme beauté. L'homme, représentation finie de l'être infini, est comme lui, dans son unité active, amour; et dans les modes, dans les aspects de la manifestation, esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté.

M. Enfantin réduisait ainsi cette longue définition : « Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui. Nul de nous n'est hors de lui, mais aucun de nous n'est en lui.

» Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui, car il est tout ce qui est. »

Si je ne me trompe, c'est là le panthéisme qui est vieux comme le monde. Il me semble lire un fragment de poëme indien, ou quelques vers du panthéiste Shelley. Donc, rien de nouveau.

« Le monde, continuent les saint-simoniens, attendait un sauveur.... Saint-Simon a paru. Moïse, Orphée, Numa, ont organisé les travaux matériels; Jésus-Christ a organisé les travaux spirituels; Saint-Simon a organisé les travaux religieux; donc Saint-Simon a résumé Moïse et Jésus-Christ. Moïse serait dans l'avenir le chef du culte, Jésus-Christ le chef du dogme; Saint-Simon serait le chef de la religion, le pape. »

J'avoue que je vois bien peu de vérité dans toutes ces assertions.

D'abord l'attente d'un Sauveur ne me semble

nulle part dans le monde, excepté chez les Juifs dispersés çà et là sur la terre.

Moïse, Orphée et Numa ont organisé les travaux matériels. Je ne connais rien du législateur romain; mais quant à l'Hébreu et au Grec, je crois qu'il est très systématique de ne voir en eux que des organisateurs matériels. L'œuvre de Moïse est sous les yeux de tous les hommes; ses lois peuvent être étudiées minutieusement. Il me semble qu'il a organisé les travaux spirituels comme les travaux matériels. Pour Orphée, il est plus difficile d'apprécier sa mission; mais les hymnes que Suidas nous a conservées sous son nom indiquent toute autre chose qu'un organisateur matériel.

Quant à Jésus-Christ (et encore une fois nous regrettons de voir si étourdiment ce nom mêlé à ceux des hommes) dans l'ordre religieux, il est le fils de Dieu, le sauveur du genre humain, bien réellement attendu et prédit depuis le commencement du monde. Il n'est pas venu changer la loi, mais l'accomplir. Il est étonnant que l'on ose dire qu'un homme, dix-huit siècles après lui, est venu organiser les travaux religieux. Eh! que sont donc les travaux de l'Église si retentissants dans tout le globe, s'ils ne sont pas religieux?

Mais toute cette confusion de termes a sa source dans une rêverie saint-simonienne que nous ne pouvons passer sous silence. Les nouveaux prêtres ont été très choqués de la condition de la nature

humaine, des deux principes du bien et du mal qui sont en nous, et que tout l'univers a reconnus et proclamés. Il semble, à entendre les saint-simoniens, que c'est parce que les fondateurs de religions ont enseigné ces deux principes, que le genre humain a été ainsi écartelé, tiré à deux mondes, comme nous disait un jour un homme célèbre, avec le pittoresque ordinaire de sa parole. Il tombe au contraire sous le sens que Moïse n'a proclamé ces deux principes dans la Genèse que parce qu'ils existaient dans l'humanité depuis sa déchéance. Il est clair que si le principe du mal n'avait pas exercé sur l'homme sa funeste influence, Moïse aurait eu beau le mettre dans ses lois, le genre humain n'en aurait pas moins joui du calme harmonieux qui sera la vie de la cité divine. Il faudrait se faire d'étranges illusions pour nier la présence du mal dans la vie actuelle. Les saint-simoniens se sont imaginé que la lutte terrible de l'âme et du corps, du spiritualisme et du matérialisme, du bien et du mal, allait cesser, et que leur mission principale était d'annoncer cette nouvelle phase sociale.

Il est donné aux idées d'améliorer le sort des hommes, de faire progresser une société dans la voie de la justice, ou de la faire rétrograder vers la barbarie; mais de changer la nature, jamais. Or les deux principes rivaux sont dans notre nature elle-même. A quels signes avant-coureurs les saint-simoniens ont-ils donc reconnu cet étonnant ren-

versement de la création? Est-ce que les mêmes désordres, les mêmes passions dévastatrices, la cupidité la plus effrénée ne continue pas d'épouvanter nos yeux? C'est en vain que l'on nous dit qu'il faut attribuer tous ces fléaux à l'ordre social actuel; ils ont leur source dans la déchéance de notre nature, et le but suprême de toute religion comme de toute loi est de combattre le principe du mal, et de rapprocher l'homme de sa nature primitive qui était toute harmonie et bonheur. Si les saint-simoniens s'étaient bornés à dire que les idées de leur maître aideraient le développement chrétien de l'humanité, ils n'auraient pas repoussé beaucoup d'hommes graves qui ont négligé, à cause de leurs prétentions extrêmes, les parties sérieuses de leur œuvre. Nous ne saurions trop répéter que les nombreuses et profondes rénovations qui auront lieu dans les lois humaines découleront de la parole évangélique.

Cet abaissement de la chair qui a révolté les disciples de Saint-Simon, cette dure macération du corps, ont peut-être été poussés à l'excès par les chrétiens des premiers siècles. C'est l'ordinaire dans toute doctrine qui commence. Les désordres sensuels de la société romaine d'alors étaient si gigantesques, ils ravalaient l'homme si au-dessous de la brute, que de nobles âmes, nourries de la parole divine, ont pris en horreur ce corps qui était la source de si dégoûtantes turpitudes. De là

chez quelques hommes cette vie étonnante que raconte le désert. Mais entre ces excès, dont l'exemple a bien peu de dangers, et la glorification de la chair rêvée par les saint-simoniens, il y a un état approuvé par le christianisme, et le seul qui convienne à l'homme. L'institution du mariage et l'obligation du travail répondent aux écrivains qui ont accusé le christianisme d'avoir sacrifié entièrement l'élément sensualiste de l'humanité. Je sais que l'on me répondra que cette institution du mariage est loin de remédier aux inconvénients des passions humaines. Ceci pourrait bien être une preuve de plus de l'inhérence continuelle du mauvais principe dans notre nature. Qui pense que la société doive jamais arriver sur la terre à un tel état que le désordre disparaisse de ses mœurs? Les saint-simoniens croient qu'il peut succéder à l'ordre actuel un autre ordre où les passions de l'homme seront moins comprimées, et conséquemment moins bouillonnantes; nous le pensons comme eux. Évidemment dans une société moins dominée par la soif de l'or qui avilit tant de cœurs aujourd'hui, dans une société où les moyens de travail et d'aisance seraient offerts à un plus grand nombre d'hommes, les mariages seraient moins rares, et les joies de la famille et l'assouvissement légitime des passions ne seraient pas refusés à une grande quantité d'individus qui traînent une existence isolée dans les désordres et le malheur. Mais ici ce

n'est pas le christianisme qu'il faut accuser, c'est au contraire l'affaiblissement de la foi au christianisme. La religion de Jésus enseigne le mépris de l'or et le sacrifice du moi à l'amour de ses semblables; elle enseigne aux riches à n'aimer leurs richesses que pour le bien des pauvres. De là naîtrait tout le développement industriel que peuvent désirer les réformateurs les plus ardents. A qui s'en prendre si dans la société actuelle les riches se déshonorent par un sordide et imbécile amour de l'argent, si dans le mariage ils ne recherchent encore que cette ignoble possession de richesses qu'ils enfouissent, si enfin tout noble sentiment s'éteint de plus en plus au souffle fétide de la cupidité? Est-ce là la parole de Jésus? Oh! je ne m'arrêterai pas à répondre.

Nous avons dit que la société saint-simonienne était théocratique. La fusion du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel est une de ses idées fondamentales. « Il n'y a plus un empereur et un pape, il y a un père. »

« La loi vivante, dit M. Bazard au tome II de l'Exposition de la doctrine, ne se trouve qu'aux époques organiques, et alors la loi c'est l'homme; toujours elle a un nom, et ce nom est celui de son auteur. Et d'abord celle qui domine toutes les autres, celle qui a fondé la société, c'est, selon les temps, ou la loi de Numa, ou la loi de Moïse, ou celle du Christ, comme dans l'avenir ce sera celle de Saint-Simon. Bien loin alors que la société s'ef-

force de mettre dans l'ombre le législateur suprême dont l'amour prophétique lui a donné naissance, elle s'empare de son nom, elle l'incarne en elle; c'est par ce nom qu'elle est, et c'est en lui qu'elle se glorifie d'être. Toutes les lois qui dans la suite des temps se produisent comme l'interprétation, le développement ou le perfectionnement de la loi révélatrice, deviennent également inséparables de leurs auteurs.

» C'est toujous le législateur qu'on aime; c'est à lui qu'on obéit... Dans l'avenir, toute loi est la déclaration par laquelle celui qui préside à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales, fait connaître sa volonté à ses inférieurs, en sanctionnant ses prescriptions par des peines ou par des récompenses. »

Voilà la loi incarnée dans un homme; il y a loin de là aux idées accréditées aujourd'hui sur le gouvernement du nombre. Cet homme sera le plus fort, le plus sympathique, celui qui répandra sur les autres hommes des torrents d'amour et de bienfaits. Le rôle de cet homme ressemble beaucoup à celui de Dieu. «C'est lui, la loi vivante, dit un écrivain, qui d'un coup d'œil et par une sorte d'intuition, se posera à sa place et règlera ensuite l'échelle des vocations et des aptitudes, la hiérarchie des capacités et le tarif des salaires; c'est lui qui sera l'angle lumineux de la création nouvelle; qui, abreuvé de l'amour de tous, s'épandra en torrents

d'amour ; c'est lui qui donnera de l'unité au travail général par la direction harmonique de tous les travaux. »

Cet homme est bien difficile à trouver.

Mais nous arrivons au moment où le saint-simonisme va agiter les masses. La hiérarchie fut fondée; MM. Enfantin et Bazard se posèrent comme les chefs de la doctrine. Les disciples les reconnurent par acclamation. Enfantin, homme de théorie, s'isolant de la pensée de son siècle dont il ne fait pas de cas, et voulant l'amener à la science, qui renferme pour lui tout le développement humanitaire à venir. Les hommes du monde ont douté de sa puissance intellectuelle. Ils en ont ri même, parce que dans un procès célèbre il prononça un mot étrange. Il est impossible que celui que tant d'hommes éminents ont salué leur chef soit un homme ordinaire. Quand on questionnait les plus éloquents d'entre eux sur le Père, ils assuraient qu'ils tenaient tout de lui. Enfantin, c'était l'idée; Bazard, c'était l'action.

Mêlé à nos troubles politiques, ce dernier était un homme de tribune, un orateur attrayant; la hardiesse des théories de son collègue l'alarmait souvent, parce qu'il s'était mêlé à la pratique dont les mille détails viennent à chaque instant entraver les volontés les plus fermes.

Le collége fut fondé, il s'établit rue Monsigny. La révolution de juillet éclata; toutes les idées et

toutes les passions débordèrent comme des torrents. Parmi les mille affiches qui couvraient les murs de Paris, annonçant la prétention de sauver la France, il en parut une signée Bazard-Enfantin. La Chambre des députés, qui était en veine de frayeur, s'épouvanta. MM. Dupin et Mauguin montèrent à la tribune, et dénoncèrent une secte prêchant la communauté des femmes et des biens.

Le 1er octobre 1830, MM. Bazard et Enfantin adressèrent à la Chambre des députés la réponse suivante. Elle importe trop à la connaissance des idées de la secte pour que nous ne la donnions pas ici.

« Oui sans doute les saint-simoniens professent sur l'avenir de la propriété et sur l'avenir des femmes des idées qui leur sont particulières aussi et toutes nouvelles; sur la religion, sur le pouvoir, sur la liberté, et enfin sur tous les grands problèmes qui s'agitent aujourd'hui dans toute l'Europe d'une manière si désordonnée et si violente; mais il s'en faut de beaucoup que ces idées soient celles qu'on leur attribue.

» Le système de communauté de bien s'entend universellement du partage égal entre tous les membres de la société, soit du fonds lui-même de la production, soit du fruit du travail de tous.

» Les saint-simoniens repoussent ce partage égal de la propriété, qui constituerait à leurs yeux une violence plus grande, une injustice plus ré-

voltante que le partage inégal qui s'est effectué primitivement par la force des armes, par la conquête.

» Car ils croient à l'inégalité naturelle des hommes, et regardent cette inégalité comme la base même de l'association, comme la condition indispensable de l'ordre social.

» Ils repoussent le système de la communauté des biens, car cette communauté serait une violation manifeste de la première de toutes les lois morales qu'ils ont reçu mission d'enseigner, et qui veut qu'à l'avenir chacun soit placé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres.

» Mais en vertu de cette loi, ils demandent l'abolition de tous les priviléges de naissance, sans exception, et par conséquent la destruction de l'héritage, le plus grand de ces priviléges, celui qui les comprend tous aujourd'hui, et dont l'effet est de laisser au hasard la répartition des priviléges sociaux parmi le petit nombre de ceux qui veulent y prétendre, et de condamner la classe la plus nombreuse à la dépravation, à l'ignorance, à la misère.

» Ils demandent que tous les instruments du travail, les terres et les capitaux qui forment aujourd'hui le fonds morcelé des propriétés particulières, soient exploités par association et hiérarchiquement, de manière à ce que la tâche de chacun soit l'expression de sa capacité, et sa richesse la mesure de ses œuvres.

» Les saint-simoniens ne viennent porter atteinte à la constitution de la propriété qu'en tant qu'elle consacre pour quelques uns le privilége impie de l'oisiveté, c'est-à-dire de vivre du travail d'autrui; qu'en tant qu'elle abandonne au hasard de la naissance le classement social des individus.

» Le christianisme a tiré les femmes de la servitude; mais il les a condamnées pourtant à la subalternité, et partout dans l'Europe chrétienne nous les voyons encore frappées d'interdiction religieuse, politique et civile.

» Les saint-simoniens viennent annoncer leur affranchissement définitif, leur complète émancipation, mais sans prétendre pour cela abolir la sainte loi du mariage proclamée par le christianisme; ils viennent au contraire pour accomplir cette loi, pour lui donner une nouvelle sanction, pour ajouter à la puissance et à l'inviolabilité de l'union qu'elle consacre.

» Ils demandent comme les chrétiens, qu'un seul homme soit uni à une seule femme; mais ils enseignent que l'épouse doit devenir l'égal de l'époux, et que selon la grâce particulière que Dieu a dévolue à son sexe, elle doit lui être associée dans l'exercice de la triple fonction du temple, de l'Etat et de la famille; de manière à ce que l'individu social, qui jusqu'à ce jour a été l'homme seulement, soit désormais l'homme et la femme.

» La religion de Saint-Simon ne vient que pour

mettre fin à ce trafic honteux, à cette prostitution légale, qui sous le nom de mariage consacre si fréquemment aujourd'hui l'union monstrueuse du dévouement et de l'égoïsme, des lumières et de l'ignorance, de la jeunesse et de la décrépitude.

» Telles sont les idées les plus générales des saint-simoniens sur les changements qu'ils appellent dans la constitution de la propriété et dans la condition sociale des femmes. »

Nous avons parlé dans ce chapitre des idées saint-simoniennes sur la propriété. Il nous reste à émettre notre pensée sur le dessein annoncé par la secte de confier aux femmes des fonctions politiques. Leur influence nous paraît devoir s'exercer autrement, et ne devoir pas être moins puissante pour cela. Sans doute il faut que la femme s'élève beaucoup dans l'avenir, qu'elle comprenne la mission d'amour qu'elle doit accomplir sur cette terre. Dans la famille, c'est elle qui arrachera l'homme aux passions ignobles qui le déshonorent, qui tournera vers le ciel les yeux de son époux trop longtemps fixés sur la terre; elle enseignera à son fils les vérités saintes qui commandent le sacrifice de soi et l'amour de nos semblables. Placée près de l'homme comme une gardienne de toutes les puretés de l'âme, elle le préservera du souffle fétide de l'égoïsme et de la bassesse. N'y a-t-il pas à craindre que si la femme vient à franchir le sanctuaire de la famille pour se jeter dans les bruyan-

tes discussions du forum, cette pudeur mystérieuse et sacrée qui accroît tant sa puissance, ne se flétrisse et ne se perde? Il n'y a que des observateurs peu attentifs qui croient la femme dominée dans la société française aujourd'hui. Son pouvoir, pour être occulte, n'en est pas moins profond.

Quant à ce trafic honteux dont parlent les disciples de Saint-Simon, ils n'en diront jamais trop; le sordide amour de l'or a souillé la grande et sainte institution chrétienne. Les nobles affinités des âmes ne sont plus comptées pour rien, ou plutôt la misère morale est telle, que la notion même de ces affinités semble disparaître, et que le rire grossier de la sottise accueille les paroles qui défendent la cause sacrée des sympathies de l'intelligence et du cœur... *Cùm in profundum venerit, contemnit.* Le mariage n'est le plus souvent qu'une prostitution légale qui unit deux fortunes et deux corps. A quelles infimités l'amour des richesses n'entraîne-t-il pas les hommes!

Au commencement de 1831, l'église saint-simonienne était constituée; chose assez étonnante à cette époque, de fortes sommes furent versées dans les caisses de la société. *Le Globe* fut acquis par elle; il parut bientôt avec le titre de *Journal de la doctrine de Saint-Simon*, et avec cette devise :

RELIGION.

SCIENCE. INDUSTRIE.

ASSOCIATION UNIVERSELLE.

« Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

» Tous les priviléges de naissance sans exception sont abolis.

» A chacun selon sa capacité ; à chaque capacité selon ses œuvres. »

Il faut se reporter à cette époque, et se rappeler quels étaient alors le bouillonnement des idées, l'impatience fébrile des systèmes, avec quelle fougue chacun allait crier dans les rues sa recette sociale, pour s'expliquer l'effet produit par les prédications saint-simoniennes. Les prosélytes accoururent en foule : MM. Reynaud, Émile Péreire, Hoart, mesdames Bazard et Saint-Hilaire, MM. Lambert, Saint-Chéron, Guéroult, Charton, Cazeaux, Duguiet, Stéphane Flachat.

La famille fut constituée et s'établit rue Monsigny ; l'enseignement se donna tous les jours dans quatre écoles : rue Taranne, à la salle Taitbout, à l'Athénée et dans la rue Monsigny. Six églises furent fondées dans les départements : à Toulouse, à Montpellier, à Lyon, à Metz, à Dijon.

Le Globe s'efforçait d'appliquer les théories de la secte. M. Enfantin, dans une série d'articles d'économie politique, défendit éloquemment la cause des travailleurs contre les oisifs. Il demanda l'abolition des successions collatérales, consentant

ainsi à ne marcher que graduellement dans la voie qu'il avait ouverte. Dans les études industrielles et statistiques, MM. Stéphane Flachat et Émile Péreire; dans la poésie et la philosophie, MM. Barrault, Michel Chevalier, Leroux, Jean Reynaud et Charles Duveyrier, publièrent des travaux qui fixèrent l'attention sur leurs auteurs. Si la secte faisait peu de prosélytes loin de Paris, du moins ses écrivains acquéraient partout une réputation de talent incontestée.

Mais l'harmonie fut bientôt troublée au sein de la secte : l'homme de théorie et l'homme de pratique, Enfantin et Bazard, ne tardèrent pas à ne plus s'entendre; le premier s'appuyait sur l'enthousiasme, le second sur le travail plus lent du raisonnement : il voulait s'emparer des cœurs par une infiltration patiente. Enfantin s'aperçut qu'il allait être obligé de continuer seul l'œuvre de régénération qui absorbait sa vie. Le schisme éclata quand on vint à discuter l'affranchissement du prolétaire et l'affranchissement de la femme. On n'a pas su bien positivement ce qui se passa dans la famille à l'occasion de ces débats; on a généralement pensé que les idées de M. Enfantin blessèrent M. Bazard dans ses plus chères affections. Il se retira pour mourir quelques mois après. On a dit qu'il était mort de douleur; on en a dit autant de l'orateur constitutionnel Benjamin Constant. Je ne sais ce qu'il en est; mais ce seraient de nobles âmes

que celles qui s'éteindraient ainsi parce que l'humanité ne comprend pas leur pensée. Je le concevrais plus du saint-simonien que de l'orateur, car le monde s'éloignait peu, après tout, des idées de Benjamin Constant.

En novembre 1831, il y eut deux réunions générales de la famille; M. Bazard refusa d'y paraître. Enfantin y développa longuement ses théories sur l'affranchissement de la femme.

« L'homme et la femme, voilà l'individu social ; l'ordre moral nouveau appelle la femme à une vie nouvelle; il faut que la femme nous révèle tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle veut pour l'avenir. Tout homme qui prétendrait imposer une loi à la femme n'est pas saint-simonien, et la seule position du saint-simonisme à l'égard de la femme, c'est de déclarer son incompétence à la juger.

» Qu'elle sera belle la mission du prêtre social, homme et femme! qu'elle sera féconde! Tantôt il calmera les ardeurs inconsidérées de l'intelligence ou modérera les appétits déréglés des sens; tantôt au contraire, il réveillera l'intelligence apathique ou réchauffera les sens engourdis; car il devra connaître tout le charme de la décence et de la pudeur, mais aussi toute la grâce de l'abandon et de la volupté. »

Ce fut à ces mots que M. Pierre Leroux, le même qui avait fondé l'ancien *Globe*, et qui dirige au-

jourd'hui l'*Encyclopédie nouvelle*, s'écria : « Vous exposez là une doctrine que le collége a unanimement repoussée ; je suis venu ici pour vous le dire. Je vais me retirer. » M. Enfantin répondit : « La preuve de la vérité de mes paroles, vous la voyez. Voilà l'homme qui représente le mieux la vertu telle qu'elle a été conçue jusqu'à présent, et la vertu de cet homme ne peut pas comprendre ce qu'il y a d'universel dans mes paroles. »

Cette discussion entraîna la retraite de plusieurs membres de la famille, parmi lesquels figuraient MM. Leroux, Reynaud, Cazeaux et Péreire : alors M. Enfantin fut déclaré par M. Olinde Rodrigues l'homme le plus sympathique et le plus généralisateur de son temps, le chef suprême de la religion saint-simonienne. M. Olinde Rodrigues se déclara lui-même le père de l'industrie, le chef du culte saint-simonien. Dès lors commença ce que j'appellerai l'orgie saint-simonienne. La chair fut réhabilitée avec pompe. Dans leur fureur de sanctification, les nouveaux prêtres sanctifièrent la table et tous les appétits voluptueux. Bals, festins, fêtes quasi-païennes occupèrent l'hiver de 1832. Mais ces dépenses énormes, jointes à celles du *Globe* qui se distribuait gratis, épuisèrent bientôt les finances de la société. Les hommes d'argent dont cette époque est pleine, et qui, ne comprenant rien aux idées, n'y voient qu'un moyen de s'enrichir, allaient disant que les saint-simoniens étaient des

fripons. La vérité est que ces prétendus fripons se sont ruinés. Plusieurs d'entre eux, et le Père lui-même, ont vu disparaître leur patrimoine. Dans ce désespoir financier, M. Olinde Rodrigues conçut l'étrange projet de l'emprunt saint-simonien.

« Rotschild, Aguado, Laffitte, n'ont rien entrepris d'aussi grand que ce que je viens entreprendre. Tous ils sont venus après la guerre donner au vaincu le crédit nécessaire pour satisfaire le vainqueur. Leur mission périt, et la mienne commence. On escompte à la Bourse de Paris, de Londres et de Berlin l'avenir politique et financier de l'association des travailleurs; j'entreprends de fonder le crédit saint-simonien. »

L'emprunt n'eut aucun succès; l'organisation du travail ne fut pas plus heureuse. Quatre mille ouvriers qui avaient été affiliés à la secte devaient nécessairement se débander au moment de la ruine. Le bien-être matériel est pour les classes pauvres la condition *sine quâ non* de toute théorie. Le pouvoir vint bientôt compliquer la position de la secte. Des poursuites judiciaires furent entamées; la garde municipale fit évacuer le nouveau temple. Pour comble de malheur, M. Olinde Rodrigues se sépara du chef suprême; la famille de la rue Monsigny fut dissoute.

Alors M. Enfantin se retira à Ménilmontant dans une maison qui lui appartenait. Là, quarante disciples vécurent dans le recueillement, se livrant

aux travaux de l'horticulture, à la contemplation et à la prière. Pour abolir la domesticité, Enfantin fit participer les plus fiers aux travaux les plus pénibles. Le public se porta à Ménilmontant, on l'admettait dans le jardin; les frères faisaient de la musique; on allait voir le père dîner comme un souverain. Il y eut plusieurs fois lutte entre la police qui s'effarouchait de ce concours, et la curiosité parisienne.

C'est à Ménilmontant que fut écrit le livre nouveau, Cathéchisme et genèse du saint-simonisme.

« Cette feuille est conçue sous une inspiration semblable à celle qui présidait au catéchisme chrétien; c'est la conception du Verbe, et, toutefois avec la conquête de l'algèbre, c'est Platon développé à travers Descartes et Leibnitz. »

En donnant à l'algèbre une place dans la vie morale, le livre nouveau ajoute :

« Dieu, que les mathématiciens révolutionnaires ont vainement chassé de leur sanctuaire, et qui toujours pourtant y est demeuré découvert ou caché sous le nom de l'infini ou sous le voile trompeur des limites; Dieu y reparaîtra plus éclatant que jamais pour animer toutes les conceptions. Alors le Verbe suprême, le Verbe infinitésimal se résoudra dans l'art en parole et en symbole; le savant le traduira en formule, et l'industriel en formes limitées. Verbe de poésie et d'amour, il se manifestera par la musique et par l'architecture; inspirateur

divin, il engendrera l'Algorhythmie et l'Esthétique; parole du prêtre, il enfantera la science et l'industrie, le dogme et le culte. »

Pythagore chez les Grecs, Leibnitz, et quelquefois de Maistre dans le monde moderne, ont cherché à appliquer les mathématiques aux sciences morales. Nous entrevoyons qu'il peut naître des merveilles de là, mais cette prévision est encore trop vague pour que nous nous en occupions ici.

Arrivons à la genèse saint-simonienne.

« Voici la genèse nouvelle historique et prophétique, annonçant ce qui est détruit et ce qui doit être créé, ce qui doit mourir et ce qui doit naître.

» Écoutez :

» J'ai vu dans la nuit des temps anciens des choses merveilleuses.

» La terre disait à Dieu au sein duquel elle circulait : Le bien-aimé viendra-t-il bientôt?

» Dieu lui disait : Je ne le susciterai pas encore, car tu n'as pas un arbre à l'ombre duquel il repose, pas un animal dont la chair ou le lait le nourrissent. L'atmosphère qui te sert de tunique est brûlante.

» Qu'as-tu à lui donner pour le réjouir? Il cherche des sources fraîches où il puisse se désaltérer, et je ne vois que des flaques d'une eau bourbeuse et amère : où sont les champs et les trésors qui feraient sa dot?

» Et la terre tournait.

» Elle amoncela de gigantesques arbrisseaux, des fougères plus grandes que des hautes futaies, et des roseaux semblables à des sapins. Elle se couvrit de bêtes marchantes, volantes, rampantes, aux membres allongés; elle enfanta des millions et millions de mollusques. De son sein tirant des trésors, elle les pressa en filons et en couches jusqu'à la surface du sol, mêlant les plus précieux métaux et les plus magnifiques. Cependant l'atmosphère écrasante se changeait en une pluie vivifiante, et elle allait combler les précipices effroyables et restreindre le domaine de la mer.

» Sûre alors de son ouvrage, elle se retourna de nouveau vers Dieu et lui dit : Viendra-t-il bientôt?

» Dieu répondit : Que viendrait-il faire avec sa vie délicate et ambitieuse au milieu de cette vie grossière et pauvre que tu as répandue à la surface?

» Et la terre patiente enfouit comme en des magasins la végétation dont elle s'était fait une première chevelure; elle retira la vie aux bêtes monstrueuses, aux mollusques informes à qui elle s'était livrée, et la donna à des êtres plus parfaits. La bourbe des eaux forma des montagnes de grès et de schiste, leur sable se changea en couches calcaires, l'atmosphère se tempéra encore. La terre éjaculait de nouveaux métaux, de nouveaux porphyres, de nouveaux marbres, qui se dressaient en

montagnes ou se répandaient en masses profondes et souterraines.

» A plusieurs fois ces choses se répétèrent.

» Et à chaque fois Dieu envoyait à la terre un messager dont l'approche la faisait tressaillir. L'astre porteur de nouvelles allait ensuite au loin réjouir les mondes de la chaleur vitale qu'il avait empruntée à la terre au sein de leur majestueuse communion.

» A chaque fois c'étaient pour la terre d'immenses joies.

» Mais à chaque fois c'étaient pour elle aussi de grandes douleurs; car pendant que les porphyres, les marbres, les serpentines, les granits, le plomb, le cuivre, l'argent, l'antimoine, le platine, l'or, le fer, l'étain, et tous les métaux bouillonnaient dans ses veines, c'était une fièvre chaude qui la dévorait. Pendant que son axe incertain se balançait, et que la mer poussait d'un pôle à l'autre ses flots écumants, c'était un spasme nerveux; pendant que l'atmosphère se condensait en torrents, c'était une sueur froide qui lui ruisselait sur le corps. Pendant qu'une vie nouvelle lui surgissait, c'étaient les angoisses de l'enfantement.

» Et elle s'écria avec douleur : Le bien-aimé ne viendra-t-il donc pas?

» Il viendra, dit le Seigneur, car telle est ma promesse. Mon dernier messager va partir, et il restera auprès de toi comme témoin de ma parole;

chaque jour il réjouira ta vue de l'aspect de sa face au teint d'argent. En mémoire des ébranlements que tu as ressentis à l'approche de mon messager, il fera mollement balancer tes eaux, et les enverra chaque jour lécher les pieds des continents.

» Va, dit le Seigneur, achève ta parure.

» Ivre d'amour, elle déchaîne les fleuves, les vents, la foudre et les feux souterrains. Voulant exciter les transports de l'époux par un présent magnifique, elle se déchira les flancs, les pétrit et les étendit en plaines riantes, couvertes d'arbres, de fleurs et de troupeaux, là où étaient des rochers affreux et de pestilentiels marécages. Elle tamisa les montagnes, en sépara l'or des diamants, et les sema sur les plages où le bien-aimé devait descendre, et dans les riches vallées où il devait s'asseoir.

» Elle entassa dans des cavernes, elle engloutit dans la poussière pâteuse des rochers, elle ensevelit sous des coulées de basalte et de lave, les hippopotames hideux, les tigres et les rhinocéros géants, et les innombrables bandes d'ours et d'hyènes qui régnaient sous le soleil. Avec eux elle enfouit à de plus grandes profondeurs les palistrines et d'autres bêtes aux formes repoussantes et aux effroyables cris.

» Le bien-aimé était venu. La terre eut aussi un soleil de nuit qui tous les jours haletant la suivait en tournant, comme une compagne fidèle, et qui,

sans cesse fixant sur elle sa face argentée, semble épier ses mouvements comme le chien caressant qui joue autour du maître.

» Et un autre tableau se déroula devant moi.

» Je voyais dans les mers, au sein des abîmes, et sur les flots, des objets prodigieux.

» J'apercevais des régions inconnues, je distinguais une terre promise, gage de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes.

» Les vieux continents tressaillaient comme tressaille une famille à la venue d'un nouveau-né.

» D'innombrables îles, jusque là silencieuses, s'agitaient, et comme si elles n'eussent pas achevé leur crue, s'assemblaient s'élevant au-dessus des eaux.

» L'homme étendait son domaine; il conquérait les airs et s'y promenait en triomphateur; il gouvernait les marées comme l'éclusier gouverne son canal; il tempérait les climats comme le chauffeur tempère son brasier; il domptait la foudre comme jadis un de nos pères dompta le fougueux étalon.

» L'humanité de ses mains parait le monde comme un époux sa tendre épouse après une longue absence; et elle, fière de ses caresses, écartant de lui les bêtes farouches et les animaux venimeux, elle éteignait les feux des volcans, égalisait les climats, rappelait les fleuves débordés, modérait les ouragans, et étalait de nouveaux empires.

» Gloire à toi, Dieu bon! gloire à toi, seigneur

Dieu! qui as donné de si douces destinées à l'homme et au monde! Gloire à celui qui est ton prédestiné, et qui est notre père. Gloire à l'homme dont la vie inépuisable se répand par rivières, hors de son sein sur le monde, et lui revient du monde, large et calme, comme le flot de l'Océan paisible. Gloire à celui qui vit dans le monde, en qui le monde vit, et qui l'appelle la moitié de lui-même.

» Gloire à lui, car les battements de son cœur lui montrent ce que veut l'humanité, ce que veut le monde.

» Il a senti que l'homme attendait une épouse nouvelle, et il a dit la parole qui la prépare à une nouvelle union.

» Il sent que le monde veut renouer son lien avec l'humanité au moment où l'homme renouvellera le sien avec la femme; et il avertit l'humanité des noces nouvelles que le monde lui prépare.

» Un jour vint où le Dieu du progrès, le Dieu calme, le Dieu bon, qui avait donné la terre pour épouse à l'homme, et qui voyait l'époux passer en seigneur et maître sur l'épouse, et l'épouse impudique s'abrutir aux pieds de son grossier époux, a envoyé son fils, le Christ, qui rompit l'union, qui dit anathème à la graisse de la terre, roula le monde sous ses pieds, couvrit l'humanité d'un cilice, lui sema la chevelure de cendres, l'astreignit à la macération, et la poussant vers les glaces du Nord l'enferma dans la cellule d'un monastère.

» Pendant dix-huit siècles l'épouse se purifia, l'époux adoucit ses fureurs, et Dieu jugea que la terre approchait du temps où il pourrait les joindre l'un à l'autre. C'est pourquoi préparant l'époux aux joies nuptiales, après l'avoir promené deux cents années sur la voluptueuse terre de l'Orient, il lui ouvrit au-delà des mers d'immense régions où il trouva l'argent, l'or, les pierreries et les riches couleurs pour se parer; où germèrent tout-à-coup avec profusion vingt aliments nouveaux, le sucre, le café, les épices, les liqueurs brûlantes qui excitèrent les sens engourdis par quinze siècles d'abstinence.

» Et aujourd'hui Dieu a jugé que le temps des nouvelles noces était venu pour l'homme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son Christ.

» Grand Dieu! quelle est cette vaste terre encore imprégnée de l'humidité des mers que tu viens de signaler aux hommes, qui étreint l'Asie de ses bras amoureux, et dont les muscles surgissent au-dessus des eaux par des files sans fin d'îles et de récifs?

» Quel est l'avenir de ce continent sans passé?

» Là où il y a de l'eau y aura-t-il toujours de l'eau, et la mer ne viendra-t-elle jamais rouler ses galets là où habitent les hommes?

» Grand Dieu! ils l'ont appelée la Nouvelle-Hollande; serait-ce parce qu'ils doivent y trouver un sol riche et salubre sur lequel ils transporteront les populeuses cités qu'ils garantissent à grand'-

peine de l'envahissement des mers, sur les plages sablonneuses?

» L'Asie, le pays du soleil et de la volupté, aura son piédestal, tout comme l'Europe savante et l'industrieuse Amérique du Nord. Et la terre sera formée de trois couples harmonieusement placés chacun de deux côtés immenses: Europe et Afrique, Amérique du Nord et Amérique du Sud; Asie et Océanie; c'est-à-dire le commencement et la fin.

» Et pendant que l'homme appelle la nouvelle épouse, les trois époux qui habitent le Nord vont appeler les trois épouses qui habitent le Midi, et les attireront vers le lit nuptial qui sera pour l'un la Méditerranée, pour le second l'archipel des Antilles, pour le troisième les grandes baies de la Chine et de l'Inde.»

Ainsi, le père Enfantin a voulu non seulement fonder une religion, mais se faire prophète au moins dans le style. Cette *genèse*, comme il appelle ce morceau, ne contient guère que le passé, excepté dans son dernier paragraphe et dans le passage qui anonce la femme messie.

C'est sous la forme poétique l'enseignement que nous avons trouvé dans le cours de cette étude. M. le duc de Saint-Simon est le nouveau messie, l'envoyé de Dieu pour guider l'humanité; messie sans mission annoncée, venu ainsi incognito dans ce monde parmi des nations qui certes ne l'atten-

daient pas, puisque la parole du véritable messie contient tout leur avenir.

Le reste du livre nouveau est tout hérissé d'algèbre; c'est un travail qu'il faut recommander, dit M. Reybaud dans son article sur les saint-simoniens, aux mathématiciens de l'Institut. Toutefois, nous devons dire que des juges compétents ont trouvé les démonstrations mathématiques de la secte assez idéales, et l'illusion, comme on sait, est ordinairement étrangère aux chiffres.

Il ne manquait aux disciples que la gloire de la Cour d'assises; le 27 août, MM. Enfantin, Duveyrier, Barrault et Rodrigues furent assignés. Les disciples de Saint-Simon se rendirent à la Cour en costume et processionnellement. C'est dans cette audience que M. Enfantin eut le malheur de parler de ce regard qui fit rire alors toute la France.

Le Père en prison, les disciples se dispersèrent; on essaya des missions à Marseille, à Toulon, à Lyon et à Rouen. Une partie de la famille alla dans l'Orient chercher la femme messie que l'Occident n'avait pu fournir. Enfantin après sa captivité se rendit lui-même en Egypte, où il entreprit le barrage du Nil. Après avoir échoué dans cette vaste opération, il a parcouru la Judée. Au moment où j'écris il est de retour en France.

Sans doute la plupart des idées émises par les saint-simoniens se trouvent dans les écrits des philosophes de tous les âges; mais le fracas de

leur enseignement les a réveillées, et leur influence sur l'avenir ne me semble pas douteuse. Déjà on peut en voir des signes dans les écrits émanés depuis des organes les plus célèbres de la pensée française.

Les saint-simoniens ne se sont jamais occupés de la vie à venir, de ce que devient l'âme de l'homme quand elle est séparée du corps. Les saint-simoniens sont des hommes politiques, leurs prétentions à fonder une religion ne sont appuyées sur rien. Encore une fois, le christianisme sera la dernière des religions, parce qu'il contient toutes les vérités nécessaires à l'humanité, et il ne les contient que parce que son origine est divine.

Maintenant quels seront dans l'avenir les rapports du christianisme avec l'Etat? La religion entre-t-elle, comme l'a dit M. de Chateaubriand, dans son ère philosophique? c'est-à-dire qu'elle sera le lien entre l'individu et Dieu, et que les gouvernements et les peuples marcheront affranchis de toute tutelle au gré de la raison générale, manifestée par l'élection.

Ou les peuples, ramenés par la régénération chrétienne de la science contemporaine à la foi au Christ, recourront-ils encore un jour au jugement de son représentant sur la terre?

Il nous semble que de long-temps au moins la première hypothèse est la plus probable; mais alors l'esprit du christianisme ne laissera pas de gouver-

ner le monde ; car si, comme je n'en doute pas, l'humanité progresse, cet esprit divin s'infiltrera dans la législation et y réintégrera *Dieu* qui en est absent aujourd'hui ; le règne de la force tendant nécessairement à disparaître devant celui de la justice.

Au reste, Dieu seul sait l'avenir.

V

Fouriérisme.

Courbé sous le joug de la pauvreté, Charles Fourier apprit par ses souffrances à plaindre celles de ses frères. Sans doute le génie éclatant dont les masses adoptent le drapeau, l'homme dont le nom répété par un million de bouches excite dans toute une génération un délirant enthousiasme, a droit à nos hommages ; mais nos sympathies les plus ardentes sont acquises au penseur long-temps ignoré qui a supporté chaque jour le supplice de l'isolement, avec un cœur plein d'amour d'où les grandes pensées débordaient dans le vide. Il a vu des écrivains médiocres arriver à la renommée, la librairie répandre leurs livres, les organes de la presse les applaudir, parce qu'ils ne devançaient pas leur siècle ; parce qu'adoptant une forme reçue et des idées qui avaient cours, ils se sont bornés à la recherche élégante, à l'esprit qui ne choque personne, parce qu'il n'a rien de tranché ni de nouveau. Et lui qui aima l'humanité ; lui qui donnerait sa vie pour un de ses frères ; lui dont l'intelligence, perçant les nuages de l'avenir, a créé tout un monde

social, il reste absorbé par un travail manuel avec lequel il gagne le pain de chaque jour. Et l'élégant qui voit à ce comptoir un homme pauvrement vêtu, copiant les lettres comme une machine, ne se doute pas que cette tête a remué toutes les questions qui font fermenter les idées humaines. Eh bien! ne nous hâtons pas trop d'accuser la Providence du destin de cet homme. Qui nous dit qu'il n'a pas savouré sa part de bonheur? N'a-t-il pas connu dans toute sa plénitude la jouissance la plus divine de l'homme, celle de la création? De quelle joie n'a pas été inondée cette âme dans son immense amour pour ses semblables, en apercevant l'avenir qu'elle leur croit destiné! Que de fois dans sa pensée le monde actuel a croulé sous son souffle pour faire place à la société harmonieuse dont Dieu lui a accordé la vision! O hommes! que sont toutes vos joies vulgaires qui se fanent au toucher, comparées à cette extase sublime du prophète inspiré?

Fourier a précédé le saint-simonisme; si nous n'en parlons qu'après avoir parlé de l'autre secte, c'est que nous suivons la marche suivie par le public qui s'est occupé de Saint-Simon d'abord. Fourier n'en est pas moins le fondateur réel d'une grande partie du saint-simonisme. Cette guerre déclarée au principe du mal enseigné par les livres de Moïse, comme par ceux de Jésus-Christ; cette idée que nos passions sont toutes bonnes, est due à Fourier. Selon lui le monde s'est trompé pendant

plus de cinq mille ans. Je ne répéterai pas ici les objections irrésistibles qui se trouvent dans le chapitre sur Saint-Simon : cette erreur est incroyable dans un esprit observateur et sagace. Tous ces maux qui ont ensanglanté et désolé la terre viennent d'une idée de quelque philosophe qui aura mal enseigné le genre humain ! En vérité ce n'est pas soutenable. Comment Fourier n'a-t-il pas vu la profonde altération de notre nature, et le mal attaché au flanc de l'humanité comme un trait empoisonné ? Ainsi, c'est à lui que les saint-simoniens doivent leurs rêves sur les bonheurs qui vont assaillir les hommes délivrés de l'empire du mal, sur la glorification de la chair et des désirs humains que le christianisme a eu tort de combattre. C'est à lui qu'il faut renvoyer ces songes que la réalité dissipe, et dont la naïveté étonne de la part d'un homme si versé dans les sciences positives.

La *Théorie des quatre mouvements* que Fourier publia en 1808, contenait le germe de tous ses travaux postérieurs ; le livre resta inconnu. Quatorze ans après parut le *Traité de l'association domestique agricole*. C'est dans ce livre qu'il faut étudier le fouriérisme : il le contient tout entier. Les ouvrages qui l'ont suivi, *le Nouveau-Monde industriel* (1829), le pamphlet contre Saint-Simon et Owen, et les articles du *Phalanstère*, n'ont fait que développer certaines parties de la doctrine.

Fourier, dans le *Traité de l'association*, se pose

hardiment comme le successeur de Newton. Le grand physicien a découvert l'attraction matérielle, et lui l'attraction passionnée. A Newton la science de la vie planétaire, à Fourier la science de la vie humaine. J'avoue que la découverte du premier me semble plus claire que celle du second, et que l'attraction passionnée pourrait bien être connue depuis long-temps. Mais j'ai hâte d'arriver à l'application, qui est vraiment curieuse et neuve. Nous ne nous occuperons pas des idées de Fourier sur les plus hautes questions qui aient agité l'esprit humain, sur Dieu, car il y a ici quelque confusion peut-être. Fourier est-il panthéiste? Dit-il *Dieu est tout ce qui est*, ou croit-il que Dieu a une existence à part? On ne sait trop qu'en penser. Mais l'opinion de Fourier est assez peu importante; car il n'a fait qu'effleurer cette immense étude, et l'erreur panthéistique, que quelques écrivains de nos jours ont cru nouvelle, est vieille comme le monde; le christianisme l'avait tuée, pensait-on.

M. Louis Reybaud a publié sur Fourier un travail plein de perspicacité et de patience. Nous allons lui emprunter quelques citations, car nous ne pourrions ici que le répéter, et ce serait un labeur que d'essayer de ne pas employer les mêmes mots que lui. « Fourier fait de la nature trois principes éternels et indestructibles : Dieu, la matière, la justice ou les mathématiques. Ici entre Fourier et les autres philosophes plus de rapprochement pos-

sible; il marche vers ses idées. Dans la toute-puissance de Dieu il trouve la cause, et dans sa justice la raison des destinées générales. « Or la volonté » universelle se manifeste et se témoigne par l'*at-* » *traction universelle:* attraction dans l'humanité, » attraction dans l'animalité, attraction dans les » corps inorganiques. C'est cette attraction qui, pi- » votant sur elle-même, incessamment produit, in- » cessamment détruit, incessamment conserve. De » là cinq mouvements : mouvement matériel, at- » traction du monde devinée par Newton ; mouve- » ment organique, attraction emblématique dans » les propriétés des substances ; mouvement in- » stinctuel, attraction des passions et des in- » stincts ; mouvement atomal, attraction des corps » impondérables; mouvement social, attraction de » l'homme vers ses destinées futures. De l'attrac- » tion universelle est née l'analogie universelle, » résultant, selon Fourier, d'une loi mathématique » qu'il a accusée sans la justifier toutefois. Toutes » les passions ont leur analogie dans la nature, de- » puis les atomes jusqu'aux astres. Ainsi les pro- » priétés de l'amitié seraient calquées sur celles du » cercle, celles de l'amour sur celles de l'ellipse. » Voilà sans doute de ces bizarreries qui ont fait accueillir Fourier si légèrement d'abord : rien ne soutient cette assertion, qui confond la justice et les mathématiques. Quel que soit le mystère attaché au nombre, il y a bien autre chose dans l'idée di-

vine de la justice. Quant à toutes les attractions dont vient de parler le philosophe, nous avons peine à penser que ce soit là une nouveauté réelle; nous ne nous arrêterons pas non plus sur les systèmes cosmogoniques de Fourier. Que le monde doive durer quatre-vingt mille ans, qu'il doive progresser quarante mille, s'arrêter huit mille ans à son apogée et décroître pendant quarante mille autres années; que toute création s'opère par la conjonction du fluide austral et du fluide boréal, c'est en vérité ce que je ne sais pas, ni Fourier non plus. Mais le philosophe lui-même attachait peu d'importance à ces rêveries: Qu'importent, dit-il, ces accessoires à l'affaire principale, qui est l'art d'organiser l'industrie combinée d'où naîtront le quadruple produit: les bonnes mœurs, l'accord des trois classes, riche, moyenne et pauvre; l'oubli des querelles de parti, la cessation des révolutions, de la pénurie fiscale et l'unité universelle. »

Fourier se plaint de ce que ses détracteurs, au lieu d'attaquer sa théorie de l'industrie combinée, attaquent continuellement ses systèmes cosmogoniques ou psychogoniques; il passe condamnation sur tous ces rêves, mais il s'indigne qu'ils fassent fermer les yeux sur les bienfaisantes vérités de sa théorie de l'industrie combinée. C'est qu'aussi cette théorie est la partie sérieuse de ses découvertes.

Lorsque Fourier dit que le devoir vient des

hommes, nous supposons qu'il n'avait pas toute l'idée que ces mots comportent. Le devoir ne peut venir que de l'idée de justice ; la justice est la vérité ; la vérité, c'est Dieu ; quant à ce qu'il appelle l'attraction passionnée, c'est à dire la tendance des passions, il nous est impossible d'admettre avec lui que ce soit un fait entièrement divin. C'est là la grande erreur que les saint-simoniens ont vulgarisée par d'éloquentes paroles. Non, toutes nos passions ne sauraient être d'origine divine ; ce qu'elles ont de mauvais, elles le tirent du principe du mal qui est dans l'humanité depuis sa chute. Encore une fois, on n'extirpera pas avec de poétiques songes cette irréfragable et terrible vérité, écrite sur toutes les pages de l'histoire avec le sang et les larmes des peuples. Elle est le produit de la liberté de l'homme, et cette grande faculté, qui malheureusement fait souvent sa honte, est aussi sa seule gloire, car sans la liberté l'homme n'aurait pas de lutte et ne mériterait pas. Nous ne saurions trop nous élever contre cette doctrine *impie* de Fourier, qui dit que toute passion, toute attraction est une chose naturelle et légitime à laquelle il est *impie* de résister. Ceci est contraire à l'enseignement moral universel depuis l'origine du monde, et nous ne reconnaissons à personne le droit absurde de s'insurger ainsi contre l'humanité. Lorsque l'homme-Dieu vint sur la terre, il dit lui-même : Je ne suis pas venu pour changer la loi, mais pour l'accom-

plir. Renoncez donc, ô philosophes! à tous ces projets insensés de la destruction du principe du mal, à cet Eldorado où tous les désirs de l'homme seront sans cesse assouvis pour renaître sans cesse; ne rêvez plus la cité de Dieu sur la terre, acceptez le fardeau que porte l'humanité, résignez-vous à sentir toujours les larmes se mêler à vos joies. Les vers du poëte :

> Puisqu'à l'heure où l'on boit l'extase
> On sent la douleur déborder,

seront toujours la devise de l'espèce humaine. L'erreur radicale du fouriérisme et de son successeur le saint-simonisme (1) est de considérer la vie actuelle comme définitive, de vouloir compléter ici-bas les destinées de bonheur de l'humanité.

On va croire peut-être d'après ces paroles que, professant le système fataliste du fils de l'Orient, nous prêchons la glorification de l'ordre actuel des sociétés humaines, proclamant l'inutilité des efforts qui tendraient à améliorer le sort de l'espèce sur cette terre. Nous verrions dans cette idée une impiété véritable. Oh! non, nous n'admirons pas cet ordre social qui froisse encore tant de milliers d'existences, qui permet aux riches de consommer, dans une oisiveté frivole et souvent cou-

(1) Il n'est peut-être pas exact d'appeler le saint-simonisme le successeur du fouriérisme, car Saint-Simon et Fourier ont écrit à peu près dans le même temps [illegible] sans se copier probablement. Mais les disciples de Saint-Simon doivent beaucoup à Fourier : c'est dans ce sens qu'il faut entendre cette phrase.

pable, des trésors arrosés du sang et des sueurs des misérables; nous avons vu trop de larmes dans les yeux des mères pauvres pour ne pas nous sentir ému à l'aspect de tant de malheurs. N'en doutons pas, d'immenses changements auront lieu dans l'organisation sociale avant que notre génération soit descendue dans la tombe.

Fourier, dans ses vues de régénération industrielle, mérite toute l'attention et toutes les sympathies des hommes sérieux. Nous avons dit ailleurs que l'élection contenait en germe tout le développement social de l'avenir. Dans les théories de Fourier, l'élection est partout; tous les titres et tous les grades viennent d'elle. Pour donner une idée exacte du phalanstère de Fourier, nous ne saurions mieux faire que de citer un extrait du travail de M. Reybaud, déjà mentionné dans ce chapitre.

« Après les groupes qui comptent par sept ou neuf individus, viennent les séries qui doivent avoir de vingt-quatre à trente-deux groupes, et qui à leur tour forment les phalanges. La phalange contient environ dix-huit cents personnes; la demeure d'une phalange se nommera un phalanstère. Un phalanstère devra être un édifice à la fois commode et élégant, dans lequel l'utilité n'aura point été sacrifiée au luxe, ni l'architecture aux exigences de l'aménagement... Dans un phalanstère tout sera organisé pour une vie attrayante et libre, une vie au goût de chacun, commune si l'on veut, solitaire

si on le préfère. On y poursuivra deux visées, la commodité générale et le bien-être individuel. Les logements, les salles de réunion, les réfectoires, les ateliers, les cuisines, les caves, les greniers, les offices ; tout y sera disposé de manière à assurer des rapports prompts et faciles, des distractions variées, un service économique et intelligent.... »

Maintenant à ceux qui s'effraieraient de la mise de fonds nécessaire pour assurer tant d'aisance et réaliser tant de merveilles, Fourier répond qu'un phalanstère de dix-huit cents âmes ne coûtera guère plus à construire que les quatre cents chaumières d'une commune française égale en population. Encore le phalanstère une fois achevé grandement et solidement, sera pendant plus d'un siècle à l'abri des grosses réparations, tandis que dans le même intervalle on aura rebâti sept ou huit fois les masures de la commune française. Puis, la fondation achevée, il y aura un autre compte à dresser, celui des économies du ménage sociétaire. Ainsi une immense cave remplacera quatre cents caves ; un vaste grenier, quatre cents greniers ; une cuisine avec un personnel réduit, quatre cents cuisines avec les quatre cents femmes qu'elles absorbent sans les occuper ; enfin une gigantesque blanchisserie quatre cents blanchisseries. Tous ces ateliers d'usage commun marcheront à l'aide d'une machine à vapeur, qui fournira en outre de l'eau chaude dans tous les appartements du phalanstère. Cependant, au dehors

de l'édifice la campagne a changé d'aspect; les haies, les fossés, ces emblèmes de servitude et de défiance, ont disparu; les chemins ont été combinés de manière à ménager l'espace. En échange de leur terre, les propriétaires du sol ont reçu des actions transmissibles, qui représentent la valeur de l'apport, et désormais cette vaste plaine pourra être exploitée comme si elle appartenait à un seul homme. Ainsi disparaissent, par le fait seul de l'association, tous les inconvénients de la culture morale et de la propriété parcellaire. Une seule gestion, appuyée sur de grands capitaux, réalise l'emploi harmonieux de toutes les forces, et obtient la plus grande somme possible de produits. Il en est de même des ateliers industriels : au lieu de ces échoppes multipliées à l'infini, tristes, solitaires, sales et incommodes, voici des ateliers immenses et vivants, joyeux, aérés, salubres, où les machines viennent en aide aux forces de l'homme, et lui rendent le travail à la fois moins dur et plus régulier.

« A ces avantages se joindront encore, dans un phalanstère, ceux qui résultent d'une meilleure organisation du travail. Le travail en mécanisme sociétaire sera à la fois plus attrayant et plus parfait : plus attrayant, car il n'aura lieu que par courtes séances, et au milieu des passions enthousiastes qui doivent naître de la rivalité des individus dans les groupes, des groupes dans les séries, des séries dans les phalanges; plus parfait, car

on lui appliquera le système de division parcellaire, déjà pratiqué avec succès dans nos grandes usines....

» Des bénéfices sont acquis, quadruples, à ce que dit Fourier, de ceux qu'on obtient par les procédés actuels; il s'agit maintenant de les distribuer d'après le mode sociétaire, c'est-à-dire en raison du *capital*, du *travail* et du *talent*. Pour cela, un lot sera fait à chacun de ces droits, à chacun de ces agents de production; et la loi de l'intérêt commun conseillera plus qu'on ne le pense une répartition équitable. En effet, les capitalistes ne pouvant espérer de beaux dividendes qu'à l'aide de bons ouvriers et de bons projets, voudront que les lots de talent et de travail soient sincèrement et convenablement établis, et les non-capitalistes, ne pouvant employer les procédés avancés qu'à l'aide de capitaux, voudront les attirer en les rétribuant d'une manière généreuse. Ainsi, au lieu de s'attribuer la part du lion, chacun des intérêts associés tendra plutôt à se dépouiller en faveur des autres. »

Je suis obligé de ne pas tout citer de cet intéressant travail. Les capitalistes recevront en raison de la somme apportée; quant aux travaux, les plus pénibles, ceux qui sont toujours dans nos sociétés la part des pauvres, recevront le paiement le plus considérable, de sorte que l'infimité du travail amènera la richesse. De là l'extinction de bien des

haines qui grondent aujourd'hui dans le monde. La pauvreté serait ainsi bannie du phalanstère ; car une des obligations contractées par la société fouriériste est d'assurer le nécessaire à chacun de ses membres. Quant aux différences des répartitions dans les lots du talent, elles seront basées sur les grades et les titres donnés par l'élection.

Les grands hommes n'appartiendraient à aucune phalange, mais au monde entier, et toutes les phalanges concourraient à leur assurer la fortune, les honneurs et la reconnaissance de l'humanité.

Plusieurs phalanstères se réuniraient pour former des villes, des capitales de provinces, des capitales d'empires, puis enfin la grande métropole ; car il ne faut pas oublier que Fourier comprend le monde dans ses plans. Le Bosphore lui semble l'emplacement le plus convenable à la capitale de l'univers. Une des grandes institutions de la société fouriériste, est celle des armées industrielles, commandées par ceux qui excellent dans les arts, dans les sciences, dans l'industrie, et destinées à se porter sur les divers points où le besoin de leurs secours se feraient le plus vivement sentir.

Il nous reste à donner une idée de la hiérarchie des pouvoirs dans Fourier : « Cette souveraineté est multiple, dit M. Reybaud ; elle demande des titulaires à tous les instincts, à toutes les facultés, à toutes les aptitudes, à toutes les passions ; elle est en outre alternée, périodique, mobile, capri-

cieuse; elle ne pèse point, elle n'offusque point. La souveraineté est dans certains cas héréditaire, mais elle n'emporte aucune attribution de capacité. La loi élective a réglé les fonctions et les grades. Les titres de souveraineté s'échelonnent depuis l'unarque qui commande une phalange, jusqu'à l'omniarque, qui est l'empereur du globe....

» ....L'élection universelle dans toutes les fonctions, et une liberté illimitée acquise désormais aux passions de l'homme, comme loi sociale et absolue, font de la souveraineté un titre presque honorifique, un titre de luxe, un titre d'apparat. Autour des chefs, plus de gardes, plus de boureaux à leurs ordres, plus de tribunaux sous leurs mains. La liberté est complète, puisque toutes les passions sont légitimes; l'égalité ne l'est pas moins, puisque dans les phalanges l'éducation est la même pour tous, les fonctions accessibles à tous, les voies de fortune et de grandeur ouvertes à tous et aux mêmes titres. Quel rôle reste-t-il à un pouvoir dans une société ainsi faite? »

On voit que Fourier poursuit toujours son rêve de l'anéantissement du mal dans la société humaine; nous ne pourrions que répéter les objections par lesquelles nous l'avons déjà combattu.

Comme on s'en apercevra facilement, les écrits de Fourier ont puissamment servi les saint-simoniens; ses applications sont bien autrement détaillées et précises. Il y a ici une compréhension plus

forte de tous les rouages sociaux, moins de hardiesse à saper les principes et les habitudes des peuples, plus de science pratique en un mot. Les saint-simoniens ont fait plus de bruit, parce qu'ils ont été des vulgarisateurs éloquents, tandis que Fourier a souvent revêtu son idée d'une forme peu élégante et parfois impénétrable. Plus nous avancerons, plus la nécessité d'un style harmonieux se fera sentir; les grandes découvertes elles-mêmes mourront inconnues sans l'aide de la poésie, dont quelques voix insensées osent annoncer la mort.

L'enseignement fouriériste a été bien moins éclatant que l'enseignement saint-simonien. Cependant des hommes supérieurs parmi ces derniers, MM. Jules Lechevalier et Abel Transon, embrassèrent la foi sociétaire. Le disciple le plus célèbre de Fourier est M. Victor Considérant, à qui nous devons plusieurs livres qui ont développé les doctrines du maître. Après le malheureux essai d'exécution tenté par l'école à Condé-sur-Vergne, M. Considérant a relevé le drapeau fouriériste par la publication de *la Phalange*, et les espérances des rédacteurs sont loin de s'être éteintes avec la vie de Fourier, qui vient de mourir à l'âge de soixante-six ans.

Il n'est pas d'utopiste dont la société ait réalisé tous les rêves. Les théoriciens, dans leur soif de bonheur pour l'humanité, vont toujours plus loin que le réel : c'est leur mission à eux ; les hommes

d'État appliquent plus tard certaines parties des œuvres réformatrices. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit des opinions de Fourier sur la glorification de toutes les passions humaines, sur ce bonheur complet dont il prétend que l'homme doit jouir un jour; mais nous ne sommes pas de ceux qui pensent que la législation est très belle comme nous la voyons aujourd'hui, et qu'il ne reste pas beaucoup à faire pour améliorer le sort de l'individu dans la société qui le froisse. Ceci ne peut être qu'une parole brutale et égoïste de quelque privilégié de la fortune.

VI

Le parti républicain français et la démocratie en Amérique. — M. de Tocqueville.

Le parti républicain a vivement occupé les esprits. Cela se conçoit, surtout à cause de ses moyens d'action, moyens qu'il puise dans la jeunesse bouillante de la plupart de ses adeptes, dans leur courage, dans la position pauvre et froissée du plus grand nombre, dans l'exaltation de pensée des autres, pour lesquels la république est une utopie sublime, une religion.

J'avoue que philosophiquement parlant ce parti me semble avoir peu de valeur. Je ne comprends pas qu'on attache une importance énorme à n'avoir pas un premier magistrat héréditaire. S'imaginer que les économies qui ne portent que sur un petit nombre de paiements déchargeraient beaucoup le peuple, c'est peu connaître l'économie politique. Dans les États démocratiques, les dix ou douze premiers fonctionnaires sont beaucoup moins rétribués que dans les États monarchiques, mais tous les autres le sont plus. Dans le pays modèle de la démocratie,

aux États-Unis, toutes les fonctions sont salariées. La démocratie offre des avantages incontestables, mais ce n'est pas la diminution des impôts.

Sur la grande question du pouvoir engendré par l'élection, le parti républicain français en est encore aux théories de Jean-Jacques Rousseau. Pour lui, toute la puissance est fondée sur le nombre. En vérité, je ne vois pas quels avantages il pourrait apporter à la nation. Il parle des États-Unis; mais comment ne s'aperçoit-il pas lui-même que les États-Unis sont dans des conditions sociales dont il est éloigné plus que tous les autres partis qui se divisent la France? Sait-il ce que c'est que l'idée réellement dominatrice qui préside aux destinées américaines? c'est l'idée chrétienne vivante dans chaque famille. C'est la religion qui maintient l'ordre au milieu de cette démocratie haletante, de cet immense bouillonnement industriel. Écoutons M. de Tocqueville.

« Aux États-Unis, la religion ne règle pas seulement les mœurs, elle étend son empire jusque sur l'intelligence.

» Parmi les Anglo-Américains, les uns professent les dogmes chrétiens parce qu'ils croient, les autres parce qu'ils redoutent de n'avoir pas l'air d'y croire. Le christianisme règne donc sans obstacle de l'aveu de tous; il en résulte, ainsi que je l'ai dit ailleurs, que tout est certain et arrêté dans le monde moral, quoique le monde politique semble

abandonné à la discussion et aux essais des hommes...... »

Et plus loin :

« La religion, qui, chez les Américains, ne se mêle jamais directement du gouvernement de la société, doit donc être considérée comme la première de leurs institutions politiques ; car si elle ne leur donne pas le goût de la liberté, elle leur en facilite singulièrement l'usage. » (*De la démocratie aux États-Unis*, t. II.)

Ce grand fait observé par M. de Tocqueville est ce qui frappe le plus tous les voyageurs qui s'asseyent quelques mois aux foyers américains ; il explique la société du Nouveau-Monde. Sans religion tout État, quelle que soit sa forme politique, n'offre que désordres et malheurs ; mais une démocratie sans religion ne peut être qu'un effrayant chaos. Les croyances chrétiennes du parti républicain français sont assez problématiques ; du moins c'est l'opinion la plus générale sur lui.

Le livre *De la Démocratie en Amérique* a donné à son auteur un rang élevé dans l'opinion publique ; l'Académie française lui a décerné le prix Monthyon ; l'Académie des sciences morales et politiques l'a admis dans son sein. L'ouvrage de M. de Tocqueville est une étude consciencieuse et habile de l'organisation politique des États-Unis. D'ailleurs chacun a l'instinct que cette question de la démocratie renferme les destinées du monde ; l'auteur

ne se le dissimule pas. Dès l'introduction il proclame ce fait : frappé de l'égalité des conditions qu'il vient d'observer en Amérique, il examine par quelle suite de transformations la France arrive à un état semblable. Il y a sept cents ans, la France était possédée par un petit nombre de familles qui absorbaient tout le pouvoir.

« Les plébéiens commencent à s'affranchir par l'Église ; elle ouvre son sein aux pauvres esclaves, qui, devenus prêtres, se placent au milieu des nobles, et quelquefois au-dessus des rois. Les légistes, les négociants et les lettrés arrivent tour à tour aux affaires ; l'intelligence affranchit le peuple, et dès lors rien ne peut plus arrêter le mouvement démocratique.

» Le développement graduel de l'égalité des conditions est donc un fait providentiel, dit l'auteur ; il en a les principaux caractères : il est universel, il est durable, il échappe chaque jour à la puissance humaine ; tous les événements comme tous les hommes servent à son développement.

» Serait-il sage de croire qu'un mouvement social qui vient de si loin pourra être suspendu par les efforts d'une génération ? Pense-t-on qu'après avoir détruit la féodalité et vaincu les rois, la démocratie reculera devant les bourgeois et les riches ? S'arrêtera-t-elle maintenant qu'elle est devenue si forte et ses adversaires si faibles ?

» Où allons-nous donc ? Nul ne saurait le dire ;

car déjà les termes de comparaison nous manquent. Les conditions sont plus égales de nos jours parmi les chrétiens qu'elles ne l'ont jamais été dans aucun temps ni dans aucun pays du monde ; ainsi la grandeur de ce qui est déjà fait empêche de prévoir ce qui peut se faire encore.

» Le livre entier qu'on va lire a été écrit sous l'impression d'une sorte de terreur religieuse produite dans l'âme de l'auteur par la vue de cette révolution irrésistible qui marche depuis tant de siècles à travers tous les obstacles, et qu'on voit encore aujourd'hui s'avancer au milieu des ruines qu'elle a faites. » (I-IX.)

Oui, le mouvement démocratique qui suit son cours dans le monde à travers tous les obstacles, est providentiel. La Restauration est tombée pour s'être imaginé que l'humanité reculerait devant la volonté de quelques hommes ; et tout pouvoir qui ne sera pas à la tête de cette évolution sociale, est destiné à périr ainsi. Nous pensons, comme M. de Tocqueville, que la tâche des gouvernements est de comprendre et de diriger cette marche mystérieuse des peuples chrétiens. Nous pensons que le premier devoir des gouvernements est d'instruire le peuple, de seconder de tous leurs moyens la renaissance religieuse qui s'opère aujourd'hui dans les esprits. C'est une erreur profonde de penser que sans la religion il soit possible de moraliser une nation ; la société ne vit pas seulement de pain, mais de

vérité. Quand l'idée religieuse est éteinte dans le peuple, il devient une foule brutale et sans frein. Que tout soit donc fait pour l'éducation religieuse ; là est notre avenir : amélioration du sort matériel du peuple ; mais, et avant tout, culture de son intelligence et de son cœur. M. de Tocqueville remarque avec raison que la grande révolution sociale qui se poursuit sous nos yeux a toujours marché au hasard. « Jamais, dit-il, les chefs de l'Etat n'ont pensé à rien préparer d'avance pour elle ; elle s'est faite malgré eux ou à leur insu. Les classes les plus puissantes, les plus intelligentes, les plus morales de la nation n'ont point cherché à s'emparer d'elle afin de la diriger. La démocratie a donc été abandonnée à ses instincts sauvages. » Cette remarque doit être méditée par tous les hommes qui ont une influence quelconque sur les affaires de l'Etat, depuis le ministre, depuis le roi, jusqu'au plus obscur électeur municipal de la plus obscure commune. Tant que le pouvoir n'aimera pas la démocratie, la démocratie haïra le pouvoir ; si au contraire le pouvoir a l'instinct de l'époque, s'il n'a plus peur de la démocratie, l'aversion du peuple cessera, et il ne regardera plus le pouvoir comme un ennemi qu'il doit détruire. Le pouvoir est une protection ; et il ne faut pas se dissimuler une vérité irrécusable, c'est que le monde a été ensanglanté parce que le pouvoir, au lieu de protéger, a été oppresseur, surtout parce qu'il n'a pas eu l'intelligence du mouvement mys-

térieux qui emporte la société et qui n'est que le développement de la parole du Christ. M. de Tocqueville remarque avec une profonde raison que la liberté qui ne marche pas appuyée sur la religion ne peut être une source de bonheur pour les peuples. Il trouve partout en Amérique cette bienfaisante alliance. « La religion, dit-il, voit dans la liberté civile un noble exercice des facultés de l'homme; dans le monde politique, un champ livré par le Créateur aux efforts de l'intelligence, libre et puissante dans sa sphère. Satisfaite de la place qui lui est réservée, elle sait que son empire est d'autant mieux établi qu'elle ne règne que par ses propres forces et domine sans appui sur les cœurs.

» La liberté voit dans la religion la compagne de ses luttes et de ses triomphes, le berceau de son enfance, la source divine de ses droits. Elle considère la religion comme la sauvegarde des mœurs; les mœurs comme la garantie des lois, le gage de sa propre durée. » (I-172.)

M. de Tocqueville est saisi d'une grande douleur à la vue du divorce de la religion et de la liberté dans notre France. « Où sommes-nous donc? dit-il; les hommes religieux combattent la liberté, et les amis de la liberté attaquent les religions; des esprits nobles et généreux vantent l'esclavage, et des âmes basses et serviles préconisent l'indépendance; des citoyens honnêtes et éclairés sont ennemis de tous les progrès, tandis que des hommes sans patrio-

tisme et sans mœurs se font les apôtres de la civilisation et des lumières.

» Tous les siècles ont-ils donc ressemblé au nôtre? L'homme a-t-il toujours eu sous les yeux, comme de nos jours, un monde où rien ne s'enchaîne, où la vertu est sans génie et le génie sans honneur; où l'amour de l'ordre se confond avec le goût des tyrans et le culte saint de la liberté avec le mépris des lois; où la conscience ne jette qu'une clarté douteuse sur les actions humaines, où rien ne semble plus défendu, ni permis, ni honnête, ni honteux, ni vrai, ni faux?» (*Int.*, p. 17.)

Voilà un lugubre tableau. Pascal dit, avec sa hauteur de vue habituelle, qu'il ne faut pas trop parler à l'homme ni de sa bassesse ni de sa grandeur. Il faut aussi se défier de l'exagération quand on parle aux peuples. Selon nous, dans ces lignes M. de Toqueville n'a pas cette appréciation froide qui lui est habituelle. Il n'y a plus à combattre les idées religieuses que des hommes sans portée, qui comprennent la liberté autant que la religion; et, Dieu merci, les hommes religieux dont le nom retentit en France ne combattent pas la liberté. Sont-ce des ennemis de la liberté que MM. de Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, Gerbet, Lacordaire et tant d'autres que je ne nomme pas pour ne point faire de cette page une liste de noms propres? Quels sont donc les esprits nobles et généreux qui s'oublient à ce point de vanter l'esclavage?

M. de Tocqueville prétend que, dans ce siècle, la vertu est sans génie. Tout le monde a écrit (et c'est vrai) qu'un des signes caractéristiques du génie dans ce temps est la pensée religieuse. Quant à son assertion, que le génie est sans honneur, elle me semble encore bien contestable. Nous savons autant que qui que ce soit combien l'aristocratie d'argent et la petite bourgeoisie manquent généralement de lumières et de grandeur. Mais nous ne les accusons pas « de confondre l'amour de l'ordre avec le goût des tyrans. » Nous reconnaissons que la conscience ne jette qu'une clarté douteuse sur les actions humaines ; ceci n'est malheureusement que trop vrai pour une grande partie de la société. La soif de parvenir éteint la probité dans les âmes qui se traînent dans les intrigues et les bassesses.

Cette page de M. de Tocqueville nous semble l'appréciation d'une âme noble qui, ici, s'est laissé influencer par quelques vues de détails. Toutefois à l'aspect de ce cloaque aperçu par son imagination, l'écrivain est loin de désespérer de l'avenir. Il croit à l'organisation harmonieuse de la démocratie ; et c'est pour nous un consolant spectacle que cet accord de tant d'hommes élevés qui, reniant les folies de nos pères, croient à la religion et à la liberté.

Quand cette confiance sera partagée par un grand nombre de citoyens, nous sortirons de l'état de torpeur où la France s'endort aujourd'hui, état

que M. de Tocqueville explique, selon nous, avec beaucoup de vérité.

« La société est tranquille, non point parce qu'elle a conscience de sa force, mais au contraire parce qu'elle se croit faible et infirme; elle craint de mourir en faisant un effort. Chacun sait le mal, mais nul n'a le courage et l'énergie nécessaire pour chercher le mieux; on a des désirs, des regrets, des chagrins et des joies qui ne produisent rien de visible ni de durable, semblable à des passions de vieillards qui n'aboutissent qu'à l'impuissance. »

Le livre de la Démocratie en Amérique est digne du succès qu'il a obtenu; il portera de grandes clartés dans les intelligences. Il apprendra à la France que la démocratie américaine, sans la religion, ne serait qu'un chaos épouvantable; il calmera dans certains esprits l'épouvante que causent ces mots : Souveraineté du peuple; il donnera enfin des connaissances pratiques à des hommes qui s'obstinent à tout juger sans rien examiner. L'auteur se montre partout affranchi des préjugés qui obscurcissent tant d'intelligences aujourd'hui. Il a étudié l'Amérique sans amour et sans haine, blâmant les abus, admirant les bienfaits de cette organisation politique qui est jusqu'à présent la seule démocratie réelle que l'on puisse étudier dans le monde entier.

Quant à la démocratie française, il est assez difficile de savoir précisément ce qu'elle veut. C'est

dans la polémique d'Armand Carrel, au commencement de la révolution de 1830, qu'il faut surtout étudier les idées de ce parti, qui a encore quelque influence à Paris, mais presque plus dans le reste de la France.

Les deux brochures que M. de Lamennais a publiées depuis qu'il est arrivé à une sorte de républicanisme, ne sauraient être regardées comme un programme du parti. Ce sont des œuvres poétiques, vagues et incomplètes quand on y cherche un ensemble de doctrine. Mais, à part la puissance de la forme, savez-vous ce qui a donné tant d'éclat aux *Paroles d'un croyant?* C'est l'idée religieuse qui enveloppait toute cette révolte de l'oppressé contre l'oppresseur; c'est l'affranchissement prêché au nom du Christ. Les *Paroles d'un croyant*, presque impies pour les catholiques, ont été une œuvre de religion inattendue pour les populations ouvrières de nos grands centres industriels, qui vivaient dans un si profond oubli de Dieu. C'est ce qui m'a fait dire ailleurs que l'abbé de Lamennais pourrait avoir une bienfaisante influence sur les républicains français.

VII

Des théories du gouvernement actuel. — De l'article de M. Guizot sur la démocratie moderne.

Nous avons donné une idée des doctrines qui se disputent aujourd'hui les intelligences françaises (1) ; il nous reste cependant encore une étude à faire, c'est celle des théories sociales du pouvoir actuel. C'est assez embarrassant : un gouvernement ne développe pas ses principes comme des philosophes. Nous avons peu de livres qui puissent nous guider ici, quoique des publicistes de talent aient produit depuis quelque temps des travaux remarquables. M. Édouard Alletz, entre autres, est bien

(1) Nous avons, dans le chapitre sur M. de Bonald, étudié les doctrines des véritables partisans du pouvoir donné par Dieu à un homme et à ses descendants. Quant aux légitimistes français, qui adoptaient la charte de Louis XVIII, nous ne leur consacrerons pas un chapitre spécial, nous les retrouverons dans toutes les parties de ce travail qui traitent de l'éloquence appliquée à la pratique des affaires. Ils ne sont plus séparés du parti gouvernemental actuel que par cette idée fondamentale, que, dans aucune circonstance, une nation ne doit et ne peut changer l'ordre de succession au trône. Quant au reste des théories politiques, le parti légitimiste constitutionnel, à quelques nuances près, adopterait volontiers les théories de ce qu'on appelle aujourd'hui en France le juste-milieu. Mais tout ceci a bien vieilli devant les grandes questions que renferme l'avenir.

pénétré de l'idée chrétienne, et a l'intelligence de la société actuelle; M. de Carné, appuyé aussi sur une foi entière au christianisme, jette sur notre époque un œil exercé. Sans partager sa confiance dans la bourgeoisie, ou, pour parler plus clairement, dans le corps électoral d'aujourd'hui (car où commence et finit la bourgeoisie dont nos publicistes parlent tant?), nous trouvons dans ses travaux une appréciation souvent profonde de la politique contemporaine, une tolérance qui est appuyée sur une compréhension rare des choses et des hommes. Nous regrettons vivement que M. de Carné ne soit pas entré à la chambre des députés. La France a besoin d'hommes d'une conscience éclairée et solide. Les électeurs ne doivent plus demander à un homme d'où il vient et ce qu'il a été, mais ce qu'il sait et ce qu'il veut.

Nous ne pouvons pas prendre les écrits de M. de Carné pour les représentants des hommes qui dirigent les affaires de France aujourd'hui, parce que M. de Carné n'est pas assez adopté par eux, parce qu'enfin il ne figure pas encore parmi les hommes politiques pratiques de cette époque.

La *Revue Française*, dans l'article sur la démocratie de M. Guizot, nous a donné un traité de théories sociales facile à étudier. Nous le regardons comme la charte du parti gouvernemental. Au point de vue philosophique où nous sommes placé, toutes les nuances qui divisent entre eux les

hommes parlementaires s'effacent entièrement. Il faut vivre au sein des mesquines coteries qui entravent tout pour comprendre les petites aversions des unes et l'enthousiasme ridicule des autres.

M. Guizot commence par combattre deux systèmes qui ont été soutenus à plusieurs époques : 1° que chaque homme ne relevait que de sa volonté, et 2° que la source légitime du pouvoir était dans la manifestation de toutes les volontés.

M. Guizot démontre que l'homme relève de la raison, de la justice, de sa conscience, et non de sa volonté. Et c'est de toute évidence. Si l'homme ne devait obéir qu'à sa volonté, il serait une brute qui n'aurait que des instincts aveugles. Il faut avoir perdu tout sentiment de la dignité humaine pour proclamer une absurdité semblable. M. Guizot est ici parfaitement dans le vrai ; seulement il appelle raison et justice ce que d'autres penseurs ont nommé Dieu. Mais je ne discuterai pas ; car, sans aucun doute, la raison et la justice invoquée par M. Guizot découlent de Dieu.

Quant à la participation au pouvoir, à l'exercice du droit de suffrage, loin de l'accorder à tous, M. Guizot soutient qu'il ne peut être basé que sur la capacité. « Et la capacité dont il s'agit ici, dit-il, n'est pas simplement le développement intellectuel ou la possession de telle ou telle faculté particulière ; c'est un fait complexe et profond qui comprend l'autorité spontanée, la situation habituelle, l'intelligence

naturelle des intérêts divers à régler, un certain ensemble enfin de facultés, de connaissances et de moyens d'action qui embrassent tout l'homme, et décident bien plus sûrement que son esprit seul de sa conduite et de l'usage qu'il fera du pouvoir.

» Où se réunissent ces conditions, là réside la capacité politique : où manque la capacité, le droit n'est point. »

On ne saurait plus adroitement justifier le droit électoral actuel. M. Guizot, en fondant d'abord la société sur la raison, sur l'intelligence, condamnait sans pitié la loi française qui régit l'élection aujourd'hui ; car enfin personne ne niera qu'il y ait en dehors des électeurs à 200 fr. une foule de capacités supérieures à celle de beaucoup de ces électeurs. M. Guizot a trop de sagacité pour ne s'être pas aperçu de ce résultat. Aussitôt il commente sa pensée, et fait de la capacité un *fait complexe et profond*. Ce fait est tellement profond chez un grand nombre de nos oligarques à deux cents francs, qu'il frise vraiment l'incompréhensible. Je pense que si j'avais l'honneur de causer avec M. Guizot, et qu'il y mît de la franchise, il ne pourrait s'empêcher de rire des quarante pièces de cinq francs qui sont l'unique base *intellectuelle* de la capacité électorale en France. Mais passons.

Après avoir avancé que le suffrage universel ne convient qu'aux crises sociales, qu'il n'est bon qu'à détruire le pouvoir, lorsqu'il devient un domina-

teur absolu et tyrannique : « Œuvre terrible, mais qui a ses heures marquées dans les décrets de Dieu, » M. Guizot pense qu'il faut se hâter d'abandonner ce redoutable moyen dès que la destruction est consommée.

« Les vraies conquêtes de la démocratie moderne, la limitation de tous les pouvoirs par le régime représentatif, l'égalité civile, l'égale admissibilité de tous aux fonctions publiques (1), l'extension des libertés individuelles ; ont besoin pour leur propre compte du retour aux vrais principes, aux principes conservateurs de l'ordre social.

» Que la démocratie nouvelle comprenne donc son ancienne histoire et son nouvel état.

» Elle a été une guerre, une guerre de bas en haut, du grand nombre contre le petit nombre, des petits contre les grands.

» Dans cette guerre, elle a soutenu des maximes, déployé des passions, élevé des prétentions, écouté des préventions bonnes pour la guerre, puissantes contre une société à renverser, funestes à la paix, destructives de toute société à fonder.

» Aujourd'hui, grâce à la victoire de la bonne cause, et à Dieu qui nous l'a donnée, les situations et les intérêts sont changés.

(1) Si c'est réellement là une conquête de la démocratie moderne, elle use singulièrement de son droit, puisqu'il n'y a d'admissibles aux fonctions publiques les plus importantes de l'État, celles de députés, que les citoyens qui paient 500 fr. d'impositions.

» Plus de guerre à soutenir de bas en haut.

» Plus de motif de lever le drapeau du grand nombre contre le petit nombre.

» Plus d'obstacles pour les individus ni pour les masses au mouvement ascendant ; sinon ces obstacles naturels, inhérents à la condition humaine, telle que Dieu l'a faite, toujours laborieuse, souvent dure et triste. Dieu a voué l'homme à l'effort, et l'effort même ne trouve pas toujours son prix ici-bas.

» Donc plus de cause légitime, plus de prétexte spécieux aux maximes, aux prétentions, aux passions si long-temps rangées sous le drapeau démocratique. Ce qui était autrefois de la démocratie serait aujourd'hui de l'anarchie ; l'esprit démocratique n'est aujourd'hui et ne sera pendant long-temps que l'esprit révolutionnaire.

» Non que la société ne contienne encore et ne doive toujours contenir des petits et des grands, des pauvres et des riches ; non qu'il n'y ait encore beaucoup à faire, beaucoup plus que ne croient les plus ambitieux, pour l'amélioration morale et matérielle de la condition du grand nombre. Mais la situation réciproque des petits et des grands, des pauvres et des riches, est réglée aujourd'hui avec justice et libéralité. Chacun a son droit, sa place, son avenir. Et quant aux progrès futurs, l'espace est libre devant nous, un espace immense, conquis dès ce jour, et que nous mettrons des siècles à occuper régulièrement par l'ordre et la paix. »

Il y a loin des plaintes acerbes qui s'élèvent de toutes parts, à ce tableau si plein de sécurité et de calme. Nous pouvons difficilement concilier ces deux assertions, que la situation réciproque des petits et des grands, des pauvres et des riches, soit réglée aujourd'hui avec justice et libéralité, et qu'il y ait encore beaucoup plus à faire pour l'amélioration morale et matérielle de la condition du grand nombre que ne le croient les plus ambitieux; car enfin les saint-simoniens, parmi les plus ambitieux, ont demandé l'abolition de l'héritage et une rénovation tout entière de l'ordre social.

Nous tremblons à entendre de telles paroles venir de si haut. Est-ce qu'en vérité les hommes qui dirigent les affaires de la France croient qu'il n'y a plus de motif de lever le drapeau du grand nombre contre le petit nombre, et que la justice et la libéralité ont réglé la situation réciproque des riches et des pauvres?... Pourquoi n'avoir pas mis le mot de *charité* à la place de celui de justice? l'illusion eût été plus complète encore.

Nous disons toute notre pensée, parce que c'est un devoir; le gouvernement actuel, en se persuadant qu'il en est ainsi, courrait les mêmes dangers que celui de la Restauration, lorsqu'il allait disant à ses fidèles qu'il dompterait les idées libérales.

Vous rêvez cette douce union du riche et du pauvre à une époque où la nécessité d'un changement profond dans le sort des travailleurs est prévu par

la généralité des penseurs. Que le gouvernement n'oublie pas qu'il y a peu d'années encore la seconde ville du royaume a été conquise deux fois par la classe ouvrière, et qu'il s'est vu dans la déplorable et terrible nécessité de faire mitrailler des compatriotes révoltés parce qu'ils manquaient de pain! N'allons pas nous imaginer que le pauvre accepte son sort; sachons bien au contraire que jamais il ne l'a supporté plus impatiemment. C'est en voyant toute la vérité que nous conjurerons l'orage. Comment le pauvre serait-il patient, quand la foi ne rayonne plus au fond de son âme? Eh bien! parcourez la France, entrez le dimanche dans les églises, et comptez les hommes pauvres qui s'y trouvent. Les riches qui ont tant contribué à répandre les idées antichrétiennes, recueillent ce qu'ils ont semé (1).

Les deux grandes tâches du siècle sont donc, dans l'ordre moral, l'éducation religieuse et sociale du peuple; dans l'ordre matériel, l'organisation de l'industrie, l'amélioration du sort des travailleurs. Que les gouvernements soient donc bien convaincus que là est leur avenir; que la légitimité rationnelle, la seule qui importe à notre temps, ne leur sera acquise qu'autant qu'ils répondront à ces deux besoins invincibles du siècle. S'ils ne marchent dans ces voies, ils périront.

(1) A Paris, on ne rencontre guère dans les églises que des hommes élégants appartenant aux classes éclairées.

Il y a des philosophes qui ont écrit que l'effusion du sang était une condition fatale des progrès de l'humanité; que les pouvoirs étaient à jamais prédestinés à l'aveuglement, et à être détruits par les peuples à chaque pas que fait la société.

Ce déplorable spectacle nous a déjà été donné bien des fois; mais n'est-il pas permis d'espérer qu'à mesure que les peuples s'éclaireront, cette nécessité sanglante disparaîtra, et que les pouvoirs, au lieu de demeurer des obstacles, ne seront plus qu'une direction protectrice.

En soumettant ces réflexions à la France et à M. Guizot lui-même, je dois ajouter que peu d'hommes ont rendu d'aussi grands services à l'instruction des peuples que l'ex-ministre de l'instruction publique. Quelque obscur que je sois, j'aime à lui en témoigner ma reconnaissance.

Toutes les théories sociales se sont donné rendez-vous dans notre temps, depuis l'homme pouvoir par droit divin de M. de Bonald, jusqu'à l'abolition de l'héritage de la secte saint-simonienne. Les peuples ont gagné beaucoup à ce spectacle. Ils ont appris à juger plus froidement des théories pour lesquelles ils se sont enflammés tour à tour.

Il n'est resté de tout ce combat qu'une vérité immuable : c'est que l'idée de Dieu est indispensable à toute société; que nul peuple ne peut vivre sans religion.

Le reste est mobile et passager ; les formes politiques changent selon les lieux et les temps.

Mais dans cet ordre mobile et passager, une vérité ressort de tout ce que nous venons d'étudier.

C'est que la démocratie marche à grands pas, et que la devise de la société aujourd'hui doit être :

Éducation religieuse et sociale. — Amélioration du sort des travailleurs.

VIII

Quelques idées sur l'éducation française au XIXe siècle. — Enseignement des colléges. — Instruction primaire. — Sorbonne et Collége de France.

Quand la religion d'un État est ébranlée, tout l'édifice ne tarde pas à tomber en ruines. Il y a plusieurs siècles, de graves désordres compromirent la dignité du clergé catholique en Europe. Les richesses excessives qu'il avait acquises le plongèrent dans les excès du luxe; il oublia la vie de son maître, et la croix de bois qui avait sauvé le monde fut couverte d'or et de pierreries. Un cri de réforme partit de l'Allemagne, et une fois les hommes lancés dans cette voie, au lieu de s'arrêter après avoir sapé des abus réels, ils portèrent la hache sur l'arche sainte, et voulurent changer la vérité, comme si elle n'était pas immuable et éternelle. Des écrits quelquefois éloquents, toujours passionnés, inondèrent la France; il s'ensuivit une tempête inouïe dans l'histoire des peuples; le sang coula par torrent, et celui des prêtres du Christ ne fut pas épargné. Dès lors il y eut une longue guerre entre les catholiques et les défen-

seurs des idées libérales, selon l'appellation consacrée pendant la Restauration. Ils s'effrayèrent les uns des autres, et il s'ensuivit des deux côtés un aveuglement étrange, un renversement de toute raison, lorsqu'elle s'appliquait à apprécier les faits contemporains; tout fut confondu, et le chaos moral commence à peine à se débrouiller. Lorsque les libéraux parvinrent aux affaires en 1380, les catholiques furent épouvantés. Dans la persuasion où ils étaient que leurs adversaires mettraient tout en œuvre pour détruire les croyances catholiques, ils virent leur salut dans la liberté que depuis long-temps ils étaient habitués à maudire. M. de Lamennais et son école réclamèrent dans *l'Avenir* la liberté d'enseignement avec une énergie et un talent qui eurent du retentissement en France. Les hommes qui étaient au pouvoir, et qui avaient eux-mêmes inscrit cette liberté dans la charte de 1830, laissaient l'orage passer en silence; mais lorsque les écrivains catholiques voulurent mettre leurs théories en pratique, la force les chassa de leur chaire, et le procès de la chambre des pairs révéla à la France la puissance d'un prêtre qui depuis a ému profondément la jeunesse parisienne.

Si nous vivions dans une époque harmonieuse (les saint-simoniens disent organique), si le pouvoir était l'expression de la volonté de tous, s'il n'y avait pas eu scission entre la religion et l'État, la liberté d'enseignement serait moins importante.

Mais dans tous les temps de crise, de guerre intellectuelle, il est impossible que les pères de famille ne revendiquent pas le droit de faire élever leurs enfants par qui et comment ils le veulent; car l'intelligence et le cœur de leurs enfants, qu'il s'agit de diriger vers le bien ou vers le mal, doivent être ce qu'ils ont de plus cher dans le monde. Il est donc probable que les derniers liens qui attachent encore l'enseignement au pouvoir, et qui ne sont que les restes d'une institution impériale de l'homme qui voulait que l'on enseignât d'abord à tous le culte de l'empereur, ne tarderont pas à se rompre.

Pour nous cette question n'est pas fondamentale; car dans l'état où sont les esprits en France aujourd'hui, il ne nous est pas démontré qu'un grand bien résultera de l'affranchissement total de l'enseignement. Trop de germes de dissolution fermentent dans la société, pour qu'il se forme de sitôt de vastes corps enseignants dominés par une idée sainte et sociale. Les plus hautes intelligences de ce siècle sont revenues aux grandes théories religieuses qui sauvent les États; elles ont vu que la sagesse antique avait proclamé la vérité par la bouche de Platon en prononçant ces paroles : « L'ignorance du vrai Dieu est la plus terrible calamité des États..... et celui qui sape la religion, sape le fondement de toute société humaine. » Mais au-dessous des hautes intelligences combien d'hommes

instruits flottent encore incertains au souffle de chaque idée présentée avec quelque charme de forme. Que ces hommes établissent des colléges ; et nous assisterons à un enseignement sans unité, plein de mollesse et d'indécision, à un enseignement qui formerait des générations à idées vagues et incapables d'organiser, mais n'ayant plus, Dieu merci, l'énergie de détruire; et d'ailleurs que leur resterait-il à détruire? Quant au clergé, cet instituteur naturel des populations chrétiennes, que de préventions contre lui dans une partie de la France, que de confiance aveugle dans une autre! Il ne faut rien dissimuler: il y a dans une grande partie du clergé français aujourd'hui une aversion passionnée contre toute nouveauté; contre tout ce qui n'est pas de l'ancien monde. Par une déplorable erreur, ces prêtres ont confondu les intérêts du christianisme avec ceux de la vieille monarchie, faisant ainsi traîner à la remorque d'un pouvoir passager cette doctrine éternelle et divine. Voyez parmi eux quel dédain pour les novateurs! Les ecclésiastiques qui sont tentés d'accepter ce que le siècle a de compatible avec l'orthodoxie, sont montrés au doigt, et dérobent autant qu'ils peuvent leurs penchants comme des crimes. Et d'ailleurs l'enseignement des séminaires est-il en harmonie avec plusieurs des besoins de cette époque? nous ne le pensons pas. Mais où donc est le salut?

Le mal vient de loin, la régénération sera lente.

Les hautes intelligences, qui ont été ramenées aux croyances qui sauvent, ne sont pas venues seulement pour donner à la terre un glorieux spectacle. Leur parole pénètrera de plus en plus dans la société française, la religion renaîtra, et, comme l'a dit un écrivain célèbre, avec les débris épars de la société, l'Église en formera une nouvelle, semblable à la première en tout ce qui est de l'ordre fondamental, mais différente par ce qui varie selon les temps, et telle qu'elle résultera des éléments qui devront entrer dans sa composition. »

Avant que cette nouvelle alliance de l'ordre religieux et de l'ordre civil soit scellée, dans les longues années qui nous restent encore à parcourir, quels sont les devoirs de chacun? Les pères de famille chrétiens doivent exiger surtout que les vérités religieuses soient le premier enseignement reçu par leurs enfants, et qu'elles président à toute la suite de leurs études. Ils devront donc, avant de confier leurs enfants à un établissement, s'assurer de l'esprit religieux qui le dirige. Quant aux gouvernements, non seulement ils doivent protéger l'enseignement religieux, mais ils en voient dès aujourd'hui la rigoureuse nécessité; ils sentent que sans lui toute société croule, et le néant des doctrines de dissolution les effraie plus que qui que ce soit. Ils devront donc encourager le plus possible dans leurs colléges les catholiques qui ont l'instinct des générations nouvelles, et ne plus prodiguer les

secours de l'État à des écrivains de romans sans portée.

Et quand je parle d'enseignement religieux, je n'entends pas que lorsque l'enfant aura appris par cœur les vérités du christianisme, on s'imagine que ce soit là tout, et que l'on n'occupe plus son intelligence que d'instructions profanes. Il faut créer dans chaque collége des chaires de religion. Il faut que chaque jour l'esprit de l'enfant soit rempli du culte de Dieu, du dévouement à l'humanité. Que de nobles exemples de sacrifices le mettent à l'abri du sordide égoïsme qu'il trouvera peut-être jusqu'au sein de sa famille, dans cette époque avilie par la cupidité de l'or. Certes nous avons, comme tous les enfants de ce siècle, sucé avec le lait l'amour de l'indépendance, et nos passions ont été émues de tous ces cris d'affranchissement qui ont frappé nos oreilles ; mais il semble à notre raison que l'on parle beaucoup plus à l'homme de ses droits que de ses devoirs, et nous croyons ces derniers plus indispensables encore à son bonheur. Le Christ, qui a affranchi les esclaves et donné à la femme la position sainte qu'elle occupe dans la société chrétienne, n'a pas, je crois, parlé souvent des droits de l'homme, mais toujours de ses devoirs. Comment ne sent-on pas que l'orgueil et toutes les passions qui l'escortent avertissent toujours assez l'homme de réclamer ce qu'il croit lui être dû par les autres? C'est bien, me diront les ministres de la

démocratie nouvelle; mais n'avez-vous pas vu qu'à presque toutes les époques, le peuple, auquel on n'enseignait que les devoirs, se courbait honteusement sous le despotisme des grands et des riches? — C'est que dans ces temps on n'enseignait les devoirs qu'au peuple, et aujourd'hui il faut les enseigner aux puissants et aux faibles; aux riches et aux pauvres, d'après l'exemple du divin fondateur du christianisme. Quand on se mêle à la société française, on est frappé de l'extinction de la notion du devoir dans toutes les classes. Le riche s'enveloppe dans sa pourpre, il se cache la tête pour ne pas voir les haillons, il bouche ses oreilles pour ne pas entendre les cris importuns de la misère. le pauvre s'irrite et oublie les préceptes de résignation et de patience. En réveillant l'idée religieuse, vous réveillerez celle du devoir: elles sont identiques.

Lorsque les études reprirent leur cours après les violents orages révolutionnaires, le matérialisme envahit l'instruction. Les écrivains religieux ont réclamé avec violence contre cet abus terrible. Écoutons un instant M. de Bonald :

« Et ne voudraient-ils pas aussi que les pierres se changeassent en pain, les gouvernements modernes qui ne voient dans leurs sujets que des *producteurs* et des *consommateurs*, et qui attachent tant d'importance au commerce, à l'industrie, aux arts qui nourrissent l'homme, qui les présentent

au peuple comme la source de toute prospérité et allument dans tous les cœurs cette soif inextinguible de gain qui produit tant d'injustices et tant de crimes? Sans doute, il faut exciter le goût du travail et en honorer les succès; mais ce soin, digne d'une administration éclairée et bienfaisante, doit être contenu dans de justes bornes. Il ne suffit pas de donner à des peuples chrétiens du pain et des spectacles, *panem* et *circenses*, comme faisaient les païens; il faut ne pas oublier cette sublime réponse du Sauveur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Car les paroles qui sortent de la bouche de l'homme, comme celles de nos sophistes, sont du poison et non pas du pain. La religion seule donne ce pain, qui ne fait pas, si l'on veut, des peuples matériels, mais qui fait de grands peuples, des peuples forts, intelligents et dociles; et c'est surtout de ce pain dont le peuple a besoin et a faim plus qu'on ne pense. Que les gouvernements n'oublient pas qu'ils ont rempli tous leurs devoirs envers les peuples, lorsqu'ils ont fait *assez* pour leurs besoins, *peu* pour leurs plaisirs, et *tout* pour leurs vertus. (De Bonald, *Médit. polit. tirées de l'Évangile*.)

Comment les gouvernements avaient-ils été amenés à cet abandon du spiritualisme dans l'enseignement? Avant l'époque actuelle, l'instruction était dirigée dans un sens exclusivement littéraire.

L'imagination seule était développée, échauffée; les jeunes gens arrivaient dans la société sans instruction mathématique ou physique qui les mît à même d'embrasser avec succès une carrière industrielle. Lorsque le matérialisme de la fin du XVIIIe siècle eut envahi la philosophie française, il y eut une révolte générale contre l'ancienne éducation : il semble que l'homme n'avait plus qu'une destination, celle de confectionner et de diriger les machines, de mesurer la terre et d'étudier la marche des astres. A entendre Volney et les autres dominateurs de cette époque, quand l'homme est à l'abri des besoins du corps, toute sa destinée est accomplie. On s'occupait autrefois trop exclusivement de l'âme, on tomba dans un excès bien autrement dangereux et avilissant. Napoléon lui-même concourut à ce déplorable résultat. Sa haute sagacité lui montrait l'importance énorme d'une religion dans l'État; aussi étalait-il un grand luxe dans les églises. Il cherchait à ranimer le culte par la pompe du spectacle; mais sa position despotique, son besoin de domination, lui rendaient redoutable l'idée chrétienne, qui est le spiritualisme par lequel l'homme est conduit à l'examen non seulement des questions psychologiques, mais encore de toutes les hautes théories sociales. L'empereur poursuivait avec acharnement cette science sous le nom d'idéologie, et il estimait plus (au moins tout haut) que MM. de Tracy ou Laromiguière le premier of-

ficier d'artillerie qui pointait bien une pièce. Les facultés de l'imagination furent abandonnées à la nature, et l'on ne s'occupa que de perfectionner le raisonnement; nous recueillons aujourd'hui les fruits de cette grave erreur. Que voyons-nous? D'un côté, l'imagination galvanisée se perd en des excès sauvages, et chez le grand nombre, le calcul, dominant toutes les passions humaines, nous présente je ne sais quelle corruption d'agiotage et d'ambitions mesquines bien plus déshonorante encore que les débordements sensuels de quelques autres époques. Vous avez cessé d'enseigner à l'homme la dignité de l'âme, le devoir religieux; son horizon s'est borné à la terre, et il a cru que sa destination consistait à mourir riche; alors il a trafiqué de tout, et quand il n'a rien autre chose à vendre, il se vend lui-même, sa propre pensée, ses convictions, ce qui est bien plus odieux que vendre son corps, car c'est vendre ce qu'il y a de plus noble en nous. Je sais bien que l'extinction de l'enseignement religieux a tellement avili l'homme que très souvent il n'a même plus de convictions à vendre, il pense selon que veut celui qui le paie et *le fait arriver*. Voilà les résultats inévitables d'une instruction mathématique exclusive.

Les inconvénients de l'autre excès sont l'indifférence pour les soins ordinaires de la vie, une tendance passionnée vers la poésie, les désordres du cœur.

Le bon sens dit que ces deux facultés fondamentales de l'homme, l'imagination et le raisonnement, doivent être cultivées avec un soin égal. Dieu ne les a pas mises en nous pour que nous éteignions l'une ou l'autre sous des préjugés absurdes.

Il nous semble que les commencements de l'enseignement doivent être les mêmes pour tous les hommes. Les grandes vérités religieuses et sociales, la langue maternelle, les langues anciennes, l'histoire, les mathématiques, on peut consacrer trois ou quatre années à ceci. Avec une méthode éclairée, dans cet espace de temps on arrivera au résultat obtenu à peine aujourd'hui dans six années.

Arrivés à ce degré, les élèves entrent dans l'éducation professionnelle. Il y a scission entre les jeunes gens qui se destinent aux professions lettrées, et ceux qui se destinent aux professions industrielles. Les uns continuent les études des langues anciennes et modernes, de l'éloquence, de la philosophie; les autres se vouent dès lors presque exclusivement aux mathématiques, à la physique, et à toutes les sciences qui dérivent de celles-là.

De cette manière nous pensons que les besoins de notre nature sont mis autant que possible en harmonie avec l'ordre social.

Ces théories sont bien connues, et après tout peu opposées à celles des hommes qui dirigent l'instruction en France aujourd'hui. Il ne s'agirait

entre nous que de nuances, de discussions sur le temps consacré à telle ou telle branche de l'enseignement. Ce que nous demandons surtout, c'est une exécution plus forte. En regard des établissements particuliers, l'État conservera ses colléges universitaires, et de là naîtra une émulation bienfaisante. Nous demandons qu'il substitue à la surveillance très problématique de ses inspecteurs une surveillance active et sérieuse; qu'il ne s'agisse plus d'examiner seulement la force intellectuelle des élèves, mais celle des professeurs. C'est par une surveillance consciencieuse que l'État pourra apprécier les études religieuses établies dans chaque collége, et la direction morale donnée à l'établissement.

Les cours publics du Collége de France et de la Sorbonne sont un spectacle littéraire très brillant, et qui peut avoir des résultats pour quelques privilégiés qui accourent là de toutes les parties de la France, et même du monde. Je me suis rappelé souvent en y assistant les rhéteurs et les philosophes d'Athènes, et l'on pourrait se laisser aller à cette illusion, n'étaient les salles délabrées de la Sorbonne et l'aspect triste de tout cet édifice. Mais il me semble qu'on pourrait demander plus à cette institution. Chaque année, la jeunesse des cours adopte un orateur; celui-là est écouté avec enthou-

siasme. Depuis le triumvirat célèbre qui eut tant de retentissement sous la Restauration (1), le sceptre est échu une fois à M. Lherminier, une autre fois à M. Michelet. Nous sommes loin de nier l'effet que peut produire sur des jeunes gens réunis l'éloquence d'un professeur : il se répand nécessairement dans les âmes une flamme qui les échauffe, une lumière qui les pénètre ; mais lorsqu'ils ont suivi pendant deux années les cours publics, qu'ont-ils appris généralement? d'ingénieuses pensées sur quelques parties de la science, mais point de synthèse, point de système d'étude arrêté qui les suive loin de Paris, dans la province où ils sont destinés à vivre. Il nous semble que les cours publics auraient des résultats bien plus importants s'ils présentaient l'histoire des sciences et des lettres. Il faut rendre justice à M. Cousin, son cours de philosophie était conçu dans ce dessein. Le malheur est qu'il n'ait fait que passer dans cette chaire, et qu'il se soit enseveli depuis dans les fonctions administratives où son éloquence est fort inutile. Nous renvoyons à l'article de *Philosophie* l'examen de ses leçons qui eurent tant de puissance alors ; nous constatons seulement ici que les idées du professeur sur l'ensemble de l'instruction sont en harmonie avec les nôtres, et que le temps seul lui a manqué pour donner une histoire complète de la

(1) Nous consacrerons dans le IIe volume des chapitres à l'examen de chaque cours.

philosophie. Nous voudrions donc qu'un cours de littérature à la Sorbonne se composât de vues générales sur l'histoire littéraire de l'Orient, de la Grèce, et de Rome, et des peuples post-chrétiens. Le professeur suivrait les grandes phases de l'imagination de l'humanité, démêlerait dans chaque contrée et dans chaque siècle la pensée dominatrice, expliquerait par elle la mission de chaque époque, et jetterait ainsi dans l'âme des auditeurs une compréhension vaste du monde littéraire qui agrandirait l'intelligence.

Imaginez avec quelle facilité, je dirai plus, avec quel charme, l'élève ainsi éclairé suivra l'analyse des détails de cette science dont il connaît la synthèse! Imaginez au contraire les efforts qui lui seraient nécessaires pour s'élever de l'analyse à la synthèse, du détail à l'ensemble. Il faut le dire, la majorité des élèves n'y songerait même pas.

Et que l'on ne croie pas que celui qui écrit ces lignes soit un de ces esprits exclusifs qui n'aiment que leurs idées propres et s'en vont dédaignant tout ce qui ne pense pas comme eux. J'ai assisté avec un vif sentiment de plaisir au cours si élégant de M. Saint-Marc Girardin; il serait difficile de rencontrer plus de gracieux esprit et d'excellent ton. Je ne nie pas qu'il y ait avantage dans ce commerce intellectuel entre le spirituel professeur et ceux qui l'écoutent; je dis seulement que la méthode synthétique offrirait des avantages bien plus grands encore;

avec elle, tous les cours s'harmoniseraient, et, par exemple, les cours d'histoire, de philosophie et de littérature pourraient présenter un ensemble vraiment magnifique. A bien examiner, ces trois parties de la science se touchent par tant de points, que les trois professeurs étudieraient presque les mêmes sciences; seulement l'un ferait plus ressortir l'élément politique, l'autre l'élément philosophique, l'autre l'élément poétique.

Un cours de théologie conçu dans le même système complèterait l'enseignement des sciences morales; et peut-être quand le genre humain aura fait encore quelques pas, l'enseignement philosophique et théologique n'en feraient plus qu'un.

Je livre aux hommes d'État qui dirigent l'instruction publique en France aujourd'hui, ces réflexions, applicables aussi, je pense, à la partie supérieure des études mathématiques et physiques.

Au nom du ciel, que l'on ne perde pas de vue la condition *sine quâ non* de tout bonheur social, c'est que la vérité religieuse doit servir de base à l'enseignement général.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'enseignement appliqué aux classes aisées; l'enseignement primaire est d'une plus haute importance encore. La loi votée sous le ministère de M. Guizot est un progrès sans doute; mais elle est loin de répondre suffisamment aux besoins de la France. Que nos législateurs songent aux paroles de lord Brougham :

« C'est l'instituteur, et non plus le canon, qui est désormais l'arbitre des destinées du monde. » Nous avons eu en France la puérile manie de nous croire supérieurs aux autres peuples ; nous nous prodiguons le glorieux titre de la nation la plus éclairée, la plus avancée, et cependant il résulte des observations de plusieurs voyageurs que l'instruction primaire est chez nous très inférieure à celle de la Hollande, de l'Allemagne, de la Belgique, de presque tous les Etats de l'Europe. Le *Livre des communes*, par M. Roselly de Lorgues, est l'ouvrage français qui donne l'idée la plus haute des fonctions saintes de l'instituteur. L'auteur est frappé de la nécessité de les mettre à l'abri des soucis abrutissants de la misère. Comment voulez-vous qu'un homme qui se sent de la force embrasse une profession qui, malgré sa sublimité réelle, ne lui assure pas même l'existence? Nourrissez au moins ceux qui préparent l'avenir de la patrie. L'auteur du *Livre des communes* demande que l'instituteur soit assimilé par l'Etat aux magistrats de paix et aux ministres du culte dans le traitement, variable selon l'importance des villes et des localités.

Certes, ces prétentions ne sont pas exagérées, et nous espérons que le gouvernement reconnaîtra la nécessité impérieuse de demander aux Chambres ce supplément de secours. Le *Livre des communes* devrait être répandu par le pouvoir dans les villes et les bourgs de France. Pour l'auteur comme pour nous, la religion est la base de tout l'édifice social.

IX

Des journaux politiques.

Dans la société actuelle, lorsque nous sortons de l'enfance, le journalisme devient notre plus actif instituteur.

A une époque qui n'est pas encore fort éloignée de la nôtre, un écrivain qui avait produit un volume aurait cru se compromettre en écrivant dans les journaux. La profession de journaliste était une sorte d'atteinte à la dignité de l'homme de lettres. C'était comme ces nobles d'autrefois qui dérogeaient en entrant dans telle ou telle carrière. Nous nous rappelons tous avoir entendu de fort honnêtes gens s'étonner de ce que M. de Chateaubriand, M. de Lamennais et d'autres encore se compromettaient en écrivant dans les journaux. Est-ce que c'est là leur place? disait-on.

Ces étonnements sont rares aujourd'hui, parce que les moins clairvoyants ont aperçu enfin l'énorme importance du journal dans la société actuelle. Les plus hauts dignitaires de l'État, les ministres, peu s'en faut que je n'aie écrit les rois, se font journalistes à l'occasion, et font bien.

Quelle invincible puissance que cette page qui va chercher chaque jour son lecteur dans les moindres villes, dans les moindres hameaux! Quel enseignement eut jamais cet empire sur un aussi grand nombre d'hommes? Et combien ne doit-on pas s'affliger en songeant que bien peu de journalistes comprennent la mission sociale qu'ils se sont imposée si légèrement.

Je l'ai dit ailleurs, je crois, le journaliste est l'homme qui rappelle le plus l'orateur antique. C'est l'écrivain qui se mêle le plus aux passions et aux intérêts des citoyens, celui qui a la plus immédiate influence sur les actions de chaque jour.

Par quelle fatalité faut-il que les journaux soient si souvent envahis par des jeunes gens peu instruits en histoire et en politique, qui s'essayent dans ces colonnes fugitives au métier d'écrivain, ou par des hommes qui n'ont pu atteindre au succès littéraire et se réfugient dans le journalisme?

Nous n'avons pas besoin de tracer ici une histoire des journaux depuis 1815. Comme toujours, dans ce travail notre but est d'étudier la tendance morale du journalisme et de donner nos idées sur ce qu'elle devrait être. Nous parlerons dans notre second volume du journalisme sous le rapport littéraire, ici nous dirons quelques mots de son rôle politique.

Le Constitutionnel, a été pendant les dix premières années de la restauration le levier le plus

puissant qui ait soulevé les masses contre le passé. Depuis l'avocat jusqu'au manœuvre, tout le parti libéral lisait *le Constitutionnel*, et avait foi en lui. Malheureusement cette puissance énorme n'était pas assez clairvoyante. Il y avait alors dans une partie du clergé des projets ambitieux de domination politique. Lorsque Charles X arriva au trône, le parti prêtre, c'était le mot consacré alors, envahit le pouvoir. *Le Constitutionnel* frappa incessamment les usurpateurs. On rit aujourd'hui de ce souvenir; mais alors c'était chose sérieuse. Le comte de Montlosier, dont les éloquentes paroles sur la croix de bois qui sauva le monde sont restées gravées dans les mémoires depuis les jours de la constituante, vint en aide au journal par la publication de son fameux Mémoire à consulter. *Le Constitutionnel* continua cette guerre à mort jusqu'en 1830, époque de la chute de son ennemi. Que l'on songe au bien que ce journal aurait pu faire alors avec sa puissance si vaste, si, en combattant énergiquement les projets insensés de quelques dignitaires ecclésiastiques, *le Constitutionnel* avait éclairé la nation sur la religion sainte dont ces hommes aveugles voulaient faire un instrument de despotisme; s'il l'avait montrée affranchissant les esclaves et les femmes, proclamant l'égalité, civilisant les sociétés, consolant le malheur, adoucissant les mœurs. S'il avait enseigné au peuple que ce culte que des imprudents mettaient au service de passions mesquines

et rétrogrades, était la source de toute liberté, et que la liberté politique sans lui ne pouvait plus apporter aux nations que l'anarchie et les larmes, croyez-vous qu'au lieu de l'oubli où il tombe aujourd'hui, *le Constitutionnel* ne recueillerait pas les bénédictions de la reconnaissance? Croyez-vous qu'après un tel enseignement, la révolution de 1830 aurait vu une partie du peuple de Paris se déshonorer en saccageant une des plus vieilles églises du Christ, en abattant ces croix qui ont affranchi l'homme?

La puissance des journaux semble décroître; ils se lisent, mais avec une indifférence profonde. On peut dire qu'aucun organe n'est aujourd'hui très influent sur l'opinion publique. Le *Journal des Débats*, qui joua un si grand rôle sous la restauration, lorsqu'il abandonna le pouvoir pour se jeter dans l'opposition libérale, a perdu beaucoup d'abonnés, mais il a plus perdu encore, peut-être, en influence morale. Les hommes qui possèdent, les hommes en place, ceux enfin qui tremblent à l'idée de toute commotion, approuvent ses tendances; mais la partie de la nation qui sent que le monde marche, et que le temps d'arrêt actuel ne saurait être bien long, rejette ses idées comme timides, et enchaînées par cette peur des nouveautés qui remplit tant d'âmes aujourd'hui.

Le journal *l'Avenir*, que rédigèrent au commencement de notre dernière révolution MM. de La-

mennais, Gerbet, Lacordaire, de Coux, de Montalembert, et quelques autres, s'éleva à une hauteur de doctrines qui enthousiasma beaucoup de jeunes intelligences. C'est peut-être ce que nous avons eu en France de plus brillant et de plus profond, parce que la liberté de *l'Avenir* découlait de la parole de Jésus. Cependant ce journal réunit peu d'abonnés. Il était venu trop tôt ; et d'ailleurs ses impatiences pratiques lui ont nui beaucoup.

Le succès de *la Presse* est basé beaucoup plus sur l'économie de 40 francs par année que sur sa rédaction, malgré la célébrité littéraire de quelques uns de ses écrivains. Quant aux journaux d'une opposition systématique et tranchée, comme *le Courrier*, *le Siècle*, et surtout *le National*, *le Bon Sens*, *la Gazette de France* et *la Quotidienne*, ils n'ont de puissance que sur leurs partis. Les hommes flottants, et ils sont en grand nombre aujourd'hui, les abordent avec méfiance, accoutumés qu'ils sont à les voir perpétuellement en opposition avec tout ce qui émane du pouvoir. Chaque jour, grâce à Dieu, les partis qui se divisent la France vont se disloquant. Encore quelques années, et la nation ne présentera plus que deux grandes divisions, celle immense des égoïstes purs, qui s'arrangent de tout pourvu qu'ils jouissent, et une autre composée de tous les cœurs qui battent encore, de toutes les volontés généreuses, de tous les hommes de religion et de dévouement. Ceux-là débarrassés des pré-

jugés stupides de l'esprit de parti, s'uniront pour instruire la nation et améliorer le sort des pauvres. Alors, espérons-le, naîtra une presse quotidienne qui ne sera ni hostile ni inféodée au pouvoir, qui discutera consciencieusement ses actes, approuvera et blâmera tour à tour. Alors nous n'aurons plus ce triste spectacle d'écrivains jouant un rôle qu'ils se sont imposé d'avance.

Un autre grand malheur de la presse quotidienne, c'est que non seulement chaque journal sert un parti, mais quelques hommes influents qu'il veut porter au pouvoir ; de sorte que leurs discussions naissent le plus souvent de ce que les patrons veulent arriver au pouvoir, ou craignent d'en tomber. Alors on persuade à la France que si M. Guizot succédait à M. Thiers, elle serait fort à plaindre ; on lui crie que si M. Thiers succédait à M. Guizot, elle serait plus à plaindre encore ; d'autres lui disent qu'elle serait sauvée ; que M. Odilon-Barrot ferait son bonheur ; une autre voix s'élève, et dit que tout serait perdu par le parti que représente cet orateur. Tout ceci est pitoyable ; la France irait à peu près comme elle va sous l'un ou l'autre de ces orateurs. Mais il est difficile de se débarrasser de l'ambition personnelle, et il y aurait un peu de candeur à s'imaginer qu'elle disparaîtra de la terre. Cependant quand la presse sera entrée dans des voies plus larges, lorsque ses discussions seront sérieuses et fécondes, il restera nécessairement moins de place

pour ces petites rivalités. Nous y gagnerons de toutes manières.

Que les jeunes gens qui se destinent à la profession de journaliste se persuadent donc bien que la politique n'est pas un assaut d'esprit; qu'ils ne croient pas qu'il suffit pour s'y mêler de pouvoir produire chaque semaine quelques colonnes d'aimable frivolité; qu'ils soient convaincus que la politique exige des études profondes : depuis les plus hautes questions métaphysiques jusqu'aux plus minutieux détails administratifs, elle comprend tout.

Nous venons de traverser des époques d'étourdissement et de malheurs : Dieu veuille nous donner des jours plus calmes et plus propres à l'étude consciencieuse !

DIVERS ÉCRITS POLITIQUES.

X

M. de Chateaubriand, publiciste.

Lorsque l'empire tomba, il y eut, il faut le dire, une grande joie dans une assez forte partie de la population française : les familles étaient épuisées, le sang coulait sans interruption depuis tant d'années, les terreurs de la guerre pesaient si lourdement sur les cœurs, que le mot de paix les dilata, et que des cris d'enthousiasme se firent entendre. Toutefois le conquérant de l'Europe comptait encore des partisans nombreux, la plupart doués d'un inébranlable courage, et disposés à verser pour lui ce qu'il leur restait de sang.

Pour combattre l'influence puissante encore de ces hommes, M. de Chateaubriand, inspiré par la colère et par cet enivrement fébrile dont il se vit alors de nombreux exemples dans presque toutes les provinces de France, lança cette brochure célèbre de Buonaparte et des Bourbons, que les débris du parti impérial ne lui ont pas encore pardonnée.

J'ai cru devoir m'en occuper ici, quoique sa publication date de 1814.

Malgré mes profondes sympathies pour l'auteur du *Génie du christianisme*, je ne dissimulerai pas que ses adversaires ont pu l'accuser avec une certaine raison de frapper le géant renversé ; toutefois il faut se souvenir que cette chute laissait encore l'effroi dans les âmes, que l'on pressentait que cette puissance était plutôt blessée qu'anéantie. Il faut reconnaître aussi que le triomphe enivre, et que M. de Chateaubriand avait souffert du despotisme impérial. La brochure du grand écrivain peut être considérée comme l'expression la plus hardie et la plus rude des passions qui bouillonnaient alors au sein du parti royaliste. On sent dès le début une fermentation peu ordinaire à cette parole si élégante et si harmonieuse. Ici les mots se pressent, se heurtent comme les boucliers sur les champs de bataille antiques.

En se plaçant au point de vue bonapartiste d'alors, on conçoit les haines soulevées par cet écrit. Quoi! celui qui avait vaincu l'Europe, égalé la gloire militaire de la France moderne à celle de Charlemagne, celui qui avait enchaîné le monstre de l'anarchie de sa main redoutable, celui que tant de milliers de braves adoraient, était traîné dans la fange comme un assassin, et comme le conquérant barbare qui disait avec orgueil : « L'herbe ne croît plus sous les pas de mon cheval. »

Au point de vue royaliste, au contraire, Bonaparte était un tyran qui avait fait mourir le duc d'Enghien, et s'était assis sur le trône couvert du sang qui devait régner sur la France. Cette France, il l'avait dépeuplée pour servir une ambition insatiable, il avait vidé ses veines. Mais laissons parler M. de Chateaubriand :

« Lorsque Buonaparte chassa le directoire, il lui adressa ce discours :

» Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante? Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guerre ; je vous ai laissé des victoires, j'ai retrouvé des revers ; je vous ai laissé les millions de l'Italie, et j'ai retrouvé partout des lois spoliatrices et la misère. Qu'avez-vous fait de cent mille Français que je connaissais tous, mes compagnons de gloire? ils sont morts. Cet état de choses ne peut durer ; avant trois ans il nous mènerait au despotisme : nous voulons la république assise sur les bases de l'égalité, de la morale, de la liberté civile et de la tolérance politique.

» Aujourd'hui, homme de malheur, nous te prendrons par tes discours, et nous t'interrogerons par tes paroles. Dis, qu'as-tu fait de cette France si brillante? Où sont nos trésors, les millions de l'Italie, de l'Europe entière? Qu'as-tu fait, non pas de cent mille, mais de cinq millions de Français que nous connaissions tous, nos parents, nos amis, nos frères? Cet état de choses ne peut durer ; il

nous a plongés dans un affreux despotisme. Tu voulais la république, et tu nous as apporté l'esclavage. Nous, nous voulons la monarchie assise sur les bases de l'égalité des droits, de la morale, de la liberté civile, de la tolérance politique et religieuse. Nous l'as-tu donnée, cette monarchie? Qu'as-tu fait pour nous? que devons-nous à ton règne? Qui est-ce qui a assassiné le duc d'Enghien, torturé Pichegru, banni Moreau, chargé de chaînes le souverain pontife, enlevé les princes d'Espagne, commencé une guerre impie? C'est toi. Qui est-ce qui a perdu nos colonies, anéanti notre commerce, ouvert l'Amérique aux Anglais, corrompu nos mœurs, enlevé les enfants aux pères, désolé les familles, ravagé le monde, brûlé plus de mille lieues de pays, inspiré l'horreur du nom français à toute la terre? qui.... »

Voilà bien de la colère sans doute; mais qui nous dira, la main sur la conscience, que toutes ces allégations sont fausses? D'autres écrivains nous ont donné depuis des panégyriques sans tache du dernier conquérant de l'Europe. Tout cela se conçoit, car il y avait beaucoup à admirer et à maudire dans cet homme. La passion obscurcit les plus belles intelligences; dans ce moment M. de Chateaubriand ne vit que le mal; plus tard il a rendu justice au génie et aux imposantes actions de Bonaparte qui restera pour la postérité une figure colossale. Mais l'histoire ne saurait fermer les

yeux sur plusieurs actes odieux de ce règne, sur le mépris de l'empereur pour l'humanité. Si elle admire en lui une des plus fortes volontés qui aient été données à une créature, elle dira que l'idée de justice manqua souvent à cette âme, et que sans elle il n'y a pas de grandeur philosophique.

La plus ordinaire accusation portée par les hommes superficiels contre les hommes politiques est celle de la mobilité de la pensée. Parmi les célébrités de ce temps on en rencontre très peu qui aient inféodé leur vie entière à une seule idée. On prétend que le roi Charles X, grand admirateur de la constance politique, disait qu'il n'y avait en France que deux hommes publics conséquents, le marquis de Lafayette et lui. Nous avouons que, pour notre part, nous admirons très peu cette sorte de pétrification dans une époque si travaillée, si changeante, dont les aspects varient chaque année. Il est impossible de demander à l'œil de l'homme qu'il s'obstine à voir les mêmes objets; à son esprit, qu'il apporte les mêmes remèdes à des maux différents. Que dirait-on d'un visionnaire qui recommencerait en 1838 les lamentations du *Constitutionnel* d'autrefois sur les jésuites et sur le parti prêtre?

D'ailleurs, souvent ces changements d'opinion dans la vie d'un homme politique n'existent qu'à la surface; pour qui sonde un peu les choses, il y a bien rarement sujet de s'étonner. L'illustre auteur

du *Génie du Christianisme* a été comme tant d'autres en proie à ces accusations; les royalistes ont tour à tour adoré et brisé son idole. M. de Chateaubriand est un légitimiste pour les libéraux, et un libéral pour les légitimistes (j'emploie ce vieux mot de *libéral*, parce qu'il n'y en a pas d'autres qui conviennent ici). Ne serait-ce pas qu'il se trouve dans ces partis, ou plutôt dans ce qui reste de ces partis, des exigences extrêmes? ne serait-ce pas que M. de Chateaubriand, ayant toujours suivi la voie que lui traçait sa conscience politique, s'est peu soucié de blesser l'un ou l'autre parti, lorsque tous deux contrariaient sa pensée?

Quand la famille des Bourbons fut rétablie sur le trône, M. de Chateaubriand vit clairement qu'il n'y avait qu'un moyen de gouverner la France, c'était de s'attacher franchement et sans arrière-pensée à la charte de Louis XVIII; ce fut pour lui l'ancre de salut du vaisseau social battu depuis si long-temps par des mers furieuses. De 1815 à 1830, telle a été sa pensée fondamentale, et quand on examine de bonne foi ses discours de tribune et ses écrits politiques, on est frappé de cette unité philosophique. M. de Chateaubriand pourrait prendre pour devise ces mots célèbres du général Foy : « Celui qui veut plus que la charte, moins que la charte, autrement que la charte, celui-là manque à ses serments. » Que les détracteurs politiques de M. de Chateaubriand veuillent bien se souvenir

qu'il a (chose assez rare dans ces temps) sacrifié plusieurs fois ses intérêts personnels à ses devoirs, qu'il a préféré au pouvoir sa conscience d'homme public; qu'ils se souviennent qu'il est pauvre, honneur assez peu commun parmi les hommes haut placés; qu'ils regardent autour d'eux et qu'ils comparent.

Il écrivit sa *Monarchie selon la Charte* à une époque où le pouvoir semblait pénétré de cette idée, qu'il fallait appeler aux emplois les hommes de la révolution et de l'empire. Il s'élève contre cette opinion répandue dans le public sur l'incapacité des royalistes et sur l'habileté de leurs adversaires. Aussi s'emporte-t-il contre les partis bonapartiste et révolutionnaire, qui, selon lui, ne pourront jamais s'arranger des Bourbons. Dans cet écrit, M. de Chateaubriand voit l'élément révolutionnaire qui est dans la Charte déborder l'élément antique ou royaliste, et il défend ce dernier.

Il y a des détails fort curieux dans ce livre. A entendre parler les militaires de Napoléon et en général tous les fonctionnaires de l'époque impériale, il n'y eut dès le commencement de la restauration que persécution et injustice pour eux. Je me rappelle cette pluie de caricatures représentant de vieux gentilshommes sortant de leurs manoirs, couverts de rubans blancs et rouges, venant réclamer le prix de leur fidélité oisive ou de leur émigration, tandis que des soldats de la grande armée

demandaient le pain du pauvre en cachant leurs blessures et leurs croix. Dans *la Monarchie selon la Charte* c'est le contraire; il suffit d'avoir porté la cocarde tricolore pour être placé et rémunéré. Les serviteurs du roi sont rejetés des antichambres et des ministères; c'est à pleurer sur le sort des pauvres royalistes que les Bourbons abandonnent à la faction révolutionnaire; il est bien difficile de contenter tout le monde.

La carrière de M. de Chateaubriand comme écrivain politique et comme orateur se divise en deux parties bien distinctes. La première, consacrée à la défense de l'élément antique qui existait dans la Charte, parce que l'écrivain le croyait menacé par l'élément révolutionnaire ou moderne; la seconde, consacrée à la défense de cet élément moderne, parce que M. de Chateaubriand vit qu'il fallait combattre les vieilles idées qui devenaient envahissantes et exclusives. De là, ces accusations frivoles de mobilité, tandis que bien réellement l'idée dominante de l'écrivain fut constante et ferme : il défendait la constitution. Voyez depuis *le Conservateur* jusqu'à la révolution de 1830, avec quelle ténacité M. de Chateaubriand a combattu en faveur de la liberté de la presse, si nécessaire aux peuples dans les époques critiques, où tout est en question, où l'on ne peut espérer de régénération sociale que par la pensée libre et fécondante. La branche aînée des Bourbons s'est perdue pour

avoir repoussé loin d'elle les légitimistes qui suivaient cette ligne tracée par la sagesse et la connaissance des choses et des hommes de l'époque.

Que l'on compare les premiers écrits de Chateaubriand à ses Lettres à un pair de France, à ses brochures sur la liberté de la presse et sur la censure, on reconnaîtra partout l'astre qui le guide, la Charte, qui lui semble contenir l'alliance mystérieuse du passé et de l'avenir.

La manière de M. de Chateaubriand dans ces écrits porte le cachet d'une sévère probité politique. Il dit simplement ce qu'il pense, sans artifice et sans arrière-pensée ; le langage si poétique de l'auteur du *Génie du Christianisme* a disparu pour faire place à la langue positive des affaires. Cette transformation complète est frappante dans une des imaginations les plus ardentes de notre époque.

XI

Brochures politiques de M. Guizot.

Un homme qui occupe aujourd'hui un rang bien élevé parmi les hommes politiques, regardé par les uns comme plein de sagesse et de perspicacité, par les autres comme rétrograde et passionné, mais par tous comme orateur d'un talent incontestable, comme un historien sérieux et habile, M. Guizot, éloigné de la tribune pendant une grande partie de la restauration, s'associa par ses brochures au mouvement politique d'alors. Il répondit en 1816 à M. de Vitrolles par son opuscule Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France. Il publia dans la même année une brochure sur l'instruction publique dirigée contre les jésuites qui envahissaient alors l'éducation... Il est des gens, écrivait-il, qui voudraient que l'éducation religieuse publique fût non pas religieuse, mais superstitieuse; non pas forte et morale, mais asservie aux plus misérables préjugés. Ces hommes-là pensent que la science ruine les mœurs, que les lu-

(1) Nous renvoyons au IIe volume l'examen des ouvrages d'histoire.

mières perdent les États, que la raison tue la religion; que hors de la servitude d'esprit et de l'ignorance, il n'y a de salut ni pour la morale, ni pour l'autel, ni pour le trône, et que, pour prévenir le retour des révolutions, il faut revenir sans réserve aux lois et usages des temps passés, qui cependant les ont amenées. Au yeux de ces hommes l'Université est en effet très coupable, car elle n'a point fait ce qu'ils désirent; elle n'a point cru que l'instruction publique eût pour objet de maintenir et de propager l'ignorance; que des chaires de philosophie et de logique fussent instituées pour asservir la raison; elle n'a point interdit aux mathématiciens l'enseignement des mathématiques, aux physiciens celui de la physique, aux jurisconsultes celui du droit des gens, aux médecins celui de l'anatomie; elle n'a point travaillé à ressusciter la superstition et le fanastime; elle a favorisé le progrès de toutes les sciences et de toutes les lumières. Si c'est là ce qu'on lui reproche, elle peut avouer et proclamer elle-même ses torts, elle n'a pas besoin de s'en défendre. »

M. Guizot était ici l'organe du parti libéral contre les jésuites, ou plutôt de la partie constitutionnelle de l'Université. Nous parlerons ailleurs de ce grand procès. Sans doute nous sommes loin de nier les projets ambitieux de quelques chefs de cette société célèbre; mais nous croyons qu'il y a de l'exagération dans les reproches adressés par

M. Guizot au système d'études suivi par les jésuites. Cette société est une grande institution dont les travaux immenses se sont étendus sur tout le globe. Encore aujourd'hui, ces hommes portent les bienfaits de la civilisation chrétienne chez les barbares; souvent ils répandent leur sang dans leurs glorieuses missions. Ils ont été dans les siècles passés les plus habiles instituteurs. Voilà, je crois, d'assez glorieux services rendus à l'humanité. Cette idée jointe à la persécution ridicule qu'ils ont endurée, aux plats quolibets dont les journaux grands et petits régalaient les palais grossiers de leurs lecteurs, me disposent toujours à défendre la société de Jésus. Et cependant je ne ferme pas les yeux sur l'aveuglement énorme de ceux de ses chefs qui ont poussé le gouvernement de Charles X dans l'abîme où il s'est englouti.

De 1820 à 1822 M. Guizot publia une série d'ouvrages politiques d'un intérêt bien vif. Il s'associait aux hommes de tribune parmi lesquels il devait briller si éminemment plus tard. Dans sa brochure Du Gouvernement de la France depuis la restauration, il soutenait la thèse que le général Foy, MM. Royer Collard, Benjamin Constant et autres défendaient éloquemment à la chambre. Il démontrait que le passé ne pouvait revenir; que l'aristocratie vieillie dans l'émigration, ou cachée dans les manoirs durant tant d'années, était un appui vermoulu pour le trône, et que l'antique

dynastie devait se rajeunir dans les jeunes idées du nouveau siècle.

M. Guizot dans toute sa carrière de publiciste révèle déjà l'homme d'action. Ce n'est pas un théoricien audacieux devançant le siècle où il vit, et rêvant pour l'avenir un Eldorado social; c'est un homme mêlé à tous les faits du présent, tenant compte de tous les obstacles qui hérissent la route de l'homme politique, marchant pas à pas comme son époque, acceptant chaque amélioration quelque faible qu'elle soit. Voyez-le dans son ouvrage Sur la peine de mort en matière politique, il s'occupe peu de la question immense de l'abolition de cette peine terrible, qui a inspiré de nos jours tant d'éloquents écrivains auxquels, dans mon obscurité, je m'associe de cœur et de conviction; il demande seulement que la mort soit donnée par la société le plus rarement possible. Son instinct d'homme d'action l'emporte toujours; ce n'est pas sa mission à lui de demander des réformes que l'avenir seul exécutera. Sous les paroles de l'écrivain, il est facile de distinguer le futur député-ministre. Avait-il le pressentiment qu'il serait lui-même le pouvoir un jour, et qu'on pourrait le sommer d'exécuter ses théories? C'est l'homme d'État qui apparaît dans tous ses écrits : « Il faut le reconnaître, dit-il dans son livre *Du gouvernement de la France depuis la Restauration* (1820), quelque triste que paraisse cette vérité après les secousses qui ont

changé la face de l'ordre social, des intentions franches et droites, l'amour du bien, l'absence de toute tyrannie, ne suffisent pas pour gouverner les peuples. La société bouleversée ne se laisse pas si facilement rétablir ; elle aspire à l'ordre, et les éléments du désordre s'agitent dans son sein ; elle veut la liberté, et à peine en jouit-elle que des ferments destructeurs se manifestent, menaçant le repos de l'État qui ne possède pas encore le secret d'une énergique et régulière résistance. Le besoin de la stabilité de l'ordre légal est dans les esprits ; mais les esprits eux-mêmes sont pleins d'agitation et d'incertitude. Dépourvus de principes fixes, nourris au milieu d'un spectacle de changement et de destruction, tout leur est une source d'anxiété et de méfiance, tout leur semble flottant et mal assuré, parce qu'ils le sont, et tout le devient par la même cause. Les intérêts qui n'ont pris encore ni leur assiette, ni leur niveau, les cherchent péniblement à travers mille obstacles et avec mille craintes, et dans leur effort vers l'état définitif où ils vivront en paix, ils se froissent et se heurtent, prolongeant ainsi l'état provisoire qui les tourmente. Enfin la société offre l'image de ce chaos si bien défini par ces paroles : Chaque chose n'y est point à sa place et il n'y a point une place pour chaque chose. A ce mal si douloureux, il n'y a que deux remèdes, le génie dans le pouvoir, ou l'action du temps. Si un homme se rencontre qui

sache reconnaître dans la société les forces vivantes et démêler l'avenir qu'elles invoquent, qui se donne à ces forces, les rattache à leurs vrais principes, les rassure dans tous leurs intérêts, les concentre ainsi dans sa main et les porte avec lui partout où quelque désordre se manifeste, celui-là aura bientôt dissipé les inquiétudes et dompté les résistances. Que si le pouvoir ne comprend pas cette tâche ou se montre inhabile à la remplir, le temps seul et un long temps demeure chargé d'y satisfaire. »

C'est ainsi que M. Guizot préludait au rôle éminent que nous l'avons vu jouer depuis. Nous le retrouverons souvent encore dans le cours de ce travail.

XII

Pamphlets de Paul-Louis Courier. — Chansons politiques de Béranger, etc.

Jamais homme n'a été plus que Paul-Louis Courier l'homme des années où il a vécu ; avec moins de hauteur que Béranger, il a autant que lui l'instinct du peuple. Dominé par ses préjugés, par ses passions, il est d'une bonne foi candide dans ses erreurs, ne voit de certaines questions élevées que le côté ridicule ou mauvais, et n'a pas l'air de soupçonner qu'il y aurait tout un monde d'idées à remuer à l'occasion de la phrase qu'il vient de laisser tomber nonchalamment. Lorsqu'il dit des vérités (et il en dit beaucoup), c'est avec un charme de langage qui est tout à lui ; lorsqu'il se trompe, c'est avec un air si naïf, si bonhomme, qu'il ne fait naître que le sourire au lieu du blâme.

Un jour il se fâche contre les hommes qui veulent conserver les monuments des vieux siècles, il met un moulin bien au-dessus d'un château royal ou d'une antique et sainte abbaye. C'est un pamphlet contre les artistes (seulement le mot n'était pas *inventé* alors). Il est impossible de dépenser

plus de poésie et d'esprit à anathématiser la poésie. Victor Hugo, en prenant en mains de nos jours la cause de l'art, n'a pas mieux dit :

« L'abbé de Lamennais conserve les ruines, les restes de donjons, les tours abandonnées, tout ce qui pourrit et tombe. Que l'on construise un pont des débris délaissés de ces vieilles masures, qu'on répare une usine, il s'emporte, il s'écrie : L'esprit de la révolution est évidemment destructeur. Le jour de la création, quel bruit n'eût-il pas fait ! il eût crié : Mon Dieu, conservons le chaos. » (Lettre au *Censeur*.)

Ceci est peu rationnel sans doute; mais quoi de plus charmant que ces mots : Mon Dieu, conservons le chaos.

Plus loin, après avoir peint le morcellement des terres et chaque paysan arrivant à posséder quelques sillons, il ajoute avec une délicate malice :

« C'est un grand mal que cela, mais on y va remédier. On va recomposer les grandes propriétés pour les gens qui ne veulent rien faire. La terre alors se reposera. Chaque gentilhomme ou chanoine aura pour sa part mille arpents à charge de dormir, et s'il ronfle, le double. »

J'ai dit plus haut que Courier épousait avec enthousiasme les préjugés, les idées populaires de son temps; ceci souffre des restrictions. Par exemple, au milieu du paroxisme d'admiration pour l'empereur, lorsque la chanson de Béranger n'avait

plus que des cris d'enthousiasme pour le grand capitaine exilé, Courier n'était pas attendri par le sombre aspect du rocher de Sainte-Hélène. Il avait fait la guerre; on peut lire dans la spirituelle notice d'Armand Carrel, avec quel dégoût pour tout ce bruit, quelle profonde horreur pour ce sang et ces larmes! Le comte de Maistre aurait eu beau dire à Courier que la guerre était une loi terrible imposée à l'humanité, une expiation comme tous les autres fléaux qui pèsent sur l'homme depuis sa déchéance; M. Victor Cousin aurait eu beau lui dire que la guerre était civilisatrice, que la victoire servait toujours les idées en progrès; Paul-Louis aurait souri de son air bonhomme. Il ne voit, lui, dans la guerre qu'une horrible folie. Il y a un moment très curieux dans sa vie, c'est celui où, après avoir quitté la carrière militaire par ennui du tumulte et amour de la retraite et de l'étude, il se sent tout-à-coup saisi de la passion de son époque, et ébloui par l'immense éclat que jette dans le monde la puissance de Napoléon. Le canon grondait du côté de Wagram, il quitte Paris en toute hâte, et arrive dans l'île de Lobau au milieu des cadavres qui y étaient entassés : ce fut le coup de grâce. Il revint pour jamais dégoûté de la gloire. Le repos ne diminua pas ces impulsions en lui. Dans les écrits qu'il adressait à la France du fond de sa chère Touraine, on retrouve souvent le contempteur de la guerre. Tandis que la gloire impé-

riale retentissait dans tous les refrains, Courier écrivait au rédacteur du *Censeur* : «Parmi les causes d'accroissement de la population, il ne faut pas compter pour peu le repos de Napoléon. Depuis que ce grand homme est là où son rare génie l'a conduit, s'il eût continué de l'exercer, trois millions de jeunes gens seraient morts pour sa gloire, qui ont femmes et enfants maintenant; un million serait sous les armes, sans femmes, corrompant celles des autres. Il est donc force en toute façon que le peuple croisse; ainsi fait-il, ayant repos, biens et chevances, peu de soldats et point de moines.»

Cette question de communautés religieuses est une de celles que le bon Courier n'a vue que par un coin. Pour lui, un couvent n'est qu'une collection de débauchés, très gourmets de l'argent du pauvre. Il a pris l'abus pour la chose, voilà tout; il a étudié l'histoire des moines dans Rabelais. Mais l'époque pour laquelle j'écris n'a, Dieu merci, pas besoin que je réfute sérieusement les facéties du vigneron.

Sa rancune contre Napoléon revient souvent. Écoutons-le dans son énergique peinture de la cour :

« Ne sait-on pas d'ailleurs que c'est un lieu fangeux *où la vertu respire un air empoisonné* », comme dit le poëte, et aussi ne demeure guère. Ce qui s'y passe est connu ; on y dispute des prix de différentes sortes

et valeurs dont le total s'élève chaque année à plus de huit cents millions. Voilà de quoi exciter l'émulation sans doute, et l'objet de ces prix anciennement fondés, depuis peu renouvelés, accrus, multipliés par Napoléon-le-Grand, c'est de favoriser et de récompenser avec une royale munificence toute espèce de vice, tout genre de corruption. »

La pensée dominante de Paul-Louis Courier est de défendre les petits contre les courtisans et les nobles. Tous les ridicules aristocratiques de ces années se pavanent dans ses livres : « J'étais là le plus petit des grands propriétaires, ne sachant où me placer parmi tant d'honnêtes gens qui payaient plus que moi, quand je trouvai, devinez qui? Cadet Roussel, vieille connaissance, à qui je dis, en l'abordant : Qu'as-tu, Cadet? puis je me repris, qu'avez-vous, monsieur de Cadet? (car c'est sa nouvelle fantaisie de mettre un *de* avant son nom, depuis qu'il est éligible et maire de sa commune). »

« Je vois la haute société, ou je la verrai bientôt, du moins, car mon fils me doit présenter chez ses parents. Qui? quels parents? — Eh oui, mon fils de La Rousselière se marie, ne le savez-vous point? Il épouse une fille d'une famille.... Ah! il sera dans peu quelque chose. J'espère par son moyen arranger tout. — J'entends, vous voudrez par son moyen voir la haute société et ne point restituer. — Justement, garder l'hôtel de *chose* et y recevoir le marquis? c'est cela. — Vous aurez de la peine. »

Cet instinct des intérêts du peuple est le fond de tous les écrits de Paul-Louis ; de là son estime profonde pour les travailleurs qui baignent la terre de leurs sueurs, son aversion pour les oisifs et les riches qui se nourrissent du labeur des pauvres. Soit qu'il s'adresse aux chambres pour plaider la cause des humbles conspirateurs de la petite commune de Luyan, soit qu'il s'oppose dans son Simple discours au cadeau royal de Chambord, c'est toujours la même verve caustique contre les courtisans et la noblesse ; tout cela couvert de cette bonhomie délicieuse qui aurait bien pu attendrir aussi la servante de La Fontaine. Et puisque nous avons écrit ce nom, remarquons en passant la parenté de ces deux hommes. C'est l'esprit de La Fontaine qui revit dans les pamphlets de Courier. « Là tout le monde sert ou veut servir. L'un présente la serviette, l'autre le vase à boire. Chacun reçoit ou demande salaire, tend la main, se recommande, supplie. Mendier n'est pas honte à la cour, c'est toute la vie du courtisan. Dès l'enfance, appris à cela, roué à cet état par honneur, il s'en acquitte bien autrement que ceux qui mendient par paresse ou nécessité..... Gueux à la besace, que peut-on faire ? Le courtisan mendie en carrosse à six chevaux, et attrape plutôt un million que l'autre un morceau de pain noir. »

Les choses gracieuses et spirituelles sont en si grand nombre, que l'on éprouve un vif désir de ci-

ter. On sent que rien ne peut donner une idée de ce style que la phrase elle-même. Tous les puissants s'émurent du Simple discours de Paul-Louis, vigneron de la Chavonnière, aux membres du conseil de la commune de Véretz, département d'Indre-et-Loire, à l'occasion d'une souscription proposée par S. Ex. le ministre de l'intérieur, pour l'acquisition de Chambord. C'est toujours le mot de Molière, en annonçant qu'il était défendu de représenter *Tartufe*: M. le président ne veut pas qu'on le joue. Courier fut poursuivi et condamné à trois mois de prison, qu'il employa à rédiger la petite brochure intitulée : *Procès de Paul-Louis Courier*. La cour n'y gagna qu'une plus grande publicité donnée aux reproches, hélas! si souvent mérités, que lui adressait le malin vigneron.

Il n'a déployé nulle part plus de grâce et d'esprit que dans sa pétition pour des villageois qu'on empêchait de danser. Quel charme dans ces peintures de la vie pastorale! Il ne néglige jamais l'occasion de jeter le sarcasme sur les grands : « Nous dansons au son du violon, mais ce n'est que depuis une certaine époque. Le violon était réservé jadis aux bals des honnêtes gens, car d'abord il fut rare en France. Le grand roi fit venir des violons d'Italie, et en eut une compagnie pour faire danser sa cour gravement, noblement, les cavaliers en perruque noire, les dames en vertugadin. Le peuple payait ces violons, mais ne s'en servait pas, dansait

peu quelquefois au son de la musette ou cornemuse, témoin ce refrain : *Voici le pèlerin jouant de sa musette; danse Guillot, saute Perrette.* Nous, les neveux de ces Guillots et de ces Perrettes, quittant les façons de nos pères, nous dansons au son du violon, comme la cour de Louis-le-Grand. Quand je dis comme, je m'entends : nous ne dansons pas gravement, ni ne menons avec nos femmes, nos maîtresses et nos bâtards. C'est là ma première remarque. »

Son sujet ramenait ici nécessairement la question du clergé. Il n'était pas homme à manquer cette occasion, mais il a parlé dans ce pamphlet avec une mesure remarquable. Ce qu'il y dit du jeune clergé était assez vrai dans ce temps de zèle mal entendu et d'ambitieux projets. J'aime la peinture du bon vieux curé de Véretz. « On se rend à Véretz, où l'affluence est grande, parce que là nul arrêté n'a encore interdit la danse. Car le curé de Véretz est un homme sensé, instruit, octogénaire quasi, mais ami de la jeunesse, trop raisonnable pour vouloir la réformer sur le patron des âges passés et la gouverner par des bulles de Boniface ou d'Hildebrand. C'est devant sa porte qu'on danse, et devant lui le plus souvent. Loin de blâmer ces amusements, qui n'ont rien en eux-mêmes que de bien innocent, il y assiste et croit bien faire, y ajoutant par sa présence et le respect que chacun lui porte, un nouveau degré de décence et d'honnêteté. Sage pasteur,

vraiment pieux, le puissions-nous long-temps conserver pour le soulagement du pauvre, l'édification du prochain et le repos de cette commune, où sa prudence maintient la paix, le calme, l'union, la concorde! »

Les quatre derniers mots qui terminent l'alinéa ont presque la même signification, ce qui sent toujours un peu le bavardage; mais je crois les entendre sortir de la bouche du vieux pasteur. Paul-Louis a assez souvent ce laisser-aller des vieillards candides : il ne faut pas s'y fier.

Suivant l'esprit de justice qui nous anime, nous avons remarqué avec plaisir le passage qu'on va lire, dans le pamphlet d'un ennemi déclaré du clergé de la restauration. Après avoir parlé de l'ambition et du zèle aveugle des jeunes prêtres d'alors, Paul-Louis ne peut s'empêcher d'écrire ces lignes :

« Ainsi raisonnait ce bon curé, regretté de tout le pays, homme de bien s'il en fut oncques, irréprochable dans ses mœurs et dans sa conduite, comme sont aussi, à vrai dire, les jeunes prêtres successeurs de ces anciens-là; car il ne se peut voir rien de plus exemplaire que leur vie. Le clergé ne vit pas maintenant comme autrefois, mais il fait paraître en tout une régularité digne des temps apostoliques. Heureux effet de la pauvreté! heureux fruit de la persécution soufferte à cette grande époque où Dieu visita son Église! Ce n'est pas un des moindres biens qu'on doive à la révolution, de

voir non seulement les curés, ordre respectable de tout temps, mais les évêques avoir des mœurs. »

Nous ne nous arrêterons pas à discuter le passé; ce jugement sur le présent est remarquable dans la bouche du vigneron.

Nous trouvons dans la piquante Réponse aux anonymes, une page empreinte de toute la naïveté malicieuse de Paul-Louis; ce sera notre dernière citation :

« Quant à moi, ce n'est pas l'esprit, c'est la sottise qui me fait aller en prison. J'ai cru bonnement à la Charte; j'ai donné dans la Charte en plein; je le confesse à ma très grande honte, et pourtant de plus fins y ont été pris comme moi. De ma vie, sans la Charte, je n'eusse imaginé de parler au public de ce qui l'intéresse. Robespierre, Barras et le grand Napoléon, depuis plus de vingt ans, m'avaient appris à me taire; Bonaparte surtout. Ce héros ne trompait pas; il ne nous baillait pas le lièvre par l'oreille; jamais il ne nous leurra de la liberté de la presse, ni d'aucune liberté. Un peu Turc dans sa manière, il mettait au bagne ce bon peuple, mais sans l'abuser le moins du monde, et ne nous cacha point sa royale pensée, qui fut toujours d'avoir en propre nos corps et nos biens seulement. Des âmes, il ne faisait pas de cas. Ce n'est que depuis lui qu'on a compté les âmes. Voulant parler tout seul, il imposa silence à nous premièrement, puis à l'Europe entière; et le monde se

tut : personne ne souffla, homme ne s'en plaignit, ayant cela de commode, qu'avec lui on savait du moins à quoi s'en tenir. J'aime cette façon et j'ai tâté de l'autre. La Charte vint ; on me dit : Parlez, vous êtes libre ; écrivez, imprimez : la liberté de la presse et toutes les libertés vous sont garanties. Que craignez-vous ? Si les puissances se fâchent, vous avez le jury et la publicité, le droit de pétition, vos députés à vous, élus, nommés par vous ; ils ne souffriraient pas que l'on vous fasse tort. Parlez un peu, pour voir ; dites-nous quelque chose. Moi, pauvre, qui ne connaissais pas le gouvernement provocateur, pensant que c'était tout de bon, j'ouvre la bouche et dis : Je voudrais, s'il vous plaisait, ne pas payer Chambord. Sur ce mot, on me prend, on me met en prison. Sorti, je ne pus croire, tant j'étais de mon pays, qu'il n'y eût à cela quelque malentendu. Ils m'auront mal compris, me disais-je, assurément. Un peu de sens commun (chose rare) eût suffi pour me tirer d'erreur ; mais, imbu de ma Charte et de mes garanties, persuadé qu'on m'écouterait sans mauvaise humeur, cette fois, je hasarde une autre requête. Si c'était, dis-je tenant mon chapeau à deux mains, si c'était votre bon plaisir de nous laisser danser devant notre logis, le dimanche..... Gendarme, qu'on le mène en prison ; maximum de la peine, amende, etc. Du jury, point de nouvelles ;

droit de pétition, chanson; mes députés, ils sont à moi, comme mon préfet, à peu près. »

C'est par ce charme de style que Paul-Louis Courier vivra; ses pamphlets sont un modèle inimitable : il était né pamphlétaire. Les noms les plus imposants de la littérature sont vaincus par lui quand ils abordent la brochure politique. Dans son style, tout est à louer; quant au fond, nous l'avons déjà dit, c'est un sens exquis dans les choses qui ne sont pas au-dessus de sa portée, mais il touche souvent à des questions immenses dont il n'aperçoit que quelques détails; par exemple, l'odieuse affaire de Maingrat lui suffit pour condamner le célibat ecclésiastique. Après cela que ce même célibat soit une source infinie de dévouements, de grandes actions, de bienfaits étonnants, qu'importe à Courier? il ne le voit pas.

Les chansons de Béranger ont eu plus d'influence encore sur l'opinion publique que les pamphlets de Paul-Louis; le chansonnier a été réellement un terrible adversaire pour la Restauration. Nous reparlerons ailleurs de Béranger comme poëte, ici nous dirons seulement quelques mots de la partie politique de son œuvre. Béranger, comme Paul-Louis, avait tous les préjugés et toutes les passions du parti libéral; il n'y a qu'une grande différence entre eux, c'est leur opinion sur Napo-

léon Bonaparte : le rocher de Sainte-Hélène avait désarmé le chansonnier, la poésie de cette grande chute avait impressionné son âme; Béranger était sous ce rapport plus complétement du parti *libéral* que Courier; car ce parti se recrutait alors des débris de l'empire et professait une ardente admiration pour l'empereur. Au reste, chez le poëte comme chez le prosateur, nous retrouvons la haine de l'étranger, des courtisans, des nobles et des jésuites; *le Vilain*, *le Marquis de Carabas*, *la Marquise de Prétintaille*, *les Révérends pères*, et tant d'autres chansons, nous offrent des satires sanglantes des puissances d'alors.

Je viens de relire cette partie du recueil de Béranger, et je dois dire que son ironie est loin de celle du pamphlétaire. Paul-Louis est tout à la fois bien plus élégant et incisif; il y a dans sa plaisanterie une grâce de bon ton que je ne saurais trouver dans les chansons dont je viens de citer les titres.

Ce qui offre des beautés réelles dans l'œuvre politique de Béranger, c'est sa partie sérieuse; les souvenirs de l'empire lui ont inspiré de très beaux vers qui enflammaient les âmes et les faisaient prendre le présent en profond dédain :

Je ne puis rien, rien pour ta délivrance;
Le temps n'est plus des trépas glorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France;
La main d'un fils me fermera les yeux.

. . . .
Ah! ce rocher repousse l'espérance;
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.

. . . .
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.

Voilà des beautés incontestables, grandes et touchantes à la fois; ce refrain :

Pauvre soldat, je reverrai la France;
La main d'un fils me fermera les yeux.

tirait des larmes par la comparaison du sort du soldat obscur avec celui de la victime immortelle mourant loin de la France et de son fils.

Tout ce que Béranger réveillait ainsi d'amour pour le conquérant tombé se tournait en haine contre les Bourbons.

Ces inspirations se retrouvent dans *le Vieux drapeau*, *les Enfants de la France*, dans *le Vieux sergent*, et dans bien d'autres chansons encore. Je me rappelle deux couplets du *Vieux sergent* qui sont d'une poésie forte et toute guerrière :

Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la république,
Sur la frontière à sa voix accourus!
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes:
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

De quel éclat brillaient dans la bataille
Les habits bleus par la victoire usés!

La liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Dans le deuxième volume de ce travail, nous retrouverons Béranger quand nous parlerons de la poésie de cette époque. Je n'ai voulu que rappeler ici l'énorme puissance politique de ces chansons, qui étaient les refrains chéris de toutes les réunions d'hommes alors. Quand nous serons à l'examiner comme poëte, nous aurons bien des choses à louer et à blâmer en lui.

La poésie se mêla avec bonheur encore au mouvement politique par l'organe de MM. Barthélemy et Méry sous le ministère Villèle. La *Villéliade* et les petits poëmes qui la suivirent eurent un grand retentissement en France. Beaucoup d'esprit et une remarquable facilité distinguaient ces œuvres légères qui n'ont pas survécu au pouvoir qu'elles combattaient. Aujourd'hui la France ne chante plus; le refrain politique est-il mort avec la Restauration? C'est probable. Une fois la poésie a reparu dans l'arène par la voix de M. Barthélemy : les serpents de Némésis n'ont pas sifflé long-temps; le public se serait promptement lassé de les entendre : Dieu merci, la fureur ne saurait être longue. C'est comme la fièvre cérébrale, on en guérit ou l'on en meurt.

Il serait aussi ennuyeux qu'inutile de placer ici une liste des mille brochures qui ont paru en France depuis 1815. Aucune d'ailleurs n'a résisté au temps comme celles de Paul Louis-Courier. Benjamin Constant a sans doute un nom populaire comme écrivain et comme tribun surtout. Eh bien, parcourez les divers traités qu'il a réunis sous le titre de *Cours de politique constitutionnelle*, et vous verrez que l'intérêt qu'ils excitaient n'existe plus. Ils ont éclairé les esprits, préparé et aidé les travaux parlementaires; mais la société a fait un pas, elle s'est avancée au-delà des questions controversées alors. Ce n'est certes pas le fond des pamphlets de Paul-Louis Courier qui les fait vivre, car sous ce rapport ils sont tout aussi vieux que les brochures de Benjamin Constant, que celles de M. Cottu, et de tant d'autres; c'est le style, c'est l'art qui donne encore de la vie aux pages du vigneron.

Depuis la révolution de 1830 la brochure a bien perdu de son influence; celles de MM. de Chateaubriand, Thiers, de Salvandy, Cormenin, et d'autres encore ont eu cependant d'éclatants succès. Chacun des écrivains a été exalté par son parti; mais les partis s'étant divisés en plusieurs fractions, l'effet général est nécessairement diminué. Sous la Restauration, surtout dans les dix premières années, deux grands partis se partageaient la France: une brochure parlait à des millions de lecteurs. Depuis, M. de Chateaubriand s'est vu rejeté par un grand

nombre de ceux dont il plaidait la cause avec une éloquence incontestée; dans ces derniers temps MM. Guizot et Cormenin sont presque aussi loin l'un de l'autre dans l'opinion publique, que l'étaient il y a dix ans MM. de Villèle et Casimir Périer. Aussi leurs brochures, colportées et louées avec enthousiasme par une fraction des anciens libéraux, sont abandonnées ou maudites par l'autre.

Les *Paroles d'un Croyant*, par le délire d'admiration et de haine qu'elles ont excité, occupent une place isolée dans ces dernières années. Nous en reparlerons ailleurs.

ORATEURS POLITIQUES.

XIII

Restauration.

La tribune régnait sur le monde antique comme la parole écrite règne sur le monde moderne. Dans les petites républiques de la Grèce, à Athènes surtout, l'orateur dominait le peuple, d'abord parce qu'une grande multitude était réunie dans l'agora ; parce que cette multitude était assez nombreuse relativement à la population de l'État pour décider des affaires ; ensuite parce que la parole écrite circulait difficilement. Que sont, au contraire, relativement à la population de Paris, les quelques personnes qui causent dans les tribunes de notre Chambre des députés, attirées par la curiosité et le désœuvrement ? En vérité, l'orateur français n'a une grande influence sur la nation que parce que ses discours sont reproduits dans les journaux ; l'orateur est réellement un journaliste, et le journaliste est aussi l'écrivain dont la mission

a le plus de rapports avec celle de l'orateur antique.

En examinant les choses de près, on voit que dans l'antiquité tout rentrait dans l'art oratoire, non seulement, comme partout, la poésie théâtrale, mais toutes les autres branches de la littérature. Des rhapsodes allaient par les villes et les bourgs déclamer les vers d'Homère; Hérodote lisait sa poétique histoire aux Grecs assemblés; les odes de Pindare étaient chantées dans les fêtes les plus solennelles de l'Hellénie; les philosophes déclamaient dans les écoles leurs doctrines et leurs utopies; la toute-puissance appartenait à la pensée embellie des accents de la voix humaine, comme dans le monde moderne elle appartient à la parole écrite.

Évidemment, les orateurs de l'Assemblée constituante ont été les exécuteurs testamentaires de Rousseau, de Montesquieu, de Voltaire et de tous les écrivains politiques du XVIIIe siècle. Cependant tout fit silence autour de la tribune de la constituante. La nation et l'Europe semblèrent pressentir une immense rénovation, et chacun entendit les craquements du vieil édifice qui croulait. Ce nom de constituante restera dans l'histoire, quoiqu'il soit en opposition avec le rôle joué par cette assemblée, dont la mission a été principalement de détruire. Le moyen âge était depuis long-temps lézardé, il tremblait au choc du moindre vent, mais c'est la constituante qui l'a frappé du bé-

lier; sous ses coups il est tombé dans la poussière, au milieu des cris de joie d'une nation qui, grâce à Dieu, ne prévoyait pas les jours de sang qu'elle traverserait avant d'arriver au repos. Jamais peuple ne s'était trouvé dans un instant plus solennel. On a la manie de comparer les révolutions d'Angleterre et de France. Sans doute elles se ressemblent dans les choses extérieures, dans leur double régicide, dans leurs restaurations et leurs changements de dynasties après des efforts pour vivre sous les anciens rois; mais dans leur partie philosophique, elles diffèrent profondément. La révolution d'Angleterre a constitué, ou au moins affermi, une des plus puissantes aristocraties qu'on ait vues dans le monde. La révolution française est venue au contraire détruire l'aristocratie; en abolissant le droit d'aînesse, elle a préparé pour l'avenir un nivellement de fortunes que l'on ne voit pas assez aujourd'hui. Si l'aristocratie anglaise succombe un jour, ce ne sera pas sous la révolution de sa patrie, mais sous les coups des idées françaises. Les destinées de l'humanité se jouaient donc réellement au sein de l'assemblée constituante, ou plutôt de l'assemblée *destructive*. Sa mission de destruction se révèle de cent manières. Examinez l'homme étonnant qui domine cette réunion d'hommes : sa vie est un mélange de tous les désordres; le jeu, le vin et les femmes, ces trois grandes tentations humaines, l'enivrent tour à tour, ou plutôt

en même temps. Maudit par son père, criblé de dettes énormes, portant le trouble dans la vie privée, marchant d'emprisonnement en emprisonnement, il arrive à la vie publique, le cœur ulcéré par le vieil ordre social, auquel il attribue ses malheurs. Les passions amoncelées dans son sein s'élancent de sa bouche comme les laves d'un volcan; elles brûlent tout sur leur passage; les débris du monde féodal tombent en cendres. Jamais dans les temps modernes les paroles d'un homme n'avaient fait tant de bruit.

Souvent, en parlant des orateurs des vingt dernières années, on les compare soit à Mirabeau, soit aux autres orateurs de cette époque convulsive. Il faut, en jugeant les orateurs de ces derniers temps, avoir toujours sous les yeux la différence des deux phases sociales. Il n'y a pas eu de place de 1815 à 1837 pour l'éloquence foudroyante de Démosthène ou de Mirabeau. La Providence fait naître les hommes selon le besoin des siècles.

La tribune française des quinze années de la Restauration a vivement occupé les contemporains, et c'est très compréhensible; mais son importance humanitaire sera, croyons-nous, assez peu de chose. En effet que sera la Restauration dans l'histoire générale?

Il y a une certaine grandeur sombre dans la destruction; les jours où l'âge féodal a croulé sont donc terribles et imposants. Mais nous attendons aujour-

d'hui une autre grandeur harmonieuse et sereine, une ère d'organisation. Les quinze années de la Restauration ont été une petite convulsion d'agonie de l'âge féodal. On l'avait cru mort sous les coups de la Convention, il se réveilla un instant ; à peu près comme ces malades que l'on abandonne croyant qu'ils ont expiré, mais qui reviennent un moment à la vie pour lutter encore contre la pâle main de la mort.

Cette lutte impuissante des quinze années contre le XIXe siècle sera à peine aperçue de la postérité ; elle sera ensevelie comme une vallée obscure entre deux hautes montagnes, la révolution française et l'époque glorieuse où la nouvelle société sera réellement organisée. Nous marchons lentement vers cette régénération. Les grandes choses ne vont pas vite.

Dans le coup d'œil que nous allons jeter sur les orateurs de notre temps, nous les verrons, malgré des talents remarquables, justifier nos assertions de tout à l'heure. Ce n'est pas leur faute s'ils se sont usés dans ces combats de détails, on les y a forcés, il a fallu suivre l'ennemi sur ce terrain.

La plus rude bataille livrée par l'ancien régime au monde moderne, eut lieu dans la Chambre de 1815. Beaucoup de royalistes arrivaient aux affaires tout froissés des douleurs de l'exil, rêvant le retour des jours d'autrefois, s'imaginant follement que le parti démocratique était anéanti,

pleins de haine contre les hommes qui avaient trempé dans des innovations sacriléges à leurs yeux. Ces royalistes passionnés étaient en énorme majorité dans cette chambre. Les constitutionnels comptaient à peine quarante-cinq membres; les plus influents parmi eux étaient MM. de Serre, Royer-Collard et Pasquier. Deux hommes politiques dominaient la majorité; les plus fougueux suivaient M. de Labourdonnaye, les plus habiles M. de Villèle.

Le parti de l'ancien régime marcha enseignes déployées : la liberté individuelle fut suspendue; les cours prévôtales furent établies, la presse enchaînée. Le parti, craignant que des juges inamovibles ne voulussent pas servir long-temps ses passions, entreprit de rendre leurs fonctions révocables. MM. Royer-Collard, de Serre et Pasquier comprirent le danger immense que courait la monarchie dans ces tentatives insensées. Le premier commençait cette noble carrière dans laquelle il s'est montré constamment l'orateur le plus philosophique de la France, l'organe d'une raison élevée, le représentant le plus profond de la *justice*.

« Considérez, messieurs, la société en elle-même, le but pour lequel elle existe, la nature et la diversité des pouvoirs qu'elle institue pour l'atteindre; vous reconnaîtrez que l'action de tous ces pouvoirs vient se résoudre et se confondre dans l'action du pouvoir judiciaire. Les lois civiles et crimi-

nelles ne sont que la règle des jugements. Le pouvoir, qui veille sans cesse à la sûreté de tous et de chacun, ne déploie la force de la société, dont il est dépositaire, que pour amener ceux qui la troublent devant les tribunaux; et dans ce combat de la société tout entière contre quelques uns de ses membres, les victoires de la société sont des jugements. Ce sont encore des jugements qui règlent les droits incertains, qui commandent l'exécution des promesses, qui répriment les agressions de la cupidité et de la mauvaise foi. En un mot, tout les droits naturels et civils de l'homme en société sont sous la sauve-garde des juges qui répriment. En vain le pouvoir législatif promulguerait des lois, si les lois ne dictaient pas les jugements; en vain le pouvoir exécutif instituerait des tribunaux; en vain il les armerait du glaive, s'ils n'en faisaient pas l'usage indiqué par les lois, ou s'ils le tournaient contre l'innocence. »

« Puisqu'on peut dire avec vérité que la société existe ou n'existe pas, selon que la justice est bien ou mal administrée, il n'y a pour elle aucun intérêt aussi grand que l'équité et l'impartialité des jugements; et, par cette raison, il n'y a pas de ministère aussi important que celui de juge. Lorsque le pouvoir, chargé d'instituer le juge au nom de la société, appelle un citoyen à cette éminente fonction, il lui dit : Organe de la loi, soyez impassible comme elle. Toutes les passions fré-

miront autour de vous : qu'elles ne troublent jamais votre âme. Si mes propres erreurs, si les influences qui m'assiégent, et dont il m'est si malaisé de me garantir entièrement, m'arrachent des commandements injustes, désobéissez à ces commandements; résistez à mes séductions, résistez à mes menaces. Quand vous monterez au tribunal, qu'au fond de votre cœur il ne reste ni une crainte ni une espérance; soyez impassible comme la loi. Le citoyen répond : Je ne suis qu'un homme, et ce que vous me demandez est au-dessus de l'humanité. Vous êtes trop fort, et je suis trop faible : je succomberai dans cette lutte inégale. Vous méconnaîtrez les motifs de la résistance que vous me prescrivez aujourd'hui, et vous la punirez. Je ne puis m'élever toujours au-dessus de moi-même, si vous ne me protégez à la fois et contre moi et contre vous. Secourez donc ma faiblesse; affranchissez-moi de la crainte et de l'espérance; promettez que je ne descendrai point du tribunal, à moins que je ne sois convaincu d'avoir trahi les devoirs que vous m'imposez. Le pouvoir hésite : c'est la nature du pouvoir de se dessaisir lentement de sa volonté. Éclairé enfin par l'expérience sur ses véritables intérêts, subjugué par la force toujours croissante des choses, il dit au juge : Vous serez inamovible. »

M. Royer-Collard a eu de nobles triomphes depuis cette époque; il s'est vu nommer, dans la

même année, par sept colléges électoraux; mais, à nos yeux, le plus beau jour de sa vie parlementaire est celui où, au milieu de cette Chambre si passionnée et si fébrile, il sauva l'inamovibilité de la magistrature par un langage si digne et si calme.

Cette Chambre de 1815 commença la grande lutte sur la loi électorale, que nous verrons se perpétuer pendant toutes les sessions des quinze années. C'est que l'élection renferme toutes les destinées des peuples modernes; c'est elle qui engendre le pouvoir; elle est la question la plus importante qui puisse se débattre dans le sein d'une assemblée. A cette époque, elle ne produisit que des discussions sans portée philosophique; l'opposition eut à combattre contre la colère d'un parti violent, que froissait tout progrès dans le sens constitutionnel. La Chambre de 1815 sera célèbre, parce qu'elle avait conçu le projet insensé de reconstituer la société comme elle était avant 1789. Sa majorité fougueuse se composait d'hommes dont beaucoup étaient recommandables par des vertus privées, par le sentiment de l'honneur; mais ces qualités étaient obscurcies par un orgueil que rien n'appuyait, si ce n'est, chez plusieurs, l'illustration de la naissance, prisme brisé par les idées modernes. La minorité de cette assemblée se distingua par une fermeté inébranlable et une patience à toute épreuve. M. Royer-Collard en est l'orateur le plus illustre.

Lorsque, en 1817, le pouvoir s'occupa d'organiser l'élection, ce fut M. Royer-Collard qui eut la plus grande part dans le travail de la nouvelle loi. L'élection directe révolta les partisans de l'ancien ordre de choses. C'était une innovation qui, selon eux, surpassait les plus funestes conceptions de l'Assemblée constituante. M. de La Bourdonnaye prédit que de là sortirait la ruine de la monarchie; MM. de Villèle, Corbière et de Bonald parlèrent dans ce sens. A la Chambre des pairs, le débat fut aussi animé. M. le duc de Fitz-James releva avec éloquence ces paroles d'un ministre: Ayez des vertus, et vous aurez de l'influence.

«Cette espérance est consolante, sans doute, dit-il; il faut être doué d'une belle âme pour douter ainsi de la possibilité du mal, et n'avoir en perspective que la récompense de la vertu; mais si des espérances si flatteuses ne sont que des erreurs, notre devoir, à nous, n'est-il pas de réveiller le ministre sur le bord de l'abîme où il s'endort, bercé sur ces vertueuses illusions? Ayez des vertus et vous aurez de l'influence, nous dit-il! Eh! grands dieux! quels sont donc les siècles, quels sont les peuples dont il a étudié l'histoire? Chez qui a-t-il trouvé ces hommages rendus à la vertu? Est-ce l'antiquité qui lui a présenté ce tableau enchanteur? Est-ce Athènes, qui proscrivait son plus vertueux citoyen, parce que son peuple était importuné d'entendre toujours vanter le juste Aristide?

Athènes, qui laissait périr le vainqueur de Marathon au fond d'un cachot; qui chassait Thémistocle; qui envoyait la mort au lieu de la couronne aux généraux vainqueurs aux Arginuses; qui tuait la vertu même en faisant boire la ciguë à Phocion et à Socrate? Est-ce Rome, l'ingrate Rome, qui n'eut pas les os de Scipion? A qui dans cette ville infâme étaient réservées l'influence et les faveurs populaires? aux Gracques, à Marius, à Catilina, à Clodius, à César (César, le plus vicieux des Romains, avant d'en être le plus grand); Caton était réduit à se déchirer les entrailles, et Brutus tombait sur son épée en reniant la vertu. Et si, de ces grands peuples, je descends jusqu'à nous, trouverai-je des tableaux plus consolants? Et si j'ouvrais les annales de la révolution?... Le ministre a donc eu le bonheur de vivre loin du monde depuis vingt-sept ans, il n'a donc pas connu les hommes qu'il était destiné à gouverner? Qui donc a-t-il vu monter au Capitole? qui donc a-t-il vu monter à l'échafaud? Ah! j'aime à croire qu'au moment où, dans la Chambre des députés, il prononçait ces inconcevables paroles, si tout-à-coup les portes de la salle se fussent ouvertes, et que, du haut de la tribune où il parlait, ses regards fussent tombés sur la place fatale, sur la place du crime, j'aime à croire que sa voix aurait expiré sur ses lèvres, la vérité lui serait apparue, et à la lueur de son flambeau il aurait lu sur les pavés, en traits san-

glants et ineffaçable : Non, ce n'est point ici-bas, c'est dans un séjour plus élevé que la vertu doit s'attendre à recevoir sa récompense. »

Dès le commencement de nos luttes parlementaires, la liberté de la presse tant de fois attaquée fournit l'occasion aux orateurs de l'opposition de livrer ces brillants combats qu'ils ont vaillamment soutenus pour elle. M. de Chateaubriand brilla dès 1817 au premier rang de ses défenseurs. Il n'entre pas dans mon plan de retracer l'histoire des débats parlementaires de cette époque, assez d'autres l'ont fait. Je veux seulement, pour compléter le tableau des diverses faces de l'intelligence française, donner une idée de ce qu'a été l'éloquence de la tribune durant les années que nous venons de traverser au milieu de mille vicissitudes. L'opinion libérale progressait dans les masses; en 1818, MM. de Lafayette, Manuel et Benjamin Constant arrivèrent à la Chambre, tous trois fort redoutés des royalistes. C'était une opinion bien superficielle, mais répandue, que Lafayette aurait pu sauver Louis XVI. On ne lui tenait compte ni de sa loyauté, ni de ses souffrances dans l'exil, ni de la haine des montagnards. On ne voyait en lui que l'admirateur de la république américaine, le partisan enthousiaste des idées nouvelles. Manuel avait été le plus brillant orateur de la chambre des cent-jours; ses opinions politiques avaient fait du bruit; une haine bien stupide avait porté le conseil de discipline des avocats de Paris

à le rayer du tableau. Manuel était d'autant plus redouté, que son talent était reconnu de toute la France. Quant à Benjamin Constant, l'amitié de madame de Staël et ses talents comme écrivain avaient depuis long-temps fixé l'attention sur lui. Les royalistes lui reprochaient amèrement d'avoir accepté la place de conseiller d'État pendant les cent-jours, après avoir, dans un écrit, publié peu avant le 20 mars, protesté énergiquement contre quiconque plierait sous l'usurpateur. En 1819, la loi des élections encore remaniée amena des débats très vifs. M. de Villèle ayant eu l'imprudence de dire que le préfet du Gard avait augmenté de plus de six cents le nombre des électeurs de 1817 à 1818, M. de Saint-Aulaire, député de ce département, expliqua cet accroissement du collége électoral par l'égorgement de treize électeurs de l'opposition; la terreur qu'inspira ce massacre ayant éloigné du collége pendant les premières années les hommes du parti libéral. L'exaspération fut portée au comble par ce sanglant souvenir. La salle se trouva vide sans que le président eût levé la séance.

Les passions se calmèrent durant quelques mois, ou plutôt elles furent moins apparentes; mais un événement horrible vint leur redonner toute l'énergie et l'aigreur des mauvais jours: le duc de Berry fut assassiné. Les royalistes se servirent habilement de ce malheur pour signaler l'opinion libérale comme portant à la haine des Bourbons et formant des as-

sassins. On ne craignit pas de faire remonter ces accusations jusqu'au ministre favori de Louis XVIII. Lorsque tout ce levain eut bien fermenté, ce fut encore par la loi des élections que se manifestèrent les nouvelles prétentions aristocratiques : il ne fallait pas laisser échapper cette occasion unique.

Il s'agissait de créer des colléges de département, où la grande propriété serait seule appelée à voter pour diminuer l'influence des classes moyennes. Ce projet eut du retentissement dans Paris, des troubles y éclatèrent, la voix des orateurs fut souvent interrompue par les cris du dehors.

Parmi cinquante-quatre discours qui furent prononcés dans la discussion générale, nous avons surtout remarqué les paroles suivantes de M. Royer-Collard :

« La loi qu'on vous propose serait en vain votée, en vain quelque temps exécutée; les mœurs publiques la fatigueraient, la consumeraient, l'éteindraient bientôt par leur résistance; elle ne régnera pas, elle ne gouvernera pas la France! Le gouvernement représentatif ne nous sera pas enlevé, il est plus que les volontés et les desseins de ses adversaires. Avec un 18 fructidor on déporte les hommes : les lois fondamentales d'un pays, quand elles ont le principe de vie, ne se laissent pas déporter. Les parlements n'étaient pas aussi robustes que le gouvernement représentatif; ils ne parlaient pas au nom de la France; mais ils défendaient quelquefois les liber-

tés publiques, et les plaintes éloquentes et courageuses qu'ils élevaient au pied du trône retentissaient dans la nation. Le ministère de Louis XV, nous ne l'avons pas oublié, voulut les renverser, il fut vaincu; les parlements un moment abattus se relevèrent aux acclamations publiques; les fantômes dont on avait garni leurs bancs révérés disparurent. Ainsi s'évanouira la chambre éphémère du privilége!

» Vous vous débattez en vain, vous êtes sous la main de la nécessité; tant que l'égalité sera la loi de la société, le gouvernement représentatif vous est imposé dans son énergie et sa pureté. Ne lui demandez pas de concessions, ce n'est pas à lui d'en faire; le gouvernement représentatif est une garantie, et c'est le devoir des garanties de se faire respecter et de dominer toutes les résistances. Qu'on ne s'étonne donc pas de ce qu'il se montre partial envers la société nouvelle; car il existe pour faire triompher la Charte. Voulez-vous qu'il vous appelle? embrassez sa cause, défendez le droit contre le privilége. L'amour est le véritable lien des sociétés : étudiez ce qui attire cette nation, ce qui la repousse, ce qui la rassure, ce qui l'inquiète; en un mot relevez d'elle, soyez populaires! C'est depuis des siècles le secret de la société anglaise.

» Messieurs, en repoussant selon mes forces les mesures qui vous sont proposées, je suis fidèle à toute ma vie; je défends encore, je revendique la légitimité qui nous est si nécessaire et que nous

perdrions en quelque manière si nous ne la conservions pure et sans tache. La légitimité est l'idée la plus profonde à la fois et la plus féconde qui soit entrée dans les sociétés modernes ; elle rend sensible à tous, dans une image immortelle, le droit, ce noble apanage de l'espèce humaine ; le droit, sans lequel il n'y a rien sur la terre, qu'une vie sans dignité et une mort sans espérance. La légitimité nous appartient plus qu'à aucune autre nation, parce qu'aucune race royale ne la possède aussi pure et aussi pleine que la nôtre, et qu'aucune aussi n'a produit un si grand nombre de bons et de grands princes.

» Les fleuves ne remontent pas vers leur source, les événements accomplis ne retournent pas dans le néant. Une sanglante révolution avait changé la face de notre terre ; sur les débris de la vieille société renversée avec violence, une société nouvelle s'était élevée, gouvernée par des hommes nouveaux et des maximes nouvelles. Comme tous les peuples conquérants, cette société, je le dis en sa présence, était barbare ; elle n'avait pas trouvé dans son origine, et elle n'avait pas acquis dans l'exercice immodéré de la force, le vrai principe de la civilisation, le droit ; la légitimité, qui seule en avait conservé le dépôt, pouvait seule le lui rendre ; elle le lui a rendu : avec la race royale, le droit a commencé à lui apparaître ; chaque jour a marqué son progrès dans les esprits, dans les mœurs,

dans les lois. En peu d'années, nous avons recouvré les doctrines sociales que nous avions perdues; le droit a pris possession du fait; la légitimité du prince est devenue la légitimité universelle, comme elle est la vérité dans la société; la bonne foi est son auguste caractère : on la profane si on l'abaisse à l'astuce, si on la ravale à la fraude. La loi proposée fait descendre le gouvernement légitime au rang des gouvernements de la révolution, en l'appuyant sur le mensonge. Je vote le rejet. »

Je ne sais si la tribune a jamais doté le monde de plus nobles paroles.

Ce fut sous le ministère Villèle que les débats parlementaires offrirent l'intérêt le plus vif. Le parti de l'ancien régime était arrivé au sommet de sa puissance : la naissance du duc de Bordeaux avait consolidé la dynastie; la loi du double vote avait répondu à l'espoir de ses auteurs. Le parti libéral ne comptait plus que quelques hommes dans la Chambre; mais leur énergie croissait à mesure qu'ils voyaient leurs rangs s'éclaircir.

Les débats à l'occasion de la malheureuse guerre d'Espagne de 1823 furent pleins de chaleur et de force; le ministère avait demandé un crédit extraordinaire pour subvenir aux frais de l'invasion.

Le général Foy, le plus populaire des orateurs de cette époque, se montra le plus redoutable adversaire des ministres. Il portait à la tribune une fierté toute guerrière; plein des souvenirs glorieux

de la grande armée, il laissait avec plaisir déborder de son âme les sentiments généreux qui l'agitaient. Il aimait la cause de la liberté avec sincérité et enthousiasme; ce n'était pas chez lui aveugle haine contre des ennemis politiques, malgré l'opinion que l'on s'est formée sur quelques paroles imprudentes échappées de sa bouche. Pendant les campagnes impériales, Foy portait dans ses bagages une bibliothèque. Souvent, le lendemain d'une bataille, le général s'entourait de ses livres : c'étaient Virgile, dont il aimait à déclamer les vers, les Commentaires de César, Tacite, Montesquieu. Depuis son entrée à la Chambre, Foy était environné de l'admiration publique; il avait toujours marché à la tête de l'opposition; son allure pleine de franchise et d'éclat entraînait les âmes. Peu d'orateurs ont eu au même degré que lui l'esprit d'à-propos qui a tant d'effet sur une assemblée. Une voix imprudente l'interrompit un jour pour lui demander ce que c'étaient que les aristocrates : « Je vais vous le dire, répondit-il avec tranquillité : l'aristocratie au XIXe siècle c'est la ligue, la coalition de ceux qui veulent consommer sans produire, vivre sans travailler, occuper toutes les places sans être en état de les remplir, envahir tous les honneurs sans les avoir mérités : voilà l'aristocratie!...» On croirait assister à une leçon saint-simonienne. Un autre jour, on lui disait d'aller débiter des nouvelles à la Bourse, il répondit : « Un député

vient de me dire d'envoyer ces nouvelles-là à la Bourse. Je ne connais point les jeux de la Bourse, je ne joue, moi, qu'à la hausse de l'honneur national : les cris des amis de l'étranger ne m'effraieront pas plus que les armes de l'étranger. »

Lorsqu'arriva la discussion relative à la guerre d'Espagne, tout l'amour de Foy pour les peuples, son aversion contre les monarques absolus se réveillèrent. Il frémit d'indignation en voyant l'armée française devenir l'auxiliaire de la cause des *Barbares du Nord*, en songeant que le sang de la nation civilisatrice par excellence allait couler pour soutenir les idées d'un autre âge et pour enchaîner cette liberté à laquelle il avait consacré sa vie.

L'événement a justifié les prévisions du général Foy relativement au mal qu'on allait faire à l'Espagne ; il se trompa sur les obstacles qui attendaient l'armée, car ce ne fut qu'une marche à travers les provinces espagnoles.

Notre grand poëte était alors ministre des affaires étrangères ; c'est lui qui soutint tout le poids de la discussion dans les deux Chambres. « Messieurs, disait-il aux députés, je le dirai franchement, la France ne doit point se mêler des établissements politiques de l'Espagne, c'est aux Espagnols à savoir ce qui convient à l'état de leur civilisation ; mais je souhaite de toute mon âme à ce grand peuple des libertés dans la mesure de ses mœurs, des institutions qui puissent mettre sa vertu à l'abri des in-

constances de la fortune et du caprice des hommes. Espagnols! ce n'est point votre ennemi qui parle, c'est celui qui a annoncé le retour de vos nobles destinées, quand on vous croyait descendus pour jamais de la scène du monde. Vous avez arraché l'Europe au joug que les empires les plus puissants n'avaient pu briser; vous devez à la France vos malheurs et votre gloire; elle vous a envoyé ses deux fléaux, Bonaparte et la révolution! délivrez-vous du second comme vous avez repoussé le premier.

» Qu'il me soit permis, messieurs, de repousser la comparaison que l'on prétendait faire de l'invasion de Bonaparte et de celle à laquelle on contraint la France aujourd'hui, entre un Bourbon qui marche à la délivrance d'un Bourbon, et l'usurpateur qui venait saisir la couronne d'un Bourbon, après s'être emparé de sa personne par une trahison sans exemple; entre un conquérant qui marchait brisant les autels, tuant les religieux, déportant les prêtres, renversant les institutions du pays, et un petit-fils de saint Louis qui arrive pour protéger tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes, et qui jadis proscrit lui-même, vient faire cesser les proscriptions. »

Ces raisons étaient excellentes pour la majorité à laquelle elles s'adressaient. Mais si le général Foy s'était trompé en prédisant des désastres militaires, M. de Chateaubriand ne se trompait pas moins en annonçant à l'Espagne une ère de bonheur. On sait

de *quelles libertés dans la mesure de ses mœurs* ce pays a joui sous Ferdinand VII restauré. Hélas! nous assistons encore aujourd'hui aux dissensions de ce déplorable peuple. Les verrons-nous finir? L'apathie de la masse des Espagnols peut éterniser leur malheur en les mettant à la merci d'une poignée d'hommes.

Ce fut pendant ce débat qu'eut lieu la scandaleuse expulsion du député Manuel: « Vous voulez sauver, disait-il, les jours de Ferdinand! Eh bien, ne renouvelez donc pas les circonstances qui ont conduit à l'échafaud ceux qui dans ce moment vous inspirent un vif intérêt, et j'ajoute pour exprimer toute ma pensée, un légitime intérêt.

» Eh quoi, messieurs, auriez-vous donc oublié que ce fut parce que les Stuarts cherchèrent un appui dans l'étranger, qu'ils furent renversés de leur trône? que ce fut parce que les puissances étrangères survinrent en France, que Louis XVI fut précipité?

» Je ne sais si c'est l'analogie de ces faits ou leur vérité qui peut être contestée; mais à moins d'être étranger à l'histoire de son pays, au récit des faits qui ont laissé des traces si durables dans la mémoire, comment ne pas savoir que ce qui a fait le malheur des Stuarts, c'est précisément la protection que la France leur accordait; protection étrangère au parlement, protection clandestine par des fonds, des ressources, des promesses, voilà ce qui les a déterminés à se mettre en révolte contre l'opi-

nion publique; l'opinion publique les a précipités. C'est un malheur sans doute, mais ce malheur eût été évité s'ils eussent cherché leur appui dans le sein de la nation. Ai-je besoin de dire que le moment où les dangers de la famille royale en France sont devenus plus graves, c'est lorsque la France, la France révolutionnaire, a senti qu'elle avait besoin de se défendre par une énergie toute nouvelle? »

Depuis long-temps des haines s'étaient amoncelées dans le cœur des royalistes contre le plus audacieux des orateurs libéraux. Ce mot célèbre, que la France avait reçu les Bourbons avec répugnance, était colporté dans tous les salons aristocratiques. Aux dernières paroles que nous avons transcrites, les murmures sourds qui grondaient dans l'assemblée depuis quelques instants éclatèrent comme un orage.

— Laissez achever la phrase, disait la gauche.

L'imperturbable orateur répéta ses paroles avec un calme étonnant.

Alors l'explosion fut épouvantable. Au milieu de ce chaos de voix on n'entendait que ces mots : Arrachez-le de la tribune, ne laissez plus souiller la tribune.

Ne pouvant se faire entendre, le président se couvre, et la séance reste suspendue pendant une heure dans le paroxisme d'une exaspération inouïe. Manuel resta immobile à la tribune avec une figure impassible qui redoublait la colère de ses ennemis.

La séance est reprise : Manuel veut parler, on refuse de l'entendre. Sa voix est couverte par les cris. La parole est accordée à M. Forbin des Issards, qui demande l'expulsion de M. Manuel. Des bravos furibonds accueillent cette proposition, et l'assemblée se sépare en tumulte.

Le lendemain, M. de Labourdonnaye accusa Manuel avec l'emportement ordinaire de son éloquence ; les orateurs de la gauche répondirent victorieusement. Le général Foy et M. Royer-Collard se distinguèrent dans cette discussion. Enfin Manuel fut entendu : il se montra froid, et discuta, comme s'il eût été question d'un autre, l'illégalité de la mesure tyrannique prise contre sa personne. S'apercevant de l'effet produit sur l'assemblée par la fierté de son attitude, il dit : « Je sais bien que mon courage vous irrite, et qu'avec de légères concessions, qu'avec du respect, je vous désarmerais ; mais je ne puis être avili par l'arrêt inique que vous allez prononcer, et je le serais par une lâche complaisance..... » On se rappelle la fin de ce discours, c'est-à-dire les dernières paroles de l'orateur à la tribune :

« Je vous demande de quel droit vous me parlez d'exclusion. Ce n'est pas la Charte, ce n'est pas votre règlement, ce n'est pas la raison, la justice qui vous le donne ; et quoi donc? où le puisez-vous? dans l'esprit de parti. Vous le prenez à la même source que les montagnards de 93 ; c'est celui

que s'arroge le plus fort, celui qu'usurpe toute faction qui veut remplacer la justice par la tyrannie, et faire plier la raison sous une violence effrénée.

» Ne vous débattez donc plus, mes collègues, pour démontrer cette vérité. Ne la sentent-ils pas comme vous? ne savent-ils pas aussi que mes intentions ont toujours été pures? Eh! viendrais-je, si je n'étais fort de ma conscience, viendrais-je à cette tribune vous combattre et braver vos murmures improbateurs? C'est elle qui soutient mon courage; avec un tel appui, je ne crains personne, pas même ceux qui s'établissent mes juges.

» Vous voulez me repousser de cette enceinte: que justice soit faite! je sais qu'il peut arriver aujourd'hui ce que nous avons vu jadis; les éléments sont les mêmes. Je serai votre première victime: puissé-je être la dernière! Si jamais un désir de vengeance pouvait arriver jusqu'à moi, victime de vos fureurs, je lèguerais à vos fureurs mêmes le soin de me venger! »

Toute la France se souvient encore de cette scène qui l'émut si profondément; de cette scène de violence furieuse d'un côté, de sublime dignité de l'autre. On se rappelle que Manuel rentra avec ses collègues dans la salle, à l'ouverture de la séance suivante. On se rappelle le refus de la garde nationale de se saisir du représentant de la nation, qui fut enlevé par des gendarmes. Paul-Louis Courier écrivit: « Manuel fut grand trois jours. » Cette

fois, le vigneron a parlé sérieusement. Aucun autre orateur de cette époque n'a eu la bonne fortune d'une position si périlleuse, conséquemment aucun n'a pu déployer une force égale. Ce qui a fait, dans cette circonstance, la grandeur de Manuel, c'est qu'il représentait le droit combattant la force brutale. Sans doute, l'orateur avait usé largement de ce droit; dans notre opinion, il avait parlé du régicide avec une impassibilité trop froide; mais enfin il n'avait pas excédé la liberté que lui donnait sa fonction de député. L'acte de la majorité agita toutes les provinces françaises; les classes moyennes, si puissantes, témoignèrent hautement leur admiration pour le proscrit. Il est de la nature de tout pouvoir destiné à périr, de se nuire par ses victoires autant que par ses chutes. Manuel n'a pas reparu, depuis cette époque, dans une assemblée législative.

Cet orateur n'avait pas les élans chevaleresques du général Foy; aussi avant sa lutte corps à corps contre les députés de la droite, il était moins aimé de son parti; mais il possédait une bien plus grande force analytique. Personne ne résumait mieux que lui une discussion et n'en approfondissait plus toutes les parties. Souvent, lorsque la Chambre épuisée de fatigue appelait le vote avec impatience, on voyait Manuel monter à la tribune, regarder ses adversaires d'un œil calme et reposé, reprendre en sous-œuvre toute la question, et se faire écou-

ter parce qu'il la présentait sous des faces nouvelles. Qu'était Manuel dans la vie privée? je n'en sais rien. Comme orateur, le raisonnement dominait en lui; il avait peu la chaleur du cœur qui fait bouillonner l'éloquence, c'est pourquoi la France était plus émue de la parole du général Foy, qui approchait davantage de cet enthousiasme profond, que l'on puise dans l'amour de l'humanité. Je dis qu'il en approchait, et non qu'il l'atteignait; car, si je juge bien, l'éloquence de Foy venait plus encore de l'imagination que du cœur.

Les élections de 1824 ruinèrent l'opposition dans la Chambre; les fraudes électorales du ministère Villèle, et la retraite d'une grande partie de la gauche, qui depuis l'expulsion de Manuel avait laissé la nation sommeiller, amenèrent une Chambre presque entièrement dévouée au ministère. Les députés libéraux n'étaient plus que dix-sept pour lutter contre cette masse. Foy, en pénétrant dans l'enceinte de la Chambre, prononça ces paroles avec tristesse et colère :

» Il n'y a plus d'élections en France; elles ont été faites frauduleusement et traîtreusement. »

L'énergie des débris de la gauche s'accrut avec le péril. Foy débuta ainsi dans son discours contre la loi de la septennalité :

« Devant une entreprise si audacieuse en apparence, sans doute la nation est en rumeur, et cette grande innovation absorbe toutes les pensées, do-

mine toutes les conversations, tient en suspens tous les esprits. Sans doute elle agite et les villes et les campagnes, et les hautes écoles de l'enseignement et le barreau de la place publique, tous les lieux en un mot où les citoyens se rencontrent pour des intérêts communs. Sans doute des écrits brûlants s'échappent par flots de la presse, sont lus avec avidité, et accélèrent encore le mouvement de l'opinion. Sans doute en si grave occurrence le droit de pétition se déploie avec un éclat, une énergie inaccoutumée; peut-être même des groupes inoffensifs, mais nombreux et animés, attendent-ils avec anxiété, aux avenues de votre salle, le résultat de vos délibérations.

» Il en fut ainsi, messieurs, lorsque les propositions faites aux Chambres législatives étaient empreintes de sincérité; lorsqu'elles s'adressaient à des droits réels, et qu'on supposait pouvoir être librement exercés; lorsque les cœurs s'élançaient, non sans inquiétude, mais non pas aussi sans espérance vers, la prospérité du pays.

» Aujourd'hui, messieurs, tout est immobile, tout se tait. Ce n'est pas, gardez-vous de le croire, que la nation abdique le soin de ses destinées; mais elle a vu comment on a opéré sur elle dans ces derniers temps. Un arrangement de convenance à l'usage du ministère, tout déguisé qu'il est par la solennité des formes, n'en impose à personne. Pas une pétition pour ou contre la septennalité

n'est parvenue à votre bureau ; les journaux en parlent à peine. Nous ne savons l'existence des rares écrits qui ont paru sur la matière que parce qu'on nous les distribue. Bien plus, la loi est à moitié faite, et la discussion de la Chambre des pairs, qui parfois aussi a son éclat et son retentissement, vous le savez, cette discussion a passé pour la septennalité plus sourde et plus à huis-clos que jamais ; et moi-même, membre de la Chambre que notre Charte voulut faire élective, j'éprouve cette fois en abordant la tribune une répugnance que j'aurais eu peine à vaincre, si ce n'eût été l'occasion qui m'est offerte d'un devoir rigoureux à remplir.

» Si parmi les conseillers de la couronne qui ont entrepris l'œuvre de la septennalité, il en est un seul qui ait placé dans cette mesure, je ne dirai pas une conviction, mais seulement une idée d'ordre public, l'indifférence complète que rencontre le projet doit lui être un avertissement que nul en France ne se trompe sur la valeur des mots ; que tout y est compris et apprécié, et que l'on tient peu de compte de l'élévation du langage là où les actes politiques ne vont pas à l'unisson. Jamais le silence d'une nation n'a dit plus énergiquement à ceux qui la gouvernent : Vous avez le pouvoir, et vous disposez de la force matérielle ; mais l'action sur les esprits, la communication des sentiments et des idées, la sympathie des âmes, vous ne l'avez pas. Il n'y a rien de commun entre vous et nous. »

Lorsque M. de Villèle entreprit de donner le milliard aux émigrés, il voulut indemniser l'État en réduisant la rente. Ce projet révolta Paris dont il froissait les intérêts. C'est dans cette discussion que se révéla un orateur appelé à occuper une place bien élevée dans nos annales parlementaires. Casimir Périer n'était connu jusqu'alors de la chambre que par des mots heureux et de piquantes saillies. Il se posa dans cette occasion devant M. de Villèle en athlète redoutable. Le banquier qui devait être un jour le premier ministre d'un autre pouvoir, se sentait là sur son terrain. Il combattit le rusé président du Conseil par des chiffres, et opposa une probité politique austère au machiavélisme ministériel. L'orateur qui seconda le plus puissamment Casimir Périer, fut le chef des royalistes exaltés, le fougueux de Labourdonnaye, qui puisait une acrimonie singulière dans son animosité contre M. de Villèle. Cette loi fut adoptée par les députés, mais elle alla tomber devant la tribune de la Chambre des pairs.

L'indemnité d'un milliard aux émigrés était une iniquité, dans ce sens que l'on indemnisait une classe d'hommes au détriment des autre classes dépouillées comme eux par les malheurs publics. Le général Foy, déjà souffrant de l'anévrisme qui devait bientôt l'enlever à sa patrie, prononça dans cette discussion ces paroles mémorables :

« Le droit et la force se disputent le monde ; le droit qui institue et qui conserve la société, la force qui subjugue et bouleverse les nations. On nous propose un projet de loi qui a pour objet de verser l'argent de la France entre les mains des émigrés. Les émigrés ont-ils vaincu?... non. Combien sont-ils? deux contre un dans cette Chambre; un sur mille dans la nation. Ce n'est donc pas la force, c'est le droit qu'ils peuvent invoquer. » L'orateur posa ensuite deux questions : « L'émigration fut-elle volontaire ou forcée? Qu'allèrent demander les émigrés aux étrangers?

» Sur la première question, ils diront que la grande émigration de 1790 et de 1791, celle qui forme à elle seule les neuf dixièmes de l'émigration totale, a été volontaire; ils le diront, parce que c'est la vérité, et parce que déclarer que l'émigration aurait été forcée, ce serait enlever à leur cause le mérite du sacrifice.

» A la seconde question : qu'allaient demander les émigrés aux étrangers? ils répondraient la guerre. La guerre à la suite des envahissements de la France, la guerre sous des chefs et avec des soldats dont après la victoire ils n'eussent pu maintenir l'ambition et la colère.

» Messieurs, il est dans ma nature de chercher des motifs généreux à la plupart des mouvements qui se font d'entraînement et d'enthousiasme; mais les nations ont aussi l'instinct et le devoir de leur

conservation : les nations veulent croire à leur éternité. Toutes et toujours, aujourd'hui comme autrefois, elles ont combattu, elles combattent encore l'émigration ennemie, des peines les plus terribles dont leurs codes soient armés. Ainsi le veut la loi de la nature, la loi de nécessité ; et si cette loi n'existait pas, il faudrait l'inventer au jour des calamités de la patrie ; et la nation qui dérogerait la première à ce principe de durée et de vie, ne serait plus une nation, elle abdiquerait l'indépendance, elle accepterait l'ignominie, elle consommerait sur elle-même un détestable suicide. »

Dans la Chambre des pairs j'ai remarqué un discours bien spirituel de M. de Chateaubriand qui, partisan de la mesure, blâmait les tripotages par lesquels l'habile ministre cherchait à couvrir l'État de cette immense somme. Ce discours se terminait ainsi :

« Je voudrais savoir, messieurs, de quel temps nous sommes. On vous propose des règlements religieux dignes de l'austérité du XII[e] siècle, et on vous occupe de projets de finances qui semblent appartenir à une époque beaucoup plus rapprochée de nous ; il faut pourtant être d'accord avec nous-mêmes. Nous ne pouvons pas être à la fois des joueurs et des chrétiens ; nous ne pouvons pas mêler des décrets contre le sacrilége à des mesures d'agiotage. Si notre morale est relâchée, que notre religion soit indulgente ; et si notre religion est sévère, que notre morale en soutienne la rigidité ;

autrement notre inconséquence, en frappant tous les yeux, ôterait à nos lois ce caractère de conviction qui doit les faire respecter des peuples. Je crains, messieurs, que le projet de loi de l'indemnité, suivi du projet de loi de la conversion des rentes, derrière lequel on entrevoit un troisième projet de loi de réduction, n'ait été conçu, contre l'intention de ses auteurs, d'après un système dont la France deviendrait la victime. Il serait dur que la Providence eût ébranlé le monde, précipité sous le glaive l'héritier de tant de rois, conduit nos armées de Cadix à Moscou, amené à Paris les peuples du Caucase, rétabli deux fois le roi légitime, enchaîné Bonaparte sur un rocher, et tout cela afin de prendre par la main quelques obscurs étrangers qui viendraient exploiter à leur profit une loi de justice, et faire de l'or avec les débris de notre gloire et de notre liberté. »

C'est à la loi du sacrilége que M. de Chateaubriand faisait allusion en parlant du XII[e] siècle. Elle mit à nu toute l'ardeur inconsidérée d'une partie des catholiques d'alors. Cette loi était une entreprise bien aveugle et bien antichrétienne. M. de Bonald s'emporta jusqu'à dire dans la Chambre des Pairs : « Si les bons doivent leur vie à la société comme service, les méchants la lui doivent comme exemple. Un orateur a observé que la religion ordonnait à l'homme de pardonner, mais en prescrivant au pouvoir de punir ; car, dit l'apôtre, ce

n'est pas sans cause qu'il porte le glaive. Le Sauveur a demandé grace pour son peuple; mais son père ne l'a point exaucé; il a même étendu le châtiment sur tout un peuple. Quant au sacrilége, par une sentence de mort vous le renvoyez devant son juge naturel. » M. Pasquier s'écria, saisi d'indignation : « Ces paroles m'ont rappelé les cris de l'inquisiteur contre les Albigeois : Tuez, tuez toujours; Dieu saura bien reconnaître les siens. »

A la Chambre des députés, plusieurs orateurs se distinguèrent dans cette discussion; mais M. Royer-Collard pénétra jusqu'au cœur de la question, et prononça son plus beau discours peut-être :

« Non seulement le projet de loi introduit dans la législation un crime nouveau, mais il crée un nouveau principe de pénalité, un ordre de crimes, pour ainsi dire, qui ne tombent pas sous nos sens, que la raison humaine ne saurait découvrir ni comprendre, et qui ne se manifestent qu'à la foi religieuse éclairée par la révélation.

» Il s'agit du crime de sacrilége; qu'est-ce que le sacrilége? c'est, selon le projet de loi, la profanation des vases sacrés et des hosties consacrées. Qu'est-ce que la profanation? c'est toute voie de fait commise volontairement et par haine ou mépris de la religion. Là s'arrêtent les définitions du projet de loi; il n'a pas voulu ou n'a pas osé les pousser plus loin; mais il devait poursuivre. Qu'est-ce que les hosties consacrées? Nous croyons, nous ca-

tholiques, nous savons par la foi que les hosties consacrées ne sont plus les hosties que nous voyons, mais Jésus-Christ, le saint des saints, Dieu et homme tout ensemble, invisible et présent dans le plus auguste de nos mystères. Ainsi la voie de fait se commet sur Jésus-Christ lui-même. L'irrévérence de ce langage est choquante, car la religion a aussi sa pudeur; mais c'est celui de la loi. Le sacrilége consiste donc, j'en prends la loi à témoin, dans une voie de fait commise sur Jésus-Christ. Je n'ai point parlé des voies de fait commises sur les vases sacrés, parce que cette espèce de sacrilége dérive de l'autre.

» En substituant Jésus-Christ, fils de Dieu, vrai Dieu, aux hosties consacrées, qu'ai-je voulu, messieurs, si ce n'est établir par le témoignage irrécusable de la loi d'une part, que le crime qu'elle poursuit sous le nom de sacrilége est l'outrage direct à la majesté divine, c'est-à-dire, selon les anciennes ordonnances, le crime de lèse-majesté divine; et d'une autre part que ce crime sort tout entier du dogme de la présence réelle, tellement que si votre pensée sépare des hosties la présence réelle de Jésus-Crist et sa divinité, le sacrilége disparaît avec la peine qui lui est infligée? C'est le dogme qui fait le crime, et c'est encore le dogme qui le qualifie.

» J'ose avancer que toute l'habileté qui a été déployée dans la défense du projet de loi devant l'au-

tre Chambre a consisté à confondre, avec un art qui n'a jamais été en défaut, l'outrage à Dieu avec l'outrage à la société; celui-ci punissable, celui-là inaccessible à la justice humaine, et à se servir de l'un pour fonder la pénalité, et de l'autre pour la justifier. La religion vaguement invoquée a merveilleusement prêté à cette confusion.

» Voilà le principe que la loi évoqua des ténèbres du moyen âge et des monuments barbares de la persécution religieuse; principe absurde et impie, qui fait descendre la religion au rang des institutions humaines, principe sanguinaire, qui arme l'ignorance et les passions du glaive terrible de l'autorité divine.

» Je sais bien que les gouvernements ont un grand intérêt à s'allier à la religion, parce que rendant les hommes meilleurs, elle concourt puissamment à l'ordre, à la paix et au bonheur des sociétés; mais cette alliance ne saurait comprendre de la religion que ce qu'elle a d'extérieur et de visible, son culte et la condition de ses ministres dans l'État. De quelque manière que l'alliance soit conçue, elle est temporelle, rien de plus; et c'est pourquoi elle varie à l'infini, réglée par la prudence selon les temps et les lieux, là étroite, là très relâchée.

» Depuis trois siècles que la religion chrétienne est malheureusement déchirée en catholique et protestante, le dogme de la présence réelle n'est vrai qu'en-deçà du détroit; il est faux et idolâtre au-

delà : la vérité est bornée par la mer, les fleuves et les montagnes ; un méridien, comme dit Pascal, en décide. Il y a autant de vérités qu'il y a de religions d'État. Bien plus, si dans chaque État et sous le même méridien, la loi politique change, la vérité, compagne docile, change avec elle, et toutes ces vérités, contradictoires entre elles, sont la vérité immuable et absolue, à laquelle, selon votre loi, il doit être satisfait par des supplices qui toujours et partout seront également justes.

» On ne saurait pousser plus loin le mépris de Dieu et des hommes, et cependant telles sont les conséquences naturelles et nécessaires du système de la vérité légale ; il est impossible de s'en relever dès qu'on admet le principe du projet de loi. Autant de fois qu'on le dira, je répéterai que le projet de loi admet le sacrilége légal, et qu'il n'y a point de sacrilége légal envers les hosties consacrées, si la présence réelle n'est pas une vérité légale. »

Cette haute raison philosophique fut sans puissance sur une majorité, qui ne pouvait et surtout ne voulait pas comprendre, mais elle reste comme un monument de la profondeur de pensée à laquelle peut arriver le langage parlementaire. L'éloquence ordinaire de la tribune se fane lorsque le temps a passé sur les circonstances politiques d'une époque ; mais la pensée philosophique est toujours belle et neuve.

Nous retrouvons toute la pénétration de M. Royer-Collard dans son discours sur la loi Peyronnet, si

connue dans le public sous le nom de *loi de justice et d'amour*.

«Dans la pensée intime de la loi, dit-il, il y a eu de l'imprévoyance, au grand jour de la création, à laisser l'homme s'échapper libre et intelligent au milieu de l'univers; de là sont sortis le mal et l'erreur. Une plus haute sagesse vient réparer la faute de la Providence, restreindre sa libéralité imprudente, et rendre à l'humanité, sagement mutilée, le service de l'élever enfin à l'heureuse innocence des brutes.

»Ce ne sont pas, messieurs, des conséquences qu'il faille comme arracher au projet de loi; elles se produisent d'elles-mêmes, et elles sont proclamées comme découverte honorable dans les apologies officielles, non par une jactance étourdie, mais par la nécessité. Juste punition d'une grande violation des droits publics et privés, qu'on ne puisse la défendre qu'en accusant la loi divine....

»Avec la liberté étouffée doit s'éteindre l'intelligence, sa noble compagne. La vérité est un bien, mais l'erreur est un mal; il ne faut pas ménager le bien quand on attaque le mal; périssent donc ensemble et l'erreur et la vérité. Comme la prison est le remède naturel de la liberté, l'ignorance sera le remède nécessaire de l'intelligence; l'ignorance est la vraie science de l'honneur et de la société. N'était-il pas animé et comme illuminé de la loi, cet inquisiteur qui, dans la guerre des Albigeois, jetait dans les mêmes flammes les orthodoxes avec les héréti-

ques, pour se mieux assurer que pas un de ceux-ci ne serait épargné? Et que serait-ce si j'éclairais de cet horrible flambeau toute la législation révolutionnaire? C'est qu'il y a au fond de toutes les tyrannies le même mépris de l'humanité, et quand elles daignent philosopher, ce mépris se déclare par les mêmes sophismes.

» La loi ne proscrit que la pensée, elle laisse la vie sauve; c'est pourquoi elle n'a pas besoin de faire marcher devant elle, comme les Barbares, la dévastation, le massacre et l'incendie; il lui suffit de renverser les règles éternelles du droit pour détruire les journaux; il faut rendre illicite ce qui est licite, et licite ce que les lois divines et humaines ont déclaré illicite; il faut annuler les contrats, légitimer la spoliation, inviter au vol; la loi le fait.

» Messieurs, une loi qui nie la morale est une loi athée; une loi qui se joue de la foi donnée et reçue est le renversement de la société; l'obéissance ne lui est pas due; car, dit Bossuet, il n'y a pas sur la terre de droit contre le droit. Hélas! nous avons traversé le temps où l'autorité de la loi, ayant été usurpée par la tyrannie, le mal fut appelé bien, et la vertu crime. Dans cette douloureuse épreuve, nous n'avons pas cherché la règle de nos actions dans la loi, mais dans nos consciences: nous avons obéi à Dieu plutôt qu'aux hommes! Fallait-il sous le gouvernement légitime nous ramener à ces souvenirs déplorables? Nous y serons

fidèles. Nous sommes les mêmes hommes qui ont fabriqué des passeports et rendu peut-être de faux témoignages pour sauver des vies innocentes ; Dieu nous jugera dans sa justice et dans sa miséricorde.

» Votre loi, sachez-le, sera vaine, car la France vaut mieux que son gouvernement ; il y a parmi nous assez de nobles sentiments, assez de religion, d'honneur, de probité, pour que vos corruptions soient repoussées. Les contrats seront exécutés, chacun paiera religieusement sa dette. Quel est celui de vous, messieurs, qui, dans sa pensée, n'imprime la note de l'infamie sur le front du dépositaire infidèle qui userait de l'odieux privilége qu'on lui offre ? Oh ! qu'il est dangereux de mettre en opposition la conscience publique et la loi ! Quel avenir cette imprudence prépare ! »

A cette grande morale politique, les défenseurs de la loi, entre autres MM. de Sallabery et de Frenilly, n'opposèrent que de ridicules lieux communs, par exemple celui-ci, que la presse était une huitième plaie dont Dieu avait oublié de frapper l'Égypte.

Le principal orateur de la droite, M. de La Bourdonnaye, foudroya l'œuvre de la congrégation.

Le parti de l'ancien régime voulut réaliser alors le plus audacieux de ses projets, mais, il faut le reconnaître, le plus indispensable à l'accomplissement de ses vues générales sur l'avenir de la société. En se plaçant au point de vue des hommes du vieux monde, on jugera comme eux que leur

société ne peut subsister sans une aristocratie puissante, et qu'il n'y a pas d'aristocratie possible avec l'héritage égal entre tous les membres d'une famille. Avec un peu plus de clairvoyance, on aurait reconnu dans la nécessité de reconstituer le droit d'aînesse, une nécessité plus impérieuse, celle de renoncer à la contre-révolution, d'accepter les faits accomplis et de chercher à diriger le siècle, c'est-à-dire à modérer le mouvement social, mais en le suivant. Telle n'était pas la destinée d'une faction ardente et aveugle. Un projet de loi sur le droit d'aînesse fut bravement présenté à la Chambre des pairs par M. de Peyronnet. D'un bout de la France à l'autre, la société en fut émue, et l'opposition la plus âpre put se remarquer même au sein des familles aristocratiques.

L'article premier, qui contenait toute la loi, tomba sous les coups de MM. Siméon, Molé, Pasquier, de Barante et de Broglie.

M. Roy prouva que l'extrême division de la propriété avait été très favorable à l'agriculture. La Chambre haute rendit à cette grande mesure des temps modernes, l'égalité dans l'héritage, une justice éclatante. Il fut proclamé que cette loi était d'une moralisation profonde; et en effet elle contient tout l'avenir du monde, elle a commencé l'exécution des systèmes de tous les théoriciens célèbres : que deux générations se succèdent encore, et les grandes fortunes territoriales auront presque entièrement disparu. Examinez ce qui se passe dans le

sein des familles où règnent encore les idées de l'âge féodal; avant peu d'années, presque tous les membres de ces familles seront forcés de subir la grande loi du travail, car leur patrimoine ne suffira plus à leur existence. Dans le monde commercial, l'immense concurrence qui froisse tant d'individualités aujourd'hui a aussi une portée qu'on ne lui reconnaît pas assez, c'est d'empêcher les grandes fortunes antipathiques à l'avenir des sociétés.

De ce nivellement, qu'aucune force humaine ne saurait plus empêcher, naîtront le besoin d'association et la décroissance de l'égoïsme hideux qui fait de la société d'aujourd'hui un spectacle repoussant.

La France célébra par des cris de joie la victoire de la raison; ce qu'il y a d'étrange, c'est que la France ait eu peur.

Hélas! peu d'années après ces folies, les députés délibéraient sur la vacance du trône, et l'antique dynastie tombait sous l'enthousiasme aveugle de ses partisans, qui ont beaucoup plus amené sa ruine que cette grande conspiration libérale dont il a été fait tant de bruit. Non que je nie l'existence d'une conspiration permanente; mais que l'on compte, s'il est possible, les carbonari français, on verra en quelle minorité ils étaient dans la nation; quant aux comités qui se bornaient à empêcher les fraudes électorales, ils nous semblent aussi légitimes que le carbonarisme nous semble blâmable.

Cette lutte contre la Restauration, c'est-à-dire contre les convulsifs efforts de l'ancien régime aux abois, lutte que l'on put croire un instant éloignée par la sagesse de Louis XVIII, s'étant terminée en 1830, nous allons entrer dans une ère nouvelle, dans un combat contre la démocratie débordante; là s'arrêtera notre tâche. Espérons que va s'ouvrir bientôt une ère plus large et plus glorieuse, une ère véritablement organisatrice, où nous marcherons affranchis des mesquines passions de partis qui enchaînent encore aujourd'hui l'éloquence de la tribune.

Mais nous devons, avant de nous occuper des débats parlementaires qui ont suivi la révolution de 1830, essayer de caractériser ici quelques uns des plus célèbres orateurs politiques de la Restauration.

Benjamin Constant n'était pas un orateur éclatant comme Foy, analyseur et âpre comme Manuel; c'était un esprit très fin et souvent gracieux, d'une acrimonie mesurée, qui s'arrêtait toujours dans la limite posée par le tact le plus sûr. Benjamin Constant avait dans sa jeunesse habité diverses contrées; il s'était mêlé à bien des hommes. Son père, caractère bizarre, après avoir essayé de lui donner une éducation domestique, le fit promener d'Oxford au fond de l'Allemagne, de là à Édimbourg, où il fut honoré de l'amitié de Mackintosh, de Lamy, de Wilde, de Graham et d'Erskine. Plus tard, à Paris, il loge chez Suard, qui recevait ha-

bituellement Morellet, Marmontel, Lacretelle, La Harpe. La conversation de ces hommes, l'étude de diverses langues, sa connaissance profonde des écrivains de l'Allemagne, avaient de bonne heure formé l'esprit de cet orateur éminent. Plus tard, sa liaison célèbre avec un des plus beaux génies de cette époque, madame de Staël, continua ces habitudes d'aristocratie littéraire, ce commerce intime avec les esprits élevés.

L'éloquence de ce tribun était le plus souvent une conversation d'un ton élégant; ses discours auraient été presque toujours d'excellents articles de journaux. Il avait tout l'esprit nécessaire pour impressionner les masses, qui ne comprennent pas les intelligences plus profondément philosophiques. Ces derniers mots me rappellent un nom célèbre pour lequel nous n'avons pas dissimulé nos sympathies dans le cours de ce chapitre. M. Royer Collard est le véritable penseur de la tribune française depuis la dernière résurrection du gouvernement représentatif. Aussi, pendant que Foy remuait les imaginations bouillantes, que Manuel s'adressait au raisonnement, mais au raisonnement pratique, si je puis m'exprimer ainsi; tandis que Benjamin Constant, et au-dessous de lui, MM. de Girardin, Chauvelin, et quelques autres, attiraient le sourire sur les antagonistes des idées modernes, la pensée de Royer-Collard allait chercher dans la nation les intelligences scrutatrices; il pénétrait dans le secret des choses, ne se bornait pas aux

surfaces, étudiait le monde invisible, cherchait toujours le mystère moral caché au fond des apparences. Aussi M. Royer-Collard est-il l'orateur français dont les discours perdent le moins à la lecture en 1838. Lisez le plus brillant de tous pendant la Restauration, le général Foy, et comparez ce que vous éprouvez avec ce que sentaient en 1824 les auditeurs entraînés par cette voix et ce geste, tout remplis des passions du moment. Il faut que par un effort de mémoire vous ressuscitiez ce passé, si vous voulez ressaisir ces impressions fugitives. Les discours de M. Royer-Collard, au contraire, vous impressionnent aujourd'hui presque autant qu'alors, parce qu'il puise ses idées dans l'immuable, dans la vérité philosophique. Dans ces régions sublimes de l'intelligence, la parole humaine ne vieillit pas. Nous pensons que l'éloquence de M. Royer-Collard peut donner une idée de ce que sera l'éloquence de la tribune dans l'avenir. Plus les peuples vieilliront, plus les tribuns devront pénétrer le sens caché des choses. Nous arrivons à une époque où d'immenses essais d'organisation sociale appelleront des méditations savantes; le cliquetis de paroles qui signale toutes les mesquines disputes de passions personnelles fera hausser les épaules de pitié. On peut appliquer au silence de M. Royer-Collard dans ces dernières années, les paroles de Mirabeau sur le silence de Sieyès : C'est une calamité publique.

Les plus grands talents de la Chambre des dépu-

tés ont appartenu à l'opposition libérale. Cependant le côté droit renfermait des hommes distingués. M. de La Bourdonnaye, bien autrement fougueux et âpre que les plus fougueux de ses adversaires, frappant presque aussi souvent sur son parti que sur la gauche, s'élevait quelquefois à une éloquence réelle. M. de Villèle n'était pas éloquent dans la véritable acception du mot; mais que de finesse, d'habileté, quel imperturbable sang-froid! Comme il laissait se fatiguer son terrible adversaire en finances, Casimir Périer, dont nous parlerons bientôt! Quel contraste entre ces deux natures, l'une bondissante de passions, l'autre froide et calculant chaque parole! Il ne faut pas oublier non plus que M. de Villèle pouvait bien puiser la force qui le rendait maître de lui dans la majorité dévouée qui l'appuyait si aveuglément. MM. de Peyronnet, de Conny et d'autres ont donné plusieurs fois des preuves de talent. MM. Lainé et Serre ont laissé des noms bien honorables.

A la Chambre haute, les forces intellectuelles étaient plus également réparties. MM. de Chateaubriand, Fitz-James, de Broglie, Molé et quelques autres occupaient les premières places. D'ailleurs les nuances des partis politiques étaient moins tranchées, et c'est seulement depuis la révolution de 1830 qu'il y a une différence bien marquée entre MM. de Broglie et Chateaubriand, par exemple.

XIV

Orateurs politiques. — Révolution de 1830.

Une dynastie avait été renversée ; pendant plusieurs mois les imaginations, enivrées de la victoire populaire, s'étaient élancées dans les espaces infinis du rêve. Toutes les réalisations de la plus large démocratie avaient été prédites, et cependant quand on aborda la plus importante de toutes les lois organisatrices, la loi électorale, il fut facile de voir que le progrès dans les véritables idées sociales serait lent et combattu encore. En effet quels si grands changements ont été apportés dans cette discussion de 1831 ?

On a persisté dans l'erreur fondamentale, qui fait de l'argent la seule base du droit électoral. Les orateurs qui avaient l'instinct des démocraties, c'est-à-dire de l'avenir, le général Lafayette, par exemple, appuyèrent avec une sorte de honte un amendement qui réduisait à deux cents francs le chiffre qui fondait l'électorat. Ils sentaient qu'il n'y avait pas beaucoup plus de raison philosophique dans quarante pièces de cinq francs que dans soixante.

Le rejet de la proposition d'adjoindre au corps électoral les capacités basées sur les professions

qui exigent des études, est une des plus lourdes inepties qui aient stigmatisé une assemblée législative. Les représentants de la nation civilisatrice par excellence déclarèrent dans ce vote qu'ils faisaient plus de cas, intellectuellement parlant, d'un homme qui avait acquis, reçu, ou même volé une propriété payant deux cents francs, que de celui que son état obligeait à une instruction incontestable. Cette innovation était, à nos yeux, d'une importance énorme, car elle introduisait dans le pouvoir l'intelligence, qui en est brutalement chassée comme indigne. C'était le premier pas dans une route qui mènera les peuples à des destinées meilleures; on né voulut pas le faire. Cette Chambre n'eut, comme Harpagon, d'entrailles que pour l'argent. Elle maintint un cens élevé pour l'éligible; abus criant s'il en fut, car il éloigne de la tribune les hommes qui sont naturellement le plus émus des maux du pauvre, eux qui ont été froissés dans leur jeunesse par une position gênée. Un homme qui occupe une place éminente dans l'histoire parlementaire de nos dernières années, M. Odilon-Barrot, combattit le cens de l'éligible avec un talent remarquable.

Après avoir démontré que le cens n'était pas une garantie de capacité, l'orateur ajouta: « Il faut, dans toute société, une force qui prévienne le triomphe de la force sur le droit, de l'anarchie sur la loi, de la paresse sur le travail, c'est-à-dire qui s'oppose à la dissolution sociale. Cette force ne

peut être dans nos institutions. La dynastie que nous avons élevée n'a pas reçu la consécration du temps ; elle n'a pour appui ni un clergé puissant, ni une noblesse dévouée, ni une force étrangère, ni une armée liée à son chef par le prestige de la victoire, ni une administration forte et expérimentée. Le gouvernement est en présence d'une société non classée, d'une nation individualisée, se levant comme une armée, et se portant tout entière, selon qu'elle est agitée de telle ou telle passion, de telle ou telle prévention, ou contre l'étranger, ou contre le pouvoir intérieur. Enfin, la France offre table rase ; pas de point d'arrêt, pas de moyen de résistance pour un gouvernement quelconque. De là cette inquiétude générale, cette incertitude de l'avenir qui travaille notre société, encourage nos ennemis du dedans et du dehors, et nous offre en perspective une catastrophe et le despotisme. Voilà le mal ; je n'en nie pas les éléments ; mais quel remède proposez-vous ?

» Vous proposez votre système de présomptions de capacités et de restrictions. Ainsi, fractionnant la population comme une opération arithmétique, vous prenez le dixième de la population pour les droits municipaux, un deux centième pour les droits électoraux, un millième pour les droits d'éligibilité. Et c'est ainsi que vous prétendez organiser votre société ; c'est par des résistances à ce que vous appelez l'élément démocratique ; c'est là ce qui vous semble un moyen d'arrêt : vaine et

folle tentative! Désabusez-vous, messieurs; l'expérience en a déjà été faite, et ce ne fut pas sans danger pour la France.

» En 1814, on avait songé aussi à arrêter cet élément démocratique qui, selon une voix éloquente, débordait de toutes parts. On voulut organiser des résistances contre cet élément, c'est-à-dire contre le sentiment de liberté et d'égalité, contre le mouvement progressif. On eut une Chambre des pairs composée des illustrations de toutes les époques, et fortifiée par l'hérédité. On chercha des secours dans un clergé puissant, dans la grande propriété, dans une administration fortement centralisée, dans une Chambre des députés sans initiative, avec un cens électoral de trois cents francs et un cens d'éligibilité de mille francs, avec l'âge de quarante ans pour les députés, de trente ans pour les électeurs, et surtout avec la quinquennalité. Que de garanties accumulées contre l'élément démocratique!

» Et cependant qu'est-il arrivé? on a bientôt reconnu leur impuissance, et on a voulu y ajouter encore. On a senti toute la faiblesse d'une pareille organisation, et alors on s'est écrié qu'avec la liberté de la presse il était impossible de gouverner. De là cette lutte continuelle contre la liberté de la presse. La liberté de la tribune, elle-même, a paru un moyen de mort pour cette organisation, et elle reçut aussi de violentes atteintes. Mais tout cela fut encore reconnu impuissant.

» Il a fallu créer le double vote, fractionner les élections, former des bourgs pourris, descendre aux fraudes électorales, et tout cela encore sans succès. L'élément démocratique allait sans cesse grossissant et débordant de toutes parts, jusqu'à ce qu'enfin un appel à la force ouverte vînt attester l'impossibilité de soutenir cette lutte prolongée entre la force des principes démocratiques et les vaines barrières qu'on lui opposait. Vous savez le résultat. Voulez-vous recommencer l'épreuve? »

» Et remarquez qu'aujourd'hui les circonstances seraient bien moins favorables. En 1814 le gouvernement recueillait une nation épuisée de sang et d'énergie. Aujourd'hui, vous recueilleriez une nation pleine de force et de vie, une nation qui a une soif ardente de liberté et de droits politiques. Et c'est sur elle que vous allez faire vos essais de restrictions et d'exclusions! Et dans quel moment? Lorsque vous allez être obligés peut-être de demander à chaque père de famille son dernier enfant, à chaque citoyen la dernière goutte de son sang pour défendre l'indépendance et l'unité de la France. »

La chambre de 1831 fut bien loin de porter dans la discussion de la loi électorale les connaissances profondes qu'elle exigerait; M. Odilon-Barrot fut l'orateur qui comprit le plus son importance. Plusieurs fois il reprocha à M. Royer-Collard son silence obstiné. L'orateur philosophe

de la Restauration n'osait pas sans doute dire sa pensée. Il comprenait que pour donner quelque portée à la loi électorale, il fallait détruire la base de la loi de la Restauration. Ce travail se fit, comme tous les travaux d'alors, dans les préoccupations de la peur. Les séances étaient tumultueuses, coupées d'injures personnelles, et même suspendues par les hurlements de l'émeute.

Le parti libéral, si homogène, si remarquable par son unité, tant qu'il eut à combattre les prétentions aristocratiques, se scinda en fractions hostiles dès qu'il fut maître du champ de bataille. Le peuple, dans un délire barbare, se rua sur les croix civilisatrices, saccagea Saint-Germain-l'Auxerrois en face d'une autorité qui n'osa pas s'opposer à ce désordre sacrilége. Le ministère Lafitte disparut dans ces orages, accusé de faiblesse démocratique. Il faut reconnaître qu'il avait traversé des circonstances terribles, et que tout pouvoir né d'une victoire populaire est à son origine dans l'esclavage de la multitude.

Ce fut dans ces circonstances qu'un homme célèbre par ses luttes parlementaires contre M. de Villèle, un orateur connu par l'énergie emportée et fébrile de son caractère, arriva à la présidence du conseil. Casimir Périer, l'ami du général Foy, Casimir Périer qui avait combattu quinze années pour les libertés publiques, était déjà après quelques mois de révolution désigné comme un aristocrate qui craignait le peuple; et à vrai dire, on

pouvait supposer que ce brillant représentant de l'aristocratie de l'or était plutôt un oligarque qu'un démocrate. L'aristocratie de naissance reléguait sa caste au second rang, il la combattait à outrance; une fois au sommet de l'échelle, serait-il très préoccupé des intérêts populaires? On ne le croyait pas. Mais il arrivait aux affaires dans un moment où une masse énorme de la nation était dominée par l'épouvante du peuple. Ce qu'on lui demandait, c'était une main ferme capable de museler l'hydre en fureur.

Le 18 mars 1831, il entra pour la première fois dans la Chambre comme président du conseil. Il était pâle et profondément ému, sourdement travaillé déjà par la maladie de cœur qui devait le conduire au tombeau quelques mois après. Le discours qu'il prononça eut du retentissement en France, une foule immense se rallia sous ce drapeau; mais les passions démocratiques s'en aigrirent davantage.

Le ministre commença par poser ses principes; c'était d'une haute importance, surtout aux yeux des cabinets étrangers.

« Le principe de la révolution de juillet, par conséquent du gouvernement qui en dérive, ce n'est pas l'insurrection. Le principe de la révolution de juillet, c'est la résistance à l'agression du pouvoir. On a provoqué la France, on l'a défiée, elle s'est défendue, et sa victoire est celle du bon droit indignement outragé. Le respect de la foi jurée, le res-

pect du droit, voilà donc le principe de la révolution de juillet, voilà le principe du gouvernement qu'elle a fondé..... »

Jetant ensuite indirectement le blâme sur le pouvoir qui l'avait précédé, le ministre disait :

« Notre ambition est de rétablir la confiance ; nous adjurons tous les bons citoyens de ne pas s'abandonner eux-mêmes ; le gouvernement, loin de les abandonner, n'hésitera jamais à se mettre à leur tête.

» Qu'ils se fient dans notre ferme résolution de ne souffrir aucune atteinte à la tranquillité publique, aucun empiétement sur l'autorité de la loi. La France a conquis ses droits, elle est libre ; mais elle cesserait de l'être réellement par le désordre : point de désordre sans oppression ; et le pouvoir qui maintient la paix publique assure en effet la liberté.

. . . .

» Toute sédition est un crime, quelque drapeau qu'elle arbore..... »

Telles sont les phrases que Casimir Périer jetait d'une voix menaçante à la face d'un peuple encore palpitant des émotions sanglantes de la victoire. Comme toute hardiesse, ces paroles étonnèrent et furent approuvées d'une grande partie de la France. Dans la Chambre, les centres applaudirent avec enthousiasme ; la gauche, surprise, resta silencieuse.

Mais, quelques moments après, le général La-

fayette monta à la tribune. Les relations extérieures étaient alors l'objet des discussions les plus ardentes. La guerre était dans toutes les imaginations; la fièvre militaire brûlait le sang de cette jeunesse française qu'animaient encore les souvenirs des merveilles impériales. L'opposition de gauche transportait journellement l'Europe en armes sur nos frontières. Les ministres parlaient avec un imperturbable aplomb du bon vouloir des puissances. Ce jour-là, le général Lafayette, qui était alors une espèce de second pouvoir dans l'État, fit connaître à la Chambre des lettres de Nicolas et de plusieurs grands personnages russes, qui témoignaient singulièrement leur bienveillance pour la nation française. Mais un des orateurs qui embarrassaient le plus le pouvoir dans cette question des relations extérieures était, sans contredit, le général Lamarque.

La révolution de juillet le fit orateur. Ses discours sont empreints d'une chaleur d'âme réellement digne d'un tribun; ses expressions sont brillantes et fortes; il a l'emportement qui convient aux grandes crises. Dans la séance du 4 avril 1831, après avoir comparé l'Europe de 1789 et l'Europe de 1830, il s'écriait :

« D'où peut donc naître l'aveugle confiance de nos ministres? Qui peut leur inspirer cette imperturbable sécurité? Seraient-ce des promesses que les faits démentent? Ne voient-ils pas la Prusse organiser ses corps d'armée, appeler ses landwehr,

former ses magasins, et se tenir prête à déboucher sur nous? Ne savent-ils pas que, dans ce moment même, vingt-quatre mille Hanovriens-Brunswickois entrent dans le Luxembourg, au nom de la confédération du Rhin? Ignorent-ils qu'à pas précipités marchent vers le Milanais des colonnes autrichiennes parties de la Styrie et du fond de la Gallicie? N'entendent-ils pas les insolentes clameurs que pousse le fanatisme de l'autre côté des Pyrénées? Croient-ils que sur les ruines sanglantes de Praga, les Cosaques du Don n'auront pas poussé le cri: Paris!... Paris!... Espèrent-ils que leur principe de non-intervention, proclamé à cette tribune avec tant d'assurance, expliqué depuis avec une si déplorable ambiguïté, sera respecté quelque part? Attendez quelques jours, et vous verrez comme les pandours et les manteaux rouges respectent les droits des nations. De Modène, dont vous croyiez que la réversibilité leur permettait l'entrée, ils sont allés à Bologne, où les appelait la voix du père des chrétiens; de là, dédaignant vos supplications ou bravant vos menaces, ils iront dans le reste de la Romagne, à moins que votre ambassadeur ne prenne l'engagement d'accomplir lui-même la contre-révolution qu'ils exigent. Ensuite, ils iront, s'ils croient que leur puissance y est nécessaire, à Florence et à Naples, que des liens de parenté recommandent à la sollicitude de l'Autriche. La Prusse, la Russie, finiront par suivre cet exemple. Peuvent-elles, en effet, souffrir que

le beau-frère de l'autocrate soit dépouillé du plus beau fleuron de sa couronne? Non; elles inviteront les Belges, repoussés, joués par vous, à renouer l'anneau de leur chaîne: on leur offrira quelques concessions, on satisfera quelques ambitions, et quand les peuples, autour de vous, seront bien soumis, quand toutes les sympathies seront éteintes, quand le sang de vos seuls amis aura coulé sous le fer de leurs bourreaux, alors viendra le moment où les rois conjurés demanderont compte de sa conduite à la nation perturbatrice qui renverse les trônes, s'insurge contre la légitimité, et ose proclamer que l'espèce humaine n'est pas faite pour obéir à quelques despotes! »

Plus loin le général Lamarque disait : « Je ne parle point de promesses que M. le président actuel aurait faites; qu'il cesse de représenter comme des perturbateurs, des anarchistes, de farouches républicains, des hommes qui, franchement dévoués à notre roi constitutionnel, ne cherchent qu'à maintenir le nouvel ordre de choses, mais qui sont convaincus qu'une dynastie nouvelle ne peut pousser de racines qu'en s'enveloppant d'une auréole de gloire; que, sortant de ce juste milieu, qui n'est qu'un principe, il s'appuie sur la partie forte de la nation, et marche avec elle. Qu'il n'aille plus chercher l'expression de la vraie opinion publique dans les calculs de quelques hommes toujours prêts à sacrifier l'intérêt général à leurs intérêts privés; que partout le pouvoir confié à des hommes fran-

chement dévoués aux principes de notre révolution, rallume les flammes qu'on a éteintes; qu'au lieu d'appeler de nouvelles conscriptions, qui ôtent à l'agriculture des bras utiles, il forme des bataillons de volontaires où s'enrôle l'exubérance de la population des villes, et où trouveront place et les vainqueurs de juillet et cette jeunesse ardente qui ne sait à quoi employer l'activité qui la dévore. Ces bataillons n'auront pas l'expérience de nos vieux régiments; mais c'est sans expérience qu'ils ont vaincu les Suisses et la garde royale, qui mieux qu'eux sans doute savaient former leurs pelotons et marcher en bataille. De leurs rangs sortiront de nouveaux Desaix, de nouveaux Marceau, de nouveaux Saint-Cyr, et l'étranger apprendra qu'elle sera toujours féconde en héros, cette terre de France! Non, elle ne succombera pas! Qu'on donne le signal! et de Dunkerque à Bayonne retentiront ces mots, qu'en courant au combat répète le soldat polonais : « Patrie! ô patrie! tu ne seras jamais sans défenseurs! »

Cette énergie de langage se retrouve toujours dans le général Lamarque; le 14 mars 1832, répondant à M. Dupin aîné, qui avait demandé que la patrie accordât la même reconnaissance au guerrier et au magistrat, l'orateur s'écriait :

« Messieurs, si lorsque l'Europe coalisée attaquait notre indépendance, et que quatorze armées couraient pour la défendre; si lorsque tous les cœurs français battaient avec force aux succès de

Jemmapes et Fleurus; si lorsque la France entière s'enivrait de la gloire de ses enfants vainqueurs de l'Italie, vainqueurs de l'Égypte, et dominateurs de l'Europe, on était venu vous dire qu'un jour viendrait où l'on comparerait à cette tribune l'assiduité du magistrat aux hasards des batailles, les vertus du substitut aux bivouacs des camps, les infirmités contractées dans les bureaux aux mutilations des boulets et de la mitraille, vous vous seriez refusés à croire qu'on pût ainsi ériger l'ingratitude en dogme, qu'on cherchât à étouffer tout dévouement, tout élan de gloire, et vous auriez plaint le Thémistocle de la robe qui, courbé sous le poids des palmes de l'éloquence et des couronnes civiques, aurait encore jeté un coup d'œil d'envie sur quelques branches d'un laurier teint de tant de sang. Que n'embrassait-il notre carrière? il s'y fût distingué sans doute, car je n'ai jamais cru à Démosthène fuyant et abandonnant son bouclier. Il avait du courage, l'orateur ennemi de Philippe, quand il disait aux Athéniens : « Nation dégénérée, vous abandonnez vos amis, vos alliés, dans la crainte de la guerre : eh bien! vous serez riche de ce qu'on étale dans les boutiques, de ce qu'on vend sur les places publiques; mais vous aurez perdu l'honneur, la gloire, la considération que vous avaient légués vos aïeux, et aucune richesse ne remplacera ces trésors. »

M. Dupin aîné répondit avec son talent accoutumé.

Je ne sais comment il se fait que son nom ne se soit pas encore rencontré dans ces pages. Cette grande célébrité du barreau a cependant joué un rôle important dans notre histoire parlementaire. M. Dupin aîné sait beaucoup et parle avec une finesse souvent bien rare. Je ne sais quelle brusquerie un peu sauvage donne à sa manière un caractère particulier. Nous l'avons vu plusieurs fois sous le coup d'animadversions que nous comprenons jusqu'à un certain point; elles viennent de ce que M. Dupin aîné, au lieu de s'attacher comme beaucoup d'hommes politiques à un parti, et de marcher constamment avec lui, obéit à ses impulsions, j'ai presque dit aux caprices de son jugement. Ce qui me plaît en lui, c'est précisément cette personnalité; c'est qu'il prend un principe pour guide. M. Dupin aîné me rappelle l'homme des parlements; il est aussi fier de sa robe que le soldat le plus enthousiaste l'est de son épée, ou le poëte de sa couronne.

Dans ces années les débats parlementaires furent souvent un orage. Il y avait autant de haine entre les diverses fractions du parti libéral que nous en avons vu sous la Restauration entre les royalistes et les libéraux.

Casimir Périer excita bien des enthousiasmes et bien des rancunes. Le redoutable adversaire de M. de Villèle, devenu à son tour le pouvoir, put en savourer toutes les amertumes. L'énergie fébrile de son caractère, le dédain de sa parole habituée

à l'opposition, échauffaient encore ses amis et ses ennemis. Pendant les premiers mois de 1832, qui furent les derniers de sa vie, il eut de terribles fatigues à supporter. Que de fois nous l'avons vu haletant sous la fougue du général Lamarque, impatienté de l'autorité vertueuse de Lafayette, qu'il se croyait forcé de ménager, supportant plus difficilement encore les accusations si développées de M. Mauguin, et surtout la parole calme et forte de M. Odilon-Barrot. !

Qu'on se rappelle cette séance sur les troubles de Grenoble, où M. Barrot improvisa un discours empreint de toute la tranquillité d'une méditation. L'habile orateur ne s'emporta pas une minute; il fut impassible comme la justice, et accusa froidement le ministre qui écumait sur son banc, déguisant parfois sa colère sous un rire convulsif.

Casimir Périer mourut peu de temps après, excitant les regrets profonds de la partie modérée de la nation, et l'estime de tous, car chacun se plaisait à reconnaître la force un peu nerveuse de cette âme.

Il ne saurait entrer dans mon plan de retracer une histoire parlementaire. J'ai seulement besoin d'indiquer les idées sociales qui ont été remuées par ces discussions, de rechercher leur valeur, d'étudier le présent pour essayer de faire entrevoir l'avenir. Je veux aussi jeter un coup d'œil sur les orateurs influents que la révolution de 1830 a enfantés ou agrandis, et, pour cela, je ne saurais mieux

faire que d'étudier une de ces discussions solennelles où tous les maîtres de la parole se donnent rendez-vous comme des paladins en champ clos. Les débats sur l'adresse de 1834 nous arrêteront quelque temps.

Nous rencontrerons dans cette arène tous les hommes les plus puissants de l'assemblée : MM. Berryer, Guizot, Thiers, Odilon-Barrot, Mauguin, Dupin aîné, Lamartine.

Dès le début, l'opposition radicale répand sa colère par la bouche de M. Garnier-Pagès.

L'orateur aborde la question la plus profonde et la plus vive de cette époque, celle du prolétariat ; il peint sa misère, demande pour lui les droits électoraux ; mais il ne réussit pas à échauffer ces débats qui, dans les premiers jours du moins, restent calmes et souriants.

Nous ne sommes plus au temps où les prédications guerrières, grâce au ciel toujours démenties, précipitaient l'Europe armée sur la France ; où les clameurs sauvages de l'émeute étouffaient la voix de la tribune ; on sent que le sol ne tremble plus sous nos pieds ; la terreur religieuse qui saisit l'âme à l'idée des grandes catastrophes des peuples a fait place à l'appréciation froide et spirituelle des choses. La parole de M. Mauguin a perdu l'âpreté des jours de crise. MM. Odilon-Barrot, Guizot et Thiers font assaut d'esprit, de bon ton parlementaire ; s'il y a encore des passions sous ces mots, elles sont dérobées par l'élégance de la forme.

M. Odilon-Barrot attaque le premier le ministère avec une malice voilée, qui a peut-être donné le ton aux commencements de cette discussion célèbre.

« Que s'il arrivait, messieurs, un ministère qui n'aurait même pas de système politique, qui obéirait à je ne sais quel sentiment de conservation personnelle, un ministère où se trouveraient réunis des éléments appartenant aux origines les plus différentes (je ne parle pas des origines sous le rapport de la naissance, mais des origines politiques); s'il arrivait un tel ministère, dont l'un des membres serait parti de l'école républicaine et démocratique, et aurait consacré à l'éloge de la démocratie les plus belles pages qui aient été écrites sur cette époque de la révolution; dont les autres au contraire auraient consacré tous leurs talents et toute leur éloquence à faire ressortir les avantages du gouvernement aristocratique, et auraient professé cette doctrine dans les chaires, à la tribune et dans les lettres, je me demanderais comment ces éléments si divers se trouveraient fondus en un seul tout, formeraient une homogénéité telle qu'on peut dire qu'un tel ministère pense, agit, marche comme un seul homme, et qu'il renferme en lui, dans toute sa vivacité, dans toute sa force, l'expression de la majorité parlementaire, ce serait un phénomène étrange, un phénomène qui ne s'est pas réalisé.

» Que résulte-t-il de ce défaut d'identité? C'est que le ministère ainsi divisé laisse dévier la pensée gou-

vernementale contre ses doctrines et ses opinions autrefois professées; reporte ailleurs, en quelque sorte, la responsabilité du gouvernement et de l'administration, et qu'il fait intervenir une magistrature qui ne doit, qui ne peut changer, tandis que lui peut et, je l'espère, doit changer. »

M. Thiers répond à M. Odilon-Barrot :

« Quant à notre origine, il est vrai qu'elle n'est pas la même; moi, simple homme de lettres, que des travaux assidus, consciencieux, ont amené à parler quelquefois devant vous à cette tribune, j'ai eu l'honneur d'être appelé aux conseilsdu roi, à côté d'hommes qui avaient un grand nom, une haute position sociale, qui avaient gagné des victoires; il est très vrai, messieurs, que notre origine n'est pas la même. Eh bien! dans ce gouvernement qu'on accuse d'avoir un esprit aristocratique, n'est-ce rien que de voir un ministre qui, simple homme de lettres, a quelquefois porté la parole devant vous comme député? je le demande, est-ce là l'esprit aristocratique qui, dit-on, nous caractérise aujourd'hui?

» Maintenant, quant à nos opinions, on me permettra de dire quelques mots qui me sont personnels. On a dit que sous la Restauration j'ai été partisan de la démocratie, que j'avais écrit des pages, qu'on a qualifiées d'éloquentes, sur les efforts de la démocratie, sur sa gloire et sa grandeur, et qu'aujourd'hui je viens tristement m'asseoir à côté d'hommes qui ont soutenu des doctrines con-

traires. Je ne suis pas ici devant l'Académie, je ne devrais point parler d'un ouvrage que j'ai publié sous la Restauration. Cependant, à cause de la gravité des attaques que l'on appuie sur ce livre, je dois dire quelques mots; car ce serait un grand scandale qu'il y eût assis sur les bancs ministériels, parmi les hommes qui sont chargés de faire triompher l'ordre public, un homme qui aurait fait l'apologie des crimes de la démocratie, comme on m'en accuse. Je donne un démenti formel à cette assertion.

» Il y a des gens qui ont entendu dire par les journaux que M. Thiers a fait une histoire de la révolution, et qu'il donne aujourd'hui, comme ministre, des démentis aux principes qu'il a professés comme écrivain. Cet ouvrage a un grand défaut; c'est qu'il a dix gros volumes. Il y a des gens qui, après en avoir lu quelques pages, croient avoir tout lu. Je défie qui que ce soit de trouver dans ces dix volumes une ligne qui excuse le crime parce qu'il a fait de grandes choses. »

Dans les hauteurs de la politique, M. Guizot affecte d'employer pendant cette séance le langage d'une causerie familière : « Je regarde, dit-il, le gouvernement de juillet, non comme *quasi légitime*, mais comme pleinement légitime, comme étant le gouvernement le plus légitime dans son origine, le gouvernement qui a été le plus l'œuvre de la raison publique et de la nécessité, le gouvernement qu'on ne pouvait se dispenser de faire, qui

était le seul possible, le seul bon, le seul légitime pour la France. Je me serais bien donné garde d'employer un mot pareil.

» Voici ce que j'ai pensé, et je dis que quand la portion de destruction de la révolution de juillet a été faite; que quand il a été évident qu'en vingt-quatre heures le gouvernement de Charles X était tombé, au même instant, par cette électricité du bonheur, il a été évident que la France était monarchique, qu'il fallait un gouvernement monarchique, qu'il était impossible de chercher son salut hors de cette condition. Ne fait pas de rois qui veut. Il n'est pas au pouvoir même de trente-deux millions d'hommes d'aller prendre au milieu de la foule le premier venu et de le faire roi.

» Il y a deux manières de faire des rois: comme l'a fait Napoléon, on se fait roi soi-même, par la guerre, par la gloire, parce qu'on a sauvé son pays. Et puis, on arrive à la couronne, parce qu'on est né prince, qu'on est sur les marches du trône, qu'on est (je vous demande pardon de l'expression) du bois dont on fait les rois. Eh bien! messieurs, le prince qui nous gouverne, par une bonne fortune que la Providence réserve aux peuples qu'elle favorise, en même temps qu'il était né prince, il se trouvait par ses sentiments et par sa vie entière d'accord avec les sentiments généraux du pays; il se trouvait incorporé dans la cause nationale depuis bien des années. »

Au milieu de cette conversation parlementaire,

M. Thiers eut un beau mouvement. On avait cherché à comparer ce temps à l'an VIII.

« Vous avez parlé de l'an VIII, dit-il ; personne n'a eu la folie de comparer les choses de ce temps-ci aux grandeurs de l'an VIII ; mais, à côté des grandeurs, savez-vous ce qu'il y avait, messieurs? Il y avait le despotisme. Certes, nous ne le regrettons pas ; le despotisme calme vite, mais ce n'est pas pour long-temps ; c'est un moyen de violence, et il conduit à Moscou et à Waterloo. La liberté! c'est un moyen de ménagement, de modération qui parvient au bien avec le temps et grâce à l'énergie de ceux qui savent persévérer dans la ligne de conduite qu'ils ont adoptée malgré les dégoûts et les injustices qu'on leur prodigue.

» Aujourd'hui vous ne voyez pas des batailles de Marengo, mais vous ne voyez pas non plus les faits dont l'histoire de cette époque est ensanglantée ; vous ne voyez pas deux cents patriotes enlevés dans Paris sur une liste du ministère de la police et déportés dans les déserts ; vous ne voyez pas un prince enlevé en pays étranger et fusillé dans un fossé. Voilà ce que vous ne voyez pas et ce dont nous sommes fiers.

» Nous essayons ce qui n'a jamais été essayé, ce qui ne pouvait même pas l'être avec votre système : la liberté franche, sincère, la liberté pour tout le monde. Nous avons gouverné avec la liberté de la presse et sans lois d'exception ; quand

vous nous avez proposé les lois d'exception, nous les avons repoussées.

» Nous ne nous enorgueillissons pas de ce résultat. Savez-vous de quoi nous sommes fiers? Nous sommes fiers d'appartenir à notre temps, de participer à sa raison, de nous être associés à son bon sens; nous sommes fiers de ne nous être pas faits les parodistes d'une autre époque, de n'avoir pas été révolutionnaires. Nous avons compris notre époque : voilà notre gloire; et cette gloire, elle est celle de la majorité qui nous a appuyés et qui nous appuiera encore. »

Ceci sembla jeter l'assemblée dans les voies solennelles. M. le général Bugeaud amena les débats sur le serment, en mentionnant que deux députés avaient signé le manifeste de la Société des droits de l'homme.

MM. Voyer d'Argenson et Audry de Puyraveau développèrent leurs idées audacieuses sur le serment: c'était une profession de foi purement républicaine. L'assemblée s'agita, et M. Berryer, qui se sentait atteint dans la partie la plus délicate de sa position, monta à la tribune; il improvisa avec l'énergie et l'élégance qui lui sont propres, abordant avec une étonnante aisance les questions dans lesquelles on supposerait qu'il dût être embarrassé:

« Nous avons donc cette situation triste et déplorable, disait-il, qu'il est plus d'un parti, plus d'une nuance d'opinion, qui divisent notre malheureux pays. Et en peut-il être autrement, quand un

grand peuple a été secoué par un événement comme la révolution de 1789, quand il a été traversé par tant de systèmes qui se sont succédé, par tant de gouvernements établis depuis l'Assemblée constituante, à travers l'affreux comité de salut public, le consulat, le glorieux empire, jusqu'à la pacifique et prospère restauration.

» Quand un peuple a fait un tel chemin, a été remué par tant d'idées, quand il lui reste tant de souvenirs, on peut s'affliger toujours, à quelque opinion qu'on appartienne, par cela seul qu'on est de son pays, et qu'on a au fond du cœur l'amour de la patrie.

» Tandis que les hommes du parti populaire se trouvaient en présence d'hommes dévoués au principe monarchique, ces derniers, obéissant aussi à ce qu'on a appelé l'électricité du bon sens, lorsqu'on a cru devoir appeler à la couronne le prince le plus près du trône, pensaient qu'on allait le chercher trop loin. Ces hommes, messieurs, je le répète encore une fois, protestèrent hautement contre la révolution qui s'opérait. La révolution l'emporta, la loi fut faite.

» Eh bien! ces hommes, gens d'honneur, gens qui ne dissimulaient rien de leurs sentiments, c'est au moins un hommage que vous êtes disposés à rendre à celui d'entre eux qui est devant vous, ces hommes profondément convaincus qu'une révolution qui passait sur le territoire ne détruit pas le droit inhérent à la qualité de citoyen, de Français,

ces hommes n'ont pas conçu la pensée qu'ils pussent renoncer à l'exercice de leurs droits politiques ; alors que la loi fondamentale du pays permettait de les étendre.

» Leur serment au roi des Français a été à leurs yeux l'engagement formel, l'engagement sacré de respecter les lois, de repousser, non seulement par eux-mêmes, mais encore par leur influence auprès de ceux de leurs amis politiques qui pourraient ne pas partager tous leurs sentiments, toutes leurs convictions, de repousser, dis-je, toute attaque, toute tentative d'attaque illégale contre l'ordre établi, contre les pouvoirs constitués ; ils ont considéré que ce serment au roi des Français les obligeait à la stricte et consciencieuse exécution des lois ; que ce serment les ferait regarder comme infâmes, s'ils se jetaient dans une de ces conspirations odieuses que la loi punit de ses rigueurs...

» Ne souriez pas, messieurs, aux accents de ma voix ; si elle s'anime, c'est que mon âme est profondément émue, comme mon esprit est profondément occupé. Il s'agit ici de mes convictions les plus profondes, de l'honneur de mon intelligence, de l'honneur de ma conscience, et je parle avec chaleur ! Oui, sans doute.

» Ces hommes dont je parle ont cru aussi que le serment à la Charte était pour eux une garantie sacrée du droit inviolable de manifestation libre, de proclamation franche de toutes leurs opinions politiques.

» C'est cependant cette question du droit de discussion, du droit de manifestation de toutes les opinions, alors même que ces opinions, par leur émission, par les professions de foi qui s'y rattachent peuvent et doivent tendre à changer le système du gouvernement établi; c'est ce droit de discussion, qui émane du principe en vertu duquel tout existe aujourd'hui, c'est ce droit de discussion qu'on vient disputer, dont on se plaint, et avec lequel M. le garde-des-sceaux disait tout à l'heure qu'il n'y a pas de gouvernement possible. Eh! qui vous dit le contraire?... »

Les bornes de ce livre me forcent à m'arrêter; M. Berryer, avec cette autorité de parole et de geste qui le distingue, développa les causes de l'impossibilité du gouvernement. Il chercha à prouver que les principes opposés contenus dans le pouvoir né de la révolution de juillet combattaient son existence, il le fit avec une assurance et un éclat qui sentaient la conviction. L'assemblée en fut troublée, des groupes se formèrent, et des discussions ardentes suspendirent la séance quelque temps.

M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, parut à la tribune, et un silence profond se rétablit aussitôt. Le début de l'orateur est des plus remarquables, adressé à un rival aussi terrible et au moment que la Chambre est tout émue de sa parole.

« Messieurs, si nous étions des enfants, si nous n'avions aucune connaissance de ce qui s'est passé

dans le monde depuis qu'il existe, je comprendrais le débat qui nous occupe en ce moment; mais en vérité, avec quelque expérience des hommes, avec quelque connaissance de l'histoire, je ne le comprends pas; et avec quelque talent qu'il ait été soutenu, je ne puis le trouver digne d'occuper l'attention d'hommes sensés.

» Il y a eu des révolutions dans le monde, des révolutions qui ont changé les sociétés, qui ont renouvelé les formes du gouvernement et les formes de la société elle-même. Il y en a qui ont réussi, qui ont pleinement réussi; qui ont fondé des sociétés nouvelles, des gouvernements nouveaux. Je le répète : si cela n'était jamais arrivé, si nous étions des enfants, si nous étions à l'origine du monde, l'honorable orateur qui descend de la tribune aurait le droit de dire tout ce qu'il a dit; mais l'expérience est contre lui; l'expérience déjà plus d'une fois a prononcé que ce qu'il déclare impossible était possible, que ce changement profond des gouvernements et des sociétés pouvait réussir.

» Messieurs, c'est qu'il n'y a rien d'infaillible, c'est qu'il n'y a rien d'immortel dans ce monde, c'est que les meilleurs principes peuvent s'user ou se corrompre; c'est que ce principe, par exemple, de l'hérédité monarchique que nous professons tous, qui est dans nos mœurs et dans nos lois, peut tomber en de telles mains, peut être associé à une telle cause, que tout ce qu'il y a de bon périsse dans

cette alliance; qu'ainsi l'hérédité monarchique, quelque bonne, quelque salutaire qu'elle soit à la société, succombe par la faute de ceux dans les mains de qui le principe est déposé.

» Faudra-t-il pour cela abandonner le principe? faudra-t-il que la société renonce à ce qu'il a de vrai, de salutaire? Non, messieurs; la société, si elle est sensée, si elle est éclairée, si elle est forte, séparera le principe et les hommes qui en sont dépositaires; la société se débarrassera des hommes qui compromettent le principe, et reprendra le principe au milieu de ses propres ruines pour le relever et en refaire le fondement de la société.

» Je sais, messieurs, que de telles œuvres sont difficiles, sont périlleuses, qu'elles coûtent très cher à la société; aussi je ne lui conseillerai jamais de les entreprendre de gaieté de cœur et sans une nécessité absolue : ce n'est pas pour donner raison à tel ou tel système de philosophie, à telle ou telle forme de gouvernement, qu'il faut entreprendre de renouveler ainsi les gouvernements et les sociétés; il faut y être condamné.

» Mais quand on y est condamné, condamné par la nécessité, il y va du salut, de la dignité d'un peuple d'accepter cette condamnation, cette tâche terrible, cette entreprise redoutable, et de l'accomplir, quels qu'en soient les périls et les souffrances. »

La discussion sur les affaires étrangères amena M. de Lamartine à la tribune; il arrivait alors de

ce voyage d'Orient qui lui a inspiré tant de belles pages. La Chambre, peu habituée à des vues aussi grandes, les traita d'utopies ; mais le brillant poëte avait jeté dans la société des idées qui germeront peut-être un jour :

« Regardez autour de vous, messieurs, disait-il, au milieu de ses progrès merveilleux, la société gémit et se plaint; quelque chose lui manque, qu'elle demande aveuglément à la politique, à la guerre, au travail, et que vous ne pouvez lui donner ! Sa civilisation croissante, ses lumières multipliées, son instruction descendue plus bas, son activité excitée par des passions nouvelles, lui ont créé aussi des besoins nouveaux, des besoins immenses, que son état présent ne peut satisfaire.

» Il lui faut deux choses, messieurs ! une morale que la lumière lui donnera ; vous travaillerez plus encore à satisfaire au premier besoin du peuple ! il lui en faut une autre, messieurs, une sphère d'action plus large et plus proportionnée aux forces et aux ambitions que l'instruction développe et développera de plus en plus en elle ! un aliment à son infatigable activité, à sa soif de travail et de richesses, des colonies !

» Croyez-vous que si Rome n'avait pas possédé le monde, si elle n'avait pas répandu incessamment sur l'univers romain, comme une ruche trop pleine, sa surabondance de force, de vie et d'action ; si elle n'avait pas eu des provinces à donner à gouverner à ses démagogues, des terres à partager à ses

vétérans ; croyez-vous qu'elle n'aurait pas péri cent fois, déchirée par ses propres mains, étouffée par son propre excès de vitalité et d'énergie? Elle le sentait, messieurs, et son instinct fut la conquête.

» L'Europe moderne est ce qu'était Rome. Son instinct est le travail et la civilisation ; instinct sublime, aussi supérieur à celui de Rome que notre religion de morale et de charité est supérieure à l'esclavage, droit public de la barbarie. Eh bien ! messieurs, que l'Europe se comprenne elle-même ; qu'elle colonise l'Asie et l'Afrique ; qu'elle se répande sur ces rivages déserts avec le superflu de son activité, avec ses nobles passions, avec sa civilisation et sa religion progressive ; qu'elle déborde sur ces régions désertes qu'une politique jalouse et suicide voudrait lui interdire à jamais ; et vous, messieurs, mettez-vous à la tête de cette sainte croisade d'humanité, en adoptant l'idée qui germe déjà dans tout l'Orient, et que je n'ai eu que l'honneur d'apporter le premier devant vous.

» Je finis, messieurs, par une seule et dernière considération. Vous avez couvert les mers de vos vaisseaux, vous vous êtes soumis, comme toutes les nations européennes, au droit humiliant de visite ; vous avez sacrifié presque vos colonies, poussés par cet instinct tout-puissant d'humanité, plus fort que les intérêts mêmes, et tout cela pour empêcher le trafic de quelques misérables noirs vendus à la tyrannie par la cupidité ; et, quand il s'agit d'affranchir une moitié du monde et de tarir à jamais la source

même de l'esclavage et de multiplier l'espèce humaine sur des rivages qui la dévorent, hésiteriez-vous? et un pareil résultat ne serait-il pas digne de quelques généreux efforts? »

Nous trouverons partout M. de Lamartine animé de cette générosité et de ce grandiose. Que ne pouvons-nous citer tout ce que cet orateur a laissé tomber de nobles paroles depuis qu'il siége à la Chambre! On a dit souvent de lui qu'il était un rêveur, que c'était de la poésie à la tribune, et quelques autres phrases banales à l'usage des hommes qu'on appelle positifs. Il y a déjà bien assez de législateurs à s'enfermer dans les bornes de la légalité, à s'amoindrir dans de mesquines ambitions de partis. Les poëtes comme M. de Lamartine jouent dans une assemblée politique un rôle sublime. Ils sont là pour rappeler sans cesse aux hommes qu'au-dessus du pouvoir humain il y a un pouvoir qui vient de Dieu, une justice éternelle et immuable qui plane sur la justice écrite et variable des sociétés terrestres. Le rôle de M. de Lamartine, dans la Chambre actuelle, ressemble assez pour le fond à celui de M. Royer-Collard sous la Restauration, sauf les progrès que le temps a apportés. Tous deux sont pénétrés de l'idée de réintégrer Dieu dans la législation.

M. de Lamartine grandit chaque jour dans l'opinion publique. Il a été nommé dans trois colléges aux dernières élections. Il grandira encore à mesure que nos petites factions perdront leur déplorable importance, et que la nation s'éclairera.

M. Berryer est peut-être l'homme qui réunit au degré le plus éminent les qualités essentielles du tribun : fierté de poses, abondance, langage élégant, aisance parfaite, rare habitude des affaires, présence d'esprit singulière. Le malheur de M. Berryer, selon nous, est d'appartenir avec autant d'éclat aux opinions légitimistes. Il a ainsi peu d'effet sur la nation, qui sent qu'il ne peut jamais approuver le gouvernement actuel. On admire son habileté, mais toujours sous son opposition s'aperçoit l'arrière-pensée du retour d'Henri V. La position de M. de Lamartine est au contraire excellente, en ce qu'il n'a pas de parti pris d'avance, en ce qu'il est entièrement libre d'approuver ou de blâmer le pouvoir, en ce qu'il veut seulement le plus grand bien possible pour tous, et qu'il ne part pas de la conviction que le gouvernement ne saurait faire le bonheur de la France.

MM. Odilon-Barrot et Guizot sont tous deux pleins de gravité et de mesure. La dignité de leur parole impose. Tous deux d'ailleurs sont considérables, l'un par ses connaissances de jurisconsulte, l'autre par sa science d'historien. On se sent disposé à écouter des hommes sérieux qui ont étudié les matières dont ils parlent. Ce qui manque à leurs discours, à l'orateur de l'opposition comme à l'ancien ministre, c'est l'instinct démocratique, l'amour des classes souffrantes, l'idée sans cesse présente que la mission de la politique consiste aujourd'hui principalement à donner à la nation une

éducation religieuse et sociale, et à améliorer le sort des travailleurs. M. Guizot, quoiqu'il ait le plus fait peut-être pour le peuple par sa loi sur l'instruction primaire, a cependant manqué de hardiesse dans la conception de cette loi ; avec sa haute position dans la Chambre, il eût obtenu d'elle de plus grands sacrifices en faveur des instituteurs qui tiennent dans leurs mains les destinées de l'avenir. La démocratie s'avance : si vous voulez qu'elle ne soit pas dévastatrice, instruisez-la.

M. Thiers n'a pas la dignité calme des deux précédents orateurs ; il est inégal et remuant. Souvent son discours dégénère en une causerie assez vulgaire ; puis tout-à-coup il s'élève aux hauteurs de l'éloquence. M. Thiers est singulièrement spirituel ; il possède toutes les ruses de la tribune. S'il est parfois embarrassé, ce n'est jamais visible. Une de ses tactiques habituelles est de ne pas se défendre. Quand il était ministre, et que ses actes étaient violemment attaqués, que faisait-il ? S'il répondait à MM. Mauguin ou Odilon-Barrot, il attaquait à outrance l'opposition de gauche, occupant ainsi chez lui l'ennemi qui voulait l'envahir ; aux yeux de M. Berryer il déroulait les fautes de la Restauration, et atteignait ainsi la fin de la séance au milieu des applaudissements des centres.

M. Thiers a été l'historien passionné de la démocratie ; aujourd'hui il serait difficile de démêler ses doctrines politiques : il nous semble devenu un homme d'action, un homme d'affaires, vivant au

peu au jour le jour. Il a peut-être perdu toute foi dans les théories. A-t-il été amené là par le célèbre diplomate dont quelquefois on le dit l'élève? Cependant il est de toute nécessité qu'un homme d'État non seulement voie bien le mouvement qui emporte la société sur laquelle il est destiné à agir, mais encore il faut qu'il soit convaincu du bien qui résultera des tendances qu'il doit seconder. Le pouvoir s'est brisé jusqu'à ce jour pour avoir eu des opinions contraires au siècle; il ne suffit pas de ne point le contrarier, il faut être plein de foi dans son avenir. Il faut diriger les idées, mais les diriger avec amour, avec dévouement.

Les travaux législatifs ont été bien entravés depuis huit ans par les difficultés énormes, extérieures et intérieures, qui ont accompagné la révolution de 1830. Ce sont de mauvaises années pour créer des lois que celles où l'émeute ensanglante les rues de notre capitale, où la guerre civile menace nos provinces, où la seconde ville du royaume tombe deux fois au pouvoir de la révolte, où l'Europe entière bouillonne de la fièvre des révolutions. On ne saurait fermer les yeux sur ces obstacles; c'est à eux qu'il faut attribuer surtout le peu de résultats que la civilisation française a obtenu jusqu'à ce jour de notre dernière crise nationale.

Mais il est permis d'espérer que nous touchons à la fin de cet orage. Sachons conjurer ceux qui grondent dans le lointain. Plus de ces tournois parlementaires où les orateurs combattent comme des

paladins en champ clos, de ces cliquetis de paroles brillantes, bonnes seulement pour amuser un peuple : ce n'est pas le rôle des législateurs. Plus d'opposition systématique blâmant tout ce qui émane du gouvernement, plus de parti ministériel approuvant de son côté tout ce que le gouvernement propose ; mais une discussion profonde, lente et de bonne foi. Est-ce trop espérer de l'humanité? et les hommes positifs ne vont-ils pas nous jeter aussi à nous l'épithète de rêveur et d'utopiste?

Que l'on cesse de se croire capable de représenter une nation parce que l'on paie cinq cents francs d'impôt, et que l'on conduit passablement une usine ou un bureau de banque. L'ignorance est une des plus terribles plaies *du peuple le plus civilisé de la terre*.

On est législateur pour améliorer le sort d'une nation, et non pour faire ses affaires et se mettre à la suite d'un parti ou d'un homme. C'est un pitoyable spectacle qui nous a été donné assez longtemps.

Les partis qui divisent la France aujourd'hui n'ont aucune valeur réelle, et ne méritent pas qu'on les serve. Ils ne peuvent rien pour le bonheur des peuples ; ils ne s'appuient que sur des ambitions personnelles, de vaines théories, ou de vieux préjugés devenus ridicules.

Encore une fois l'avenir des peuples est tout entier dans une éducation sociale basée sur la reli-

gion, et dans une meilleure organisation de l'industrie.

Que l'on y songe, c'est le seul moyen de conjurer de nouveaux orages.

On nous reprochera de ne nous être pas occupé de la Chambre des pairs depuis 1830. Quoiqu'elle ait été mutilée, elle renferme des hommes éminents, et même des noms glorieux ; mais notre silence vient peut-être de ce qu'elle ne présente aujourd'hui aucune grande figure parlementaire.

DEUXIÈME PARTIE.

RELIGION.

XV

Quelques mots sur le Génie du christianisme. — L'abbé de Lamennais. — Essai sur l'indifférence en matière de religion.

Au commencement du siècle, Chateaubriand avait ranimé l'idée chrétienne par la poésie. *Le Génie du Christianisme*, brillante production d'un des plus poétiques peintres de la France, s'était adressé à l'imagination et au cœur. Il avait excité l'admiration pour le culte qui savait inspirer de si belles et de si touchantes pages. A la puissance que ce livre aurait eu dans tous les temps, se joignit celle de l'étonnement et du contraste : il venait en effet au milieu des bruits discordants d'un philosophisme aussi opposé à la poésie qu'à la religion. Au sein de ce désert aride et desséché, *le Génie du Christianisme* fut comme une oasis de fraîche verdure et de fleurs parfumées. Toutes les âmes qui n'avaient

pas encore été éteintes s'épanouirent à ces douces émanations de l'imagination humaine. La religion apparaissait parmi les abjections du matérialisme, la poésie grande et rêveuse parmi les cris de la débauche ou les petites voix musquées des poëtes de boudoirs et de ruelles. Il y eut un élan d'enthousiasme que s'efforça en vain de retenir la critique de profession, trop souvent inepte et passionnée.

Le cœur de l'homme avait été remué; mais Chateaubriand s'était peu adressé à notre autre faculté fondamentale, le raisonnement. En cela, il n'avait sans doute fait qu'obéir à l'instinct de son génie; mais, en examinant, il est facile de reconnaître que le développement religieux de notre siècle devait commencer ainsi. L'humanité, comme l'individu, arrive à la foi par le cœur. Les larmes d'espérance et d'amour précèdent toujours le travail de l'intelligence.

Lorsque environ vingt années plus tard, Lamennais jeta son regard scrutateur sur le monde, il trouva déjà les cœurs refroidis; il comprit qu'il fallait attaquer corps à corps la raison de l'homme; qu'en laissant ainsi l'intelligence sommeiller, l'imagination et le cœur se jetteraient en des rêveries vagues, impuissantes à dompter les passions cupides; il entreprit de convaincre la faculté la plus rebelle et la plus subtile de notre nature, le raisonnement.

Toutefois, il s'en faut bien que l'auteur de l'*Essai* soit un esprit purement philosophique, comme Des-

cartes par exemple. Né sur les rochers de notre poétique province de Bretagne, pendant de longues années son âme ardente a dévoré ses rêves de jeunesse en face de l'Océan, et l'harmonieux murmure de ses vagues n'est pas étranger à l'harmonie du style de M. de Lamennais. C'est après les fatigues d'une jeunesse fébrile que, dégoûté du monde, et ne trouvant nulle part à assouvir les désirs immenses de son cœur, M. de Lamennais se jeta dans les bras de Dieu, et se fit prêtre. Depuis *le Génie du Christianisme*, nul livre n'eut autant d'éclat que le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Je sortais à peine de l'enfance lorsqu'il parut; mais je me rappelle encore l'effet prodigieux qu'il produisit. Comme je l'ai dit plus haut, ce n'était pas là une forme purement philosophique : la poésie s'y mêlait abondamment. L'introduction surtout frappait par la musique de sa parole. J'ai connu des jeunes gens qui savaient ce morceau par cœur comme un récit poétique. La critique ne manqua pas plus à l'*Essai* qu'au *Génie du Christianisme*. J'ai eu dans les mains un volume entier d'agréables plaisanteries sur le mauvais style de M. de Lamennais. L'ingénieux auteur avait compté le nombre de fois que le mot *cadavre* se présentait dans le volume ; il s'était livré à cent autres espiégleries de cette nature. Cela n'empêcha pas de M. de Lamennais de s'asseoir immédiatement parmi les grands écrivains de notre patrie.

Je viens de relire après vingt ans ce volume qui

a fondé une des plus belles renommées de cette époque. Je m'*étonne* aujourd'hui de l'*étonnement* causé par cette introduction, qui m'était restée dans la mémoire comme un morceau d'une couleur un peu forcée peut-être ; maintenant que ce style est entré dans nos habitudes, nous n'y apercevons plus aucune étrangeté. N'est-ce pas de la poésie simple que ce début célèbre? » Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force, et par conséquent de l'espoir, là où l'on aperçoit de violents transports ; mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, et que l'haleine du moribond ne ternit plus le miroir qu'une curiosité inquiète approche de sa bouche, qu'attendre alors, qu'une prochaine et inévitable dissolution?

M. de Lamennais est éloquent lorsqu'il met à nu les misères du cœur atrophié par l'indifférence religieuse : « Les âmes énervées fuient les réflexions, frémissent comme un œil malade. » Toute la peinture des déplorables effets de l'indifférence religieuse sur l'âme de l'homme me rappelle aujourd'hui la poésie sombre de l'auteur de Conrad et de Lara. M. de Lamennais est très remarquable par une des plus rares qualités de l'écrivain, la faculté de sentir les maux qui lui sont étrangers personnellement. Son âme a toujours été trop passionnée pour être atteinte par l'indifférence, et voyez ce-

pendant avec quelle force il décrit cette léthargie effrayante. Les maux du pauvre qui l'émeuvent aujourd'hui sont également étrangers à sa vie ; lorsque l'auteur s'est bien étendu sur la plaie de l'indifférence religieuse, il se demande relativement à quoi l'âme est devenue indifférente. Alors se présente un magnifique développement du christianisme, de ses bienfaits, de ses infatigables luttes contre les tyrans et contre les hérésies, contre la matière et le spiritualisme égaré : « Un de ces hommes qui découvrent de loin, dit-il, parce qu'ils savent se placer à une grande hauteur, Bossuet, observant que déjà tous les dogmes avaient été tour à tour attaqués sans succès, prédisait, il y a plus d'un siècle, ce que nous voyons s'accomplir sous nos yeux. Faibles esprits, qui, témoins de l'effet, tâchez encore d'en méconnaître la cause, écoutez les paroles prophétiques de l'orateur chrétien : « Je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être discrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. » Vous l'avez entendu ; regardez maintenant autour de vous, et répondez. Qu'apercevez-vous de toutes parts? qu'une indifférence sur les devoirs et sur les croyances, avec un amour effréné des plaisirs et de l'or, au moyen duquel il n'est rien qu'on ne puisse obtenir. Tout s'achète parce que tout se vend : conscience, honneur, religion, opinions, dignités, pouvoir, considération, respect même : vaste nau-

frage de toutes les vérités et de toutes les vertus, dont l'infâme cupidité, qui trafique de tout, marchande froidement les débris sur les rivages funèbres où les jette une mer en courroux. »

Nous avons voulu donner une idée du style de cette introduction qui ouvre l'œuvre de l'un des plus célèbres écrivains de ce siècle. Il faut dire toute notre pensée : si ce style est bien loin de mériter les censures aveugles dont nous avons parlé plus haut, il n'est pas non plus, selon nous, entièrement digne des éloges enthousiastes d'autres critiques. Il y a dans ce morceau un luxe d'épithètes qui s'éloigne trop de la sévérité du style philosophique. Ceci est encore loin d'assouvir les désirs (qu'on me pardonne cette expression) comme certaines pages de Bossuet, qui sont ce que la langue française a produit de plus monumental. Nous parlerons de ce grand homme ici, parce qu'on l'a souvent cité à propos de l'illustre philosophe de la Bretagne.

Les divisions du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* annoncent un esprit lucide, mêlé aux choses de son temps. Le philosophe répond d'abord à la phrase des cafés, que la religion est bonne pour le peuple.

Puis il s'attaque aux hommes qui, tenant pour douteuse la vérité de toutes les religions positives, croient que chacun doit suivre celle où il est né, et ne reconnaissent de religion incontestablement vraie que la religion naturelle. Enfin il s'adresse à

ceux qui font un triage dans les vérités d'une religion dont ils admettent l'origine divine.

C'est suivre l'erreur dans toutes ses ramifications ; M. de Lamennais la combat en athlète vigoureux. Le succès fut grand dans le monde comme dans l'Église. Le clergé, trop souvent méticuleux dans ses adoptions, s'enthousiasma franchement; on trouvait ce premier volume sur la causeuse de belles dames qui ne le lisaient guère. M. de Lamennais devint dès lors un des coryphées de la littérature contemporaine.

Ce livre offrait des beautés véritables, de sévères et larges tableaux. On raconte que l'auteur ne trouva pas de libraire pour éditer l'ouvrage ; l'esprit des financiers de la littérature n'avait pas su découvrir ce que cachaient ces mots d'*indifférence en matière de religion ;* ils n'avaient pas prévu que sous ce titre le prêtre éloquent entendait développer toutes les époques importantes du christianisme. Même après Montesquieu, son tableau de l'empire romain en dissolution, celui de la réforme de Luther et des ravages qu'elle enfanta, sont des pages historiques du premier ordre. Dans une peinture de l'indifférence religieuse des gouvernements, on voit apparaître cette ironie mordante que M. de Lamennais a plusieurs fois maniée depuis avec tant de bonheur : « S'il pouvait y avoir quelque chose de ridicule, quand le sort des nations est compromis, ce serait de voir ces niais contempteurs du bon sens et de l'expérience, prodiguant les *protections* à

toutes les folies soi-disant religieuses qui ont jamais dégradé l'esprit humain, et formant des collections de cultes, comme on rassemble des tableaux dans un muséum. Grâce à cette neuve idée, la religion publique n'est que l'assemblage de toutes les religions particulières. On paie des ministres pour enseigner que Jésus-Christ est le sauveur du monde, et on en paie d'autres pour le nier. Le sacerdoce avili, et placé comme un mineur sous la tutelle de l'administration, dépend des caprices du dernier commis; et tandis que chez les païens il n'était pas un temple qui n'eût ses revenus sacrés, pas une divinité que ses adorateurs n'eussent rendue en quelque sorte indépendante en dotant ses autels, le dieu des chrétiens, à peine admis à une solde provisoire, figure chaque année sur un budget outrageant, comme un salarié de l'État, en attendant sans doute que le moment soit venu de le réformer.

» Que la politique du siècle sourie complaisamment à ce sublime résultat de ces maximes; qu'elle s'applaudisse de la paix qu'elle a su établir entre des religions ennemies, il n'y a pas lieu de s'étonner, mais de gémir. La paix, une profonde paix, régnait aussi dans les champs lugubres où Germanicus trouva confondus les ossements des Germains et des soldats de Varus. »

Au milieu des rires sardoniques et des cris insultants du philosophisme du dernier siècle, un homme avait été doué d'une parole enchanteresse;

ses livres, pleins d'une ravissante mélancolie et souvent d'une éloquence admirable qui remue le cœur de l'homme dans ses profondeurs, ont eu sur le monde une influence énorme. Nous avons tous dans notre première jeunesse savouré la poésie qui découlait des lèvres de ce mortel inspiré; nous répétions avec bonheur plusieurs lettres d'Héloïse et les rêveries si douces du promeneur solitaire. M. de Lamennais, plus près que nous de Rousseau par son âge, me semble en avoir été impressionné vivement dans les années qui ont précédé sa vive pratique du christianisme. Il compare la voix de cet homme à celle des sirènes; il a senti que le plus sûr moyen d'amener à la foi les jeunes générations était de convaincre d'inconséquence l'écrivain le plus puissant du XVIIIe siècle par les facultés de l'imagination et du raisonnement; car rien n'a approché de l'influence de Rousseau que l'ironie terrible de Voltaire, terrible malgré sa frivolité, parce qu'elle s'adressait à une nation d'étourdis. Le combat s'engage d'abord entre M. de Lamennais et Jean-Jacques sur cette idée, que la vérité de toutes les religions positives étant douteuse, chacun doit suivre celle où il est né. Quand on a lu le philosophe de Genève en se laissant entraîner au charme enivrant de sa parole, on demeure étonné des contradictions qu'y découvre un examen sérieusement philosophique. Et à la réflexion pourquoi s'étonner? Quand l'homme abandonne la voix de la science enseignée par les livres

inspirés, quel que soit son génie, nous le verrons toujours tourbillonner dans un orage d'erreurs. Ce même Rousseau qui a reconnu qu'au milieu de toutes les religions une seule devait être véritable, dit quelques pages plus loin que l'on doit suivre la religion où l'on est né! « Ainsi, dit M. de Lamennais, en matière de religion la naissance décide de tout. Ici c'est un devoir d'être polythéiste; et là, c'est un devoir de n'adorer qu'un dieu. La foi doit changer avec les climats, varier selon les degrés de latitude: autant de pays, autant de devoirs opposés. Chrétien en Europe, musulman dans la Perse, idolâtre au Congo, vous rendrez sur les bords du Gange les honneurs divins à Vishnou. Votre père un peu crédule adorait une pierre, un oignon; conservez ce culte domestique : un fils n'a jamais tort de suivre la religion de son père. Mais cette religion est indigne de Dieu et dégradante pour l'homme; n'importe, vous y êtes né; *en professer une autre serait une inexcusable présomption*, selon l'expression de Rousseau. »

En suivant cette imposante discussion, c'est avec un sentiment de honte qu'on aperçoit l'abîme où tombait le philosophisme incroyant du dernier siècle. Cette secte qui parlait tant de l'affranchissement de l'homme, a écrit avec la plume de son plus éloquent interprète cette phrase incroyable : « Puisque plus les hommes savent, plus ils se trompent, le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuserez jamais. C'est

la leçon de la nature aussi bien que de la raison. » *Émile*, t. II.

Après avoir foudroyé le philosophisme du dernier siècle, M. dé Lamennais remonte plus haut, et recommence la même guerre contre le protestantisme. Nous ne le suivrons pas dans cette discussion, parce que nous n'avons pas assez d'espace pour analyser tout ce livre, et que d'ailleurs cette méthode porte avec elle une sècheresse et un ennui inévitables. Obligé de dépouiller chaque pensée de la poésie des paroles qui la recouvrent, je pourrais à peine me faire suivre de quelque lecteur, et l'immense majorité m'abandonnerait. J'ai cru devoir toutefois m'arrêter sur la lutte de M. de Lamennais contre Rousseau, parce que les erreurs de notre grand écrivain ont pour nous une bien autre importance que celles de Luther, Mélanchthon ou Jurieu.

M. de Lamennais, après avoir démontré l'absurdité de tous les degrés de l'indifférence religieuse, aborde la science de la vie. Son chapitre *De l'importance de la religion par rapport à l'homme* est un magnifique discours sur le bonheur, bien supérieur à tout ce que la philosophie antique a produit sur ce sujet. Non que M. de Lamennais soit supérieur à Platon, mais c'est qu'il s'éclaire continuellement de la grande lumière qui nous est venue des rives du Jourdain. O puissance de la vérité! j'avais perdu ce chapitre de vue depuis bien des années déjà; je viens de le relire après toutes les théories

essayées dans ces derniers temps par les disciples de Saint-Simon et de Fourier : quelle différence! comme le prêtre catholique saisit toutes les parties de l'existence de l'homme sur la terre et au-delà !

« Connaître, aimer, agir, voilà tout l'homme, dit M. de Lamennais... L'objet propre de l'intelligence ou de la faculté de connaître est la vérité : donc l'ignorance, état d'imperfection, et l'erreur, état de désordre, sont contraires à la nature de l'être intelligent, et incompatibles avec le bonheur.

» De même que le vrai est l'objet de l'intelligence, le bien est l'objet de l'amour, et l'amour dérive de l'intelligence, parce qu'il faut connaître le bien avant de l'aimer, et que l'amour n'est que la jouissance intime de la vérité connue.

» L'intelligence est donc le pincipe de l'amour, et l'amour, principe d'action, tend à réaliser au dehors son objet, c'est-à-dire le bien ou la vérité; et il est dit de la vérité suprême, revêtue de notre nature par l'effet d'un amour infini, qu'elle passa en faisant le bien : *transiit bene faciendo*. »

Le bonheur ne saurait être que l'harmonie entre toutes les facultés constitutives de notre nature. Dès que les sens ne sont plus gouvernés par l'intelligence, il y a anarchie et malheur. L'homme, comme disait un jour devant nous l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, l'homme, *écartelé à deux mondes*, vit alors dans un paroxisme terrible, qui ne cesse que lorsque l'harmonie est rétablie. Mais, hélas! pour que l'homme puisse soumettre ses sens aux

lois intellectuelles, il faut qu'il ait reçu un enseignement précis sur ce qu'il doit croire. Évidemment, pour obéir à des lois il faut les connaître. De là l'impuissance de la philosophie sur le bonheur de l'homme, parce qu'elle flotte dans un immense doute : aussi M. de Lamennais appelle-t-il la philosophie l'idolâtrie de l'homme, c'est-à-dire que l'homme adore sa propre pensée.

« S'il est un spectacle digne de pitié, c'est assurément celui d'une créature faible, ignorante, calamiteuse, qui, ayant perdu de vue sa véritable fin, remue avec une opiniâtre ardeur ce fond immense de misère pour y trouver son bien et son repos. On la verra, cette créature infortunée, parcourant l'aride désert de la vie, tressaillir d'allégresse à la rencontre du plus abject plaisir, des plus viles jouissances, comme les premiers hommes poussaient des cris de joie, lorsqu'errant affamés au milieu des âpres forêts, ils avaient découvert quelques fruits sauvages ou les restes dégoûtants d'une proie abandonnée. »

Que de belles choses je trouve dans ce chapitre sur ce besoin de l'infini qui dévore l'âme humaine, sur ces amers dégoûts lorsqu'elle demande aux choses créées un bonheur que le Créateur seul peut lui donner; idées que Salomon exprima par une admirable poésie dans le vieux monde oriental; mais qui sont toujours neuves, parce que l'homme roule éternellement dans ce perpétuel orage. Une femme éloquente a dernièrement, dans un livre

d'une nudité trop primitive, reproduit avec un rare bonheur toutes ces douleurs du cœur de l'homme. Après le néant de l'orgueil, le néant de la volupté : « J'ai vu, et le souvenir m'en sera toujours présent, dit M. de Lamennais, j'ai vu de ces malheureuses victimes d'une passion dévorante, offrir à la fleur de l'âge la dégoûtante image d'une complète décrépitude : le front chauve, les joues hâves et creuses, le regard plein d'une tristesse stupide, le corps chancelant et comme courbé sous le poids du vice, épuisées de vie, de pensée, d'amour, déjà hideusement en proie à la dissolution ; à leur aspect on croyait entendre les pas du fossoyeur se hâtant de venir enlever le cadavre.

» Les affections elles-mêmes sont brisées par le temps, par les intérêts, par la mort. Souvent il ne reste que cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, selon l'expression de Bossuet. O homme, quand seras-tu donc convaincu que tu ne peux atteindre un bonheur solide qu'en le cherchant en toi-même, qu'il faut que ce trésor soit à l'abri des malheurs qui nous frappent sans relâche, et qu'il ne peut venir que de Dieu ! »

Je trouve ici quelques lignes bien belles : « La religion commence par ouvrir devant nous l'éternité dont le temps n'est que le portique, et nous montre dans ses profondeurs comme une suite infinie de degrés par lesquels notre intelligence s'élevant sans cesse doit s'approcher à l'aide d'une durée sans bornes de la source ineffable de l'éter-

nelle vérité ; et déjà cette vérité infinie, elle la donne, elle la livre à notre âme dont elle est l'aliment et la vie, et qui dès ici-bas la possède tout entière par la foi, par l'amour ou par l'espérance ; car l'espérance, modification passagère et relative à l'état présent d'un sentiment naturel et indestructible, n'est qu'un amour qui croit. »

Je voudrais pouvoir citer toute la fin de ce chapitre sur le bonheur que la religion répand dans l'âme ; mais mon sujet est si vaste que je suis forcé de résister à ce désir.

Je dois placer ici une observation : j'ai reproché aux moralistes modernes, saint-simoniens, fouriéristes et autres, d'avoir toujours oublié la vie à venir dans leurs théories; pour eux, le bonheur de l'homme est tout entier dans sa condition présente. Erreur étrange chez des hommes qui ont conspué le matérialisme du dernier siècle, et qui professent sur Dieu et sur l'âme les idées élevées, hors desquelles il n'y a qu'abjection et mensonge.

Les écrivains catholiques ont repoussé avec l'énergie de la vérité cette idée, que la société pouvait parvenir à un état de perfection tel, que chacun de ses membres arriverait au bonheur. Quoi que l'on fasse, l'homme souffrira toujours sur cette terre, et sans la croyance si salutaire et si vraie d'une autre vie, qui sera la récompense ou le châtiment de celle-ci, il n'y aura jamais ici-bas que désespoir et désordre. Mais les écrivains catholiques de ce temps, pleins de cette grande idée de

Dieu, qui est une énorme partie du bonheur terrestre, ne se sont pas assez occupés des effets de l'argent sur le sort de l'homme.

C'est sous ce raport au contraire que les saint-simoniens et les fouriéristes sont intéressants à étudier. On me répondra que la charité chrétienne peut suffire à tous. Oh! sans doute, et largement, si tout les chrétiens étaient charitables; mais Dieu sait s'il en est ainsi ! Il faut donc que la législation, que l'organisation politique, soient pénétrées des idées de charité, qu'elles poursuivent avec ardeur l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Point de bonheur sans religion, ceci est un axiome incontestable. Mais si l'on ne peut dire que la fortune fait le bonheur, on peut hardiment avancer que dans la misère, le bonheur même, avec la religion, est presque impossible pour l'homme qui vit au sein de la civilisation. Et sans descendre jusque dans l'antre infect et sombre de la misère, que d'existences froissées, détournées de leurs voies, que d'hommes et de femmes tombent dans le désordre, parce que tout chemin leur a été fermé au sein de nos sociétés encombrées et dévorées d'ambition.

Que les législateurs, qui sont généralement dans une position assez commode en ce monde, au lieu de repousser d'un geste dédaigneux les théories des rêveurs, comme ils disent, daignent les étudier auec conscience.

Les écrivains modernes nous ont trop entretenus

des douleurs qui tourmentent les imaginations du riche. Le système des compensations dans les destinées humaines a des côtés vrais sans doute, mais ils ne sauraient être pris pour une vérité rigoureuse. L'orgueil et la volupté sont les passions dominatrices du cœur humain, les deux plus grands obstacles au bonheur. Un enfant naît dans une famille riche ; au sein de la société actuelle surtout, ses désirs orgueilleux sont, dès ses premières années, abondamment assouvis ; il marche entouré de flatteries et de toutes les caresses du luxe. Dès la jeunesse, il trouve dans le mariage un abri contre les fougueuses passions de la volupté. A moins de malheurs exceptionnels, par quelles épreuves a passé cette créature ? L'ordre social est en vérité excellent pour elle. Au contraire, l'enfant né dans une famille pauvre est irrité pour ainsi dire dès le berceau par les souffrances des êtres dont il tient la vie. L'envie, cette passion terrible qui ronge l'âme, se glisse en lui à l'aspect du luxe des enfants qui l'entourent. Arrivé à la jeunesse, il faut le plus souvent refouler au fond de son cœur les plus naturelles passions ; le mariage, cette grande institution religieuse qui légitime les appétits sensuels, lui est interdit par le malheur du temps ou l'imperfection de l'organisation sociale dans laquelle il vit. De là dans les deux sexes des désordres qui ne réussissent qu'à faire le malheur de ceux qui s'y livrent et de la société au sein de laquelle ils souffrent. Que si au contraire les jeunes gens pauvres

se marient en bravant tous les inconvénients de la gêne et même de la misère, qu'arrive-t-il? au lieu de ces douces joies de la famille, toutes riantes des grâces d'un luxe élégant, ils ne connaissent que les âpres dégoûts, que les inquiétudes qui torturent jusqu'aux heures du sommeil. Pères de famille, au lieu des suaves espérances que le riche conçoit pour ses enfants, ils voient en frémissant les leurs grandir pour être opprimés par une société aveugle et barbare. Qui ne sent qu'il faut une grande force d'âme, une surnaturelle grâce de Dieu, pour supporter patiemment ce martyre de toutes les heures! Oh! bien peu d'hommes en vérité peuvent conserver en eux quelques fleurs de poésie et de religion, lorsqu'ils se trouvent continuellement en contact avec ces fatigantes réalités de la vie. Ne voyez-vous pas combien, sur cette pente rapide, la créature est facilement entraînée au mal? Dites, vous tous qui avez condamné le pauvre exténué de faim et de labeur, si vous n'avez pas senti murmurer une voix au fond de votre conscience, et si cette voix ne vous disait pas : Nous sommes peut-être tous coupables de ce vol? Le mal et le malheur sont presque une même chose, comme ils sont presque un même mot, et selon nous la religion doit, autant que l'humanité, remercier les penseurs qui, comme Saint-Simon et Fourier, ont cherché à améliorer le sort des pauvres, en perfectionnant l'organisation du travail. Sans doute, la richesse n'est pas le bonheur. Mais que les puis-

sants et les riches le sachent bien, le manque de fortune est la source de la plus grande partie des maux qui pèsent sur l'humanité. On ne saurait trop leur dire ces choses, car beaucoup d'entre eux n'ont jamais été à même de les apprendre. Que les législateurs qui appartiennent presque tous aux classes privilégiées, n'attendent donc pas que de déplorables passions éclatent ; tout doit tendre à diminuer l'effrayante inégalité des conditions humaines. Nous sommes de ceux qui ne croyons à la science sociale que lorsqu'elle augmente la somme des joies innocentes et des vertus. Oh! qu'elle progresse donc, cette science ; mais, quels que soient ses efforts, l'humanité aura toujours bien des larmes à répandre, et la religion seule pourra les essuyer.

Dans son chapitre *De l'importance de la religion par rapport à la société*, M. de Lamennais n'a guère fait que reproduire les idées répandues par les écrits de MM. de Bonald et de Maistre. C'est la même aversion pour toute société sans Dieu, la même colère contre l'homme qui s'adore lui-même, contre la souveraineté de la raison humaine; c'est le même dédain ironique des constitutions écrites. Le philosophe catholique a de grandes vues d'unité qui font souvenir de Grégoire VII, pour lequel il devait manifester dans la suite une profonde admiration. « L'unité est l'essence de l'ordre, dit-il, car l'objet de l'ordre est d'unir, et la société, même dans sa notion la plus générale, n'est que l'union des êtres semblables. Où il n'y a pas d'unité, il y a sépara-

tion, opposition, combat, désordre et malheur. Pour qu'il y ait unité sociale, il faut que chaque partie soit ordonnée par rapport au tout, chaque individu par rapport à la famille, chaque famille par rapport à la société particulière, dont elle est membre, chaque société particulière par rapport à la grande société du genre humain, et le genre humain lui-même par rapport à la société générale des intelligences dont Dieu est le suprême monarque. »

M. de Lamennais attaque ici la politique de Rousseau comme il a attaqué ailleurs ses idées religieuses. L'étude de ce chapitre est très curieuse pour les lecteurs de 1838 : c'est le point de départ politique de M. l'abbé de Lamennais. Il y avait alors en lui une haine profonde contre le gouvernement d'une multitude aveugle; avec l'énergie ordinaire de sa parole, il lançait l'anathème sur ce droit de révolte qui devait, disait-il, perdre les sociétés. De ces idées au *Croyant* de 1834 il y a tout l'espace qu'un esprit d'homme peut parcourir. Certes il nous serait facile de faire ici sur M. de Lamennais lui-même le travail qu'il nous a donné sur Jean-Jacques Rousseau, et de réfuter les idées d'une année par les idées d'une autre; nous verrions ainsi venir à nous beaucoup de suffrages que nous ambitionnons très peu.

Il n'y a qu'une chose immuable dans la loi du monde, c'est Dieu ; nous apprécions très peu l'immobilité de la pensée humaine au milieu des so-

ciétés qui marchent sans cesse; nous dirons plus, elle nous paraît presque toujours la preuve de facultés assez bornées. Lorsque M. de Lamennais publia le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, il était, selon nous, très arriéré en politique : bien supérieur au parti libéral d'alors en tout ce qui concernait les grandes théories du pouvoir, il n'avait pas comme lui l'instinct de la société nouvelle. Le prêtre catholique était encore effrayé de l'affreux cataclysme qui avait submergé l'autel et le trône. Il faut bien le dire, cet effroi obscurcissait sa vue, et le coup d'œil qu'il jetait sur le passé n'apercevait pas toute la vérité historique. J'en atteste ce petit poëme sur l'ancienne monarchie : « Il existait il y a trente ans une nation gouvernée par une race antique de rois, d'après une constitution la plus parfaite qui fût jamais, et selon des lois qu'on aurait pu croire, à plus juste titre que celles des anciens Romains, descendues du ciel, tant elles étaient sages, pures, bienfaisantes et favorables à l'humanité. »

Cette sorte d'idylle sur la royauté française était déclamée dans le temps par les vieux serviteurs de la monarchie, qui depuis ont jeté tant de malédictions sur les paroles du prêtre démocrate.

Nous qui n'avons pas admiré cette peinture un peu musquée des anciens temps, nous n'avons pas non plus maudit les dernières manifestations de la pensée de M. de Lamennais. Il y a en nous des passions contre les hommes qui cherchent à saper la puissance de

Dieu et de la justice ; mais il y a dans la politique tout un ordre de faits sans vérité absolue ; monarchie, aristocratie, démocratie, toutes ces choses sont des formes plus ou moins passagères : vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà, comme dit Pascal. MM. de Bonald, de Maistre et de Lamennais ont beau faire ressortir l'absurdité de la souveraineté du peuple ; quelles que soient les très graves difficultés de cette théorie, elle nous semble en vérité plus rationnelle que la théorie de la monarchie héréditaire, et cependant cette dernière offre d'assez brillantes époques dans l'histoire. Si, comme tout porte à le croire, l'avenir du monde est démocratique, nous sommes loin de nous en épouvanter. L'important est de raviver l'idée religieuse dans les âmes, d'enseigner à chaque enfant que tout pouvoir vient de Dieu, et que la justice et la charité doivent présider à tous les actes des magistrats La religion porte dans son sein des remèdes à tous les maux prévus. Que les gouvernements y songent, l'éducation religieuse de l'enfance est aujourd'hui le plus rigoureux de leurs devoirs.

Si M. de Lamennais n'a fait comme publiciste que répéter dans ce chapitre les idées de MM. de Maistre et de Bonald, il s'y élève comme écrivain à une grande hauteur. Sa peinture des horreurs de la révolution française rappelle la sombre solennité des prophètes ou du Dante ; nous ne citerons que ces lignes : « Pour peindre cette scène épouvantable de désordres et de forfaits, de dissolution et de

carnage, cette orgie de doctrines, ce choc confus de tous les intérêts et de toutes les passions, ce mélangé de proscriptions et de fêtes impures, ces cris de blasphèmes, ces chants sinistres, ce bruit sourd et continu du marteau qui démolit, de la hache que frappe les victimes, ces détonations terribles et ces rugissements de joie, lugubre annonce d'un vaste massacre, ces cités veuves, ces rivières encombrées de cadavres, ces temples et ces villes en çendre; et le meurtre, et la volupté, et les pleurs et le sang; il faudrait emprunter à l'enfer sa langue, comme quelques monstres lui empruntent ses fureurs. »

La bienfaisante influence du christianisme sur les mœurs et sur la législation est éloquemment retracée dans ce chapitre. C'est là qu'on trouve ce portrait du prêtre catholique qui a été cité tant de fois :

« Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre, vous que ce nom seul irrite ou fait sourire de mépris? Un prêtre est par devoir l'ami, la providence vivante de tous les malheureux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables. Qui de vous consentirait d'échanger, à son exemple, les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les

biens que les hommes recherchent si avidement, contre des travaux obscurs, des devoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour le plus souvent ne recueillir d'autre fruit de tant de sacrifices, que le dédain, l'ingratitude et l'insulte amère? Mollement étendu sur un lit voluptueux, vous êtes encore plongé dans un sommeil profond, que déjà l'homme de charité, devançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortune, ou fait couler ceux du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, affermi dans la vertu des âmes troublées par les orages des passions. Après une journée toute remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt en grande hâte près du ministre sacré : un chrétien touche à ses derniers moments; il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse. N'importe, le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui mourut pour elle, et qui lui donne à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité. Voilà le prêtre; le voilà, non tel qu'en en jugeant sur quelques exceptions scandaleuses votre aversion se plaît à se le figurer, mais tel que réellement il existe au milieu de vous. »

Le premier volume de l'Essai se termine par des considérations très élevées sur l'importance de la religion par rapport à Dieu. A la rigueur, c'était un ouvrage fini, et, comme nous l'avons dit déjà, une des plus éloquentes apologies du christianisme que nous ait léguées l'esprit humain. Deux années après, en 1819, le deuxième volume fut publié. Les gens du monde, peu familiarisés en France avec les études métaphysiques, abandonnèrent l'auteur comme inintelligible. La question de la certitude souleva bien des orages; M. de Lamennais eut à combattre en même temps les philosophes et le clergé. Les philosophes se passionnèrent pour la raison individuelle dont M. de Lamennais démontrait l'incapacité à acquérir une certitude; on s'imagina que le philosophe catholique proscrivait l'usage de la raison individuelle. En vérité, on l'accusa presque textuellement de cette extravagance, tandis qu'il avait seulement voulu prouver que chaque être isolé ne pouvait arriver à la *certitude philosophique*. Ici, comme presque partout, les hommes discutent sur les mots. Eh quoi! vous vous courroucez contre un écrivain parce qu'il énonce une vérité banale! A quoi donc tout philosophe est-il parvenu jusqu'à ce jour, si ce n'est au doute? et comment se fâcher de ne pouvoir découvrir la certitude philosophique, puisqu'avec un peu de sens et de bonne foi on verra clairement qu'il n'y a pas pour l'homme de certitude philosophique? Qui ne voit que s'il y en avait, le voile

mystérieux qui couvre les yeux de l'homme sur la terre serait levé? c'est-à-dire que la condition humaine serait changée, que l'homme ne serait plus un être borné, qu'il serait presque Dieu. M. de Lamennais a été réellement poursuivi par les philosophes rationalistes, parce qu'il avait dit que l'homme était ce qu'il est, c'est-à-dire un être déchu qui cherche, et dont la raison ne peut trouver que des lambeaux de vérité. Comme c'est ici ce que M. de Lamennais a créé de plus fondamental, comme cette théorie de l'autorité ou du consentement général est la grande idée de sa philosophie, il est important que nous nous y arrêtions un instant.

Après les combats pour la raison individuelle, sont venus ceux contre la certitude basée sur le consentement général. Et d'abord, comment connaître ce consentement de tous les peuples et de tous les siècles? Les livres sont sujets à bien des interprétations; chaque philosophe y trouve des preuves en faveur du système qu'il prêche. Dupuis et Lamennais s'appuient sur Homère; d'ailleurs, c'est bien vague, ce fondement de la vérité, divisé et épars dans l'immensité des temps historiques; comment recueillir tous ces fragments pour en former un ensemble? qui enseignera cette vaste science aux hommes?

Ces objections ne sont pas sans force. Le consentement général ne fournit pas non plus de *certitude philosophique;* non certes, dans la rigueur

du mot, mais il offre une grande probabilité. Quel que soit le penchant des philosophes à faire plier les textes à leurs systèmes, la mauvaise foi seule peut nier que les mêmes grandes vérités nécessaires à la vie du genre humain se trouvent dans les religions, dans les croyances de tous les peuples : l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses, la déchéance de l'humanité, sa rédemption par un médiateur. Il est raisonnable de dire que, rencontrant ces idées enseignées par tous les peuples, la raison de chaque homme est le plus souvent amenée à admettre leur probabilité. La philosophie doit-elle porter ses prétentions au-delà de cette probabilité? nous croyons que ce serait de sa part orgueil et aveuglement.

Que si nous nous plaçons au point de vue catholique, nous trouverons cette doctrine *du consentement général* justement blâmée par le Saint-Siége en tant que *criterium* de la vérité. Les catholiques, au milieu du vaste doute dans lequel flotte l'humanité, croient fermement que Dieu a donné à l'Église mission d'enseigner les vérités religieuses. Les philosophes rationalistes eux-mêmes ont cent fois reconnu que nul pouvoir spirituel n'avait jamais approché de la majesté imposante de l'Église catholique. Il y a donc un immense danger à substituer à cet enseignement précis et constitué d'une manière si admirable, l'enseignement vague et indécis du genre humain. Pour tout catholique, il

n'y a de vérité que celle enseignée par l'Église.

Maintenant M. de Lamennais a-t-il voulu substituer le consentement général à l'enseignement de l'Église, ou a-t-il voulu dire seulement : « La raison individuelle est impuissante à prouver la vérité. L'Église instituée par Jésus-Christ et perpétuée jusqu'à nos jours par une suite non interrompue de papes, d'évêques et de prêtres qui tous ont reçu les mêmes pouvoirs, a la mission divine de conserver et d'enseigner la vérité. Ceci suffit aux croyants. Mais pour les hommes que la foi ne lie pas à l'Église catholique, n'y a-t-il pas un moyen puissant de les amener à la foi catholique, et ce moyen n'est-il pas le consentement général? N'y a-t-il pas une forte raison de croire à l'infaillibilité de l'enseignement de l'Église, lorsqu'on trouve les vérités enseignées par elle répandues dans le monde entier et enseignées par la religion de tous les peuples; lorsqu'on voit qu'elle n'a fait que développer ces vérités et les dépouiller des erreurs qui les obscurcissaient; lorsqu'on voit enfin que son divin fondateur était attendu et annoncé par toute la terre? »

Mais il est important de placer ici les paroles de M. de Lamennais.

« Nous prouverons donc dit-il, (tome II, p. 208):

» 1° Qu'avant Jésus-Christ il existait une société spirituelle et visible, société universelle, mais purement domestique, qui conservait le dépôt des vérités nécessaires; en sorte que la vraie religion se

composait des dogmes et des préceptes originairement révélés de Dieu et attestés par la tradition de toutes les familles et de tous les peuples; que cette religion, qu'on pouvait dès lors facilement distinguer des erreurs particulières et des superstitions locales, reposait évidemment sur la plus grande autorité, sur le témoignage du genre humain, manifestation permanente de la raison générale;

» 2° Que la religion primitive s'étant développée, selon l'attente universelle fondée sur des promesses divines, la société spirituelle s'est développée pareillement; que, perfectionnée dans sa constitution et dans ses lois, elle est devenue société publique; que depuis ce moment ou depuis Jesus-Christ, la société chrétienne eut toujours incontestablement la plus grande autorité; d'où il suit que tout homme à portée de la connaître doit obéir à ses commandements et croire à son témoignage; qu'à l'égard des traditions antiques, elle se confond avec le témoignage du genre humain, et n'est sur le reste que le témoignage de Dieu même;

» 3° Que parmi les diverses communions chrétiennes, le caractère essentiel de la plus grande autorité appartient visiblement à l'Église catholique; de sorte qu'en elle seule résident toutes les vérités nécessaires à l'homme, la connaissance complète des devoirs ou des lois de l'intelligence, la certitude, le salut, la vie. »

Il me semble qu'il suffit de lire cette dernière phrase pour affirmer que M. de Lamennais n'a rien

voulu substituer à l'infaillibilité de l'Église catholique. Mais enfin dans le public le bruit a circulé que l'auteur de l'Essai avait établi que le *criterium* de la vérité était dans le consentement général des peuples; des écrivains d'une certaine gravité ont répandu cette opinion, au lieu de celle-ci, *qu'en l'Église catholique seule résident toutes les vérités nécessaires à l'homme*, et que l'on trouve éparses dans le genre humain les principales vérités enseignées par l'Église, ce qui est pour les non-catholiques la plus grande autorité qui soit sur la terre et la plus puissante preuve en faveur de l'infaillibilité de l'Église catholique.

La première opinion a fait un énorme bruit dans le monde religieux, et Rome a dû déclarer que cette opinion, de quelque part qu'elle vînt, était fausse et condamnée par elle.

Il faut s'arrêter; il est impossible que nous présentions sur les autres volumes de l'Essai le travail que nous venons d'essayer. Nous avons trop de choses à faire entrer dans ce livre. D'ailleurs toutes les doctrines de l'Essai sont renfermées dans les deux premiers tomes; le reste n'est plus que le développement des principes posés. Nous aimerions à citer d'éloquentes pages sur le peuple juif et sur l'idolâtrie; il y a un beau chapitre intitulé Jésus-Christ. L'auteur somme l'antiquité de répondre à sa voix, et il puise partout des preuves de l'universalité des croyances enseignées par l'Église. C'est un noble spectacle que cette grande littéra-

ture grecque interrogée par l'un des plus éloquents écrivains du christianisme. Nous croyons en avoir assez dit pour marquer la place que doit occuper M. de Lamennais parmi les écrivains religieux de cette époque, et pour montrer son influence sur la société française. C'est la tâche que nous nous étions imposée.

XVI

Du livre de M. de Lamennais, intitulé : De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.

Il est de la nature des esprits éminents d'exciter autour d'eux des luttes violentes. Leur œuvre n'est jamais acceptée sans opposition passionnée. Lorsque M. de Lamennais publia l'*Essai sur l'indifférence*, il parut un volume de critique amère non seulement sur les idées, mais sur le style de l'auteur. En 1826, le livre De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil, excita toute une tempête, et le pouvoir d'alors se crut intéressé à prouver par une amende l'erreur du philosophe illustre. On était au fort de la grande bataille que le parti libéral livrait *au parti prêtre*, à la congrégation, aux jésuites. L'influence cléricale dominait le trône lui-même, mille bruits circulaient dans Paris et dans la France sur la dévotion du roi, sur la dépendance où le tenait la congrégation toute-puissante, lorsque M. de Lamennais, avec cet inattendu qui a marqué chaque pas de sa carrière, vint dire à ce pouvoir : Tu es athée !

On se rappelle comment avec cette logique irrésistible qui brise chaque fait, chaque obstacle qui

s'oppose à sa marche, M. de Lamennais prouve cette proposition, que la religion en France est entièrement hors de la société politique et civile, et que par conséquent l'État est athée.

Les hommes du gouvernement maudirent le prêtre audacieux; les libéraux de leur côté s'acharnèrent sur ce chapitre, où M. de Lamennais examine le rôle de la papauté dans le moyen âge. On le représenta comme un homme rétrograde qui voulait courber de nouveau les citoyens *sous le joug détesté des prêtres*.

Qu'avait donc fait M. de Lamennais? En étudiant l'histoire du moyen âge, il avait trouvé une grandeur inouïe dans cette institution qui pouvait ramener les peuples à l'unité par des moyens tout spirituels. L'idée de Charlemagne et celle de Grégoire VII ont une ressemblance frappante. L'un marchait à son but par la guerre, l'autre par l'intelligence. Pourquoi tant d'admiration pour l'un, tant d'injustice pour l'autre? « Les passions ou les intérêts arment les peuples contre les peuples, et les hommes contre les hommes, dit M. de Lamennais; l'erreur les divise, les isole, et dissout ainsi la société jusque dans ses éléments. Que fit le christianisme? il ranima la foi presque éteinte, il promulgua de nouveau la loi des croyances et la loi des devoirs; et pour en assurer l'empire, il constitua sur les débris des sociétés humaines destinées à renaître bientôt sous une autre forme, une société divine et impérissable. Ce n'est ni à l'Église

ni à ses ministres qu'on doit demander raison de l'influence qu'elle exerça; mais à Jésus-Christ, mais à Dieu qui voulut sauver le monde et le renouveler par elle. Considérée particulièrement sous le point de vue politique, son action, qui, nous le répétons, n'était que le développement du principe même de son existence, tendait à tout ramener à l'unité, à coordonner les nations, comme les membres d'une seule famille dans un système de fraternité universelle par l'obéissance au père commun, et à établir la prééminence du droit sur les intérêts en substituant partout la justice à la force. Il faudra bien convenir qu'il serait difficile d'imaginer un but plus noble, plus généreux, plus utile à l'humanité; et quand on pense qu'on a pu espérer de le voir atteint, on est peu disposé à juger avec rigueur ce que les hommes peut-être ont mêlé quelquefois de faiblesse et de torts personnels à l'exécution d'un si magnifique dessein. »

M. de Lamennais, qui avait prévu l'orage qu'exciterait cette appréciation du jugement de la papauté sur les peuples, citait l'historien Jean de Muller, M. Ancillon, M. Sismondi, comme ayant publié des opinions analogues à la sienne. Le grand nom de Leibnitz, lui-même, venait lui prêter l'appui de sa gloire. Mais les hommes étourdis qui combattirent alors le philosophe de la Bretagne ne furent pas arrêtés par ces autorités imposantes, et M. de Lamennais, le démocrate de 1831, passa alors pour un partisan aveugle du pouvoir théocratique. On

lui disait qu'il ne ranimerait jamais le passé; que les peuples s'étaient affranchis pour toujours; mais il répondait avec sa supériorité accoutumée que les doctrines nouvelles n'avaient réussi qu'à détruire et que l'organisation n'était pas dans leur nature. « La politique n'est plus, disait-il, que la force dirigée par l'intérêt. » Il est difficile de nier la vérité de cette assertion. « Les nations, ajoutait l'auteur, divisées par leur intérêt, seule loi qu'elles reconnaissent en tant que nations, n'ont aucun lien commun, et au lieu de former entre elles une société véritable, vivent à l'égard les unes des autres dans un état d'indépendance sauvage. Voilà ce que la politique humaine a substitué à l'institution européenne que le christianisme avait déjà presque réalisée! Entre les peuples divers il n'y eut plus qu'un droit, la force brutale et aveugle; entre le pouvoir et ses sujets, la force brutale et aveugle. »

L'histoire confirme les paroles du philosophe catholique : la guerre a été la seule logique des peuples et des rois. Jamais nous ne pourrons comprendre que des hommes intelligents croient à l'infaillibilité de la guerre, et que l'on remette ainsi les destins des nations au jugement des boulets.

La guerre a été imposée au monde comme une expiation; mais depuis le divin sacrifice du fils de Marie, il est permis d'entrevoir la cessation possible de cette terrible calamité. Le genre humain a encore bien des pas à faire. Mais nous allons revenir sur cette question à propos de M. de Maistre.

XVII

Le Livre du Progrès de la révolution. — L'Avenir. — Les Paroles d'un Croyant. — Le Livre du peuple.

La puissance de la forme est immense. Les idées qui font le sond des *Paroles d'un Croyant*, se trouvent dans le livre des *Progrès de la révolution*, publié par M. de Lamennais en 1829. « Le christianisme, y est-il dit p. 5, montra dans le souverain le ministre de Dieu, le représentant du Christ, mais en l'avertissant que son droit, fondé sur la loi divine qui l'obligeait comme ses sujets, expirait aussitôt qu'il se révoltait contre le chef suprême de qui dérivait son pouvoir. Les mêmes préceptes réglaient les rapports des particuliers entre eux et des particuliers avec l'État. Il n'existait point deux morales, l'une publique, l'autre privée; et quand la force abusait d'elle-même, l'Église intervenait pour protéger le faible et le garantir de l oppression. Ce n'était point à l'homme qu'on obéissait, mais à Jésus-Christ. Simple exécuteur de ses commandements, le souverain régnait en son nom, sacré comme lui, aussi long-temps qu'il usait de la puissance pour maintenir l'ordre établi par le sauveur roi; sans autorité, dès qu'il le violait; ainsi

la justice et la liberté constituaient le fondement de la société chrétienne. La soumission du peuple au prince avait pour condition la soumission du prince à Dieu et à sa loi ; charte éternelle des droits et des devoirs contre laquelle venait se briser toute volonté arbitraire et désordonnée. »

Je ne sais si je m'abuse ; mais de cette obligation pour les rois d'obéir à la justice me paraît découler, lorsqu'ils lui désobéissent, la nécessité d'une déposition par le peuple, dans une époque où les nations ne reconnaissent plus à aucun pouvoir spirituel visible le droit de décider entre elles et leurs gouvernements. A quelques pages de distance, l'auteur réclame la liberté de la presse, d'association et de l'enseignement. Nous concevons donc à peine l'étonnement qui se manifesta dans une partie du public lors des articles de *l'Avenir*, car ils étaient tous renfermés dans le volume de 1829.

Personne, que je sache, n'a parlé avec une profondeur comparable du parti si nombreux que l'on désignait alors par le mot *libéralisme* : « Nous le disons sans détour, ce mouvement est trop général, trop constant, pour que l'erreur et les passions en soient l'unique principe. Dégagé de ses fausses théories et de leurs conséquences, le libéralisme est le sentiment qui, partout où règne la religion du Christ, soulève une partie du peuple au nom de la liberté. Ce n'est autre chose que l'impuissance où toute nation chrétienne est de supporter un pouvoir purement humain, qui ne relève

que de lui-même et n'a de règle que sa volonté. Jamais une pareille domination ne s'établira d'une manière durable sur ceux que la vérité, que Jésus-Christ a affranchis. »

Selon l'abbé de Lamennais, il n'y a de repos dans l'État qu'à condition d'obéir à la loi du Christ, telle qu'il l'a définie dans l'autre page que j'ai citée; et malgré les prédictions dont nous sommes assaillis chaque jour, je crois que la paix ne peut rentrer dans la société qu'avec l'idée chrétienne, qui, ainsi que je l'ai dit tant de fois dans le cours de ce livre, n'est nullement inféodée à une forme politique ou à une autre. Elle est la source de tout bonheur social; sans elle il n'y a que maladie et convulsion, parce que seule elle peut aujourd'hui allier les deux notions de droit et de devoir, également indispensables à la vie de l'humanité.

Le livre des *Progrès de la Révolution* est remarquable surtout, parce qu'au milieu des cent pamphlets qui se succédaient alors et s'arrêtaient tous aux surfaces, lui seul allait au but. Non seulement il annonçait les douleurs du monde social, mais au lieu de les attribuer aux causes frivoles ordinaires aux publicistes de cette époque, il remontait à la cause réelle, à l'affaiblissement de l'idée religieuse en Europe. C'est ainsi que les hommes éminents savent, en traitant des questions de circonstance telles que les ordonnances de Charles X sur les sociétés religieuses, voir le fond des choses, et faire jaillir la vérité de ces disputes ordinairement si vaines.

Les Lettres à monseigneur l'archevêque de Paris ne sont à proprement parler qu'une défense du livre Des progrès de la révolution. C'est une démonstration nouvelle des idées fondamentales de l'ouvrage ; un spirituel et mordant pamphlet contre le libéralisme et le gallicanisme, en tant qu'ils isolent le pouvoir de toute dépendance religieuse, et par cela seul le livre aux dangers qui accompagnent l'exercice d'une puissance arbitraire. M. de Lamennais a peut-être regretté plus tard d'avoir si vivement attaqué le gallicanisme ; à l'époque où Rome le condamna, il se fût peut-être retranché dans cette forteresse, s'il ne l'avait pas préalablement démantelée. Tout le monde remarqua dans les deux lettres à monseigneur l'archevêque de Paris une ironie impatiente de toute autorité qui annonçait déjà le prêtre révolté de 1834. La colère bouillonne dans chaque ligne, quoiqu'elle n'éclate pas encore. Paul-Louis Courier n'aurait pas parlé autrement des hauts dignitaires ecclésiastiques.

Lorsque survint la révolution de juillet, les dernières clartés furent portées dans l'esprit du prêtre catholique ; il vit qu'il fallait rompre avec le passé, accepter les faits, et enter l'idée religieuse sur la démocratie. Puisque définitivement la vieille société s'écroulait, puisque cette monarchie qu'il avait tant aimée dans sa jeunesse disparaissait de nouveau après les infructueux efforts de quinze années de restauration, fallait-il abandonner le catholicisme sur cette terre de France où germe l'ave-

nir du monde, inféoder une vérité éternelle à une institution humaine en ruines? ne fallait-il pas plutôt défendre Dieu en embrassant la cause de la liberté? On se rappelle avec quelle énergie de talent *l'Avenir* parla à la France. De tous côtés une foule de jeunes intelligences nourries des idées de liberté, mais fatiguées de l'incroyance du siècle, accoururent pour se ranger sous les drapeaux du prêtre éloquent.

On ne savait alors en quelles mains le pouvoir allait tomber. L'émeute hurlait sur nos places, les souvenirs sanglants de 93 épouvantaient les imaginations. Qui pouvait prévoir ce qu'amènerait, je ne dis pas l'année, mais le mois qui commençait alors? M. de Lamennais s'empressa de réclamer avec ardeur la liberté d'enseignement; au nom de la liberté, il revendiquait toutes les sûretés pour les hommes religieux de la France; il expliquait les haines qui avaient divisé jusqu'alors les catholiques et les libéraux, il prédisait leur extinction, et l'union des deux grandes idées, la religion et le progrès, Dieu et la liberté.

Ce journal, sans contredit le plus élevé qui ait jamais parlé à la France, enthousiasma les intelligences d'élite, mais sans atteindre un grand nombre d'abonnés. Nous avons vu depuis deux journaux faire bien une autre fortune avec leur donnée économique. Les masses comprennent mieux une épargne de quarante francs que l'alliance de la religion et de la liberté.

Cependant les doctrines nouvelles, l'ardeur des écrivains à poursuivre le Czar qui torturait alors la Pologne régénérée, l'audace de leur parole, commencèrent à émouvoir le clergé catholique; des plaintes s'élevèrent de l'épiscopat; *l'Avenir* fut suspendu, et M. de Lamennais inclina son front de prêtre devant le Saint-Siége, et supplia le pape de décider entre lui et ses adversaires, se soumettant avec une profonde humilité au jugement du souverain pontife.

Il partit pour Rome avec deux de ses plus chers disciples.

Ceci était une grande imprudence: il allait forcer Rome à se prononcer sur des questions terribles qui avaient ensanglanté cette époque, sur ce droit de révolte, par exemple, si plein de mystères et de terreurs; Rome, ce pouvoir spirituel gardien des doctrines de Jésus, qui ne doit être influencé par aucun fait contemporain et ne peut faire plier sa loi au gré des révolutions des peuples. Le pouvoir doit être juste, et les gouvernés doivent obéir, voilà la loi du Christ.

Quand le pouvoir abandonne la justice, il commet un crime énorme qui en attire d'autres, les massacres d'une révolte populaire. Dans le temps où les peuples reconnaissaient l'arbitrage du pape, il a déposé des pouvoirs iniques; mais de là à dire au peuple qu'il a le droit lui-même de se faire justice, il y a une distance énorme. Quel danger! La multitude

sera donc juge de l'injustice du pouvoir, et frappera dans la fermentation de ses haines !

Je crois que tout homme sérieux qui examinera cette question hésitera à prononcer que le Saint-Siége doive ériger ceci en principe.

Mais comme les abus du pouvoir peuvent être intolérables, dès que la révolte a triomphé, dès qu'elle est devenue pouvoir, Rome la reconnaît, et accepte les faits accomplis. C'est tout ce qu'elle peut sans doute.

A son retour de Rome, M. de Lamennais se retira en Bretagne, dans la romantique solitude de la Chenaye. C'est là que je lui fus présenté par un de mes plus chers amis. Quoique j'aie approché bien des hommes célèbres de ce temps, ce jour occupe une place à part dans mes souvenirs. Il y avait réellement dans cette demeure silencieuse, au milieu des bois, un parfum de religion et de génie.

Il était évident que M. de Lamennais conservait toutes ses convictions démocratiques, malgré le silence gardé sur les affaires en question alors. Il nous lut avec sa voix sombre et accentuée l'élégie sur la Pologne, et des fragments qui ont paru bien plus tard dans le volume des Affaires de Rome. En errant le soir dans les bois, et aux bords des étangs de la Chenaye, avec l'illustre abbé Gerbet, nous remarquâmes la multitude de rossignols qui s'étaient donné rendez-vous dans ce feuillage. L'oiseau artiste semblait attiré par la voix mélodieuse du grand écrivain. Cependant la condamnation de

Rome ne tarda pas à paraître. M. de Lamennais essaya une soumission conditionnelle. Rome exigea une soumission entière et sans restriction aucune. La position devenait critique. On attendait avec anxiété la décision du prêtre philosophe. Les incroyants le poussaient au schisme, les catholiques étaient effrayés. M. de Lamennais se soumit en termes absolus. Il y eut un cri de joie dans l'Église. Au dehors une foule de jeunes gens qui étaient revenus aux idées religieuses, attirés par leur alliance avec la liberté, se séparèrent violemment. L'agence pour la défense de la liberté religieuse fut dissoute. Tout rentra dans le silence. Le public, entraîné par les mille passions d'alors, par les craintes, les rêves de religions nouvelles, la misère qui ensanglantait et livrait aux flammes la seconde ville du royaume, le public oubliait le prêtre éloquent et soumis, lorsque tout-à-coup un grand cri fut poussé qui plongea les uns dans un étonnement douloureux, les autres dans un paroxisme d'enthousiasme. Les *Paroles d'un Croyant* furent publiées.

Jamais tant de bruit ne se fit autour de quelques pages tombées de l'esprit d'un homme. Quelle en était la véritable cause? La forme des *Paroles* est loin d'être neuve. Depuis Job et Isaïe, on a bien des fois essayé ce langage; on n'y avait jamais vu qu'une imitation plus ou moins heureuse. Les œuvres de M. de Lamennais lui-même présentent, comme style, des pages supérieures à celles du *Croyant*, et l'accueil qu'elles ont reçu n'a pas eu

ce fougueux emportement. C'est que les *Paroles* répondaient aux passions qui bouillonnaient alors dans l'âme de milliers d'hommes froissés par l'ordre social et d'autant plus impatients et en fermentation que l'événement de juillet avait ouvert aux imaginations brûlantes toute l'immensité du rêve. Jeunes et vieux, ouvriers et étudiants, déclamaient cet écrit qu'ils appelaient l'évangile des peuples nouveaux. Il y avait bien au milieu de cette explosion des juges qui admiraient peu, mais leur voix était couverte par les cris de la foule. La plupart des puissants et des riches maudissaient l'auteur et le livre, les noms de Babeuf et de Marat furent prononcés. Aujourd'hui que la société française est plus calme, que le fleuve débordé rentre peu à peu dans son lit, la colère et les haines qui tachent les *Paroles d'un Croyant* seraient moins comprises. Le doux et profond livre de Silvio servira mieux et plus long-temps la cause des peuples.

Mais comment expliquer l'apparition des *Paroles* après la soumission absolue du prêtre? M. de Lamennais était alors en rapport avec les exilés de l'héroïque Pologne, avec de nobles cœurs italiens tout brisés par le deuil de la patrie; de vives douleurs, de sanglantes plaies furent étalées à sa vue; il frémit d'indignation et de pitié, il oublia qu'il était catholique et prêtre, et ne fut un moment que patriote et proscrit. Je ne l'excuse pas : il eut tort; mais cette désobéissance, cette inconséquence

énorme dans sa vie, eut des motifs peut-être qui ne sont pas sans noblesse.

Hélas! s'est-il aveuglé au point de croire qu'il avait une mission au-dessus de celle du Saint-Siége, lui, le profond admirateur des jugements de Rome, le contempteur dédaigneux de la raison individuelle?... Dieu seul peut juger ces choses mystérieuses qui se passent au fond des consciences.

Mais oublions que M. de Lamennais a été condamné par Rome, oublions qu'il est prêtre catholique; supposons qu'il ait commencé sa carrière par les articles de l'*Avenir*, nous trouverons alors que ses écrits doivent améliorer la démocratie française. Ils sont certes un grand progrès dans son sein, et elle admire trop M. de Lamennais aujourd'hui pour ne pas se pénétrer de quelques unes de ses idées. Or ce qui manquait le plus à la démocratie française, c'était l'esprit religieux, c'était cette grande pensée de Dieu, sans laquelle aucune organisation sociale n'est possible. La démocratie française n'a été jusqu'à présent qu'un instrument de destruction, elle n'arrivera à l'harmonie, à l'association bienfaisante, que par la religion. M. de Lamennais semble dans le *Livre du peuple* avoir compris que les *Paroles d'un Croyant* renfermaient trop de colère, trop d'éléments destructeurs. Dans ce dernier opuscule, quoique l'on entende encore le lion rugir sourdement, l'amour domine tout l'ensemble, l'idée du devoir est plus apparente que celle du droit. Il y a sous ce rapport un progrès sensible.

XVIII

Joseph de Maistre. — Le Livre du Pape.

L'année 1817 vit paraître presque en même temps le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* et le livre *du Pape*, de Joseph de Maistre. Le premier fut adopté avec enthousiasme par le public, le second se borna à agiter les intelligences sérieuses; mais il conquit une place bien haute dans leur estime. M. de Bonald a dit que les rois devraient avoir toujours ce livre sur leur bureau. M. de Maistre semble annoncer dans sa préface le second volume de l'*Essai* qui souleva tant d'orages dans le monde religieux et philosophique. « L'analogie des dogmes et des usages catholiques avec les croyances, les traditions et les pratiques de tout l'univers (si ce sujet est traité avec l'étendue convenable), produirait un ouvrage de controverse d'un nouveau genre, et qui ne serait pas des moins convaincants. Il saperait surtout par les fondements la grande accusation des protestants, tirée des imitations païennes qu'ils nous ont reprochées. On verrait que Midleton et d'autres ont usé leurs plumes pour établir en dernier résultat que l'antiquité païenne présente des traces nombreuses de ces mêmes vérités que

nous enseignons, ou des cérémonies dont nous faisons usage. Tout catholique instruit ne manquera pas de les remercier : *Salutem ex inimicis nostris*. Mais ce n'est point ici le lieu d'une dissertation sur ce vaste sujet : c'est assez d'observer que Tertullien, en disant que l'homme est naturellement chrétien, a dit certainement bien plus qu'il ne croyait dire. »

Je ne sais quel effet ont eu ces lignes sur M. de Lamennais, mais elles contiennent sa grande théorie du consentement universel des peuples, sur laquelle nous donnons nos idées dans ce livre.

Le traité du Pape renferme des assertions très glorieuses pour notre France. J'aime à les remettre sous ses yeux; car je pense que rien n'est aussi utile à un peuple que la conviction de sa grandeur, et de l'immensité de la tâche qu'il doit accomplir dans l'histoire du monde! Écoutons donc l'illustre étranger, qui s'est si brillamment nationalisé parmi nous, parler de notre patrie. « L'élément teutonique est à peine sensible dans la langue française; considérée en masse, elle est celtique et romaine. Il n'y a rien de si grand dans le monde. Cicéron disait : Flattons-nous tant qu'il nous plaira, nous ne surpasserons ni les Gaulois en valeur, ni les Espagnols en nombre, ni les Grecs en talents, etc.; mais c'est par la religion et la crainte des dieux que nous surpassons toutes les nations de l'univers.

» Cet élément *romain*, naturalisé dans les Gaules, s'accorda fort bien avec le druidisme que le chris-

tianisme dépouilla de ses erreurs et de sa férocité, en laissant subsister une certaine racine qui était bonne; et, de tous ces éléments, il résulta une nation extraordinaire, destinée à jouer un rôle étonnant parmi les autres, et surtout à se retrouver à la tête du système religieux de l'Europe.

» Le christianisme pénétra de bonne heure les Français avec une facilité qui ne pouvait être que le résultat d'une affinité particulière. L'Église gallicane n'eut presque pas d'enfance; pour ainsi dire en naissant, elle se trouva la première des Églises nationales et le plus ferme appui de l'unité.

» Les Français eurent l'honneur unique, et dont ils n'ont pas été à beaucoup près assez glorieux, celui d'avoir constitué (humainement) l'Église catholique dans le monde, en élevant son auguste chef au rang indispensablement dû à ses fonctions divines, et sans lequel il n'eût été qu'un patriarche de Constantinople, déplorable jouet des sultans chrétiens et des autocrates musulmans.

» Charlemagne, le trismégiste moderne, éleva ou fit reconnaître ce trône, fait pour ennoblir et consolider tous les autres. Comme il n'y a pas eu de plus grande institution dans l'univers, il n'y en a pas, sans le moindre doute, où la main de la Providence se soit montrée d'une manière plus sensible; mais il est beau d'avoir été choisi par elle pour être l'instrument éclairé de cette merveille unique.

» Lorsque dans le moyen âge nous allâmes en Asie, l'épée à la main, pour essayer de briser sur

son propre terrain ce redoutable croissant qui menaçait toutes les libertés de l'Europe, les Français furent encore à la tête de cette immortelle entreprise. Un simple particulier, qui n'a légué à la postérité que son nom de baptême, orné du modeste surnom d'*Ermite*, aidé seulement de sa foi et de son invincible volonté, souleva l'Europe, épouvanta l'Asie, brisa la féodalité, anoblit les serfs, transporta le flambeau des sciences et changea l'Europe.

» Bernard le suivit; Bernard, le prodige de son siècle, et Français comme Pierre, homme du monde et cénobite mortifié, orateur, bel esprit, homme d'État.

. . . .

» On ne cesse de nous répéter qu'aucune de ces fameuses entreprises ne réussit. Sans doute, aucune croisade ne réussit, les enfants mêmes le savent; mais toutes ont réussi, et c'est ce que les hommes mêmes ne veulent pas voir.

» Le nom français fit une telle impression en Orient, qu'il y est demeuré comme synonyme de celui d'Européen; et le plus grand poëte de l'Italie, écrivant dans le XVI[e] siècle, ne refuse point d'employer la même expression : « *Il popol franco* » (*Tasso*). »

Si M. de Maistre a pu donner à M. de Lamennais l'idée de sa célèbre théorie du consentement général, il lui a donné presque toutes ses idées sur le jugement des papes dans les affaires temporelles,

ou plutôt les deux célèbres philosophes ont trouvé dans l'histoire des faits qu'ils ont expliqués de la même manière. Le second livre du Pape est plein d'une lucidité philosophique bien rare. Cette immense question du pouvoir y est examinée avec une franchise dépouillée de passions; je le remarque, parce que c'est peu ordinaire chez le comte de Maistre, qui est le plus souvent un avocat plein d'ardeur et non un juge impartial.

« On a souvent demandé, écrit-il, si le roi était fait pour le peuple, ou celui-ci pour le premier. Cette question suppose, ce me semble, bien peu de réflexion : les deux propositions sont fausses prises séparément, et vraies prises ensemble. Le peuple est fait pour le souverain, le souverain est fait pour le peuple; et l'un et l'autre sont faits pour qu'il y ait une souveraineté.

» Le grand ressort, dans la montre, n'est point fait pour le balancier, ni celui-ci pour le premier; mais chacun d'eux pour l'autre, et l'un et l'autre pour montrer l'heure. »

Dans le livre précédent, M. de Maistre avait détruit de la même manière l'idée que le pape pouvait être au-dessus du concile, ou le concile au-dessus du pape. Personne peut-être n'a mis autant d'esprit que le comte de Maistre dans ces matières si graves. Savez-vous comment il résume le droit public de la postérité de Sem et de Cham, de l'Asie et de l'Afrique? Il prétend que ces peuples, depuis les temps primitifs jusqu'à ceux que nous voyons,

ont dit à un homme : Faites tout ce que vous voudrez, et lorsque nous serons las, nous vous égorgerons.

Le grand but du comte de Maistre, dans le livre du Pape, est de démontrer au siècle que le jugement du souverain pontife n'est pas un droit, mais un moyen de salut invoqué par les nations dans le moyen âge, placées qu'elles étaient entre deux abîmes, la tyrannie des souverains et la révolte des peuples; abîme encore ouvert sous nos pas aujourd'hui. Il s'attache à prouver humainement la supériorité du pouvoir pontifical. « Celui qui l'exerce, dit-il, est toujours vieux, célibataire et prêtre; ce qui exclut les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des erreurs et des passions qui troublent les États. Enfin, comme il est éloigné, que sa puissance est d'une autre nature que celle des souverains temporels, et qu'il ne demande jamais rien pour lui, on pourrait croire assez légitimement que si tous les inconvénients ne sont pas levés, ce qui est impossible, il en resterait du moins aussi peu qu'il est permis de l'espérer, la nature humaine étant donnée; ce qui est pour tout homme sensé le point de perfection. »

Lorsque M. de Maistre arrive à défendre la conduite politique des papes, nous ne voulons pas assurer qu'il n'abandonne jamais son rôle de juge pour prendre celui d'avocat qui est dans sa nature; toutefois il est incontestable qu'il a réfuté bien des assertions ridicules des écrivains antireligieux, et consé-

quemment antisociaux, du dernier siècle. On trouve çà et là des traces de cet esprit si incisif et si mordant qui a brillé depuis dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Je lis à la page 266 du premier volume :

« En feuilletant les papiers anglais, on demeure frappé d'étonnement à la vue des inconcevables erreurs qui occupent encore des têtes d'ailleurs très saines et très estimables.

» A l'époque des fameux débats qui eurent lieu en l'année 1805 au parlement d'Angleterre, sur ce qu'on appelait l'émancipation des catholiques, un membre de la chambre haute s'exprimait ainsi dans une séance du mois de mai :

« Je pense, *et même je suis certain*, que le pape n'est qu'une misérable marionnette entre les mains de l'usurpateur du trône des Bourbons ; qu'il n'ose pas faire le moindre mouvement sans l'ordre de Napoléon ; et que si ce dernier lui demandait une bulle pour animer les prêtres irlandais à soulever leur troupeau contre le gouvernement, il ne la refuserait point au despote. »

» Mais l'encre qui nous transmit cette *certitude* curieuse était à peine sèche, que le pape, sommé avec tout l'ascendant de la terreur de se prêter aux vues générales de Buonaparte contre les Anglais, répond qu'étant le père commun de tous les chrétiens, il ne peut avoir d'ennemis parmi eux ; et plutôt que de plier sur la demande d'une fédération d'abord directe, et ensuite indirecte contre

l'Angleterre, il se laisse outrager, chasser, emprisonner ; il commence enfin ce long martyre qui l'a rendu si recommandable à l'univers entier.

» Maintenant si j'avais l'honneur d'entretenir ce noble sénateur de la Grande-Bretagne, *qui pense, et qui est même certain* que le pape n'est qu'une misérable marionnette aux ordres des despotes qui veulent l'employer, je lui demanderais avec la franchise et les égards qu'on doit à un homme de sa sorte, je lui demanderais, dis-je, non pas ce qu'il pense du pape, mais ce qu'il pense de lui-même en se rappelant ce discours. »

Cette manière si spirituelle et si vive, qui sait répandre du charme sur les matières les plus abstraites, fait du comte de Maistre le plus *amusant* des philosophes. Après avoir examiné toutes les grandes questions controversées depuis des siècles, et avoir jeté sur elles les clartés de sa parole, le comte de Maistre, sans se dissimuler la justice de quelques reproches adressés aux papes, démontre qu'ils ont été les sauveurs de la société européenne, et, saisi d'un transport enthousiaste, il improvise une ode en prose sur les bienfaits que la papauté a répandus dans l'univers.

Il ressort de cet ouvrage que l'époque la plus normale du monde a été celle où les souverains pontifes présidaient à tout l'ordre spirituel ; que la seule espérance des peuples est dans le retour à l'unité catholique, et qu'enfin en dehors de la juridiction spirituelle des papes il n'y a que deux

abîmes, la tyrannie des princes et la révolte des peuples.

Quoique nous appartenions à notre siècle, que nous ayons été nourri de ses théories indépendantes, nous serions loin de redouter le protectorat de Rome, si les peuples n'avaient réellement dans l'avenir d'autres moyens de salut que la force aveugle de la multitude; mais il y a un immense danger à dire à la société qu'elle ne peut être sauvée que par un pouvoir qui, dans ses attributions de juge entre les rois et les peuples, est réellement brisé depuis quatre siècles.

Je crois fermement à la parole divine qui dit que le christianisme ne passera pas; mais qui peut prévoir le rôle que Dieu lui réserve dans les pouvoirs visibles de la terre? Il sera toujours le lien qui unit l'individu à Dieu, le grand instituteur des hommes, et conséquemment tout ce qu'il y aura dans le monde de justice et de vérité découlera de lui; il règnera donc toujours invisiblement; mais que les peuples reviennent à invoquer le jugement des papes, c'est ce qui ne nous semble pas probable.

L'initiation sociale des nations est lente et progressive. Long-temps incapables de se diriger dans la vie politique, elles ont eu besoin d'un guide visible, parce que l'idée de justice n'était pas assez clairement aperçue de tous; mais nous arrivons au siècle où il a plu à Dieu de livrer à l'humanité le soin de ses destinées terrestres. N'allons pas croire que tout est perdu, parce qu'une vaste rénovation

se prépare, ayons plus de foi dans la Providence et regardons l'avenir avec espoir et courage.

Ne nous effrayons pas trop des deux abîmes du comte de Maistre. La tyrannie deviendra de plus en plus impossible, et la révolte aveugle disparaîtra avec elle.

L'élection, encore une fois, renferme tous les germes de l'avenir; non l'élection telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui; il ne faut pour s'en convaincre que jeter les yeux sur la Chambre actuelle. Nous allons la voir languir quelques années, c'est son rôle. Et en effet, le travail intellectuel et vraiment social se fera hors de son sein, jusqu'à ce que le jour soit venu où une véritable représentation sortira de l'urne.

Tant qu'il n'y aura d'influent que l'élément social le plus impur, l'argent, on conçoit qu'une assemblée ne doit représenter que l'argent, et que, philosophiquement parlant, elle demeure étrangère à toutes les hautes questions intellectuelles. Il faut donc avant tout que l'intelligence et la vertu pénètrent dans le corps électoral. Voilà le grand enfantement auquel nous assisterons bientôt.

Ceci peut paraître impossible aux *hommes positifs;* mais tout leur paraît impossible, excepté ce qu'ils voient chaque jour (1).

(1) Nous renvoyons à la partie de ce livre intitulée *Philosophie* l'examen des Soirées de Saint-Pétersbourg de M. le comte de Maistre. Nous devons dire ici quelques mots du volume de ce célèbre écrivain, publié sous ce titre : *De l'Église gallicane.* Les Considérations sur la France,

et quelques autres écrits de Joseph de Maistre, sont antérieurs à l'époque qui nous occupe. Le livre de l'Église gallicane devait, dans l'origine, former le Ve livre *Du Pape*. C'est une lutte spirituelle contre le jansénisme et le gallicanisme : d'amères critiques de Port-Royal, une censure un peu passionnée de Pascal, une condamnation absolue de la Déclaration de 1682, malgré le respect qu'inspire à M. de Maistre la grande ombre de Bossuet. C'est réellement un corollaire de l'ouvrage précédent; il offre mille preuves de la verve mordante et pleine d'élégance qui est une partie bien brillante du talent de Joseph de Maistre.

XIX

L'abbé Philippe Gerbet. — Des doctrines philosophiques sur la certitude. — Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique. — Coup d'œil sur la controverse.

Parmi les hommes distingués que l'on a appelés les disciples de l'abbé de Lamennais, l'abbé Ph. Gerbet occupe le premier rang par la force logique de son esprit, sa clairvoyance métaphysique et la tendresse rêveuse de son âme.

Il publia en 1826 une brochure de deux cents pages : *Des doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec les fondements de la théologie*. Elle renferme plus de science philosophique que bien des œuvres volumineuses ; elle peut être considérée comme un auxiliaire puissant du second volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. C'est un combat contre le cartésianisme et le protestantisme, une nouvelle victoire contre la raison individuelle en faveur de l'autorité. Le disciple arrive aux mêmes conclusions que son maître ; mais il augmente leur force par des moyens qui sont à lui. Il ne s'y montre pas inférieur à M. de Lamennais sous le rapport de l'enchaînement des idées et de la pénétration.

Le livre Des doctrines philosophiques sur la

certitude eut peu de retentissement. C'est qu'il ne s'adressait qu'au raisonnement, faculté peu bruyante et dont les succès n'émeuvent pas comme ceux de l'imagination. M. l'abbé Gerbet se plaça bien plus haut dans l'opinion d'une partie de ses lecteurs par la publication des Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique. J'ai dit une partie de ses lecteurs, car il faut bien reconnaître que ce beau livre n'est pas accepté par tous. Il a des ennemis et des amis bien enthousiastes. On rencontre dans tous les publics, mais particulièrement dans le public catholique, des hommes de routine qui s'effarouchent de toute forme un peu nouvelle; ils rejettent impitoyablement ce qui ne porte pas un cachet antique. Il y a sur le style du dogme générateur une nuance un peu étrangère, quelque chose de l'Allemagne peut-être, une sorte de vapeur légère à travers laquelle rayonne la lumière éblouissante. Les lecteurs craintifs sont aussi un peu dépaysés par les extraits des livres sacrés de l'Inde, que l'orientalisme moderne a déposés dans ce livre. Il faut joindre aux ennemis du *dogme générateur* les adversaires de M. de Lamennais; car les premiers chapitres consacrés aux religions antiques s'appliquent à chercher dans l'univers les croyances enseignées par l'Église catholique. C'est toujours le système du maître. « Nous avons remarqué d'abord, dit l'abbé Gerbet, que le dogme eucharistique, ainsi que le culte auquel il sert de base, est le complément de la foi et du culte

primitif du genre humain ; de sorte qu'on ne saurait le détacher de la religion, sans détruire le merveilleux enchaînement des vérités qui la constituent. Après l'avoir considéré dans son principe, et, si on peut le dire, dans sa semence déposée au sein de l'antique religion, nous l'avons considéré dans ses effets, dans cet amour même dont il est le principe inépuisable ; et nous avons vu que l'ordre de sentiments qu'il produit et qu'il entretient est aussi le développement complet ou la perfection des sentiments inspirés par la foi primitive ; de sorte qu'on ne saurait non plus le retrancher de la religion sans attaquer profondément l'*esprit de vie*. Ce mystère est le *cœur* du christianisme ; telle est en un seul mot la conclusion de cet écrit. »

Nous nous trompons peut-être ; mais les Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique nous semblent une œuvre très élevée de philosophie chrétienne, une œuvre qui devrait être chère au poëte et au philosophe, car elle est remarquable par l'amour et surtout par la science. Que peut-on reprocher à une foule de pages d'une pensée sublime, revêtue d'un style si élégant et si pur ? Je cite : « La communion chrétienne n'est pas une simple participation à la grâce, mais à la substance même de l'homme-Dieu, s'incarnant en chacun de nous pour purifier notre âme et la nourrir. C'est l'union avec Dieu, élevée, si l'on peut parler ainsi, à sa plus haute puissance, et parvenue au dernier degré qu'il soit possible d'atteindre dans

les limites de l'ordre présent : au-delà, c'est le ciel. Si, en effet, tandis que la substance divine se mêle à notre substance, Dieu transformait dans la même proportion notre intelligence en son intelligence et notre volonté en son amour, nous le verrions face à face, nous l'aimerions d'un amour égal à cette claire vue : le ciel n'est pas autre chose. Attendons un peu, le jour de la transfiguration approche. La vie terrestre n'est que l'enfance de l'homme...... »

Je lis quelques pages plus loin :

« Cette foi puissante à la présence humaine de la divinité n'ébranle notre frêle nature que pour la consoler et l'affermir ; elle l'exalte avec la même force dont elle pourrait l'accabler, et lui imprimer, si j'ose le dire, de toute la pression qu'elle exerce sur elle, un mouvement d'ascension vers ce monde supérieur, où, dans le sein de la présence divine sans voile, l'intelligence et l'amour se dilateront sans effort.

» Le protestantisme, qui a répudié ce magnifique don, est l'absence du Christ, comme le déisme est, dans un ordre d'idées plus général, l'absence de la divinité. »

L'esprit philosophique n'abandonne jamais l'abbé Gerbet. Il aura été retenu par cette manière raisonneuse de notre époque. En effet, son âme ne s'épand guère en flots d'amour comme celle de François de Sales ; elle ne l'ose pas. On sent bien palpiter sous ses paroles un cœur plein de tendresse ; mais le philosophe domine. Étudiez-le dans

le chapitre qui prêtait le plus à l'épanchement mystique, et qu'il a intitulé *Vie intérieure*. Il explique presque continuellement; et, s'il veut donner une idée de l'amour, il emprunte les paroles du vieux solitaire qui a légué au monde l'*Imitation de Jésus*. Toutefois, l'amour est l'âme de la philosophie de l'auteur, et les pages que nous allons citer peuvent figurer, selon nous, parmi les plus belles que le siècle ait produites.

« Les merveilles du cœur sont-elles sans prix, et, si le divin existe quelque part, où le cherchera-t-on, s'il n'est pas dans l'extase de la vertu? Pour moi, je prête l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes avec plus de respect qu'à la voix du génie. Faisons silence; écoutons-les. L'Eucharistie, disent-elles, est une partie intégrante des deux mondes, un temple placé sur les confins de la terre et du ciel. Là se trouve leur point de contact, là s'opère la jonction des symboles de l'une et des réalités de l'autre; et la communion s'accomplit comme sous le vestibule entr'ouvert du sanctuaire invisible où se consomme l'éternelle union. Tandis que les sens restent dans l'ordre actuel, l'âme ressent la présence de l'autre ordre; elle y entre, elle prend possession de sa substance, comme un homme transporté soudain aux limites de cet étroit univers visible, étendant sa main au-delà, saisirait déjà les prémices d'un plus vaste monde. Alors il se passe en elle de ces choses que la parole humaine craint de profaner en les exprimant. Au murmure confus

des passions qui grondent encore dans l'âme fidèle, comme le dernier bruit des agitations de la vie, succède tout-à-coup un grand silence. Bientôt une communion également forte et douce annonce la présence d'un Dieu ; et soudain les saints désirs, et la prière, et la patience, et l'esprit de sacrifice, souvent languissants, se raniment ; tout ce qu'il y a de divin en elle s'allume à la fois. Son regard s'épure et reçoit quelques rayons de cette lumière qui éclaire ce qui est au-delà du cœur. Des émotions indéfinissables, vives comme des sensations, calmes comme des idées, attestent l'harmonie renaissante de l'esprit et des sens. On éprouve dans mille autres circonstances les joies de la vertu : c'est là seulement qu'on en savoure toute la volupté. Vous cherchez ensuite cet ordre de sentiments, et vous ne le retrouvez plus. Il a passé sur l'âme pour lui laisser entrevoir le sens suprême de ce mot de bonheur, qui appartient à une langue perdue, dont l'idiome parlé par les enfants d'Adam ne contient plus que les ruines. Mais, mieux elle comprend ce mot, plus elle sent qu'il n'est pas de ce monde. Tant qu'elle n'aura pas déposé à la porte du ciel tout le fardeau des terrestres vertus, tant qu'il ne sera pas venu ce moment où elle sera libre enfin, même de l'espérance, l'âme captive ne connaîtra que des joies souffrantes. L'allégresse de la terre soupire, son bonheur pèse, et, pour qui connaît à fond cette vie, le plus grand miracle de la communion est de la rendre légère. Ces ravissements de l'amour, mêlés

de tristesse, donnent dans ce moment solennel à la physionomie une expression sublime. Celle de la joie l'est rarement : c'est que la joie est si fugitive et si fausse qu'elle semble communiquer à la figure humaine je ne sais quoi de l'air d'un insensé. La douleur au contraire ennoblit presque toujours la physionomie. Mais l'instinct de notre destinée primitive, froissé par ce contraste, cherche une autre dignité que celle du malheur. La vraie condition de l'homme est la réparation de sa misère ; et sa figure ne revêt son plus beau caractère terrestre que lorsqu'elle est l'expression de ce mystère de douleur et de grâce, lorsqu'elle reçoit l'empreinte d'une joie divine descendue dans l'abîme de nos souffrances. Contemplez les traits de ce chrétien qui adore en lui son Sauveur : ne diriez-vous pas que, si cette bouche, fermée par le recueillement, s'ouvrait tout-à-coup, une voix en sortirait, essayant d'un ton plaintif inouï le cantique des cieux ; elle chanterait comme un ange soupire, elle gémirait comme chante un mortel. »

Platon, vivant au XIXe siècle, n'aurait peut-être pas mieux dit.

Le dernier chapitre du livre (*Liaison de toutes les erreurs destructives de la foi à l'amour divin*) est d'une grande profondeur. On ne rencontre nulle part une compréhension plus complète du monde moral, une plus lumineuse intuition de l'invisible. « La vérité étant une par son essence, toutes les négations viennent en dernier lieu se confondre en

une grande négation, et il n'est pas d'erreur qui n'attaque la vérité substantielle ou Dieu même. Sous ce rapport, toute erreur coupable est un déicide. » L'auteur, dans une analyse rapide, examine les idées des protestants, des déistes et des panthéistes, et prouve qu'ils ont caché la même erreur sous des mots divers. Les premiers en niant la présence réelle, et les seconds la divinité de Jésus-Christ, ne nient que la possibilité de l'union de Dieu et de l'homme, de l'infini et du fini.

« Mais la question ne s'arrête pas à ces termes, car il est clair que les panthéistes ne font que la généraliser, en demandant à leur tour comment le fini peut co-exister avec l'infini, qui comprend tout. De là le système de l'identité absolue de toutes choses : les êtres finis ne sont plus que de simples modifications de l'être universel. »

Aussi le panthéisme est-il l'abîme où vont s'engloutir toutes les philosophies erronées. « L'homme, dit éloquemment l'abbé Gerbet, après avoir refusé de croire à l'union de Dieu avec l'homme, à son amour, à son existence, lorsqu'il se voit séparé de lui, cette solitude le désole et l'effraie, parce que le besoin de l'infini le tourmente, et au moment où il vient de dire en son cœur Dieu n'est pas, sa raison troublée s'écrie que tout est Dieu. »

Sans doute les hommes qui ont commencé les discussions protestantes étaient loin de savoir où ils allaient ; mais n'est-ce pas une preuve de plus de la vérité enseignée par l'Église, que de voir

ainsi tout l'édifice ébranlé dès qu'on en détache une pierre; de voir qu'il n'y a pas de milieu entre la vérité et le comble de l'erreur?

Nous n'aurions qu'un moyen de faire passer dans l'âme de nos lecteurs les impressions que nous a laissées ce chapitre, qui ne renferme que quelques pages des plus substantielles que nous ayons lues; ce serait de le copier tout entier. Car, où il n'y a pas d'objections à faire, la critique reste embarrassée de ses louanges sans compensation. L'auteur fait sortir avec la même clarté de la négation protestante la désolante idée des matérialistes, que ce monde n'est pas régi par une souveraineté bienfaisante.

Nous en avons dit assez pour indiquer l'importance philosophique de ce petit volume. Sa supériorité est la cause la plus réelle de son peu de popularité. Si l'abbé de Lamennais avait débuté par le second volume de l'*Essai*, il n'eût été lu que de la partie savante du public catholique.

Les livres religieux ne sont malheureusement feuilletés que par les croyants. Puissions-nous avoir contribué à attirer sur celui-ci l'attention des esprits sérieux, quels que soient leurs systèmes et leurs doctrines!

Le *Coup d'œil sur la controverse chrétienne*, publié en 1831, par l'abbé Gerbet, est un précieux résumé des discussions religieuses qui ont rempli des milliers de volumes, depuis les commencements jusqu'aux glorieux combats soutenus par l'é-

cole catholique du XIX[e] siècle. Il ressort de ce résumé qu'au fond de toutes les luttes pour et contre la doctrine du Christ, apparaît la discussion fondamentale sur la certitude, c'est-à-dire le duel de la raison individuelle et de la raison générale, du rationalisme et de l'Église. Cet ouvrage est resté dans les bibliothèques du clergé, et est à peine connu du public.

Le travail de l'abbé Gerbet qui a été le plus généralement adopté par les lecteurs catholiques est le *Cours d'introduction à l'étude des vérités chrétiennes*, qu'il publie dans *l'Université catholique*. Le beau dialogue de Platon et de Fénelon a enchanté tout le monde. Le cours de M. Gerbet continue à enrichir ce recueil qui a reçu de si magnifiques éloges de la bouche de M. Guizot.

XX

Publications de M. de Genoude. — Le Christ devant le siècle, par M. Roselly de Lorgues. — M. Bautain.

Au milieu de la renaissance catholique qui brillait alors sur la France, encore émerveillée des écrits de Chateaubriand, de Joseph de Maistre, de Lamartine et de l'abbé de Lamennais, M. de Genoude eut l'heureuse idée de traduire la Bible. Les premières parties publiées obtinrent un immense succès : les esprits étaient préparés à cette lecture ; les hommes du monde eux-mêmes adoptèrent la nouvelle version, souvent éclatante de poésie. En effet, si les traductions précédentes, celle de Sacy, entre autres, pouvaient soutenir la comparaison dans les livres historiques et dans les peintures douces et pastorales, les livres lyriques étaient rendus avec une supériorité incontestable. Le bruit courut qu'un des plus beaux génies contemporains avait coopéré à la reproduction d'Isaïe et des psaumes. Quoi qu'il en soit, la Bible de Genoude se vit bientôt dans toutes les bibliothèques ; et quelles qu'aient été les critiques dont elle a pu être l'objet depuis, elle est restée haut placée dans l'estime générale. L'heureux traducteur conçut le projet de

répandre dans la nation tous les grands livres du christianisme. Après la Bible, les pères de l'Église, ces philosophes catholiques qui ont développé les doctrines de Jésus, et les ont défendues contre toutes les erreurs avec une gloire digne d'une si noble cause.

Après les pères, est venue la science humaine; c'est une noble idée que la collection qui porte le titre de Raison du christianisme; elle a réuni les témoignages du génie humain en faveur de Dieu. Bacon, Képler, Galilée, L'Hôpital, Grotius, Arnauld, Nicole, Pascal, Malebranche, Bossuet, Abbadie, Bourdaloue, Fénelon, Massillon, Locke, Fléchier, Leibnitz, Clark, La Bruyère, Bentley, Saint-Réal, Addisson, Newton, Domat, d'Aguesseau, Young, Vauvenargues, Bullet, Lardner, West, Euler, Sherlock, Littleton, Bonnet, Montesquieu, Haller, Pope, La Harpe, Klopstock, Kant, Herder, Gœthe, Duvoisier, Stolberg, Erskine, Dulac, de Maistre, Schlegel, Cuvier, etc.; telle est l'imposante assemblée qui proclame dans ce livre la raison du christianisme. Le public a entendu sa voix.

Après cette œuvre, M. de Genoude a publié le célèbre apologiste anglais Wiseman, principal du collége anglais de Rome, docteur en théologie, et professeur de l'université romaine. Ce livre pourra avoir un grand retentissement en Angleterre. Le protestantisme y est broyé sous les coups de la raison et de l'étude. Wiseman est surtout remarqua-

ble par l'universalité de ses connaissances. Il puise ses preuves non seulement dans les origines, les traditions et les littératures des peuples qu'il a étudiées profondément, mais dans la géologie, l'ethnographie, l'histoire physique de l'homme, l'archéologie; le monde oriental lui a fourni des arguments précieux.

Tel est, avec la réimpression de Malebranche et une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, l'ensemble des travaux de M. de Genoude, qui a bien mérité du catholicisme et de la civilisation.

L'œuvre de Wiseman nous rappelle un volume publié en 1835 par M. Roselly de Lorgues : *Le Christ devant le siècle* a obtenu un brillant succès; plusieurs éditions dans moins de trois années et des traductions étrangères l'attestent suffisamment. C'est un précieux résumé de ce que les sciences physiques et morales ont enseigné en faveur du catholicisme, surtout des découvertes les plus récentes qui ont rejeté si loin les rêveries fantastiques des Dupuis et des Volney.

Des orgueilleux qui croyaient avoir pénétré les profondeurs secrètes de la nature, tandis qu'ils n'avaient aperçu que des surfaces, se mirent à crier, il y a moins d'un siècle, que les récits de Moïse étaient menteurs; que la science des temps nouveaux se révoltait contre la science antique, et que les nations avaient vénéré des absurdités durant de longs siècles. Posant des bornes à la toute-puissance de Dieu, ils soutenaient que l'espace de

six jours n'avait pu suffire à la création du monde; que le déluge universel était une fable; que les tables astronomiques des nations le plus anciennement civilisées contredisaient formellement l'âge que la Bible donne à notre globe. Ce fut pendant un demi-siècle un risible triomphe de l'ignorance superbe. On était tout joyeux de ces misérables découvertes; on riait au nez des croyants qui se cachaient dans l'ombre pour adorer leur Dieu méconnu.

Après ces jours de désordres nous avons assisté à un magnifique spectacle. Des savants ont examiné les livres de la fausse science, et ils ont été frappés de leur outre-cuidance et de leur ignorante frivolité. Ils se sont égarés long-temps dans les déserts, souffrant le chaud et le froid, la faim et la soif; ils ont vu leurs cheveux blanchir sur les livres sacrés du berceau du monde. Plusieurs d'entre eux n'étaient pas guidés par la foi, mais seulement par le noble enthousiasme de la science, par la passion de la vérité. Après un long commerce solitaire avec la nature, qu'ils interrogeaient nuit et jour, après de vastes recherches dans le ciel et sur la terre, le ciel et la terre ont répondu Dieu, et les savants se sont prosternés, parce qu'ils ont trouvé la foi dans la science.

L'ouvrage de M. Roselly de Lorgues résume parfaitement cette dernière renaissance scientifique; il en donne une idée suffisante aux hommes du monde, et indique aux recherches des hommes stu-

dieux les sources où ils peuvent puiser ces inappréciables trésors.

Nous avons remarqué au commencement de ce livre un résumé historique qui comprend le XVIIIe et le XIXe siècle; il est écrit avec une verve très spirituelle. La phrase y a une allure vraie et dédaigneuse qui entraîne; une conviction profonde apparaît dans chaque ligne. L'auteur marche d'ailleurs appuyé sur des citations nombreuses, et puis il ne s'occupe que des folies du XVIIIe siècle, de ses idées religieuses. Nous ne sommes pas de ceux qui maudissent l'œuvre entière de notre prédécesseur. Dans l'ordre politique il a fait de grandes choses: il a tué le moyen âge et les idées du cardinal de Richelieu; il nous a débarrassés de l'aristocratie de naissance; c'est toujours une de moins; il a frayé la route à l'organisation sociale vers laquelle nous marchons. Mais en religion, il a partout pris l'abus pour la chose, il a montré une ignorance d'enfant et un orgueil de démon. M. Roselly de Lorgues met en relief cette ineptie fastueuse:

« Un plan s'organisa: on résolut d'établir le culte de la raison, c'est-à-dire de l'homme. Il fallait donc démontrer que la raison se suffit, que Dieu n'existe pas. Ceci était embarrassant: la terre est un témoin insubornable, annonçant les merveilles du créateur; et communément on croyait que le monde n'avait pu se produire lui-même. Voltaire parla, la difficulté disparut. « En humectant de la

farine avec de l'eau, dit-il, et en renfermant ce mélange, on trouve au bout de quelque temps, à l'aide du microscope, qu'il a produit des êtres organisés dont on croyait la farine et l'eau incapables. C'est ainsi que la nature inanimée peut passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvements. » (Voltaire, *Dict. phil.*, art. DIEU.) Par cette savante explication, il n'était plus nécessaire de rechercher un créateur à l'univers. Les sages admirèrent cette solution sublime... Helvétius affirme qu'on n'en finirait point si l'on voulait donner la liste de tous les peuples qui vivent sans avoir l'idée de Dieu. Nous pensons comme lui : il aurait été aussi difficile de *finir* cette liste que de la *commencer;* car Bayle suppose que ces peuples sont situés dans des terres australes et *inconnues.* »

M. Roselly de Lorgues continue de ce ton toute la peinture du XVIIIe siècle. Mais il ne saurait aller plus loin dans sa critique que le tribun populaire, Benjamin Constant, disant, dans son livre *de la Religion :* « Les auteurs du XVIIIe siècle, qui ont traité les livres saints des Hébreux avec un mépris mêlé de fureur, jugeaient l'antiquité d'une manière misérablement superficielle ; et les Juifs sont de toutes les nations celle dont ils ont le plus mal connu le génie, le caractère et les institutions religieuses. Pour s'égayer avec Voltaire aux dépens d'Ezéchiel ou de la Genèse, il faut réunir deux choses qui rendent cette gaieté assez triste : la plus profonde ignorance et la frivolité la plus déplorable. »

Nous ne trouvons à reprendre dans ce morceau que la manière dont l'auteur présente le clergé de la restauration. A l'entendre, cette influence cléricale, qui fit tant de bruit alors, n'aurait existé que dans les calomnies des journaux et des chansons. Nous savons que les fameux articles sur les jésuites sont frappés de ridicule aujourd'hui; nous reconnaissons leur exagération, et nous ne concevons guère comment les abonnés ne sont pas morts d'ennui en lisant la même chose tous les jours; mais il est impossible de nier la réalité des projets politiques et de l'action ambitieuse de certains dignitaires ecclésiastiques de cette époque. Que chacun sonde sa conscience, et me réponde.

Nous avons surtout remarqué dans ce livre le chapitre sur les Prophètes, qui nous a semblé un traité complet et nouveau dans plusieurs parties. Rationalité de la prophétie : pour la nier, il faut nier l'âme et se jeter dans le matérialisme. La spiritualité de l'âme admise, aucun esprit philosophique, étudiant cette mystérieuse essence, n'affirmera l'impossibilité du don de prophétie, signe de l'inspiration divine du prophète, la sainteté de sa vie, et surtout l'accomplissement de sa parole. Consentement général des peuples en faveur de la prophétie : pas un seul grand événement dans l'histoire du monde qui n'ait été annoncé. Sainteté des prophètes hébreux : leur courage dans le martyre, leur amour de la vérité, qui est Dieu. Accomplissement des prophéties : les diverses faces de la

question sont présentées avec une lucidité bien précieuse.

Le travail de M. Roselly de Lorgues sur les preuves de l'accomplissement des prophéties, mérite de fixer l'attention de tous les hommes qui pensent. Il examine les récits des voyageurs modernes, et trouve que partout les siècles ont obéi à la voix de Dieu.

Nous terminerons cette revue des écrivains religieux de notre temps par quelques mots sur un homme dont l'enseignement a retenti en France depuis quelques années. Élève de M. Victor Cousin, et l'un des membres les plus distingués de l'École normale, M. Bautain se fit remarquer dès l'abord par sa patience, sa pénétration et son amour sincère pour la vérité. Il fut désigné pour aller prêcher l'éclectisme à Strasbourg, et devint bientôt le centre d'un mouvement catholique dans l'est de la France. Il arriva à la foi par le dégoût de la science, qui n'apprend rien de complet. « J'ai raisonné avec Aristote, j'ai voulu refaire mon entendement avec Bacon, j'ai douté méthodiquement avec Descartes, j'ai essayé de déterminer avec Kant ce qu'il m'était possible et permis de connaître; et le résultat de mes raisonnements, de mon renouvellement, de mon doute méthodique, a été que je ne savais rien, et que peut-être je ne pouvais rien savoir. » (*Discours sur la morale de l'Évangile comparée à celle des philosophes.*)

L'étude de l'Évangile conduisit bientôt M. Bau-

tain à la foi et à une vive pratique : il se fit prêtre. Nous assistons ici à un spectacle plein de grandeur qui nous rappelle l'enseignement des premiers siècles ; nous voyons de jeunes hommes épris des doctrines rationalistes se presser autour de la chaire du nouvel apôtre et arriver comme lui à la foi catholique. Rien de plus touchant que cette correspondance publiée par l'auteur de *la Philosophie du christianisme*. Ces jeunes gens rendent compte de leurs combats et de leurs études ; ils disent comment ils ont été amenés à croire et à embrasser le sacerdoce. Ces lettres ont un parfum du IVe siècle de l'Église.

Il est difficile de pénétrer toute la pensée de M. Bautain et de son école. Il n'a pas formulé de doctrine dans un livre développé, il les a semées çà et là dans quelques brochures. *La Philosophie du christianisme*, par exemple, n'est autre chose que des notions biographiques sur les jeunes convertis et leur correspondance. Quelques idées ont mérité la censure du Saint-Siége. Les erreurs de M. Bautain, comme celles de M. de Lamennais, sont nées de l'examen de la question de la *certitude*. Quelques phrases de M. Bautain ont fait penser qu'il anéantissait pour ainsi dire la raison humaine, et qu'il la regardait comme incapable d'arriver à une notion quelconque de la vérité. C'est le reproche adressé à M. de Lamennais. M. Bautain a-t-il voulu dire autre chose que ceci : la raison de l'homme ne peut arriver à une com-

plète certitude philosophique? Nous en doutons; mais lorsque l'on touche à ces matières, on ne saurait y apporter trop de clarté, et encore une fois la doctrine de M. Bautain est à peine exposée. S'il nie la raison individuelle, il ne place pas, comme M. de Lamennais, la preuve de la certitude dans le consentement général, mais dans l'Écriture sainte, dans l'Évangile lui-même. M. Bautain a-t-il réellement entendu enseigner que chaque homme recevait ainsi la vérité de son commerce isolé avec l'Évangile? Qui ne voit que c'est l'individualisme le plus complet, une sorte d'illuminisme si l'on veut. Ceci nous paraît bien autrement hérétique que la doctrine mennaisienne; mais encore une fois nous n'affirmons pas que ce soit là la pensée de M. Bautain. Il nous semble impossible que le prêtre philosophe nie ainsi la puissance enseignante de l'Église. M. Bautain appartient surtout au XIXe siècle par la tendance prononcée à allier la philosophie à la religion, à donner à la science la foi pour base; c'est le caractère de tous les hommes éminents de ce temps-ci. Le professeur de Strasbourg doit au monde catholique une explication plus satisfaisante des points contestés de sa doctrine.

Nous voudrions pouvoir parler de toutes les œuvres religieuses; mais il faut s'arrêter. Nous nommerons cependant *la Vierge*, par M. l'abbé Orsini, beau et saint livre qui a le charme du roman et souvent le pathétique du drame.

XXI

Revues religieuses. — Prédications. — Protestantisme. — Église française. — Conclusion.

Nous n'avons cité que quelques écrits dans la foule de ceux qu'a produits ce siècle. Nous avons voulu rappeler seulement les chefs-d'œuvre qui ont commencé la renaissance de la science catholique, et quelques autres ouvrages plus récents adoptés par le suffrage du public. Il est impossible de ne pas être frappé de la grandeur des apologistes contemporains.

Plusieurs organes catholiques continuent de marcher dans la voie lumineuse tracée par les maîtres. Une partie des anciens rédacteurs du *Mémorial*, de *l'Avenir* et de la *Revue européenne* rédigent *l'Université catholique*, qui a déjà donné des travaux remarquables. *L'Univers*, les *Annales de philosophie chrétienne* jouissent d'une estime méritée, ainsi que la *Revue catholique* de M. le vicomte Walsh; malheureusement ces recueils ne sont feuilletés que par les catholiques. Je les cherche en vain dans les cabinets de lecture de Paris et des grandes villes de province. Ce qui rend les discussions peu fructueuses, c'est cette séparation

entière des camps opposés. L'abonné de la *Revue des Deux Mondes* ou de l'*Encyclopédie nouvelle*, qui se nourrit des idées de MM. Leroux et Lerminier, reste étranger à celles que MM. Gerbet et de Coux répandent dans le public par la voie de *l'Université catholique*. Il y a peut-être un peu de la faute des écrivains religieux : ils ne se mêlent pas assez au mouvement des idées actuelles, ils les dédaignent trop. Sans doute elles sont vagues, elles marchent au hasard ; mais quel progrès cependant sur ce qu'on appelait la philosophie il y a cinquante années ! Et d'ailleurs dès qu'elles sont écoutées, il est du devoir des écrivains voués à la défense de la religion de les étudier et de les combattre. Certes, la cause religieuse compte aujourd'hui pour défenseurs les noms les plus célèbres du siècle ; mais il ne faut pas croire que l'esprit humain, si inquiet et si vivace, cessera jamais de lutter ; il est bon de confirmer les croyants dans leur foi, et c'est le rôle que jouent aujourd'hui les écrivains catholiques ; mais il vaudrait bien mieux qu'ils entraînassent à une foi réelle et profonde les jeunes générations qu'endort encore le vain murmure de quelques théories plus brillantes que rationnelles. Le moment est favorable à l'enseignement de la vérité, et la religion se trouve aujourd'hui en France dans une situation heureuse sous plusieurs rapports.

Un des grands malheurs qui ont pesé sur notre patrie, est sans contredit l'hostilité momentanée

de la liberté et de la religion. L'abbé de Lamennais développa les causes de cette hostilité, dans les premiers numéros de *l'Avenir*, avec cette clarté incisive qui est un des plus brillants caractères de son génie. Ses pages sont dans toutes les mémoires. Les troubles civils, qui avaient tout confondu, produisirent cette séparation déplorable, et la restauration ne fit que la rendre plus profonde. Dans les époques de révolutions, où les pouvoirs sont remis en question tous les mois, le plus grand péril qui puisse menacer un culte, est d'être inféodé à un parti quelconque ; c'est ce que nous avons vu sous la restauration. Il arriva une époque où les ministres du Christ se firent courtisans et dominateurs tout à la fois. Ils disposèrent des places, et leur influence devint toute-puissante dans l'État. On se faisait catholique par ordre ; les officiers supérieurs, qui pour la plupart avaient conservé la foi des camps de l'empire, suivaient dévotement les processions des missionnaires. La religion libératrice qui proclama l'égalité il y a dix-neuf siècles, servait de marche-pied à des ambitions mesquines, à de puériles tentatives pour ressusciter un passé mort à jamais. Je le dis dans toute la franchise de mon âme, jamais pouvoir ne fit une condition pire à l'épouse de Jésus. Oh ! qu'il servait mieux sa cause sainte le gouvernement brutal qui la dépouillait de ses diamants et de sa pourpre, et faisait ruisseler le sang de ses prêtres sur l'écha-

faud ! Le martyre a toujours sanctifié la terre et répandu le christianisme.

Aujourd'hui que ces causes de haine ont disparu, que la religion un moment persécutée à Paris par une multitude aveugle et forcenée, ne reçoit plus de l'État que la protection qui lui est due, elle reprend peu à peu son empire sur les âmes.

Nous ne savons ce que l'avenir peut renfermer encore de changements et d'orages. Dieu veuille que le clergé s'isole de plus en plus de la politique, qu'il comprenne à quelle hauteur doivent se tenir les ministres d'un culte si élevé au-dessus des opinions mobiles qui se disputent le pouvoir éphémère des rois et des congrès.

« Lorsqu'une religion, dit M. de Tocqueville, ne cherche à fonder son empire que sur le désir d'immortalité qui tourmente également le cœur de tous les hommes, elle peut viser à l'universalité; mais quand elle vient à s'unir à un gouvernement, il lui faut adopter des maximes qui ne sont applicables qu'à certains peuples. Ainsi donc en s'alliant à un pouvoir politique, la religion augmente sa puissance sur quelques uns et perd l'espérance de régner sur tous. Tant qu'une religion ne s'appuie que sur des sentiments qui sont la consolation de toutes les misères, elle peut attirer à elle le cœur du genre humain...... »

Voilà ce que, Dieu merci, comprend aujourd'hui en France une partie du clergé et surtout des jeunes prêtres. Nous avons traversé des jours mauvais,

des jours de haine et de sang ; quelles que soient les épreuves qui nous attendent, elles seront bien moins amères, si l'esprit chrétien pénètre la famille. Là est l'espérance de salut pour les sociétés modernes. La charité peut seule dompter l'égoïsme fastueux du siècle ; l'égoïsme qui a perdu toute pudeur, qui s'érige en système et sourit avec dédain aux mots de dévouement et de sacrifice.

Les prêtres ont un rôle immense à jouer dans l'avenir ; mais il faut qu'ils cessent d'avoir peur du siècle, qu'ils regardent les événements politiques d'un œil calme, sans se passionner jamais pour un parti ou pour un autre. Qu'ils perdent cette idée funeste et absurde que les sociétés ne peuvent vivre qu'à l'abri de telles ou telles doctrines politiques ; qu'ils soient les hommes du présent et de l'avenir, comme ils ont été les hommes du passé. Les peuples ont besoin de la religion, et plus ils s'affranchiront, plus ce besoin se fera sentir. Il y a encore un grand nombre de prêtres qui, avec de bonnes intentions, font beaucoup de mal. Ils affichent des affections pour le passé, repoussent toutes nouveautés, même en littérature : si un livre orthodoxe est revêtu d'un style moderne, ils le rejettent. La partie jeune et vivace de l'époque s'éloigne d'eux ; et confondant comme toujours les hommes avec les choses, on écrit que le catholicisme a été admirable, qu'il a civilisé le monde, mais que son temps est fini et que l'avenir lui échappe ; comme si le catholicisme dans ce qu'il a d'essentiel n'était pas

l'ensemble des vérités immuables nécessaires à la vie de l'humanité. Sans doute la philosophie a tort de juger ainsi légèrement et de rendre Dieu responsable des erreurs humaines. Quels que soient l'autorité scientifique et le faste de paroles des philosophes, ils se montrent là bien frivoles ; mais les prêtres dont je viens de parler seraient plus condamnables, parce qu'ils ont de plus grands devoirs à remplir, s'ils n'avaient pas souvent pour excuse leur éducation incomplète et leur intelligence sans étendue.

La partie avancée du clergé souffre de cette alliance forcée avec les préjugés et l'ignorance ; mais malheureusement elle n'a pas toujours l'audace de leur rompre en visière. C'est pourtant à elle qu'il appartient de combattre ces influences dangereuses, de répandre au dehors l'amour du christianisme, et d'éclairer les esprits rebelles des ecclésiastiques peu intelligents. Cette partie avancée du clergé a une admirable mission à remplir au sein de nos vieilles sociétés en voie de régénération ; si je ne me trompe, cette mission est plus grande que jamais. Moins visible qu'au moyen âge, elle est bien plus profondément philosophique.

La prédication a depuis quelques années secondé puissamment la presse religieuse. Depuis les conférences de monseigneur l'évêque d'Hermopolis, la chaire catholique n'avait pas rassemblé autour d'elle une telle foule d'hommes du monde. MM. les abbés Cœur, de Ravignan, Combalot, et quelques au-

tres, ont appelé à des titres divers l'attention publique. M. l'abbé Lacordaire s'était fait remarquer par ses brûlants articles de *l'Avenir*, et par sa belle improvisation à la Chambre des pairs lors du procès de l'école libre. Ses conférences au collége Stanislas furent un événement pour la partie studieuse de la jeunesse parisienne. Depuis, l'église de Notre-Dame a été trop petite pour la multitude qui se pressait autour de l'orateur chrétien. L'abbé Lacordaire exerce sur son auditoire une puissance magnétique. Il y a dans son regard, dans son geste, dans le son de sa voix un empire étrange. On lui a reproché de faire de la chaire évangélique une chaire de philosophie. Il serait mauvais que l'abbé Lacordaire fût imité par des prédicateurs qui parlent à des auditoires ordinaires; mais il nous semble s'être proposé une tâche d'une importance énorme aujourd'hui, celle d'enseigner la religion à la jeunesse des écoles. Quoi de plus rationnel que de prouver à ces jeunes hommes, auxquels une philosophie mensongère a prêché si long-temps la haine du catholicisme, qu'il n'y a de véritable philosophie pour le monde moderne que celle qui s'appuie sur la parole du Christ? M. de Ravignan ne marche-t-il pas dans la même voie? Ils ont raison. Heureuses les âmes qui ont conservé la pureté de la foi du cœur, qui n'ont jamais été remuées par la voix menteuse du philosophisme incroyant! Mais dans ce siècle le plus grand nombre a passé par ces luttes terribles. Il n'y a que la science vé-

ritable qui puisse remédier aux influences malfaisantes de la fausse science. L'auditoire ordinaire de M. Lacordaire est une réunion d'hommes qui fournira principalement à la France des écrivains, des professeurs, des avocats, des médecins; on comprendra la force de cette parole inspirée, et l'influence qu'elle doit exercer sur l'avenir, en déposant la vérité dans l'âme de ces hommes destinés aux professions savantes de la société.

Toutes les discussions des orateurs catholiques aboutissent à cette grande vérité, qu'il n'y a de lutte philosophique sérieuse qu'entre le catholicisme et le scepticisme absolu. Le protestantisme, par exemple, sera toujours sans puissance réelle chez nous. Voyez le peu d'effet produit par *le Semeur* et ses autres organes. La logique française ne peut s'arranger de cette halte dans l'erreur. Il lui faut l'unité, c'est-à-dire la vérité, ou tous les désordres du doute. Que les protestants cessent donc une propagande inutile; qu'ils n'inondent plus nos villes et nos campagnes de brochures qui ne se lisent pas. La France sera catholique ou indifférente. Les écrivains religieux contemporains ont tous senti l'impuissance du protestantisme dans notre patrie. Lamennais combat bien plus Jean-Jacques Rousseau et le déisme, que les doctrines des prétendus réformés. Le comte de Maistre adresse à peine quelques mots aux protestants dans son volume sur l'Église gallicane. Encore une fois, la lutte n'est pas là : le XVIIe siècle l'avait épuisée. Ce

n'a pas été un mince honneur pour Luther et ses successeurs d'avoir été combattus par Bossuet.

L'Église française est une misérable parodie des grandes hérésies qui se sont élevées dans le sein de l'Église. L'abbé de Lamennais a, je crois, comparé Luther au lion, et l'abbé Chatel à je ne sais quel animal qui se repaît des restes sanglants de la bête terrible. Sans pénétrer l'intention de l'abbé Chatel, je le plains de jouer ce triste rôle, quand il pouvait exercer le sublime ministère du prêtre catholique. Les esprits graves ont fait à l'Église française l'accueil qu'elle mérite. Mais dans plusieurs villes, des hommes sans instruction, enchantés d'entendre dire que Jésus-Christ n'était qu'un homme inspiré de Dieu, charmés surtout d'être délivrés de la morale austère du catholicisme, et d'entendre chanter des prières en français, se portent encore à ces prédications prétendues évangéliques. On comprendra que, nous occupant principalement ici de l'intelligence, nous n'ayons pas à nous arrêter long-temps devant l'Église nouvelle. En philosophie, elle est un débri chétif de ces philosophes du dernier siècle dont il n'est plus permis de critiquer les idées religieuses, quand on craint le reproche de plagiaire et d'écho. On conçoit les hérétiques qui croient découvrir une erreur; mais des hérétiques qui viennent se faire les prêtres d'une vieille sottise conspuée par tout le monde, il faut en vérité bien compter sur l'innocence de ses sectaires.

Jamais les questions religieuses n'ont plus qu'aujourd'hui préoccupé les intelligences. De tous côtés on proclame la religion une nécessité pour les peuples. Les uns disent que la réaction religieuse est profonde, d'autres qu'elle n'est qu'une mode qui passera, une poésie qui saisit l'imagination des artistes, et voilà tout.

Nous connaissons des retours sincères et éclairés vers le catholicisme ; mais, pour un grand nombre, certes ce n'est encore qu'un désir de foi, qu'un élan, qu'un rêve peut-être. C'est une lassitude du doute, une grande aversion des doctrines désolantes qui ont passé sur l'Europe comme un nuage chargé de foudres. Toutefois, nous ne sommes pas de ceux qui dédaignent ces velléités religieuses : c'est pour nous un progrès immense. Quand nous songeons à la profondeur de l'abîme dans lequel était tombée cette nation il y a un demi-siècle, nous nous émerveillons de la voir où elle est aujourd'hui. Oh ! non, Dieu ne s'est pas retiré de cette antique et noble terre de France, car elle comprend les mots tombés de la bouche du Christ :

« L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTE.

POLITIQUE.

Un reproche nous sera adressé, c'est d'avoir négligé de mentionner un assez grand nombre d'ouvrages d'une valeur incontestable. Si nous vivions au siècle de Louis XIV, pendant lequel l'apparition d'un livre était une sorte d'événement, on aurait sans doute raison ; mais dans le nôtre il faut, de toute nécessité, ne s'occuper que des ouvrages qui exercent une longue influence sur leur époque. Par exemple, si nous ne nous sommes pas arrêté sur le *Traité de législation* de M. Comte, qui est remarquable sous plusieurs rapports, c'est qu'il est d'un intérêt tout pratique ; c'est que les travaux de l'ancien rédacteur du *Censeur* n'ont pas laissé de traces profondes dans l'ordre des idées qui nous occupent.

Un livre inconnu, qui a pour titre : *De l'élection*, par M. J.-A. Agnès, nous a paru renfermer des théories nouvelles. Nous croyons important de les indiquer aux méditations des hommes politiques. Voici quelques mots qui résument une partie de ce travail important.

Pratique de la théorie de l'élection rationnelle.

Une bonne constitution électorale doit tendre à substituer, le plus qu'il sera possible, l'exercice de la puissance de la capacité, ou des hommes socialement reconnus les plus influents, au despotisme souvent aveugle et brutal du nombre. La meilleure constitution électorale serait donc celle qui admettrait le plus de degrés dans l'élection.

Bornant à deux le nombre de nos classes d'électeurs, opérons sur cette base pour arriver à la pratique de notre théorie électorale. Au reste que le nombre deux ne préoccupe pas les esprits, car cette pratique peut aussi bien admettre dix degrés d'élection que deux.

Pour l'électorat, le *cens* est rejeté ; il est remplacé par la capacité raisonnablement présumée de pouvoir constater les influences. Écartant la question du droit des femmes et des enfants que nous

pouvons bien ne pas traiter ici, on formera des arrondissements électoraux composés de trois ou quatre cents électeurs.

Si des listes sur lesquelles on inscrit par rang d'âge les noms de tous les co-électeurs du même arrondissement, sont remises à chacun de ces électeurs, et que ceux-ci désignent, chacun sur sa liste, par de simples numéros le *rang* qu'occupent respectivement dans leur estime tous les co-électeurs, il est évident que, tout d'abord, les électeurs auront le même nombre de voix, puisque chacun d'eux sera écrit une fois sur la liste.

La préférence entre eux ne pourra donc s'établir que par le rang d'inscription représentant la différence dans le degré d'estime qu'ils occupent en l'esprit de chaque votant.

Représentons cette différence par l'unité : 1 sera la valeur estimative du premier rang, 2 celui du second, 3 celui du troisième; et, de la sorte, celui qui obtiendra les rangs les plus élevés aura toujours la plus basse expression numérique.

Pour obtenir l'expression numérique d'un électeur, il suffit de réunir les différentes expressions qu'il a obtenues. Exemple : Paul a obtenu sur différentes listes les diverses expressions numériques suivantes : 1, 4, 2, 4, 52, 109, 210, total, 380 ;—Pierre a obtenu 1, 3, 2, 10, 15, 12, total 45. Il est mathématiquement prouvé que Pierre est dans le public plus estimé que Paul, et que par conséquent il possède une plus grande part d'influence sociale. Ceci nous semble merveilleux d'exactitude et de facilité.

Et, de la sorte encore, la volonté de l'électeur est plus ou moins exécutée, puisque l'élu sera d'ordinaire une personne qu'il préfère à une autre. Dans l'état social, nul ne peut raisonnablement prétendre voir sa volonté exécutée tout entière. Sitôt que deux hommes sont en contact, le devoir prend naissance, et le devoir est plus ou moins le sacrifice.

Mais la majorité, qui est l'expression numérique de la force ou volonté sociale, ne doit jamais être tyrannique à ce point qu'elle contraigne l'individu à lui sacrifier toute sa volonté. La société parfaite serait celle qui, sans troubler l'harmonie, admettrait le plus des volontés de chaque individu.

Or, dans l'élection numérique pratiquée de nos jours, cette faculté d'exprimer plus ou moins sa volonté n'est point accordée à l'électeur; aussi le résultat de l'élection est-il toujours tyrannique. Ou ce que l'on propose est toujours accepté, ou l'on vous répond par une dure négation. C'est précisément le despotisme du nombre. La vie sociale de l'individu ne se compose que de préférences; car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, au fond de toutes les actions de l'homme agissant en société il doit y avoir un sacrifice; mais, encore une fois, le sacrifice ne doit jamais être

si complet que l'expression de la substantialité individuelle soit absorbée par la puissance numérique.

Le mode d'élection proposé est donc conforme aux notions de l'ordre, en ce qu'il substitue les préférences au despotisme du nombre. L'un correspond à la loi sociale, qui est l'harmonie du droit et du devoir, de la volonté individuelle et de la volonté générale; tandis que l'autre la renverse en renversant un des éléments de cette loi. Nous ne pouvons admettre la souveraineté populaire s'exerçant de telle façon qu'elle anéantisse l'action de l'individu; ceci est un panthéisme social que nous rejetons avec autant d'horreur que le panthéisme religieux.

L'influence des membres des divers colléges sera d'une valeur numérique égale.

Posons que les premiers colléges d'électeurs, ceux-là où *l'individu* fonde la société en constatant une première fois les influences, soient composés de 400 membres; l'élu, ou l'homme d'influence prédominante qui sortira au dépouillement du scrutin, résumera en lui une valeur de 400 voix.

Admettons que dans l'État il y ait 40,000 colléges de 400; le collége des élus au premier degré se composera donc de 40,000 citoyens, équivalant chacun à 400 voix.

Maintenant ce collége de 40,000 divisé en colléges de 400, donnera 100 colléges de 400 citoyens dont le vote équivaut chacun à 400 votes. 100 élus sortiront de là, dont le vote équivaudra encore à 400 fois 400 votes, ou à 160,000 votes; en poursuivant ainsi, on parviendrait à trouver le prince ou l'homme qui serait comme la parole sociale résumée dans l'unité, car il serait l'influence prédominant toutes les influences, et cet homme resterait à sa place tant qu'une influence plus forte que la sienne ne s'élèverait pas du sein de la nation. Ce serait comme dans la création terrestre; les parties les plus pures, les plus éthérées s'élèvent toujours vers les hauteurs, là où l'esprit semble avoir établi son glorieux et pacifique empire.

Mathématiquement, posant une société politique des électeurs. 16,000,000

Divisée en colléges de 400, cette société donne colléges. 40,000

L'élu ou l'influence prédominante de chaque collége de 400, équivaut à quatre cents voix; et comme il y aura 40,000 colléges, il y aura 40,000 élus; au premier scrutin nous aurons cette équation : élu par 400, égale. 400

40,000 élus ressortant des 40,000 colléges du premier degré, le second collége général se composera donc de 40,000 membres qui divisés par 400, donneront 100 colléges, dont chaque membre

équivaut à 400 voix, ce qui porte la valeur de l'élu à 400 fois 400 voix, ou à 160,000.

Admettant que deux degrés produisent le corps législatif, ce corps se composera des 100 membres sortant des 100 colléges du deuxième degré, lesquels membres équivalant chacun à 160,000 voix, l'élu du corps législatif, ou le prince, équivaut donc à 100 fois 160,000 voix, ou à 16,000,000, nombre égal à la totalité de la population des électeurs.

Donc avec le mode d'élection proposé, le vote équivaut numériquement à la totalité de la société politique.

De sorte que, avec les deux degrés de l'élection, la société se graduerait en trois classes :

1re Vulgaire	ce qui correspond à	1. Électeur.
2e Distinguée		2. Élu.
3e Éminente		3. Législateur.

Et ces classes varieraient selon que varierait l'influence sociale des hommes qui les composeraient, et qui subiraient l'épreuve du jugement public à chaque époque électorale.

Un pouvoir censorial repose dans le mode d'élection proposé par l'auteur, puisque l'élévation ou l'abaissement du nombre qui, pour chaque nom, ressortirait du dépouillement du scrutin, exprimerait le plus ou moins d'estime que les citoyens font de celui qui le porte.

Ici un problème social qui occupe beaucoup les esprits sérieux se résoud de lui-même : les hommes considérables par leurs vertus et leurs talents nécessairement sortiraient de leur obscurité, et l'État, connaissant les influences, saurait où prendre les capacités.

Et ce mode électoral porte en lui-même une telle force de vérité, qu'il finira tôt ou tard par triompher des manœuvres et des intrigues dont l'opinion publique, un moment peut-être dupe et égarée, arrive toujours à faire bonne justice.

Le vote par liste de préférence s'applique tout aussi bien aux votes des lois. On remet sur une liste toutes les modifications proposées pour la rédaction de tel article de cette loi, et les membres du corps législatif expriment par des numéros l'ordre de leurs préférences. La plus basse expression numérique sera encore ici la plus haute valeur sociale de la disposition de la loi.

TABLE

DU

PREMIER VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE. — RELIGION.

ERRATA.

Page 129, ligne 4, post-chrétiens... *lisez* : chrétiens.
286, 2, qui fond le sond..., *lisez* : qui sont le fond.

DU
TRAVAIL INTELLECTUEL
EN FRANCE.

TOME II.

DU

TRAVAIL INTELLECTUEL

EN FRANCE.

TOME II.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

DU TRAVAIL INTELLECTUEL EN FRANCE,

DEPUIS 1815 JUSQU'A 1837,

PAR

AMÉDÉE DUQUESNEL,

Auteur de l'Histoire des Lettres avant le Christianisme.

TOME SECOND.

SECONDE ÉDITION.



PARIS,

W. COQUEBERT, ÉDITEUR,

48, RUE JACOB.

1839.

TROISIÈME PARTIE.

PHILOSOPHIE.

I

Origine de la philosophie du XIXe siècle. — Ecole sensualiste. — Cabanis. — Destutt de Tracy. — Volney. — Garat. — Azaïs. — Broussais.

La religion et la philosophie se confondent souvent; à vrai dire elles pourraient n'être qu'une seule science, et c'est la guerre sociale, l'état anormal du monde qui les séparent. Dans notre travail nous avons été plus d'une fois arrêté par cette malheureuse division, nous qui avons l'intuition de ce que devrait être la vie humaine, du but glorieux auquel elle s'efforce d'atteindre. Pourquoi faut-il que toutes les forces intellectuelles ne poussent pas le monde vers la vérité? Ce n'est explicable que par la déchéance de l'homme, que par ce dogme terrible enseigné par toutes les religions de la terre. La fin du dernier siècle a été témoin

des plus désastreuses erreurs philosophiques ; il est consolant d'avoir à constater que, malgré la réapparition bruyante de quelques doctrines matérialistes, la tendance générale de la philosophie contemporaine est sage et bienfaisante.

Les descendants de Gassendi, de Hobbes, de Locke et de Condillac, furent au commencement de ce siècle Cabanis et Destutt de Tracy. Ces deux philosophes célèbres continuèrent à exposer cette doctrine de la sensation, si paradoxale dans ses prétentions exclusives d'être elle seule toute la science. Toutefois cette école sophistique a rendu des services éminents aux études philosophiques, quoiqu'elle se soit trompée sur les bases. Nous ne ferons que mentionner le nom de Cabanis, mort avant 1815. Dans ses *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Cabanis partit de la physiologie, et en déduisit toute sa doctrine qui faisait résider dans les nerfs toutes les facultés fondamentales de l'homme, l'intelligence, l'amour, la volonté. Cabanis tirait ainsi l'immatériel du matériel; c'était faire descendre Dieu de l'homme, ou plutôt c'était anéantir Dieu. Quelque singulière que nous paraisse aujourd'hui cette doctrine, elle régna long-temps sans opposition sur la France, émerveillée des magnifiques découvertes des sciences mathémathiques et naturelles. L'homme, étonné de tout ce qu'il apprit alors, oublia cette pensée au moyen de laquelle il découvrait ces belles choses ; il nia cette âme qui lui révélait des phénomènes admirables,

à peu près comme l'homme qui en dissertant sur la lumière oublierait le soleil.

Non seulement le succès de Cabanis est explicable par les préoccupations matérielles de la France d'alors, mais aussi par la lucidité et l'esprit ingénieux de l'écrivain. Une fois que vous avez concédé à Cabanis ses étranges prémisses, il en déduit avec une incontestable habileté les conséquences les plus curieuses; il séduit le lecteur par un enchaînement captieux, surtout en s'adressant, comme il faisait alors, à des hommes peu habitués à l'étude de la psychologie.

Né en 1754, M. Destutt de Tracy avait vécu dans l'intimité de Cabanis. Ces deux écrivains se réunissaient souvent à Auteuil, où se retrouvaient aussi MM. Maine de Biran, Garat, de Gérando et Laromiguière. M. de Tracy, en continuant l'enseignement sensualiste, l'étudia sous une autre face : il fut le métaphysicien de la doctrine dont Cabanis avait été le physiologiste. Caractère honorable et honoré, il sut préserver son cœur des erreurs de son esprit. Ses Éléments d'idéologie, si vantés lorsqu'ils parurent, sont aujourd'hui condamnés comme tout le condillacisme par les écrivains philosophiques les plus distingués. En rapportant tout à la sensation, M. de Tracy est, comme toute son école, incomplet et étroit; mais il est impossible d'employer plus d'esprit et de logique à raisonner sur des principes faux. J'ai dit plus haut que l'école sensualiste avait rendu de grands services aux étu-

des philosophiques, et je n'ai pas développé cette pensée. L'école sensualiste a accoutumé les psychologistes à l'analyse minutieuse, à la recherche des plus petits détails; aussi voyons-nous les psychologistes modernes, M. Jouffroy, par exemple, affirmer que les faits de l'âme peuvent être examinés et analysés comme les faits anatomiques. M. de Tracy absorbe une bonne partie de cette gloire de l'école sensualiste, et c'est à cela sans doute que dernièrement, à Munich, M. Schelling faisait principalement allusion lorsqu'il parlait de la reconnaissance dont le monde savant devait honorer la mémoire de Destutt de Tracy.

Ni Locke, ni Condillac, ni de Tracy, n'ont eu la conscience entière de leur œuvre. L'esprit de système les a éblouis; ils ont écrit leur théorie avec l'enthousiasme des novateurs; ils s'y sont laissés aller par entraînement pour les nouveautés; ils n'y ont vu que des vérités abstraites renfermées dans le cercle étroit du monde savant. Si on leur avait dit qu'en partant de leur principe on en serait venu à nier Dieu et la liberté de l'homme, à éteindre dans la créature toute noblesse, tout amour, à enseigner que les devoirs de l'homme n'étaient que la conservation de lui-même et la jouissance, ils auraient jeté leurs livres au feu avec horreur.

Voilà cependant ce que le singulier catéchisme de Volney enseigne aux hommes; et ceci confond l'orgueil humain. Un écrivain doué de facultés brillantes a consacré sa vie à l'étude; il a supporté

avec courage les privations et les fatigues d'un voyage lointain; il s'est enfermé des années dans un couvent de la chaîne du Liban pour pénétrer le mystère des langues orientales, et tout cela pour dire à ses semblables, dans son livre des *Ruines*, que toutes les religions sont des inventions humaines, et dans son catéchisme, que les devoirs de l'homme n'avaient pour base que sa conservation, c'est-à-dire l'égoïsme!

Certes le succès de l'école sensualiste est bien facile à concevoir. Quand vous direz à toutes les mauvaises passions de l'homme qu'elles sont légitimes, quand vous aurez pour auxiliaires tout ce qu'il y a en nous de penchant au mal, vous pouvez compter sur une foule de prosélytes. Voilà ce qui a eu lieu. Le sensualisme, secondé par les leçons de Garat, par les écrits de Lancelin et du docteur Gall, a régné sur la France en triomphateur jusqu'à l'apparition des deux grandes écoles, catholique et éclectique, qui ont renversé son temple. Depuis long-temps il ne vivait que de souvenirs, quoique se montrant encore de temps en temps dans les livres de quelques auteurs, entre autres dans ceux de M. Azaïs, dont les leçons eurent tant de vogue sous l'empire; lorsque tout-à-coup, au milieu des victoires de l'école religieuse et de l'éclectisme, un médecin de génie, M. le docteur Broussais, né comme un de ses glorieux antagonistes, l'abbé de Lamennais, à Saint-Malo, en Bretagne, se jeta dans le monde philosophique avec

toute l'audace que ses compatriotes ont montrée souvent dans leurs courses à travers l'Océan. Son livre *De l'irritation et de la folie*, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique, ressuscitait tout le système de Cabanis, et le ressuscitait avec un dédain superbe pour les doctrines qui tenaient alors le sceptre du monde savant. Le style de M. Broussais a toute l'âcreté d'un chef de secte, il anathématise tout ce qui ne pense pas comme lui. Si l'altier comte de Maistre avait pu lire ce volume, il eût bondi comme un lion. Il faut le dire, le grand médecin de la Bretagne s'est nui dans le monde de la science par le ton tranchant qui a dicté son livre; mais d'un autre côté il a ébloui bien des lecteurs superficiels, qui prennent presque toujours une assurance bruyante pour un signe de supériorité. Il y a une sorte de danger à se déclarer l'adversaire d'un homme qui place si bas ses antagonistes. Aux yeux de la foule, celui qui parle haut a souvent raison.

Le docteur Broussais a succombé, comme Cabanis, avec des facultés éminentes, comme succombera tout philosophe qui voudra combattre la spiritualité de l'âme, comme ont succombé tous les spiritualistes exclusifs qui ont voulu nier l'existence des corps.

Toutefois il est juste de reconnaître que, si le livre de *l'Irritation* contient une foule d'inductions contre l'immatérialité de l'âme, le docteur Brous-

sais, inconséquent en ceci, a proclamé plusieurs fois cette immatérialité. Il dit, par exemple, dans son *Traité de physiologie appliquée à la pathologie* : « La sensibilité est immatérielle comme la pensée dont elle est la base. » Quand des intelligences de la force de celle du docteur Broussais sont entraînées loin de la vérité par l'esprit de système, elles rentrent toujours en elles par instant. Plus loin nous lisons :

« J'observe bien que la pensée se manifeste à l'occasion du mouvement de la matière ; mais je ne saurais en saisir le *quomodò*..... »

Là dessus personne n'est plus savant que le grand docteur de la Bretagne. Personne ne peut expliquer *comment* l'âme et le corps réagissent constamment l'un sur l'autre. Mais puisque M. Broussais avoue franchement cette ignorance, pourquoi ose-t-il dire que le moral vient du physique ? M. Broussais n'a pas fait faire un pas à la doctrine sensualiste ; son système est celui de Cabanis. Tou ce qu'il y a de nouveau dans les livres de M. Broussais appartient à la physiologie : M. Broussais est un grand médecin.

II

Ecole catholique. — De Maistre. — De Bonald. — De Lamennais. — D'Eckstein. — Ballanche.

Il nous tardait d'arriver à la véritable philosophie du XIXe siècle, aux écoles catholique et éclectique.

Le comte de Maistre a peut-être été amené à écrire les *Soirées de Saint-Pétersbourg* par le souvenir des dialogues de Platon. Il a l'élévation du philosophe grec et aussi son ironie mordante. Ce livre, qui remue tant et de si hautes questions, est une lecture charmante pour tout esprit habitué aux contemplations philosophiques; on aime jusqu'aux erreurs du comte de Maistre, tant son style a de grâce et de force!

La question fondamentale de l'ouvrage, *le gouvernement temporel de la Providence*, comprend toute l'existence de l'homme. Le bonheur, cet inépuisable thème que le genre humain varie sous tous les tons, depuis Salomon jusqu'au comte de Maistre, préoccupe presque continuellement la pensée du philosophe catholique. Il répond à cette objection, que le méchant triomphe sur la terre et que le juste souffre. Il démontre que le bonheur attribué au méchant n'est qu'une mensongère ap-

parence, et que si le juste souffre, ce n'est pas comme juste, mais comme faisant partie de l'humanité, soumise à la souffrance par suite du péché originel. Et en vérité, cette grande déchéance qui se retrouve dans toutes les religions de la terre, est le seul moyen d'expliquer la vie étrange que nous traînons ici-bas.

L'école éclectique, par la bouche de M. Damiron, a fait au comte de Maistre des reproches qui nous semblent souvent hasardées assez légèrement.

Qu'est-ce que la douleur? dit M. Damiron; est-elle, comme le pense M. de Maistre, la conséquence et la punition du péché originel? Oui, si l'on admet avec lui le péché originel. Mais admettre le péché originel, c'est admettre un mystère, c'est-à-dire une chose inexplicable et incompréhensible. Or, avec une chose inexplicable et incompréhensible, on ne rend raison de rien *philosophiquement.*» (*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle*, t. I, p. 242.)

Si nous comprenons ce passage, il tend à proscrire absolument le mystère du domaine philosophique, c'est-à-dire à séparer entièrement l'ordre philosophique et l'ordre religieux; ce qui réduirait la philosophie à une science bien étroite et bien vaine. La métaphysique est la connaissance de ce qui ne tombe pas sous les sens, de ce qui est au-delà des sens; conséquemment c'est la connaissance du mystère autant que la raison de l'homme peut approcher de cette vision. En proscrivant le

mystère, vous proscrivez la métaphysique elle-même; au nom de qui? de la métaphysique. Voilà où sont amenés les esprits les plus distingués quand ils abandonnent les enseignements de celui *qui est la voie, la vérité et la vie.* Vous reprochez au comte de Maistre d'invoquer l'enseignement des livres saints pour résoudre l'immense problème de l'existence de la douleur ou du mal; et quelle solution présentez-vous à la place de celle écrite dans les livres de Moïse? aucune. Belle compensation en vérité. La philosophie n'est rien, ou elle est l'auxiliaire de la religion.

Nous sommes étonné d'ailleurs que M. Damiron n'ait pas remarqué avec quelle hauteur de vues le comte de Maistre a parlé *philosophiquement* du mystère du péché originel. M. Cousin, dont les écrits, pour le dire en passant, sont bien autrement chrétiens que ceux de MM. Damiron et Jouffroy, avait, après saint Augustin et Bossuet, parlé admirablement du mystère de la Trinité. Le comte de Maistre a émis sur le péché originel des idées qui ne sont peut-être pas neuves, mais qui du moins ne m'étaient jamais tombées sous les yeux si claires et si fortes; et quand je dis qu'elles ne sont peut-être pas neuves, ce n'est pas qu'elles me rappellent des phrases d'un autre écrivain, mais c'est que je suis tenté de croire que toute vérité se trouve dans cette effrayante collection des œuvres des Pères, que les plus savants d'entre nous n'ont guère fait qu'entrevoir. Si j'analyse bien, le comte de Maistre

cherche à expliquer ainsi les suites du péché originel pour la race humaine. Le premier homme et la première femme, par le fait de la désobéissance aux ordres de Dieu, souillèrent leur âme; cette souillure corrompit leur nature, et tous les esprits habitués aux études spiritualistes ne comprendraient pas que l'âme d'Adam et d'Ève fût restée la même après leur chute. Par cette faute, Adam et Ève descendirent du rang où Dieu les avait placés, à celui de créatures faibles et soumises au mal. Serait-il rationnel qu'il fût sorti de ces êtres corrompus et faillibles des êtres incorruptibles et forts? N'est-ce pas une loi générale que tout être enfante des êtres de la même nature que lui? Il faudrait autant exiger d'un lion, par exemple, qu'il mît au monde un homme, qu'exiger d'Adam déchu un fils exempt de faiblesse. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que la raison entrevoit ici une sorte de démonstration de ce mystère du péché originel, et qu'il faut remercier le comte de Maistre au lieu de lui chercher des querelles puériles.

M. Damiron adresse d'autres reproches à l'illustre philosophe. Ici nous partageons jusqu'à un certain point les idées du professeur. Il est vrai que le comte de Maistre ressemble un peu à un ange vengeur, aux prophètes terribles des temps antéchrétiens. Je ne l'accuse pas de n'avoir pas vu la partie consolante du christianisme; mais certes il ne l'a pas assez exprimée. Son Dieu nous apparaît trop comme une puissance formidable qui châtie

des criminels. La vue du philosophe se trouble à l'aspect de ces hécatombes sanglantes qui remplissent les annales des peuples ; sans cesse préoccupé de l'expiation par le sang, il idéalise le bourreau en termes magnifiques ; il regarde la guerre comme une plaie éternellement saignante au flanc de l'humanité.

M. de Maistre oublie peut-être un peu la voix tout à la fois si douce et si grande qui est venue consoler le monde il y a dix-neuf siècles, l'immense mystère d'amour qui s'accomplit alors, le sacrifice d'une vie divine mis à la place des sacrifices qui ensanglantaient la terre. Depuis on n'offre plus à Dieu le sang des hommes, ni celui des boucs et des génisses ; le cœur humain immole ses passions, sacrifice sublime et digne d'un être doué de pensée.

Si la mort ne nous avait pas enlevé le spirituel et profond écrivain auquel nous devons les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ses idées se seraient peut-être déjà modifiées par les spectacles que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Nous ne gâtons pas notre siècle, nous avons souvent fait ressortir les cupidités hideuses qui le souillent ; mais, sous le rapport de l'humanité, qui ne sent la supériorité de cette époque sur celle qui l'a précédée ? Ce temps a soif d'or et non de sang. On se rappelle les peintures terribles de la révolution de 93 que nous a données le comte de Maistre dans ses *Considérations sur la France* à la fin du dernier siècle. Ce spectacle digne du Dante était bien fait pour remplir l'âme

d'effroi, pour suggérer l'idée d'un Dieu vengeur du crime, et flagellant les nations sans relâche. Mais n'était-ce pas un volcan qui jetait une immense lave avant de s'éteindre? Une autre révolution est survenue, et ce peuple, si féroce il y a quarante ans, n'a pas exigé une seule tête. Il y a plus, c'est que dans les deux mondes les intelligences les plus hautes réclament l'abolition de cette peine effrayante sans laquelle M. de Maistre pense que la société devrait crouler. La guerre, cet autre sacrifice qui a frappé si long-temps les nations de terreur, semble s'éloigner de nous, comme si elle devait disparaître un jour entièrement. Le règne de la loi d'amour se prépare-t-il? Ces signes sont favorables; mais d'un autre côté quelle dégoûtante démoralisation, quelle prostitution sale à l'argent, le plus ignoble des éléments sociaux! L'agiotage est peut-être plus déplorable que la guerre.

Cette réserve faite, que de choses à admirer dans ce livre! Quelle profondeur d'idées et quel charme d'expression! Comme le comte de Maistre est éloquent lorsqu'il parle de la guerre, de la mort, de la prière, des souffrances du juste, de la poésie, de presque toutes les grandes questions qui occupent l'esprit de l'homme! Quelle verve dans la satire! Bien peu d'écrits philosophiques ont l'attrait des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

M. de Bonald ne sacrifie pas aux grâces comme le comte de Maistre. Sa parole est toujours grave, sans ornements superflus; c'est le langage qui con-

vient à l'enseignement philosophique. Les écrits de M. de Bonald ont été examinés ailleurs sous le rapport politique.

M. de Bonald doit être considéré comme un des plus puissants adversaires de l'école matérialiste; personne n'a fait ressortir avec plus de talent le blasphème hideux de ces philosophes qui ont voulu abaisser l'homme jusqu'à la bête, en voyant dans les sens l'origine de toutes ses idées. Il montre le mensonge de ces doctrines et par le raisonnement et par les excès affreux qu'elles enfantent. Comme dans toutes les sciences il faut partir d'un fait reconnu vrai qui serve de base à l'édifice, M. de Bonald cherche ce fait fondamental en métaphysique, et il s'arrête à l'origine divine du langage. On lui a dit qu'il n'avait pas assez démontré cette origine; on peut répondre qu'il a démontré l'impossibilité pour l'homme de créer le langage, et ici Bossuet et Rousseau se sont rencontrés dans un même pressentiment. Les pages de M. de Bonald sur ce grave sujet sont d'une clarté remarquable : toute sa métaphysique découle de ce principe.

Puisque l'homme parle, et qu'il n'a pu inventer le langage, il faut nécessairement que ce langage lui ait été transmis par une puissance supérieure. Voici d'abord Dieu qui apparaît. M. de Bonald arrive ensuite à classer nos connaissances en deux familles, les vérités particulières ou les faits physiques et sensibles, dont la notion nous est acquise par les sens, et les vérités sociales, objet des

idées générales, dont la notion nous est donnée par la société, et qui ont été primitivement révélées à l'homme par Dieu. Ce sont les idées innées de Platon qui ont été défendues dans notre siècle par les esprits les plus avancés en ces sortes d'études. Voilà donc Dieu et l'homme expliqués autant que possible par l'origine divine du langage. M. de Bonald arrive ensuite aux conséquences de ce principe par rapport à la société et à ses lois, qui reposent selon lui sur les vérités religieuses révélées à l'homme par Dieu au moyen du langage :

« Si l'on veut bien se rappeler l'enchaînement des propositions développées dans ce chapitre, dit-il, on se convaincra que tous ces principes et toutes leurs conséquences sont fondés sur le fait primitif du don de la parole, enseignée à l'homme par une cause intelligente. La nécessité de cette origine du langage, et par conséquent des idées qu'il sert à exprimer, une fois reconnue, nous trouverons sous un petit nombre d'expressions simples les idées des rapports les plus généraux entre les êtres sociaux, rapports qui sont l'objet de toutes les lois et le fondement de tout état public et domestique de société. »

M. de Bonald s'est surtout attaché, dans ses *Recherches philosophiques*, à combattre le matérialisme. Selon nous, il a déployé dans cette lutte un magnifique talent; son style est partout d'une clarté parfaite, ses raisonnements sont le plus

souvent invincibles, et si nous ne nous trompons pas, le philosophe catholique a été tout aussi tolérant que l'éclectisme lui-même ; il accorde au sensualisme tout ce que la raison doit lui accorder. Nous lisons à la page 432 du premier volume :

« La preuve fondamentale que l'auteur des *Rapports* (1) donne de son opinion ; cette preuve qui commence à la première page, pour ne finir qu'à la dernière, et qui retentit comme une note fondamentale dans tout l'ouvrage, est que la faculté de penser correspond toujours à l'état des organes, et que les idées varient suivant les âges, les sexes, les tempéraments, les climats. Mais cette assertion hasardée, qui souffre une infinité d'exceptions et demande de nombreuses explications, fût-elle vraie de tous les hommes et dans toutes les circonstances, quelle force pourrait-elle prêter à un système, lorsqu'elle peut être revendiquée, et avec plus d'avantage encore, par le système opposé ?

» En effet, si l'une des conditions de l'union de l'âme et du corps est que l'âme, tant qu'elle reste unie à cet instrument matériel, ait besoin pour la réalisation de la pensée ou sa manifestation même mentale du ministère du cerveau ; si le cerveau lui-même, en vertu des lois générales de notre organisation, est lié par des rapports nécessaires avec ses autres organes, soit avec ceux de qui il reçoit les impressions qui font les images, et les

(1) Cabanis.

expressions qui revêtent ses idées, soit avec ceux qui, servant à la nutrition générale de notre corps, entretiennent la vie au cerveau comme dans les autres viscères, il est impossible que le cerveau ne se ressente pas en quelque chose de l'état sain ou malade, fort ou faible, des autres organes, et que la pensée ne se ressente pas aussi de l'état du cerveau, non dans la faculté de penser, qui est indépendante des organes, mais dans l'exercice de cette faculté, et l'expression même intérieure de la pensée pour laquelle le ministère du cerveau paraît nécessaire.

» Ainsi, dans l'enfance, la lésion ou la lassitude de cet organe, la pensée ou plutôt son expression, pourra se montrer plus lente, plus obscure, moins présente, moins capable, non précisément de considérer, mais plutôt de nommer toutes les faces d'un objet et tous ses rapports. Elle recevra tous ses développements, lorsque l'organe qui lui sert de moyen aura acquis toute la perfection dont il est susceptible, vu sa constitution native, et qu'il se trouvera dans un état de force et de santé; elle paraîtra s'affaiblir ou même s'éteindre, lorsque l'organe cérébral tendra à sa dissolution, et que le corps aura perdu le mouvement et la vie. Il n'y a rien dans ces diverses circonstances qui ne s'explique aussi naturellement dans le système des spiritualistes, qui font du cerveau le ministre et l'instrument de l'âme, que dans le système des matérialistes, qui en font l'âme elle-même; et jus-

que là aucune des deux opinions ne peut s'en servir contre l'opinion opposée. »

M. de Bonald montre dans toute cette victorieuse discussion la même bonne foi et la même force d'esprit. L'illustre auteur des *Recherches* a tué l'école matérialiste, M. Broussais n'est pas appelé à la faire revivre.

Au reste, tout le monde a rendu justice aux études psychologiques de M. de Bonald; l'école éclectique lui a reproché seulement de n'avoir pas exposé assez les diverses faces de la vérité, par exemple de n'avoir, parmi toutes les preuves de l'existence de Dieu, développé que celle puisée dans l'origine du langage; mais M. de Bonald s'est surtout attaché à cette preuve parce qu'elle était plus neuve et qu'une foule d'écrivains célèbres s'étaient occupés des autres démonstrations. Nous avouons n'avoir pas trouvé heureuse la manière dont M. Damiron, dans son *Histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle*, cherche à prouver à M. de Bonald que les difficultés qu'il voit dans l'explication de la langue des premiers hommes ne sont pas réelles.

Quand on parle des trois grands noms de la philosophie catholique au XIXe siècle, on confond trop leurs travaux. Chacun de ces écrivains a une spécialité bien distincte. M. de Maistre a surtout appliqué sa doctrine à l'ordre social; M. de Bonald, dans sa partie purement philosophique, a terrassé l'école qui régnait avant lui, l'école sensualiste exclusive;

M. de Lamennais est remonté plus haut, il s'est cramponné à la raison individuelle et lui a livré les plus rudes combats qu'elle ait eus à supporter. Elle n'en est pas morte toutefois, et nous croyons fermement qu'il ne voulait pas la tuer. M. de Lamennais a été le plus populaire des trois grands noms de l'école. Nous avons analysé son œuvre dans la partie de ce livre qui concerne la religion; nous y renvoyons le lecteur. Nous avons jugé M. de Lamennais comme personne ne l'a fait jusqu'à nous; sommes-nous dans le vrai? L'avenir jugera, si l'avenir s'occupe de ce livre. Nous espérons toutefois n'avoir rien avancé qui ne soit conforme à l'enseignement de l'Église.

Nous avons fait entrer l'œuvre entière de M. Philippe Gerbet dans le chapitre sur la religion. Il nous reste à parler de M. le baron d'Eckstein et d'un homme qui occupe une place à part dans l'école religieuse, de M. Ballanche.

M. d'Eckstein n'a rien formulé relativement aux doctrines générales qui ne se rencontre dans les écrits de de Maistre et de M. de Lamennais. Ce qui distingue la manière de M. d'Eckstein, c'est l'application qu'il fait de la croyance catholique aux mille questions d'art, de littérature et de philosophie. Son érudition est énorme, son style quelquefois très pittoresque, et aussi quelquefois très obscur. M. d'Eckstein est un auxiliaire puissant de l'école catholique. Il a semé dans presque tous les champs cultivés par les croyants. Il a rédigé seul *le Catho-*

lique, il a été notre collaborateur à *la Revue européenne* et à *la France catholique;* il écrit maintenant dans la *Revue française et étrangère*. Quant à M. Ballanche, il occupe une place bien plus isolée. Je ne sais si M. Ballanche est positivement un catholique dans le sens attaché ordinairement à ce mot, je ne le crois pas; mais au moins est-il plein d'amour pour le Christ et pour sa parole; il croit et il aime. Le nom de Ballanche est connu de tous, il est entouré d'une sorte d'auréole mystérieuse comme un prophète de commisération; la colère n'approche jamais de ses lèvres : il a pitié de ceux que d'autres haïssent. N'est-ce pas qu'il a une pénétration plus profonde, qu'il voit plus clairement les mystères internes de l'âme humaine? Nous le croirions volontiers. Il est parfois tout pénétré d'onction, comme Fénelon ou Silvio Pellico; mais quand il est splendide, il l'est peut-être plus qu'eux. Pourquoi donc le public ne lit-il guère les œuvres de M. Ballanche? C'est peut-être parce qu'un voile peu pénétrable au vulgaire recouvre sa pensée, peut-être encore parce qu'il a enveloppé ses idées chrétiennes de formes grecques. Le goût de l'antique était passé en France, du moins comme objet d'imitation pour les modernes; le public n'est pas allé chercher si M. Ballanche cachait des pensées neuves sous des titres comme *Orphée* et *Antigone*. Et d'ailleurs l'auteur de la *Palingénésie* était si étranger à toutes ces coteries qui fondent les réputations! Toute sa jeunesse se passe à Lyon, il a

été dit qu'il resta trois années sans sortir, vers l'âge de dix-huit à vingt-un ans. Sa nature était exceptionnelle. Toute sa vie il a rêvé ainsi, ne songeant qu'à dire la vérité aux hommes, et n'ayant pas l'énergie d'action nécessaire pour les remuer et les diriger. Je ne sais pourquoi je place M. Ballanche parmi les philosophes plutôt que parmi les poëtes; mais si je l'avais placé parmi les poëtes, j'aurais certainement pu me demander pourquoi je ne le plaçais pas parmi les philosophes. Certes il est poëte dans sa *Vision d'Hébal*, dans bien des parties de l'*Antigone* et de l'*Orphée*; mais cependant l'enchaînement de l'idée philosophique est trop apparent pour qu'on ne croie pas que M. Ballanche y tient encore plus qu'à l'imagination et à la forme. Le poëte peint plus encore qu'il ne pense; M. Ballanche pense beaucoup plus qu'il ne peint.

Un caractère très remarquable chez l'auteur de la *Palingénésie*, c'est qu'il aime l'époque actuelle au lieu de la maudire, comme de Maistre par exemple. Écoutons-le parler de l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*:

« Non, ce grand homme de bien, ce noble théosophe, ce vertueux citoyen d'une cité envahie par la solitude, n'avait reçu d'oreille que pour entendre la voix des siècles écoulés; son âme n'était en sympathie qu'avec la société des jours anciens. Il ne savait point distinguer ce cri si parfaitement articulé de l'avenir, il n'entrevoyait rien des destinées nouvelles; les peuples ne pouvaient le com-

prendre, car il avait cessé de parler leur langage. Mais les rois se sont réveillés pour porter à des rêves de l'antre de Trophonius l'appui de toutes les forces sociales les plus diverses et les plus opposées. Les oracles qui s'étaient tus comme au temps de Plutarque; recouvrent la faculté de parler, comme au temps de Julien.

» Toutefois, il faut bien le dire, M. de Maistre n'a point erré dans les routes obscures du passé. Il a vu tout de suite, pendant que les chefs des peuples ne faisaient qu'entrevoir, il a vu que la féodalité ne pouvait ressusciter; dès lors il s'est hâté de gravir au plus haut sommet du principe théocratique. Il avait compris d'avance que c'était le seul moyen d'éviter le piége où le fier génie de Bossuet s'était laissé honteusement prendre. Il a dédaigneusement repoussé l'inconséquence des transactions, pour marcher plus directement au régime de l'immobilité. Il a franchi d'un saut les débris de l'empire de Charlemagne, pour aller prendre des armes dans le camp de Constantin; il a convoqué de nouveau les peuples et les rois sous *le Labarum*, devenu non plus le signe vivificateur de l'affranchissement, mais le signe silencieux du pouvoir sacré. Il a redemandé au Vatican d'Hildebrand ses foudres usées dans de glorieux combats livrés à la multitude des tyrans du moyen âge; il les a redemandées pour en armer la main débile du vieux prêtre dont nous n'avions su admirer naguère que la douceur évangélique.

» Bossuet dans sa Politique sacrée, livre admirablement beau, composé en entier de centons de l'Écriture sainte, Bossuet a essayé de faire revivre la loi abolie, puisqu'il prend ses exemples et ses règles dans la théocratie juive, renversée par la mission de Jésus-Christ; mais, dans d'autres écrits, il a fait de vains efforts pour assigner des limites à une puissance qui ne peut pas connaître de limites. Moïse initia un peuple, le Christ initia le genre humain : Bossuet et M. de Maistre ne parviendront point à nous ravir le bienfait de ces deux initiations devenues notre inaliénable héritage. »

Ce que j'aime le plus dans M. Ballanche, c'est cette adoration profonde de Jésus-Christ, jointe à ce sentiment si vif de l'avenir des sociétés.

Maintenant il faudrait bien tâcher de découvrir si les écrits du philosophe de Lyon renferment un système qui soit à lui.

Il dit dans la préface de sa *Palingénésie sociale :*

« L'homme, hors de la société, n'est pour ainsi dire qu'en puissance d'être, il n'est progressif et perfectible que par la société. L'homme est destiné à lutter contre les forces de la nature, à les dompter, à les vaincre; si, durant cette lutte pénible, il veut prendre quelque repos, c'est lui qui est dompté, qui est vaincu; il cesse, en quelque sorte, d'être une créature intelligente et morale.

» Cette lutte contre les forces de la nature est une épreuve et un emblème; le véritable combat, le combat définitif, est une lutte morale.

» Enfin la Providence de Dieu qui n'a jamais cessé de veiller sur les destinées humaines, a voulu qu'elles fussent une suite d'initiations mystérieuses et pénibles pour qu'elles fussent méritoires comme foi et comme labeur.

» Tels sont les principes dont je désire établir la conviction intime, affermir et fortifier le sentiment profond. En un mot, le haut domaine de la Providence sur les affaires humaines, sans que nous cessions d'agir dans une sphère de liberté ; l'empire des lois invariables régissant éternellement, aussi bien que le monde physique, le monde moral et même le monde civil et politique ; le perfectionnement successif, l'épreuve selon les temps et selon les lieux et toujours l'expiation ; l'homme se faisant lui-même, dans son activité sociale comme dans son activité individuelle, n'est-ce point ainsi que l'on peut caractériser la religion générale du genre humain, dont les dogmes plus ou moins formels, plus ou moins observés, reposent dans toutes les croyances.....

» Sans doute il ne peut m'être donné de dévoiler le plan de la Providence, son dessein sur la grande famille humaine ; car ce plan est caché dans des profondeurs inaccessibles à nos yeux, et ce dessein ne nous sera complétement révélé qu'après cette vie ; mais du moins il me sera permis de montrer qu'il y a un plan et un dessein. Ce que nous voyons nous racontera une partie de ce que nous ne voyons pas, et toujours serons-nous autorisés à croire de

toutes nos forces religieuses les plus intimes qu'une créature intelligente et morale ne peut être destinée à subir une fin ignoble et misérable. »

Voilà sans doute de belles pensées noblement exprimées, mais enseignées depuis long-temps par tous les grands écrivains du christianisme. Nous appuyons sur cette idée, non pour nier la puissance de M. Ballanche, mais pour le défendre au contraire. Il est presque convenu que l'auteur de *La Palingénésie* est enveloppé d'un voile impénétrable, et qu'il n'y a que les initiés à entrevoir ses mystères. C'est une erreur, la grande idée chrétienne de l'expiation et du progrès par la souffrance domine l'œuvre entière de M. Ballanche, et pour cela surtout cet écrivain pourrait être très utile à ce siècle idolâtre de la jouissance terrestre ; lisez *Antigone*, *Orphée*, *le Vieillard et le jeune homme*, *l'Homme sans nom;* tous ces livres sont le développement du dogme catholique de l'expiation par le labeur et le remords.

Dans *l'Essai sur les institutions sociales*, l'auteur a suivi principalement les phases de la pensée qu'il étudie dans ses grandes époques. A l'origine, Dieu parle, c'est la révélation; puis l'homme enseigne ce qu'il a appris de Dieu : il l'enseigne d'abord en parlant, puis en parlant et écrivant, enfin en parlant, écrivant et imprimant. Une presse est devenue l'humble instrument d'un immense mouvement intellectuel : un gibet n'avait-il pas sauvé le monde? M. Ballanche aperçoit dans l'imprimerie

une vue providentielle, et présage d'immenses malheurs aux pouvoirs qui voudraient lutter contre cette force invincible. Sa voix fut écoutée par la restauration comme celle de Chateaubriand et de tant d'autres, et la restauration s'est perdue.

Arrêtons-nous ici, et passons à l'examen de l'école éclectique qui domine aujourd'hui l'enseignement philosophique en France.

III

Ecole éclectique. — Royer-Collard. — Victor Cousin. — Bérard. — Virey. — Kératry. — Droz. — De Gérando. — Laromiguière. — Maine de Biran. — Jouffroy. — Damiron, etc., etc.

En dehors de l'école de la philosophie catholique, de puissants adversaires combattirent le sensualisme avec acharnement. Chateaubriand et madame de Staël doivent être nommés ici à cause de la puissante influence spiritualiste qu'ils ont exercée sur le siècle. Sans parler du *Génie du Christianisme*, que nous essayerons de caractériser ailleurs, le livre de *L'Allemagne* est une des plus brillantes inspirations de l'école spiritualiste. Arrêté, en 1810, par le brutal despotisme de l'empire, il vit le jour en 1814, et son effet fut général. Il fit plus pour le spiritualisme qu'un traité purement philosophique, parce qu'il était plus à la portée de la majorité des lecteurs, parce qu'il s'adressait à l'imagination, faculté plus brillante que le raisonnement et plus bruyante aussi, que l'on me passe ce mot. M. Royer-Collard avait eu la gloire de commencer trois années auparavant le mouvement de spiritualisme philosophique; M. Jouffroy a caractérisé ainsi l'œuvre de cet homme éminent : « Il a terminé

le règne exclusif d'une philosophie et commencé un nouveau mouvement qui est celui au milieu duquel nous nous trouvons ; de plus, le mouvement qu'il a imprimé n'est pas celui d'une nouvelle doctrine dogmatique ; c'est un mouvement véritablement scientifique qui, sous les auspices d'une méthode qui ne proscrit rien et qui professe que les recherches philosophiques n'ont point de terme, aspire à élever peu à peu à l'aide des siècles et de l'observation une véritable science de l'esprit humain. »

M. Royer-Collard, lorsqu'il monta dans sa chaire philosophique, n'avait pas l'autorité imposante que nous lui avons vue depuis ; il arrivait presque inconnu ; mais, fort de sa conscience et de son talent, il osa porter immédiatement les plus rudes coups à l'erreur triomphante. Il parla dès l'abord avec une gravité solennelle à laquelle on ne s'attendait pas ; il combattit le condillacisme, et ne tarda pas à démontrer à tous l'étroitesse de ses doctrines incomplètes. Formé par la philosophie écossaise de Reid et par toute cette école si studieuse et si tolérante, il réhabilita l'âme en prouvant que la sensation, loin d'être tout, n'est que le commencement et pour ainsi dire que l'occasion des opérations de l'âme. Il convainquit d'ignorance le système qui voit toute l'intelligence dans la sensation, en lui prouvant qu'il n'expliquait pas les notions de cause, de substance, de temps et d'espace.

La manière de M. Royer-Collard est très sa-

vante ; nous voudrions que l'espace nous permît de la faire juger par de nombreuses citations, mais nous sommes obligé de n'en faire qu'une. Nous choisissons le passage suivant sur le temps et sur l'espace :

« Comme la notion de durée devient indépendante des événements qui nous l'ont donnée, de même la notion de l'étendue, aussitôt que nous l'avons acquise, devient indépendante des objets où nous l'avons trouvée. Quand la pensée anéantit ceux-ci, elle n'anéantit pas l'espace qui les contenait.

» Comme la notion d'une durée limitée nous suggère la notion du temps, c'est-à-dire d'une durée sans bornes, qui n'a pas pu commencer et qui ne pourrait pas finir, de même la notion d'une étendue limitée nous suggère la notion de l'espace, c'est-à-dire une étendue infinie et nécessaire qui demeure immobile, tandis que les corps s'y meuvent en tous sens. Le temps se perd dans l'éternité, l'espace dans l'immensité. Sans le temps, il n'y aurait pas de durée ; sans l'espace, il n'y aurait pas d'étendue. Le temps et l'espace contiennent dans leur ample sein toutes les existences finies et ils ne sont contenus dans aucune. Toutes les choses créées sont situées dans l'espace, et elles ont aussi leur moment dans le temps ; mais le temps est partout, et l'espace est aussi ancien que le temps. »

Après avoir réfuté le condillacisme dans sa partie psychologique, dans la manière dont il explique

les opérations de l'âme, M. Royer-Collard l'attaque avec une autorité toute sacerdotale relativement à ses résultats moraux. C'est là que sous la forme philosophique il mit en relief toute la vérité de l'enseignement chrétien, les devoirs et la responsabilité de l'homme, l'âme immatérielle et immortelle, la vie à venir, la justice et la bonté du Créateur, toutes ces grandes doctrines qu'il transporta depuis dans la politique aux applaudissements de la France entière.

En dehors du monde spécialement religieux, aucun philosophe n'a montré plus d'amour pour la vérité que M. Royer-Collard ; il n'a fait que passer, mais il a laissé une trace lumineuse qui éclaire encore aujourd'hui.

Un jeune homme, dont le nom est devenu célèbre, assistait aux leçons de l'illustre professeur avec un recueillement profond et une avidité de science bien rare. C'était l'élève de prédilection de M. Royer-Collard, et cet élève était appelé à continuer le mouvement moral imprimé par son maître ; il est devenu lui-même un maître illustre qui compte aujourd'hui des élèves nombreux et enthousiastes ; cet élève est M. Victor Cousin, que nous voyons avec douleur enseveli dans les honneurs administratifs.

Un caractère bien remarquable (et qui cependant a son danger) de l'esprit de M. Cousin, c'est qu'il se passionne pour l'école qu'il étudie. Ainsi, après avoir suivi les traces de M. Royer-Collard dans son Exposition de la philosophie écossaise, il s'est mis à explo-

rer l'Allemagne, et alors il s'est fait kantiste jusqu'à adopter le langage de cette école. Ces mots germains dont M. Cousin parsemait ses leçons, ont éloigné de lui beaucoup de lecteurs. On ne saurait trop recommander aux écrivains philosophiques de se mettre autant que possible à la portée de chacun ; souvent on éloigne par un mot des esprits qui se seraient laissé pénétrer par un langage plus ordinaire.

M. Cousin divise la psychologie en trois points : LA LIBERTÉ, LA RAISON et LA SENSIBILITÉ. L'école catholique dit intelligence, amour, liberté. Il y a identité presque complète. Ce qu'il y a d'important dans la psychologie de M. Cousin, c'est l'immense rôle qu'il fait jouer à la volonté, qu'il regarde comme le principe et l'essence de la personnalité. On ne pouvait combattre avec une arme plus terrible l'école sensualiste qui expirait.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails du travail de M. Cousin sur la psychologie ; cette étude ne conviendrait qu'à un livre spécialement consacré à la philosophie ; nous aborderons des questions d'un intérêt plus général, dans ce sens qu'elles sont à la portée de plus d'intelligences. Arrivant aux théories religieuses, M. Cousin s'exprime ainsi :

« Le Dieu de la conscience n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire relégué par delà la création sur le trône d'une éternité silencieuse et d'une existence absolue, qui ressemble au néant même

de l'existence ; c'est un Dieu à la fois vrai et réel, à la fois substance et cause, toujours substance et toujours cause, n'étant substance qu'en tant que cause, et cause qu'en tant que substance, c'est-à-dire étant cause absolue, un et plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, essence et vie, individualité et totalité, principe, fin et milieu, au sommet de l'être et à son plus humble degré, infini et fini tout ensemble, triple enfin, c'est-à-dire à la fois Dieu, nature et humanité. »

Des écrivains ont vu dans ce passage une profession de foi panthéistique. M. Damiron, dans ses Essais sur la philosophie au XIXe siècle, a repoussé ce reproche adressé au chef de l'éclectisme ; nous voulons joindre notre humble voix à la sienne. M. Cousin a fait trop franchement, à plusieurs reprises, profession de christianisme pour qu'il puisse être accusé de cette erreur, dont quelques hommes se sont glorifiés de nos jours avec une risible ignorance. Le panthéisme ne reconnaît qu'un être au monde dans lequel se perdent toutes les existences particulières. L'individu disparaît ; il n'y a plus pour chacun ni volonté, ni responsabilité, ni bien ni mal, ni vertu ni crime. Comment accuser de cette erreur monstrueuse le philosophe qui a consacré une partie de sa carrière à démontrer la liberté de l'homme ? Arrière donc le reproche de panthéisme ! Mais n'est-il pas des expressions dans la définition de M. Cousin qui laissent des doutes sur ses idées ? nous le croyons : « *à la fois Dieu*,

nature et humanité. » Si l'auteur avait voulu dire que la nature et l'humanité faisaient partie de l'essence, de la substance de Dieu, c'eût été là du panthéisme. Mais s'il a voulu dire (et nous le pensons) que ces choses émanent de Dieu, en tant que *cause productrice* qui les dirige et les maintient, c'est de la philosophie providentielle. Plus haut il est écrit : *infini et fini*, ce qui, nous semble-t-il, confond la créature et le créateur. La créature ne peut être que finie, le créateur primordial qu'*infini*. S'il n'était pas infini, il aurait un commencement, et conséquemment ne serait plus créateur primordial. En prenant les derniers mots cités dans toute leur rigueur, on conçoit les soupçons des critiques ; mais encore une fois nous répéterons que si l'erreur panthéistique peut ressortir de quelques paroles, la doctrine prêchée par Jésus ressort de l'ensemble de l'œuvre. En conséquence nous disons hardiment : M. Cousin n'est pas panthéiste.

M. Cousin a donné dans son Cours de 1828 une introduction à l'histoire de la philosophie. Sa manière est large et profonde ; il a des aperçus magnifiques sur toutes les grandes catégories historiques ; son style est à la hauteur de sa pensée. Il trace d'une main ferme les idées principales que la philosophie a émises dans l'Orient, dans le monde grec, et chez les peuples qui sont nés du christianisme. En passant, il remue une foule de questions d'un intérêt universel. Ce qu'il dit sur la guerre,

comme moyen de civilisation, a excité bien des critiques :

« Messieurs, dit-il, on parle sans cesse des hasards de la guerre, et il n'est question que de la fortune diverse des combats ; pour moi, je crois que c'est un jeu très peu chanceux, un jeu à coup sûr ; les dés y sont pipés, ce semble, car je porte le défi qu'on me cite une seule partie perdue par l'humanité. De fait, il n'y a pas une grande bataille qui ait tourné au détriment de la civilisation. La civilisation peut bien recevoir quelque échec, les armes sont journalières ; mais définitivement l'avantage, le gain et l'honneur de la campagne lui restent, et il implique qu'il en soit autrement. Admettez-vous que la civilisation avance sans cesse ? Admettez-vous qu'une idée qui a de l'avenir doit l'emporter sur une idée qui n'en a plus, c'est-à-dire dont toute la puissance est usée ? L'admettez-vous ? et vous ne pouvez pas ne pas l'admettre. Donc il s'ensuit que toutes les fois que l'esprit du passé et l'esprit de l'avenir se trouveront aux prises, l'avantage restera nécessairement à l'esprit nouveau. Nous avons vu que l'histoire a ses lois ; si l'histoire a ses lois, la guerre, qui joue un si grand rôle dans l'histoire, qui en représente tous les grands mouvements, et pour ainsi dire les crises, la guerre doit avoir aussi ses lois, et ses lois nécessaires ; et si, comme je l'ai démontré, l'histoire avec ses grands événements n'est pas autre chose que le jugement de Dieu sur l'humanité, on peut

dire que la guerre n'est pas autre chose que le prononcé de ce jugement, et que les batailles en sont la promulgation éclatante. Les défaites et les victoires sont les arrêts de la civilisation et de Dieu même sur un peuple, lesquels déclarent ce peuple au-dessous du temps présent, en opposition avec le progrès nécessaire du monde, et par conséquent retranché du livre de vie. »

On a accusé M. Cousin d'avoir fait ici le panégyrique de la force brutale; nous avouons que ce n'est pas sans quelque fondement. Le comte de Maistre, dont personne n'accusera l'esprit de faiblesse, n'a pas glorifié la guerre en ces termes. Il est arrivé ici à M. Cousin ce qui lui est arrivé en bien d'autres circonstances, c'est de se passionner pour son idée. La guerre est une expiation, un fléau terrible qui pèse sur l'humanité par suite de sa déchéance. Si l'humanité était dans son état normal, les idées, pour se répandre, n'auraient nul besoin de la mort que porte la guerre dans ses flancs. Les moyens pacifiques auraient suffi; l'imprimerie, au lieu d'être découverte il y a quelques siècles, l'eût été peut-être dès le commencement du monde. Sans nul doute que dans l'état violent où est l'humanité, la guerre a été souvent civilisatrice. Les peuples avancés ont gravé leurs idées avec le fer sur le sein des peuples vaincus; mais dans l'état normal ils les auraient gravées dans l'intelligence et dans le cœur avec la parole et l'imprimerie. Si à force d'expiations l'humanité se régénère progressivement, la guerre

ne pourra-t-elle faire place aux communications paisibles qui s'établissent par les voyages, par les livres et les journaux; et ne voyons-nous pas déjà des signes de rapprochements entre les diverses nations de la terre? Les gouvernements représentatifs rendront les guerres beaucoup plus rares. Quand les peuples se connaissent, ils ne se haïssent plus. Il ne faut pas que les esprits superficiels viennent nous dire que ce sont là des rêves de philanthropes; qu'ils veuillent bien se donner la peine de regarder autour d'eux. Croient-ils que c'est pour rien que la presse multiplie ses feuilles par millions? que les chemins de fer, et cette admirable découverte de la vapeur, vont mettre Saint-Pétersbourg à peu de jours de Paris? Croient-ils que la Providence mêle ainsi sans dessein les peuples qu'elle a semés sur le globe? Et à quelle époque, leur demanderais-je, avez-vous vu un pareil spectacle? Il y a vingt ans encore, un voyage de cent lieues était considéré comme quelque chose; aujourd'hui on s'embarque à Marseille, et dans six ou sept jours, à heure fixe, on vous débarque sur la plage de Syrie.

M. Cousin n'a pas assez vu que la guerre devait céder au mouvement de civilisation pacifique de nos jours. C'est une vérité qui a été énoncée souvent par M. Ballanche, ce philosophe si pénétré de l'esprit évangélique. M. Cousin est aussi inexorable lorsqu'il parle des grands hommes; le succès, voilà ce qu'il exige de toute puissance sociale : il n'y a

pas pour lui de grands hommes méconnus ; absolument parlant, c'est une erreur.

Mais abandonnons cet examen de détails, et caractérisons la philosophie de M. V. Cousin : c'est une reconnaissance solennelle des vérités éparses dans les philosophes de toutes les sectes ; c'est une étude impartiale, quoique passionnée dans l'expression, des divers systèmes qui ont régné tour à tour dans le monde de la pensée ; c'est une démonstration de l'erreur des écrivains exclusifs. L'effet de cet enseignement fut prodigieux, parce qu'il venait à temps, et aussi parce que le professeur était doué d'une éloquence nerveuse et brillante. Il y a des pages de M. Cousin que nous tenons pour égales aux plus belles pages de ce siècle.

Le philosophe éclectique aborde parfois les questions religieuses avec une audace que nous avons vue à peu d'hommes ; on se rappelle encore l'effet qu'il produisit lorsque, développant les quelques mots de saint Thomas et de Bossuet, il prononça les paroles qui suivent :

« Messieurs, nous sommes bien au-dessus du monde, au-dessus de l'humanité, au-dessus de l'humaine raison. La nature et l'humanité ne sont pas encore pour nous ; nous ne sommes que dans le monde des idées. Est-il permis d'espérer que, puisqu'il n'est pas encore question de la nature ni même de l'humanité, on voudra bien ne pas traiter la théorie précédente de panthéisme? Le panthéisme est aujourd'hui l'épouvantail des imagina-

tions faibles; nous verrons un jour à quoi il se réduit : en attendant, j'espère qu'on ne m'accusera pas de confondre avec le monde l'éternelle intelligence qui, avant le monde et l'humanité, existe déjà de la triple existence qui est inhérente à sa nature; mais si, à cette hauteur, la philosophie échappe à l'accusation de panthéisme, on ne lui fera pas grâce d'une accusation tout opposée, et qu'elle accepte, celle de vouloir pénétrer dans la profondeur de l'essence divine qui, dit-on, est incompréhensible. Des hommes, des êtres raisonnables, dont la mission est de comprendre et qui croient à l'existence de Dieu, n'y veulent croire que sous cette réserve expresse, que cette existence soit incompréhensible! Mais ce qui serait absolument incompréhensible n'aurait nul rapport avec notre intelligence, ne pourrait être nullement admis par elle. Un Dieu qui nous est absolument incompréhensible est un Dieu qui n'existe pas pour nous. En vérité, que serait-ce pour nous qu'un Dieu qui n'aurait pas cru devoir donner à sa créature quelque chose de lui-même, assez d'intelligence pour que cette pauvre créature pût s'élever jusqu'à lui, le comprendre et y croire? Messieurs, qu'est-ce que croire? c'est comprendre en quelque degré. La foi, quelle que soit sa forme, quel que soit son objet, vulgaire ou sublime, la foi ne peut pas être autre chose que le consentement de la raison à ce que la raison comprend comme vrai. C'est là le fond de toute foi. Otez la possibilité de

connaître, il ne reste rien à croire, et la racine de la foi est enlevée. Dira-t-on que si Dieu n'est pas entièrement incompréhensible, il l'est un peu? soit; mais je prie qu'on veuille bien déterminer la mesure, et alors je soutiendrai que c'est précisément cette mesure de la compréhensibilité de Dieu qui sera la mesure de la foi humaine. Dieu est si peu incompréhensible, que ce qui constitue sa nature, ce sont précisément les idées, dont la nature est d'être intelligibles. En effet, on a beaucoup recherché si les idées représentent ou ne représentent pas, si elles sont conformes ou non conformes à leurs objets. En vérité, la question n'est pas de savoir si les idées représentent, car les idées sont au-dessus de toutes choses; la vraie question philosophique serait plutôt de savoir si les choses représentent; car les idées ne sont pas le reflet des choses, mais les choses sont le reflet des idées. Dieu, la substance des idées, est essentiellement intelligent et essentiellement intelligible. J'irai plus loin; et à ce reproche d'un mysticisme pusillanime, je répondrai du haut de l'orthodoxie chrétienne. Car savez-vous, messieurs, quelle est la théorie que je vous ai exposée? pas autre chose que le fond même du christianisme. Le Dieu des chrétiens est triple et un tout ensemble, et les accusations qu'on élèverait contre la doctrine que j'enseigne doivent remonter jusqu'à la trinité chrétienne. Le dogme de la trinité est la révélation de l'essence divine, éclairée dans toute sa profondeur et amenée

tout entière sous le regard de la pensée. Et il ne paraît pas que le christianisme croie l'essence divine inaccessible ou interdite à l'intelligence humaine, puisqu'il la fait enseigner au plus humble d'esprit, puisqu'il en fait la première des vérités qu'il inculque à ses enfants. Mais quoi! s'écriera-t-on, oubliez-vous que cette vérité est un mystère? Non, je ne l'oublie pas, mais n'oubliez pas non plus que ce mystère est une vérité. D'ailleurs je m'expliquerai nettement à cet égard : mystère est un mot qui appartient non à la langue de la philosophie, mais à celle de la religion. Le mysticisme est la forme nécessaire de toute religion, en tant que religion; mais sous cette forme sont des idées qui peuvent être abordées et comprises en elles-mêmes. Et, messieurs, je ne fais que répéter ce qu'ont dit bien avant moi les plus grands docteurs de l'église, saint Thomas, saint Anselme de Cantorbéry, et Bossuet lui-même au XVIIe siècle, à la fin de l'*Histoire universelle*. Ces grands hommes ont tenté une explication des mystères, entre autres du mystère de la très sainte Trinité; donc ce mystère, tout saint et sacré qu'il était à leurs propres yeux, contenait des idées qu'il était possible de dégager de leurs formes. La forme symbolique et mystique est inhérente à la religion; elle est, dans le cas qui nous occupe, empruntée aux relations humaines les plus intimes et les plus touchantes. Mais encore une fois, si la forme est sainte, les idées qui sont au-dessous le sont aussi, et ce sont ces idées que

la philosophie dégage et qu'elle considère en elles-mêmes. Laissons à la religion la forme qui lui est inhérente : elle trouvera toujours ici le respect le plus profond et le plus vrai ; mais en même temps, sans toucher aux droits de la religion, déjà j'ai défendu et je défendrai constamment ceux de la philosophie. Or le droit comme le devoir de la philosophie est, sous la réserve du plus profond respect pour les formes religieuses, de ne rien comprendre, de ne rien admettre qu'en tant que vrai en soi et sous la forme de l'idée. La forme de la religion et la forme de la philosophie, disons-le nettement, sont différentes ; mais, en même temps le contenu, si je puis m'exprimer ainsi, de la religion et de la philosophie est le même. C'est donc une puérilité, là où il y a identité de contenu, d'insister hostilement sur la différence de la forme. La religion est la philosophie de l'espèce humaine ; un petit nombre d'hommes va plus loin encore ; mais en considérant l'identité essentielle de la religion et de la philosophie, ce petit nombre entoure de vénération la religion et ses formes ; et il ne la révère pas, messieurs, par une sorte d'indulgence philosophique qui serait fort déplacée, il la révère sincèrement, parce qu'elle est la forme de la vérité en soi. »

Voilà des paroles qui ont plus fait pour ramener à la foi celui qui écrit ces lignes que tous les travaux contemporains de l'école catholique. De cette idée, qu'un mystère est accessible à l'étude des

philosophes découle la possibilité de pénétrer ainsi tous les mystères, autant qu'il a été donné par Dieu aux forces humaines. Or, l'état déplorable de beaucoup d'intelligences est de croire que les mystères de la religion sont pour la raison de véritables impossibilités. C'est là l'erreur fondamentale de la plupart des hommes incroyants.

Il y a dans ce passage une phrase qui a donné lieu déjà à bien des réclamations; c'est celle-ci : « La religion est la philosophie de l'espèce humaine; un petit nombre d'hommes va plus loin encore. » On a cru que M. Cousin avait voulu dire qu'un petit nombre d'hommes découvrait plus de vérités que celles enseignées par la religion. Cette absurdité n'est pas, croyons-nous, sortie de cette plume. Nous pensons que M. Cousin a voulu dire seulement que l'espèce humaine croyait sans trop d'examen les vérités enseignées, et qu'un petit nombre les étudiait et se les expliquait plus ou moins.

La carrière de M. Cousin a été très laborieuse; à peine descendu de sa chaire, il s'enfermait dans son cabinet, et passait ses jours et ses nuits à feuilleter les philosophes. Sans relater ici tous les écrivains qu'il a remis en lumière, nous rappellerons l'immense service qu'il a rendu à la philosophie en traduisant les œuvres complètes de Platon. L'alliance de l'érudition et d'une imagination brillante est assez rare pour que nous félicitions l'illustre professeur. Il ne s'agit pas seulement d'avoir l'intelligence de la langue grecque pour traduire le

sublime élève de Socrate, il faut avoir fait de profondes études philosophiques. Il y a dans les textes de Platon bien des pages qui sont des énigmes, même pour les esprits versés dans ces matières.

Selon notre méthode, nous nous sommes arrêté sur les sommets de la pensée, nous avons franchi les pics moins élevés, ne décrivant que les montagnes qui dominent le reste de la création. Il est temps de dire quelques mots des hommes de science qui ont moins remué leur siècle, il est vai, mais qui ont cependant occupé une place glorieuse dans l'histoire de l'esprit humain.

Dans la philosophie, MM. Bérard et Virey avaient combattu victorieusement les doctrines de Cabanis; M. Kératry, dans ses *Inductions morales et physiologistes*, avait marché vers le spiritualisme. Il y a de belles pages dans ce livre inégal, qui est quelquefois déparé par un style vague et obscur. M. Droz, dont les premiers écrits gardaient encore la trace de la philosophie sensualiste, plaida la cause de l'âme dans l'ouvrage qu'il publia en 1823 sous ce titre : *De la philosophie morale ou des différents systèmes sur la science de la vie.* M. de Gérando a laissé un monument qui ne périra pas dans son *Histoire comparée des systèmes de philosophie, relativement aux principes des connaissances humaines*, qui parut en 1803, et dont une seconde édition, publiée en 1822, a beaucoup modifié la tendance. M. de Gérando a marché avec son siècle et a contribué à l'apprécia-

tion large et impartiale que nous faisons aujourd'hui des divers systèmes qui se sont partagé le monde. M. de Laromiguière, quoique élève de Condillac, combat le condillacisme en substituant à la sensation *l'attention*. Il y a certes encore de la timidité dans ce philosophe, qui est loin d'aborder assez franchement le spiritualisme ; mais ses leçons étaient un progrès qui n'a pas été contesté. Leur lecture est agréable ; le style de M. de Laromiguière a beaucoup de lucidité et de grâce ; son ouvrage révèle une âme douce et tolérante, une intelligence élevée. Parmi les hommes qui sont sortis du sensualisme, il ne faut pas oublier M. Maine de Biran, dont le nom peu connu du public, l'est beaucoup des savants. Il a publié quelques opuscules d'un style très personnel et souvent peu abordable, entre autres un mémoire sur l'influence de l'habitude, et un article sur Leibnitz, inséré dans la *Biographie universelle*. Citons encore parmi les écrivains philosophiques qui ont éloigné la France de l'école de Tracy et de Condillac, M. Massias, et deux étrangers qui ont écrit en français, M. Bonstetten de Berne, et M. Ancillon de Berlin ; enfin nous continuerons ce rapide aperçu par deux élèves directs de M. Victor Cousin, MM. Jouffroy et Damiron.

Le premier a publié dans *le Globe* plusieurs morceaux qui révélaient une science d'observation très remarquable ; toutefois ils étaient çà et là déparés par quelques vues assez frivoles sur la religion

et sur son avenir. Le travail le plus complet que M. Jouffroy ait livré au public jusqu'à ce jour est la préface qu'il a placée en tête de sa traduction des *Esquisses de philosophie morale*, *par Stewart*, publiée en 1826. L'écrivain a eu pour but de venger les sciences morales du déplorable abandon où elles languissaient depuis long-temps. Il a prouvé qu'elles étaient tout aussi réelles que les sciences physiques, et que les faits sur lesquels elles s'exercent n'étaient pas moins observables. Il a dignement plaidé la cause de l'âme contre les physiologistes matérialistes. Cette préface a eu du retentissement dans le monde savant, et il était impossible qu'elle n'en eût pas. Les qualités de l'auteur sont la clarté, l'observation patiente et minutieuse; son style est pur, et a toute l'élégance que ces matières comportent; nous lui souhaiterions parfois plus de chaleur et d'entraînement. M. Cousin est beaucoup plus religieux que ses élèves, aussi a-t-il bien plus de poésie et d'enthousiasme.

M. Damiron nous a donné un *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle*, qui eut du succès. Il a publié depuis son *Cours de philosophie* dont on s'est moins occupé. Son *Essai* est une œuvre d'analyse très remarquable, écrite sous l'influence de la tolérance éclectique. M. Damiron n'accorde pas encore à l'école catholique tout ce qui lui est dû, mais il en parle le plus souvent en termes dignes d'elle. Nous n'avons pu nous empêcher de sourire en le voyant défendre M. l'abbé de

Lamennais du reproche de *jésuitisme* : cela paraît si étrange aujourd'hui !

La grande discussion entre l'école catholique et l'école éclectique est celle de la raison individuelle. M. Ch. de Rémusat, que nous voyons avec peine la politique absorber entièrement, publia sur ce sujet des articles très remarquables dans *le Globe*. Nous croyons les deux écoles plus près l'une de l'autre qu'elles ne pensent. Sans répéter tout ce que nous avons dit dans notre premier volume à l'occasion de l'abbé de Lamennais, nous redirons ici que l'école catholique et, à sa tête, l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifference*, n'a pas voulu nier les facultés de la raison individuelle, mais seulement lui refuser le pouvoir d'arriver à la certitude philosophique, qui n'existe pas pour l'homme sur la terre, et que l'école éclectique n'a pas non plus la prétention de lui attibuer.

D'autres hommes méritent encore un souvenir pour leurs travaux dans la philosophie. Les ouvrages de M. Matter sur l'école d'Alexandrie et sur les derniers siècles jouissent de l'estime du monde savant ; MM. Reynaud et Leroux, après avoir passé par le saint-simonisme, exposent aujourd'hui leurs idées dans l'*Encyclopédie nouvelle*. Les débuts de cet ouvrage semblaient éviter d'aborder de front les questions religieuses ; le sérieux de la plupart des articles, les études consciencieuses qu'ils révélaient, excitaient vivement notre intérêt. Nous avons vu avec douleur les écrivains de l'*Encyclopédie*

abandonner les grandes traditions du genre humain, et se rejeter dans les vieilleries anti-religieuses de l'autre siècle. Quel que soit le point de vue avancé où ils se placent en d'autres matières, ils sont ici fort arriérés, et se sont aliéné bien des esprits.

Nous n'avons pas parlé du livre *De la Religion*, de Benjamin Constant, dans la partie consacrée à la religion, parce que ce travail est bien plutôt l'œuvre d'un philosophe que celle d'un théologien. Le célèbre publiciste a eu surtout pour but de défendre le sentiment religieux qu'il voyait s'éteindre autour de lui. Ce livre indique de vastes lectures, et est surtout remarquable par la manière dont il traite la philosophie du XVIII[e] siècle. Cette ironie, dans la bouche d'un protestant et d'un orateur populaire, est beaucoup plus puissante que dans celle d'un écrivain catholique.

M. Lerminier est difficile à classer; il appartient à la philosophie par son livre *Sur l'influence de la philosophie au* XVIII[e] *siècle*, et par ses *Lettres philosophiques*; tout à la fois à la philosophie et à la législation par sa *Philosophie du droit*; à l'esthétique par ses articles sur Pindare, Hérodote, Salluste, dans la *Revue des Deux Mondes*. M. Lerminier effleure toutes choses et n'approfondit rien; il jette dans ses livres, comme du haut de sa chaire, des généralités brillantes. Son style est facile et clair; il vulgarise avec bonheur les idées des autres. M. Lerminier a de nobles instincts; il croit à l'a-

venir glorieux des sociétés ; il aime l'humanité et la foi dans la philosophie. Il lui échappe parfois sur les matières religieuses des phrases d'une légèreté qui étonne d'autant plus qu'elles sont prononcées avec un ton de supériorité dédaigneuse assez étrange, appliquée à certains hommes. L'audace est le caractère de M. Lerminier. Il publie très jeune un livre qu'il nomme seulement *Philosophie du droit;* il donne deux volumes sur l'Allemagne, après l'avoir traversée au pas de course. Comme dans son *Cours de législation comparée*, M. Lerminier sait jeter dans tout cela des aperçus heureux, des mots qui caressent les passions contemporaines, et aussi, comme je l'ai dit, de nobles sympathies pour ce qu'il y a de beau et de grand dans ce siècle. Il est vrai que l'œuvre de M. Lerminier ne lui assigne pas encore un rang bien distinct parmi les hommes éminents de l'époque ; mais il a, et surtout il a eu une certaine influence sur la jeunesse parisienne.

Dans la philosophie morale nous comptons plusieurs ouvrages remarquables, mais qui n'ont peut-être pas eu assez de retentissement dans la nation pour que nous nous y arrêtions ici. Nous citerions parmi eux les livres de madame Guizot et celui de M. Aimé Martin sur l'*Éducation des mères de famille*. Cet ouvrage, qui renferme bien des idées que nous ne partageons pas, a aussi des parties pleines de vérités et écrites avec un talent remarquable.

Il faut nous arrêter et résumer nos idées sur les travaux philosophiques de la France du XIXe siècle,

et d'abord reconnaître que jamais époque ne fut mieux disposée à accueillir la philosophie ; car jamais la passion investigatrice n'avait dominé plus despotiquement. La philosophie française de notre temps succède à une vaste orgie intellectuelle ; le matérialisme régnait sur les esprits, tantôt franchement et dans toute la nudité de ses doctrines et de son titre, tantôt déguisé sous des mots plus honnêtes qui recouvraient les mêmes choses.

La philosophie de notre temps a terrassé cet adversaire terrible. Le cri qu'il a jeté dernièrement est convulsif comme celui de l'agonie dans une maladie violente. L'éclectisme et la philosophie catholique restent seuls debout sur les ruines du passé : à eux les combats de l'avenir.

Dans le monde religieux, le rôle de la philosophie est superbe, surtout au temps où nous sommes. M. Cousin, en démontrant que les mystères étaient accessibles à la raison humaine, et que la vérité philosophique était contenue en eux, a rendu un immense service. Saint Thomas, Bossuet et bien d'autres l'avaient dit avant lui sans doute ; mais il a développé leurs idées avec une grande puissance. D'ailleurs ces paroles avaient tout un autre effet prononcées par lui, philosophe rationaliste, sans parti pris, allant où sa raison le guide.

On peut dire que la philosophie française du XIXe siècle a bien mérité du genre humain. Cette vaste tolérance, qui est allée puiser des fragments dans tous les systèmes, a préparé cette fusion des

peuples qui s'annonce aujourd'hui par tant de signes, et dont les prophètes ont été si long-temps traités de rêveurs et d'utopistes.

La philosophie continuera sa mission glorieuse, et son alliance avec la religion sera de jour en jour plus intime. Le salut de l'humanité sortira de cet hyménée magnifique.

La religion enseigne d'une voix ferme, parce qu'elle est divine, les vérités nécessaires aux hommes; la philosophie les explique autant qu'il est donné à l'esprit humain sur la terre. Notre siècle a compris les rapports qui les unissent. Nous l'en félicitons, car ce sera sa gloire.

QUATRIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IV

André Chénier.

Dans le XVIII[e] siècle, Voltaire avait gâté ce noble art des vers, porté à une si haute perfection par Racine. A cette belle philosophie des passions, à laquelle s'était livrée le suave génie de l'auteur d'*Andromaque*, il avait voulu substituer l'aride philosophie du *raisonnement;* évidemment il était dans une voie fausse.

Relativement au vers, c'était déplorable : la mélodie veut autre chose que l'aisance dans le langage; la mélodie est savante, et non seulement veut des sons habilement combinés, mais encore des images. Toute poésie où il n'y aura que des sons ne sera jamais une poésie mélodieuse. Or ces deux choses man-

quent à Voltaire, la savante distribution des syllabes et les images. Sa musique est grêle, un peu comme celle des *compositeurs* de son âge; son vers, que retient parfois l'intelligence, ne s'insinue que bien rarement dans le cœur en consolateur mélodieux, et nous croyons que cela tient autant à l'élément musical qui lui manque qu'au peu de profondeur des sentiments. Les bonnes traditions disparaissaient, les talents perdaient beaucoup de leurs personnalités; tout le monde voulait parler le *beau langage*. Or, ce beau langage est la mort de l'art, car il est le plus grand ennemi de la fantaisie; et par fantaisie nous entendons ce qui dans un poëte exprime avec le plus de netteté son goût dominant, la nature même de son génie. Ainsi nous regardons *Esther* comme la fantaisie de Racine, peut-être *Nicomède* comme la fantaisie de Corneille. Nous n'aimons pas le poëte trop civilisé. La société est bonne sans doute, mais elle ne doit jamais absorber l'individu. Nous admirons les solitudes royales de Versailles; mais le jour où l'on ravirait à nos caprices, à nos contemplatives prières, la possibilité de nous retirer dans une région sauvage, comme notre Bretagne, par exemple, nous semblerait un jour maudit de Dieu. Dans l'ordre de société que nous réserve la Providence, ces goûts du poëte pourront se modifier, mais jamais s'anéantir; il lui faudra toujours les solitudes du paysage, et c'est sans doute pour cela que Dieu a créé des contrées qui semblent repousser la main de l'homme. Je

vous bénis, ô landes de mon pays, où ne croissent que l'ajonc, la bruyère et quelques rares sapins amoureux des brises de la mer.

Voltaire était trop prodigieusement spirituel pour aimer les landes; ses fantaisies à lui ne sont nullement poétiques; mais ces landes étaient adorées par le rude et vieux Shakspeare, et aujourd'hui elles le sont par notre Chateaubriand qui, parmi les hommes, n'a jamais pu se défaire de ses fantaisies celtiques, et aussi par Wordsworth, cet autre génie profond des lacs, des bruyères et des montagnes.

Delille, en qui, après Voltaire, passa la puissance poétique de notre France, ne les aurait pu aimer que bien incomplétement aussi, tout amant de la nature qu'il voulait être ou qu'il fût en effet.

Le vers de Delille est élégant, mais il n'a jamais l'illumination intérieure, la profondeur de mélancolie ou le jet spontané, toutes choses sans lesquelles, à notre avis, il n'y a point de poëte; nous ne voyons pas aussi en lui le grand artiste; son vers n'est point assez savamment facturé pour cela; ses habiletés nous semblent de bien moyenne portée. Quelque merveilleusement ouvragées que soient les strophes de M. Hugo, nous ne croyons pas qu'en les composant il lui soit venu en pensée de faire de l'harmonie imitative; le grand art de M. Hugo est dans la coupe du vers, et aussi, comme chez Bossuet, dans la distribution des syllabes pleines et vides, d'où résulte cette harmonie dont l'ample vo-

calisation est comme retentissante dans les profondeurs.

Chénier, poëte de 89, est un homme de notre temps à cause de la vie nouvelle et éternelle qui est en lui ; et d'ailleurs ses poëmes, connus de quelques initiés seulement, au nombre desquels il faut mettre M. de Chateaubriand et Millevoye, n'ont été publiés qu'en 1819, ce qui le renferme dans le cours des années qu'embrasse notre livre.

André Chénier, dont la vie, commencée sous le beau soleil du Bosphore, se termina sous le couteau de la guillotine, était véritablement un enfant de sa terre natale. Avant tout, c'est un poëte grec; il a toute la délicatesse d'organe de ce peuple, le plus parfaitement artiste qui ait été ou soit au monde. Il ne semble avoir d'autre religion que l'art, que le culte de la beauté dans la fantaisie, ou du moins c'est là son caractère tellement dominant, qu'il en laisse à peine entrevoir d'autre. Au milieu de notre société chrétienne il est païen ; et en cela il ne représente pas mal la société au milieu de laquelle il vivait; alors tout voulait être Grec ou Romain. De ces peuples notre poëte avait pris le côté éternel, l'art; les autres, le côté passager, la politique. L'un était dans la vérité, les autres dans l'erreur; de là deux conséquences : les politiques ruinaient, le poëte fondait; dès lors il fondait cette régénération de la poésie qui se continue sous nos yeux.

Car enfin les aveugles seuls peuvent la révoquer

en doute : il y a régénération dans cet élément vital de notre société. M. de Chateaubriand et M. de Lamartine ont renouvelé l'esprit de la poésie, et M. Hugo, tout en se pénétrant de plus en plus de cet esprit dans ses magnifiques développements, en renouvelle la forme. Nous ne croyons pas que depuis le XVIIe siècle on puisse compter un plus noble prosateur que Chateaubriand, un aussi grand lyrique que Lamartine, et un aussi puissant écrivain en vers que l'auteur des *Orientales* et des *Voix intérieures*. Jusqu'à l'aurore de cette régénération, il y avait eu décadence dans la langue rythmique; depuis il y a modification, c'est-à-dire réascension par une autre voie. Le génie français tend moins à procéder par imitation des modèles; de là nous oserions espérer que nous aurons peut-être une poésie qui sera plus nous, et, comme celle des Anglais, plus empreinte du goût et du parfum du pays.

André Chénier procède encore par voie d'imitation; mais dans cette imitation il y a un tel génie propre, que nous ne pouvons nous défendre de le ranger parmi les poëtes les plus frappés de caractère que nous ayons dans notre splendide gloire nationale. D'où lui vient donc son originalité? de sa puissance d'artiste, de son éloquence, d'une suavité à laquelle nous ne connaissons pas d'égale parmi les modernes, de la prodigieuse connaissance du langage, et avant tout, peut-être, des habiles modifications qu'il a apportées dans l'allure

jusqu'alors un peu rigide de notre vers. Avec le vers d'André on peut aborder les sujets les plus longs sans craindre de fatigues. Nul n'a plus éminemment que lui cette *grâce plus belle encore que la beauté*, dont abondent Régnier, La Fontaine, et, ce qui pourra peut-être étonner quelques uns, notre Molière. Ce n'est qu'à l'aide de ce charme que les poëtes se font les hommes de tous les temps.

Plus on étudie André Chénier, plus on se pénètre de sa puissance sous ce rapport. Ce n'est généralement pas par le fond des idées qu'il brille. La grande rénovation chrétienne est comme non avenue pour lui ; sa pensée ne dépasse pas le monde grec. En amour, c'est une sorte de glorification de la beauté physique, ce sont des passions mobiles et fugitives qui changent d'objets tous les jours. Il n'a certes pas été au-delà de Tibulle. Il y a d'exquises grâces dans ses tableaux de la nature, çà et là de magnifiques et grandioses images, mais c'est évidemment imité d'Homère et de Théocrite ; la religion ne l'occupe jamais. Je le répète, son pouvoir si incontestable et si divin tient à l'inexplicable charme de son langage. Il ne faut pas conclure cependant que jamais il n'offre de pensées profondes. Voici quelques vers au-dessus desquels je ne connais rien dans le genre :

Tout homme a ses douleurs ; mais aux yeux de ses frères
Chacun d'un front serein déguise ses misères.
Chacun ne plaint que soi, chacun dans son ennui,
Envie un autre humain qui se plaint comme lui.

Nul des autres mortels ne mesure les peines,
Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes;
Et chacun, l'œil en pleurs en son cœur douloureux,
Se dit : — Excepté moi, tout le monde est heureux.
— Ils sont tous malheureux. Leur prière importune
Crie et demande au ciel de changer leur fortune.
Ils changent; et bientôt versant de nouveaux pleurs,
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

V

Alfred de Vigny.

Pour suivre la filiation de la poésie en France et ne pas sortir des années que nous devons explorer, nous passerons d'André Chénier à M. Alfred de Vigny, regrettant toutefois de ne pouvoir consacrer quelques pages à Millevoye, qui nous semble un poëte doué d'une puissance bien réelle.

En 1814 ou 1815, deux jeunes gens se retrouvèrent dans un bal après un assez long intervalle; ces deux jeunes hommes avaient été dans l'enfance nourris ensemble de poésie et de littérature. Les semences avaient fructifié, et tous deux se communiquèrent leurs besoins et leurs idées sur la régénération de cette belle chose qui avait tous leurs amours. Ces jeunes initiés à l'influence régénératrice qui devait plus tard se manifester avec tant d'éclat dans M. Victor Hugo, étaient MM. de Vigny et Emile Deschamps. En parlant du premier, M. Sainte-Beuve dit :

« Des morceaux d'André Chénier, publiés par M. de Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*, et par Millevoye à la suite de ses poésies, donnaient déjà beaucoup à réfléchir à cet esprit

avide de l'antique qui cherchait une forme, et que le faire de Delille n'annonçait pas. *Myrto*, *la Jeune Tarentine* et *la Blanche Nérée*, faisaient éclore à leur souffle cette autre vierge enfantine, *la Lesbienne Simetha*. Une société choisie et lettrée se rassembla chez M. Deschamps. Écoutons l'auteur des dernières paroles nous la peindre au complet dans une de ses pièces les plus touchantes.

C'était là le bon temps; c'était notre âge d'or,
Où pour se faire aimer Pichalt vivait encore,
Signe du paradis qui traversa le monde,
Sans s'abattre un moment sur cette fange immonde;
Soumet, Alfred, Victor, Parceval, vous enfin
Qui dans ces jours heureux vous teniez par la main,
Rappelez-vous comment au fauteuil de mon père
Vous veniez, le matin, sur les pas de mon frère,
Du feu de poésie échauffer ses vieux ans,
Et sous les fleurs de mai cacher ses cheveux blancs.
Les plus jeunes voulaient Byron et Lamartine,
Et frémissaient d'amour à leur muse divine;
Les autres, avant eux amis de la maison,
Calmaient cette chaleur par leur froide raison,
Et savaient chaque jour tirer de leur mémoire
Sur Voltaire et Le Kain quelque nouvelle histoire.

» Pichalt, MM. Soumet, Guiraud, Jules Lefèvre, faisaient donc partie de ce premier cénacle qui a devancé l'autre de presque dix ans, et qui s'est prolongé en expirant jusque dans la *Muse française*. M. de Vigny, alors officier dans la garde, tantôt à Courbevoie, tantôt à Vincennes, mais toujours à portée de Paris et le plus souvent à la ville, essayait et caressait dans ce cercle ami ses prédilections poétiques. (*Critiques et portraits.*) »

Tout poëte dérive plus ou moins de ses devanciers ; M. Sainte-Beuve ne peut, dit-il, saisir la filiation de M. de Vigny. Pour nous, nous ne voyons pas en quoi M. de Vigny ne pourrait pas se rattacher à ses prédécesseurs. Sa forme ne nous semble pas tellement nouvelle qu'elle fasse oublier celle de Millevoye par exemple ; et les régions poétiques qu'il parcourt ne nous semblent pas d'un caractère qui soit parfaitement personnel à lui. Sous ce rapport nous trouvons encore à Millevoye une tout autre puissance ; nous croyons même M. Émile Deschamps plus novateur dans l'allure du vers, dans sa facture, dans l'admission des tours naïfs et familiers au milieu du langage poétique.

Nous saisirons cette occasion pour redresser trois injustices commises par un homme qui en commet si peu. M. Sainte-Beuve, dans ses *Portraits littéraires*, semble beaucoup trop rejeter Millevoye parmi les poëtes dignes d'une considération médiocre ; en un autre endroit il assure que M. de Lamartine, dans ses *Harmonies poétiques et religieuses*, doit faire oublier et remplacer l'auteur des *Harmonies de la nature*, l'onctueux et pittoresque Bernardin, qui, en tant que génie d'une nature toute propre et toute divine, ne peut être remplacé par personne. Il nous semble même bien loin d'être prouvé que Bernardin soit un talent d'une portée inférieure à M. de Lamartine. En troisième lieu, l'auteur des *Consolations* semblerait vouloir élever madame de Flahaut au-dessus de madame Cottin,

qui, selon nous, est d'une science de passion tout autre que le peintre délicat sans doute, mais bien effleurant, d'Adèle de Sénange. Pour trouver des rivales et des supériorités à madame Cottin, il faut aller chercher les charmantes miss romancières de la Grande-Bretagne, l'auteur de *Delphine* et cette autre femme qui, par sa mâle éloquence, s'est placée de prime-saut parmi les royautés de notre époque.

Que l'on nous pardonne cette digression, qui est pour nous comme une sorte de protestation consciencieuse contre les opinions littéraires d'un homme dont nous aimons tant et la personne et les écrits.

Loin de nous aussi la pensée de vouloir rabaisser le talent de M. de Vigny comparativement à celui de notre Millevoye; le chantre d'*Éloa*, de *Dolorida* et de *Moïse*, nous sera toujours l'un des esprits les plus parfaitement exquis dans leur élégance et leur étincelante finesse; parfois même, comme dans Moïse, il s'élève à une éloquence mâle et profonde, quoiqu'elle n'ait pas cette abondance qui caractérise les grands poëtes. Dans Moïse, le refrain d'une expression fort belle vient magnifiquement se poser à la fin des plaintes que le prophète puissant et solitaire élève vers Dieu. Éloa nous offre un exquis portrait de femme, et nous révèle dans la compassion les divins secrets de ses plus chères faiblesses. L'esprit du mal voulant séduire Éloa, cet ange qui, dans l'ingénieuse fiction du poëte,

est formé d'une larme que Jésus répandit, alors qu'il apprit la mort de Lazare, l'aborde en lui disant :

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.

Expression délicate de cet attrait qu'éprouve la femme pour le mystère. Celle-là qui connaît toute l'âme de son amant est bien près de ne plus l'aimer d'amour. Il ne faut jamais que l'homme ou la femme possèdent tout entier l'objet aimé. C'est parce qu'il est infini, que l'on peut aimer Dieu d'un inépuisable amour.

Nous trouvons dans les vers qui suivent une pudeur et une vertu charmantes :

Les vierges quelquefois pour connaître sa peine,
Formaient une prière, inentendue et vaine,
L'entouraient, et prenant ces soins qui font souffrir,
Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
Et de quel prix serait son éternelle vie,
Si le bonheur du ciel était peu son envie,
Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
Les regards d'un archange ou ceux d'un séraphin.
Eloa répondait une seule parole :
« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console
» On dit qu'il en est un .... » Mais, détournant leurs pas,
Les vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

Au moment de la séduction, Satan, attendri par la pureté d'Éloa, est prêt à céder ; mais tout-à-coup il s'arrête devant son orgueil, il rougit d'avoir pu douter de sa puissance.

Toutes ces observations sont très fines ; mais

nous ne voyons pas que M. de Vigny ait rien innové dans le vers français. Son vers est bien facturé, mais pas plus habilement que ses devanciers, Millevoye et André Chénier. Du premier, il n'a pas l'ampleur mélodieuse ; du second, la suave et divine mollesse qui n'exclut pas par intervalle une grande énergie d'éloquence.

La poésie de l'auteur d'Éloa est d'une élégance parfaite sans doute, mais trop continue ; elle en devient monotone. C'est toujours la lyre d'ivoire et d'or, mais ce n'est pas celle qui s'échappa sanglante des mains de notre immortel André. Jamais chez lui il n'y a cette affluence de poésie qui n'est donnée qu'aux forts ; c'est trop constamment de l'esprit ; il apparaît dans ses vers les plus remplis de sentiment ; de là vient que sa poésie n'est jamais illuminée à l'intérieur, elle n'est jamais chaude en un mot. M. de Vigny nous semble bien plutôt un parfait homme du monde qu'un véritable poëte. Très spirituel, il a beaucoup plus de goût que d'inspiration ; il parle beaucoup plus qu'il ne chante, et tout exquis, tout poétique que puisse être le langage, si l'on n'y sent pas l'*insufflation* interne, nous n'y saurons jamais reconnaître un grand poëte. Il nous faut le *mens divinior*, une voix qui retentisse plus haut et plus profondément que d'ordinaire les bouches mortelles, et puis encore un caractère propre fortement prononcé.

Pressé que nous sommes par la multitude des objets qui affluent dans ce tableau, où le détail né-

cessairement doit être négligé pour saisir le grand trait, nous prions nos lecteurs de nous pardonner si nous ne nous arrêtons pas plus au long sur Éloa; nous aimerions à en citer encore plusieurs pages, où nous retrouverions toujours cette pénétration qui est d'un poëte sans doute, mais qui pourtant décèle moins une nature de poëte que celle d'un homme d'un esprit infini. Au moment où il peint la passion, comme lorsqu'il se retire dans les régions voilées et mélodieuses de la mélancolie, le sourire de la finesse est toujours à ses lèvres, et, disons-le aussi, l'élaboration du langage est apparente; son vers est trop continuellement empreint du caractère d'une élégance recherchée; il n'a jamais cette élégance naïve et en quelque sorte sauvage que nous trouvons si souvent chez M. Hugo. Son harmonie est trop en tous lieux la même; cela tient au manque de brisures habiles, d'où lui vient une facture un peu roide; le *facetum* y est, mais bien rarement le *molle*.

M. de Vigny dit trop modestement dans sa préface : « Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles presque toujours une pensée philosophique est mise sous une forme épique ou dramatique. Dans cette route d'innovations, l'auteur se met en marche bien jeune, mais le premier. »

M. de Vigny a bien assez de mérite incontestable pour qu'il nous permette de lui contester précisé-

ment celui-là. En remontant de quelques années, nous rappellerons que de charmantes compositions de ce genre se trouvent dans Parny, *Isnel* et *Asléga*, par exemple, et d'autres poëmes épars dans ses œuvres; et chez Millevoye, qu'est-ce donc qu'*Emma* et *Éginard*, le beau poëme de *Belzunce*, et ce magnifique récit de Goffin; et encore *Charlemagne à Pavie*, où nous trouvons les féeries peintes avec des grâces si nouvelles, autour du divin fabliau de Berthe la filandière? Encore une fois, dans ces lignes, nous ne voulons point comparer les mérites si différents de M. de Vigny et de Millevoye, nous désirons seulement mettre sur une voie qui conduise à la réparation d'une injustice. Toutes nos sympathies sont à l'auteur d'*Éloa*, de *Stello*, de *Chatterton*, qui a tant d'éloquentes commisérations pour ces souffrances si dédaignées par les âmes de bas étage, qui marchent sur l'homme de la muse comme le rustre sur la fleur des campagnes; nous voulons qu'il se persuade cela, nous y tenons singulièrement.

VI

Lamartine.

Lorsque l'Europe ne fut plus ébranlée par le terrible retentissement des guerres de l'Empire, l'intelligence respira et la poésie reparut dans le monde. Assez long-temps elle avait été tout entière dans l'action; elle avait suivi le conquérant, des déserts de la vieille Égypte, des montagnes sacrées de la Judée, aux climats glacés de la jeune Russie. Maintenant elle allait reprendre la parole, et s'insinuer dans les cœurs par la douce voie de la persuasion. Cependant il ne manquait pas alors d'hommes frivoles, émerveillés de quelques formes politiques plus ou moins neuves, qui croyaient que l'humanité allait s'immobiliser en elles, et que des *constitutions* suffiraient pour la faire vivre. Dans leur ignorance risible, ils allaient proclamant avec orgueil que la religion et la poésie étaient mortes; et par cela ils ne prouvaient qu'une chose, c'est qu'ils ignoraient les premiers éléments de la science sociale. Ils se présentaient pourtant comme des hommes avancés, dédaignant les simples qui pensaient que l'homme avait encore besoin de foi et de prière,

Qu'ils étaient loin de prévoir que leur règne dût sitôt finir !

Dire que la religion et la poésie disparaîtront du monde, c'est dire que les lois éternelles qui régissent l'humanité sur la terre seront renversées ; que l'homme cessera d'être homme, c'est-à-dire que Dieu s'est trompé, et que l'on va refaire son œuvre. La religion et la poésie répondent à un besoin indestructible de notre nature, le besoin de l'infini, de l'inconnu, qui nous tourmente sans cesse, et n'est que le pressentiment de nos destinées futures. Il faut avoir une bien triste opinion de soi et de ses semblables pour croire que le droit électoral et les chemins de fer vont suffire à l'existence intellectuelle d'un peuple ; il faut que les études mathématiques, si recommandées par Napoléon, aient bien desséché le cœur humain, pour que tant de voix se soient mises à crier anathème à la poésie. Ce fut un concert barbare qui aurait fait rougir un Cosaque, car il fredonne encore quelque rude chanson aux échos sauvages de son désert de glace.

Pendant le glas lugubre de cette messe des morts, un jeune homme, élevé par une mère pieuse dans l'amour de la parole de Jésus, avait rêvé sur les riants coteaux italiens en méditant Bernardin et Chateaubriand, ces deux voix aimées de tout ce qui chérit la nature. Dieu avait déposé en lui toutes les passions saintes des élus du christianisme. Un amour pur avait poétisé encore sa jeunesse. Il lança

dans le monde une brochure qu'il appela *Méditations poétiques*.

Les vers français étaient tombés bien bas alors; les petites merveilles de la poésie de Delille étaient leur gloire; excepté quelques pièces de Millevoye et cinq ou six élégies de ce Parny qui avait déshonoré sa muse par des chants obscènes et impies, ce n'étaient que fades amours de boudoirs, que galants caquetages, dont rirait la plus humble femme aujourd'hui. Les *Méditations* jetaient dans la société leurs hymnes pleines d'harmonie large, d'esprit religieux, d'amour chaste et élevé. L'effet fut grand; M. de Lamartine fut adopté par tout ce qui sentait la religion et la poésie, sauf encore, dans la classe de ces hommes, ceux qui étaient trop exclusivement attachés aux formes consacrées de la poésie de Louis XIV.

« Le succès soudain que les *Méditations* obtinrent, dit M. Sainte-Beuve, fut le plus éclatant du siècle, depuis le *Génie du christianisme;* il n'y eut qu'une voix pour s'écrier et applaudir. » Nous croyons que la mémoire de M. Sainte-Beuve l'a mal servi relativement au dernier membre de cette phrase. M. de Lamartine n'a pas été unanimement accepté d'abord; il lui a fallu combattre: tout poëte novateur doit passer par cette épreuve. Les nombreux organes du parti qu'on appelait alors le parti libéral, accablaient le chantre d'*Elvire* de comparaisons avec M. Casimir Delavigne, exaltant sans cesse ce dernier aux dépens de l'auteur des *Méditations*. Ce

fut, comme presque tout dans ces temps de haine et d'aveuglement, une affaire de coteries politiques. Je me rappelle encore les fades plaisanteries des petits journaux, du *Diable boiteux* entre autres; il m'apportait souvent des espiégleries, qui me donnaient la velléité, à moi qui étais alors fort jeune, de prendre M. de Lamartine pour un sot. J'ai connu des hommes occupant aujourd'hui un certain rang, des hommes très instruits de l'antiquité latine et grecque, et qui plaçaient au-dessus du premier recueil des *Méditations poétiques* des vers réguliers, qui n'avaient d'autre mérite que de ressembler à ceux de tout le monde.

Cette réserve faite, il faut dire à l'honneur de la société contemporaine, qu'un grand nombre d'âmes entendit la voix de Lamartine, et qu'il y eut à l'occasion de ces pages une lutte acharnée; le poëte grandit rapidement dans ce combat.

Voilà dix-huit ans que les *Méditations poétiques* sont publiées; et aujourd'hui il n'y a plus de lutte; elles ont conquis l'admiration générale. Elles révélaient dès lors pour ceux qui avaient l'intelligence du nouveau siècle tout ce que M. Lamartine a été depuis : naïve grandeur, rêverie vague et sainte, élans sublimes vers le monde invisible, vers Dieu, amour des hommes joint au génie de la solitude, l'univers des poésies de Lamartine apparaissait tout entier dans ce début. Ses grandes pièces *A lord Byron*, *l'Immortalité*, *Dieu*, reproduisent les pensées de Bossuet en vers magnifiques, moins

beaux cependant que la prose du grand évêque. Dans l'élégie, ce premier recueil offre des inspirations délicieuses, *le Vallon*, *le Chrétien mourant*, et surtout *le Lac*, poésie d'une mélancolie profonde, et d'un bonheur d'expression bien rare.

Le succès éclatant de M. de Lamartine est très explicable, non seulement par la beauté de son talent, mais par la nouveauté de cette poésie, qui venait remuer dans les cœurs toutes les nobles passions que Dieu y a mises. L'amour de la nature, le sentiment du paysage et de ses sympathies pour la douleur humaine, échauffait les nouvelles poésies. Non que Lamartine s'arrête aux détails et peigne comme Wordsworth; mais il plane sur l'ensemble; il est comme inondé de l'amour du créateur. Le murmure du lac, le gémissement des arbres du vallon, les étoiles qui le regardent en silence du haut du ciel, les ombres transparentes des belles nuits d'été, les feux brûlants du Midi, le plongent dans une extase religieuse; et cette impression est si vraie, si naïve, si ardente, qu'elle entraîne le lecteur et le subjugue. Lamartine est une âme intuitive, spontanée; elle ne cherche pas sa science dans les livres, elle l'attend; et Dieu la lui envoie, parce que Dieu l'aime. Homme admirable au milieu de notre société si honteusement corrompue par la cupidité de l'or, il s'abandonne avec amour à la volonté de la Providence sur lui, et passe sans orgueil au milieu des richesses dont Dieu l'a comblé.

Les secondes *Méditations* furent sévèrement jugées par la critique. Comme il arrive presque toujours après un succès, elles furent placées bien au-dessous de leurs aînées, et cependant elles reproduisaient les mêmes beautés, le même amour de Dieu et de la nature, la même versification brillante et limpide, avec une tendance plus marquée vers le débordement poétique des *Harmonies*. Toutefois le recueil présentait moins d'unité et de travail, il ressemblait plus à une improvisation. La *Mort de Socrate*, souvenir magnifique de Platon, et le dernier chant du *Pèlerinage d'Harold* parurent sans augmenter beaucoup la gloire du poëte. Quand on parlait de lui, c'étaient toujours les *Méditations* qui attiraient les regards; elles nuisaient aux autres œuvres de leur père, leurs rayons semblaient les obscurcir.

Il est des poëtes qui ne sont inspirés que par leurs impressions personnelles : leurs joies et leurs douleurs palpitent dans leurs chants; ils émeuvent leurs semblables comme une autobiographie, et ne sont humanitaires que parce qu'il y a toujours une sorte de parenté entre les sensations humaines.

D'autres au contraire semblent s'oublier eux-mêmes; toute leur vie sensitive est passée dans les êtres qu'ils créent; ils sont le miroir où toute la création vient se refléter. L'imagination leur révèle les mystères du cœur et de la pensée.

Si l'élément personnel disparaissait entièrement d'un poëte, il serait moins un poëte qu'une lyre

qui rendrait des sons magnifiques parfois, le souffle de Dieu arrivant à elle à travers les harmonies de notre monde ; mais la poésie de cet homme de Dieu manquerait de drame et de trait, et c'est précisément ce que nous oserions reprocher à M. de Lamartine, surtout dans ses *Harmonies poétiques et religieuses*, qui sont l'ouvrage où son génie s'est épandu avec le plus de grandeur et d'abondance.

Avant d'arriver à ce jugement sur un homme pour lequel nous avons tant d'admiration de toutes sortes, parce que son caractère nous semble tout aussi digne d'honneur que son splendide et mélodieux génie, nous nous sommes demandé pourquoi les premières Méditations de M. de Lamartine étaient le volume qui nous attirait le plus. C'est à n'en pas douter parce que le poëte y a déposé plus du drame qui lui est propre. Là, l'élément humain est beaucoup moins apparent que l'élément personnel, ou plutôt ces éléments sont beaucoup mieux combinés que dans les sublimes cantiques des *Harmonies poétiques et religieuses*.

Les âmes véritablement amantes de la poésie ne cherchent point dans les poëtes uniquement l'élément humain ; elles y veulent autre chose : elles y veulent trouver l'élément, le sentiment personnel, et même beaucoup d'entre elles semblent éprouver plus d'attrait pour ce côté par lequel se révèle l'homme de la muse ; en un mot, la partie intime du poëte devient de nos jours presque aussi puissante et tout aussi durable que la partie humaine.

Pour ne parler à ce sujet que de M. de Lamartine, quelles sont les compositions dont on a le plus gardé la mémoire? ce sont, dans les premières Méditations, *l'Isolement*, *le Temple*, *le Vallon*, *le Lac*; dans les secondes, *le Crucifix*. Nous ne voulons pas dire que l'on ne se souvienne pas des pièces où l'élément humain prédomine, comme *Sainte-Hélène* et quelques autres; seulement nous désirerions établir que si l'élément humain donne au poëte la sainteté et l'éclat solide, il doit à l'élément personnel le caractère et la grâce.

Conséquemment ces deux éléments sont doués de puissances diverses, mais égales peut-être, que l'on aurait grand tort de négliger, car elles seules peuvent mériter au poëte le nom de grand.

M. de Lamartine possède incontestablement l'un et l'autre de ces dons; mais chez lui l'élément humain prédomine, et surtout dans les *Harmonies*.

Au milieu de ce lyrisme affluent et un peu vague, que nous comparons volontiers à un beau cantique que l'humanité élève des profondeurs de son âme, en face de cette nature dont la contemplation suffit pour révéler un Dieu à tout homme de bonne volonté, ce nous est un grand bonheur de trouver une expression de la personnalité de M. de Lamartine; nous nous arrêtons avec religion devant les tableaux qu'il nous trace de sa vie poétique à Saint-Point, au bord du *lac qui lui est sacré*, pour employer ses naïves et touchantes paroles. Ainsi doit faire le poëte; c'est un devoir à

lui de chanter le coin de terre, si obscur qu'il soit, où Dieu a voulu qu'il prît naissance et vît couler ses jours. Ces pensées nous sont venues en lisant la belle pièce de *la Bénédiction de Dieu dans la solitude*, admirable bucolique chrétienne. En mettant le pied sur ce terroir, dont le poëte nous fait la peinture, on respire comme un air des campagnes bibliques; cependant il nous semble que si par la pensée M. de Lamartine est presque toujours biblique ou évangélique, souvent il arrive qu'il ne l'est pas par l'expression. Son langage est généralement trop long et manque de trait, tandis que les qualités littéraires éminentes des livres saints, de la nouvelle comme de l'ancienne loi, sont la brièveté et le saisissant de l'image; de là vient que M. de Lamartine ne nous semble pas toujours assez simple; ses descriptions sont noyées dans des peintures trop semblables les unes aux autres, de ciel, de nuages, de montagnes, de vapeurs qui enveloppent les lointains de ses paysages; nous aimons que parfois les choses soient vues de plus proche. Ici, comme partout, nous trouvons les défauts des qualités propres au poëte; la grandeur des lignes et des horizons dégénère en quelque chose de vague comme la mélodie trop continuellement angélique de ses sentiments.....

Pour un esprit de la nature de M. de Lamartine, la conception philosophique ne devait jamais être quelque chose de parfaitement défini, et reprocher à notre barde le vague de ses vues, n'est-ce point

un peu reprocher au ciel le vague de ses nuées? Dieu a fait le poëte comme cela; la vérité, une dans son essence, devient multiple, alors qu'elle se mêle à la beauté, dont la diversité harmonieuse est le caractère essentiel. M. de Lamartine voit à sa manière les merveilles de la création, dont il est lui-même une suave merveille. Ainsi en est-il de tout homme dont l'individualité ne se constitue que par la manière personnelle avec laquelle il voit, il sent le monde dont il fait partie. Encore une fois l'homme n'est pas seulement une espèce, une race comme les choses de la création inférieure; il est encore une intelligence, c'est-à-dire un monde à lui tout seul.

Dans ce tableau pastoral où notre poëte nous dit comment Dieu le bénit dans la solitude, et aussi, ce qui n'est pas moins important, comment le riche et le grand seigneur sanctifient l'existence que Dieu leur a faite ici-bas, il y a parfois de saintes grandeurs de rêveries, qui nous semblent adorables et bien capables de changer une âme alors qu'elle erre aux pentes des routes mauvaises. Nous nous sommes toujours arrêté à ces vers qui, dans leur mélancolique douceur, nous paraissent doués d'une irrésistible puissance:

Ah! loin de ces cités où les bruits de la terre
Étouffent les échos de l'âme solitaire,
Que faut-il, ô mon Dieu! pour nous rendre ta foi?
Un jour dans le silence écoulé devant toi;
Regarder et sentir, et respirer, et vivre:
Vivre, non de ce bruit dont l'orgueil nous enivre,

Mais de ce pain du jour qui nourrit sobrement,
De travail, de prière et de contentement;
Se laisser emporter par le flux des journées
Vers cette grande mer où roulent nos années,
Comme sur l'Océan la vague au doux roulis,
Berçant du jour au soir une algue dans ses plis,
Porte et couche à la fin au sable de la rive
Ce qui n'a point de rame, et qui pourtant arrive.

Aux heures où nous travaille l'incertitude, l'un des plus grands maux de là terre, et qui peut-être les résume tous, et encore alors que nous gémissions sous le poids d'une douleur qui nous vient des hommes ou de la Providence, combien de fois sur les caps déserts de notre vieille Bretagne nous avons répété ces vers, où il y a tout ensemble tant de foi et tant de mélancolie; et puis vient un tableau qui, en nous reportant au veuvage actuel, nous jette en des tristesses qu'il n'est donné à la langue des hommes de rendre que bien imparfaitement :

Mais le sommeil, doux fruit des jours laborieux,
Avant l'heure tardive appesantit nos yeux:
Comme aux jours de Rachel la prière rustique
Rassemble devant Dieu la tribu domestique,
Et pour que son encens soit plus pur et plus doux,
C'est la voix d'un enfant qui l'élève pour tous.
Cette voix virginale et qu'attendrit encore
La présence de Dieu qu'à genoux elle implore,
Invoque sur les nuits sa bénédiction;
On murmure un des chants des harpes de Sion,
On y répond en chœur; et la voix de la mère,
Douce et tendre, et l'accent mâle et grave du père,
Et celui des vieillards que les ans ont baissé,
Et celui du pasteur que les champs ont cassé,
Bourdonnant sourdement la parole divine,
Forment avec les sons de la voix enfantine
Un contraste de trouble et de sérénité,
Comme une heure de paix dans un jour agité;

Et l'on croirait, aux sons de cette voix qui change,
Entendre les mortels interroger un ange.

On peut considérer cette églogue sacrée comme une suite à la belle pièce intitulée *Milly* ou *la Terre natale* : c'est une tradition de famille. Si M. de Chateaubriand, dans sa féale et pittoresque éloquence, tient à être comme l'expression dernière et pleine de charme du gentilhomme du passé, M. de Lamartine nous représente noblement celui de l'avenir. C'est la parfaite éducation d'autrefois avec tout ce qu'il y a d'ample et de généreux dans les sentiments de l'époque.

Comme grandeur de tristesse, comme éloquence de philosophie inspirée qui étonne par sa profondeur, nous ne savons rien de plus beau que ces vers adressés à l'Homère de l'Écosse :

Je ne m'étonne pas que le bronze et l'airain
Cèdent leur vie au temps et fondent sous sa main,
Que les murs de granit, les colosses de pierre
De Thèbe et de Memphis fassent de la poussière,
Que Babylone rampe au niveau des déserts,
Que le roc de Calpé descende au choc des mers,
Et que les vents, pareils aux dents des boucs avides,
Ecorcent jour à jour le tronc des pyramides :
Des hommes et des jours ouvrages imparfaits,
Le temps peut les ronger, c'est lui qui les a faits,
Leur dégradation n'est pas une ruine,
Et Dieu les aime autant en sable qu'en colline;
Mais qu'un esprit divin, souffle immatériel
Qui jaillit de Dieu seul comme l'éclair du ciel,
Que le temps n'a point fait, que nul climat n'altère
Qui ne doit rien au feu, rien à l'onde, à la terre,
Qui, plus il a compté de soleils et de jours,
Plus il se sent d'élan pour s'élancer toujours,
Plus il sent, au torrent de force qui l'enivre,
Qu'avoir vécu pour l'homme est sa raison de vivre;

Qui colore le monde en le réfléchissant;
Dont la pensée est l'être, et qui crée en pensant;
Qui, donnant à son œuvre un rayon de sa flamme,
Fait tout sortir de rien, et vivre de son âme,
Enfante avec un mot, comme fit Jéhova,
Se voit dans ce qu'il fait, s'applaudit, et dit : Va!
N'a ni soir, ni matin, mais chaque jour s'éveille
Aussi jeune, aussi neuf, aussi Dieu que la veille;
Que cet esprit captif dans les liens du corps
Sente en lui tout-à-coup défaillir ses ressorts,
Et, comme le mourant qui s'éteint, mais qui pense,
Mesure à son cadran sa propre décadence,
Qu'il sente l'univers se dérober sous lui,
Levier divin qui sent manquer le point d'appui,
Aigle pris du vertige en son vol sur l'abîme,
Qui sent l'air s'affaisser sous son aile et s'abîme,
Ah! voilà le néant que je ne comprends pas!
Voilà la mort, plus mort que la mort d'ici-bas,
Voilà la véritable et complète ruine!
Auguste et saint débris devant qui je m'incline,
Voilà ce qui fait honte ou ce qui fait frémir,
Gémissement que Job oublia de gémir!

C'est peut-être là ce que M. de Lamartine a écrit de plus beau. Toutes les qualités de son génie s'y retrouvent avec une force qui n'est donnée qu'au poëte véritablement transcendantal. La poésie de M. de Lamartine pénètre pourtant moins encore dans l'essence des choses que celle de Wordsworth, laquelle, selon l'expression du grand Lakiste lui-même, fait naître des pensées trop profondes pour les larmes.

Le poëme de *Jocelyn* a eu de brillantes destinées; il s'est fait lire comme un roman, d'un bout de la France à l'autre, par une nation qui ne lit plus de vers. S'il faut en croire les gémissements exhalés tous les matins dans les feuilletons de nos

journaux, on ferait une lamentable histoire des infortunes du poëme dans notre patrie. Son sort est si déplorable, qu'il n'y en a réellement pas un seul (dans le genre sérieux) qui ait conservé une renommée littéraire. Je ne sais ce qu'on pensera de *Jocelyn* dans cinquante ans, mais son succès présent n'est pas contestable. La donnée du poëme est assez commune, et le poëte ne s'est pas gêné pour inventer sa fable. Je ne vois pas trop ce qui force Jocelyn à se faire prêtre ; il pouvait laisser sa part de fortune à sa sœur, et prendre une carrière qui ne l'obligeât pas à un sacrifice très rude à ses yeux. On a blâmé beaucoup la scène où l'évêque, qui va monter à l'échafaud, épouvante Jocelyn par l'énergie de sa parole, et lui impose le sacerdoce presque malgré lui, pour recevoir du nouveau prêtre le pardon avant de mourir. On peut blâmer cet évêque comme chrétien ; mais accuser le poëte d'avoir peint un homme passionné, c'est ce que je ne conçois guère. Cette scène est la plus neuve du poëme, celle qui appartient le plus à M. de Lamartine. Il peut répondre tout simplement à ses critiques qu'il n'a pas voulu peindre un homme parfait. Et d'ailleurs, si j'examine l'action de l'évêque, je suis loin de la trouver incompréhensible. Il est bien facile, dans des jours calmes et sereins, au milieu des scènes ordinaires de la vie, quand les passions ne grondent pas en nous, de suivre froidement la ligne des devoirs ; mais lorsqu'au sein des tourmentes sociales toutes les passions débordent et bouillon-

nent, il est donné à peu d'hommes de se livrer à une froide appréciation des choses. Un évêque qui avait vu les têtes sanglantes de ses frères rouler sur l'échafaud, et qui allait y monter lui-même, pouvait bien se sentir enivré de la fièvre du martyre, et son imagination échauffée devait jeter l'anathème à tout jeune lévite qui abandonnait alors le champ de bataille où l'on mourait pour la foi.

Je suis quelquefois gêné par le plan général du poëme; je préférerais que M. de Lamartine se fût livré à toute la variété dont cette action était suceptible. J'aimerais mieux entendre le poëte que Jocelyn lui-même. Je porte peut-être un peu loin la manie *de la réalité* dans l'art; mais ce journal du simple prêtre est peu naturel dans quelques unes de ses parties. Par exemple, je n'aime pas les lettres familières à sa mère ou à sa sœur écrites en alexandrins. Cela n'ôte rien, me dira-t-on, au mérite incontestable des détails; non, mais cela nuit à l'effet général de l'œuvre. La scène où Jocelyn retrouve son ancienne amante dans cette femme étrangère qui agonise sur le lit d'une misérable auberge italienne, a traîné dans tous les romans. Mais qu'importe, si le poëte en a tiré de beaux effets? Les chefs-d'œuvre de Shakspeare ne sont-ils pas quelquefois puisés en des libretti sans valeur? Lorsqu'une situation est pathétique, un grand poëte fait bien de ne pas l'abandonner, parce qu'elle a déjà été mise en scène par des artistes sans génie.

Jocelyn gagnerait à être retouché encore; il y a

des pages où l'harmonie du langage habituelle au poëte des *Méditations* ne se retrouve pas, des vers qui parfois tombent trop deux à deux ; la langue enfin n'est pas toujours assez respectée. *Jocelyn* a souvent l'air d'une improvisation, il en a aussi l'entraînement et le charme ; le poëte lyrique apparaît à chaque page. Si M. de Lamartine pouvait mûrir un plan, s'il connaissait l'art du drame, que ne ferait-il pas avec sa merveilleuse facilité !

Le poëme de *Jocelyn* nous a révélé des qualités nouvelles dans M. de Lamartine, et cet ouvrage étincelle de beautés qui sont familières au chantre des *Méditations*. La France a tressailli, parce qu'elle a reconnu le poëte dont la voix rêveuse l'a ramenée à la prière et à l'amour ; elle a retrouvé cette âme si pure et si noble dont elle a adopté la gloire. Tout le monde a admiré les véritables beautés du livre : la description du presbytère est charmante, les *Laboureurs* sont d'une poésie forte et profonde qui a quelque chose tout à la fois d'antique et de chrétien. L'apologue qui commence par ce vers :

L'aigle de la montagne un jour dit au soleil,

est réllement superbe d'idée et d'expression (T. II, 173). Il y a parfois aussi des mots d'une sensibilité exquise et qui semblent tombés d'une bouche de femme ; puis des traits d'une simplicité biblique qui ont une grandeur étrange :

Les femmes du hameau vinrent l'ensevelir.

Quel poëme d'ailleurs, au milieu de toute la

fange de ce temps, que cet amour pur et saint, que ces élans vers Dieu, que ce lent martyre souffert avec patience, à l'abri de la consolation céleste! Grâces soient rendues au poëte qui comprend ainsi la mission de la poésie sur la terre!

La Chute d'un ange a soulevé toute une tempête de critiques. Nous sommes de ceux qui ne jugent pas vite sous le rapport de l'art une œuvre de cette importance; elle est trop jeune pour que nous nous expliquions sur elle. Sans doute nous avons été choqué de nombreux défauts de détail; mais une grandeur admirable nous est apparue parfois, et nous avons pensé aux antiques poëmes de l'Inde que l'Occident comprend peu. Cependant nous avouerons que souvent M. de Lamartine en cherchant le colossal ne rencontre que l'*informe*.

Quant aux opinions religieuses qui ressortent de ce poëme, elles ne sont pas les nôtres; mais nous y avons trouvé un vague moins condamnable sans doute dans un poëme que dans un traité de philosophie. Il ne faudrait pas imputer à M. de Lamartine toutes les erreurs qu'il a attribuées aux hommes problématiques de son monde antédiluvien. Il s'est transporté dans ce monde et l'a peint avec son imagination; mais que ces idées soient sa religion à lui, c'est ce que je ne croirai pas sans autre preuve. On a encore répété souvent à l'occasion de ce dernier poëme le mot de panthéisme. Le panthéisme est une vieille erreur qui ne soutient pas dix minutes d'examen sérieux. Avant de porter une

telle accusation contre M. de Lamartine, j'attendrai.

Il nous reste à dire quelques mots du *Voyage en Orient.*

« Les notes que j'ai consenti à donner ici aux lecteurs n'ont aucun de ces mérites, je les livre à regret; elles ne sont bonnes à rien qu'à mes souvenirs; elles n'étaient destinées qu'à moi seul; il n'y a là ni science, ni histoire, ni géographie, ni mœurs; le public était bien loin de ma pensée quand je les écrivais : et comment les écrivais-je? quelquefois à midi, pendant le repos du milieu du jour, à l'ombre d'un palmier, ou sous les ruines d'un monument du désert; plus souvent le soir, sous notre tente battue du vent ou de la pluie, à la lueur d'une torche de résine; un jour, dans la cellule d'un couvent maronite du Liban, un autre jour au roulis d'une barque arabe ou sur le pont d'un brick, au milieu des cris des matelots, des hennissements des chevaux, des interruptions, des distractions de tout genre d'un voyage sur terre ou sur mer; quelquefois huit jours sans écrire; d'autres fois, perdant les pages éparses d'un album déchiré par les chakals ou trempé de l'écume de la mer. »

Telles sont les lignes que je trouve dans l'avertissement qui précède le Voyage de M. de Lamartine. Aucune règle critique n'est applicable au livre que l'auteur annonce avec tant de modestie, et nous nous garderons bien de lui en appliquer. Nous nous

bornerons à remercier notre poëte des douces et grandes émotions qu'il a excitées en nous. Nous le dirons en toute franchise, nul livre ne nous a mis devant les yeux avec autant de vivacité les contrées orientales que nous n'avons pas le bonheur de connaître. Il me semble maintenant que j'ai parcouru la Judée, les environs de Jérusalem, la chaîne du Liban, Damas dont la description est une merveille de réalité, les ruines de Balbeck qui sont restées gigantesques devant mon imagination. J'ai rêvé dans une barque entre les rives parfumées du Bosphore, je me suis pénétré de la sainte poésie des nuits d'été sur les mers de l'Orient. Encore une fois, merci au poëte qui nous a fait partager ses douleurs et ses joies, merci de nous avoir donné ses impressions vraies et en désordre, telles qu'il les a reçues !

Je considère un peu le *Voyage en Orient* comme un recueil de poésie ; M. de Lamartine a fait bien mieux qu'il ne croit ; à chaque instant, je m'arrête dans cette lecture, l'âme saisie par une grande pensée, par un souvenir, par un regret. Je ne sais en vérité si le poëte des *Méditations* a jamais répandu en moi plus de sainte rêverie et d'idées profondes. Je suis loin de dire que toutes les vues politiques de M. de Lamartine soient immédiatement réalisables, mais souvent je suis frappé en lisant ce livre de leur nouveauté et de leur justesse. L'intuition du poëte pénètre parfois plus avant dans les choses positives que le calcul du diplomate.

« Malheureux les hommes qui en tout genre devancent leur temps! leur temps les écrase. C'est notre sort à nous, hommes impartiaux, politiques rationnels de la France. La France est encore à un siècle et demi de nos idées, elle veut en tout des hommes et des idées de secte et de parti : que lui importe du patriotisme et de la raison? c'est de la haine, de la rancune, de la persécution alternative qu'il faut à son ignorance! Elle en aura jusqu'à ce que, blessée avec les armes mortelles dont elle veut absolument se servir, elle tombe ou les rejette loin d'elle pour se tourner vers le seul espoir de toute amélioration politique, Dieu, sa loi, et la raison, sa loi innée. »

La vérité de ces aperçus frappe tous les regards. Nous avons nous-même exprimé plusieurs fois ces idées dans le premier volume de ce livre; mais nous croyons que ce sont de ces vérités que l'on ne peut mettre trop souvent sous les yeux du lecteur.

Quoique je sois obligé de citer très peu dans ce volume, je ne puis résister au désir de placer ici une page de l'entrevue du poëte avec l'excellente lady Stanhope.

« ..... — Mais enfin, reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social, politique et religieux bien ordonné? Et ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur, du Messie que nous attendons et que nous voyons déjà dans nos désirs? —

Oh! pour cela, lui dis-je, c'est une autre question. Nul plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement universel de la nature, des hommes et des sociétés; nul ne confesse plus haut les énormes abus sociaux, politiques et religieux; nul ne désire et n'espère davantage un réparateur à ces maux intolérables de l'humanité; nul n'est plus convaincu que ce réparateur ne peut être que divin! Si vous appelez cela attendre un messie, je l'attends comme vous, et plus que vous je soupire après sa prochaine apparition; comme vous et plus que vous je vois dans les croyances ébranlées de l'homme, dans le tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur, dans la dépravation de son état social, dans les tremblements répétés de ses institutions politiques, tous les symptômes d'un bouleversement, et par conséquent d'un renouvellement prochain et imminent. Je crois que Dieu se montre toujours au moment précis où tout ce qui est humain est insuffisant, où l'homme confesse qu'il ne peut rien pour lui-même. Le monde en est là. Je crois donc à un messie voisin de notre époque; mais dans ce messie, je ne vois point le Christ, qui n'a rien de plus à nous donner en sagesse ou en vertu et en vérité, je vois celui que le Christ a annoncé devoir venir après. Cet esprit saint toujours agissant, toujours assistant l'homme, toujours lui révélant selon les temps et les besoins, ce qu'il doit faire et savoir. Que cet esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée,

peu importe, c'est toujours lui; homme ou doctrine, fait ou idée, je crois en lui, j'espère en lui et je l'attends, et plus que vous, milady, je l'invoque!..... » (*Tome* Ier, 258-259.)

Ceci est beau, et réveille dans l'âme des souvenirs des paroles de Jésus.

N'oublions pas qu'il a dit au chapitre XVI de saint Jean :

« Et je vous dis la vérité ; il vous est bon que je m'en aille; car si je ne m'en vais point, le consolateur ne viendra point à vous : mais si je m'en vais je vous l'enverrai.

. . . .

» J'ai encore beaucoup de choses à dire, mais vous ne pouvez pas les porter à présent.

» Quand l'esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir.

» Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera...... »

O Seigneur, l'humanité après dix-huit siècles approcherait-elle du jour où elle pourra porter ces choses, trop lourdes encore pour elle lorsque les yeux des hommes vous contemplaient sur la terre? Nous sera-t-il donné d'assister à cette régénération nouvelle tant prédite par toutes les bouches éloquentes de ce siècle, ou descendrons-nous au tombeau avec cette espérance (1)?

(1) Un de mes amis auquel je lisais cette page craignit qu'elle ne fût

Ici sans doute est le lieu de chercher quelle place M. de Lamartine occupe dans notre époque en tant que puissance agissante. Par puissance agissante nous n'entendons pas uniquement celle que possède l'homme d'action ; nous désignons aussi celle qui est donnée à l'homme de méditation. Si la puissance de l'un se voit aux surfaces, l'autre se sent aux profondeurs et a une tout autre durée.

On a long-temps oublié en France que le poëte devait être un homme social ; ses œuvres avaient de la puissance il est vrai ; mais lui, en tant que poëte, n'avait pas encore pris rang parmi les hommes.

On peut compter qu'à dater de M. de Chateaubriand cette révolution s'est opérée ; le poëte n'a plus été regardé comme un homme qui ne devait point être mêlé aux affaires, au positif, qui n'est, pour ainsi parler, que le grossier du monde humain.

Peut-être a-t-on senti, sans trop se l'expliquer, que le poëte par son intuition surhumaine était un homme nécessaire dans la politique, où doit s'exprimer la société vers laquelle nous tendons. Une société ne peut être parfaite qu'en tant que tous les éléments sociaux y soient représentés ; or il est une vérité qui de nos jours s'établit de plus en plus incontestée dans tous les esprits de quelque va-

pas conforme à l'orthodoxie catholique. Sans doute, les paroles citées de Jésus-Christ annonçaient spécialement la *Pentecôte*, mais il ne saurait être défendu d'en continuer l'application à la société future ; de Maistre et quelques autres écrivains catholiques ont annoncé une nouvelle effusion de l'Esprit.

leur, c'est que la poésie, en tant que verbe de l'imagination de l'homme, en tant qu'elle rend le sentiment du beau, doit former une des bases de toute constitution sociale un peu complète. Cherchez bien ce qui manque à l'Amérique, et vous découvrirez aisément que c'est la poésie. Et encore ce peuple est-il vraiment inaccessible à cette fleur de la terre? N'est-ce pas par entraînement poétique qu'il a rendu tant d'hommages à Lafayette? Nous ne pouvons voir dans son Washington un prosaïque héros; toutes les qualités à l'aide desquelles il a dominé les Américains, et qui lui ont mérité la gloire, c'est-à-dire la légitime admiration des hommes sont des qualités poétiques. Et Napoléon a-t-il un seul instant cessé d'être poëte dans tout le cours de son foudroyant passage? Depuis son berceau dans les montagnes de la Corse jusqu'à son sépulcre dans les rochers de Sainte-Hélène, y a-t-il une action de lui, une aventure qui ne soit un poëme plus ou moins important dans les destinées du monde?

Une opinion cherche à se répandre et à se consolider de notre temps; nous la tenons pour éminemment fausse, et partant destructive de tout ce qu'il y a de beau et de bon chez les hommes.

Le panthéisme humanitaire s'en va disant que les personnalités d'hommes comme celles des peuples s'effaceront de plus en plus. En jetant les regards aux alentours, nous ne pouvons rien apercevoir qui puisse confirmer cet odieux présage. C'est

pousser beaucoup trop loin les conséquences de l'unité pacifique vers laquelle tendent les diverses nations de la terre, unité qui n'empêchera pas la variété, surtout dans le domaine de la pensée et de l'imagination.

Presque tous les esprits puissants qui dominent ces années ont un caractère propre fortement prononcé; même il nous semble qu'ils lui doivent et qu'ils lui devront leur plus réelle et leur plus durable puissance. Ainsi madame Staël est belle par le *sentimentalisme* rêveur qui se mêle à sa prodigieuse sagàcité d'esprit. On aime Chateaubriand, non point tant à cause des vérités qu'il a défendues que pour la manière nouvelle avec laquelle il a exprimé ces vérités. Or il n'y a rien de plus personnel que l'expression. La vérité est à Dieu, l'expression de la vérité est à l'homme.

M. Victor Hugo saisit surtout par son langage; dans George Sand, nous admirons avant tout la mâle crudité, l'éloquence simple et splendide; ainsi encore de Lamennais, dont la phrase philosophique a tant d'emportement et de pénétration.

Nous ne voulons pas dire que les vérités abordées par le poëte ne sont pas pour beaucoup dans la puissance de ses écrits; mais notre pensée est qu'ici comme partout il doit y avoir harmonie entre l'absolu et le relatif, entre l'élément humain et l'élément personnel; en un mot, que dans toute œuvre des hommes, il faut que Dieu et l'homme s'expriment tout à la fois.

Revenant à M. de Lamartine, il nous sera un exemple plus frappant encore de la place que, de nos jours, le poëte, en tant que poëte, prend parmi les hommes ; car c'est à ce seul titre qu'il a été élu député pour la première fois, et à la tribune, où il n'a jamais été que poëte, puisqu'il s'est toujours adressé au sentiment, il a conquis une popularité qui lui a valu l'honneur d'une nomination dans trois colléges électoraux.

On nous répondra peut-être que c'était beaucoup moins à titre de poëte, qu'à titre d'homme capable de manier les affaires, qu'on le nommait pour la première fois; mais alors en voyant que ses discours ressemblent si peu à ceux des hommes d'affaires ou de parti qui composent la chambre, pourquoi trois colléges électoraux l'ont-ils adopté? Pourquoi a-t-il pris une si haute position au milieu de cette chambre qui semble si opposée à la beauté religieuse et un peu vague de son génie? Parmi tout ce fracas d'assez bas étage, il faut bien le dire, le cygne est parvenu à se faire écouter, ce dont doutaient tous les hommes qui croyaient apprécier les choses. Nous dirons à M. de Lamartine : Vous êtes bien là, demeurez-y pour défendre les éternels intérêts de la noblesse du cœur de l'homme. Là est la véritable liberté; car la liberté ne vient point des institutions publiques, mais de l'âme. Pour affranchir les hommes rendez-les meilleurs, car ce n'est qu'à l'aide de la bonté du cœur et de l'éléva-

tion de l'intelligence, que l'on peut créer une société où l'on respecte les droits mutuels.

Evidemment dans la poésie M. de Lamartine a pour mission de développer l'élément divin de l'âme humaine ; dans la politique, sa mission nous semble analogue ; il tend à l'élever au-dessus des partis, pour ne plus considérer que l'homme lui-même, l'être humain, et pour les rapprocher de Dieu.

Pour nous résumer sur la position sociale de M. de Lamartine, nous dirons que, dans la poésie, sa tâche a été de rendre à l'amour le cœur de l'homme desséché par l'individualisme ; dans la politique, de développer également par l'amour l'élément humanitaire ; il est dans la Chambre pour défendre les intérêts de l'âme en tant que puissance aimante et éclairée des rayons de l'idéale beauté ; il représente Dieu. Si M. Victor Hugo arrive à la tribune, nous croyons pouvoir assurer qu'il représentera plus précisément l'homme ; il tiendra beaucoup moins à unir, mais il fera entendre le cri de douleur que pousse l'individu pressuré par la société. C'est que l'un a un génie essentiellement humanitaire, l'autre essentiellement individuel. Nous ne croyons pas que l'on puisse jamais supposer à M. Hugo la foi du panthéiste ; l'un est entraîné vers l'Orient, l'autre vers l'Occident ; l'un veut Balbech, l'autre Notre-Dame de Paris.

Dans les premières *Méditations*, évidemment l'âme du poëte est troublée aux profondeurs ; elle se rassied un peu dans les secondes, et semble pren-

dre sa place de repos dans les *Harmonies*; et pourtant, dans les premières *Méditations*, le poëte professe ou semble professer une foi beaucoup plus positive que dans les *Harmonies*. D'où vient donc ce calme qui règne dans la plus capitale des expressions lyriques de l'auteur? C'est, nous semble-t-il, que dans les *Méditations*, M. de Lamartine cherchait sa foi, qu'il a trouvée dans les *Harmonies*. Car nous avons tous un objet auquel se rattache plus spécialement notre foi sur la terre. Pour M. de Lamartine, c'est cette raison qui, à proprement parler, constitue la vie de l'humanité; c'est encore ce qu'il y a de plus synthétique après Dieu dans notre monde. M. de Lamartine n'est point panthéiste, ainsi que l'on voudrait bien le persuader; sa foi est en quelque sorte un rationalisme catholique; toute morale, toute vérité, selon lui a son fondement, sa réalité dans la conscience de l'homme collectif, courbé dans Adam et relevé dans Jésus Christ. Il croit que l'humanité exprime plus ou moins Dieu, la vérité, la beauté absolue, selon qu'elle imite plus ou moins le divin auteur de la loi chrétienne.

VII

Victor Hugo.

Toute grande poésie, toute poésie destinée à l'admiration de l'avenir, doit être inspirée par la vérité immuable, puisée dans la contemplation et l'étude de l'âme humaine. Toute poésie au contraire qui dans les temps de troubles civils s'associe à une faction a le sort des partis : elle passe, et l'avenir ne la comprend pas.

M. Victor Hugo n'avait que vingt ans lorsqu'il commença à écrire les odes politiques qui ont fondé sa réputation parmi nous. Ces odes sont des poésies de parti ; elles n'ont plus de charmes que pour les royalistes d'autrefois qui ont conservé les passions de 1815. Ce sont des vers généralement écrits avec pureté, et qui peuvent faire entrevoir les travaux futurs du chantre des *Orientales*, quoiqu'ils soient bien loin de cette énergie poétique. Quant aux idées, je ne saurais admirer beaucoup cette répétition de tout ce qui s'imprimait chaque jour dans les journaux royalistes. Lorsque les années ont passé sur ces impressions fugitives, la mémoire fait effort pour les ressaisir, et la philosophie de l'histoire les repousse avec dédain. Au contraire, lorsqu'elles paraissent

à temps, le succès est bruyant et rapide; le parti que le poëte sert l'adopte et le vante; il devient un grand homme pendant quelques années. Mais, à moins d'une organisation très forte, comme celle de M. Victor Hugo, sa pensée y perd toute liberté et toute vigueur; elle reste emprisonnée dans le cercle étroit de la faction qui le caresse. Voyez si Béranger s'est jamais aperçu de ce qu'il y avait de grand et de poétique dans les malheurs de cette vieille race de rois errante sur les chemins de l'exil; a-t-il vu dans la merveilleuse mission de l'Église catholique autre chose que des hommes noirs abrutissant l'humanité? Eh bien! relisez aussi ce qu'a écrit M. Victor Hugo sur Napoléon au temps de sa passion royaliste, et dites si vous trouvez là une sérieuse appréciation historique de la plus imposante figure des temps modernes. Point de gloire durable pour tout homme dont la poésie ne sera pas inspirée par cette vérité philosophique que les années n'emportent pas dans leur course. Le poëte comme le philosophe, est le prêtre de Dieu; les bruits de la terre doivent monter jusqu'à lui, mais sans obscurcir son entendement.

Les *Orientales* marquent un grand progrès dans le talent de M. Victor Hugo. Quelques critiques, entraînés par des passions de partis, s'obstinent encore à regarder ses premières odes politiques comme ses plus belles œuvres en vers; nous ne concevons pas cet aveuglement. M. Victor Hugo n'a réellement trouvé son langage que dans ce vo-

lume publié vers la fin de la restauration. Nulle part nous ne l'avions vu avoir cette puissance qui l'a rendu un des premiers poëtes lyriques de notre nation. Sans doute ce livre lui a coûté de rudes labeurs ; chaque strophe a été travaillée avec soin, et nous le croyons, cette étude du style a été la préoccupation dominante du poëte. En effet, si l'on examine les *Orientales* sous le rapport de leur influence sociale, ou de leur effet sur l'âme humaine, c'est un recueil assez insignifiant, bien au-dessous de quelques odes du même auteur et des publications qui les ont suivies. Il n'y a rien là qui console un cœur brisé, qui élève vers Dieu des yeux que la vue de la terre fatigue; rien qui rappelle les admirables cantiques du Psalmiste ; c'est tout simplement une fantaisie qui s'est présentée au poëte, comme il le raconte dans sa préface, un soir qu'il était allé voir coucher le soleil. L'enfance de M. Victor Hugo avait entrevu la poétique Espagne; son imagination s'est reportée vers ce souvenir; et Grenade, Cordoue, Séville, avec leurs mœurs si colorées, leur tristesse si pleine de charme, se sont dressées devant ses regards. Il a songé à la domination des Maures, et une fois le turban de Mahomet ressuscité à ses yeux, il a été entraîné à peindre les mœurs des pachas et des sultans de cette époque, que nous avions déjà vus animer la poésie admirable de lord Byron. De là mille fantaisies ou gracieuses ou terribles, mélange de force et d'esprit, qui produisent des effets surpre-

nants. Souvent j'ai vu que les *Orientales*, lues à haute voix dans un cercle, excitaient une admiration qui se manifestait par je ne sais quel rire d'étonnement, comme lorsque le poëte fait, dans *Lazzara*, l'énumération de ce que le vieux Omer, pacha de Négrepont, eût donné pour posséder la jeune fille. Il eût donné, dit-il :

Et ses lourds pistolets, ses tromblons évasés,
Et leurs pommeaux d'argent par sa main rude usés,
Et ses sonores espingoles,
Et son courbe damas, et, don plus riche encor,
La grande peau de tigre où pend son carquois d'or,
Hérissé de flèches mogoles.
Il eût donné sa housse et son large étrier,
Donné tous ses trésors avec le trésorier.

A ce vers, le rire dont j'ai déjà parlé plus haut ne manque jamais d'arriver, et il se reproduit vingt fois à la lecture du volume.

Il y a des pièces, comme *Navarin* par exemple, qui ne sont à proprement parler que des études sur la strophe française, faites le plus souvent avec un bonheur extraordinaire, quelquefois aussi avec une recherche trop visible ; nous condamnerions le rhythme singulier de la pièce des *Djinns* ; elle semble une gageure du poëte, qui s'amuse à augmenter les vers d'une syllabe à chaque strophe ; puis, lorsqu'il est arrivé au vers de dix syllabes, il va retrouver celui de deux, en repassant par tous les mètres, et diminuant, pour redescendre, une syllabe à chaque strophe. Ceci est une puérilité qui

m'a rappelé ces vieux poëtes qui mesuraient leurs vers de manière à présenter la forme d'une croix ou d'une urne.

Lorsque nous apprîmes que M. Victor Hugo préparait un recueil intitulé les *Orientales*, nous rêvâmes le véritable Orient, la Judée, le désert où dorment Balbeck et Palmyre, la Perse, l'Inde et les immenses mystères de la poésie de ces contrées; aussi fûmes-nous un peu déçu quand nous ne trouvâmes dans le livre que l'Espagne et une partie de la Turquie d'Europe. A la réflexion, nous félicitons M. Victor Hugo de sa réserve; nous faisons peu de cas de l'Inde et de la Perse peintes de la Place-Royale. Nous n'avons jamais pu goûter les *Descriptions orientales* de Thomas Moore, qui soutenait à lord Byron qu'un poëte n'avait pas besoin de voir une contrée pour la peindre. Thomas Moore prouvait par cette assertion que ses idées sur la poésie étaient peu élevées. Il y a dans l'aspect des lieux toute une révélation des mœurs, des passions, des idés d'un peuple. Il faut avoir vécu sous le ciel italien, pour comprendre toutes les nuances de la poésie de Dante et de Pétrarque, à plus forte raison pour écrire soi-même. Dieu merci, nous nous éloignons chaque jour du factice, et l'art tend de plus en plus à la réalité. Si nous y arrivons, ce ne sera pas sans peine; nos plus belles époques littéraires ont été déparées par le conventionnel; nous avions une sorte d'horreur de la simplicité de la nature. Voyez ce que Racine lui-même

a fait de la rudesse naïve des admirables tragiques grecs!

L'Orient de M. Victor Hugo se compose de l'Espagne, de la Grèce et de quelques contrées de la Turquie. Quand je cherche le mérite de pensée que présente ce recueil, j'admire peu; l'amour y est peint d'une manière superficielle: ce sont toujours des hommes qui désirent la possession des femmes gracieuses, c'est l'adoration de la forme physique, voilà tout à peu près. La passion de la guerre y a parfois assez d'énergie; mais ce qui domine avant tout dans cette poésie orientale, c'est l'esprit très occidental de la France; M. Victor Hugo n'en a jamais plus déployé. Voyez comme il s'est ingénié, par exemple, dans *la Douleur du pacha*, pour arriver à ce vers d'un effet charmant: « Son tigre de Nubie est mort. » Je ne nie pas le succès; mais c'est un peu de l'esprit de salon. Je tiens à cette remarque, parce qu'elle n'a pas été assez faite. Ce genre d'esprit m'apparaît presque partout. Je choisis une petite pièce intitulée: *Cri de guerre du Mufti:*

La guerre, les guerriers! Mahomet! Mahomet!
Les chiens mordent les pieds du lion qui dormait;
  Ils relèvent leur tête infâme.
Écrasez, ô croyants du prophète divin,
Les chancelants soldats qui s'enivrent de vin,
  Ces hommes qui n'ont qu'une femme!
Meurent la race franque et ses rois détestés!
Spahis, Timariote, allez, courez, jetez
  A travers les sombres mêlées
Vos sabres, vos turbans, le bruit de votre cor,
Vos tranchants étriers, larges triangles d'or,
  Vos cavales échevelées!

Qu'Othman, fils d'Ortogral, vive en chacun de vous,
Que l'un ait son regard et l'autre son courroux.
Allez, allez, ô capitaines!
Et nous te reprendrons, ville aux dômes d'azur,
Molle Sctiniach, qu'en leur langage impur
Les Barbares nomment Athènes.

Je ne sais si je m'abuse, mais dans cette pièce, une des plus rudes du volume, l'ingénieux esprit de la capitale de la France se révèle par plusieurs traits.

Je le répète, les *Orientales* ne sont rien pour les hommes qui cherchent dans la poésie des consolations, une peinture des passions de l'âme, de ses souffrances et de ses espoirs : les *Orientales* sont belles sous le rapport des images. Ce volume a dû contribuer beaucoup à faire accuser M. Hugo d'être exclusivement le poëte du monde extérieur. Nous discuterons bientôt cette critique, que nous n'adoptons pas absolument, mais qui nous semble très applicable au livre que nous examinons dans ces pages. Quant à la forme, au style, sa beauté a été très contestée d'abord, puis on est venu à l'admirer presque sans restriction. Le vers des *Orientales* se prête merveilleusement à tous les caprices du poëte : solennel et terrible dans *le Feu du ciel*, il reflète les sombres images des prophètes ; il se ploie aux plus gracieuses fantaisies dans *le Vœu*, dans *Lazzara*, dans *les Adieux de l'hôtesse arabe* ; il est plein de mélancolie dans *les Fantômes*. Jamais poëte n'a fait preuve de plus de flexibilité, d'un plus grand art de la versification française ; mal-

heureusement cette puérilité que j'ai remarquée plus haut à propos des Djinns se reproduit ailleurs encore ; je ne saurais, par exemple, approuver dans la bataille de Navarin, ces interminables strophes retentissantes des cent dénominations navales, qui figureraient mieux aux archives du ministère de la marine ; je ne saurais trouver la poésie dans cet effort.

Les *Orientales* pourraient donner lieu à des études curieuses sur le rhythme ; mais ce n'est pas l'objet de ce livre, qui vise surtout à l'étude de la pensée et à son influence sur les destinées humaines.

Les *Feuilles d'automne*, publiées en novembre 1831, présentent le talent de M. Victor Hugo sous un tout autre aspect. « Ce n'est pas là de la poésie de tumulte et de bruit, dit-il ; ce sont des vers sereins et paisibles, des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée, des vers de l'intérieur de l'âme. » L'influence des *Consolations* de M. Sainte-Beuve est visible ici ; nous aimons à la constater comme une preuve de la puissance des âmes douces et méditatives sur les plus forts caractères. Les *Feuilles d'automne* rentrent donc dans le genre appelé poésie intime, mais elles conservent cependant l'empreinte connue de l'esprit de M. Victor Hugo. Elles sont religieuses, mais moins chrétiennes que les *Consolations ;* en les lisant, on ne pense jamais ou bien rarement aux saints livres ; leur religion est plus vague, plus an-

tique peut-être ; le génie habituel à l'auteur des *Orientales* l'entraîne encore sur la montagne, en face d'horizons immenses, sur les côtes sauvages et pleines de bruits mystérieux de notre vieille et sainte Bretagne. Il ne s'enferme pas, comme M. Sainte-Beuve, dans une chambre aux rideaux sombres ou dans les horizons bornés des rues de Paris ; il lui faut de l'air, des tempêtes, l'immensité. Il y a dans ce volume une tendresse vraie pour la famille, pour les amis ; mais c'est un peu effleuré peut-être, cela ne sonde pas assez les profondeurs de l'âme.

M. Hugo est le poëte le plus énergiquement caractérisé de l'époque, parce qu'il est homme de plus puissante fantaisie que les autres. Avec cette faculté l'on ne s'ennuie jamais, car c'est l'inattendu, c'est-à-dire le nouveau ; nous désirerions plus de fantaisie à M. de Lamartine. A l'aide de la fantaisie, l'idée éternelle sur laquelle il travaille, autour de laquelle il tourne sans cesse, se serait révélée de mille façons imprévues, comme la nature dans un beau paysage. Rien n'est plus rempli de caprices qu'une contrée qui attire les poëtes et les peintres. Ces sortes d'hommes veulent des accidents ; or, dans le paysage, l'accident est la fantaisie. La fantaisie n'est point purement un jeu ; elle peut, elle doit le plus souvent servir d'enveloppe à une vérité profonde, à un sentiment fort ou exquis. Donc ne dédaignez pas la fantaisie, vous tous qui voulez comme nous que la

poésie puise sa force dans la vie réelle, dans l'idéal, car c'est à l'aide de la fantaisie du poëte que la réalité éternelle se grave le mieux dans l'homme. Il savait cela, celui qui régénéra le monde; aussi que de frappantes et douces images abondent dans ses enseignements! les plus pures de ses paraboles semblent de charmantes fantaisies de poëtes. Quoi de plus aimable en poésie que ces oiseaux du ciel qui tous ont un abri où se réfugier à la fin du jour, tandis que le fils de Dieu n'a pas un lieu où reposer sa tête? et encore ce lys plus brillant que n'était Salomon dans toute sa gloire, et dont la destinée royale et fugitive nous enseigne si bien le prix que fait de nous notre père qui est dans les cieux?

M. Hugo, parce qu'il est si éminemment un homme de fantaisie, n'est point un homme d'inanité relativement à la pensée et au sentiment. Dans l'admirable maniement auquel il soumet notre langue, il y a même un sentiment profond de la grâce et de l'harmonie, toutes choses qui sont des modifications du sentiment du beau. Là dedans même il peut y avoir d'éclatantes manifestations du génie de l'homme, quoique cela soit sans doute très incomplet, si ces purs caprices de chocs de syllabes ne sont soutenus par des choses plus solides et plus conformes au besoin qu'a l'âme de cette nourriture éternelle, qui lui est si divinement et si suavement distribuée par la poésie.

Et ceci est précisément le cas de M. Hugo; ses plus charmantes fantaisies expriment un sentiment

exquis, ou profond, ou nous attirent vers cette belle langue des vers dont le goût à lui seul est le sentiment du beau, et qui a en elle-même une telle force de glorification qu'elle idéalise, ou du moins appelle dans les régions supérieures tout ce qu'elle admet dans la composition de ses notes musicales.

Nous avons dit qu'avec la fantaisie l'on pouvait être cependant grand par le sentiment, ou par l'idée. Ainsi, alors que l'on considère le choix des images, le mètre et l'allure du vers, y a-t-il rien de plus capricieux que ces strophes tout à la fois *Bossuétiques* et *Cornéliennes* par la force de la pensée et la hauteur du sentiment? Napoléon devant son enfant unique s'écrie :

L'avenir, l'avenir, l'avenir est à moi.

Et le poëte lui répond avec sa voix sacerdotale :

Non, l'avenir n'est à personne.
Sire, l'avenir est à Dieu;
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici bas nous dit adieu.
L'avenir, l'avenir, mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur les toits.
. . . .
Oh! demain, c'est la grande chose,
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,

C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone.
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui c'en est le velours.
Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau;
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine,
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène,
Demain c'est le tombeau.

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toute renommée,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons.

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute sa place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel.
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie.....
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

C'est ici le lieu de faire remarquer encore que nul, autant que M. Hugo, n'a admis dans l'ode l'élément dramatique, lequel, par opposition au cantique ou à l'hymne, qui est l'élément humanitaire ou angélique abondant chez M. de Lamartine, nous nommerons l'élément humain ou personnel.

Nous connaissons peu de poëtes qui aient plus

d'aspects divers que M. Victor Hugo ; suivons-le dans ces compositions de poésie pure, car c'est sous ce rapport que nous l'envisagerons ici, ailleurs il sera considéré comme romancier et comme critique.

Dans les *Odes* et *Ballades*, le poëte nous apparaît dans sa période de foi religieuse et politique. Dans les *Orientales* il nous donne toute son énergie artistique ; il a trouvé le monde qui lui est propre, en un mot sa fantaisie, et désormais cette muse ne le quitte pas plus qu'après *Andromaque* la muse tendre et mélodieuse ne quitta Racine.

Puis vient dans les *Feuilles d'automne* l'expression du poëte, en tant qu'homme du toit domestique.

Le côté politique nous est exposé dans les *Chants du crépuscule*. Jamais la voix de M. Victor Hugo ne fut plus grave que dans quelques pièces de ce livre.

Enfin, dans sa dernière œuvre, *les Voix intérieures*, il se révèle surtout comme paysagiste. Il entre dans une autre voie, il est bucolique, toujours avec les admirables qualités qui font de lui un poëte éminent quel que soit le sujet qu'il touche.

Nous avons parlé plus haut des *Odes* et *Ballades* où nous trouvons des germes de son génie réel : ainsi, pour nous borner à un exemple, la pièce intitulée *Mon berceau* nous semble digne de figurer dans les *Orientales*. Les *Feuilles d'automne* nous

sont présagées par *le Voyage*, les *Chants du crépuscule*, par l'ode *à la Colonne;* nous y entrevoyons aussi les *Voix intérieures*, quoique moins parfaitement. Mais dans les ouvrages postérieurs aux *Odes* et *Ballades*, il s'opère une telle transformation de style que nous avons peine à reconnaître le même homme. Ici il est encore dans les langes; plus tard, c'est l'homme nageant dans sa libre puissance.

Dans les *Orientales* M. Hugo a donné à l'élément capricieux, à la fantaisie, une puissance qu'avant lui on ne rencontre nulle part dans les monuments de notre langue, et en vérité cet élément n'y est point assez développé. Comme dans toutes choses, nous voulons trop nous ressembler les uns les autres. C'est évidemment ce qu'annonce la préface des *Orientales*, qui est une Orientale elle-même. Le poëte est tellement sous l'empire de cette idée qu'elle l'aveugle.

» Les autres peuples, écrit-il, disent Homère,
» Dante, Shakspeare, nous disons Boileau. »

Ceci est ingénieux, mais heureusement c'est faux. La France ne jure pas par Boileau. Elle possède des puissances trop incontestables dans le monde de l'art; Molière et Corneille seraient les noms qu'elle opposerait aux trois grands noms que le poëte vient de citer.

Les *Orientales*, considérées dans leurs relations avec les passions de l'époque où elles sont nées, ont encore cela de remarquable, que parmi toutes

les redites et les plaintes mélancoliques qui sont un des caractères communs aux poésies écloses de nos jours, elles ne jettent aucune tristesse dans l'âme. Les volumes poétiques de M. Hugo ont toujours par quelque endroit semblé peu répondre aux besoins de l'époque; ainsi les *Feuilles d'automne*, ce pieux tableau de famille, arrivèrent en 1832, alors que la vie de chacun tendait à sortir du foyer pour se faire politique et sociale. Ainsi les *Chants du crépuscule* parurent en 1835, temps où toutes les passions politiques tombaient de fatigue et de dégoût; alors que chacun était bien tenté de dire: Peu m'importe pourvu que paix nous soit donnée. Et voilà-t-il pas qu'il nous jette les *Voix intérieures* avec ses adorations pour le paysage, précisément alors qu'il n'est question partout que des développements à imprimer à l'industrie, barbare d'un nouveau genre, qui chasse les rossignols et empeste les ruisseaux. Nous savons gré à M. Hugo d'avoir, dans sa pièce *A une jeune biche*, si bien parlé à l'idiotisme fashionable et au stupide et brutal mercantilisme.

Toutes ces questions affligeantes ne l'occupaient guère alors qu'il était dans l'heureuse composition des *Orientales;* nous oserions assurer que ce fut là l'heure fortunée de sa vie. Il y avait à résoudre le problème du vers français et à jeter dans le génie de notre nation le goût et le sentiment de la fantaisie; et puis encore il semblait que sa langue de poëte lui était donnée par le ciel; c'était une nou-

veauté pour lui comme pour nous. Et ce qu'il nous révélait, à travers combien de veilles et de labeurs ne l'avait-il pas poursuivi ! Dieu seul et M. Victor Hugo le savent.

Dans ce volume, que M. Hugo appelle *sa Mosquée*, en parlant de la place qu'il doit occuper dans la composition générale de ses œuvres, que le poëte soit grandiose, spirituel, bizarre ou sauvage, toujours, ou du moins presque toujours, il faut admirer la fantaisie, qui est, nous le répétons, chez M. Hugo la faculté dominante.

Ceci ne se reproduit-il pas dans le grandiose de ces stances, où l'harmonie du langage n'étonne pas moins que le pittoresque inattendu des images?

Comme un énorme écueil sur les vagues dressé,
Comme un amas de tours vaste et bouleversé,
Voici Babel déserte et sombre ;
Du néant des mortels prodigieux témoin,
Aux rayons de la lune elle couvrait au loin
Quatre montagnes de son ombre.
L'édifice écroulé plongeait aux lieux profonds,
Les ouragans captifs sous ses larges plafonds
Jetaient une étrange harmonie ;
Le genre humain jadis bourdonnait à l'entour
Et sur le monde entier Babel devait un jour
Asseoir sa spirale infinie.
Ses escaliers devaient monter jusqu'au Zénith,
Chacun des plus grands monts à ses flancs de granit
N'avait pu fournir qu'une date,
Et des sommets nouveaux d'autres sommets chargés
Sans cesse surgissaient aux yeux découragés
Sur sa tête pyramidale.
. . . .

Et avant, nous avons trouvé ces autres strophes si bien faites pour enlever l'imagination et où le poëte

n'est point au-dessous du grand peintre Martin, à cause des étonnements dans lesquels il jette le lecteur initié au charme secret de sa poésie.

Un sphinx de granit rose, un dieu de marbre vert,
Les gardaient sans qu'il fût vent de flamme au désert
Qui leur fît baisser la paupière;
Des vaisseaux au flanc large encraient dans un grand port,
Une ville géante assise sur le bord
Baignait dans l'eau ses pieds de pierre;
On entendait mugir le simoun meurtrier,
Et sur les cailloux blancs les écailles crier
Sous le ventre des crocodiles.
Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet
Et comme une peau de tigre au couchant s'allongeait,
Le ciel jaune tacheté d'îles.

Voulant faire comprendre la puissance de notre poëte dans la fantaisie spirituelle, et pleine d'une grâce qui n'est qu'à lui, grâce d'une énergie trop saisissante pour n'éveiller que le sourire, mais qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, fait éclater un rire tout inconcevable et ignoré avant que M. Hugo l'eût appelé à nos lèvres; nous reporterons le lecteur à la plus remarquable des *Orientales*, à notre avis, celle qui a pour titre *Grenade*, et dont l'architecture nous semble aussi savante, aussi capricieuse que celle de l'*Alhambra*. Elle fut composée, ainsi que les meilleures pièces du volume, en 1828.

Nous citerons encore la romance mauresque :

Don Rodrigue est à la chasse,
Sans épée et sans cuirasse.

où l'on trouve cette strophe dans laquelle le choc

éclatant des mots produit une harmonie d'une beauté si bizarre :

J'attends sous le sicomore;
J'ai cherché d'Albe à Zamore
Ce Niddara le bâtard,
Le fils de la rénégate,
Qui commande une frégate
Du roi maure Alitar.

Le volume se termine par ces stances, où pour cette fois l'imagination se contient sur les limites du rire éclatant et du sourire rêveur; nous ne savons rien au monde de plus gracieux :

Quand l'automne, abrégeant les jours qu'elle dévore,
Éteint leurs soirs de flamme et glace leur aurore;
Quand novembre de brume inonde le ciel bleu,
Quand le bois tourbillonne et qu'il neige des feuilles,
O ma muse, en mon âme alors tu te recueilles,
Comme un enfant transi qui s'approche du feu.

Devant le sombre hiver de Paris qui bourdonne,
Ton soleil d'Orient s'éclipse et t'abandonne,
Ton beau rêve d'Asie avorte, et tu ne vois
Sous les yeux que la rue au bruit accoutumée,
Brouillard à la fenêtre et longs flots de fumée
Qui baignent en fuyant l'angle noirci des toits.

Alors s'en vont en foule et sultans et sultanes,
Pyramides, palmiers, galères capitanes,
Et le tigre vorace et le chameau frugal
Djinns au vol furieux, danses des bayadères,
L'Arabe qui se penche au cou des dromadaires,
Et la fauve girafe au galop inégal.

. . . .

Revenons aux *Feuilles d'automne*. Nous avons constaté plus haut l'influence qu'ont eue sur ce livre

les *Consolations*. L'œuvre de poésie familière que nous donne ici M. Victor Hugo est le pendant de ce tableau si délicat qui fut une bonne fortune pour le poëte et pour nous tous, fatigués que nous étions des émotions politiques et du vide qu'elles laissent après elles dans les âmes élevées. Le poëte s'est retiré dans l'art pur d'abord, et puis l'âge advenant avec ses austérités et ses plus grands besoins de solide amour, il a fait retraite plus loin du bruit encore, dans un lieu plus saint, devant le foyer où l'on prie avec l'épouse et les enfants. Là son génie ne l'a point abandonné ; c'est toujours la puissante fantaisie, mais cette fois, elle n'excite plus le rire ; elle se joue avec les larmes et les éternelles afflictions ; elle se pose sur les blonds cheveux du tout petit enfant ; elle pleure sur les chastes et belles mains de l'épouse ; et parmi cela viennent des retours vers les jeunes années, et des entretiens avec les âmes où le langage est plein de mâles mélancolies. Mais toujours le poëte retourne aux enfants comme aux anges consolateurs, après les doutes noirs dont il est assailli ; il se repose au milieu d'eux, il appelle autour de lui leur joyeux fracas, il leur livre tout, chambre, bibliothèque, escaliers, et il sent son âme se retremper dans la foi, qui est l'amour.

La préface des *Feuilles d'automne* est curieuse et belle à étudier ; c'est plus sérieux que celle des *Orientales*, mais la fantaisie y éclate toujours. L'auteur y parle d'un recueil de poésie politique qu'il tient en réserve ; il attend, dit-il, pour le publier un

moment plus littéraire. Toujours le contraste : pour la publication d'un volume ayant trait à la politique, il veut un moment littéraire. Ailleurs il ajoute : « Si l'auteur publie dans ce mois de novembre 1831 » les *Feuilles d'automne*, c'est que le contraste en» tre la tranquillité de ces vers et l'agitation fé» brile des esprits lui a paru curieux à voir au grand » jour. Il ressent, en abandonnant ce livre inutile » au flot populaire qui entraîne tant d'autres choses » meilleures, un peu de ce mélancolique plaisir » qu'on éprouve à jeter une fleur dans un torrent, » et à voir ce qu'elle devient. » Ceci sans doute est de la fantaisie; mais ce mouvement capricieux du poëte n'est pas plus inutile au monde que le livre dont il enrichit le trésor de nos âmes. N'est-il pas digne d'un homme qui sent sa puissance de vouloir corriger ce qu'il y a de trop exclusif dans les passions du moment? N'y a-t-il pas là une grande vue sociale? M. Hugo, comme les forts, aime à voir ce qu'il peut faire par lui-même. Nous concevons ce bonheur, et il nous relève un peu du dégoût que nous inspirent tous ces coureurs de succès d'argent dont notre époque abonde. Du moins l'homme de fantaisie ne sera jamais un faiseur. Le poëte appelle son livre *inutile;* qu'on lise dans la préface l'exquise page où il énumère ce que contient son volume, et que l'on dise si une pareille composition peut être *inutile*. En tenant ce langage M. Hugo n'est pas sincère; il se connaît trop bien pour croire qu'aucune partie de ses œuvres, et peut-être les *Feuilles*

d'automne moins que toute autre, puisse être inutile aux hommes qu'il distrait et console. La sérénité, qui fait le fond du génie de M. Hugo, est une belle apparition au milieu de ce siècle d'imaginations et de cœurs bouleversés. Ici nous parlons du poëte, car le romancier porte un tout autre caractère.

Nous avons entendu d'étranges opinions répandues sur M. Hugo. L'on a dit que c'était surtout un homme d'imagination; c'était très bien jusque là; mais on a ajouté avec injustice et maladresse, qu'il manquait totalement de fond et de pensée. On est même allé jusqu'à prononcer le mot *puéril* sur sa pittoresque et saisissante poésie. En vérité, nous comprenons que dans ses merveilleuses *Orientales*, M. Hugo ait avant tout été entraîné par le pittoresque et la fantaisie, nous ne le nions pas, et le poëte n'a pas voulu autre chose; mais que dans les *Feuilles d'automne* on ne découvre pas des sentiments et des pensées qui touchent aux profondeurs; que l'on ne suive pas dans les *Chants du crépuscule* et dans les *Voix intérieures* le développement de cette puissante faculté de rêverie et de méditation; nous trouvons qu'il y a là beaucoup de légèreté, et le critique très distingué auquel nous nous adressons surtout, nous semble avoir peu compris la nature du talent de notre poëte. Veut-on que, comme M. de Lamartine, M. Hugo ait une impulsion qui domine toutes ses œuvres? D'abord cette impulsion nous la trouvons dans la *fantaisie*. Si

M. de Lamartine s'occupe de l'âme, M. Hugo s'occupe de l'imagination dans ses plus étranges caprices. Il veut développer cette faculté trop négligée chez nous autres Français, qui durant de longues années avons méconnu Shakspeare, chez lequel nous croyions très difficile aussi de découvrir ce qu'on appelle une *pensée dominante.* Shakspeare, le poëte le plus fantasque qui ait jamais été, étudiait l'homme; M. Hugo étudie dans l'homme l'imagination, comme M. de Lamartine étudie l'âme. Mais M. de Lamartine n'est jamais étrange avec bonheur; on trouve en lui le sublime de l'éloquence et de la vision, mais presque jamais l'inattendu du trait; sa grâce est plutôt du ciel que de la terre. M. Hugo n'a point une pensée; comme Shakspeare et tous les hommes en qui la fantaisie domine, il en a mille : c'est un *génie divers.* Ces natures de génies n'ont aucune monotonie; ils seront beaucoup plus gracieux qu'angéliques, beaucoup plus forts qu'élevés; leur parole la plus flottante aura toujours quelque chose de ciselé et de solide; ils iront aux profondeurs plutôt que vers les régions du pur idéal; mais du moins ils n'ennuieront jamais. Ne demandons à chacun que ce que nous avons droit de lui demander.

Est-elle donc dénuée de sentiment, pour n'en citer qu'une, la pièce qui commence par ces mots : *Lorsque l'enfant paraît?* Dans cette parfaite composition, la grâce du poëte est toute nouvelle. Les *Orientales* nous ont offert la fantaisie dans les choses imagi-

nées ; ici, c'est la fantaisie dans les réalités d'amour, et il y a dans tout cela un tel art, une telle science du cœur de l'homme, que ce langage si bien peint nous semble tout naturel. Nous avons senti, nous avons pensé cela ; seulement nous ne l'aurions pu dire comme M. Hugo ; et nous sommes heureux que le poëte l'ait dit à sa manière, que nous trouvons délicieuse.

Quelquefois M. Hugo semble un écho de Bossuet par la magnificence et la force du langage :

> Quoi! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
> Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
> Rien qui ne tombe et ne s'efface,
> Mystérieux abîmes où l'esprit se confond.
> A quelques pieds sous terre un silence profond,
> Et tant de bruit à sa surface.

Veut-on de la tristesse pensive, toujours exprimée à la manière de M. Hugo, qu'on lise et relise la pièce *A un voyageur.*

> Vous êtes fatigué tant vous avez vu d'hommes,
> Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
> Aux cendres de mon feu.
> Voyageur, voyageur, quelle est notre folie!
> Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie
> Des plus chers, des plus beaux?
> Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
> Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
> Efface de tombeaux?

Refusera-t-on aux lignes que nous allons transcrire ces mélancolies viriles qui ne sont données

qu'aux âmes profondes et qui ont sondé les terribles et sombres cavités de l'existence?

Rêver, c'est le bonheur, attendre c'est la vie.
Courses, pays lointains, voyages, folle envie!
C'est assez d'accomplir le voyage éternel.
Tout chemine ici bas vers un but de mystère.
Où va l'esprit dans l'homme? Où va l'homme sur terre?
Seigneur, Seigneur, où va la terre dans le ciel?

Que faire et que penser? Nier, douter, ou croire?
Carrefour ténébreux! triple route, nuit noire!
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas : J'irai, Seigneur, où tu m'envoies.
Il espère, et de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain.

Nous voudrions citer plus, parce que ce n'est qu'ainsi que l'on prouve la grandeur du poëte. Le critique peut inventer des considérations, mais il n'invente pas ce langage. Maintenant qui osera dire que M. Victor Hugo est un homme puéril et sans pensée qui vaille? Que la fantaisie domine en lui, nous ne le nions pas; mais que cette fantaisie ne représente rien de solide, cela nous semble à tout le moins d'une injustice révoltante.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre le caractère des nombreuses beautés que l'on trouve dans les vers de M. Hugo, et quoiqu'il y ait d'éminentes parties dans les *Chants du crépuscule*, comme c'est en eux que les défauts de la manière du poëte sont les plus apparents, nous nous arrêterons ici pour blâmer; tâche pénible, mais, elle aussi, est un devoir saint pour le critique.

M. Hugo trouve admirablement *le trait*; mais le

trait est tellement un besoin pour lui, il est tellement dans la manière de son talent, que, quand il ne le trouve pas, il le cherche; et alors ce qui était admirable, devient détestable; il ne faut pas plus faire *du trait* en poésie qu'il ne faut faire de l'esprit en conversation, ou l'on devient l'homme au sonnet du *Misanthrope*.

M. Hugo veut parfois trop matérialiser sa pensée; ainsi il dira que l'on oppose,

« Une charte de plâtre aux abus de granit. »

Nous avons encore remarqué dans ce volume (chose étrange de la part d'un esprit novateur comme M. Hugo) une tendance à personnifier les passions. Pour Dieu, laissons à cette poésie demi-païenne, que l'on nomme classique, l'emploi de la vieille allégorie, et substituons-lui le symbolisme chrétien. Au lieu de matérialiser ce qui est de l'âme, donnons l'âme et le verbe à ce qui est de la matière; faisons comme le divin maître, qui, selon la douce expression de M. de Chateaubriand, s'en allait faisant parler l'herbe des champs et le lys des vallées. L'allégorie est une sorte d'idolâtrie, et c'est peut-être pour cela que nous ne nous rappelons pas en avoir vu l'emploi dans les saintes Écritures.

M. Hugo semble croire aussi qu'il est de nécessité que la strophe finisse toujours par quelques pensées enchâssées, que l'on nous passe cette expression, dans des mots taillés à facette; de là

vient que sa strophe trop aiguisée ressemble souvent à une épigramme, dans le sens que les Grecs attachaient à ce mot.

Cet abus du trait et de la métaphore mène M. Hugo à des bizarreries tout-à-fait maudissables : ainsi la belle pièce *A Alphonse* en est gâtée à toute minute : ici c'est

La sagesse impie, envenimée,
Du cerveau de Voltaire éclose toute armée,
Que dans les temps passés mal lus et mal compris
Viole effrontément tout sage pour lui faire
Un monstre qui serait la terreur de son père.

C'était bien la peine de recourir à l'allégorie pour enfanter cette énormité!

Ailleurs on lit :

Car on voit chaque jour s'allonger dans la forge
La chaîne que les rois, craignant la liberté,
Font pour cette géante endormie à côté.

Encore l'allégorie!

Gardez-vous, jeunes gens,
Des systèmes dorés aux plumages changeants,
Qui dans les carrefours s'en vont faire la roue.

Toujours l'allégorie!

Autre part ce sont des définitions qui ne ressemblent pas mal à des logogriphes ou à des charades.

Le régiment marcheur, polype aux mille pieds.....
Et le budget, ce grand poisson,
A qui de toute part l'on jette l'hameçon,
Et qui, laissant à flots l'or couler de ses plaies,
Traîne un ventre splendide écaillé de monnaies.

Mais voici bien une autre folie! Dans une pièce dont le commencement est charmant, comme très souvent sait l'être M. Hugo, le poëte apostrophe ainsi la Vérité :

De ce monde sombre
Où passent dans l'ombre
Des songes sans nombre
Plafond et pavé!
Mont d'où tout ruisselle,
Gouffre où tout s'en va,
Sublime étincelle,
Qui fait Jehova.
Rayon qu'on blasphème,
OEil calme et suprême
Qu'au front de Dieu même
L'homme un jour creva.

En vérité c'est inconcevable.

Nous ne multiplierons pas plus ces pénibles citations, dont, hélas! on pourrait prendre un si grand nombre dans les *Chants du crépuscule*. Pour en finir, nous demanderons à M. Hugo pourquoi il s'est obstiné à mettre dans ce grave volume deux vilaines *petites chansons sur un vieil air?* L'air peut être vieux, mais à coup sûr la chanson n'est pas nouvelle; cela fait un peu le même effet que, dans les *Voix intérieures*, ce damnable *vent de la mer* qui *souffle* dans sa trompe. En conscience, les tritons ne sont plus de mise; nous aimons beaucoup mieux les *mirabiles elationes maris*.

Quelque défectueuse que soit la langue de ce volume des *Chants du crépuscule*, nous le recevons toujours avec reconnaissance, car il a de nobles et tendres paroles. Jamais même M. Hugo ne

s'éleva plus haut et ne se montra plus fort et plus habile que dans *la Cloche;* jamais aussi son vers n'eut une harmonie plus vigoureuse. Il est aussi fleuri que celui d'André Chénier, mais avec un tout autre caractère de nerf et de profondeur. M. Sainte-Beuve trouve que M. Hugo n'a rien de l'organisation grecque; réellement il y a chez lui à tout instant de ces *heurts* surprenants, que l'on ne trouve point dans l'harmonique pureté des compositions hellènes. Ailleurs notre critique sagace et poétique ajoute avec sa finesse pittoresque ordinaire : « C'est plutôt un Goth revenu d'Espagne qui s'est fait Romain, très raffiné même en grammaire, savant en style du Bas-Empire et à toute l'ornementation byzantine. » Au total, cette œuvre, toute de mauvais goût, d'étrangetés regrettables qu'elle soit sur bien des points, n'en est pas moins une œuvre puissante d'un de ces hommes à sourcil visionnaire dont on suit avec un calme respectueux la marche et la parole, comme s'exprime ce doux et vrai ami du poëte que nous regrettons de ne plus voir à ses côtés; car ce doit être une chose bien regrettable de ne plus être consolé par l'auteur des *Consolations*, de n'être plus éclairé par le critique dont la délicatesse s'insinue parfois à de mystérieuses profondeurs.

Maintenant quittons les ombres dont s'est dans ce volume enveloppé l'auteur des *Orientales*, qui se prend de mélancolies si sombres et si grandes à rêver les futures destinées des rois, tout en écoutant

la nuit les lourds canons passer sur le pavé des villes.

Constatons bien ici que l'un des grands défauts de M. Hugo est l'abus de la métaphore, de l'image, à l'aide de laquelle il veut trop matérialiser la pensée. Le pinceau n'est point encore assez pour lui, il lui faut le ciseau du soulpteur, souvent même alors qu'il s'agit de rendre ce qui ne peut être qu'impalpable.

M. de Lamartine est, au nom de la Providence, une protestation de l'âme contre ce que peut en soi avoir d'abrutissant et d'aride l'élément mathématique qu'il a poursuivi de ses colères dans ses pages sur les destinées de la poésie; aussi notre poëte est-il l'opposé de ce qu'on appelle le *savoir exact*. L'âme a en elle trop de l'infini pour s'arrêter à quelques limites; elle est trop synthétique pour ne pas se complaire dans le vague des contemplations.

Par M. Hugo, l'imagination proteste contre l'élément industriel, en tant que destructif ou négatif de la beauté poétique de la forme, dans laquelle l'industrialisme ne voudrait plus voir qu'une chose utile; aussi notre poëte est-il l'opposé du régulier, du convenu, du bourgeois, cette espèce d'hommes la plus opposée à la nouveauté en quoi que ce soit, et conséquemment la plus étroite.

Donc, à M. de Lamartine le monde de l'âme, à M. Hugo le monde de l'imagination, à M. Sainte-Beuve le monde du cœur. Dans toute cette jeune et belle génération, nous n'avons point encore vu sur-

gir celui qui doit prendre possession du monde pathétique ; ceux qui de nos jours l'ont approché dans le drame ne nous semblent pas avoir le don des larmes.

Nous demanderons à M. Hugo des œuvres plus solidement composées dans leur ensemble ; car, ainsi que le disent les esprits austères, il a peut-être jusqu'à ce jour trop peu sondé les profondeurs de l'âme, il a été trop purement un homme d'impression, un écho merveilleux. Voilà que pour lui la vérité va éclore ; qu'il soit désormais, sans rien perdre de sa prodigieuse fantaisie, un homme de pensée et dominateur de cette faculté dont on lui reproche avec quelque raison d'être trop l'esclave. C'est un enfant gâté dont il faut qu'il se rende maître, au point de ne plus céder qu'à ses belles exigences.

Que cette puissance dont il a fait preuve dans la parole se reporte maintenant vers les retraites où l'âme entre dans la vision de l'idée, là où s'élaborent les œuvres dont la surface et le fond forment toute une harmonie. Nous lui dirons ce que lui-même il dit à sa divine amante,

Aie un asile en toi.

ou encore ce que se disait cet homme plus que poëte qui gardait les troupeaux sur *la montagne de Dieu* : Qu'il aille, et qu'il voie cette grande vision dont il ne s'est peut-être pas assez approché.

Quant au génie de l'artiste, on ne peut en re-

fuser à un poëte qui possède une puissance propre aussi saisissante que M. Hugo, et qui de plus a introduit dans la langue des vers cette harmonie mâle et large que Bossuet, supérieur à tout le monde par l'alliance de son style superbe et de sa haute pensée, a introduite dans notre prose.

VIII

Béranger. — Casimir Delavigne. — Sainte-Beuve. — Emile et Antoni Deschamps. — Alfred de Musset. — Barthélemy et Méry. — Edgard Quinet. — Barbier. — Brizeux. — Ed. Turquety. — Evariste Boulay. — Paty. — Achille Duclésieux. — Hippolyte Morvonnais. — Reboul. Autran. — Théophile Gautier. — Mesdames Delphine Gay, Amable Tastu, etc.

J'ai parlé ailleurs de l'influence politique des chansons de Béranger ; il me reste à le considérer comme poëte. Malgré l'enthousiasme de quelques uns de ses flatteurs, je ne le mettrai jamais au rang de Lamartine et de Victor Hugo. Béranger n'est pas une mer; c'est un fleuve qui coule entre des rives régulières, mais dont les eaux sont belles, quoique capricieuses et souillées de limon çà et là. Béranger est le premier chansonnier du monde; il occupe une place élevée parmi les faiseurs d'odes modernes. C'est le poëte populaire par excellence; il aurait pu se passer de la presse ; ses refrains se seraient répandus de bouche en bouche.

Sous le rapport de la forme, Béranger est un maître souvent bien habile; sa concision surtout est remarquable ; il excelle à resserrer sa pensée dans la mesure étroite du couplet; ses refrains ont presque toujours une grâce charmante ; seulement quelquefois il devient obscur et presque impéné-

trable. Béranger offrira à la postérité les difficultés d'interprétation que nous rencontrons dans les poésies de Perse.

Béranger ignorait le latin et le grec, et cependant dans une grande partie de son œuvre il est enfant de la Grèce; il en a l'élégance et l'inspiration. Il ne pensait pas exprimer une vérité de critique lorsqu'il écrivait dans son *Voyage imaginaire :*

> En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
> Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.

Je citerais dix chansons que lui ont dictées les muses grecques. L'esprit de Béranger a dans ses bons jours une délicatesse infinie; quelquefois aussi, surtout dans les commencements de sa carrière, il est commun, et même un peu trivial. Il s'est souvent abandonné à des écarts impardonnables: oubliant la dignité du poëte et sa mission sainte, il n'a vu que les torts de quelques hommes aveugles, et a jeté son sarcasme sur les choses religieuses; c'est toujours un crime littéraire; nous serons tout aussi sévère relativement à l'orgie sensuelle de quelques unes de ses pièces : c'est souiller la poésie.

Dans ses bonnes peintures de l'amour, le plaisir est presque toujours sa muse, mais il est mêlé de tristesse; il a des vers délicieux sur la fuite de la jeunesse, sur le souvenir, sur la mélancolie qui suit l'âge mûr; tout cela est dit avec une ravissante bonhomie, avec une naïveté spirituelle que l'on ne saurait trop louer. La gaicté de Béranger n'est ja-

mais très franche, il y a des larmes sous son rire. Il n'a pas l'ébriété joyeuse de Désaugiers; sa nature était trop élevée pour ne pas souffrir des langueurs de l'âme humaine, au milieu même des jouissances bruyantes; c'est ce qui fait que Béranger est aimé des hommes les plus sérieux, malgré tout le vagabondage de ses caprices.

Il s'est élevé en politique bien au-dessus des préjugés étroits des partis, à l'époque où il écrivait; *la Sainte Alliance des peuples* en est une preuve; ailleurs il les a épousés et s'est fait leur poëte. On l'entourait, on le caressait, il vivait dans l'intimité de quelques meneurs libéraux d'alors; et à tout considérer, ce qui nous paraît mesquin aujourd'hui avait dans ce temps son importance et son audace; le poëte y compromit souvent sa liberté.

Je reproche avec d'autant plus de sévérité à Béranger ses écarts en religion, qu'il avait le sentiment de l'infini. Dans plusieurs chansons, il trouve en parlant de Dieu des accents pénétrés d'une adoration consciencieuse; toutefois, et ceci est un immense malheur pour le poëte, il semble que le Christ n'ait pas parlé à ses oreilles. Béranger, sous ce rapport, est en arrière de dix-huit siècles; quand il chante Dieu, il n'est qu'un poëte de l'antiquité; il n'a jamais mouillé ses lèvres aux grandes sources évangéliques; parfois seulement une idée de charité apparaît dans son œuvre.

Depuis quelques années les souffrances du pau-

vre semblent le préoccuper singulièrement. Plusieurs chansons attestent cette tendance si générale depuis les prédications saint-simoniennes, qui, malgré les erreurs singulières des nouveaux apôtres, n'ont été qu'un réveil de la charité chrétienne. Béranger vit aujourd'hui, m'a-t-on dit, dans une solitude sur la Loire : la solitude est la mère des belles et saintes pensées. Puisse le poëte pénétrer de plus en plus dans le secret des cieux, et expier par des chants religieux et sublimes les égarements de jeunesse que j'ai reprochés à sa muse! Béranger a consolé sa patrie terrestre dans ses épreuves, il a séché des larmes en des yeux qui avaient vu couler bien du sang; puisse sa voix vibrante nous élever de plus en plus vers la patrie céleste! Il ennoblirait ainsi le soir de sa vie, digne d'éloges sous le rapport de l'indépendance, de la bonté du cœur et du dédain des richesses, dont la passion déshonore tant d'hommes aujourd'hui.

Un autre poëte a partagé avec Béranger la gloire de consoler la France dans ses douleurs. Les *Messéniennes* de Casimir Delavigne ont joui longtemps d'une grande popularité. Elles étaient déclamées dans toutes les réunions patriotiques entre les refrains de l'auteur du *Vieux Drapeau*. Elles ont eu le sort des chants qui peignent des passions fugitives. L'amour de la patrie n'est ardent que lorsqu'elle est menacée; dans les jours calmes il sommeille. Les *Messéniennes* ont remué profondément les masses quand les étrangers foulaient le

sol français et proclamaient la mort du grand empire. Depuis que d'autres idées ont succédé aux idées de guerre, depuis que la France s'est relevée avec force de son abaissement et qu'elle marche vers des destinées inconnues, ces poésies tombent dans l'oubli, tandis que celles qui reproduisent les passions immuables du cœur de l'homme sont toujours jeunes. Les *Messéniennes* étaient remarquables par une versification facile et brillante, par un ton de tristesse vraie, par un enthousiasme réel pour la fortune de la France; mais les études qui se sont faites depuis sur le rhythme poétique, ont décoloré les poésies de M. Casimir Delavigne, qui paraissent aujourd'hui appartenir à une autre époque.

Nous venons de parler des hommes qui ont été salués des masses comme de grands poëtes dont tout le monde sait les nom; il y a encore en France d'autres talents qui doivent tenir leur place dans ce livre. Des écrivains doués de qualités éminentes n'arrivent pas à la popularité, parce qu'ils viennent trop tôt ou trop tard, ou parce que les rayons de leur astre sont effacés par des rayons plus éclatants, ou encore parce qu'ils manquent d'entourage qui les mette en lumière. Je crois qu'à aucune époque le vers français n'a été employé par un si grand nombre d'hommes. La critique répète chaque matin que la France ne lit plus de vers, et elle est obligée d'annoncer chaque matin un nouveau recueil. Je vais oublier dans cette revue une foule de noms recommandables; qu'on se souvienne que

je n'ai pas l'orgueilleuse et ridicule prétention d'assigner un rang à chacun. Un livre n'est pas tant pour moi ce qu'il est réellement en lui-même, que ce qu'il est par l'influence qu'il a exercée sur l'époque. Il n'y a que les injustices tout-à-fait éclatantes qui se réparent. Malheur au talent oublié! Le génie seul a le privilége de faire rougir les nations de leur dédain.

Entre les poëtes méconnus et ceux que les contemporains couronnent, il y a de belles places. Il est des poëtes plus chéris des âmes qui sympathisent avec eux que les noms salués par la foule; ceci s'adresse principalement chez nous aujourd'hui à M. Sainte-Beuve.

Des voix imposantes s'étaient élevées contre les poésies de Joseph Delorme. M. Sainte-Beuve avait su que le chantre des *Méditations*, entre autres, s'était prononcé assez sévèrement. Voici ce que me raconta à ce sujet l'auteur de *Volupté*, dans une rêveuse promenade, que nous fîmes par une belle soirée de printemps sous les ombres royales des Tuileries. Il était fort chagrin des critiques amères qui avaient accueilli le pauvre Joseph Delorme; mais l'opinion de M. de Lamartine le tourmentait par-dessus tout. Il allait alors (en 1829) très souvent chez M. Victor Hugo; une amitié qu'ils croyaient profonde semblait devoir les unir pour long-temps. Chacun avait coutume d'écrire quelques fragments sur les marges d'une vieille Bible, feuilletée souvent par le poëte des *Orientales*;

M. Sainte-Beuve y copia une des pièces adressées à madame Victor Hugo ; c'était, je crois, la première. A quelque temps de là, M. de Lamartine la lut, et la trouvant remarquable, demanda le nom de l'auteur ; il ne pouvait croire que ce fût le même qui avait écrit les poésies de Joseph Delorme, tant il trouvait de distance de l'un à l'autre. Ce jugement, rapporté à M. Sainte-Beuve, l'encouragea, et dans moins d'une année le volume des *Consolations* fût écrit et publié.

Ce livre, encore ignoré de la foule, n'a pas l'éclat qui éblouit d'abord les regards ; ses beautés sont mystérieuses et saintes, assez neuves aussi, ce nous semble, et nous ne connaissons rien en français qui donne l'idée de cette poésie. Ce n'est pas le lyrisme débordant des *Harmonies* et des *Méditations* ; ni le vers nerveux et sombre de Victor Hugo ; c'est un accent mélancolique et tendre, timide peut-être, mais délicieusement rêveur, et religieux comme un mystique du moyen âge. Les sentiments que les *Consolations* expriment sont l'amitié sainte, assez puissante pour remplacer la famille, les sympathies d'artistes, les souvenirs de l'enfance ; le regret profond de n'avoir pas aimé une femme, et d'avoir perdu ses facultés d'aimer en des voluptés mensongères ; et au-dessus de tout l'idée de Dieu ; l'amour infini, qui seul peut remplir l'existence et en consoler. Ce dernier sentiment est exprimé avec un rare bonheur, avec une douceur pénétrante qui s'empare de l'âme en s'y insinuant.

Les *Consolations* ont paru en 1830; les questions de style s'agitaient alors avec vivacité. Les beaux passages de M. Sainte-Beuve sont écrits suivant la véritable harmonie française, l'harmonie du vers racinien. La nouveauté est dans l'image et dans la pensée, dans ces réminiscences du foyer, de la vie de toutes les heures. Cette poésie a un grand charme, mais il faut prendre garde d'en abuser; elle gagnerait à être rendue plus dramatique. Il y a dans l'intérieur des familles des scènes terribles qui se cachent sous l'impénétrable enveloppe de la vie du monde. Un petit volume comme les *Consolations* est plein d'impressions suaves et pures; mais la vie d'un écrivain ne saurait être toute consacrée à de tels sujets. L'art doit reproduire les scènes ordinaires de la vie, il doit reproduire la vie entière, mais il tirera toujours sa principale puissance de l'expression des grandes luttes de l'âme et de ses profondes douleurs.

Nous n'avons fait qu'effleurer la question du style poétique, ou plutôt de la mesure du vers et de ses coupures. On a dernièrement, par des efforts pénibles, cherché à établir qu'il y avait une autre harmonie que celle du vers de Racine et de Corneille quand il est beau. On a coupé le vers tantôt ici, tantôt là; on a entassé des génitifs au commencement des seconds vers. Le public est resté sourd, et les poëtes eux-mêmes reconnaissent aujourd'hui l'inanité de leurs tentatives. Personne en France ne sait mieux que M. Victor Hugo que tous ses beaux

vers sont mesurés comme ceux de l'ancienne école. Ce qui est à lui, sauf quelquefois une glorieuse parenté avec Corneille, c'est la rudesse de sa parole, la plénitude de sa voix. Eh bien! les beaux vers des *Consolations* sont aussi cadencés comme les vers des maîtres. Quelques rares exceptions apparaissent çà et là; nous sommes loin de les blâmer toutes. A de longs intervalles, la mesure suspendue d'une manière insolite peut produire de grands effets, mais il faut en être sobre. Voyez ce qu'est devenue la musique du vers de M. Sainte-Beuve dans les *Pensées d'août*, publiées l'année dernière. Je ne conçois pas comment un critique d'un esprit si délicat a pu tomber en de telles erreurs. Les intentions les plus louables, celles de ses petits poëmes par exemple, disparaissent sous cette versification étrange. L'amitié que je porte à M. Sainte-Beuve ne m'a pas arrêté; l'avenir de son talent m'est trop cher pour que je me taise. D'ailleurs il est de ces hommes qui peuvent tout entendre. Dans ce siècle qui dévore tant d'œuvres, il a produit un volume que les âmes poétiques n'oublieront jamais.

M. Émile Deschamps publia vers 1828 ses *Études françaises et étrangères*, qui eurent un brillant succès. Les romances espagnoles furent particulièrement remarquées et méritaient de l'être. L'auteur s'y est montré habile; son vers a du nerf et de la grâce, plusieurs de ses tableaux sont pleins de poésie: celui de Rodrigue après la bataille nous a surtout

frappé. Si l'esprit pouvait remplacer la naïveté instinctive, M. Émile Deschamps pourrait prétendre à une véritable gloire poétique.

Son frère Antony est un talent d'une tout autre nature. La figure de ce poëte me frappa singulièrement la première fois que je le rencontrai ; c'était à une réunion chez M. Alfred de Vigny. Il a quelques rapports avec l'abbé de Lamennais, moins le sarcasme qui apparaît souvent dans les traits de ce dernier. La physionomie de M. Antony Deschamps est sombre comme un personnage de Dante, son poëte. Je l'aime, parce qu'elle est en harmonie avec l'âme que nous ont révélée ses poésies. Il n'y a donc aucune comédie dans les inspirations de l'auteur des *Dernières paroles*. Dans sa traduction de quelques parties du Dante, M. Antony Deschamps nous avait déjà révélé un talent mâle et sombre ; mais dans son dernier livre je lui ai trouvé une personnalité incontestable. Le public s'est montré un peu barbare, il serait plus juste de dire la critique, car elle s'est à peine occupée de ce beau livre.

Les *Dernières paroles* se composent de deux œuvres bien distinctes. Les *Études sur l'Italie*, que les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* ont pu apprécier, offrent des beautés d'un ordre élevé, des vers larges et forts, un sentiment profond de la nature italienne, que le long commerce du poëte avec Dante avait dès long-temps déposé en lui. Mais la partie intime de ce livre, celle qui se compose réellement *des paroles* du poëte, a un carac-

tère de tristesse si vraie, que je me suis senti ému comme aux confidences d'une bouche aimée. Cette poésie a parfois la terrible douleur des prophètes. Ailleurs elle prend un ton si étrange qu'elle approche du délire; on sent dans cette âme une de ces angoisses inguérissables, parce qu'elles ne viennent pas d'un fait visible, mais d'une certaine combinaison d'idées et de sentiments qui est comme le fond de la pensée du poëte. Que M. Antony Deschamps sache bien que si la foule ne connaît pas son livre, il est des hommes sérieux qui l'aiment et l'admirent. Je souhaite vivement que le poëte élevant chaque jour ses regards vers la lumière des cieux, puise en elle un apaisement dont son âme fatiguée a besoin. Oh! si le poëte des *Dernières paroles* pouvait enfin boire aux sources vivifiantes d'une foi sans nuage et d'une espérance sans bornes, nous entendrions des chants que l'avenir répéterait, si, par une continuation de barbarie, les contemporains restaient sourds.

Les *Contes d'Espagne et d'Italie*, de M. Alfred de Musset, eurent du retentissement lorsqu'ils parurent, au moment de la grande orgie romantique. L'auteur était très jeune; il s'était amusé à semer dans son œuvre quelques pièces d'une bizarrerie qui laissait loin derrière elle les bizarreries déjà osées. La ballade *A la Lune*, par exemple, fut citée par les petits journaux comme acte de folie littéraire; c'était indiquer le recueil au public, qui s'en occupa.

Les contes de M. de Musset offrent une versification pleine de chaleur et de liberté, des tableaux coloriés ardemment, une passion sensuelle très énergique, voilà tout je crois; mais comme œuvre d'art, c'était remarquable. Un des plus beaux passages de M. de Musset, sous le rapport de la forme, est le début du poëme de *Rolla*, publié par la *Revue des Deux Mondes*. Depuis quelques années, ce poëte, qui semble arrivé à un ordre d'idées meilleur, ne nous donne que des vers d'une forme indécise, bien loin de ses premiers essais.

Un nom poétique est sorti des barricades de 1830. Les vers de M. Barbier hurlent comme l'émeute sanglante; ils ont tout le délire des grandes commotions populaires, l'accent sauvage des hommes dans le paroxisme de la colère et de la vengeance. Les *Iambes* sont bien autrement révolutionnaires que la *Némésis*. Quoi que fasse M. Barthélemy, son vers a toujours quelque chose d'académique; ses descriptions sont très au-dessous de la prose de M. Thiers. MM. Méry et Barthélemy avaient eu des succès populaires sous la restauration. Après leurs gracieux et mordants poëmes politiques dont la *Villéliade* est le chef-d'œuvre, ils eurent l'idée d'aborder la poésie haute et refléchie. Le *Napoléon en Egypte* est une œuvre d'une poésie froide et monotone, sans grandeur et sans génie : Napoléon porte malheur à ses poëtes. On pourrait en attester l'ouvrage de M. Edgard Quinet, dont le talent n'est pas contestable. Nous l'avons suivi dans sa carrière avec

un vif intérêt, parce qu'il ne ressemble en rien aux coureurs de succès de notre époque. M. Quinet aime l'art comme les artistes des vieux siècles. Nous le voyons d'abord traduire le savant et poétique Herder; puis il nous donne sur la Grèce un volume plein de nobles choses; enfin au milieu de notre débordement de romans et de vaudevilles, il écrit un poëme qui n'appartient pas à la poésie occidentale. *Ahasverus* a eu tout le succès qu'il pouvait obtenir : les hommes littéraires ont lu avec fatigue, mais en admirant la grandeur des tableaux et du langage ; le public est resté indifférent. Il n'y a pas de succès possible en France sans drame. Les nations occidentales le transportent jusque dans le poëme lyrique ; moins contemplatives que l'Orient, elles demandent l'action à toute œuvre d'art.

M. Quinet ne croyant pas la prose assez durable et assez forte pour faire vivre un poëme, voulut écrire en vers son *Napoléon;* mais redoutant les nombreuses chutes de l'alexandrin français, il imagina d'imiter le romancero espagnol. Son poëme devint donc une suite de *romances* à rhythmes variés ; l'essai ne fut pas heureux. Les vers de M. Quinet sentent trop le travail ; ils ne sortent pas tout faits de son cerveau comme ceux des véritables poëtes en vers. L'auteur du *Napoléon* n'a pu triompher de l'insouciance du public, malgré la popularité du nom de son héros. Mais ce n'est pas cela qui doit l'affliger, car le poëme de Barthélemy et

Méry, qui eut un succès de vogue, vaut encore moins peut-être sous le rapport littéraire.

M. Quinet ne se rebuta point; il se réfugia de nouveau dans l'art antique, selon sa coutume, sans s'occuper de ce qu'en penserait la foule; il étudia le vieil Eschyle, et frappé de la colossale grandeur de Prométhée et des rapports de cette fable avec les traditions chrétiennes, il produisit son poëme de *Prométhée*, qui révèle de hautes pensées, mais dont la versification, malgré de rares beautés sans doute, indique encore la supériorité de la prose de M. Quinet sur ses vers. Tout le monde lui a conseillé de revenir à son premier langage; nous le désirons vivement. Il nous semble que ses penchants et ses études l'entraînent vers la philosophie de l'histoire, poétisée à la manière de Herder et de Ballanche; il y a là encore de nobles palmes à cueillir.

M. Barbier nous a donné un brillant voyage en Italie qu'il a intitulé le *Pianto*. Le vers de l'auteur des *Iambes* s'est amolli sous ce ciel voluptueux. Le *Pianto* offre quelque analogie avec la première partie des *Dernières paroles*. M. Antony Deschamps a plus de solennité sombre; M. Barbier plus de douce mélancolie. Ils se préoccupent beaucoup tous deux des questions de poésie et d'art. La musique tient une grande place dans les impressions de M. Antony Deschamps; M. Barbier semble plus entraîné vers la peinture. Lord Byron avait mis cette poésie à la mode en Europe dans

son étincelant poëme de *Childe Harold*, qui est surtout un voyage poétique. M. Barbier a transporté sa poésie en Angleterre dans son dernier poëme intitulé *Lazare*; mais il nous a semblé moins heureux cette fois, quoique ce travail ne soit pas sans beauté. Ce magnifique sujet des souffrances du pauvre, au milieu de l'opulence du premier peuple industriel de l'Europe, est à peine indiqué. La pitié ne déborde pas assez; la charité chrétienne peut seule écrire le poëme du long martyre de l'indigence. Certes nous sommes loin d'accuser M. Barbier de ne pas sentir ces douleurs, mais elles ne saignent point assez dans son poëme. C'est la question la plus vivante et la plus terrible de cette époque; on est exigeant pour tout poëte qui l'aborde. D'ailleurs il nous semble que sous le rapport de l'art, M. Barbier est ici bien inférieur à lui-même.

Le nom de l'auteur du *Pianto* me rappelle celui d'un autre poëte qui lui est, je crois, attaché par les liens de l'amitié. M. Brizeux est devenu célèbre dès la publication de son petit volume intitulé *Marie*, tant il y a de puissance dans la poésie qui est le reflet des choses et non celui d'un autre poëte. *Marie* n'est pas un roman en vers comme son titre pourrait le faire supposer; c'est une suite de pièces détachées peignant les mœurs de la Bretagne; tableaux d'une délicatesse exquise, d'une versification pleine de charmes. Nous y regrettons la rudesse primitive qui caractérise encore certaines contrées de notre vieille province; nous regrettons

aussi qu'il se soit glissé dans ce volume plusieurs morceaux qui en détruisent l'unité.

Cette grande et rêveuse Bretagne, qui est notre mère et que nous aimons comme un fils, voit s'élever à l'ombre des noms fameux de Chateaubriand et de Lamenais, des noms de poëtes qui l'honorent. J'en parle en tremblant, car je les aime; M. Brizeux et M. Ed. Turquety sont peut-être ceux dont le talent est le plus populaire aujourd'hui.

M. Turquety a publié trois volumes, *Esquisses poétiques*, *Amour et foi*, *Poésie catholique*. Ce jeune poëte a été adopté par les catholiques parce que sa foi dans l'Église est entière; il n'en est pas aux croyances vagues du christianisme à la mode aujourd'hui, c'est un catholique sans restriction aucune. Néanmoins M. Turquety nous semble descendre directement de Lamartine. Son vers est travaillé avec habileté, sa poésie est souvent brillante, mais elle manque de passion; je reprocherai aussi à M. Turquety de ne pas reproduire la nature de sa Bretagne. Je sais qu'il vit à Rennes, ville d'une civilisation assez parisienne, entourée de campagnes sans caractère et sans grandeur. Les morceaux de M. Turquety qui me semblent le plus à lui sont quelques pièces charmantes, pleines de douces fantaisies, qui se trouvent dans les *Esquisses*.

M. Évariste Boulay Paty, dont l'Académie française a couronné en 1837 l'*Ode sur l'arc de triomphe de l'Étoile*, a publié, sous le titre d'*Élie Mariaker*, un volume bien diversement jugé. Le vers

de M. Boulay Paty procède de celui de Victor Hugo. *Élie Mariaker* a été écrit dans la plus grande ferveur de l'école romantique; on peut remarquer des étrangetés comparables *au point sur l'i* de M. Alfred de Musset. Nous avons, en causant de notre ami Boulay Paty avec nos plus célèbres critiques, pu apprécier le tort causé à son livre si remarquable par ses imprudences de jeune homme. Les yeux d'une femme comparés à deux petits corbeaux ont couru les salons de Paris, et beaucoup ont repoussé le livre à cause de ces pauvres vers. D'autres, moins légers ou plus patients, ont lu et ont trouvé les beautés réelles du recueil : un sentiment profond, des caprices délicieux, le charme mystérieux de la vieille Bretagne, des passions délirantes à travers lesquelles se fait jour parfois le sentiment religieux, bien obscurci il est vrai. La forme est souvent belle et souvent déparée par des vers sans césure, par des mètres heurtés ou brisés, qui étaient de mode alors. M. Évariste Boulay Paty écrit, quand il veut, des vers pleins de nombre et d'énergie. Nous attendons avec impatience un nouveau volume auquel il travaille depuis long-temps. Les défauts d'*Élie Mariaker* peuvent être attribués à la *fièvre* romantique de la fin de la restauration.

Un autre enfant de la Bretagne dont l'amitié nous est bien douce, M. Achille Duclésieux, a publié deux recueils de poésie qui révèlent de belles facultés, le second surtout qui a pour titre *Exil et Patrie*. Ce livre est empreint d'une originalité in-

contestable ; c'est une tristesse sombre qui part des profondeurs de l'âme, au milieu de toutes les joies visibles de la vie, et qui n'a de consolation que dans le ciel. Les vers de ce poëte ont parfois une force nerveuse singulière, de la grandeur inspirée souvent peut-être par le vaste Océan ; qu'il découvre des fenêtres de sa demeure solitaire ; sa strophe a du nombre et de l'harmonie ; il paraît improviser, tant il a parfois de laisser-aller et d'entraînement ; parfois aussi il en résulte de l'obscurité et des longueurs. Nous aimerions que le poëte sentît plus profondément le bonheur dont Dieu l'a comblé, qu'il ne s'égarât pas sans cesse dans ce désespoir qui lui fait envisager la mort comme la plus douce espérance. L'impression que laisse *Exil et Patrie* a quelque chose de fatal qui n'est pas de l'essence du christianisme, dont la dernière parole est toujours une consolation.

A quelques lieues de l'habitation d'Achille Duclésieux, on rencontre sur le penchant d'un coteau couvert d'ombrages, au bord d'une rivière qui se jette dans la grande mer, un peu plus loin ; un antique manoir, habité par M. Hippolyte Morvonnais. La vie de celui-ci est tellement liée à la nôtre que nous éprouvons une certaine pudeur à parler de ses poésies ; il semble que nous parlons de nous-même. Dans sa première jeunesse, il publia des élégies qui rappelaient la manière de Millevoye qu'il adorait alors ; ce livre n'eut de retentissement que parmi les lecteurs de la vieille

Armorique. Le recueil que M. Hippolyte Morvonnais vient de publier sous le titre de *la Thébaïde des Grèves* révèle, selon nous, un talent plein de force et d'originalité. L'auteur vit depuis long-temps dans un commerce intime avec les lakistes anglais; ses études jointes à sa vie méditative et éprouvée, au sein d'une belle et sauvage solitude, donnent à ses œuvres un caractère d'individualité bien à lui. Pour la forme, il relève de M. Victor Hugo; mais il a trop d'abondance pour que, même sous ce rapport, on puisse jamais le ranger dans la famille des imitateurs. Quant au fond, c'est une pénétration singulière des mystères du foyer et de toute vie cachée, une communion incessante de l'âme du poëte et de la nature, dont il sent toutes les merveilles, toutes les nuances, tous les bruits avec une délicatesse qui m'a rappelé parfois les organes si subtils des hommes sauvages décrits par l'Américain Cooper; avec cette différence que le poëte philosophe est ému de toutes ces voix selon sa nature d'artiste d'une civilisation avancée. Mais le caractère dominant de la poésie de l'auteur de *la Thébaïde*, c'est le caractère évangélique; là est surtout son avenir. Il ne s'agit pas ici de cette religiosité vague qui s'insinue aujourd'hui dans toute poésie, mais de la charité chrétienne, de cette pitié douce et pénétrante non seulement pour les maux du pauvre, mais pour toute âme souffrante en ce monde. Ce sont de hautes et graves leçons morales données sous une forme naïve, placées quelquefois dans la

bouche d'un pauvre enfant qui garde ses brebis au milieu des bruyères de la Bretagne.

Au reste, nous savons que ce volume n'est que l'aurore de publications qui donneront probablement à M. Morvonnais une très belle place parmi les poëtes contemporains.

Un autre de mes amis qui a publié de brillants articles de critique dans plusieurs de nos recueils, et dont l'appui ne m'a pas plus manqué dans ce travail que dans l'*Histoire des lettres avant le christianisme*, M. F. Dubreuil de Marzau, prépare en ce moment un volume de poésies dont plusieurs fragments, pleins de talent et de charme, m'ont été communiqués ; mais je ne dois parler que des faits accomplis. M. Pitre Chevalier, auteur des *Jeunes filles*, et qui se distingue aujourd'hui dans la prose, appartient encore à la Bretagne.

Les autres contrées de la France possèdent aussi leurs poëtes ; Nîmes a M. Reboul, dont le nom est justement célèbre ; c'est un des plus heureux imitateurs de Lamartine.

Marseille vient de nous donner les poésies de M. Autrau, qui se recommande aussi par des qualités brillantes. Pourquoi faut-il que j'omette ici les noms de tant d'hommes remarquables qui cultivent la poésie dans toutes les parties de notre France? Qu'ils me le pardonnent, car personne ne serait plus porté que moi à révéler les talents inconnus, mais l'histoire ne peut juger que les faits arrivés à une publicité générale.

Mesdames Delphine Gay, Amable Tastu, Élisa Mercœur, Desbordes Valmore, Mélanie Waldor, Soumet, Anaïs Ségalas, et d'autres encore ont publié des recueils qui renferment des pièces spirituelles, gracieuses, tristes, pleines de douce rêverie et de charmants caprices; mais aucune femme n'a possédé l'art du vers au point d'alarmer l'orgueil de notre sexe.

Nous nous apercevons que nous avons omis dans ce chapitre de prononcer le nom de l'auteur de la *Comédie de la Mort*, M. Théophile Gautier, ce jeune écrivain dont l'esprit est si mordant et si paradoxal. Il nous est bien une preuve de l'empire de la forme, car nous le lisons avec plaisir, quoique ses idées nous soient très antipathiques. Pourquoi M. Gauthier ne s'est-il pas fait peintre ou statuaire? lui qui préfère un torse bien dessiné à la pensée la plus noble. Son projet de faire du langage un art *plastique* a pu exciter le sourire des lecteurs de feuilletons; mais lorsque ce bizarre système se transporte dans un livre, on en aperçoit vite le néant. Si M. Gautier veut occuper une place élevée dans la littérature, il faut qu'il renonce à cette plaisanterie. Le monde de la forme est bientôt épuisé, et l'artiste qui repousse l'infini ne peut que tomber dans une monotonie fatigante. Les Grecs, dont M. Théophile Gautier parle tant, étaient des idéalistes assez élevés, nous semble-t-il. Espérons que le jeune écrivain n'emploiera plus son rare talent de style à des enfantillages tels que *mademoi-*

selle de Maupin et *Fortunio*. La première pièce de la *Comédie de la Mort* est une preuve de ce que peut faire M. Théophile Gautier lorsqu'il aborde des sujets graves et pathétiques.

THÉATRE.

IX

Lemercier. — Casimir Delavigne. — Alexandre Dumas. — Victor Hugo. — Scribe. — De Vigny, etc.

La littérature dramatique de la France était sans contredit sa plus grande gloire poétique jusqu'à notre siècle. Le nom de Molière est salué avec acclamation par le monde entier, comme celui du premier poëte comique qui ait paru sur la terre. La sublimité de Corneille n'est pas contestée ; Racine, si long-temps le plus populaire des poëtes tragiques français, était moins compris des étrangers, habitués à la muse un peu convulsive de leurs écrivains ; Voltaire, malgré des défauts énormes, a des qualités brillantes, et ces quatre noms, surtout les trois premiers, suffiraient pour placer le théâtre français à un rang très élevé dans l'opinion de l'univers. Tous les écrivains qui ont suivi les errements de ces grands hommes ont vu leur célébrité pâlir devant cette auréole immortelle. Jusqu'à l'apparition des premiers drames de MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo, la tragédie française a imité sans bonheur la forme du siècle de Louis XIV ;

c'étaient les poëtes du grand siècle, moins le génie. On a tout dit sur cette pauvre littérature dramatique de l'empire, sur les malheureuses imitations que Ducis nous a données de l'œuvre colossale de Shakspeare, sur les tragédies de Chénier. Il faut reconnaître cependant qu'il y avait dans ces deux hommes des facultés remarquables; chez le premier principalement un sentiment profond de la douleur; mais il a été effrayé du géant avec lequel il luttait; son époque d'ailleurs ne savait pas le comprendre. M. Lemercier a eu dans *Agamemnon* et ailleurs des inspirations vraiment tragiques. La facilité spirituelle de M. Casimir Delavigne lui a fait un public qui ne l'abandonne pas; mais le véritable drame de l'époque est celui de l'école appelée long-temps romantique, dont MM. Dumas et Victor Hugo sont demeurés les chefs reconnus.

Ce drame n'est en rien une création. Il fut sans nul doute une nouveauté pour la France; mais au fond ce n'était qu'une imitation de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Espagne. Pour les esprits familiers avec Shakspeare, Calderon, Lope de Vega, Goëthe et Schiller, le drame moderne français n'est pas plus nouveau que les tragédies de MM. Delavigne, Soumet, Guiraud, Ancelot et compagnie. Il faut avouer qu'il n'y a guère de forme dramatique nouvelle possible depuis la forme shakspearienne. Eloignons donc toute idée d'innovation relativement à l'Europe; l'innovation ne pouvait concerner que la France.

M. Alexandre Dumas possède à un haut degré l'art de saisir l'âme du spectateur, d'exciter sa curiosité ; il précipite son action, et étonne par des mots audacieux ou d'un effet terrible ; il est passionné, brûlant, mais parfois aussi exagéré jusqu'à l'étrange. Son drame est bien mieux au théâtre qu'à la lecture ; son style a de la lucidité et de l'éclat, mais il révèle la rapidité du travail de l'auteur. D'ailleurs ses pièces manquent de développements, elles ressemblent à des improvisations. *Antony*, quelles que soient ses déclamations *ampoulées*, est l'œuvre capitale de son auteur. Madame Dorval et Bocage y produisaient un effet étonnant sur les auditeurs non étrangers aux passions ardentes. Le dénouement est un des plus tragiques qui soient au théâtre. *Christine* renferme des beautés incontestables ; *la Tour de Nesle* a une scène magnifique, celle de la prison ; *Thérésa* offre plusieurs passages d'un pathétique saisissant ; mais nous ne comprenons pas qu'un homme aussi heureusement doué puisse s'égarer jusqu'à *Kean* et *Don Juan de Marana*.

Caligula, annoncé avec tant de fracas, est une pièce très médiocre. Comme peinture historique, c'est faible, comparé aux historiens du temps. Cette Rome des empereurs était bien un autre cloaque de sang et de débauches. Comprenez-vous qu'un poëte dramatique, pour peindre un de ces géants de luxure et d'orgueil, nous le montre arrachant une jeune fille à son amant ? C'étaient des crimes qui

ne comptaient pas dans la vie de pareils hommes; au reste, ce sont des sujets qu'il ne faut pas étaler sur le théâtre.

M. Victor Hugo, qui fait peut-être moins d'effet à la scène, possède des qualités plus littéraires. Son vers dramatique, par exemple, a une originalité, une personnalité admirables. Souvent déparé par des bizarreries, le drame de M. Hugo offre des passages dignes de Corneille. Presque tout le rôle du vieillard, dans *Hernani*, est tracé avec une force et une grandeur héroïques. La prose dramatique de M. Hugo n'est pas moins remarquable par la fermeté et la largeur. Nous retrouvons ici toutes les qualités que nous avons déjà louées dans les autres œuvres de cet écrivain. Cependant M. Victor Hugo n'est pas un grand poëte dramatique, dès qu'on le compare aux géants de la scène. Non seulement il est loin de Shakspeare, mais de Schiller et de Gœthe. Que lui manque-t-il donc?

Presque toujours la charpente de ses drames est frêle. On remarque de belles scènes çà et là; certaines colonnes sont magnifiques, mais l'ensemble de l'édifice n'est pas solide. *Lucrèce Borgia* est peut-être sous ce rapport la première de ses pièces; c'est celle qui présente les plus amples proportions. *Le Roi s'amuse*, malgré le magnifique discours de Saint-Valier et la passion terrible de Triboulet, est une œuvre dégingandée. Il semble que ce monument croulerait au moindre souffle. La force créatrice qui harmonise manque ici to-

talement. *Marion de Lorme*, *Marie Tudor* et *Angélo* ne renferment également que des fragments remarquables. Placez auprès de ces créations *Macbeth*, *Roméo*, *Othello*, *Henri III*, elles s'effacent comme les étoiles pâlissent à l'approche du jour. Non seulement l'action des pièces de M. Hugo n'est pas forte, mais l'âme humaine n'y est pas analysée; le poëte semble s'endormir au bruit harmonieux et sauvage de sa parole, à l'éclat des décorations dont il couvre la scène. Les développements psychologiques sont cependant de toute nécessité dans le drame des nations avancées. Est-ce que nous le sommes moins que les Anglais du temps d'Elisabeth? On le croirait, puisque nous applaudissons *Angélo*.

Une autre erreur de M. Hugo, c'est l'opinion qu'il professe sur la vérité historique: un homme célèbre n'est autre chose pour lui qu'un thème sur lequel il module ses fantaisies poétiques. Il est impossible que la critique admette cette idée. Le poëte n'est nullement obligé d'enchaîner ses fantaisies; le drame domestique lui offre les mille variétés de la vie humaine; mais lorsqu'il aborde l'histoire, il faut qu'il la respecte. Le drame doit présenter à une nation le résumé de ses fastes, et non les travestir au gré du caprice de l'écrivain. C'est non seulement une injustice envers le personnage travesti, mais c'est manquer à tout un peuple auquel on enseigne sciemment l'erreur.

Toutes ces critiques n'empêchent pas M. Hugo

d'écrire de magnifiques vers de drame, et d'avoir souvent dans la pensée une énergie toute cornélienne; nous ne lui cachons ni notre admiration ni notre blâme; il nous semble qu'il est très important pour lui qu'il arrive à une étude sérieuse et profonde et de l'homme et des grands maîtres. La France, habituée à la forme sévère de sa tragédie, a applaudi les novateurs qui l'initiaient à la poésie de l'Angleterre et de l'Allemagne; mais les jours de la surprise sont passés; Shakspeare a été désormais feuilleté et médité par un grand nombre de lecteurs français, la nation va devenir exigeante; que les poëtes dramatiques se le persuadent bien.

Le succès le plus généralement reconnu par le public de notre époque est celui d'un écrivain qui n'occupe pas une place bien élevée dans l'esprit des hommes littéraires; une très belle fortune et les titres académiques ont remplacé pour lui les couronnes d'épines qui ceignent le front des génies austères. Depuis plus de vingt ans, tous les théâtres de France ont retenti de ses accents; jamais esprit n'a été plus universellement reconnu et loué que celui de M. Eugène Scribe : grand opéra, opéra-comique, comédie, vaudeville, sa fécondité merveilleuse s'est exercée dans tous ces genres. Il faut bien le dire, je ne sache pas qu'il y ait jamais eu en France un succès pareil appliqué à un si grand nombre de pièces. Les qualités qui distinguent cet écrivain sont une moquerie fine et gracieuse, un grand art dans l'enchaînement des scènes et des ef-

fets de théâtre ; une connaissance parfaite du monde qu'il a voulu peindre, assez de sensibilité pour tirer des larmes des yeux des femmes, mais jamais de ces mouvements profonds qui remuent les âmes graves ; la forme est, comme le fond, coquette, fine, calme et limpide. C'est un de ces hommes qui rient au nez des critiques, parce que le public les chérit et les gâte. Un autre écrivain que nous avons déjà cité, moins fécond, mais plus littéraire que M. Scribe, M. Casimir Delavigne, semble représenter l'éclectisme poétique ; il cherche à mêler les deux genres, à allier la sagesse un peu timide de Racine aux hardiesses scéniques de Shakspeare. Il ne réussit à produire qu'une œuvre assez froide, quoique incontestablement spirituelle et soignée. Il manque d'entraînement et de passion. M. de Vigny doit être cité ici, quoiqu'il n'ait produit que deux pièces de théâtre : son *Chatterton* a fourni à madame Dorval un admirable rôle. Une foule d'hommes, dont beaucoup sont doués de talent, alimentent les théâtres de Paris et des départements ; c'est une consommation vraiment effrayante ; il nous serait impossible de parler ici de cette armée de poëtes dramatiques. Pour résumer notre pensée sur le théâtre français contemporain, nous dirons qu'il nous semble une des plus faibles parties de notre littérature. La poésie lyrique et le roman se sont élevés de nos jours au-dessus de ce qu'ils avaient produit aux époques précédentes ; notre théâtre au contraire reste très inférieur à l'école sévère de Corneille et

de Racine et est fort éloigné des grands modèles étrangers qu'il a choisis.

Non, certes, il est impossible de comparer *Hernani* et *Lucrèce Borgia*, *Antony* et *Christine*, au *Cid*, aux *Horaces*, à *Rodogune*, à *Britannicus* et à *Athalie*; *la Camaraderie* et *le Mariage de raison* au *Misanthrope* et au *Tartufe*. Il nous est permis d'écrire que le théâtre français est en décadence aujourd'hui.

Nous n'avons encore abordé que la question d'art; la question de morale doit nous occuper un instant.

Sans doute le crime a de tout temps été étalé sur la scène; les admirables tragiques grecs peignent comme les modernes les passions terribles qui conduisent au meurtre; ils ensanglantent le drame, et promènent l'imagination du spectateur de l'adultère à l'inceste; mais chez eux, et chez Sophocle peut-être plus encore que chez les autres, il y a sur l'ensemble une teinte religieuse et grave qui fait qu'on les écoute parler du crime avec cette crainte respectueuse qui devait saisir l'âme à l'aspect de la chaire de Bossuet. Les poëtes de Louis XIV ont été souvent inspirés ainsi. La Phèdre de Racine, par exemple, n'est-elle pas tourmentée par le remords comme une femme chrétienne? L'école moderne, au contraire, montre le crime dans tout ce qu'il a de hideux; elle l'offre aux spectateurs nu et impassible. C'est une orgie tellement bruyante, que l'âme ne peut se faire entendre un instant. La plus tendre femme de M. Alexandre

Dumas, Adèle d'Hervey, ne pense qu'à sa réputation : « Mais je suis perdue, moi, » dit-elle. Le poëte ne sait pas s'élever plus haut. Quant à M. Victor Hugo, le mot fatal qui est l'épigraphe de *Notre Dame de Paris* est aussi celui de son théâtre. Il semble avoir oublié ses premières inspirations chrétiennes et s'être fait païen ; encore est-il comme moraliste bien au-dessous des grands poëtes dramatiques du paganisme.

Cette immoralité du théâtre moderne est une des causes de sa décadence. Quelques salles de Paris sont toujours garnies de spectateurs, parce qu'il vient là des curieux de toutes les parties de la terre ; mais si l'on parcourt les principales villes de France, on demeure bientôt convaincu que le théâtre n'est plus dans les habitudes des populations. Les mères, même les moins austères, ne peuvent mener leurs filles voir *Antony* et *Marion Delorme*. Les femmes s'éloignant du théâtre, le désert se fait, car rien n'est plus triste qu'une grande réunion d'hommes. Les poëtes dramatiques de nos jours manquent non seulement à leur mission de moralistes, mais ils sont de véritables suicides.

On a beaucoup parlé dans tous les temps de la moralité du théâtre. Le petit nombre d'écrivains qui l'ont défendu ont toujours raisonné sur ce qu'il devrait être. Ceux qui ont basé leurs discussions sur ce qu'il est, ont été unanimes pour le condamner ; Bossuet et Jean-Jacques Rousseau sont parfaitement d'accord sur ce point. Les pièces de notre

grand Molière, si admirables sous le rapport de l'art, attiraient sous le rapport moral la juste colère du premier. Le théâtre est presque toujours le triomphe du crime ou de la fraude sur l'ordre légitime; l'intérêt du spectateur s'attache sans cesse au jeune homme adroit qui berne les pères et les maris. Les pièces, comme *Antony*, où l'adultère conduit à l'assassinat et à l'échafaud, malgré la nudité des détails, ne sont pas, selon nous, les plus immorales; l'adultère est là ce qu'il était dans la loi mosaïque, un crime social qui entraîne la mort. Il y a matière à réflexions; mais dans les comédies légères, l'adultère est fardé, il porte des gazes et des fleurs, la femme se donne en souriant, et le mari ne se fâche pas, parce que ce serait contre l'usage et de très mauvais ton. Ceci nous semble le comble de la démoralisation; une nation ne peut aller plus loin.

Nous dirons donc en toute conscience que le théâtre tel qu'il existe est une institution immorale et dangereuse, et que nous croyons sa régénération complète hérissée de difficultés insurmontables. Dans l'état des choses ce qu'il faut lui demander, c'est qu'il fasse le moins de mal possible.

ROMANS.

X

Chateaubriand. — Madame de Staël. — Victor Hugo. — Alfred de Vigny. — De Salvandy. — De Balzac. — Eugène Sue. — Frédéric Soulié. — Georges Sand. — Jules Janin. — Michel Raymond. — Sainte-Beuve. — Alfred de Musset. — Paul de Kock. — Saintine. — De Stendhal. — Émile Souvestre. — Alphonse Karr, etc., etc.

Le vers français ne s'adresse qu'à une sorte d'aristocratie intellectuelle ; excepté la chanson, aucune poésie rhythmée ne pénètre dans les classes pauvres, c'est-à-dire dans l'immense majorité de la nation. Cette poésie n'a d'influence sur les masses qu'indirectement : les idées élevées qu'elle répand dans les esprits avancés de la société lui sont communiquées par ceux-ci au moyen de la prose.

Le roman, au contraire, se trouve depuis l'échoppe du savetier jusque sur le divan du cabinet royal ; le roman est la plus populaire de toutes les formes littéraires de cette époque. Il s'en publie presque un par jour ; il est des lecteurs qui en consomment autant que de journaux. Lorsque je songe à cet enseignement continuel des romanciers, je me courbe, en vérité, devant cette puissance

énorme, je la redoute, et désire ardemment qu'elle daigne se pénétrer de la haute mission qui lui a été donnée sur la terre. Je m'arrêterai d'autant plus sur ce genre de littérature qu'il me semble que son avenir est immense. Plus la société approche de la démocratie, plus le roman acquiert d'importance, par une raison toute simple, c'est que le roman est le poëme de la vie privée, de l'homme isolé de toutes les distinctions sociales ; c'est donc un très grand malheur pour une nation que les romans qui ne sont pas inspirés par une idée moralisante. Et ici je dois placer quelques réflexions préliminaires.

On a soutenu avec acharnement que l'art était lui-même son but ; qu'il ne devait pas s'occuper de la vérité religieuse ; que, pourvu qu'il réussît à plaire, on n'avait rien à lui demander de plus. Les hommes qui ont défendu ces théories les abandonnent aujourd'hui, reconnaissant qu'ils avaient cédé à un entraînement de jeunesse ; nous les avons combattus nous-même plusieurs fois, et ne reviendrons pas sur cette discussion désormais inutile. Une seule objection se présente encore parfois dans les revues et les journaux : « Vous voulez faire de l'art un sermon, la morale est somnifère dans un roman. »

Nous n'aimons pas plus que ces critiques le roman sermon ; nous ne voulons pas que le poëte ou le romancier se précipite à son but moral sans se détourner souvent pour suivre les mille caprices

de l'imagination; nous ne voulons pas plus proscrire l'art de la morale que la morale de l'art; nous savons autant que qui que ce soit qu'avec les intentions les plus morales on peut être un romancier détestable. Nous avons plus l'enthousiasme du beau que ceux qui voulaient l'isoler du vrai. Que l'artiste se laisse donc aller à ses caprices; si sa pensée est élevée, si son âme est noble, si elle s'est nourrie habituellement de la parole évangélique, son œuvre portera toujours dans le cœur les impressions profondément bienfaisantes du récit sacré. Nous ne répéterons pas à l'occasion du roman tout ce que nous avons dit sur la poésie évangélique, car c'est très applicable aux deux genres; mais qu'il nous soit permis d'insister sur les obligations plus grandes encore de la poésie en prose, car elle s'adresse à tout ce qui sait lire. N'est-ce pas en vérité un pitoyable spectacle que cette nuée de jeunes gens qui, à peine sortis de leurs études, sans idées arrêtées, sans doctrine qui les guide et les éclaire, se mettent à fabriquer des romans parce que leur tête est brûlante, ou parce qu'un libraire leur donne douze cents francs de cette production déplorable? Cette manie d'écrire sans avoir rien à dire aux hommes, est un des fléaux de cette époque. Chacun peut apprendre assez facilement l'art d'enchaîner des phrases élégantes, et se croire écrivain parce qu'il n'offense pas la grammaire; que ne peut-on acquérir aussi facilement la conviction

que l'art entendu ainsi est le plus misérable des métiers !

Que si l'on considère les déplorables égarements de plusieurs écrivains de cette époque, il faudra employer des mots bien autrement énergiques pour peindre leur influence malheureuse sur les idées et les mœurs. Je ne connais pas de plus criminelle entreprise que celle de démoraliser un peuple, de le plonger dans les plaisirs sensuels qui énervent et tuent l'âme, d'éteindre en lui le sentiment du beau et du vrai pour l'enchaîner à la sordide passion de l'or, qui détruit tout ce qui reste encore de foi et de dévouement. Certes ceux dont les œuvres prêchent ces doctrines détestables n'ont pas la conscience de leurs actes, car les coupables que la justice châtie seraient innocents auprès d'eux. Chez beaucoup ce n'est que légèreté, corruption, myopisme. Presque personne, peut-être personne, ne s'est dit froidement : Je vais écrire pour faire le mal ; mais la légèreté et l'aveuglement causent plus de maux que la méchanceté elle-même.

Dans le coup d'œil que nous allons jeter sur les romans du XIX[e] siècle, bien des noms seront omis ; qui peut compter les vagues de l'Océan ? Nous demanderons encore ici pardon aux amours-propres des oubliés. Encore une fois, nous ne jugeons pas tant la valeur réelle de chaque livre, que l'effet produit sur le public.

Au commencement du siècle, Chateaubriand, qui, ne l'oublions pas, a précédé les poëmes de

lord Byron, quoique nous ayons encore le bonheur d'entendre sa voix aujourd'hui, ébranla toutes les imaginations par les épisodes d'*Atala* et de *René*, révélation d'une nouvelle poésie, de passions plus profondes, d'une rêverie vague, mais immense, inconnue aux littératures antiques, fille du christianisme, sombre comme l'âme des grands hommes aux époques des rénovations sociales. *Les Martyrs*, qui parurent quelques années après, eurent moins d'effet, parce qu'ils se rapprochaient plus des formes connues, parce qu'ils soulevaient moins de ces passions qui fermentent dans tous les cœurs, et que toutes les voix saluent dès qu'elles en reconnaissent la manifestation. *Les Martyrs* sont moins réels qu'*Atala*, et surtout que *René*. C'est tantôt une imitation savante de la poésie homérique, tantôt une autre imitation des livres saints. C'est une diction d'une élégance antique, peut-être trop académique pour nous aujourd'hui. L'épisode de *Velléda* est ce qui me frappe le plus, parce qu'il est original. M. de Chateaubriand s'est inspiré du ciel âpre de sa vieille Bretagne; il a reproduit, avec une magie de talent que personne ne s'avisera de contester aujourd'hui, les côtes sauvages de l'Armorique, ses rocs noirs battus de vagues écumantes, ses granits caverneux si pleins de mystères aux pâles rayons de la lune. L'épisode de *Velléda* était une étrangeté pour la France d'alors. Rien dans les lettres françaises n'avait préparé cette poésie; c'est dans le Nord, dans Shakspeare surtout qu'il faudrait lui

trouver des modèles. L'épisode de *Velléda* a appris à notre nation que ses provinces pouvaient offrir à l'artiste des tableaux aussi grandioses que l'Italie, la Grèce ou les déserts du Nouveau Monde. Ce morceau est, avec *Atala* et *René*, ce qui résistera le plus au temps de toute l'œuvre de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

M. de Chateaubriand se rattache aux romanciers de l'époque que nous étudions dans ce livre par la publication des *Natchez*, oubliés pendant vingt ans dans une obscure maison de Londres, asile de l'illustre écrivain durant son exil.

Les Natchez n'ont pas eu tout l'éclat que jette ordinairement le grand nom de leur auteur. Ils semblent une ébauche de génie, mais une ébauche. La composition est sans unité de forme; la première partie a la marche du poëme antique, la seconde celle du roman moderne. Ceci indique que l'auteur a changé de manière de sentir l'art, lorsqu'il est parvenu à la moitié de sa course; nous regrettons beaucoup que cette œuvre ne soit pas tout entière écrite comme le second volume. Cette solennité de la muse ne convient plus à nos goûts; elle a quelque chose de peu naturel, d'anti-naïf, si je puis m'exprimer ainsi. Nous la trouvons magnifique encore dans les poëtes grecs; là elle est naturelle, elle est à sa place; mais dans notre pays, dont les habitudes sont si peu solennelles, c'est froid et maniéré. Malgré le style de l'auteur de *René*, je ne puis lire sans peine les passages des *Natchez*

écrits de ce ton, et je les regarde comme la principale cause de la froideur qui a accueilli l'ouvrage du grand écrivain.

Les Natchez renferment des beautés d'un ordre très élevé; bien des romans ont obtenu des succès populaires et restent loin de celui-ci sous le rapport de l'art; c'est qu'ils étaient en harmonie avec le goût actuel, c'est qu'ils remuaient les passions qui fermentent aujourd'hui dans la société française. Que de belles peintures de la vie sauvage, quelle variété et quelle animation dans tous les caractères! René, l'homme des pays civilisés, le cœur dévasté par une passion exceptionnelle, et dévoré en même temps par l'ennui des civilisations qui meurent, énigme continuelle au milieu de ces hommes et de ces femmes vivant encore de toute la fraîcheur de la vie du désert; René, marqué d'un sceau fatal, jetant le malheur dans tous les cœurs qui l'aiment, et imposant l'amour par une irrésistible puissance; Outougamiz, sauvage simple et sublime, portant dans son amitié pour René toute l'ardeur fougueuse de sa brûlante nature, et surpassant par son dévouement les prodiges chantés par les poëtes antiques; Adario, le Brutus des forêts du Nouveau Monde; Chactas, aussi sage que Nestor et bien plus touchant que lui; Ondouré, colosse de fourberie et de cruauté, type qui se reproduit si souvent chez les noirs esclaves; Céluta, toute amour, véritable âme de femme entraînée dans l'abîme de la destinée de René; enfin Mila,

création suave et pleine de charmants caprices, bien supérieure selon nous à Esmeralda, dont elle a peut-être donné l'idée à M. Victor Hugo.

Le siècle de Louis XIV, raconté par Chactas, est une peinture élégante et très ingénieuse, trop ingénieuse peut-être ; mais ce récit renferme des pensées sublimes puisées dans une connaissance profonde de l'homme et de la société. « Peut-être, mon jeune ami, seras-tu étonné qu'après avoir été traité de la sorte, je conserve encore pour ton pays de l'attachement. Outre les raisons que je t'en donnerai bientôt, l'expérience de la vie m'a appris que les tyrans et les victimes sont presque également à plaindre, que le crime est plus souvent commis par ignorance que par méchanceté. » De temps en temps la narration est interrompue ainsi par des phrases qui font rêver. Le défaut de cet épisode, selon nous, est, comme je viens de le dire, de sentir trop l'effort, et aussi de rappeler les *Lettres persanes*, tant de fois imitées. M. de Chateaubriand a souvent un bonheur d'images que peu d'écrivains ont possédé à ce degré. Il conduit René, Outougamiz et Mila dans une grotte funèbre remplie d'ossements humains :

« Parle encore, dit Mila ; c'est si triste et pourtant si doux ce que tu dis ! »

René, ramenant ses regards dans l'intérieur de la caverne et les fixant sur un squelette, dit tout-à-coup : « Mila, pourrais-tu m'apprendre son nom ?

» Son nom? répéta l'Indienne épouvantée, je ne le sais pas : ces morts se ressemblent tous. »

Dès que *les Natchez* prennent la forme du roman moderne, l'intérêt devient brûlant. Les scènes de la Nouvelle-Orléans sont très belles. La lettre de René à Céluta contient le germe de toute la poésie de Byron qui a tant impressionné notre siècle.

« L'éternité ! Peut-être, dans ma puissance d'aimer, ai-je compris ce mot incompréhensible. Le ciel a su et sait encore, au moment même où ma main agitée trace cette lettre, ce que je pouvais être : les hommes ne m'ont pas connu.

» J'écris assis sous l'arbre du désert, au bord d'un fleuve sans nom, dans la vallée où s'élèvent les mêmes forêts qui la couvraient lorsque les temps commencèrent. Je suppose, Céluta, que le cœur de René s'ouvre maintenant devant toi : vois-tu le monde extraordinaire qu'il renferme ? Il sort de ce cœur des flammes qui manquent d'aliment, qui dévoreraient la création sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même. Prends garde, femme de vertu ! recule devant cet abîme, laisse-le dans mon sein !.... »

J'ai entendu blâmer l'horreur du dénouement des *Natchez*. Je ne suis pas de ceux qui aiment à ensanglanter le drame ou le poëme ; on nous a tellement prodigué ces émotions effrayantes qu'il y a de quoi en vérité les prendre en aversion, et d'ailleurs elles sont trop à la disposition de toutes les médiocrités ; mais il faut se souvenir que M. de

Chateaubriand avait à peindre des hommes à passions effrénées, des hommes que le christianisme n'avait pas civilisés et adoucis. Ce qui paraît exagéré ici n'était que vrai dans ces contrées. Lorsqu'on veut juger *les Natchez*, il ne faut pas oublier que c'est de ce manuscrit que l'auteur du *Génie du Christianisme* avait détaché deux épisodes qui vivront autant que la langue française : *René* et *Atala*.

Le Dernier des Abencérages a aussi été publié sous la restauration. C'est un petit poëme plein d'élégance et de grâce, un peu trop soigné pour nos habitudes littéraires d'aujourd'hui.

Quoique le style de madame de Staël soit inférieur à celui de Chateaubriand, par la hauteur de sa pensée et par la passion qui bouillonne en elle, elle s'est assise auprès du grand poëte de la Bretagne. Je ne parle pas ici de l'écrivain politique, qui a tant de droits à l'admiration, mais seulement du romancier éloquent auquel nous devons *Corinne* et *Delphine*. Ces romans, le premier surtout, ont eu un long retentissement en France. Sans adopter l'étrangeté des idées qui s'agitent souvent dans le livre de *Delphine*, on ne peut méconnaître la puissance de ce talent, qui, sans jamais atteindre à la sensibilité exquise de certaines pages de Rousseau, a quelque chose de sa force et aussi de son humeur paradoxale. *Corinne* renferme des peintures de l'Italie au-dessus de ce que Byron lui-même nous a donné dans *Child-Harold*; rarement la vérité et la

poésie se sont unies à ce point. *Corinne* est un brillant symbole des souffrances de l'homme d'imagination et de génie au milieu de la société; l'élévation de sa pensée, la profondeur de ses sentiments, l'isolent dans des régions qui effraient l'amour des mortels; ils l'admirent, mais avec cette sorte d'effroi que l'on éprouvait pour la divinité avant les miracles de tendresse du christianisme. Comme presque tous les grands génies, *Corinne* meurt incomprise, délaissée pour des êtres vulgaires; elle meurt l'œil fixé sur le ciel, qui est la véritable patrie des esprits supérieurs.

Telles sont les deux grandes figures qui ont commencé en France la révolution littéraire, à laquelle on a donné le nom peu compréhensible de *romantique*. Quand on insulte la gloire littéraire de l'empire, on oublie sans doute leurs œuvres admirables. Il est vrai que les deux poëtes vivaient dans l'exil. Le brillant despotisme de Napoléon était tellement exclusif qu'il redoutait, semble-t-il, toute puissance intellectuelle.

Dans le coup d'œil que nous allons jeter sur les romans français nous ne nous astreindrons à aucun ordre chronologique. L'enchaînement de nos idées en sera plus logique et produira un enseignement plus profitable. Nous croyons que le livre qui domine l'époque actuelle est *Notre-Dame de Paris*. Le succès de cet ouvrage a été extraordinaire; mais c'est une œuvre à part et qui ne rentre guère dans le genre du roman, si le roman a pour but

principal de peindre ce qui se passe dans les profondeurs du cœur de l'homme. La seule création de caractère est celle de Quasimodo, dont cependant le type est peut-être le Polyphème antique. Sauf l'exagération ordinaire du pinceau de M. Hugo, il y a ici une puissance incontestable. Cette noblesse cachée sous une forme hideuse semble être l'idée qui préoccupe le plus vivement cet écrivain; on la retrouve souvent dans ses travaux. Pour lui la laideur est comme une condition de la vertu; il s'est mis à adorer le laid, sans doute par cette passion de l'étrangeté qui est un de ses caractères saillants. Claude Frollo est bien loin du moine de Lewis qu'il a le malheur de rappeler. On a dit avec raison que ces passions brutales, que cette fureur des sens exaltée par une longue vie austère, étaient plutôt du ressort de la médecine que de celui de l'art. Voilà donc tout ce que M. Hugo a su tirer de la peinture du clergé au moyen âge! Dans un tableau du siècle de Louis XI, l'Église devait, selon nous, occuper bien une autre place, surtout lorsque ce tableau s'appelle *Notre-Dame de Paris*. Que sont devenus la science, la charité, le pouvoir énorme des prêtres catholiques? Ils se réduisent à une ardeur désordonnée et assez vulgaire pour une petite danseuse des rues de Paris. Nous ne nous plaçons pas ici au point de vue catholique, mais seulement au point de vue historique. Aussi n'aurions-nous reproché que dans certaines limites à M. Victor Hugo sa peinture d'un prêtre entraîné par une

passion déplorable, si nous avions trouvé dans le livre des compensations; mais introduire le clergé dans un tableau d'histoire et ne le présenter que sous cette forme obscène, on aura beau invoquer la liberté de l'artiste, et dire qu'il n'a voulu peindre qu'un homme; nous ne saurions admettre cette excuse.

Esméralda est une gracieuse apparition, mais ce n'est encore qu'une forme; le poëte n'a pas étudié l'âme de cette enfant.

Nous ne savons quel étrange plaisir M. Victor Hugo a pu prendre à traîner la poésie dans la boue comme il l'a fait dans son personnage de Gringoire. Elle n'est déjà pas si en honneur parmi nos populations ignorantes que domine l'égoïsme de l'argent. Pourquoi les poëtes eux-mêmes l'insultent-ils? M. Hugo n'a pas été plus heureux avec les poëtes qu'avec les prêtres. Je me rappelle cependant qu'en des jours plus barbares une reine de France baisa les lèvres qui disaient de *si belles choses*. L'épisode de la Sachette est plein de passion, mais de passion exagérée; cette femme fait penser à une bête fauve en fureur. Au reste l'effet a été grand sur les masses, peut-être à cause de cette exagération même. Tout ce qui dépasse le but, tout ce qui frappe fort, comme disait Voltaire, agite la foule, peu apte à saisir les contours délicats d'un dessin qui n'outre pas la nature. Il y a une parenté évidente entre Quasimodo et la Sachette, et certaines figures des peintres de l'école française moderne.

Ce n'est pas par ces couleurs forcées que les œuvres d'art s'immortalisent ; l'étude de la nature dans ses réalités intellectuelle et matérielle, sa reproduction idéalisée par cette vision de la beauté que tout poëte a en lui, voilà ce qui éternise l'œuvre de l'homme.

Le public s'est donc trompé dans son admiration pour *Notre-Dame de Paris?* Non sans doute. Si nous condamnons ce livre comme peinture incomplète et du cœur de l'homme et d'une époque, nous l'admirons profondément sous d'autres rapports. D'abord comme travail sur la langue française : on ne saurait trop louer M. Victor Hugo de son amour pour notre vieux langage. Le XVIIIe siècle était éminemment analyseur, et l'analyse conduit à la philosophie, mais éloigne de la poésie ; ceci est incontestable. La langue s'était appauvrie en se clarifiant ; la phrase française était devenue d'une limpidité unique, mais aux dépens du charme, de l'énergie, du pittoresque, en un mot. Déjà un orateur, de beaucoup le plus grand que la France ait produit, Mirabeau, avait rendu au langage quelque chose de la sauvage rudesse et de l'harmonie forte dont ne peut se passer une langue poétique. La tribune, surtout celle des années orageuses de la révolution, suivit cet exemple ; Chateaubriand, avec son imagination si ardemment colorée, trouva un langage en harmonie avec les générations nouvelles, trempées dans les feux des foudres politiques, et réclamant une poésie qui répondît au bouillonnement

des passions, dont la société était remuée jusque dans ses fondements. M. Victor Hugo a marché glorieusement dans cette voie; personne n'a plus contribué que lui à rendre à notre langue la force, le nombre, le brisé, l'éclat, la couleur qui lui manquaient. Nous l'en remercions ici de tout notre cœur. Avec quel bonheur l'artiste ressuscite à nos yeux tout le Paris du XVe siècle! Quelle puissance magique il déploie dans toutes ces peintures qu'il semble avoir vues! Personne n'a compris comme lui ce qu'il y a de sombre, d'effrayant et de grotesque dans ces poëmes de pierre que l'on nomme cathédrales; personne ne les a peintes sous ces rapports avec cette réalité et ce charme. Pourquoi n'a-t-il pas senti avec la même puissance la partie céleste des vieilles basiliques? Faut-il répéter après tant d'autres que c'est qu'il ne s'y est pas agenouillé avec foi? M. Hugo n'a pas donné le droit de suspecter sa foi religieuse; je n'ai rien vu dans ses œuvres qui combatte positivement l'esprit chrétien de quelques unes de ses premières poésies; mais il est vrai qu'il ne semble pas avoir trouvé sous les arceaux de *Notre-Dame de Paris* l'espérance divine qui console de la terre, et apaise l'orage qui gronde dans notre sein. Il a surtout peint la partie terrible du culte catholique. M. Michelet, dans son *Histoire de France*, nous semble avoir compris mieux que le poëte l'extase religieuse produite par l'aspect de l'art gothique.

Avant d'arriver à *Notre-Dame de Paris*, M. Vic-

tor Hugo avait publié trois romans. *Han d'Islande* et *Bug Jargal* ne nous semblent pas devoir occuper la critique, quoiqu'ils offrent quelques beautés de détails. Il y a long-temps que ces caprices monstrueux seraient oubliés si les nouvelles œuvres de l'auteur n'avaient entouré son nom d'une juste célébrité. *Le dernier jour d'un condamné* est le premier livre en prose de M. Victor Hugo qui ait remué les imaginations et les cœurs. Sans doute cette étude n'est pas assez psychologique; mais il est impossible de nier les profondes émotions qui naissent de ce récit terrible et saisissant; il serre tellement le cœur, que je n'ai connu personne qui ait osé le relire. Il reste dans la mémoire comme le souvenir d'une exécution à laquelle vous avez assisté. Jamais la terreur tragique n'a été poussée plus loin. Quoi qu'on en ait dit, ce petit volume combat puissamment la peine de mort, par l'horreur qu'il inspire pour le supplice, et M. Victor Hugo s'est associé glorieusement à la grande idée des hommes dont la voix réclame avec un zèle si éclairé l'abolition de cette peine barbare qui enfante plus de crimes qu'elle n'en punit. Il a poursuivi un but analogue dans *Claude Gueux*, nouvelle d'un effet très dramatique dont le souvenir ne s'efface pas.

Notre-Dame de Paris n'est pas une imitation de Walter Scott; la manière des deux poëtes est très différente; cependant *Notre-Dame* aurait-elle vu le jour sans les écrits de l'illustre Écossais? c'est une

question très douteuse. Nous n'entrerons pas ici dans l'examen des œuvres de l'auteur de *Waverley;* nous réservons cette tâche pour un autre travail que nous méditons depuis long-temps, l'*Histoire des lettres depuis Shakspeare jusqu'à nos jours.* Nous présenterons là l'histoire des diverses littératures comparées; ici nous ne voulons qu'étudier la France; mais Walter Scott a eu une influence si puissante sur nous qu'il est impossible de ne pas la reconnaître.

Walter Scott est peu estimé des convulsionnaires poétiques de cette époque; il est trop vaste et trop philosophe pour eux. Son récit calme, et si animé cependant, rappelle la majestueuse fécondité des poëtes antiques. La variété de ses caractères atteste son pouvoir créateur; ses délicieux portraits de femmes révèlent un tact exquis; enfin ses peintures du moyen âge joignent la force poëtique à la science laborieuse de l'antiquaire. Ses imitateurs français ont été bien malheureux; ils ont cru qu'en écrivant des noms historiques et en entassant des cottes de mailles sur des lances, et des casques sur des dagues, ils produiraient le roman écossais. Il ne manque à la plupart de ces œuvres françaises qu'une seule chose, la poésie.

M. de Vigny a déployé dans *Cinq-Mars* bien de l'esprit et de l'élégance; il a reproduit les mémoires du temps avec cette finesse gracieuse qui est le cachet de son talent; il arrive même souvent à une mélancolie profonde qui n'est donnée qu'au véri-

table poëte. Son *Stello*, dont nous attendons si longtemps la seconde partie, est écrit avec un charme bien rare. L'idée d'ailleurs est très actuelle : c'est la souffrance des hommes de poésie au milieu d'une société matérielle. Il peint tous les régimes également barbares, la royauté, la monarchie constitutionnelle et la république tuant les poëtes sans pitié, Gilbert, Chatterton, André Chénier. Sous le rapport de la vérité historique, il y aurait bien des objections à faire sur Gilbert, et plus encore sur Chatterton, qui a été plus barbare pour lui que la société elle-même ; mais la cause que M. de Vigny défend est si noble qu'il s'est passionné pour elle, et que son but a été bien plus philosophique qu'historique. Personne ne contestera la vérité absolue de l'idée de l'auteur de *Stello*, c'est que dans le monde la plus grande somme de souffrance tombe sur les êtres les plus délicats et les plus inhabiles à la vie matérielle. On cite ceux qui meurent à la peine ; combien, hélas ! sont plus à plaindre encore ceux qui traînent une longue vie, isolés et méconnus, surtout quand l'espérance religieuse rayonne faiblement à leurs regards ! Les hommes positifs disent de ces victimes : Pourquoi ne font-ils pas autre chose? qui les empêcherait d'écrire des vers dans leurs loisirs ? Braves gens ! n'en viendrez-vous pas bientôt à vous révolter contre les rosiers parce qu'ils ne produisent pas de pommes ?

Le talent de M. de Vigny a gagné en énergie dans *Servitude et grandeur militaires*. Il est du

petit nombre des écrivains dont le public déplore la lenteur. C'est une gloire d'appartenir à cette imperceptible minorité dans une époque de fabrication littéraire tout industrielle.

Quoique M. de Salvandy n'ait pas continué la carrière du romancier, son éclatant récit d'*Alonzo* vit dans toutes les mémoires. Chacun a remarqué ses chaleureuses peintures de l'Espagne. Les *Scènes militaires* n'ont retrouvé cette animation que sous la plume de M. Ph. de Ségur.

M. de Salvandy est du petit nombre des romanciers qui se recommandent par des qualités vraiment littéraires. On ne saurait en refuser non plus à M. de Balzac, quoique dans la partie *pseudonyme* de son existence d'écrivain, il ait la physionomie des poëtes sans poésie. Les cabinets de lecture n'ont jamais assez d'exemplaires de ses livres ; la curiosité du public est insatiable à son égard. Nous connaissons des hommes littéraires qui l'aiment ; mais un plus grand nombre ne peut le supporter. Un de nos premiers critiques me disait un jour à propos d'*Eugénie Grandet* : « Quel chef-d'œuvre pour Balzac ! Il n'y a guère que la moitié des mots à retrancher. » Quelle que soit l'exagération de cette plaisanterie, il est certain que M. de Balzac est non seulement prodigue de paroles, mais que souvent il se complaît à faire choix des plus inusitées, des plus étranges ; qu'il les entasse avec une telle abondance que la pensée en est étouffée. Il y a des pages qui ont l'air d'une gageure, et elles viennent

ordinairement après plusieurs pages purement écrites ; il semble que l'écrivain se fasse un devoir d'appliquer ainsi son singulier cachet sur chaque œuvre.

M. de Balzac est un observateur profond et minutieux, quelquefois d'une hardiesse d'investigation étonnante ; dévoilant, par exemple, les secrets les plus cachés de l'organisation des femmes avec une nudité qui a effrayé plus d'une lectrice. L'auteur du *Père Goriot* révèle avec un égal bonheur les cupidités honteuses des financiers de cette époque, depuis la sordide avarice du père Grandet jusqu'au machiavélisme de l'usurier Gobseck, jusqu'aux brillants opprobres de la haute banque. On ne peut nier la variété du pinceau de M. de Balzac. Dans le *Lys dans la vallée*, il a écrit avec l'exquise tendresse d'un cœur de femme et s'est montré le redoutable rival des romanciers de cette école. Sans système, son esprit est un miroir qui reflète la société entière, depuis les immenses rêveries spiritualistes de *Séraphita*, qui reproduisent tous les mystères de l'illuminisme, jusqu'au grossier sensualisme de Rabelais qui revit dans les *Contes drôlatiques*. Son œuvre est une des plus curieuses peintures de l'époque actuelle. Il est malheureux qu'elle soit déparée par les nombreux défauts de style dont j'ai parlé ; nous regrettons aussi qu'elle ne soit pas dominée par une idée morale plus haute. Le seul but de M. de Balzac paraît être de peindre ; si un résultat moral naît de son œuvre, il n'en est pas

fâché ; mais si c'est le contraire, cette considération ne l'arrête pas. Ce n'est point comprendre la véritable mission de l'artiste.

Mais nous pourrions adresser ce reproche à presque tous les romanciers de notre temps, à M. Eugène Sue, par exemple, dont le nom est populaire depuis long-temps déjà. Il possède plusieurs des plus brillantes qualités du poëte, l'éclat, l'élégance, la fantaisie ; il aime l'inattendu et séduit ses lecteurs par ce genre de mérite. Ses portraits sont d'une grande finesse ; son esprit a une tendance prononcée vers le paradoxe. Il s'était épris de l'idée que la vertu est toujours malheureuse sur la terre et le crime toujours triomphant, et il l'a poursuivie dans plusieurs romans, dans *Atar Gull* et dans *la Salamandre*. Il soutenait avec raison que les souffrances du juste dans ce monde étaient la preuve d'une vie à venir ; mais il y avait danger et erreur tout à la fois à enseigner aux hommes que la vertu ne pouvait mener au bonheur humain ; la théorie contraire est vraie, et a été enseignée par tous les grands hommes de l'antiquité et du monde moderne. Il est malheureusement vrai aussi que le crime conduit souvent à la richesse et à la puissance ; mais les riches et les puissants sont-ils toujours heureux ? La réponse négative sortirait de bien des bouches qui sourient gracieusement chaque jour au sein de l'opulence. Il ne faut donc pas considérer M. Eugène Sue comme un profond moraliste, mais comme un écrivain très spirituel et souvent très poétique,

plein de charmants caprices et de *désinvolture*. C'est le plus artiste des romanciers maritimes français. Les marins assurent que M. Corbière est plus vrai; mais il n'a pas le charme de son devancier. Au reste, comme peintre de la mer, personne, selon nous, n'a approché de l'Américain Cooper, qui, considéré sous ce point de vue, est un des plus grands poëtes que nous connaissions dans cet âge. Nous en parlerons dans un autre livre. Le roman de *la Salamandre* de M. Eugène Sue est plein de verve, mais il a le malheur de rappeler un récit trop réel qui a effrayé la France il y a long-temps déjà, et a fourni à la peinture une de ses plus terribles pages, *le radeau de la Méduse*. Toute la poésie de M. Eugène Sue pâlit devant ce souvenir palpitant. Les deux premiers volumes de *la Vigie de Koatven* sont très spirituels et très gracieux; nous sommes fâché d'y rencontrer quelques sensualités trop hardies. Des pages de M. Eugène Sue ont été publiées dans *la Presse* et ont conquis d'universels suffrages : c'est le *Journal d'un inconnu*. La description d'une maison abandonnée a été louée avec effusion par les hommes littéraires comme par les gens du monde. Quand nos écrivains de talent n'offensent pas la morale, on leur en sait un gré infini; surtout lorsque les aimables mauvais sujets de la littérature veulent bien se faire chastes; c'est un chœur universel d'applaudissements et de félicitations étonnés. Je suis surpris que l'Académie française n'ait pas donné un prix Monthyon à M. de

Balzac pour son *Eugénie Grandet* ou son *Médecin de campagne*. Heureux hommes, vénérés comme des saints, parce qu'ils ne font pas le mal! Que serait-ce donc s'ils faisaient le bien?

Il faut compter au nombre de ces favoris du public, M. Frédéric Soulié, dont le nom est entouré d'éclat depuis quelques années. Il est doué de belles facultés; son style est moins personnel, moins élégant que celui de Balzac, quand celui de Balzac est bon; mais il n'en a pas les défauts. La manière de M. Frédéric Soulié est large et ferme, d'une clarté toute française. Son premier livre, les *Deux cadavres*, est un tableau énergique et d'un coloris remarquable. Malgré la crudité de quelques détails, c'est une œuvre de morale politique en ce qu'elle fait détester l'esprit de parti et les horribles folies qu'il enfante. M. Soulié est resté depuis bien loin de ce modèle, dans le genre historique. Le *Vicomte de Béziers* et le *Comte de Toulouse* nous ont semblé des études de peu de valeur. Nous ne nous arrêterons pas sur plusieurs productions de M. Soulié, qui sont des livres amusants, mais sans portée; l'œuvre de cet auteur qui a le plus impressionné le public, les *Mémoires du diable*, révèle un talent dramatique très nerveux, une facilité extraordinaire à conduire des intrigues inextricables. Les *Mémoires du diable* sont-ils réellement le produit d'une indignation profonde contre la société cupide au sein de laquelle nous vivons, ou ne sont-ils que l'œuvre d'un peintre qui repro-

duit ces hideuses images parce qu'il les voit? Les antécédents littéraires de l'auteur nous feraient pencher vers la dernière hypothèse, malgré les mots retentissants de sa préface. Quoi qu'il en soit, la glace que M. Frédéric Soulié a présentée à la société du XIXe siècle a reflété un masque si dégoûtant qu'elle aurait intérêt à la briser. Nulle part on n'avait peint de plus affreuses couleurs cet avilissant amour de l'or qui prostitue les âmes aujourd'hui. Non seulement les faibles et les sots, mais les plus fiers et les plus habiles, courbent la tête devant cet ignoble dieu. Selon M. Frédéric Soulié, ou plutôt selon Satan, il n'y a plus d'homme ni de femme qui résiste à cette formidable tentation de l'or. Religion, vertu, tout se taît devant lui; l'homme n'a plus d'organe que pour sentir les jouissances physiques et immédiates que sa possession présente. Ce n'est pas vrai pour tout le monde; mais, ô mon Dieu, pour quelle effroyable majorité ce livre est-il un portrait ressemblant! C'est non seulement dans les grands centres de la civilisation, comme Paris et Londres, que l'on peut étudier cette corruption repoussante; mais les hameaux en sont infectés. Nous applaudirions de tout notre cœur M. Soulié, s'il avait joint à la vérité de ces récits les leçons terribles et hautes qu'ils enfantent naturellement. Voilà cependant ce que les écrivains sans religion et les hommes d'argent ont fait de la société française! Les *Mémoires du diable* ne sont autre chose que le développement de cette carica-

ture aux mille feuilles qui encombre nos magasins d'un bout de la France à l'autre, et qui a eu pour père Frédéric Lemaître. Qui s'étonnerait de cet état du monde? Pourquoi des hommes auxquels on a appris que les doctrines des plus grands génies de l'humanité sur Dieu et sur l'âme étaient des rêveries bonnes pour des enfants, s'occuperaient-ils d'autres affaires? Pour des êtres sans foi, l'escroquerie doit être le plus magnifique des arts, la source de l'abondance et du bonheur brutal qu'ils peuvent comprendre. La hideuse corruption de l'or s'est accrue à mesure que la religion s'éteignait en France; elle ne cèdera qu'à la réhabilitation de l'idée de Dieu dans la société.

Depuis le commencement, la poésie a été le cri de douleur de l'humanité déchue, la plainte qui sort de la poitrine de l'homme accablé sous le faix de la vie, et tourmenté par le pressentiment de l'infini. La poésie n'est rayonnante d'une joie pure que lorsqu'elle échappe à la terre pour cacher sa tête fatiguée dans le ciel. Alors elle régénère l'humanité, elle la replace dans l'état d'où l'a fait descendre la désobéissance. Elle est, selon la parole d'une femme illustre, une possession momentanée de tout ce que notre âme souhaite.

Lorsque l'idée religieuse luit au fond de l'âme du poëte, quels que soient les orages de sa vie, son œuvre, quoique tourmentée et brûlante, porte dans le cœur un calme solennel qui sent Dieu. Au contraire, lorsque le doute est l'état habituel de l'âme

du poëte, sa parole est fébrile et désespérée, ses tortures toujours lugubres et sans consolation portent à la défaillance ou à la révolte. Cependant il est certaine voix puissante dont la mélodie seule enivre, et cette suave caresse est encore un bonheur, malgré les dangers et les poisons qu'elle couvre trop souvent.

La foi religieuse est ce qui peut assouvir le plus une âme passionnée, parce qu'elle répond à l'immensité de ses désirs. Un des grands malheurs des êtres ardents et sans foi, est de demander à l'amour humain un bonheur infini qu'il ne peut donner. Ou il rugit de douleur dans les obstacles terribles que la société lui oppose, ou il s'éteint dans l'habitude. Borné par sa nature, lorsqu'il ne se perd pas dans les espaces du rêve céleste, il arrive vite à la satiété, et l'âme passionnée retombe alors dans un désespoir convulsif ou dans une noire tristesse, qui finit trop souvent par le suicide.

Les livres de George Sand nous ont retracé de ces douleurs; il y a eu de grands déchirements dans ce cœur de femme. Il est permis de parler de sa vie intime, puisque les tribunaux nous ont révélé ses infortunes domestiques. Malheureuse dans son mariage, madame Dudevent, froissée par une société hypocrite et corrompue, a gardé long-temps dans son sein des souffrances indicibles; puis est venu un moment où elle s'est levée contre ce monde qui l'accablait : elle a voulu lui arracher son masque, et le forcer au silence en lui mon-

trant qui il insultait. Il y a eu dans cette révolte contre le mariage une audace et une énergie terribles. C'était un cœur broyé qui se soulageait par la colère et par les larmes; ses cris retentirent dans la France. Beaucoup se passionnèrent contre elle; mais un grand nombre, séduits par la magie de son style et par la puissance d'une souffrance réelle, se nourrirent de sa parole et l'admirèrent avec enthousiasme.

Nous ne nous passionnerons jamais que contre le méchant qui fait le mal avec un froid calcul; quant aux âmes torturées par la vie, quelle que soit d'ailleurs l'imprudence de leur parole, elles trouveront toujours dans notre cœur une profonde pitié. Nous avons aimé George Sand dès l'apparition de son premier livre : *Indiana*, pauvre frêle créature, créole nerveuse et toute sensitive, se repliant comme la fleur de ce nom au moindre souffle d'un brutal positivisme. Indiana est sans cesse froissée par cet homme de guerre, rude et ignorant des choses de l'âme, ne concevant dans l'homme que les besoins de l'animal, du noble coursier tout au plus qui hennit d'orgueil au bruit du canon; infortunée que son imagination trompe, elle échappe à la morne tristesse du lien conjugal pour aller se jeter dans les bras de qui? de la plus misérable espèce d'hommes, du fat du grand monde, forme élégante qui ne recouvre le plus souvent que le vide, l'égoïsme le plus abject, le dédain de la brute pour l'intelligence, du vice pour la vertu. Indiana

serait morte à la peine si elle n'avait pas rencontré l'âme silencieuse et grande de son amant inconnu, caractère vraiment noble qui se rencontre encore sur la terre, Dieu merci.

Au milieu de cette foule de romans sans style et sans pensée dont nous inondent les manufactures parisiennes, le public distingua cette œuvre. La critique (car il y avait une critique alors) attira l'attention sur cette création touchante; enfin on était encore ému des douleurs d'*Indiana*, lorsque parut sa ravissante sœur, *Valentine*. Ce roman est, selon nous, très supérieur au premier. Il renferme des scènes admirables, et la plus frappante peut-être est celle de la pêche, où Bénédict est là au milieu des cœurs palpitants de ces trois femmes qui l'aiment. Valentine n'est pas une brune créole à l'œil noir; c'est une blonde et aristocratique jeune fille de France, mais dont le cœur renferme bien des flammes. La société ne livre pas celle-ci à un vieux militaire au commandement âpre, mais à un jeune diplomate usé et desséché dans les ruses mesquines; il épouse la dot de Valentine pour éteindre des dettes qui inquiètent son avenir. La pauvre noble fille aime de toutes les forces de son âme un homme du peuple, Bénédict, qui chante le soir dans les solitudes de la campagne avec sa voix vibrante et passionnée, et qui frémit comme un enfant à l'aspect de sa gracieuse maîtresse. Comme tout est bien dessiné dans ce livre! Cette famille de paysans enrichis; cette Louise si mal-

heureuse et si admirable ; cette vieille douairière vaniteuse et égrillarde. Et quel sentiment de la nature ! Les riants et beaux paysages que ces chemins creux du Berri ! quelles suaves descriptions ! Que j'aime ces deux amants, l'homme du peuple et la noble demoiselle, égarés tous deux dans le silence de la nuit à travers les champs et les bois !

Dans ses deux premiers ouvrages George Sand a peint de belles natures de femmes martyrisées par la brutalité et la sécheresse des hommes. Dans *Jacques* au contraire, la noblesse est à l'homme, la plus insignifiante nullité à la femme. Fernande est une jeune enfant qui a pour tout charme sa jeunesse gracieuse et rose ; quant à son âme, elle est à peine apercevable, elle est comme si elle n'était pas. Aussi sacrifie-t-elle le cœur si fier et si exalté de son époux au plus triste des amants, à un jeune homme sans portée, qui n'a pour lui que vingt ans et le talent assez vulgaire de jouer quelques airs sur une flûte. Cet amour de Fernande et d'Octave a quelque chose de puéril, il agrandit encore le caractère sombre de Jacques, qui a impressionné une foule de jeunes têtes. Pour moi, Jacques est un peu guindé et devient fou au dénouement. Il n'a manqué à cet homme que l'idée religieuse. J'ai toujours pensé que les âmes ardentes pour lesquelles ne rayonne aucune lueur de foi, devaient être violemment entraînées vers le suicide.

Lorsque *Jacques* fut publié, il ne fut plus permis de douter du but de George Sand ; elle fut accusée

formellement d'avoir attaqué le mariage. On le lui répéta tant de fois et si long-temps qu'elle se crut obligée de répondre, et dans une lettre à M. Nisard, elle déclara qu'elle respectait de toute son âme le mariage prêché par Jésus et saint Paul, et qu'elle n'avait maudit que le mariage de nos jours, détourné des voies saintes et rationnelles.

Et qui donc, mon Dieu ! se lèvera pour défendre le mariage tel que nous le voyons généralement dans la société française ? Depuis que les yeux se sont baissés de honte à l'aspect du ciel, depuis que les cœurs gangrenés ont oublié Dieu, les hommes se sont attachés à l'or comme à la source des seuls biens qu'ils puissent comprendre, et que comprendraient comme eux les animaux qui mangent l'avoine dans les écuries de leurs hôtels. Amour, sympathies d'idées et de goûts, tous les liens moraux ont excité le rire stupide des jeunes financiers de cette époque. La forme physique elle-même commence à devenir sans charme pour eux ; la beauté renferme une volupté qui échappe à leurs sens grossiers. Généralement nos hommes riches épouseraient non seulement une imbécile, mais une femme hideuse, pourvu que son trésor fût plus lourd que le leur. En face d'une misère morale si dégoûtante, comment voulez-vous que les âmes poétiques ne se révoltent pas, qu'elles ne jettent pas un cri d'horreur à une société qui appelle *ordre* cette monstruosité odieuse ? Quelle dérision de voir le prêtre du

Christ, du Dieu qui a réhabilité l'âme humaine, consacrer cet ignoble trafic!

Si le mariage était encore conforme à l'institution de Jésus, les poëtes le respecteraient. Non que je veuille soutenir que ce saint mariage lui-même satisferait les âmes brûlantes et orageuses comme celle de George Sand. Il est ainsi des êtres d'exception, impatients de toute uniformité, de toute habitude. La foi religieuse parvient quelquefois à les refréner et à les assouvir.

Entre *Valentine* et *Jacques* parut un poëme qui est l'œuvre la plus forte de George Sand aux yeux des esprits élevés. *Lélia*, abandonnée de la plèbe des lecteurs des cabinets de lecture, maudite par la critique quotidienne qui se fit prude ce jour-là, restera comme un monument grandiose et désordonné, dont beaucoup de parties sont d'un magnifique style.

Lélia est un symbole du scepticisme de la société actuelle; ce sont des âmes ardentes et sans foi qui se ruent dans toutes les expériences pour trouver la vie et ne rencontrent que la mort. C'est le grand duel du spiritualisme et du sensualisme, de l'âme et du corps. Sans doute on peut remarquer dans ce poëme une nudité antique et quelquefois une hardiesse d'investigation qui surprend sous la plume d'une femme. Mais ce n'est pas ce qui a révolté le plus nos austères feuilletonistes, c'est le profond dédain de Lélia pour les joies sensuelles et son impuissance à les sentir. Nous n'a-

vons jamais compris cette indignation ridicule. Lélia est surtout grande par là : vivant habituellement dans les régions spiritualistes, elle domine ainsi ses semblables emprisonnés dans les attaches matérielles. Lélia écrase son amant, parce qu'elle voit en pitié les tortures de son cœur. Le pauvre enfant croit qu'il trouverait le bonheur dans la possession de celle qu'il aime ; elle sourit à cette illusion puérile, elle qui a passé à travers ce monde de l'amour humain et en a reconnu le vide, elle qui vit aujourd'hui de ses idées, de la contemplation de Dieu et de la nature, elle qui parle de l'amour comme saint Augustin et Fénelon.

Singulier aveuglement de la critique (si toutefois quelque chose pouvait étonner de la part de cette frivole et fantasque divinité) ! Elle ne s'est pas révoltée contre cette Pulchérie, courtisane du monde antique qui étale à plaisir ses théories de l'amour matériel, niant l'âme, et rapportant tout le bonheur de l'être humain à la sensation. Celle-là ne lui a pas paru un monstre, probablement parce qu'elle a rencontré dans notre société des femmes de cette nature infime qui sont la honte de leur sexe ; mais Lélia, la grande Lélia qui rêve la vie du ciel, la critique ne l'a pas comprise, et elle lui a dit : Tu es un monstre. Sans doute Lélia est loin encore de la beauté idéale de la femme chrétienne, et l'histoire de la religion offre des types qui abaissent l'héroïne de George Sand ; mais de combien l'emporte-t-elle sur toutes ces femmes machines qui vi-

vent dans les œuvres poétiques de cette époque, femmes qui, pour la plupart, n'ont que des formes recouvertes d'éblouissantes gazes, mais dont l'âme est engourdie et dégénérée. L'ami de Lélia, l'autre caractère audacieux du livre, ce Tremnor qui a trouvé la vertu au bagne, et dont George Sand a ri elle-même dans une des ravissantes *Lettres du voyageur*, est un souvenir du stoïcisme de la Grèce et de Rome. L'auteur ne pouvait rien créer de plus élevé en restant en dehors du christianisme. Pour ceux qui sont habitués à contempler la grandeur simple de Vincent de Paul et de Fénelon, Tremnor est un peu guindé et théâtral; mais cependant les *Lettres d'un voyageur* ont été bien sévères à son égard.

C'est dans *Lélia* que se développe le plus largement la puissance poétique de George Sand. Peu d'écrivains français ont senti comme elle les rapports mystérieux de la nature avec l'âme de l'homme. L'air tiède et transparent de l'Italie circule dans ce poëme. Quelle est belle cette nuit où la barque qui porte Stenio, Lélia et Tremnor glisse sur les eaux, aux clartés mélancoliques des étoiles! Comme l'auteur comprend le désert, l'orage des montagnes, la sombre horreur d'un cloître en ruines! Ses propres malheurs et le sentiment de la nature sont les grands inspirateurs de George Sand.

Quel que soit le chaos moral du poëme de *Lélia*, il a un côté bienfaisant, c'est cette glorification du spiritualisme, ce dédain qui frappe les plaisirs sen-

suels et fait ressortir leur néant. Tout se trouve dans ce livre : panthéisme, matérialisme, spiritualisme, Dieu et le néant, la vie et la mort ; tout s'y mêle et se confond ; c'est souvent un cauchemar qui torture, mais c'est une œuvre forte et sombre, l'œuvre d'un homme de génie, dans l'âme duquel la foi ne répand pas ses sérénités ; une œuvre qui peut se résumer en deux mots : doute et souffrances !

George Sand est l'écrivain français qui doit le plus à Byron, du moins c'est celui qui a le plus de rapports avec le chantre de *Manfred*. L'auteur de *Lélia* a-t-il profondément étudié le grand poëte de l'Angleterre, ou est-ce seulement une conformité naturelle qui existe entre eux ? Je ne sais. Je remarque en passant et sans y attacher d'importance que tous deux ont été malheureux par le mariage, que tous deux ont en vain cherché le bonheur dans l'ordre, et que les douleurs de ces âmes peuvent avoir plus d'une source commune. Le caractère de *Leone Leoni* est une création toute byronnienne : crime et puissance, redouté et adoré, n'est-ce pas Conrad, n'est-ce pas le type de Byron ? Dans ce livre encore, l'Italie qui a tant impressionné l'âme de George Sand, respire avec toutes les joies de son ciel.

Il faut marquer ici la fin de la grande phase poétique de l'auteur de *Lélia*. Cette partie de son œuvre qui a remué les imaginations françaises a été, pour ainsi parler, écrite avec le sang du poëte ;

il l'a tirée de ses entrailles, et sa voix douloureuse a ému bien des cœurs. Depuis, George Sand a été plus un poëte ordinaire, réfléchissant les souffrances des autres; son gémissement interne avait cessé, cette âme était moins oppressée, elle avait la force de plaindre ses semblables.

André a fait une grande fortune parmi les lecteurs de romans. Là, rien ne fatiguait ces imaginations peu habituées aux hautes régions de la belle poésie. Il y a dans ce roman beaucoup d'observation et de grâce. Que de charme l'auteur a su répandre sur les fleurs artificielles de la douce Geneviève! Le caractère défaillant du pauvre André est bien moins rare chez les hommes qu'on ne le croit généralement. Geneviève est une des plus charmantes femmes que madame Sand ait peintes; elle a sous cette enveloppe si suave la véritable force qui convient à la femme. Henriette est une ravissante grisette merveilleusement dessinée; nous avons tous connu le vieux gentilhomme campagnard, le père d'André, si orgueilleux de son rang et de l'étendue de ses terres.

J'ai omis de parler du *Secrétaire intime*, œuvre sans force que l'on ne croirait pas sortie de la plume de George Sand; *Simon* serait vanté peut-être s'il n'était pas écrasé par ses aînés. Dans quelques *nouvelles* destinées aux Revues, George Sand a semé beaucoup de poésie et de passion; la plus belle selon nous est *la Marquise*. Mais nous sommes dans un mauvais moment pour juger des *nou-*

velles, car nous les détestons de toute notre âme. La presse quotidienne en fait depuis quelques mois un abus scandaleux. Est-ce que la France ne peut plus s'intéresser aux belles théories de l'art? Les journaux, en remplissant leurs colonnes de petits contes généralement dénués de poésie, manquent à un devoir rigoureux envers les écrivains, qui ont besoin de leurs éloges et même de leurs injures. Si la poésie véritable pouvait mourir, elle tomberait anéantie par le silence de la critique. Avec cette ridicule manie d'endormir le public par ces pauvres nouvelles où il s'agit toujours de savoir si l'héroïne se mariera ou restera célibataire, les journaux, au lieu de propager le goût des arts, se font les auxiliaires de la barbarie, et traitent les Français comme des enfants au berceau. En vérité, c'est à hébéter la nation la plus spirituelle du monde, ainsi que nous nous appelons nous-mêmes.

Sans approcher des œuvres qui ont fondé la renommée de George Sand, *Mauprat* est un récit plein d'intérêt qui eût été très remarqué sous une autre plume. Edmée a toute la force et la dignité de la femme chrétienne. Quant aux *Maîtres mosaïstes*, malgré le charme de quelques détails, c'est languissant, et je ne conçois guère pourquoi George Sand a consacré son talent à cette peinture. Quelque souvenir de Venise sans doute, peut-être quelque vieux livre trouvé dans l'atelier d'un peintre.

La dernière Aldini offre de gracieux tableaux, de fantasques caprices de femme, mais elle ne ré-

vèle rien de nouveau sur le magnifique talent dont nous avons cherché à saisir le secret. Je préfère m'arrêter sur les *Lettres d'un voyageur*, si remplies de variété, de grande poésie, de fantaisies errantes, de folies de jeune homme, de douleurs amères, de riantes pensées ; livre écrit sans plan, suivant les fugaces impressions d'une imagination ardente et mobile. En lisant ces révélations intimes, on est reporté vers la jeunesse de l'auteur, au temps où, douce jeune fille de quinze ans, elle aimait à se laisser entraîner par un cheval rapide à travers les campagnes silencieuses du Berry, qu'elle devait plus tard célébrer dans son style magique. On reconnaît la femme étrange qui, vêtue comme nous, se mêle en camarade aux artistes et aux poëtes, aimant à se faire appeler de son nom de George, et jetant des mots spirituels et insoucieux entre deux nuages de sa cigarette. Cette femme, qui a éprouvé tant d'âpres souffrances d'imagination et de cœur, sourit comme un enfant à l'aspect d'une fleur ou d'un papillon. Au milieu de toutes ces gracieuses frivolités, il y a des retours pleins d'amertume et de profondeur sur le néant de la vie humaine, sur la fuite de nos plus chères illusions, sur l'amour, sur les tortures du poëte dans le monde réel. George Sand a montré ce cœur tout saignant sous les coups des hommes grossiers ; et elle n'a jamais été plus éloquente qu'à cette occasion. Oh! oui ! le poëte porte une croix lourde au milieu d'une société corrompue qui n'a plus que des amours

matériels. Heureusement il existe entre son âme et la nature, entre lui et Dieu, de saints rapports qui le consolent et le soutiennent. Une voix mystérieuse chante en lui; elle lui dit que ce monde d'apparences disparaîtra, et que le poëte sera compris dans la cité divine; et le pauvre exilé, fatigué de la voix rauque des hommes, écoute celle des mers qui gémissent sur les rivages, les plaintes du vent dans les forêts, les bruits étonnants des montagnes. Si le sein de l'homme lui est fermé, la nature pleure avec lui, et il y a dans sa commisération un charme inconnu des âmes vulgaires.

Quel sera l'avenir de l'auteur de *Lélia?* Ce magnifique talent ne sera-t-il que l'écho affaibli de ses premiers accents, ou se régénérera-t-il dans une transformation de pensée? George Sand, espérons-le, comprendra bientôt le but social de l'art. Elle a trop d'élévation pour embrasser ces théories erronées qui ont fait tant de bruit de nos jours, que l'art est lui-même son but; que lorsqu'il est parvenu à émouvoir, il serait déraisonnable de lui demander rien de plus. Elle rejettera loin d'elle ces mensonges; elle verra que le poëte ne doit pas remplir la terre de ses douleurs et de ses plaintes dans le seul désir d'en soulager son cœur; que sa mission glorieuse est de rapprocher l'homme de Dieu. Elle se rappellera quelques beaux fragments de ses *Lettres à Marcie* qu'elle écrivit dans un moment de force et de résignation sainte, et ces mots qui doivent être notre devise à tous, rayonneront à

ses regards : « Le beau est la splendeur du vrai! »

O poëte! des hommes t'ont maudit parce que tu as ouvert à leurs yeux l'abîme de ton âme; ils ont reculé devant tes doutes et tes souffrances; et moi je dis que ton âme n'est pas une des plus malades de ce siècle, car le feu sacré de l'enthousiasme l'échauffe et l'inspire, car elle voit Dieu à travers ses sublimes contemplations de la nature, car elle peut sentir la profonde et divine pitié de ce cœur d'où tombèrent ces paroles : Venez à moi vous tous qui souffrez. O Sand, je te dirai comme Lamartine au grand poëte de l'Angleterre :

> Ah! si du sein profond des ombres éternelles,
> Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
> Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
> Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor;
> Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
> Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
> Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
> De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!

Je te bénis, ô poëte, car quels que soient les égarements de ta pensée, il y a dans les merveilleux accents de toute poésie exquise une rosée qui rafraîchit l'âme, une flamme qui l'épure et l'élève, une force qui l'arrache à la terre, et la prosterne tremblante devant Dieu!

J'ai cité les noms qui sont à la tête du roman aujourd'hui en France. Bien d'autres encore ont attiré sur eux l'attention du public. M. Jules Janin, le feuilletoniste célèbre, a donné dans *l'Ane mort*,

que je considère comme le plus remarquable de ses livres, une suite d'articles de journaux étincelants d'esprit et de verve; c'est là le mérite que présentent ses autres productions: M. Janin est né journaliste. Michel Raymond, cet être multiple d'où sont sortis plusieurs romanciers assez en vogue, est l'auteur du *Maçon* et des *Intimes*: les écrivains qui se cachaient sous ce pseudonyme n'ont pas retrouvé depuis la puissance dramatique qui avait ému les lecteurs de ces deux premiers ouvrages. Les *Essais sur les mœurs du peuple*, que nous devons à M. Michel Masson, ne sont pas assez dominés par l'idée philosophique qui ressort du christianisme; d'ailleurs, sans contester l'énergie de quelques uns de ses écrits, nous pensons que son style n'a pas l'élégance à laquelle nous ont habitués les maîtres du genre.

Un homme qui occupe un rang élevé dans la poésie et la critique, M. Sainte-Beuve, nous a donné un livre qui figurerait mieux parmi les ouvrages de pure philosophie morale que parmi les œuvres d'imagination.

Ce qui fait de *Volupté* un beau livre, ce n'est pas l'intrigue, le drame du roman. Tous ces personnages agissent peu; l'imagination ne retient aucune grande scène, si ce n'est la mort de madame de Couaen, épisode d'une admirable et religieuse tristesse, qui vous impressionne comme un événement de la vie réelle. Tout se ressent un peu de l'irrésolution d'Amaury; le combat n'est pas assez acharné;

on ne tremble jamais pour la vertu des héroïnes; la lutte est tout intime, toute de l'âme; peu de chose se manifeste au dehors. Cette conspiration politique que l'auteur traîne après lui n'offre aucun intérêt. On voit que l'écrivain s'est peu occupé de la marche des événements extérieurs; son étude était ailleurs.

Volupté est une œuvre de haute poésie psychologique, une œuvre qui tranche vivement sur le fond de la littérature actuelle. Amaury a été peu torturé par la science sceptique de son temps; ce n'est pas l'intelligence qui est malade chez lui, c'est le cœur et les sens. L'amour des femmes a été la grande affaire de sa vie, et la volupté a énervé en lui toute volonté; elle a failli tuer l'amour, ce sentiment exquis que le vulgaire prend pour l'assouvissement des passions sensuelles. Jamais Amaury n'a aimé une femme, il n'en avait plus l'énergie, et le petit nombre d'hommes qui ont connu une passion profonde seront tous de mon avis. Aussi quand le dégoût lui présente son fade breuvage; quand Amaury se réveille, il faut voir dans quelles incertitudes il continue à s'égarer; comme ses meilleures résolutions se changent le lendemain en chutes ignobles. Toutes ces guerres intestines du cœur sont analysées d'un coup d'œil sûr et patient. C'est un grand médecin de l'âme que celui qui a tracé toutes les phases de cette lente maladie qui finit par l'amour de Dieu et le sacerdoce. Avec quel charme Amaury, échappé à son esclavage sensuel,

retrace les occupations pieuses de chaque heure de sa vie religieuse ! Cette quiétude d'une âme à peine arrachée aux plaisirs qui tuent ; ses reproches, comme s'il craignait que Dieu lui eût trop tôt donné la paix ; ce sentiment profond de l'expiation par la souffrance ; cette prière continuelle, ces récréations d'enfant ; toute cette peinture de la vie du séminaire semble si vraie, si réelle, que l'on est tenté de croire qu'elle est une confidence de quelque jeune et belle âme de prêtre, telle que nous avons eu le bonheur d'en entrevoir plusieurs. On sent que l'auteur s'est arrêté là avec amour ; c'était sans doute le souvenir d'une vive amitié, ou de quelques heures passées peut-être dans une maison sainte, en sortant des bruits de la vie du monde, heures qui laissent dans l'âme une trace, hélas ! trop souvent passagère, mais vers lesquelles on revient toutes les fois qu'on se sent malade et désorienté sur cette terre.

Les défauts du style de *Volupté* sont l'obscurité et la prétention, la recherche des images et des comparaisons souvent peu naturelles. M. Sainte-Beuve n'est pas appelé au genre du roman, car il n'entend pas l'arrangement des scènes ; il est inhabile à l'action.

Ces effets de la volupté sur l'âme ont inspiré M. de Musset dans la *Confession d'un enfant du siècle*. L'auteur, si énergique dans quelques parties de ses *Contes d'Espagne*, si fin et si délicat dans plusieurs de ses petits drames, a retrouvé ici sa

première manière. Il y a dans la *Confession d'un enfant du siècle* des pages pleines de force, un sentiment bien amer du dégoût des jouissances matérielles ; mais M. de Musset n'a pu s'élever à la connaissance de cette âme de femme chrétienne, qu'il a prétendu peindre. C'est un monde qu'il a peu pénétré, croyons-nous. M. de Balzac en a plus approché dans son remarquable roman du *Lys dans la vallée*.

Il est impossible que nous n'inscrivions pas ici un nom que *toute langue prononce*, que les divers idiomes de l'Europe reproduisent à l'envi, un nom cité mille fois le jour depuis l'antichambre et l'échoppe jusqu'au salon de la grande dame, car la grande dame lit cet écrivain et ne l'avoue qu'en rougissant. Les hommes littéraires le dédaignent parce qu'il lui arrive de faire des fautes de français ; mais le libraire le vend, et malheureusement des œuvres *littéraires* encombrent trop souvent ses magasins. Paul de Kock est une puissance incontestable, qui est appuyée sur la gaieté, sur la vérité de ses caricatures, et aussi sur la grossière sensualité de quelques pages de ses romans. Personne n'a peint la bêtise avec plus de bonheur, personne n'a étudié mieux que lui les manières et les ridicules de la petite bourgeoisie. La vérité de ses observations, quoiqu'elles aient presque toujours pour objet des actions et des individus assez insignifiants, est si frappante qu'elle suffit à la vogue de cet auteur ; il est peut-être le seul qui sache faire rire

la France depuis vingt ans. Il a hérité en cela du talent de Pigault-Lebrun, qui écrivait un peu mieux que lui peut-être, mais dont l'œuvre est déparée par plus d'obscénité encore, et surtout par de plates diatribes contre la religion, dont le romancier moderne est exempt. Ces qualités expliquent suffisamment la vogue de Paul de Kock, surtout dans les parties peu lettrées du public, qui ne s'occupent pas des fautes de langue et des questions de style.

Les noms m'arrivent en foule à mesure que j'avance dans ce chapitre. M. Saintine est spirituel et souvent élégant; mais il manque de force. *Le Mutilé*, sujet dramatique effrayant, pèche par la mollesse du style. *Picciola* a de la grâce, mais c'est trop long. L'Académie française, sans penser beaucoup à ce qu'elle faisait peut-être, lui a donné un prix Monthyon, comme à un livre très utile aux mœurs. *Picciola* n'est ni utile ni nuisible aux mœurs.

M. de Stendhal, pseudonyme sous lequel *Rouge et noir* a été publié, n'a produit qu'un roman; mais il est singulièrement remarquable par la profondeur des observations et la contexture nerveuse de l'ensemble. Le dénouement me semble à blâmer et ne pas répondre au reste de l'œuvre; mais quelle science de la vie! quelles peintures de la haute société parisienne et de cet égoïsme brillant qui la ronge! Non que je vante l'effet moral du livre; il désenchante de la terre sans repor-

ter l'âme vers les consolations plus hautes; il enseigne que ce que nous prenons pour de la noblesse n'est qu'un semblant trompeur qui couvre l'intérêt le plus sordide; qu'il ne faut pas se laisser aller aux instincts de son cœur, mais calculer chaque parole, chaque acte de sa vie. Le danger est énorme; c'est dessécher tout penchant généreux au fond de nous-même. *Rouge et noir* est bien plus l'œuvre d'un philosophe que d'un poëte.

M. Émile Souvestre, lui aussi, est plus philosophe que poëte; mais il a tout une autre tendance que M. de Stendhal. Celui-ci semble chercher à éteindre ce que les hommes positifs appellent des illusions; il jette sur les ruines du monde moral un regard sec et moqueur; M. Émile Souvestre, au contraire, souffre des maux de l'humanité; il a des entrailles, il craint et il espère. Son beau livre, *les Derniers Bretons*, est une peinture savante et colorée de la poétique province qui l'a vu naître. *L'Échelle des femmes* et *Riche et Pauvre* l'ont classé parmi nos romanciers remarquables. M. Émile Souvestre pense noblement et écrit de même; il a toutes nos sympathies pour les classes souffrantes, et des vues que nous partageons sur l'avenir qui les attend. Nous n'assurerons pas encore que le roman soit la véritable voie de cet écrivain; peut-être les ouvrages de philosophie sociale dépouillés de toute forme dramatique seraient plus dans sa nature. Il y aurait bien des objections à faire sur *Riche et Pauvre*; mais dans l'ensemble c'est un li-

vre qui révèle un observateur distingué, une âme élevée et sympathique, un moraliste éminent. Ce qui manque le plus à *Riche et Pauvre*, selon nous, c'est la poésie. La pensée de l'auteur est trop dessinée, trop arrêtée; la poésie a quelque chose de flottant et de vague, quelque chose comme les nuages du ciel et les flots de la mer.

M. Hippolyte Lucas a de la grâce et de l'observation. J'allais oublier M. Alphonse Karr dans cette nomenclature, cependant il a occupé le public et il mérite cette distinction sous plusieurs rapports; il a eu de la passion, il a de l'esprit et de la naïveté, et souvent une réalité rare dans les portraits. Il nous semble chercher à imiter Sterne dans l'originalité de ses titres; nous n'aimons pas beaucoup l'imitation de l'originalité. Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas reconnaître les qualités individuelles du talent de M. Alphonse Karr. M. Alexandre Dumas nous a donné plusieurs romans où l'on retrouve ses beautés et ses défauts ordinaires. Le *Capitaine Paul* est un terrible drame. Parmi les romanciers nouveaux, M. de Bernard débute d'une manière brillante.

Nous n'avons pas la prétention de nommer tout le monde. Comment se fait-il que nous n'ayons pas encore prononcé le nom de M. Charles Nodier, le naïf et spirituel conteur auquel nous devons le délicieux petit poëme de *Trilby*, et tant d'autres nouvelles remarquables? M. de Sénancour a peint dans *Obermann* un caractère étrange, et malheureuse-

ment commun dans notre époque. Ce livre, d'une lecture fatigante, est une de ces œuvres produites par de longues et silencieuses souffrances, qui restent dans le cœur des hommes graves comme une leçon terrible, et dans celui des poëtes comme une intarissable source de rêverie.

Mesdames H. Arnaud, Waldor, Dupin, Girardin, se font remarquer par l'esprit, par la grâce, par la sensibilité; mademoiselle Clémence Robert nous a donné dans *Une famille s'il vous plaît* un livre dont on peut blâmer la donnée et l'enchaînement, mais où les poëtes remarqueront des détails d'une ravissante poésie, des accents d'une mélancolie profonde.

Il faut finir, les noms se pressent ici comme les épis dans un champ de blé. Le roman a-t-il répondu dans notre siècle à ce que la société a le droit d'attendre de lui? Non, certes. Nous en sommes réduits à féliciter les écrivains lorsqu'ils ne font pas le mal; il faut plus, il faut qu'ils fassent le bien. Quelques tentatives ont eu lieu sans éclat pour ramener cette branche populaire de la littérature aux seules idées morales qui puissent avoir de l'influence sur les peuples, aux idées évangéliques. C'est là que doivent tendre tous les écrivains qui aiment leurs semblables. Assez de désespoir, de passions atroces et sans frein, assez d'opprobre jeté à la figure des hommes; vous avez sali toutes les imaginations, désenchanté les cœurs, éteint jusqu'aux dernières lueurs d'espérance. Ce n'est pas notre

faute, dites-vous, nous peignons la société telle que nous la voyons. Sans doute il y a malheureusement bien de la vérité dans vos tableaux ; mais je vous dirai aussi, moi, du haut de mon expérience : Vous ne voyez pas tout ; cette société si gangrenée renferme de nobles âmes que vous semblez avoir peur de nous montrer, parce qu'elles nous consoleraient de l'aspect de ce cloaque impur. Que prétendez-vous en parlant sans cesse à l'homme de sa bassesse et de ses vices? Ne le trouvez-vous pas assez corrompu ainsi? Encore si vous aviez horreur de cette honte, si vous la peigniez pour la faire haïr ; mais non, le plus souvent, pour vous, c'est un simple spectacle qui charme votre ennui ; heureux le lecteur lorsque vous ne faites pas du criminel un héros doué d'une irrésistible puissance qui fascine par son regard et enchante par son langage. En ceci, vous n'êtes que l'écho affaibli du grand poëte anglais qui a tant échauffé les imaginations dans ce siècle ; génie poétique immortel, mais esprit malade, tourmenté par un scepticisme passionné ; homme d'une éducation détestable reçue au milieu des orgies, d'un indomptable orgueil, d'une instruction religieuse presque nulle.

Il faut aimer ses semblables ; la misanthropie n'a jamais produit un véritable grand homme. Le génie dans toute l'étendue de son acception n'est pas une puissance destructive ; *génie* veut dire *création*. Créer dans le monde moral, c'est améliorer le sort de l'espèce, la moraliser. La parole de Jésus a créé

un nouveau monde intellectuel et religieux; c'est en se pénétrant de cette doctrine de Dieu que l'homme peut être grand parmi les hommes.

Nous ne sommes pas des missionnaires, dites-vous; l'art a ses lois à lui; ne nous demandez pas ce que nous ne pouvons pas donner sous peine d'ennuyer nos lecteurs. Raisons d'enfant que nous ne saurions admettre. Nous croyez-vous assez naïf pour vous conseiller d'écrire des livres ennuyeux? Nous savons parfaitement que l'ennui n'a jamais fait de prosélytes. Loin donc de bannir de l'art les ravissantes fantaisies qui en font le charme, nous vous recommandons le plaisir; voilez seulement dans la peinture ce qui est voilé dans la réalité; abordez la vie telle qu'elle est, nous ne vous demandons point de tableaux sans vérité. Voyez si les livres saints reculent devant l'expression des vices de l'homme; seulement au lieu de les faire aimer, faites-les haïr, là est tout le secret. Ne cherchez pas à éteindre cette idée profondément vraie, qu'il n'y a pas de bonheur humain pour l'âme qui repousse la voix sacrée de la conscience.

CRITIQUE.

XI

Villemain. — Sainte-Beuve. — Chateaubriand. — Nisard. — Planche. — Les journaux et les revues.

Avant de dire ce que devrait être la critique, nous allons donner un aperçu de ce qu'elle est en France depuis 1815. M. Villemain a eu une grande influence littéraire sur la jeunesse parisienne, quoique par son style il soit demeuré étranger aux qualités et aux défauts de l'école appelée long-temps *romantique*. Des membres de cette école ont conservé de ses cours un souvenir très flatteur. Ils le vantent, ils le caressent, si j'ose le dire; c'est pour eux une admiration des jours enthousiastes de l'aurore de la vie. D'ailleurs M. Villemain est dans une mauvaise position pour entendre la vérité; il exerce trop de pouvoir aujourd'hui dans l'université comme à l'Académie française: un éloge qui lui est adressé a souvent l'air d'une pétition. Chez les hommes qui ne prétendent à aucune faveur, il pourrait y avoir réaction injuste, et disposition à rechercher les défauts de l'écrivain plutôt que ses

qualités; chez ceux qui sollicitent des faveurs et n'en obtiennent pas, cette réaction dont je viens de parler est presque inévitable, à moins d'un caractère élevé et fort.

Nous voudrions apprécier ici la valeur réelle des écrits de M. Villemain dépouillée du charme de sa parole; nous voudrions nous isoler, ne pas entendre le murmure d'approbation qui le suit aux rives de la Seine. C'est ce que nous avons essayé de faire pour bien d'autres; avec quel succès? En vérité, nous ne savons qu'en penser encore.

Les leçons de M. Villemain embrassent le moyen âge et le XVIIIe siècle. Sa critique ne se traîne pas comme celle de La Harpe dans l'ornière du grammairien; il n'est pas, comme l'auteur du *Lycée*, une sorte de vérificateur des codes littéraires d'Aristote, versifiés par Horace et Despréaux. Avec son tact si fin, il a parfaitement senti qu'une époque remuée comme la nôtre par les bouleversements politiques, ne pouvait se contenter de ces discussions de professeurs d'athénées. Aussi chez lui se rencontre l'alliance de la politique et de l'art; il recherche quelles ont été les influences d'une époque sur l'écrivain; il a une compréhension, pas assez profonde peut-être, mais claire et spirituelle, du génie des grands hommes. Il ne s'arrête pas assez long-temps devant les figures qui dominent l'humanité; il ne s'occupe pas assez de les étudier sous toutes leurs faces. Ce qu'il voit, il l'exprime avec esprit et limpidité, mais jamais il ne laisse

tomber de ces mots qui étonnent ou saisissent. C'est de la raison et de la grâce, mais ce n'est pas de l'enthousiasme, de l'éloquence mâle et entraînante. Sans aucun doute cette critique convenait merveilleusement aux dernières années de la restauration, parce qu'elle etait une transition brillante de la critique pâle et froide du XVIIIe siècle à la critique de l'avenir. Mais déjà aujourd'hui on sent que le monde a marché depuis le cours de M. Villemain. Son style représente parfaitement ce que quelques hommes appellent *la belle langue française*. Ces mots signifient le langage parlé avant la venue de Chateaubriand, de Lamartine, de Staël, de Victor Hugo et de George Sand. De là vient peut-être qu'il émeut assez peu une grande partie de la génération nouvelle.

Ses jugements sur le XVIIIe siècle tiennent le milieu entre les naïvetés admiratives de quelques fanatiques de la philosophie d'alors, et la colère aveugle de quelques adeptes de l'école catholique moderne. Il n'y a pas d'époque plus difficile à apprécier au milieu du conflit d'idées de nos jours. M. Villemain voit très bien la grande mission du XVIIIe siècle dans l'ordre politique, qui était de terminer le moyen âge, et de préparer la société nouvelle annoncée par tous les penseurs de cette époque; mais il ne voit pas assez l'erreur profonde de quelques uns des coryphées du philosophisme qui ont broyé l'autel sur les abus qu'ils voulaient justement combattre. Quoi que fasse M. Villemain pour

être impartial, il est un peu encore sous le prisme des hommes qu'il juge, il est ébloui de cet éclat à peine éteint. Nous le disons en toute franchise, M. Villemain n'est pas assez religieux pour que ses livres exercent une grande puissance parmi les générations nouvelles. Cette partialité que nous croyons voir en lui relativement au XVIII[e] siècle se retrouve dans bien des parties de son œuvre; par exemple, en ce qui concerne toute une poésie née de nos jours, et dont Wordsworth est le représentant le plus sublime. Il ne semble pas avoir le sentiment des mystérieuses beautés de cette école; il ne la comprend pas, parce qu'elle est trop en dehors des habitudes littéraires des deux siècles précédents.

Voilà ce que nous pensons de M. Villemain considéré comme écrivain. Nous n'avons pas eu le bonheur de l'entendre dans sa chaire de professeur; vers 1828 ses leçons nous parvenaient dans notre solitude bretonne, aux bords des flots de l'Océan. Mais nous ne saurions donner une idée plus nette de M. Villemain orateur, qu'en empruntant un passage de M. Sainte-Beuve, qui le caractérise avec sa manière ordinaire, gracieuse et fine, mais trop étudiée, selon nous.

« M. Villemain, quand il écrit, gagne sans doute en perfection, en poli, en pensée plus nourrie et mieux ménagée, mais il y a quelque chose qu'il n'a plus; quand il est lui écrivain, il n'est pas, lui orateur. Le dirai-je? il songe peut-être à trop de per-

sonnes en écrivant; en voulant tout concilier, il se tient lui-même en échec; il s'émousse à dessein quelquefois. Le vif et le mordant de ce rare esprit, sa liberté tout entière ne se déploie, ou que dans le tête à tête, ou que devant tous. Devant tous l'instinct l'emporte, la verve s'en mêle, le mot jaillit. Dans cette chaire où il monte avec une négligence qui, pour être extrême, n'est pas disgracieuse, dans cette chaire où il se courbe, sur laquelle il frappe, avec un manque apparent de gravité, qui donne le démenti aux préceptes de Cicéron, et qui brave le *deformitas agendi* interdit à l'orateur, écoutez-le! Sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a dès l'abord tout racheté. Il se penche, il s'avance des lèvres vers l'auditoire. Si le premier banc, légèrement reconnu, ne le préoccupe pas trop, ne le gêne point par quelques figures peu compatibles et contradictoires, sa parole se lance. Il s'inquiète encore de son auditoire sans doute, mais c'est de tous alors et non de quelques uns. Son esprit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette demi-circonférence qui ondule et frémit d'une rumeur flatteuse autour de lui. Il ne se tient pas serré au centre, ferme et ramassé en soi, comme Bossuet l'a dit quelque part de l'abbé de Rancé; non; — il ne ramène pas à lui impérieusement son auditoire sur un point principal, autour de la monade *moi*, comme faisait dans sa manière différemment admirable M. Cousin. Mais penché au dehors, rayonnant vers

tous, cherchant, demandant alentour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant, et pour ainsi dire agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de sa pensée. Quel spectacle amusant et actif, quelle étude délicieuse que de l'entendre! Quelle révélation, pour qui sait les saisir, sur les secrets de naissance de la pensée littéraire! Et là où il faut se souvenir, sa mémoire vaste, distincte, actuelle, et qui a un certain tour d'invention, devient un nouvel étonnement. De même que son érudition classique est sans calepin, sa mémoire d'orateur porte tout avec elle; elle égale, je le parierais, celle d'Hortensius; elle n'a pas l'air, je vous assure, de se rattacher du tout aux compartiments du plafond, comme Quintilien le raconte de Métrodore. Si le passage de l'auteur à citer ne se trouve pas assez tôt sous sa main, elle le sait tout entier et le récite; elle est inexorable aussi pour les mauvaises phrases et les citations moqueuses; dans l'entraînement de la parole, à force de présence d'esprit, elle lui a joué plus d'une malice. Car son irrésistible naturel s'échappe alors; il a ce que les anciens appelaient les jeux de l'orateur (*dicta sales*), l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue, que son masque expressif et spirituel accompagne; et si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût), si elle a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire, et elle échappe encore; et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un

miracle de flexibilité et de contours, et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées toujours au triomphe du sens et de la grâce. »

L'auteur des lignes que nous venons de citer occupe un rang très distingué dans la critique contemporaine. Son premier travail sur la poésie française au XVIe siècle sent l'inexpérience, et l'écrivain n'avait pas encore trouvé la physionomie de son style, si je puis m'exprimer ainsi. Les *portraits* qu'il traça quelque temps après de plusieurs de nos grands maîtres, et spécialement celui de Racine, le révélèrent à la France. Depuis cette époque M. Sainte-Beuve n'a pas marché, selon nous. Nous avouons même que ses plus heureuses peintures sont de cette première époque. Cette galerie, publiée sous le titre de *Critiques et portraits*, est souvent pleine de charme.

M. Sainte-Beuve ne pénètre pas très avant dans les profondeurs que les écrivains de l'Allemagne ont découvertes ; il s'occupe assez peu de l'ordre social au milieu duquel a vécu le poëte dont il veut faire connaître la vie ; ce qui le caractérise, c'est sa curiosité des détails de la vie intime, et la manière poétique dont il les présente. Il observe aussi avec une rare sagacité les effets de ces détails sur le talent de l'écrivain. La biographie est la passion de M. Sainte-Beuve. Son genre était à peu près inconnu en France ; c'est un mélange de raison fine et de mélancolie tendre qui a parfois un charme étrange. Ses défauts sont l'obscurité, l'ex-

cès de travail. Byron disait que les poëmes de Campbell sentaient la lampe ; on pourrait répéter ce mot à propos des livres de M. Sainte-Beuve. Je m'imagine que bon nombre de ses pages seraient supérieures à ce qu'elles sont, s'il leur avait consacré quelques heures de moins. On ne saurait trop rappeler cette vérité, que dans l'art il y a un point qu'il faut atteindre au prix de travaux et de soins ; mais que lorsqu'on y est parvenu, on compromet l'effet en cherchant une perfection idéale, ou une originalité peu estimable lorsqu'elle réside dans les mots. Il résulte de cette recherche une sorte d'ombre qui enveloppe souvent la pensée. Quelques hommes d'art, très versés dans les mystères techniques, se prennent à aimer ce genre d'écrire ; mais j'ai une conviction acquise par l'expérience : c'est que le public aime avant tout la clarté, qui est le caractère le plus éminent de l'esprit français.

Les préfaces de M. Victor Hugo, celles de *Cromwell* surtout, figurent parmi les œuvres de la critique contemporaine. La classification qu'il fait de la poésie a soulevé bien des oppositions peu clairvoyantes, selon nous. L'auteur des *Orientales* aperçoit trois grandes phases dans l'histoire de la poésie : la poésie lyrique, la poésie épique, la poésie dramatique. Il a dit que l'Orient représentait le lyrisme, le monde grec et romain l'épopée, le monde moderne le drame. On a répondu qu'il y avait de l'épopée dans le monde oriental et du lyrisme dans

le monde grec, et l'on a cru détruire l'allégation de M. Victor Hugo. Il n'en est rien : la *Bible* est principalement lyrique, quoiqu'elle renferme des beautés de tous les genres. Quelle que soit l'ingéniosité des critiques, ils n'empêcheront pas Homère de dominer le monde grec, et Shakspeare d'être le poëte le plus colossal du monde moderne. La seule figure de Dante m'inquiète un peu; mais Dante ne saurait offrir la forme poétique qui convient le plus aux peuples de l'avenir. Il a fallu l'Italie, le moyen âge, des guerres civiles atroces pour le produire; il a fallu surtout l'imagination effrayée et sombre des catholiques du XIV[e] siècle. Dante représente admirablement une époque; mais c'est un être exceptionnel que tous les peuples n'adopteront jamais.

Le grand écrivain qui ouvrit le siècle par le magnifique livre qu'il nomma le *Génie du christianisme*, appartient à la critique des dernières années par la publication de son *Essai sur la littérature anglaise*. Il faut le dire, M. de Chateaubriand ne nous semble pas avoir suivi le progrès de la critique contemporaine dans toutes ses parties. La dédaigne-t-il? C'est possible. Nous avons souvent remarqué dans ces deux volumes une sorte d'aigreur éloquente contre le mouvement littéraire et poétique de ce temps-ci. M. de Chateaubriand, un des plus illustres créateurs de la nouvelle poésie de la France, se fâche un peu contre ses descendants. Il paraît ne pas accepter toute la renommée qui entoure le nom

de quelques uns. Aussi ce livre a-t-il soulevé une sorte de tempête dans la jeune littérature, qui est très chatouilleuse en ce qui touche sa gloire.

Ce qui regarde Milton, que M. de Chateaubriand traduisait pendant qu'il écrivait cet essai, est beau et vrai selon nous ; le morceau sur Shakspeare présente de magnifiques traits, mais il nous a paru très incomplet et renfermant moins d'idées que les chapitres de M. Schlegel concernant ce poëte immense. Après cela ce livre est plein de lacunes ; il ne fait guère que mentionner Dryden et Pope ; le vieux Spenser n'est qu'entrevu. Tous les poëtes contemporains, Byron et Beattie exceptés, sont négligés. Combien nous devons regretter que l'auteur d'*Atala* ne nous ait pas parlé de la poésie si profondément philosophique de Wordsworth, et de la splendide et sympathique mistress Hemans!

Ce livre est semé de paroles qui ne peuvent tomber que de la bouche d'un grand écrivain ; il est surtout remarquable par les détails intimes qu'il révèle, par l'expression amère du dégoût qui a saisi l'âme du grand poëte depuis quelques années. Ceci étonnera sans doute les personnes qui ne connaissent pas M. de Chateaubriand. L'auteur du *Génie du christianisme* ne parle que du néant de la gloire ; lui, que son siècle admire aujourd'hui avec tant d'ardeur et d'unanimité, il le croit ingrat et frivole. Peu s'en faut qu'il ne se dise oublié et méconnu. Que de réflexions doit faire naître cette révélation, indiscrète peut-être, dans l'esprit des

jeunes gens qui se passionnent pour cette chimère appelée gloire ! Voilà donc où conduit la plus haute renommée littéraire d'une époque ! à douter de son nom, et à proclamer l'indifférentisme le plus complet. Qu'est-ce qui vaut quelque chose dans ce monde ? Ces mots peuvent résumer toutes les pensées de M. de Chateaubriand aujourd'hui.

Le plus vif de la lutte de la critique contemporaine a été le débat entre les écrivains qui soutenaient que l'art était indépendant de la vérité et de la morale, qu'il était son but à lui-même, et les moralistes qui avaient pris pour devise les mots de Platon : *Le beau est la splendeur du vrai.* Cette guerre oubliée aujourd'hui a eu ses jours de fureur. Nous ne concevons pas comment des hommes d'intelligence peuvent perdre ainsi tant de temps et d'esprit. Il y a des fièvres qui saisissent l'imagination sans que l'on sache pourquoi ; quelques écrivains à passions ardentes formulent avec éloquence le programme de la secte ; il est adopté par de jeunes enthousiastes que séduisent des paroles harmonieuses ; ils dépassent bientôt le maître en fougue si ce n'est en talent, et une fois l'idée devenue une mode, on la respire dans l'air, elle marche avec une incompréhensible rapidité ; la presse la répand de tous les points du pays ; vous la rencontrez partout, non seulement dans les salons et aux théâtres, mais sur les grandes routes, dans les ateliers, dans les *villas* solitaires. Telle a été pendant quelque temps cette manie d'*art pur*, qui repoussait

non seulement l'intervention de la religion chrétienne, mais celle de la morale antique. Dès que l'artiste a réussi à émouvoir, vous n'avez pas le droit de lui demander si son œuvre est moralisante, tel est le sophisme qui a fait tant de bruit, et qui aujourd'hui est abandonné de ses plus chauds partisans. Sans doute il y a des détails dans l'art qui ne relèvent pas de la morale ; il est des tableaux charmants qui ne prouvent rien, et nous sommes loin de vouloir les interdire. C'est de cette vérité relative que l'on s'est efforcé d'arriver à une prétendue vérité générale, que l'art lui-même pris dans ses hauteurs métaphysiques, l'art, c'est-à-dire cette voix mystérieuse et séduisante qui a été donnée à l'homme par Dieu, n'avait aucune mission sociale en dehors du plaisir. C'est, il faut le dire, une des plus sanglantes insultes qui aient été faites à l'humanité et à Dieu. L'art dans sa haute acception générale est le reflet de Dieu, un moyen humain dont il se sert pour conduire l'homme dans les voies de la vérité et de la vie. C'est dans ces idées que nous avons conçu l'*Histoire des lettres* dont nous avons déjà publié deux volumes. Nous nous sommes arrêté au christianisme ; si Dieu et la France nous aident, nous conduirons jusqu'à nos jours cette vaste et audacieuse entreprise.

L'époque a produit peu de livres de critique ; M. D. Nisard nous a donné dans ses *Études sur la décadence romaine*, deux volumes pleins de détails curieux présentés souvent avec bonheur et

surtout avec une raison incisive. Il y a du mérite à s'attacher ainsi aux œuvres de décadence ; c'est un labeur souvent ingrat qui doit s'attirer la reconnaissance. Les grands noms sont des astres qui illuminent tout un livre. L'auteur qui traite des époques obscures a bien plus à tirer de lui-même. Les divers travaux de M. Nisard, que la *Revue des Deux Mondes* a publiés depuis quelque temps, indiquent chez l'auteur une propension à marcher dans ces voies peu fréquentées ; malheureusement les emplois administratifs viennent d'enlever encore celui-là aux recherches littéraires. On trouverait peut-être facilement des administrateurs dont le temps serait moins précieux.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la critique appliquée à la musique et à la peinture. Tout le monde sait les noms de MM. Fétis, d'Ortigue, Castil et Henry Blaze ; relativement à la peinture, MM. Planche et Théophile Gauthier ont publié des travaux remarquables. Nous avons distingué dans un ordre d'idées plus religieux, les articles de MM. de Montalembert, Saint-Chéron et Maximilien Raoul. Ce dernier, dans un précieux volume sur l'abbaye du mont Saint-Michel, a prouvé qu'il n'était étranger à aucune partie de l'art.

Le principal organe de la critique est la presse périodique et quotidienne ; les cours publics ne viennent qu'après. Un journal a bien une autre influence que MM. Ampère et Saint-Marc Girardin, malgré l'érudition variée du premier et l'atticisme

du second. Malheureusement le journalisme sous ce rapport appartient tout-à-fait aux études favorites de M. Nisard. La critique périodique a eu de notre temps des jours de splendeur qu'elle n'a plus. Lors de l'apparition du *Globe philosophique*, par exemple, elle se montra souvent intelligente et profonde, malgré son hérésie de l'art isolé de la morale; la tendance de cette feuille était noble et éclairée. Le *Journal des Débats* a parfois une critique habile et d'un ton plein de grâce. Dans les dernières années, je ne dirai pas l'absence d'unité, mais l'extrême variété des doctrines de littérature et de religion qui y apparaissent quotidiennement, a nui beaucoup à ce journal dans l'esprit des hommes sérieux. Que reste-t-il donc? Sans doute de bons fragments apparaissent rarement dans les journaux et les revues de toutes les nuances; mais quel est l'organe qui peut se vanter d'exercer un véritable empire sur l'opinion littéraire du pays? Aucun que je sache. Les articles de M. Gustave Planche dans la *Revue des Deux Mondes* ont été remarqués, je ne dirai pas du public, mais des hommes qui s'occupent spécialement de littérature. M. Planche a des qualités incontestables; le plus souvent une impartialité rude, une raison incorruptible, de l'étendue dans les idées, une conception assez haute de la poésie et des arts; mais M. Planche manque d'amour. Il fait trop la critique des défauts; il n'admire pas assez les beautés. Comme il s'adresse presque constamment aux con-

temporains, il a peut-être été amené à cette sévérité par les éloges vraiment dégoûtants que certains littérateurs à la suite prodiguent aux bruyantes renommées du jour. Quoi qu'il en soit, il gagnerait beaucoup en perdant un peu de l'humeur chagrine qui semble l'agiter continuellement. Un autre critique, l'auteur de l'*Histoire des classes ouvrières*, M. Granier de Cassagnac, dont l'esprit n'est pas contestable, a donné à *la Presse* des articles qui gagneraient aussi à s'occuper plus des beautés que des défauts. Il a d'ailleurs à se garder de l'amour du paradoxe qui l'égare quelquefois.

Je dirai à la critique des recueils catholiques ce que je lui ai dit ailleurs, relativement à d'autres parties de la science humaine : ils ne se mêlent pas assez au mouvement du monde actuel. Ils rendent compte de quelques livres écrits exclusivement selon les vues et les goûts des ecclésiastiques, tandis qu'il ne devrait pas se publier un volume de littérature ou de roman sans qu'ils dissent leur mot sur lui. Je ne saurais trop crier aux écrivains catholiques de mon temps de se faire mondains. Leur allure n'est pas celle du siècle ; ils s'enferment trop dans leur monde à eux. Il faut vivre davantage sur la place publique, au milieu des populations qu'il s'agit d'amener à la vérité. Pour cela il faut les connaître ; ne pas s'effaroucher de quelques mots qui sonnent mal aux oreilles pieuses. Il ne s'agit pas de s'enfermer dans son dédain et de regarder le ciel, il faut se rappeler les travaux des premiers siècles, plutôt

que leur vie contemplative. Le monde a besoin des ouvriers du christianisme.

D'où vient donc cette décadence de la critique? Certes, la France ne manque ni d'esprit brillant, ni de talent d'écrire; malheureusement elle manque de conscience. Remarquons en passant que sans la conscience tout se perd dans la société, non seulement la religion, la politique, l'industrie, mais la philosophie et l'art. Des opinions bien étranges et bien frivoles ont circulé de nos jours. Que de fois n'avons-nous pas entendu nos peintres soutenir que la foi n'était nullement nécessaire pour créer un tableau religieux; que l'imagination pouvait tout remplacer, tout suppléer; qu'un artiste peignait l'extase de François d'Assise comme le patriotisme de Léonidas, etc. Eh! mon Dieu, la foi dans la patrie est selon nous aussi nécessaire pour peindre le Spartiate, que la foi en Dieu pour peindre François d'Assise.

Les artistes secondaires, ceux qui remportent des prix académiques et portent la barbe de Rubens, produisent sans doute ainsi ce qu'ils appellent des tableaux religieux, mais quelle religion! Leurs anges ressemblent aux gracieuses poupées de la grande allée des Tuileries. Qu'ils les regardent auprès des figures divines que les vieux peintres italiens, et surtout Angélico, ont dérobées au ciel. Mais que verraient-ils? ont-ils des yeux pour apercevoir cet idéal si pur et si inconnu de notre époque?

Il y a en nous une conviction inébranlable, c'est que tous les grands artistes étaient consciencieux. J'ai entendu encore des hommes frivoles donner pour preuve du peu de foi de Michel-Ange et de Raphaël les désordres de leur vie. Etrange aveuglement! ces désordres ne prouvent que l'inconséquence de l'homme; chacun de nous la sent au fond de son être. Cette inconséquence est moins dans notre intelligence que dans la dualité de notre nature; et après tout, l'œuvre de ces deux grands hommes est aussi essentiellement double, et il est certain que le second surtout était bien moins chrétien dans la dernière partie de sa vie que dans la première.

Shakspeare a cru fermement à l'amour, à la passion de la gloire et à l'ambition; il s'en est guéri comme toutes les âmes élevées, tôt ou tard; mais il a passé par la foi à toutes ces choses. Corneille croyait à l héroïsme en écrivant *Horace*, il croyait au Christ en enfantant ses admirables scènes de *Polyeucte*. La conscience est la grande inspiration de tous les artistes du premier ordre, les autres sont des imitateurs plus ou moins heureux, des comédiens, j'ai presque dit des jongleurs. Le scepticisme aristocratique en faveur aujourd'hui ne peut enfanter que des vaudevilles et des tableaux de genre. Les grandes œuvres naissent de la foi.

HISTOIRE.

XII

Augustin Thierry. — Guizot.

Une des gloires de cette époque sera d'avoir commencé la régénération de l'histoire nationale; il y a peu de temps encore, les Français ignoraient le passé de leur patrie, ou du moins ils n'en avaient qu'une notion bien erronée. L'histoire des peuples anciens était enseignée par les grands écrivains de la Grèce et de Rome, que l'on étudiait en apprenant les deux belles langues antiques qui sont comme le fond de toute éducation littéraire; mais nos annales à nous, il n'en était presque jamais parlé; et quand on s'en occupait, elles étaient vite oubliées, tant elles sont présentées sans art! Nos historiens confondaient les époques et les peuples; n'avaient nul souci de leur origine; semblaient s'attacher à décolorer nos précieuses chroniques, pour ne présenter qu'un pâle et froid récit sans intérêt et sans charme. Tout ce qui s'éloignait d'une certaine élégance de convention leur paraissait barbare; il fallait faire parler les rois francs comme Louis XIV dans les salons de Versailles, et les passions naïves et rudes de nos temps primitifs comme les duchesses du XVIIIe siècle. L'histoire manquant ainsi de

vérité était sans pouvoir sur les intelligences. M. Augustin Thierry, dans ses excellentes *Lettres sur l'histoire de France*, a signalé un des premiers cette incapacité des écrivains français qui ont rédigé nos annales. Il a prouvé jusqu'à la dernière évidence l'insuffisance des travaux de Mézeray, de Daniel, de Vely et d'Anquetil; il a montré qu'ils ont ignoré les choses dont ils parlent, prenant à chaque instant un peuple pour un autre, dédaignant les chroniqueurs, qui étaient cependant l'unique source où ils pussent puiser, négligeant toujours de peindre les passions du peuple, auxquelles ils sont étrangers, et ne connaissant pas plus celles des rois.

Cette ignorance a été, selon nous, un grand malheur pour la nation française; la science du passé calme l'effervescence qui emporte les âmes bouillantes vers l'avenir; elle donne à chacun cette conviction que chaque époque fait faire un pas à la société; que le bien se fait lentement, et que c'est une chimère de penser que l'on peut dans quelques années changer de fond en comble l'existence d'un État. L'ignorance de l'histoire nationale nous expose à prendre pour des nouveautés des idées politiques qui ont été étudiées et essayées maintes fois avec plus ou moins de succès, et de là cette fièvre insensée dont beaucoup d'entre nous sont saisis.

MM. Thierry et Guizot sont les premiers et les plus célèbres réformateurs de notre histoire natio-

nale. Les *Lettres sur l'Histoire de France* sont un ouvrage plein de sens et de hardiesse tout à la fois. M. Augustin Thierry a eu pour but de détruire les erreurs capitales qui avaient faussé l'enseignement historique dans notre patrie si long-temps abusée. Il s'attache d'abord à démontrer que nous n'avions pas avant cette époque d'historiens français dignes de confiance. Il fait voir avec quelle maladresse les hommes qui ont écrit nos annales se sont servis de nos vieux monuments historiques, confondant les peuples de la Gaule et de la Germanie sous le nom de Francs, et ne s'apercevant pas que l'unité administrative n'est venue que bien tard, et qu'une grande partie des populations qui forment aujourd'hui le peuple français étaient dans les premiers siècles des populations ennemies, presque toujours en guerre avec les rois francs.

Voici le début de la troisième lettre :

« Vous avez prononcé le nom de l'abbé Velly, célèbre, dans le siècle dernier, comme le restaurateur de l'histoire de France, et dont l'ouvrage est loin d'avoir perdu son ancienne popularité. Je vous avoue qu'à l'idée de cette popularité j'ai peine à me défendre d'une sorte de colère ; et pourtant je devrais me calmer là-dessus, car faute de bons livres le public est bien obligé de se contenter des mauvais. »

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ce même Velly avait la prétention de donner non seulement une histoire des rois, mais les annales du peuple ; il se

vantait de puiser aux sources, et de reproduire la couleur des historiens primitifs. M. Thierry, en comparant divers passages avec ceux de Grégoire de Tours, ne laisse aucun doute sur l'inhabileté de l'historien moderne, qui ne comprend pas plus les faits qu'il ne sent la poésie rude et un peu sauvage du chroniqueur : « S'agit-il de présenter le tableau » de ces grandes assemblées où tous les hommes de » race germanique se rendaient en armes, où chacun était consulté depuis le premier jusqu'au dernier, l'abbé Velly nous parle d'une espèce de » *parlement ambulatoire et de cours plénières*, qui » étaient (après la chasse) *une partie des amusements de nos rois*. Nos rois, ajoute l'aimable abbé, » ne se trouvèrent bientôt plus en état de donner » ces superbes fêtes. On peut dire que le règne des » Carlovingiens fut celui des cours plénières..... Il » y eût cependant toujours des fêtes à la cour ; mais » avec plus de galanterie, plus de politesse, plus » de goût, on n'y retrouva ni cette grandeur ni » cette richesse..... »

« De bonne foi, est-il possible d'entasser plus d'extravagances? Ne croirait-on pas lire une page du » roman de *Cyrus*, ou quelqu'un de ces contes de » rois et de reines dont on amuse les petits enfants? »

Nous aimons cette indignation, qui nous a valu les belles et primitives peintures de l'histoire de la conquête de l'Angleterre ; mais n'anticipons pas.

De savantes dissertations sur la véritable époque de l'établissement de la monarchie prouvent toute

l'erreur de l'assertion si générale, que la monarchie française avait quatorze siècles d'existence en 1789. M. Augustin Thierry démontre qu'avant le XII[e] siècle, les rois établis au nord de la Loire ne parvinrent jamais à faire reconnaître, seulement pour cinquante années, leur autorité au sud de ce fleuve. M. Thierry n'aperçoit l'unité française qu'au XVI[e] siècle. Il faut le remercier de toutes ses rectifications ; mais les plus utiles découvertes de l'école historique moderne, et principalement de MM. Guizot et Thierry, concernent l'affranchissement des communes. Ce grand acte politique est la source véritable de la révolution qui s'est opérée sous nos yeux, et dont nous sommes loin encore d'avoir tiré toutes les conséquences ; c'est l'arrivée aux affaires des hommes non titrés, c'est à-dire la substitution des classes bourgeoises aux classes qui présidaient à la société féodale. M. Thierry arrache à Louis-le-Gros la couronne dont les historiens ont ceint sa tête en lui décernant le titre de fondateur des communes de France. Ce mouvement, qui agitait depuis longtemps les masses, a des racines bien autrement profondes dans les intérêts du peuple.

L'histoire est là pour attester que dans le grand drame d'où sortirent les communes ou les républiques du moyen âge, pensée et exécution, tout fut l'ouvrage des marchands et des artisans qui formaient la population des villes. Il n'est plus permis de douter aujourd'hui que la vaste révolution de 1789 n'ait été que la suite de l'évolution sociale

commencée par les vieilles communes françaises. « Si l'on compare attentivement, dit l'auteur, les révolutions municipales du moyen âge aux révolutions constitutionnelles des temps modernes, on sera frappé de certaines ressemblances que ces deux grands mouvements présentent dans leur ensemble et dans leur marche. » Consolons-nous par l'espérance, nous, hommes de ce siècle, qui gémissons du fond du cœur sur les maux qui accablent encore la majorité de nos semblables, car le bien se fait lentement; songeons que si nous descendons au tombeau avant d'avoir affranchi ceux de nos frères qui languissent encore dans le plus terrible des esclavages, celui de la misère, les germes que nous aurons jetés dans la société produiront leurs fruits. Les bourgeois du XII[e] siècle savaient-ils qu'ils préparaient les réformes générales de notre époque?

La société va toujours se spiritualisant, et cette marche ascendante vers le spiritualisme nous promet un avenir que les hommes positifs traitent de chimère, mais qu'entrevoit l'œil des voyants. M. Augustin Thierry a selon nous marqué avec une grande perspicacité la différence fondamentale qui existe entre la révolution des communes au moyen âge et la révolution nationale de ce temps-ci : « Le principe des communes du moyen âge, l'enthousiasme qui fit braver à leurs fondateurs tous les dangers et toutes les misères, c'était bien celui de la liberté, mais d'une liberté toute matérielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, la liberté d'aller et de

vénir, de vendre et d'acheter, d'être maître chez soi, de laisser son bien à ses enfants... »

Aujourd'hui les peuples se révoltent pour la liberté de la pensée. Il a fallu des siècles pour élever la société à cette hauteur, quoiqu'elle ne fasse qu'entrevoir encore l'ordre intellectuel vers lequel elle marche.

Une partie considérable des *Lettres sur l'histoire de France* est consacrée à la critique historique. Mais M. Thierry nous a donné dans ce volume un récit d'un intérêt bien vif, et qui répand sur la vie de nos aïeux une lumière que nous ne sommes pas habitué à trouver dans les historiens français; c'est l'histoire de la commune de Laon. Nous souhaiterions à ce morceau plus d'animation poétique, quoiqu'il n'en soit pas dépourvu.

Nous en avons assez dit sur ce volume pour indiquer les questions imposantes qu'il traite, pour donner à ceux qui ne l'ont pas encore lu le désir de l'étudier; enfin pour marquer la place qu'il doit occuper dans la glorieuse école historique de la France contemporaine. Nous allons parler maintenant de l'ouvrage de M. Thierry qui tient le premier rang dans l'opinion de la critique, de son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*.

L'histoire offre à l'esprit de l'homme deux attraits puissants, le drame et la philosophie. Les modernes sont restés bien loin de l'antiquité sous le rapport dramatique, et il ne pouvait en être autre-

ment. Les historiens antiques étaient presque toujours mêlés aux événements politiques ; au lieu de juger les hommes d'après des livres, ils les jugeaient d'après leurs actes, leurs paroles, leurs regards, leurs gestes. Thucydide recevait les confidences de Périclès, et Salluste avait causé souvent avec Catinila. Le plus dramatique de tous les récits historiques est peut-être le récit de la conjuration de Catinila contre Rome. Les historiens modernes ont presque tous au contraire écrit d'après des études sur les livres ; et d'ailleurs, généralement, ils embrassent une trop longue suite d'années pour que l'intérêt dramatique puisse subsister. La principale gloire des modernes est la philosophie de l'histoire, la comparaison des divers peuples, l'étude approfondie des époques de l'humanité, des siècles qui s'enfantent, admirable spectacle qui révèle à l'homme les vues providentielles sur les destinées du genre humain.

L'histoire de la conquête de l'Angleterre n'appartient absolument ni à l'une ni à l'autre de ces catégories, quoiqu'elle tienne des deux. Nous l'admirons comme une œuvre conscienciеuse et d'une perspicacité rare, mais sans la comparer pour le charme aux compositions antiques, ni aux grands modèles de la philosophie de l'histoire sous le rapport de la majesté de l'ensemble. M. Thierry ne pouvait conserver l'unité dramatique au milieu de la multitude de faits qui encombrent son œuvre. Il y a des détails charmants, dignes de la poésie pri-

mitive, entre des dissertations savantes sur les races; le récit romanesque se croise avec des recherches sur la propriété : toutes ces choses sont traitées d'une manière très remarquable, et des connaissances que personne n'a contestées; mais il en résulte à la lecture une certaine sécheresse qu'il n'était pas possible d'éviter, croyons-nous. Nous ne serons jamais contents de nos historiens, parce que nous exigerons toujours d'eux ce qu'ils ne peuvent nous donner, les qualités de Tacite et de Salluste.

La France a produit deux hommes que le monde regarde comme les égaux des plus grands hommes politiques de la Grèce et de Rome, Charlemagne et Napoléon. Je ne sais ce que nous ferons un jour de la vie de ce dernier, mais certes jusqu'à présent tout le monde est resté bien loin du simple récit de Plutarque sur Alexandre.

L'*Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*, a eu un succès très brillant; elle en est digne sous plusieurs rapports. L'auteur nous a donné un tableau complet de l'Angleterre et de la Gaule au XIIe et au XIIIe siècle. Il a conservé autant que possible la naïveté des chroniques dans les récits; il nous a initiés à la vie et aux souffrances des peuples au milieu de ces crises terribles; il nous a peint les cours de cette époque appelée barbare, et nous leur trouvons bien des rapports avec celles de notre siècle civilisé. Dans les récits qu'il fait des relations des princes avec Rome, il peint

habilement les petites passions humaines qui ont trop souvent souillé l'âme des hauts dignitaires ecclésiastiques ; mais il ne se préoccupe pas assez de l'esprit civilisateur qui planait au-dessus de ces misères, et que les vicaires du Christ ont répandu à grands flots dans la société européenne.

M. Augustin Thierry ne s'est pas borné à nous peindre le siècle de la conquête ; il suit les destinées des diverses races à travers les mille vicissitudes qu'elles ont éprouvées depuis sept siècles ; il s'occupe de leurs souffrances, de leurs mœurs, de leurs langues, de leurs littératures. Ce livre offre donc une instruction solide et variée; il est le fruit de longs travaux, de recherches minutieuses ; il faut remercier l'époque de l'avoir distingué.

Ce qu'il faudrait après le cours de M. Guizot sur la civilisation, ce serait une *philosophie de l'histoire*. Elle seule pourrait désormais compléter ce grand travail ; elle seule est destinée à présenter le magnifique tableau des développements de l'humanité dans l'unité ; elle seule peut retracer avec assurance l'ensemble des lois indestructibles sous l'empire desquelles le genre humain marche, par un mouvement éternellement libre, à l'accomplissement de ses destinées. Retrouver dans tous les événements particuliers l'empreinte de cette loi qui dirige le progrès et de cette autre loi qui le provoque ; étudier la figure de la justice invariable dans les mille formes variables, passagères, qui la représentent dans le cours du passé ; définir

et regarder simultanément dans toutes les époques le travail de Dieu et le travail de l'homme; de Dieu, l'unité infinie, le bien infini, la perfection infinie; de l'homme qui aspire à s'unir à lui, de l'humanité qui marche avec ses innombrables variétés, vers le centre commun de tous les êtres, à l'unité, à la perfection, à la vie; suivre, en un mot, à travers la durée la marche de l'idée éternelle et de l'idée contingente, l'action de l'individu sur la famille, de la famille sur la société, de la société sur le genre humain et l'amélioration réciproque des uns par les autres; tel serait le but d'une véritable philosophie de l'histoire. On comprend facilement qu'une œuvre de ce genre, produit des siècles et des civilisations, assignerait à tous les travaux qui l'auraient préparée, la place qui appartiendrait à chacun des ouvriers de cette noble et magnifique création. De même que dans les édifices d'une construction mixte, à Notre-Dame par exemple, on reconnaît le passage d'un homme et d'un règne à la couleur, à la physionomie des assises, ainsi dans cette science, qui serait en grand l'image de la société, on distinguerait aisément, à certains signes originaux, le concours de chaque siècle et de chaque peuple, et ce qu'il a fait pour la solution des problèmes les plus importants de l'existence sociale. Cette science viendra, son heure approche; les hautes intelligences la découvrent déjà dans les profondeurs de l'avenir; les esprits la pressentent; les peuples mêmes, à quelques égards, pré-

parent ses voies, car ils s'unissent, ils se comprennent, ils déposent leurs haines, parce que tout ce qui vient du ciel apporte la paix au monde. On peut annoncer déjà que notre siècle occupera une belle place dans l'enfantement de l'unité intellectuelle et sociale, et plusieurs notabilités de notre temps dirigent de ce côté leurs efforts, sans se rendre un compte bien exact peut-être des résultats probables de leurs travaux. Assurément M. Guizot, protestant, ne se doute pas que la pensée qui préside à son beau cours sur l'histoire de la civilisation moderne, soit au fond très catholique, et qu'en remuant les grandes masses de faits dont se compose la chronique européenne au moyen âge et de nos jours, il a prouvé deux choses essentielles à la vie de l'intelligence et de la société, savoir : que l'homme, soumis au seul empire de la foi et des croyances qu'il a reçues, aspire vers un état qui le complète, qui lui procure la faculté de développer son intelligence, ses sentiments, son activité, c'est-à-dire qui le rende homme, qui le fasse vivre de la vie propre, qui garantisse à chaque individualité l'exercice de son droit primitif et radical, et qui, puisant dans la foi commune la même obligation pour tous, de l'homme fasse la famille, de la famille la nation, et du bien-être de chacun, le progrès et l'amélioration de tous.

A l'époque de la réforme, par exemple, M. Guizot reconnaît qu'il y avait dans les esprits un vaste et profond ébranlement. Je ne sais quel besoin de

science, de nouveauté, de progression tourmentait les hommes ; un mouvement irrésistible emportait le monde ; il travaillait à se dégager de ses liens ; il découvrait sur les mers des routes inconnues, des continents inconnus ; l'esprit individuel réagissait sur l'unité sociale qui travaillait à se constituer ; de sourds murmures, semblables au bourdonnement de la marée qui monte, annonçaient des choses étranges, et tous les êtres tressaillaient d'une grande et universelle commotion. Qu'était-ce donc? C'est la pensée qui se réveillait après huit siècles de sommeil ; c'est l'énergie individuelle qui retrouvait sa puissance ; c'est la conception, c'est l'idée qui cherchait de nouveaux modes de communication, qui se levait avec la presse, des ténèbres de la barbarie, qui pénétrait partout, forte, brillante, impérissable, qui se mêlait à l'air et se répandait dans la durée comme l'homme se répandait dans l'espace. Guttemberg, Colomb, la réforme, datent du même siècle ; c'était sous trois formes une déclaration de l'indépendance humaine, et l'Église ne fut débordée par ce vaste mouvement que parce que ses chefs n'en comprirent pas la portée et ne surent pas le diriger. Mais si l'insurrection du XVI[e] siècle produisit les admirables résultats qu'on ne conteste plus aujourd'hui, elle fut l'origine de cette longue agitation des peuples qui a abouti à la révolution française, et qui aurait fini par replonger le monde dans le chaos, si les signes d'union qui se manifestent maintenant entre toutes les races,

entre tous les états, n'appelaient évidemment l'intervention de la foi, c'est-à-dire du catholicisme, qui seul a conservé l'immutabilité, la tradition, le dogme, qui seul représente sur la terre l'ordre merveilleux émané de Dieu même, les éternelles idées de foi, de justice et d'amour. Donc, M. Guizot en reconnaissant d'une part le mouvement légitime de l'intelligence au XVIe siècle, de l'autre l'impuissance de la philosophie au XVIIIe pour fonder une organisation en rapport avec les besoins et les instincts de l'époque, admet implicitement la nécessité d'en revenir aux principes de stabilité qui manquent au protestantisme et qui n'appartiennent qu'à la foi dont l'Église catholique est l'expression éternellement vivante. Nous avons cru devoir signaler cette double tendance de l'ouvrage de M. Guizot, dont le rationalisme, si éloquent à plaider la cause de l'indépendance intellectuelle, échoue évidemment dans les moyens de réorganisation qu'il propose, lorsqu'il ne rattache pas l'activité progressive de l'esprit humain au centre de l'unité éternelle et de la justice indéfectible.

En prenant pour point de départ la pensée que nous venons d'indiquer, il me semble qu'il est facile d'apprécier l'importance du cours sur la civilisation moderne, d'en faire ressortir les brillants aperçus, les vues nouvelles sur les grandes révolutions du passé; d'en indiquer les côtés faibles, les points indécis, les tâtonnements et les erreurs; mais aujourd'hui nous voulons faire remarquer

avant tout l'influence salutaire que M. Guizot a exercée sur les études historiques de nos jours, en suivant à travers les révolutions du moyen âge les origines de notre civilisation moderne, qu'il nous montre grandissant à chaque époque comme un astre merveilleux qui aurait mis quinze siècles à monter sur l'horizon. Les travaux de cet homme patient et habile ont apporté dans l'étude philosophique des événements passés une gravité de jugement, un esprit d'ordre, de sagesse, d'impartialité inconnue jusqu'à ce jour aux historiens français, qui ont presque tous appartenu à ces partis turbulents et haineux dont le premier instinct est de condamner sans appel tout ce qui s'écarte de leurs vues étroites et stériles, tout ce qui s'élève au-dessus de leurs mesquines querelles pour respirer plus librement, pour reconnaître avec plus d'ensemble l'enchaînement des idées et des faits. Nous croyons donc qu'il n'est pas inutile de rappeler l'attention sur un livre qui honorera encore son auteur, alors que sa vie publique ne sera plus qu'un souvenir.

L'objet du cours est le tableau de la civilisation ; l'objet de la civilisation est le développement de l'activité sociale liée intimement au progrès de l'activité individuelle, qui se produisent et se fécondent mutuellement. Ce double but de la civilisation se retrouve en grand dans la nation, qui est l'ensemble des familles, et dans l'humanité, qui est l'ensemble des sociétés. Une plus grande masse de

bien-être pour la société, une plus égale répartition de la jouissance et du droit pour les individus, et la liaison de ces deux ordres, tel est le problème que tous les siècles se proposent instinctivement de résoudre, et chaque organisme spécial représente le travail particulier d'une époque et d'une génération donnée, dans ce grand œuvre que Dieu imposa au genre humain pour l'associer en quelque sorte à sa propre création. Lorsque nous considérons un pays dans son industrie, son commerce, ses guerres, son gouvernement, que lui demandons-nous? En quoi toutes ces choses ont contribué à la civilisation, en quoi son progrès à lui a contribué à la civilisation générale; quels sont les rapports de l'un avec l'autre. Dieu demande compte à l'humanité des efforts qu'elle fait pour se rapprocher de lui; on interroge les faits qui semblent n'appartenir qu'à l'individu, comme les croyances, les idées philosophiques, les sciences, pour savoir de quelle manière ils concourent à l'amélioration universelle, c'est-à-dire à la civilisation. Les grands développements de l'homme intérieur profitent nécessairement à l'homme social. Car la source des devoirs envers la famille, et des devoirs envers la patrie est identique; la patrie est comme le foyer où se réunissent les individus isolés. Si le foyer est le centre des intérêts de la famille, la patrie est comme le cœur des instincts et des prospérités publiques, et cette fusion de tous les intérêts dans une centralisation puissante a pour effet immédiat

d'étendre les garanties de conservation et les énergies de développement. L'amélioration de l'individu se révèle d'abord, l'amélioration sociale, qui en est la conséquence, ne suit qu'à de longs intervalles Un changement moral s'opère-t-il dans l'homme; acquiert-il une idée, une vertu, une faculté de plus; son premier besoin est d'étendre dans le monde extérieur ce sentiment ou cette pensée. Il cherche à la réaliser; sa pensée n'est complète que le jour où elle exerce autour de lui toute l'influence dont elle contient le germe; de même que le jour n'est complet qu'à l'heure où le soleil répand toute sa lumière. Mais il faut des siècles pour qu'une idée venue au monde avec un homme se généralise dans la société, la régénère et la rende meilleure. L'individu ne voit jamais que la fleur des germes de vie qu'il apporte au genre humain; il souffre, puis il meurt, et du sein de la tombe il lègue cette fleur aux générations à venir; plus tard le monde la cultive. Voilà le fruit. L'humanité a de plus que l'individu le droit de jouir dès ici-bas; elle hérite de tous les membres du corps social; chacun lui doit le tribut de son dévouement, de ses sacrifices, de son amour; c'est par là qu'il participe au perfectionnement progressif de la race humaine, et qu'il acquiert la faculté de se développer lui-même dans toute la plénitude de son être. Ce but de la civilisation étant trouvé, suivons M. Guizot dans l'exposition de l'idée qui est inscrite à la tête de son cours.

D'après lui, le caractère primitif de la civilisation européenne est la diversité et la variété des éléments qui la composent. Elle n'est pas une, comme les grandes monarchies de l'Orient, filles de l'intuition et du panthéisme; leur état, c'est la permanence, c'est l'immobilité. Après soixante siècles, la Chine garde encore l'empreinte de ses origines : ses antiques constitutions demeurent comme des traditions permanentes de ce qui fut; rien ne les agite, aucun orage ne les déracine du sol. Au commencement elles ont pris possession de la durée; leur existence, c'est l'histoire; elles ont sur la tête une couronne de siècles, mais l'avenir n'existe pas pour elles. Absorbées dans la contemplation d'elles-mêmes, elles se contentent d'être ce qu'elles sont, et de rester immuables, gigantesques et stériles comme leurs pyramides. C'est un spectacle curieux; mais il n'est pas beau comme celui de l'humanité, et ce n'est pas là qu'il faut la chercher. Revenons en Occident, et voyons ici comme tout s'agite, comme tout se remue, comme tout travaille, comme il y a de la vie, de la puissance et de la fécondité dans ce laborieux enfantement qui a duré des siècles, et qui se transmet à chaque génération avec un labeur de moins et une perfection de plus? En Asie on trouve des catacombes; en Occident, une fourmilière; j'aime mieux la fourmilière. Le principe de l'analyse domina l'Europe moderne comme il domina la Grèce antique. La théocratie, la monarchie, l'aristocra-

tie, y apparaissent dans un état de lutte permanent, qui a maintenu un équilibre constant entre toutes les forces génératrices de l'organisation sociale. Jamais un ordre particulier n'a régné exclusivement sur les autres. Dans les États, les suzerains et les grands vassaux représentent l'aristocratie; le roi, le pouvoir central; l'élection des évêques, la démocratie; le clergé, le gouvernement théocratique, qui aspirent tous sans y parvenir à la domination exclusive. Soumise à l'action de ces principes divers, la société a dû réaliser des progrès plus importants à la civilisation que sous l'empire d'une cour antique et absolue. Tout marche vite; elle s'est plus sûrement avancée dans les voies ouvertes devant elle; elle apporte plus d'expérience dans ses progrès, plus de sagesse et de discernement dans ses réformes. Quand on considère l'humanité du haut des lois permanentes que lui traça le Créateur, n'y a-t-il pas une grande majesté dans ce tableau de successions et de mobilités régulières, qui toutes aboutissent à une plus grande possession d'ordre, ou à un plus ample développement de liberté? On croirait quelquefois que le temps est fait pour elle, et que ses enfantements et ses créations ont emprunté quelque chose à la marche solennelle de Dieu même.

Dès l'origine de la civilisation européenne, on reconnaît sans peine le principe de cette diversité agitée, mais féconde, qui la distingue. Trois sociétés, fondées sur des principes entièrement différents,

se trouvent en présence à la chute de l'empire romain : la société municipale, dernier reste de la liberté romaine; le nom d'empereur, dernier souvenir de son unité; la société chrétienne et la société barbare. La société chrétienne repose sur la foi et la soumission la plus entière; la société barbare, sur l'indépendance et la vie aventureuse; la société municipale, sur la législation savante de Rome. Voilà donc, d'une part, une idée morale; de l'autre, une idée organisatrice aux prises avec une race d'hommes turbulents et sauvages, qui n'a pour toute loi que des coutumes à peine écrites, pour toute science que le glaive et la force brute. Ajoutez que l'Église et les débris des institutions de l'empire n'ont d'abord d'autres recommandations aux yeux des barbares que leur titre de vaincus, et que pour sauver le monde, l'Église avait à faire la conquête de ces farouches conquérants. Nous voyons dès le commencement l'élément barbare prévaloir sur l'élément romain dans l'établissement de la société moderne. Les institutions municipales apparaissent comme le caractère distinctif de l'organisation romaine, car ce genre d'institutious convient surtout aux populations renfermées dans l'intérieur des villes. Les peuples d'Italie étaient dans les villes : les Latins, les Étrusques, les Sabins, les Samnites, sont des confédérations de villes qui relèvent de Rome, la grande cité. Les campagnes avaient des sillons, mais point de villages, point de châteaux, point d'habitations ana-

logues à ceux qu'on y trouve aujourd'hui ; elles produisaient des grains, des bœufs et des esclaves pour les cultiver, voilà tout : aux villes la puissance ; aux villes l'exercice des droits politiques ; aux villes les traités, la guerre, le commerce. Les campagnes n'ont gardé d'autre empreinte du passage des Romains, que les routes qui conduisaient d'une ville à une autre ville. L'élément barbare, déposé au berceau même de la civilisation moderne, produisit des conséquences tout opposées. On peut s'en rendre un compte exact si l'on se représente avec vérité ce qu'était un Barbare : un corps qui n'avait rien développé que ses forces physiques, et qui n'était en contact avec aucune idée intellectuelle. Le plaisir de l'indépendance personnelle, le plaisir de jouer avec les chances de la vie, d'être actif ou paresseux, de vivre d'aventures, d'imprévu, d'inégalités, de hasard, tel était le fond de son existence, de ses goûts et de ses passions ; tel était, avec un alliage de brutalité, de violence et d'égoïsme, le sentiment qui donnait le branle à ces grandes masses d'hommes qui sortirent tous ensemble le même jour, à la même heure, des forêts de la Germanie, et se partagèrent comme un patrimoine la vieille république de Rome. Aussi l'ordre social qui sortit de ce chaos apparut avec des formes nouvelles et des éléments inconnus aux anciens. Autrefois la cité et la liberté étaient deux mots identiques : l'homme n'était libre qu'en sa qualité de citoyen ; il appartenait corps et biens à

l'association politique, à la cité; il lui devait ses dévouements et ses sacrifices. En retour, la république lui reconnaissait le droit de vivre et l'honneur de mourir pour elle, d'où il résultait pour l'État une force immense : une nation ainsi constituée était faite pour la conquête du monde. Mais aussi l'individu était sacrifié comme une chose à ce qu'on appelait la patrie; il ne s'élevait pas jusqu'à la notion de la liberté personnelle : la patrie était puissante, les hommes étaient esclaves et malheureux. Les Barbares apportèrent à l'Europe ce goût de l'indépendance individuelle, cet instinct d'isolement et de liberté qui exerce dans les hasards ses organes corporels, et qui révèle une pensée libre, une volonté libre comme le vol de l'aigle. Cette personnalité de l'individu dans la société nouvelle joue dès sa naissance un grand rôle, et produisit un des faits caractéristiques de notre histoire : « C'est, dit M. Guizot, le patronage militaire, » le lien qui s'établissait entre les individus, entre » les guerriers, et qui, sans détruire la liberté de » chacun, sans même détruire, dans l'origine, jus» qu'à un certain point, l'égalité qui existait à peu » près entre eux, fondait cependant une subordi» nation hiérarchique, et commençait cette orga» nisation aristocratique qui est devenue plus tard » la féodalité. » (Tome I, 2e conf., p. 361.)

Dans les républiques anciennes les hommes tenaient à la cité; jamais ils ne se liaient librement et volontairement à un autre homme. Chez les Bar-

bares, l'individu domine, les liens se contractent entre les individus. Lorsque la bande germaine parcourait l'Europe, le compagnon s'attachait temporairement au chef. Plus tard, ces relations devinrent celles du suzerain et du vassal, et ce premier caractère de l'association germaine, qui n'établissait entre le chef et le compagnon que des rapports temporaires, bornés à la durée d'une course ou d'une expédition, ne s'effaça jamais entièrement, puisque nous voyons que, dans tout le cours du moyen âge, les vassaux, en recevant l'héritage de leurs pères, étaient obligés de renouveler l'hommage à leur seigneur respectif, pour valider en quelque sorte les titres de suzerain, et raffermir par une reconnaissance volontaire les droits du seigneur et la soumission de *son homme*. De ce principe, qui préside à la naissance de l'état féodal, il résulta que la prépondérance, l'empire, la souveraineté, refluèrent des villes aux campagnes. La propriété privée remplaça la propriété publique, le seigneur remplaça la commune, le château remplaça la cité. Les villes et la royauté, qui représentaient, les unes le peuple, l'autre le pouvoir central, grandissaient en dehors de ce fait général, et étaient destinées à ressaisir l'empire, lorsque l'aristocratie féodale aurait accompli sa mission, c'est-à-dire repeuplé les campagnes, rendu au territoire sa fécondité, à la propriété rurale son influence désormais inaliénable. Donc la société se compléta, s'agrandit en s'emparant du sol : et voilà le caractère qui,

dès le principe, la distingua de l'organisation romaine. Le monde, composé d'agglomérations partielles, sans rapports les unes avec les autres, ne suffisait pas à l'ambition de ces conquérants; aujourd'hui la consommation est à peine en rapport avec la rapidité des produits, et l'ambition des Français serait épuisée avant leurs richesses, s'ils savaient tirer parti de toute la fertilité de leur sol et de toutes les ressources du pays.

Le caractère spécial de l'époque appelée communément *barbare* est de n'en avoir aucun, « C'est » le chaos de tous les éléments, l'enfance de tous » les systèmes, un pêle-mêle universel, où la lutte » même n'était ni permanente ni systématique. » (3e conférence, p. 12.)

On ne peut déterminer à cette époque que quatre classes de personnes bien authentiquement constituées : 1° les hommes libres, jouissant en toute liberté de leur vie et de leurs biens ; 2° les *leudes*, *fidèles*, et qui contractaient obligation de service envers un homme libre, en vertu d'une concession spéciale de terrain et de jouissance; 3° les affranchis ; 4° les esclaves. Mais ces classes mêmes n'avaient rien de permanent et de régulier. On voit tour à tour des hommes libres devenir *leudes*, puis esclaves; on voit des propriétés *allodiales* passer à l'état de *bénéficiaires*, et réciproquement. Il règne sur les hommes et sur les situations une instabilité générale : rien n'est fixe, ni les personnes, ni les propriétés. Les institutions publi-

qués sont en proie à la même mobilité. Ni la royauté, ni le patronage des hommes sur les hommes et des terres sur les terres, ni les assemblées d'hommes libres, ne présentent un centre d'action. La royauté mêlée d'élection, d'hérédité, de hasard, n'est pas plus régulière que la juridiction seigneuriale, et se distingue à peine dans cette confusion universelle de principes, de faits, de races, de langues, qui ne laissent voir de général que le désordre dans cette orageuse transition du trouble au repos, de la vie individuelle à la vie sociale, de la société errante à la société constituée.

Les états sont mobiles comme les hommes et les choses, créés, supprimés, réunis, divisés, sans frontières limitées, sans gouvernements, sans constitutions, sans peuples. La continuité de l'invasion contribue à perpétuer le désordre. Les Francs orientaux envahissent l'Italie, parce qu'ils sont poussés au nord-est par des populations nouvelles; une nouvelle race de Germains va fonder en ce pays le royaume des Lombards. En Gaule, les Francs d'Orient viennent occuper la place des Francs d'Occident, et substituer les Carlovingiens aux Mérovingiens; les Withes, les Souabes, les Bohêmes, chassent vers l'Occident la race germaine; et les peuples changent de place, et les populations émigrent; et le désordre est partout, la société nulle part. Bientôt, le mouvement des Arabes vient compliquer cette affreuse confusion. Mais l'invasion des Germains et celle des Arabes diffèrent par

la forme et par le principe qui lui donne l'impulsion. Les Germains et les Slaves faisaient place à d'autres races qui les avaient chassés; ils changeaient de cours et de direction comme un fleuve que repousse la marée; ils n'obéissaient qu'à une force brute; ils accomplissaient aveuglément un décret de la Providence, qui les amenait à l'Église pour en faire des chrétiens et des peuples. Au contraire, l'esprit de prosélytisme était l'âme de l'invasion arabe. Mahomet lui avait légué une foi à répandre et le monde à conquérir. Leur signe était le croissant, c'est-à-dire l'emblème de la lumière; ils apportaient avec eux la parole, les sciences, les bibliothèques, l'aristotélisme; leurs esprits travaillaient en même temps que leurs bras; la conquête avait tout le caractère d'une mission : c'est ce qui l'a perdue; les apôtres avaient de moins qu'eux l'épée, c'est ce qui a donné l'éternité à leur conquête. Aussi la civilisation arabe reste stationnaire malgré l'éclat de sa puissance, tandis que la civilisation chrétienne grandit avec chaque génération, et semble, après dix siècles, à peine commencée, tant elle est riche de sève, d'étendue et de durée. Un instant elle paraît prendre le tour que suivit le mahométisme, lorsque Grégoire VII réunit dans sa main le sceptre des deux puissances temporelle et spirituelle. Mais cette domination suprême était nécessaire, et correspondait à un besoin particulier de cette époque. En ce temps-là, la papauté, seule expression visible de l'intelligence sociale, devait

protéger en qualité de tutrice sa fille aînée, qui s'appela depuis la royauté, et cet autre fils indocile, farouche et turbulent, qui n'était pas encore le peuple. Plus tard, cet état cessa lorsque les éléments sociaux eurent assez d'énergie pour exercer leur action propre et rétablir l'équilibre entre les forces progressives de la civilisation. C'est de ce point de vue, ce me semble, que M. Guizot aurait dû contempler la marche de ces deux grandes missions dont l'une vient échouer et languir à Constantinople, l'autre fleurir et s'éterniser à Rome. Mais nous n'en sommes pas encore là; revenons au VIIIe siècle.

Nous pensons que l'illustre professeur indique parfaitement les deux causes du désordre universel qui régnait à cette époque, et qu'il attribue d'une part aux invasions sans cesse renaissantes, de l'autre à l'esprit d'individualité qui dominait alors exclusivement. Lorsque l'organisation sociale n'est ni stable ni régulière, l'individualité, qui, sous le règne de l'ordre, engendre le développement, n'est alors que l'égoïsme, l'égoïsme la brutalité, la brutalité l'anthropophagie. Mais comme la prolongation d'un pareil état amènerait infailliblement la dissolution de toute association humaine, il ne pouvait avoir d'autre durée que celle d'une transition courte et orageuse. Les principes d'ordre et d'esprit social qui se trouvaient en présence prévalurent bientôt sur les formes rudes et grossières qui apparaissaient à la surface des choses. Alors on

voit toutes les forces de la civilisation aux prises avec les causes du désordre et de l'anarchie. En Italie, les restes de la société romaine cherchent à se relever. Sous Théodoric, roi des Ostrogoths, le régime municipal reparaît. A Toulouse, Alaric, roi visigoth, recueille le premier les lois romaines dans un code qui a pour titre : *Breviarium Amani.* Du ve au vi^e^ siècle toutes les lois barbares sont écrites. Tout en repoussant au nord l'invasion germaine et slave; au midi, l'invasion musulmane, Charlemagne établit des rapports réguliers entre tous les points de son immense empire, et légua au monde les Capitulaires. En Espagne, le comte de Tolède succède aux anciens *Mâls* des guerriers germains, et remplace le système de la législation personnelle, qui ne s'appliquait qu'aux hommes de même race, par la législation réelle fondée sur le territoire, et qui soumettait à la même juridiction tous les habitants des pays romains et visigoths. Mais il y avait surtout l'Église qui étendait ses principes, ses règles, sa discipline, et répandait ses idées par la voix de ses grands hommes, et avec ses idées son influence. Au ixe siècle, les invasions finissent : les États, limités par des frontières plus fixes, ont acquis assez de vigueur pour résister aux populations errantes qui sont forcées de s'emparer de la mer, et deviennent pirates comme les Normands. Les Arabes continuent de lutter en Espagne, mais ils ne se déplacent plus. La société européenne prend ses assises; la vie nomade s'efface et se perd

de jour en jour; les populations ont des établissements, les hommes une existence commune; les chefs commencent le château, les colons le village; une certaine hiérarchie de droits et de services s'établit entre les propriétaires guerriers : c'est la féodalité qui naît, c'est la première forme d'organisation sociale qui prend racine dans le pays. L'époque qui a précédé l'établissement définitif fut, comme nous l'avons dit, un âge de troubles, de divisions, de démembrements universels; mille factions obscures, incohérentes, indépendantes les unes des autres, luttaient à la fois dans tous les pays de l'Europe, et cette anarchie parut si terrible aux contemporains, qu'elle fut regardée généralement comme le présage de la fin prochaine du monde. Cette idée est empreinte dans les poëmes, dans les récits des chroniqueurs du temps, et dans toutes les constructions qui remontent jusqu'au milieu du x[e] siècle. A cette époque, tout renaît, tout recommence; la féodalité est créée, tout y entre, l'Église, les communes, la royauté, le fief envahit la nation et le territoire, la terre devient fief: les forêts, la pêche, sont des fiefs; le casuel des églises, le revenu des baptêmes, l'eau, l'argent, les personnes même sont donnés à titre de fief. Néanmoins ces éléments étrangers s'accommodèrent plutôt à la forme féodale qu'ils ne s'y incorporèrent. L'Église garda toujours son principe théocratique, la royauté son principe monarchique, la commune son principe populaire. Le principe

aristocratique fut seul universel dans la féodalité.

Le type primitif et radical de la féodalité, c'est le château. Un possesseur de fief s'établit dans son domaine avec sa famille et quelques hommes libres attachés à son service, à sa table, à son foyer, à sa fortune. Autour de lui se forme une petite population de serfs chargés de la culture du domaine, et l'église qu'y bâtit la religion, forme le centre de cette colonie; et dès lors le possesseur du fief acquiert dans le château, et sur la population, l'influence du père, du propriétaire et du maître. Cependant cette société isolée n'est ni la tribu patriarchale ni le *clan* écossais. Le propriétaire féodal est plus concentré dans la vie intime, dans l'existence de famille et de château; il se mêle rarement aux travaux des colons et des serfs; il cherche à s'isoler pour sa défense personnelle, et les habitudes du foyer occupent la plus grande place dans cette forme : la famille et ses enfants seront son unique compagnie. Aussi vous voyez l'importance des femmes se développer rapidement à l'ombre de ce système; sa prépondérance des mœurs domestiques date de ce moment, et c'est à la nouvelle situation de la femme que l'on doit cet heureux progrès. Le développement de l'individu, le perfectionnement des sentiments, des caractères et des idées, est en grande partie le résultat de ce changement dans la position des femmes. L'histoire des belles actions, des grands dévouements, des gentils exploits, y trouvent également son berceau;

c'est autour de la femme que les arts prennent naissance. Le château est le séjour de la théologie, des premiers élans de l'imagination, des luttes de l'intelligence; la poésie vient comme l'hirondelle déployer ses ailes à l'ombre du donjon, d'où il résulte que la famille féodale, formée à l'image de la famille naturelle, et fondée sur la liberté personnelle de l'homme, tendit presque toujours à s'isoler, à se fortifier dans un lieu sûr et élevé où elle bâtit cette multitude de petites citadelles, avec des tours, des ponts-levis, des créneaux, et que pour se mettre à l'abri elle émigra dans les campagnes. Une autre cause contribuait encore à isoler entre elles les familles féodales. Le goût des courses et des aventures héroïques se perpétua long-temps encore après les invasions. Le seigneur partait avec ses hommes d'armes pour une expédition, et laissait sa femme et ses enfants à la garde de la forteresse, de la vierge Marie et de la Providence; il devait donc prendre tous les moyens possibles d'assurer, pendant son absence, le repos et la sécurité des habitants du château; de là tous ces retranchements de douves, de fossés, de rivières. Les lieux les plus sauvages étaient les plus recherchés, et par cet instinct de défiance, les hommes prirent possession des points les plus inaccessibles du territoire, et commencèrent dès lors à les livrer à la culture, à la vie, à la civilisation. Je ne puis aller plus loin dans cet examen sans recommander à tous ceux qui ont envie de faire une connaissance parfaite avec l'intérieur de

la famille, et de la vie de château au moyen âge, les beaux chapitres que lui consacre M. Guizot dans son cours particulier sur la civilisation en France. Cette peinture, égale pour la vivacité de couleurs à toutes celles de Walter Scott, a l'avantage d'être plus vraie, plus franchement dessinée. L'histoire est souvent plus belle que la poésie, et nos rêves les plus charmants pâlissent quelquefois à côté des faits qui expriment la vérité des choses.

Néanmoins, je n'accorderai pas à M. Guizot toutes les conséquences qu'il déduit des principes sur lesquels reposait l'existence féodale. Si la vie domestique caractérise spécialement cette formule sociale et donne naissance à l'esprit d'hérédité, de perpétuité, qui identifie le possesseur du fief à son domaine, dans sa personne et dans celle de ses héritiers, il a dû nécessairement s'établir entre le possesseur de fiefs et ses colons des rapports nombreux fondés sur les sentiments de bienveillance, d'affection, de liens moraux, d'intérêts et de besoins réciproques. Évidemment le seigneur était intéressé à protéger les serfs qui participaient à son existence, qui faisaient sa force et sa richesse, et qui étaient incorporés à sa propriété. D'une autre part, les colons et les vilains, quelque grossiers qu'on les suppose, devaient éprouver au moins un sentiment de reconnaissance pour le seigneur qui les avait réunis en société, en agrégations, en villages, qui les attachait au sol, à la vie de famille, et paraissait en résumé la seule force constituée

d'où ils pussent espérer quelque justice et quelque protection. La haine des campagnes pour le régime féodal n'est venue que tard avec les abus. Sans la féodalité, les campagnes seraient encore aujourd'hui ce qu'elles étaient du temps des Romains, de la terre, et voilà tout. Si le château féodal était bâti dans un lieu sauvage et inculte, il a fait naître autour de lui un groupe de population nécessaire à l'entretien du domaine; il est devenu, comme le monastère, un point de ralliement pour toutes les agrégations d'hommes disséminés dans la contrée; des routes ont été tracées pour établir des rapports journaliers entre le village et la demeure seigneuriale. Plus tard cet ordre s'agrandit: des *leudes* deviennent libres, et construisent aussi une habitation qui relève de la première suzeraineté; la sombre forteresse féodale sort de la vallée, et va prendre l'air sur la montagne; les hommes se rapprochent, se reconnaissent, se défendent; le donjon massif s'élance bientôt en tourelle; il s'apprivoise en quelque sorte, il prend de la grâce, de la légèreté; il cherche le soleil, il s'étend, il se diversifie, il se fractionne, il s'appetisse. La forteresse primitive s'entoure de châteaux, le château de manoirs, le manoir de gentilhommières, la gentilhommière de hameaux; c'est d'abord un donjon menaçant, puis une tour solide, puis une tourelle élégante, puis une forêt d'aiguilles, puis une multitude de colombiers. Il n'y a d'abord qu'un seul chemin pour conduire le seigneur à la guerre

et le félon à la potence; plus tard, il se fera des routes pour aller du village au clocher, de l'église au monastère, du monastère au château, du château à l'humble manoir. Plus tard encore, succède la grande route royale qui représente la centralisation; plus tard, les chemins vicinaux font de la campagne une cité, la coupent en mille sens divers comme une ville en rues; vont porter jusqu'aux extrémités la richesse, le commerce et l'industrie, et sont comme l'image des forces sociales qui se combinent, s'étendent, se fortifient, et distribuent également le sang et la fécondité à toutes les veines de la civilisation.

M. Guizot se trompe lorsqu'il affirme *à priori* que l'élément religieux qui s'associait au régime féodal était peu propre à en adoucir le poids. J'admets bien avec lui que l'Église s'accommoda plutôt qu'elle ne fit réellement partie de l'organisation féodale. Mais la religion n'est-elle pas indépendante de toutes les formes, de toutes les constitutions? Elle qui est éternelle, doit-elle tenir à ce qui passe? La religion est faite pour tous les temps et pour toute la race humaine; elle représente le principe immuable de la justice et de la foi parmi les mille vicissitudes de régimes et d'organismes sociaux. Elle est à la fois royaliste, républicaine, aristocratique, populaire, et divine toujours : elle tient à Dieu par la tête et la source, au peuple par les racines et l'action. Appelée à exercer son influence sur toutes les classes de la société, et d'une autre

part se recrutant dans toutes, elle devait nécessairement adoucir par ses dogmes et ses germes de fraternité les rapports qui existaient entre les seigneurs et les colons, les puissants et les faibles. Le prêtre seul était à même de s'établir comme l'intermédiaire entre les suzerains et les populations inférieures : car seul il pouvait cultiver les germes de moralisation, de développement et de lumière qui existaient en elles; seul il pouvait relever aux yeux mêmes de ces misérables serfs la condition humaine, en les appelant aux mêmes droits, au même culte, aux mêmes récompenses éternelles que leurs maîtres; seul il pouvait en imposer aux arrogances de ceux-ci, en entretenant une crainte salutaire des jugements de Dieu. L'ascendant qu'il acquit sur l'esprit de la femme lui servit beaucoup à étendre le cercle de ses influences sur l'esprit et les dispositions de la famille féodale; d'où nous concluons que si le clergé ne se mêle pas en corps à l'organisation féodale, certainement il *en adoucit le poids* par l'action salutaire de ses règlements, de sa discipline, de ses instructions et de ses dogmes, sur les mœurs de cette société encore à demi barbare. La naissance des ordres monastiques vint aider le prêtre dans l'exercice de son action sociale. Il compléta d'un autre côté la tendance de la féodalité qui devait rétablir l'importance des campagnes. M. Guizot le reconnaît dans les belles conférences consacrées à l'étude des ordres monastiques dans le cours particulier de la

civilisation en France. Enfin, la féodalité présente un ensemble imposant de droits et de devoirs qui réglaient juridiquement les relations du vassal envers le suzerain et des possesseurs de fiefs entre eux. Un ordre de choses où il existe des juridictions seigneuriales pour rendre la justice entre les possesseurs de fiefs ; qui constate légalement les services en hommes et argent que le suzerain doit attendre du vassal; qui établit les cas et les formes dans lesquels ces services sont exigibles, est évidemment une institution légale, où les pouvoirs fonctionnent avec toute la régularité possible dans ces temps de désordre où les garanties politiques n'ont pas encore de réalité, où la volonté publique n'est pas représentée d'une manière permanente dans le gouvernement central. Si ce régime n'est pas l'ordre parfait, il n'était pas non plus l'anarchie, puisqu'il a dominé l'Europe trois siècles durant, et qu'il a préparé les voies à toutes nos grandeurs futures. La résistance individuelle apportée en principe par les Barbares devait lutter long-temps contre l'établissement de la résistance légale, qui se fonde sur la raison publique et n'apparaît que dans les sociétés perfectionnées. Cependant la forme féodale donnait déjà l'idée de la justice générale, elle a donné naissance à toutes les aristocraties de l'Europe, et celle qui prévaut encore de nos jours en Angleterre dérive évidemment de la féodalité primitive. Elle fonda en Europe la vie de famille, d'où naquit la vie sociale ; elle constitua l'existence po-

litique de la femme, qui devint une puissance, une reine environnée d'amour, de respect, de beauté; elle la créa de nouveau pour ainsi dire à l'image de la vierge Marie, ce symbole charmant de la réhabilitation de la femme, qui éclaire tout le moyen âge comme une auréole de gloire, comme un sourire de grâce, de miséricorde et de sérénité. Enfin la féodalité a rendu à l'Europe le goût des arts, la poésie, la littérature, les plaisirs intellectuels. Avant elle, il n'y avait que la vie errante, la confusion de peuples, de tribus qui s'éparpillaient sur le territoire de l'empire; après elle, il y eut des mœurs, des institutions générales, des nations. Elle apportait le principe de ces dévouements héroïques, de ces sentiments loyaux, généreux et fidèles, que jetèrent sur notre histoire tant d'éclatantes actions, tant de grands hommes, de grands noms, de grandes choses, de grands souvenirs. La féodalité préparait les croisades et l'affranchissement des communes; la féodalité, en développant fortement les caractères individuels et l'existence de famille, a mis au monde la femme du moyen âge et la chevalerie.

Avant d'entrer en plein moyen âge, au moyen âge de la chevalerie, des croisades de Philippe-Auguste et de saint Louis, M. Guizot consacre une conférence entière à l'examen de la Constitution de l'Église, où, à travers des remarques fort judicieuses, on découvre cependant quelques erreurs qu'il n'est pas inutile de relever. Le professeur lui

reproche deux choses principales : la dénégation des droits de la raison individuelle, et le système de coaction qu'elle employa long-temps. Pour répondre au premier de ces faits, il suffit de rappeler que M. Guizot est également l'auteur de plusieurs morceaux admirables où les immenses travaux des Pères de l'Église, et de ceux qui spécialement ont illustré la Gaule, comme saint Ambroise, saint Martin, saint Hilaire, sont appréciés avec un ensemble, une élévation d'idées peu communes ; il suffit de rappeler ce qu'il dit lui-même de l'activité morale qui remuait cette grande société, qui étudiait les lois de l'intelligence et de la justice, dans ses conciles généraux, nationaux, provinciaux, dans cette correspondance pleine de mouvement et de vie entre les évêques et les docteurs, entre la Gaule et Rome, entre l'Orient et l'Occident ; dans cette union de la foi et de la charité qui envoyait d'un bout du monde à l'autre ce continuel échange de lettres, d'écrits, d'admonitions, d'aumônes, de prière et d'amour. La discussion, la délibération est le fait permanent, énergique, universel, du gouvernement ecclésiastique, si bien que M. Guizot lui-même croit y retrouver une image des écoles philosophiques de la Grèce. Il lui reproche en second lieu le droit de coaction qu'elle s'arrogeait sur les consciences, et qui semble contraire à la nature de la société religieuse comme à ses maximes primitives (v[e] confér., p. 23). Je crois d'abord qu'il est peu logique de conclure d'un état variable et

transitoire, à un ordre de choses permanent et définitif. Il est aujourd'hui démontré que les peuples faisaient alors leur éducation sociale, et que dans ce noviciat de la civilisation, ils durent être soumis à un régime de restrictions et de mesures préventives qui, par une longue et sévère discipline, formât peu à peu leur caractère, développât les nobles passions, les instincts généreux, et remplaçât l'empire des sensations par celui des idées. Ce fait ne peut être contesté par quiconque ne méconnaît pas les véritables conditions des développements humains. Or, si vous ôtez de l'Europe la société spirituelle, trouverez-vous quelque part une expression vivace de l'intelligence sociale? A qui confierez-vous la tutelle de ces peuples nomades, sans freins, sans règles, sans législation, si ce n'est à l'Église, qui a versé sur eux quelques germes de foi, d'idées, d'union et de rapprochement. Ce fait reconnu exact, la conduite de l'Église, à cette époque de travail et d'orage, s'explique et se concilie merveilleusement avec les lois fondamentales de la société des hommes. Lorsque le temps sera venu[1], cette suprématie passagère s'éteindra comme le besoin qui l'avait fait naître, et des révolutions providentielles amèneront cet âge de majorité où la foi s'adressera librement à des intelligences libres. Et cependant, à l'époque même de sa grande puissance, l'Église maintenait avec soin en droit et en fait, par sa doctrine et ses actes, la séparation des deux puissances. Seul organe possible de la justice

sociale, elle en montrait également les maximes à tous les ordres particuliers chargés de l'appliquer à des degrés variables, sur les diverses nations de l'Europe : ce qu'il fallait alors pour diriger le mouvement des peuples vers la civilisation, c'était une autorité visible, divine, fortement constituée. Qu'eût servi dans ces temps une liberté que les esprits n'auraient pu apprécier ni comprendre? Ces siècles ne réclamaient que l'unité de croyance, de morale et de culte. Sous l'empire de cet ordre imparfait, la raison humaine fit cependant d'admirables progrès ; une grande amélioration se manifesta dans le sort des états et des individus; mais encore une fois le régime restrictif était nécessaire pour préparer les progrès futurs. Toute croyance se réduisait à la foi, toute science à la théologie. La philosophie, la poésie, les sciences naturelles, l'arithmétique même, venaient y aboutir comme à leur centre commun. On en était alors à la foi, nous en sommes aujourd'hui à l'intelligence; plus tard viendra le règne de l'amour, et l'unité humaine sera consommée.

Avant de laisser ce chapitre, nous devons faire remarquer avec quelle impartialité élevée et généreuse M. Guizot étudie, à la fin de la sixième conférence, l'action efficace de l'Église pour l'amélioration de la condition sociale. Les formules d'affranchissements toujours fondées, du ve au xiie siècle, sur des motifs religieux, prouvent combien elle contribua à l'abolition de l'esclavage. Elle détrui-

sait une foule de pratiques barbares, telles que le combat judiciaire et autres; elle épurait la législation criminelle et civile, se fondait pour l'appréciation du crime sur *l'intention*, et non plus sur le simple dommage, qui constituait seul la pénalité chez les autres peuples; enfin elle avait recours à des moyens plus rationnels et plus légitimes que le serment de quelques hommes, pour l'instruction des affaires judiciaires et la connaissance des causes. Mettez en regard les lois barbares et les codes des Visigoths, rédigés par les conciles de Tolède, vous aurez une idée de l'étonnante supériorité de l'Église sur toutes les procédures du temps. Nos codes actuels ne définissent pas mieux les nuances de délit, et ne proportionnent pas avec plus d'équité les peines à la faute. Le principe de légalité morale y apparaît partout, et sous ce rapport elle l'emporte déjà sur la législation romaine. La distinction des hommes libres et des esclaves y est nettement reconnue, mais la punition n'est fixée ni sur la naissance ni sur le rang; elle ne varie que suivant les proportions de la culpabilité présumée de l'individu, et par là même l'égalité des droits de tous est constituée sur les lois de l'éternelle et invariable justice. L'Église se proposait un but qui fût toujours étranger aux législateurs anciens, voire même, à beaucoup d'égards, aux philosophes modernes : c'était l'amélioration de l'individu par le repentir, par l'expiation; cette idée est l'âme de tout son système pénitentiaire. On

y trouve partout une conséquence en action, des principes d'amour et de charité répandus dans le monde par l'Évangile. Quelle est la fin et le résultat des législations pénales ordinaires? c'est de retrancher le crime de la société, afin de protéger le droit et la liberté de tous, contre les tentations coupables de quelques uns. Ceci entrait sans doute pour une grande part dans les vues de l'Église; mais elle y joignait une autre idée plus noble, plus généreuse, plus sociale encore : c'était l'amélioration du criminel lui-même; et les pénitences publiques imposées par le christianisme au nom du salut éternel et acceptées librement par l'individu, obtenaient cette influence salutaire de guérir la faute en même temps que d'expier le mal commis. Dès lors la foi fut empreinte d'un esprit de douceur et d'équité inconnu auparavant; la compassion y remplaça la vengeance, et le criminel devint aux yeux du législateur un pécheur, un malade de plus, digne comme les autres de pitié, de miséricorde et d'amour. Voilà le caractère évangélique et divin de la législation chrétienne, et l'auteur du cours sur la civilisation moderne n'a pu s'empêcher de lui rendre une éclatante justice, quoiqu'il n'ait fait que l'entrevoir dans un aperçu très général.

Sous les tristes successeurs de Charlemagne, l'Église retomba comme la société civile dans un désordre temporaire. Un enchaînement de causes ayant soumis les bénéfices ecclésiastiques au régime féodal, qui devint en Europe le seul mode de

possession et de propriété, il en résulta que l'intérêt individuel, le goût de l'indépendance si naturel au possesseur du fief, altérèrent l'esprit ecclésiastique, et produisirent dans la vie privée du clergé de déplorables relâchements. L'élément barbare eut un instant le dessus dans la société spirituelle · le prélat dans son diocèse, l'abbé dans son monastère, s'isolèrent à l'exemple du seigneur laïque dans son château. Les liens généraux se relâchent; une vaste décomposition se déclare dans toute la hiérarchie religieuse; les charges ecclésiastiques se vendent à l'encan; les femmes envahissent le sanctuaire, et le mahométisme allait régner en Occident, lorsque Grégoire VII, le grand réformateur, arrive pour sauver le christianisme, la civilisation et la liberté du monde. Tandis qu'il travaille avec une persévérance, une énergie admirables à rallier dans le sein de la chrétienté tous les éléments d'ordre, d'autorité, d'unité qui s'y trouvent encore, Robert de Molême, saint Norbert, saint Bernard, introduisent dans le sein des monastères un vaste mouvement de discipline et de réformation. Le concours simultané de ces deux faits imprime au travail religieux de cette époque une direction uniforme, qui a pour but l'unité, et que M. Guizot appelle très justement *théocratique* et *monastique*. De ces deux mouvements réparateurs, l'un eut pour effet de rattacher à la papauté, l'autre de soumettre le monde politique et civil à l'Église elle-même, qui acquit pour un temps la domina-

tion et la suzeraineté universelle. Mais comme les deux principes de l'intelligence, la foi et la conception, ont toujours besoin de se maintenir, de se vivifier l'un par l'autre, à ce flux général vers l'autorité correspond à la même époque un reflux vers la science, vers la liberté de la raison ; celle-ci réclamait aussi le droit d'intervenir dans le gouvernement de l'esprit humain. Certes, Jean Érigène, Rosolin, Abailard, défendaient une cause légitime, un patrimoine sacré que l'homme ne peut aliéner sans cesser d'être homme. Admirons encore une fois la sagesse providentielle qui sut combiner si à propos avec la réforme de Grégoire et de Bernard, ce mouvement de libre pensée qui éclate dans la lutte intellectuelle d'Abailard et de ses disciples contre le clergé, saint Bernard, les conciles de Sens et de Soissons. Abailard est une personnification d'indépendance et de liberté : Dieu le suscita en quelque sorte pour dire à la papauté que ce vaste cumul de toutes les puissances n'était pas son vrai caractère, et n'aurait qu'un temps.

Au mouvement de liberté dans les esprits, correspondait encore un mouvement plus étendu dans l'ordre social, qui produisit l'affranchissement des communes. Ce sujet est un de ceux que M. Guizot a traités avec le plus d'ensemble, de clarté et de précision. Par une conséquence naturelle de la cause qui fit naître le régime féodal, qui substitua le principe individuel au principe communal, la campagne à la cité, les villes perdirent beaucoup

de leur importance et tombèrent dans un état voisin de la servitude. Cependant, malgré les désordres qui accompagnèrent leur appauvrissement, elles conservèrent une ombre d'indépendance qu'elles devaient, d'une part, au clergé, à l'évêque investi de l'autorité suprême; de l'autre, aux nombreux débris des institutions romaines, qui s'étaient réfugiées chez elles comme les sciences et les lettres à l'ombre des cloîtres. La curie et l'assemblée des magistrats qui réglaient les actes de la vie civile, rappellent la municipalité romaine. Néanmoins les campagnes, devenues le siége de la puissance militaire, acquirent bientôt une prépondérance qui hâta la décadence des villes; mais après que la féodalité fut réellement constituée, et que la vie nomade eut fait place à la vie sédentaire, les villes reprirent un peu d'activité; le commerce et l'industrie revinrent avec l'ordre; les besoins mêmes des possesseurs de fiefs dans lesquels une cité se trouvait enclavée amenèrent un certain goût de progrès, d'amélioration, de richesses. M. Guizot, avec cet esprit juste et droit qui le caractérise si noblement, attribue la renaissance des communes à deux causes principales : la première, c'est le droit d'asile établi dans les églises. A l'époque où les populations des campagnes trouvaient si peu de secours contre l'ambition et le vagabondage de leurs maîtres, le droit d'asile attirait de nombreux fugitifs, parmi lesquels se trouvaient fréquemment des hommes puissants et riches, qui venaient de-

mander à l'Église protection et sécurité. Ces émigrations de propriétaires qui abandonnaient leurs domaines pour se renfermer dans la ville, acquirent bientôt une grande influence sur la population inférieure, et devinrent la bourgeoisie. La seconde cause dérive de la nécessité où se trouvèrent les bourgeois de résister aux extorsions des seigneurs qui redoublent au xe siècle. L'industrie renaissante amassait autour des populations rassemblées un bien-être, des richesses nouvelles qui excitaient l'envie des seigneurs; et les villes furent forcées d'avoir recours à la force pour protéger leurs intérêts, pour donner au commerce un peu de sécurité. Donc le premier mouvement de la commune fut un élan de résistance, une forme nouvelle de l'esprit belliqueux qui agitait toute la société féodale, et M. Guizot fait observer très judicieusement qu'une habitation bourgeoise au XIIe siècle, avec son premier étage élevé, sa tour carrée à l'angle, son observatoire au-dessus, est l'image la plus visible de la première organisation de la commune sur le plan de la résistance. Mais cette guerre amena nécessairement entre les parties belligérantes une paix fixée par des traités appelés chartes, qui devinrent comme une reconnaissance des droits réciproques entre les seigneurs et les bourgeois; et comme la lutte s'étendit sur presque tous les points de l'Europe, l'affranchissement des communes fut consommé sur un mode universel. Trois conséquences principales résultent de l'affranchissement

des communes. Ce vaste changement dans la situation des bourgeois rapprocha ceux-ci de la royauté, dont ils invoquaient fréquemment l'appui contre les seigneurs, soit pour confirmer une charte, soit pour en obtenir l'exécution. D'un autre côté, la royauté, réduite sous l'empire du régime féodal à sa plus petite expression, resserrée, pour ainsi dire, comme dans un vêtement, cherchait à se dilater, et s'appuyait volontiers sur la bourgeoisie pour combattre la puissance redoutable de la noblesse et des grands vassaux. De là ses rapports nombreux et fréquents avec le roi ; de là date son importance dans le gouvernement de l'État. Le second résultat fut de former dans la commune une existence publique, et d'y fonder une classe sociale influente, qui, au XIIe siècle, n'était composée que de marchands, de négociants, de petits propriétaires, et se recruta plus tard, suivant les vicissitudes des temps, de professions plus élevées, de magistrats, de lettrés, et d'hommes livrés aux travaux intellectuels. Le troisième grand résultat de l'affranchissement des communes, c'est la lutte des classes, qui a développé si heureusement l'énergie de tous les éléments appelés à concourir à la civilisation. Si la noblesse l'avait emporté exclusivement, elle eût amené le régime des castes, et l'Europe serait devenue une autre Asie, immobile et sans vigueur. Le progrès actif et fécond n'a lieu que par le choc de tous les principes divers que Dieu mit en présence le jour où il créa le monde et le jour où il

créa la société. Malgré la profonde et vivace hostilité qui divisait les classes, elles se sont peu à peu reconnues, assimilées ; sous cette variété de situation, de mœurs et d'intérêts moraux, germaient les idées et les sentiments communs qui, progressivement, ont effacé les inimitiés, ont rapproché les classes, les existences, et ont fourni cette association puissante et magnifique que nous appelons la nation française.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans son tableau de la situation intérieure des communes. L'espace ne nous permet pas de descendre aux détails. D'ailleurs, un aperçu général sur l'ensemble de l'ouvrage suffit pour baser un jugement. Quant aux développements particuliers, nous ne pouvons rien faire de mieux que d'adresser le lecteur au livre lui-même.

M. Guizot divise la civilisation jusqu'à nos jours en trois périodes. La première est le temps des origines, de la formation et du rapprochement de tous les principes qui ont composé notre société, et s'étend jusqu'au XII[e] siècle. La seconde, employée aux essais, aux tentatives, aux combinaisons, qui n'enfantent encore rien de général et de permanent, finit au XVI[e] siècle. La troisième enfin, époque de progrès et de développements définitifs, commence au XVI[e] siècle et marche encore de nos jours. Les causes de la croisade sont trop connues pour que nous ayons besoin de nous y arrêter long-temps ; néanmoins il est bon de les rappeler en deux mots

pour en déduire plus nettement les progrès qu'elles ont imprimés à la civilisation. Ils se réduisent à deux principaux : l'énergie des croyances religieuses est le premier, et donne à cet ébranlement de la famille chrétienne un caractère d'universalité où il y a quelque chose d'héroïque, d'énorme et de gigantesque : c'est l'Europe qui se trouve au grand complet sous les bannières de la croix, qui réunit au tombeau du Christ ses trente peuples et ses trente idiomes; qui n'a plus qu'une voix, qu'un sentiment, une idée, un instinct, une armée, un homme; c'est l'héroïsme religieux, l'héroïsme royal, l'héroïsme populaire; c'est l'épouse de Dieu qui rassemble pour la première fois tous ses enfants pour les bénir, leur apprendre qu'ils sont frères, et pour consacrer cette divine fraternité par une plus grande fête sur le tombeau de Jésus-Christ. Sous un autre point de vue la croisade semble la prolongation de cette lutte terrible engagée depuis quatre siècles entre le christianisme et le mahométisme. Mahomet, comme autrefois Annibal, avait jeté ses Africains jusqu'aux portes de Rome. Rome les refoule à son tour, et va dénouer le drame au cœur de l'Asie, pendant que le mahométisme déclinant n'a plus en Espagne qu'un pied-à-terre. L'expédition chrétienne jette en Orient le même éclat que l'expédition des Arabes en Europe. Toutes deux semblent faites pour la même destinée et la même carrière. Un royaume éphémère à Jérusalem, un royaume

éphémère à Grenade, voilà deux faits singulièrement analogues. Et de tout cela il résulte qu'à Jérusalem les églises chrétiennes deviennent des mosquées ; en Espagne, les mosquées deviennent des églises; le croissant garde l'Asie, la croix règne en Occident; et c'est tout. O altitude! La troisième cause dérivait de la nature même de l'état féodal qui ne suffisait plus à l'énergie puissante et inquiète des peuples et des seigneurs qui ont soif de mouvement et d'aventures, et qui aspirent après une vie plus colorée, plus palpitante, plus fabuleuse. Mais bientôt cette énergie d'ivresse et de passion s'épuise ; les esprits sont plus calmes, les imaginations moins émues : au XIIIe siècle les croisades ont perdu presque entièrement leur vigueur et leurs sentiments primitifs. C'est un fait que M. Guizot établit bien nettement par la comparaison des chroniqueurs qui racontent la première de ces expéditions, et des écrivains qui rapportent les suivantes. Les premiers se livrent entièrement à l'esprit de haine et d'hostilité qui les emporte : leur style est fabuleux et sanguinolent. Les derniers, au contraire, tels que Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry, sont vraiment des historiens pleins de calme, de sagesse, de mesure dans leur jugement : la science a fait un grand pas. La croisade est pour eux une étude de mœurs, de géographie, de linguistique et d'histoire naturelle. Ils poursuivent moins les exploits militaires, que les conquêtes morales; ils étudient avec bonne foi les idées et les croyances

de leurs ennemis, et souvent les comparent avec la conduite et les mœurs des chrétiens au désavantage de ceux-ci. Ces deux époques diffèrent fondamentalement, parce qu'il y a entre elles une révolution morale qui a produit dans les esprits un développement, jusqu'alors inconnu, de liberté et d'impartialité. Ainsi le premier effet des croisades est la manifestation d'un besoin nouveau de liberté, d'affranchissement, d'idées et de lumières. La société grecque et la société musulmane durent produire une impression profonde sur l'esprit des croisés. Le spectacle de ces deux civilisations plus brillantes, plus riches, plus policées, ne pouvait manquer de frapper vivement des hommes encore grossiers, encore étrangers à toute notion qui dépassait le cercle des sensations physiques. Aussi ils rapportent de la croisade plus d'amour pour les hommes, plus de conscience de la dignité humaine; ils en rapportent le goût du bien-être et de l'aisance, de la richesse et des arts : l'inimitable architecture chrétienne arrive d'Orient avec eux. L'idée de la Sainte-Chapelle de Paris est née sur le tombeau du Seigneur. Les croisades produisirent une conséquence qui agit plus spécialement sur le mécanisme féodal, et le simplifie notablement. Elles rendirent beaucoup de régularité à la forme sociale d'alors si compliquée, en diminuant le nombre des petits fiefs et des petits domaines. S'il y avait, comme dit M. Guizot, une carte de France divisée en fiefs, comme nous en avons une divisée en dépar-

tements, arrondissements et cantons, nous verrions combien les grands fiefs et les fiefs moyens s'étaient accrus après la croisade. Au lieu de ces populations misérables et chétives groupées au XIe siècle autour des demeures féodales, les grands seigneurs, plus riches et plus puissants, tiennent dans leurs châteaux de véritables cours composées de nobles et de gentilshommes formés aux habitudes, aux relations sociales.

Les communes participèrent à ce progrès mémorable. Pour subvenir aux frais de ces voyages lointains et hasardeux, les seigneurs avaient été forcés de céder au clergé une partie de leurs biens. L'argent s'écoula bien vite de la main des chevaliers dans celle des bourgeois et marchands qui fournissaient les approvisionnements des armées. Cette masse de capitaux répandus sur les classes inférieures produisit une grande activité de commerce, d'industrie, d'échanges de marchandises, qui s'étendit en Hongrie, en Grèce, en Égypte. Cette opulence nouvelle, en donnant au commerce maritime une immense impulsion, accrut chez les bourgeois le besoin de sécurité qui seul peut entretenir les relations actives des hommes entre eux. De là de nouvelles et plus fortes constitutions, de là de nouveaux modes d'affranchissement, de là progrès moral et matériel dans la civilisation des peuples.

Entre le XIIIe et le XIVe siècle, les croisades n'étaient plus possibles : les rois et les peuples s'étaient lassés ; la noblesse seule conservait encore le goût

des aventures et du vagabondage conquérant; mais la royauté et la bourgeoisie étaient désormais assez fortes pour réprimer cette ambition turbulente. Pourquoi rêver des empires en Asie? Philippe-Auguste en avait un plus sûr et plus durable à conquérir, la France. Il avait l'unité royale, la politique à créer; d'une autre part, l'Europe suffisait au peuple : il voyait devant lui le travail, l'agrandissement de l'industrie, la richesse et la fortune dans les relations paisibles. Ainsi deux grands faits ressortent des croisades : une sphère d'action plus large ouverte aux activités particulières, l'unité politique ouverte à la royauté.

L'unité engendrée par les croisades se résume immédiatement dans un grand fait qui domine tous les autres : la royauté. Dans le régime purement féodal, elle est confuse, précaire, difficile à définir. La théorie montre vainement le roi comme le suzerain des suzerains; nulle autorité, nulle garantie positive et réelle, ne se rattachait à ce titre; ce qui dominait alors, c'était le principe individuel, représenté par la localité : toutes les souverainetés étaient en fait indépendantes et séparées. Le roi, ce petit seigneur féodal, y était mêlé par accident, comme l'ombre de l'antique majesté impériale. Sous le règne de Louis-le-Gros et l'administration de l'abbé Suger, elle prend un nouveau caractère : l'élection disparaît, l'hérédité prévaut. Lassés de tous les désordres qui désolent encore l'état social, les hommes cherchent à se reprendre

à quelques débris des temps passés ; ils se souviennent qu'ils ont un roi, ils s'adressent à lui, et le monarque intervient comme arbitre et protecteur des droits. Pour la première fois, la royauté, sortie de ce berceau ténébreux et profond où la féodalité la tenait ensevelie, paraît à la surface des choses, se montre dans le gouvernement, palpite et se remue ; et ses premiers mouvements révèlent une force inconnue et puissante, une allure fière qui s'empare directement de l'avenir : l'enfance peut-être, mais l'enfance d'un géant. C'est un arbre vigoureux qui commençait par étendre ses racines avant de croître en plein soleil. Fille du clergé qui prônait la royauté religieuse, des jurisconsultes qui demandaient la royauté impériale, des gentilshommes qui voulaient y maintenir le principe électif, tour à tour elle revendiqua tous ces titres, et se basa principalement sur l'ordre public, la justice, l'intérêt commun, l'unité. La royauté devint nationale, lorsque nous devînmes la nation française.

A la renaissance de la royauté, les anciens éléments sociaux sont réduits à deux, le gouvernement et le peuple. Les diversités ont cessé, la similitude a ramené l'union dans toutes les parties organiques du corps social. De plus, l'Église atteignait alors l'apogée de sa puissance, après avoir passé par l'empire, la barbarie et la féodalité. A la chute de la puissance romaine, elle se trouve de la race des vaincus ; elle dut les convertir, les vaincre à son tour, et ce travail accompli, elle aspire à la do-

mination. Elle détruit encore la résistance féodale, les résistances spéciales du clergé lui-même; et de Grégoire VII jusqu'à Innocent III, la théocratie est constituée, la papauté dirige le monde. Les croisades sont le produit de cette unité profonde, dont le vicaire de Jésus-Christ fut en Europe le premier représentant. Lui seul était alors la voix qui s'entendait partout et que tous les peuples comprenaient; lui seul eut le pouvoir de réunir toutes les inimitiés qui agitaient la corporation européenne, et de diriger vers un centre commun toutes ces forces qui se détruisaient incessamment. Je regrette que M. Guizot n'ait pas cherché là les causes primitives de l'uniformité de pouvoir qui plus tard domina la civilisation. C'est pourtant un fait bien remarquable que celui que nous signalons. L'unité de foi a créé la papauté du moyen âge; celle-ci a fait les croisades, les croisades ont fait le roi.... dans l'ordre politique, à l'image de la papauté dans l'ordre religieux. La royauté, en se développant, termine sa mission temporelle et ressaisit sa suprématie matérielle. L'unité papale enfante les croisades, l'unité royale les finit, et commence un ordre nouveau : chacun de ces deux grands faits repose également sur une tête sanctifiée. A l'entrée des croisades il y a saint Grégoire VII; à l'entrée de la royauté moderne il y a saint Louis : une noble tiare, une sainte couronne; c'est beau et c'est grand! Comme nous l'avons dit plus haut, la domination suprême des papes ne devait durer que le temps né-

cessaire pour fonder l'autorité sur ses véritables bases. Si les successeurs d'Innocent III avaient conservé le sceptre des deux puissances, la civilisation européenne aurait vraisemblablement pris la tournure de la civilisation arabe, et serait demeurée stationnaire, immobile et mourante. Tels n'étaient pas les desseins de Dieu, qui sait toujours rétablir à propos l'équilibre entre les divers agents des œuvres qu'il élabore. Au moment du plus grand succès de la cour de Rome, saint Louis entre personnellement en lutte contre la papauté elle-même. proclame l'indépendance du pouvoir temporel, et publie la première pragmatique qui fut le modèle de toutes les autres. D'un autre côté, un orage populaire la menace et la fait trembler. L'hérésie des Albigeois engendre une guerre civile dont la popularité ne resta pas à la victoire. Plus tard l'hérésie attaque même la constitution de l'Église, et Wiclef est le précurseur de Jean Huss et de Luther. Les rois prennent eux-mêmes le parti des peuples; la puissance papale décline, et se tient sur la défensive. A l'ouverture du XIV[e] siècle, s'engage la fameuse querelle entre Philippe-le-Bel et Boniface VIII. Boniface somme le roi de reconnaître qu'il tient du Saint-Siége le royaume de France; la bulle est brûlée en pleine assemblée, et le garde des sceaux, Pierre Flott, répond au nom du roi la lettre célèbre dont voici le commencement : « Philippe, par la grâce » de Dieu, roi des Français, à Boniface se préten» dant pape, peu ou point de salut. Que votre très

» grande fatuité sache que nous ne sommes soumis » à personne pour le temporel. » On sait le reste; le malheureux pape mourut empoisonné, et le peuple, dit-on, lui fit cette épitaphe : « Ci-gît, qui entra » au pontificat comme un renard, y régna comme un » lion, et y mourut comme un chien. » Édouard Ier fait également la guerre au Saint-Siége, et ces événements prouvent assez où en était dès le XIVe siècle la puissance pontificale. La théocratie faisait place en Italie au courant populaire qui cherchait à se constituer en une démocratie dont l'histoire est si dramatique du XIe au XVIe siècle.

Le XIVe siècle est rempli de tentatives d'organisations politiques qui, presque toutes, ont échoué. Les républiques d'Italie, aussi brillantes que celles de l'antique Grèce, n'ont eu comme elles de bonheur qu'à la surface; divisées d'intérêts comme leurs aînées, elles se sont étouffées mutuellement, et leur activité, pleine de génie et de courage, détruisait au-dedans toute paix, toute sécurité. Et devinez la cause de leur prompt asservissement. Les établissements républicains n'obtinrent pas plus de chances de durée dans les autres contrées de l'Europe : dans le Languedoc, la croisade féodale détruisit l'insurrection communale des villes du midi; seule, la Suisse, retranchée dans ses villes et ses montagnes, échappa à cette destinée et resta démocratique. Le véritable mouvement de centralisation se déclare avec le XVe siècle. Alors les idées générales tendent constamment à absorber l'esprit

de localité dans les intérêts généraux, l'action des peuples et des gouvernements est clairement déterminée. En France, le caractère national prend décidément la place de l'esprit féodal qui avait dominé le pays jusqu'au règne des Valois. A partir de cette époque, la véritable France est formée; pendant les longues guerres nationales contre les Anglais, la noblesse, les bourgeois, les paysans partagent pour la première fois les mêmes périls, les mêmes sentiments, le même honneur, et marchent avec la même ardeur contre l'ennemi commun. Le territoire français se développe et se forme en même temps que l'esprit public. Toutes les provinces incorporées alors à la France demeurent et resteront françaises. A la fin du règne de Charles VII, le pouvoir s'affermit, s'élargit, s'organise; l'impôt et les forces militaires sont créés d'une manière permanente; en même temps, l'administration s'épure, fonde et multiplie les parlements provinciaux. Sous Louis XI, un nouveau mode de gouvernement apparaît. La politique emploie la persuasion, la ruse, les intrigues; les procédés intellectuels prennent la place de la force brute, et le machiavélisme politique, si long-temps captif dans le conseil des Dix, monte enfin sur les trônes et engendre la diplomatie européenne. M. Guizot présente avec bonheur la lutte de Louis XI et de Charles-le-Téméraire, comme la personnification des deux systèmes féodal et politique. L'un se plaît à manier les armes, l'autre à manier les intérêts

et les esprits ; évidemment toute la force morale est du côté de Louis XI, qui a modifié toute la tactique intérieure du gouvernement. Ce n'est pas encore le grand jour, la publicité, la presse; mais c'est une guerre déclarée à la force brutale; c'est l'intelligence qui reprend le dessus et qui va sortir des voies ténébreuses. En Espagne, même mouvement vers la centralisation. Le royaume de Grenade est conquis, la royauté cimentée par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand-*le-Catholique*, qui adopte un mode de gouvernement analogue à celui de Louis XI; en Allemagne, la maison d'Autriche arrive décidément à l'empire (1438); l'hérédité est consacrée, et Maximilien Ier établit le pouvoir central. En Angleterre, à la suite des sanglants débats entre les deux maisons d'York et de Lancastre, l'aristocratie décimée perd sa puissance, et l'exilé Richemont vient y faire triompher la royauté, en 1485. La monarchie ne s'établit pas encore en Italie, mais la république y finissait; Florence tombe au pouvoir des Médicis; Gênes devient Milanais. Le xve siècle voit naître les révolutions permanentes entre les princes, les rois et les maisons souveraines de l'Europe. On forme des alliances, des traités de paix, des associations puissantes : la ligue vénitienne, la ligue de Cambrai, la sainte ligue contre Louis XII, reposent sur des combinaisons politiques qui prouvent le progrès et le besoin de rapprochement. Au dedans, la perception des impôts est établie sur des bases régulières, et cesse

d'être un pillage, un butin; en un mot, il y a partout une morale publique, une raison publique, un esprit public.

A cette universelle fermentation qui tend à ramener tous les éléments sociaux vers un point central, correspond un mouvement en sens inverse qui développe dans les esprits une orageuse et féconde activité. La renaissance des arts, de la peinture, de la poésie, de la musique, jette un éclat si vif qu'elle nous éblouit encore en plein XIXe siècle. Un instinct prodigieux de voyages, de découvertes, d'entreprises, emporte tous les hommes à des destinées nouvelles; l'intelligence se complète par de nouveaux sens, le monde par de nouveaux continents. Le passage du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama, l'Amérique de Christophe Colomb, la peinture à l'huile, la poudre à canon, la gravure sur cuivre, le papier de linge, la boussole, la presse, tout cela fait le bruit d'un monde qui se lève, d'une création qui sort du néant. C'est un éblouissement de peintures, de chefs-d'œuvre, de coupoles grandioses et d'aiguilles de dentelles, d'artistes, de généraux, de grands hommes, de grandes choses. C'est le produit magnifique de deux principes de l'esprit humain qui se sont un moment embrassés, fécondés d'une aspiration puissante; c'est l'humanité qui se rassemble, c'est l'activité de l'homme qui travaille.

Malheureusement cette union ne fut pas de longue durée; le mouvement d'unité n'agissait que sur

la société temporelle, et le monde des esprits était profondément divisé. Au xve siècle un besoin de réforme bien avoué agite l'Église elle-même; peut-être allait-elle y remédier, lorsque le grand schisme d'Occident et la lutte de trois papautés compliquent la situation, et font avorter toute tentative de réforme indiquée par les conciles. Après l'élection de Félix V, les souverains, toujours empressés à profiter des discordes de l'Église, s'emparent des moyens proposés par le comité de Bâle, et tentent d'accomplir eux-mêmes une réforme dont le succès eût assurément formé des Églises séparées et indépendantes, c'est-à-dire la ruine du catholicisme.

Heureusement la pragmatique sanction, déclarée sous Charles VII loi de l'État, adoptée par la diète de Mayence en 1349, est abandonnée partout en Allemagne et en France, et remplacée plus tard par le concordat de Léon X et de François Ier. Cependant les principes dont elle émanait existaient toujours : Jean de Paris, d'Ailly, Gerson, se proclament ses défenseurs. Ils prennent racine en France, et s'y perpétuent jusqu'au gallicanisme, rédigé par Bossuet en 1682. Cette réforme, si déplorablement avortée dans le sein de l'Église, en fit éclore une autre violente, orageuse, passionnée, qui commença contre le catholicisme cette lutte terrible, mère du protestantisme. En 1404, les prédications de Jean Huss sont le premier cri de guerre; en vain le concile lui riposte avec un argument funeste, le bûcher de Constance ne consume

avec Jean Huss et Jérôme de Pragues ni les principes de la réforme ni les causes de la révolution qui allait embraser l'Europe. Vainement l'Empire a-t-il comprimé la révolte des Hussites ; leurs idées restent, elles fermentent, elles prennent de la vigueur, elles éclateront à la première occasion. L'occasion se présente un siècle plus tard, et l'explosion est universelle.

La vie active de la réforme est renfermée entre 1520, où la bulle de Léon X est brûlée publiquement par Luther, et 1648, où l'existence légale et politique des États protestants est reconnue par le traité de Westphalie. Elle éclata au milieu du grand duel de Charles-Quint et de François Ier, qui se disputent l'Italie, l'Allemagne, c'est-à-dire l'empire en Europe. Mais les batailles de Marignan et de Pavie, la création de nouvelles puissances au nord, la Suède relevée par Gustave Wasa, la Prusse constituée en royaumes par la sécularisation de l'ordre teutonique ; en un mot, tous les événements matériels du temps sont petits à côté de l'étonnante révolution qui s'accomplissait dans les hauteurs de l'intelligence. A cette époque, un impérieux besoin de développements et de progrès poussait l'esprit humain vers des voies nouvelles. Ce n'était plus simplement des opinions, des hérésies isolées s'élevant et s'évanouissant comme des étincelles fugitives, c'était la science qui déclarait énergiquement ses droits et sa force, c'était l'intelligence en masse qui proclamait son indépen-

dance, sa liberté, et se disposait à intervenir dans le gouvernement de la pensée sociale. L'Église, qui pendant tant de siècles avait conduit l'esprit humain, avait elle-même semé les causes de cette révolution en créant les écoles, et favorisant les moyens d'instruction. Il en était sorti des hommes pleins de science et de pensée, qui voulaient s'instruire par eux-mêmes des lois de la nature, de l'univers et de l'homme, c'est-à-dire vivre de la vie de l'esprit dans une sphère d'action plus large et plus active. Or l'Église, par une suite de causes déplorables sans doute, n'était plus à même de diriger ce mouvement, et de prêcher la croisade de l'intelligence comme elle prêcha celle de la foi. Les gouvernements avaient ressaisi la prééminence; l'unité politique avait absorbé l'unité religieuse; la puissance du Saint-Siége pâlissait devant celle de l'empereur; le globe de Charlemagne n'était plus à Rome, et le pouvoir spirituel, affaibli par le concours de mille fatalités, ne comprenait pas assez la portée du mouvement intellectuel au XVIe siècle pour s'en rendre maître, et le rattacher au centre éternel de la foi. Aussi vous le voyez à l'instant débordé par la réforme, comme Louis XVI par la révolution; sa conduite est pleine de tâtonnement, d'indécision, de faiblesse. Au lieu de prendre dès le principe cette allure assurée qui révèle à l'heure des dangers toute la force morale d'un gouvernement, le Saint-Siége a recours aux petits moyens, aux demi-mesures qui caractérisent les causes per-

dues. Sa première faute est étrange : il traite le principe de la réforme comme une hérésie ordinaire : il ne trouve qu'une émeute là où il fallait voir un changement immense et profond. Il devait agir avec plus de sang-froid, employer les procédés des réformateurs eux-mêmes, la parole et la discussion libre ; se montrer avec confiance fort de l'ascendant de la vérité, qui ne craint jamais de regarder l'erreur en face. Il eût infailliblement prévenu le désordre et le schisme déplorable qui suivirent, s'il avait rétabli la question à son véritable point de vue ; s'il avait reconnu d'une part ce qu'il y avait de légitime dans la cause de la raison arrivée à l'âge de la majorité, et s'il avait montré de l'autre que, séparée de la foi, elle ne peut produire que le scepticisme, l'anarchie, la dissolution de toute société. Au contraire, trop peu sûr de lui-même, doutant en quelque sorte de Dieu et de l'avenir, il demande l'intervention des gouvernements temporels, qui brûlent les hérétiques autour d'eux, ailleurs les provoquent et les soutiennent; et ce grand procès, qui se fût peut-être vidé à l'amiable avec le seul secours des armes spirituelles, devint par les intérêts complexes qui s'y mêlèrent, une guerre affreuse, sanglante, un fanatisme hideux et brutal qui s'étendit comme une lave avec le protestantisme. Les bûchers et l'effusion du sang produisirent le divorce fatal des deux principes qu'il importait tant au catholicisme de tenir unis, et qui enfin, après trois siècles, tendent à se rapprocher.

. Néanmoins, quand on interroge les vues de la Providence, on reconnaît bien vite les avantages de cette révolution. Quelle est la mission éternelle de l'Église? c'est de maintenir la foi, de promulguer le dogme; en d'autres termes, d'entretenir la vie du cœur. Voilà la fin primitive et permanente de sa divine institution. Les autres directions qui s'y sont mêlées dans le cours des siècles ne l'ont été, en quelque sorte, qu'accidentellement, et tenaient à des besoins passagers. Ainsi vous la voyez disposer un instant de toute la puissance matérielle du monde; le mouvement de la civilisation lui enlève cette suprématie, et lui laisse encore durant quelques siècles le gouvernement suprême de l'intelligence. Cependant le progrès des esprits devait lui faire perdre graduellement cette domination; mais un ébranlement profond était nécessaire pour arriver à ce résultat. Dieu, qui dispose à son gré des hommes, des événements et des siècles, permit cette effrayante insurrection, lorsqu'il vit que les temps étaient venus de rendre à l'Église sa mission définitive et durable, l'administration de la foi parmi les intelligences libres, et le gouvernement des cœurs fondé sur l'amour et la charité. Il n'est pas étonnant que M. Guizot, envisageant la question du point de vue protestant, n'ait pas entrevu ces considérations d'un ordre plus élevé; mais nous croyons que l'esprit catholique, plus familiarisé avec l'action de la Providence sur le monde, devrait rétablir ainsi l'explication des idées et des

faits. Nous croyons qu'il n'est pas mauvais de montrer quelquefois que la mission divine de l'Église ne finit pas au XVIe siècle, parce que l'intelligence semble en quelques points se détacher d'elle. Ce qui prend un essor nouveau, c'est cette partie de l'homme qui n'est soumise qu'indirectement à l'élément religieux, la conception; ce qui devient libre, c'est l'intelligence; ce qui va naître pour briller toujours, c'est la philosophie. Mais la philosophie et l'intelligence ne peuvent pas vivre, se développer dans une séparation de l'Église ou de la foi, qui est leur principe : l'homme ne peut vivre en violant les lois de sa nature. Mais laissons la controverse pour en revenir au XVIe siècle et à la civilisation. M. Guizot apprécie parfaitement, suivant nous, la cause et le but du mouvement qui agite alors le monde. Il a eu pour principe et pour résultat l'émancipation de l'esprit humain. Mais les réformateurs eux-mêmes furent le plus souvent les agents aveugles d'une force inconnue, et ne se rendirent pas compte du changement qu'ils opéraient : ceci se prouve évidemment par l'embarras des réformés lorsque les catholiques leur reprochaient la multiplicité des sectes. Au lieu de l'avouer franchement, au lieu de la soutenir comme la conséquence de leurs principes, ils s'en désolaient, ils les anathématisaient. Si Claude, dans ses discussions avec Bossuet, avait pris pour base les reproches mêmes que lui adressait le grand évêque, assurément celui-ci eût été forcé de chan-

ger tout son plan de bataille, et d'avoir recours à une polémique beaucoup plus élevée que celle qu'on pratiquait alors. Ainsi, une déclaration de libre arbitre et d'examen rationnel, tel est bien le sens de la réforme au XVI[e] siècle. Elle tombe en Europe à l'heure de la centralisation politique ; l'esprit humain se divise au même instant où la société matérielle se réunit. Deux choses demeurent après la réforme : le mouvement intellectuel et la monarchie. Le champ de bataille reste désormais à ces deux faits puissants, et la lutte va s'engager entre eux. Elle commence par l'Angleterre ; le pouvoir absolu et la liberté se disputent pendant un siècle la société tout entière : la Grande-Bretagne passe tour à tour de l'échafaud royal à la république, de la république au protectorat de Cromwel, de Cromwel aux Stuarts, des Stuarts à 1688. La France l'imita plus tard avec une péripétie singulièrement analogue. La monarchie absolue du continent fit triompher la liberté en Angleterre. « Celle-ci appartenait à Louis XIV, dit M. Guizot, tant que Charles II et Jacques II ont régné. »

Guillaume III, en s'emparant de l'Angleterre, refoula sur le continent l'influence politique de Louis XIV, et le royaume-uni abandonna décidément le système de la monarchie pure, pour entrer en pleine réforme, en pleine liberté. C'est par là que la révolution se rattache au grand mouvement de la civilisation générale du XVII[e] au XVIII[e]

siècle. L'auteur présente sous son véritable point de vue l'influence diverse que la France exerça en Europe durant ces deux siècles. Dans le premier, c'est au gouvernement français qu'appartient la prépondérance : c'est lui qui devient le modèle de tous les pouvoirs ; c'est lui qui les règle, qui les instruit, qui les met en action. Dans l'âge suivant, la France marche encore à la tête des nations; mais ce n'est plus son gouvernement seul, c'est la France elle-même. Le pouvoir s'appauvrit, perd sa puissance extérieure, sa force morale, et l'empire français gouverne l'esprit public, régit l'opinion, agite les idées, domine le mouvement de toutes choses. Au XVIIe siècle, toutes les puissances européennes sont rangées sous l'une ou l'autre de ces deux bannières, la liberté politique que représentent la Hollande et Guillaume, le pouvoir absolu dont Louis XIV est la personnification; et ce principe a modifié fondamentalement l'action intérieure et extérieure de son gouvernement. Toutes ses guerres portent un caractère de raison et de saine politique inconnu avant lui. Guidé par des motifs sérieux et rationnels, il cherche à s'adjoindre telle population, telle province appelée par la nature de sa position géographique et morale à faire partie de l'État. C'est la Flandre, la Franche-Comté, l'Alsace, qui deviennent françaises pour toujours. D'une autre part, les relations diplomatiques, fondées sur des considérations indépendantes du principe religieux, prennent

une tournure de permanence, de régularité, qui détermine et fonde l'équilibre européen. Des idées contradictoires semblent s'y mêler; par exemple nous voyons le grand roi, ce patron suprême de la centralisation et de l'idolâtrie monarchique, fomenter en Angleterre, du temps même de ses amis les Stuarts, les espérances républicaines, pour affaiblir la puissance déjà tremblante de Charles II. Sous le point de vue administratif, on remarque l'immense supériorité de ce gouvernement sur tous les autres; l'action du pouvoir central s'étend à toutes les parties du royaume, et sous ce rapport l'influence du ministère de Colbert et de Louvois se fait encore sentir de nos jours. L'amélioration législative contribue à établir la marche administrative sur les bases durables de la fixité et du progrès. La civilisation française recueillit tous les avantages du règne de Louis XIV, comme la société générale hérita au moyen âge de la vaste unité pontificale introduite par Grégoire VII. Avec Louis XIV la monarchie absolue arrive au point culminant de la gloire; elle se résume dans un homme; cet homme de moins, elle décline. Quelles racines avait désormais la royauté dans le pays, lorsque toutes ses institutions, toutes ses garanties de durée sont détruites? Le système de Louis XIV, créé par Richelieu, grandit et meurt avec lui : il ne pouvait avoir qu'une vie d'homme. Il en porte tous les caractères de jeunesse, de vigueur, et plus tard

de décrépitude. Le pouvoir absolu présente à la fin du XVIIe siècle tous les symptômes d'une prochaine et inévitable dissolution : il se resserre, il chancelle, il s'amoindrit. Autant il nous apparaît fier, éperonné, vigoureux, avec ce jeune homme qui entre au parlement en bottes de chasse, un fouet à la main, autant il nous semble maigre, déshérité, chétif, avec ce vieillard gouverné par madame de Maintenon. Il est à son premier état de gloire et de splendeur, ce qu'est la veuve de Scarron à la jeune et brillante La Vallière. Avec Louis XIV, le gouvernement disparaît et s'efface dans ce grand mouvement qui agite les esprits et les emporte vers un but inconnu encore, mais certainement noble, utile, immense, comme tout ce qui se fait dans le monde avec ensemble et unanimité. Le pays a remplacé le pouvoir : à lui l'ambition, l'activité, les sciences, la philosophie, les vastes découvertes, les examens profonds, les lumières, l'autorité morale et définitive. Versailles n'a plus qu'un palais déjà vieux, une cour déjà usée d'intrigues et de corruption. C'est à Paris qu'il faut chercher la France ; c'est là qu'elle palpite, qu'elle pense, qu'elle détruit. Le libre examen prévaut à son tour : il emporte la dernière ombre du pouvoir absolu : notre Charles Ier est né : le 21 janvier n'est pas loin. On sait le reste. L'esprit humain, séparé de sa loi primitive et fondamentale, était tout-puissant pour détruire, inhabile à constituer rien de

durable. La liberté est exclusive, et se détruit elle-même, lorsqu'elle n'obéit pas à son éternelle régulatrice, lorsqu'elle se met à la place de sa mère, lorsqu'elle prétend remplir une fonction différente de celle que lui assigna le Créateur : elle ressemble à un corps qui, refusant les aliments et les conditions de la vie, se dévore et se ravage lui-même, et meurt sous le poids de son néant et de ses propres malédictions. Aussi la mission de notre siècle est de combiner le mouvement libre de l'âge passé, avec un égal mouvement vers les régions de la foi. Tous les hommes d'amour et de pensée sont appelés à y concourir. L'ouvrage de M. Guizot a imprimé sous ce rapport aux esprits d'ordre et d'avenir une direction féconde et incontestable. Il a jeté partout une véritable connaissance des hommes, des temps et des faits ; il a effacé beaucoup de haines, en montrant la civilisation européenne se dégageant tour à tour des mille éléments qui la composent, et gravitant vers l'intelligence comme l'âme vers Dieu. Dans tout ce cours il n'a oublié qu'une chose, et la voici : la société de nos pères était comme une ville du moyen âge hérissée d'aspérités, de formes rudes, de grossièretés saillantes, de figures grimaçantes et risibles; mais pénétrez au dedans, vous y trouverez une végétation d'idées, pleines de force, d'étendue, d'avenir; vous y trouverez cette foi robuste qui est comme le cœur de toute communauté; la foi, cette mère de

la charité, dernière expression sociale après laquelle il n'y aura plus que le ciel.

Matre pulchra, filia pulchrior (1)!

(1) On trouvera peut-être que nous nous sommes démesurément étendu sur le cours de M. Guizot; c'est que nous l'avons considéré comme l'expression de l'opinion philosophique d'une grande partie de la France contemporaine sur l'histoire générale, comme le travail historique le plus synthétique de notre temps.

XIII

Michelet. — Chateaubriand. — De Barante, etc., etc.

Si M. Guizot est aimé des esprits méditatifs et profonds, l'historien que les âmes poétiques et ardentes placent en première ligne est notre illustre professeur, M. Michelet. Ses plus remarquables travaux sont ses deux volumes sur l'histoire romaine, et les trois volumes qu'il a publiés jusqu'à ce jour sur l'histoire de France.

Personne, selon nous, n'avait expliqué aussi clairement les diverses phases de la grande histoire de la vieille Rome : sa fondation, sa lutte contre les peuples de l'Italie, sa conquête du monde au moyen de ces peuples qu'elle conduit au combat après les avoir vaincus et rendus Romains. Le style de M. Michelet est entraînant et plein de mouvements inattendus. L'auteur est peut-être trop sujet à se passionner pour les systèmes ; par exemple, il voit des *mythes* dans une foule de faits pris pour constants jusqu'aux recherches contemporaines de l'Allemagne. Il faut se méfier de la crédulité historique ; mais l'incrédulité jette peut-être en des erreurs plus dangereuses encore, en ce qu'elle laisse planer le doute sur les annales de tous les peuples. M. Mi-

chelet a porté sa passion investigatrice dans le premier volume de son *Histoire de France*. Ses curieuses et longues recherches sur les diverses races qui peuplent le sol français, ont été combattues dans la *Revue européenne* avec une ténacité et une patience tout allemandes par le baron d'Ekstein. Pour se faire juge entre ces deux éruditions, il faudrait recommencer les minutieuses études des deux savants ; le public comprendra que nous n'en avons pas le temps au milieu des vastes questions qu'il nous faut traiter dans ce livre.

Le tableau que M. Michelet trace de la France au début de son second volume est un morceau de géographie historique très remarquable. Il saisit à grands traits la physionomie des diverses provinces, suit avec l'œil de l'aigle le cours des chaînes de montagnes et celui des fleuves, et rappelle en passant les principaux faits politiques des contrées qui sont venues peu à peu se fondre dans l'imposante unité française. Le poëte-historien n'a garde d'omettre les écrivains et artistes éminents, les savants illustres, qui sont la gloire immortelle des nations. Cette rapide synthèse de notre patrie nous plaît singulièrement, mais nous lui voudrions dans quelques parties plus de méditation calme et profonde. Des légèretés singulières se sont glissées çà et là parmi de belles et nobles pensées exprimées avec cette désinvolture pittoresque qui est un des grands charmes de l'auteur. C'est un peintre habile que celui qui a tracé le tableau suivant :

« Je n'oublierai jamais le jour où je partis de grand matin d'Auray, la ville sainte des chouans, pour visiter, à quelques lieues, les grands monuments druidiques de Loc-Mariaker et de Carnac. Le premier de ces villages, à l'embouchure de la sale et fétide rivière d'Auray, avec ses îles du Morbihan, plus nombreuses *qu'il n'y a de jours dans l'an*, regarde par-dessus une petite baie la plage de Quiberon, de sinistre mémoire. Il tombait du brouillard, comme il y en a sur ces côtes la moitié de l'année. De mauvais ponts sur des marais, puis le bas et sombre manoir avec la longue avenue de chênes qui s'est religieusement conservée en Bretagne ; des bois fourrés et bas, où les vieux arbres mêmes ne s'élèvent jamais bien haut ; de temps en temps un paysan qui passe sans regarder ; mais il vous a bien vu avec son œil oblique d'oiseau de nuit. Cette figure explique leur fameux cri de guerre, et le nom de chouan que leur donnaient les bleus. Point de maisons sur les chemins ; ils reviennent chaque soir au village. Partout de grandes landes, tristement parées de bruyères roses et de diverses plantes jaunes ; ailleurs, ce sont des campagnes blanches de sarrasin. Cette neige d'été, ces couleurs sans éclat et comme flétries d'avance, affligent l'œil plus qu'elles ne le récréent ; comme cette couronne de paille et de fleurs dont se pare la folle d'Hamlet. En avançant vers Carnac, c'est encore pis : véritables plaines de roc où quelques moutons noirs paissent le caillou. Au milieu de tant

de pierres, dont plusieurs sont dressées d'elles-mêmes, les alignements de Carnac n'inspirent aucun étonnement. Il en reste quelques centaines debout; la plus haute a quatorze pieds. »

La haute poésie philosophique apparaît partout dans M. Michelet; le moyen âge est pour lui une source de fortes et sublimes inspirations. La passion de Jésus-Christ, dont cette époque était si vivement préoccupée, pose à chaque instant devant les yeux de l'auteur. Il dit, tome II, page 640 :

« Quoique la passion soit active et volontaire, par cela seul que cette volonté est dans un corps, cette âme dans une enveloppe, ce Dieu dans un homme, il y a un moment de crainte et de doute. C'est là le tragique, le terrible du drame; c'est ce qui fait craquer le voile du temple, ce qui couvre la terre de ténèbres; c'est ce qui me trouble en lisant l'Évangile, et qui, aujourd'hui encore, fait couler mes larmes. Que Dieu ait douté de Dieu! qu'elle ait dit, la sainte victime : « Mon père! mon père! m'avez-vous donc délaissé? »

» Toutes les âmes héroïques qui osèrent de grandes choses pour le genre humain ont connu cette épreuve; toutes ont approché plus ou moins de cet idéal de douleur. C'est dans un tel moment que Brutus s'écriait : « Vertu, tu n'es qu'un nom. » C'est alors que Grégoire VII disait : « J'ai suivi la justice et fui l'iniquité; voilà pourquoi je meurs dans l'exil. »

» Mais d'être délaissé de Dieu, d'être abandonné

à soi, à sa force, à l'idée du devoir contre le choc du monde, c'est là une colossale grandeur ; c'est là apprendre le vrai mot de l'homme, c'est goûter cette divine amertume du fruit de la science, dont il était dit au commencement du monde : « Vous saurez que vous êtes des dieux, vous deviendrez des dieux. »

» Voilà tout le mystère du moyen âge, le secret de ses larmes intarissables, et son génie profond ; larmes précieuses, elles ont coulé en limpides légendes, en merveilleux poëmes ; et s'amoncelant vers le ciel, elles se sont cristallisées en gigantesques cathédrales qui voulaient monter au Seigneur ! »

M. Michelet a un sentiment profond de l'art gothique. Cette sorte de mérite ne saurait s'analyser. Les citations seules peuvent en donner une idée : nous nous en permettrons une dernière.

« Comment compter nos belles églises du XIIIe siècle ? Je voulais du moins parler de Notre-Dame de Paris ; mais quelqu'un a marqué ce monument d'une telle griffe de lion, que personne désormais ne se hasardera d'y toucher. C'est sa chose désormais, c'est son fief ; c'est le majorat de Quasimodo. Il a bâti à côté de la vieille cathédrale une cathédrale de poésie, aussi ferme que les fondements de l'autre, aussi haute que ses tours. Si je regardais cette église, ce serait comme livre d'histoire, comme le grand registre des destinées de la monarchie. On sait que son portail, autrefois chargé

des images de tous les rois de France, est l'œuvre de Philippe-Auguste; le portail sud est de saint Louis, le septentrional de Philippe-le-Bel; celui-ci fut fondé de la dépouille des templiers, pour détourner sans doute la malédiction de Jacques Molay. Ce portail funèbre a dans sa porte rouge le monument de Jean-sans-Peur, l'assassin du duc d'Orléans. La grande et lourde église toute fleurdelisée appartient à l'histoire plus qu'à la religion. Elle a peu d'élan, peu de ce mouvement d'ascension si frappant dans les églises de Strasbourg et de Cologne. Les bandes longitudinales qui coupent Notre-Dame de Paris, arrêtent l'élan; ce sont plutôt les lignes d'un livre. Cela raconte au lieu de prier.

» Notre-Dame de Paris est l'église de la monarchie; Notre-Dame de Reims celle du sacre. Celle-ci est achevée, contre l'ordinaire des cathédrales. Riche, transparente, pimpante dans sa coquetterie colossale, elle semble attendre une fête; elle n'en est que plus triste : la fête ne revient plus. Chargée et surchargée de sculptures, couverte plus qu'aucune autre des emblèmes du sacerdoce, elle symbolise l'alliance du roi et du prêtre. Sur les rampes extérieures de la croisée batifolent les diables, ils se laissent glisser aux pentes rapides, ils font la moue à la ville, tandis qu'au pied du Clocher-à-l'Ange le peuple est pilorié.

« Saint-Denis est l'église des tombeaux; non pas une sombre et triste nécropole païenne, mais glorieuse et triomphante, toute brillante de foi et

d'espoir, large et sans ombre, comme l'âme de saint Louis qui l'a bâtie; simple au dehors, belle au dedans, élancée et légère, comme pour moins peser sur les morts. La nef s'élève au chœur par un escalier qui semble attendre le cortége des générations qui doivent monter, descendre, avec la dépouille des rois. »

M. Michelet peint le grand mouvement des croisades avec un rare bonheur. On sent dans ses pages toute cette commotion profonde qui ébranle les masses populaires aux époques travaillées par une idée neuve, par une de ces passions que l'on semble respirer avec l'air. Le pittoresque de son expression ne l'abandonne jamais.

Que manque-t-il donc à cet écrivain pour être un historien comparable aux grands historiens de l'antiquité? un jugement calme, une méditation grave, qui classent les diverses phases des siècles avec lucidité; une parole moins emportée qui ait la solennité d'une raison élevée, au lieu de la fougue d'une imagination brûlante. Parfois M. Michelet entasse tant de faits, d'idées, de rapprochements inattendus dans une page, qu'il y a chaos et éblouissement. Cette méthode porte avec elle moins d'instruction que la méthode des historiens de la Grèce et de Rome, beaucoup moins que celle de M. Guizot, qui ne vise presque jamais à la poésie. Nous sentons parfaitement que M. Michelet ne changera jamais sa nature d'âme; c'est peut-être un grand poëte dévoyé de sa route primitive. Quoi

qu'il en soit, nous sommes très disposé à le remercier de ses défauts, car nous nous sentons porté vers les régions qu'il aime.

Le grand écrivain qui a comme illuminé de sa gloire le commencement de notre siècle, s'est associé aux historiens contemporains par son livre sur les Stuarts, et principalement par les *Études historiques*. Depuis plusieurs années on se disait que M. de Chateaubriand préparait une *Histoire de France*, et c'était une nouvelle accueillie avec enthousiasme; le public fut un peu déçu lorsqu'apparurent les *Études*. L'admirable écrivain renonçait à élever l'édifice, troublé qu'il était par l'âge et par les trônes qui tombaient à ses pieds. Il nous donnait seulement les fragments qui se trouvaient achevés. Puis, comme s'il tenait à ne pas tromper tout-à-fait l'attente de la France, il analysait les parties de l'histoire qu'il n'avait pu écrire. Plusieurs fragments de cet ouvrage sont de nature à nous inspirer des regrets bien vifs; nous y avons retrouvé la poésie et le charme qui caractérisent l'auteur du *Génie du Christianisme*, ce mélange d'élégance attique et d'esprit gaulois qui est si ravissant chez le grand poëte de la Bretagne.

M. de Chateaubriand et M. Ballanche sont les hommes qui, selon nous, ont le plus entrevu l'avenir des sociétés et le rôle que le christianisme est appelé à y jouer jusqu'à la fin. C'est une question que des esprits qui cachent leurs frivolités sous des

apparences scientifiques et tranchantes semblent se plaire à embrouiller chaque jour.

« On voit par cet exposé, dit M. de Chateaubriand, comment mes idées sur le christianisme diffèrent de celles de M. le comte de Maistre, et de celles de M. l'abbé de Lamennais : le premier veut réduire les peuples à une commune servitude, elle-même dominée par une théocratie; le second me semble appeler les peuples (sauf erreur de ma part) à une indépendance générale sous la même domination théocratique. Ainsi que mon illustre compatriote, je demande l'affranchissement des hommes; je demande encore, ainsi qu'il le fait, l'émancipation du clergé, on le verra dans ces *Études;* mais je ne crois pas que la papauté doive être une espèce de pouvoir dictatorial planant sur de futures républiques. Selon moi, le christianisme devint politique au moyen âge par une nécessité rigoureuse : quand les nations eurent perdu leurs droits, la religion, qui seule alors était éclairée et puissante, en devint la dépositaire. Aujourd'hui que les peuples les reprennent, ces droits, la papauté abdiquera naturellement les fonctions temporelles, résignera la tutelle de son grand pupille arrivé à l'âge de majorité. Déposant l'autorité politique dont il fut justement investi dans les jours d'oppression et de barbarie, le clergé rentrera dans les voies de la primitive église, alors qu'il avait à combattre la fausse religion, la fausse morale et les fausses doctrines philosophiques. Je

pense que l'âge politique du christianisme finit; que son âge philosophique commence; que la papauté ne sera plus que la source pure où se conservera le principe de la foi prise dans le sens le plus rationnel et le plus étendu. L'unité catholique sera personnifiée dans un chef vénérable représentant lui-même le Christ, c'est-à-dire les vérités de la nature de Dieu et de la nature de l'homme. Que le souverain pontife soit à jamais le conservateur de ces vérités auprès des reliques de saint Pierre et de saint Paul! Laissons dans la Rome chrétienne tout un peuple tomber à genoux sous la main d'un vieillard. Y a-t-il rien qui aille mieux à l'air de tant de ruines? En quoi cela pourrait-il déplaire à notre philosophie? Le pape est le seul prince qui bénisse ses sujets. »

Il nous semble important d'ajouter toutefois que dans cette ère philosophique dont parle M. de Chateaubriand, les institutions politiques ne seront encore qu'une application plus profonde et plus étendue des paroles du Christ. Seulement cette application, au lieu d'être faite par un corps ainsi que dans le moyen âge, le sera par la raison universelle, par tout le monde. C'est là le résultat de la presse, cette grande découverte des temps modernes. On l'a dit : une croix et une presse, voilà les deux instruments de la civilisation du monde.

M. de Barante a puissamment contribué à la régénération de l'histoire de France par son *Histoire des ducs de Bourgogne*. Sous Voltaire et ses suc

cesseurs l'histoire était devenue une sorte de pamphlet philosophique ; M. de Barante en a fait un tableau, et est devenu le fondateur de l'école historique pittoresque. Son récit a toutes les grâces des chroniques et toute la clarté de la langue moderne. M. Sismondi, que recommandaient ses *Républiques italiennes*, nous a donné dans son *Histoire des Français*, un travail de recherches patientes et courageuses. M. Sismondi juge trop le passé à la lumière des idées contemporaines, et nous croyons son jugement sur certaines époques empreint de quelques préjugés. Toutefois, nous ne saurions trop le remercier de ses études consciencieuses, nous avons presque dit héroïques. C'est par habitude et par étourderie surtout que l'on dit chaque jour que nous ne voyons plus paraître que des œuvres frivoles; quelle frivolité que celle des livres qui figurent dans ce chapitre !

Nous allons encore omettre ici bien des noms dignes d'estime. Nous n'omettrons pas toutefois, le beau travail de M. Villemain sur Cromwell. M. de Chateaubriand a dit justement de cet ouvrage, qu'il appartenait par le style à l'ancienne école, et à la nouvelle par les idées. M. Michaud, l'historien des croisades, voit sa renommée survivre à bien des noms venus après lui ; c'est toujours son œuvre que l'on va consulter sur cette étonnante époque. L'auteur du brillant récit de *Don Alonzo,* M. Salvandy, a donné dans son *Histoire de Pologne*, un monument de style noble et ferme. Le premier

journaliste de notre temps peut-être, Armand Carrel, a produit un livre élevé dans son *Histoire de la contre-révolution en Angleterre sous Charles II et Jacques II*. Il y a mis son austérité un peu rude.

M. Delécluze, que nous aurions pu aussi bien classer parmi les romanciers et les critiques, car nous lui devons de petits romans pleins de charme et de très remarquables jugements sur la littérature et les arts, appartient aux historiens par son beau livre : *Florence et ses vicissitudes*. L'auteur, quoique plus particulièrement occupé de l'histoire de l'art florentin, présente cependant un brillant tableau de la civilisation italienne au moyen âge.

La fécondité rapide de M. Capefigue prévient contre lui bien des esprits sérieux. Ses divers travaux sur l'histoire de France attestent une vie étrangement laborieuse, et ils auraient certainement fait une grande fortune littéraire à l'auteur il y a vingt ans. M. Capefigue sera compté parmi les célèbres annalistes de notre patrie; mais nous ne saurions trop rappeler que Salluste a travaillé des années son petit volume si admirable. Encore une fois, pardonnez-nous, vous que nous omettons dans cette revue rapide. Notre époque si calomniée offre de telles richesses que nous ne pouvons espérer de nous souvenir de toutes. Passons à l'histoire contemporaine.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

XIV

Madame de Staël. — Ch. Lacretelle. — Mignet. — Thiers, etc., etc. — Conclusion.

Une des gloires littéraires de la France, madame de Staël, occupe une place parmi les historiens modernes par ses *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*. Ce qui distingue principalement ce livre, c'est la noble alliance de l'amour de la liberte et de l'amour de la justice. Quelle sympathie pour les progrès des peuples, et quelle horreur pour le despotisme et pour tout ce qui s'écarte du droit! Madame de Staël s'éloigne également des hommes que la passion de la liberté aveugle sur les exécutions sanglantes de 1793, et de ceux que l'amour du passé aveugle sur les bienfaits immenses de la révolution. Son génie plane d'assez haut pour n'être pas obscurci par ces préjugés déplorables. La puissance de Mirabeau elle-même ne saurait la distraire de ses vices et de ses désordres. Il faut pardonner à la piété filiale ses trop longs et trop nombreux

chapitres sur M. Necker. Le protestantisme lui dicte aussi quelquefois des jugements qui paraissent fort étranges aujourd'hui.

M. Ch. Lacretelle a précédé dans la carrière les deux plus célèbres historiens de la révolution française ; son œuvre est loin de celle de ses successeurs. M. de Chateaubriand a dit qu'il avait pris le noble parti de la vertu contre le crime. C'est vrai ; mais il n'a pas assez senti les étonnants résultats du mouvement social qu'il avait à décrire. Il a été beaucoup trop l'homme du passé.

MM. Mignet et Thiers sont les fondateurs de l'école historique que l'on a appelée fataliste. Le premier a resserré le récit de la révolution française en deux volumes ; sa manière est simple et rapide ; il renferme souvent une foule d'idées dans quelques lignes. Je n'examinerai sa pensée que lorsque je vais parler de M. Thiers, dont l'histoire aux amples développements est en possession de l'estime de tous les hommes qui appartiennent aux passions et aux sympathies de l'époque nouvelle. Sans l'histoire de M. Thiers, celle de M. Mignet aurait conservé dans le monde une importance bien plus grande.

L'œuvre de M. Thiers est inégale, comme il arrive souvent aux livres de longue haleine. Telle partie est d'un style nerveux et plein de force, telle autre accuse la fatigue et la rapidité de la rédaction. Il y a des tableaux dignes des grands maîtres. On a déjà cité la mort de Mirabeau et celle de

Louis XVI : nous choisirons ces deux passages pour donner une idée de l'éloquence de l'auteur :

« Mirabeau, dans cette occasion, frappa surtout par son audace ; jamais peut-être il n'avait plus impérieusement subjugué l'assemblée. Mais sa fin approchait, et c'étaient là ses derniers triomphes..... La philosophie et la gaieté se partagèrent ses derniers instants. Pâle, et les yeux profondément creusés, il paraissait tout différent à la tribune, et souvent il était saisi de défaillances subites. Les excès de plaisir et de travail, les émotions de la tribune, avaient usé en peu de temps cette existence si forte. . . . .

» Une dernière fois il prit la parole à cinq reprises différentes ; il sortit épuisé, et ne reparut plus. Le lit de mort le reçut et ne le rendit qu'au Panthéon. Il avait exigé de Cabanis qu'on n'appelât pas de médecins ; néanmoins on lui désobéit ; ils trouvèrent la mort qui s'approchait et qui déjà s'était emparée des pieds : la tête fut la dernière atteinte, comme si la nature avait voulu laisser briller son génie jusqu'au dernier instant. Un peuple immense se pressait autour de sa demeure et encombrait toutes les issues dans le plus profond silence..... Mirabeau fit ouvrir ses fenêtres : « Mon ami, dit-il à Cabanis, je mourrai aujourd'hui ; il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couronner de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel. » Des douleurs poignantes interrompaient de temps en temps ces

discours si nobles et si calmes : « Vous aviez promis, dit-il à ses amis, de m'épargner des souffrances inutiles. » En disant cela il demande de l'opium avec instance. Comme on le lui refusait, il l'exige avec sa violence accoutumée. Pour le satisfaire, on le trompe, et on lui présente une coupe, en lui persuadant qu'elle contenait de l'opium. Il la saisit, avale le breuvage qu'il croit mortel, et paraît satisfait. Un instant après il expire. C'était le 20 avril 1791. . . . .

» L'assemblée interrompt ses travaux; un deuil général est ordonné, des funérailles magnifiques sont préparées. On demande quelques députés : Nous irons tous, s'écrient-ils. L'église de Sainte-Geneviève est érigée en Panthéon, avec cette inscription, qui n'est plus à l'instant où je raconte ces faits :

« AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE. »

Écoutons maintenant M. Thiers peindre la mort de Louis XVI :

« Dans Paris régnait une stupeur profonde; l'audace du nouveau gouvernement avait produit l'effet ordinaire que la force produit sur les masses; elle les avait paralysées et réduites au silence. Le conseil exécutif était chargé de la douloureuse mission de faire exécuter la sentence. Tous les ministres étaient réunis dans la salle de leur séance et comme frappés de consternation. Le tambour battait dans la capitale; tous ceux qu'aucune obligation n'appelait à figurer dans cette terrible journée se ca-

chaient chez eux. Les portes et les fenêtres étaient fermées, et chacun attendait chez soi le triste évènement. A huit heures, le roi partit du Temple. Des officiers de gendarmerie étaient placés sur le devant de la voiture. Ils étaient confondus de la piété et de la résignation de la victime. Une multitude armée formait la haie. La voiture s'avançait lentement au milieu du silence universel. On avait laissé un espace vide autour de l'échafaud. Des canons environnaient cet espace, et la vile populace, toujours prête à outrager le génie, la vertu et le malheur, se pressait derrière les rangs des fédérés et donnait seule quelques signes extérieurs de satisfaction. »

Les scènes de fureur populaire sont retracées avec une verve bien rare ; toutes les passions des foules y hurlent leurs cris de mort. La partie militaire nous a semblé très remarquable ; on a dit (et nous répétons ceci sans l'affirmer) que des officiers de l'empire avaient aidé l'habile historien. Le seul reproche grave qui ait été adressé à MM. Thiers et Mignet, c'est celui de leur tendance au fatalisme. Il est impossible de la nier. Les écrivains libéraux (je ne connais pas d'autre terme pour remplacer ce vieux mot) ont été sans doute fatigués de la fougue du parti contraire et sont tombés dans un autre excès. Pour eux, tout ce qui arrive dans l'histoire a une mission à remplir, et s'ils ne disent pas explicitement que les faits arrivés ne pouvaient pas ne pas être, il est certain que

cette idée apparaît souvent dans leur œuvre. Ainsi les effroyables exécutions de Marat et de Robespierre semblent une sorte de nécessité sans laquelle la société française ne pouvait se renouveler. On conçoit à quel abîme mènent de telles doctrines, non sans doute, ainsi que je l'ai déjà dit, exprimées en toutes lettres, mais ressortant à tout moment du récit. Et d'ailleurs, non seulement ces grands exécuteurs sont absous par la philosophie de l'histoire, mais à chaque instant l'auteur nous parle de cet entraînement irrésistible des époques révolutionnaires, de ces vapeurs sanglantes qui enivrent et paralysent la volonté de l'homme. C'est là une erreur morale dont les résultats sont incalculables; la mission de l'historien, comme celle du philosophe est de ranimer sans cesse dans les cœurs l'idée sainte du devoir et de la liberté humaine, de relever de plus en plus sa dignité par l'horreur du crime et l'amour du beau. Combien madame de Staël est plus sociale et plus vraie lorsque dans ses Considérations sur la révolution française, elle écrit ces paroles mémorables: «Le génie se manifeste non seulement dans le triomphe qu'on remporte, mais dans les moyens qu'on a pris pour l'obtenir. La dégradation morale, empreinte sur une nation qu'on accoutume au crime, tôt ou tard doit lui nuire plus que les succès ne l'ont servie.»

Et que l'on ne croie pas plaider la cause de l'avenir en s'éloignant de ces idées de haute morale politique; notre nature nous entraîne toujours vers

l'inconnu. Quoique né dans cette Bretagne que M. Michelet a signalée comme éminemment résistante, nos sympathies pour le passé sont bien peu de chose comparées à nos élans vers la société future; il y a dans notre âme de l'impatience et une grande frayeur de ne pas assister à l'état social prédit par toutes les bouches éloquentes du siècle. Nous sommes conséquemment très fier et très heureux de la révolution de 1789; nous applaudissons de toute notre force à cette nouvelle phase de l'histoire du monde; mais nous n'en détestons pas moins avec une énergie que nous ne dissimulerons pas, les sanglants sacrifices qui souillent nos annales à cette époque. Nous croyons que l'humanité, quoi qu'on en dise, n'avait pas besoin de tout ce sang; mais si nous avions une autre croyance à cet égard, nous n'en maudirions pas moins les hommes cruels qui se sont faits bourreaux. C'est cette horreur que je n'aperçois pas assez dans les historiens de l'école appelée fataliste. Soyons bien convaincus que le matérialisme fataliste est tout aussi absurde en politique qu'en philosophie.

Plusieurs histoires de la révolution sont émanées du parti légitimiste; elles sont frappées de mort, parce qu'elles sont écrites du point de vue du passé. Pour l'historien comme pour le publiciste et le philosophe, il n'y a pas de gloire durable sans de vives et profondes sympathies pour les générations neuves, pour l'avenir des sociétés. L'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, par Bu-

chez et Roux ne saurait être encore appréciée; mais ses doctrines ont une teinte de philosophie et de christianisme qui semble convenir à l'époque actuelle. Nous attendons que plus de temps ait passé sur ces quarante volumes pour les juger. Nous n'aimons pas la précipitation lorsqu'il s'agit de pareilles œuvres.

De toutes les histoires de Napoléon, il n'y a guère que celle de M. de Norvins qui ait conservé quelque réputation, mais elle ne nous semble pas appelée à occuper l'avenir; nous attendions beaucoup plus de l'auteur des articles *Bonaparte* et *Napoléon* dans la *Biographie des Contemporains*. Le poëme de M. Ph. de Ségur sur la campagne de Russie est destiné selon nous à une gloire plus durable. L'histoire entière du dernier conquérant de l'Europe est encore à faire.

Des travaux historiques de notre époque, comme de ses travaux philosophiques une idée incontestée surgit : *le progrès*. Personne ne soutient plus que l'humanité est destinée à parcourir une certaine route et à la recommencer sans cesse.

En effet, cette opinion est absurde dès qu'on l'examine avec quelque profondeur ; et le développement de la société humaine apparaît d'une manière admirable dans les phases successives de l'histoire. A l'origine du monde, pendant la splendeur des peuples orientaux, l'homme n'était préoccupé que de l'idée de l'infini. Le monde oriental est avant tout un monde religieux ; il a enseigné à

l'avenir la nature de Dieu et le culte qui lui est dû par la créature. C'était là ce qui importait le plus à la terre, car sans la religion nulle société ne saurait s'établir ni subsister.

La seconde grande époque du genre humain, l'époque grecque et romaine, s'occupe spécialement de l'homme, de sa liberté, du développement de son intelligence. La Grèce se passionne si ardemment pour cette mission spéciale, que ses dieux eux-mêmes sont des hommes remplis des vices et des inconséquences de notre nature. Avec quel étonnant génie les Grecs ont rempli leur tâche! l'univers le sait.

Mais l'histoire restait incomplète après ces deux immenses évolutions : l'Orient et la Grèce continuée par Rome, l'infini et le fini, Dieu et l'homme, l'autorité et la liberté, devaient s'unir par un hymen glorieux : c'était la mission du christianisme.

Après bien des déchirements, de longs siècles de labeurs et de larmes, le christianisme arrivera à ce but sublime. Tous les peuples reconnaîtront que la liberté est nécessaire à leur vie, et qu'elle n'est possible qu'à l'abri des lois providentielles qui dirigent tout. C'est la dernière grande évolution sociale. Commencée depuis plus de dix-huit siècles, il en faut encore plusieurs pour qu'elle se généralise et se perfectionne.

Les travaux philosophiques et historiques du XIX[e] siècle convergent à l'idée que je viens d'exposer. Les Grecs ont étudié l'homme, les modernes

étudient les choses ; eux seuls pouvaient créer cette appellation si célèbre aujourd'hui : la philosophie de l'histoire.

FIN.

TABLE

DU

DEUXIÈME VOLUME.

TROISÈME PARTIE. — PHILOSOPHIE.

QUATRIÈME PARTIE. — LITTÉRATURE.

POÉSIE.

THÉATRE.

ROMANS.

CRITIQUE.

HISTOIRE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.


LIBERTE
PATRIE

